2.3.26

Digitized by Google

2-3-26

HISTOIRE

DE LA

RUSSIE ANCIENNE.

TOME SECOND.

Digitized by Google

2-3-26

II

HISTOIRE

PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE

DE LA

RUSSIE ANCIENNE.

PAR M. LE CLERC,

Écuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Membre de pluſieurs Académies.

Soyez juſtes pour être puiſſans, ſoyez juſtes pour être libres, ſoyez juſtes pour être heureux!

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, vis-à-vis le Quai de Gêvres;

A VERSAILLES,

Chez BLAIZOT, Libraire du Roi & de la Famille Royale, rue Satory.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

SUR CET OUVRAGE.

LORSQUE nous osâmes former & exécuter le plan de cet Ouvrage, nous ignorions qu'un Ecrivain fameux avoit prédit que les eſprits ſe tourneroient inceſſamment du côté d'une Hiſtoire qui embraſſeroit tous les objets que celle-ci renferme. Nous n'avons eu connoiſſance de cette prédiction que dans le mois d'Avril dernier; & c'eſt M. *de Lagrèze*, Secrétaire des Enfans de France, qui nous a fait appercevoir la conformité de notre plan avec celui que Guillaume-Thomas Raynal paroît déſirer.

» Nous avons commencé, dit-il, par avoir des Érudits; » après les Érudits, des Poètes, des Orateurs; après ceux-» ci, des Métaphyſiciens qui ont fait place aux Géomètres, » qui ont fait place aux Phyſiciens, qui ont fait place aux » Naturaliſtes. Le goût de l'Hiſtoire naturelle eſt ſur ſon » déclin; nous ſommes tout entiers aux queſtions de Gou-» vernement, de Légiſlation, de Morale, de Politique, de » Commerce. S'il m'étoit permis de haſarder une prédic-» tion, j'annoncerois qu'inceſſamment les eſprits tourneront » du côté de l'Hiſtoire, carrière immenſe où la Philoſophie » n'a pas encore mis le pied.

» En effet, ſi de cette multitude infinie de Volumes, on

plus pour tâcher de nous assurer à jamais le suffrage des personnes éclairées, en profitant de toutes les observations que des Censeurs judicieux auront faites sur les défauts de cet Ouvrage; & nous ne négligerions rien pour le rendre également instructif & intéressant : nous disons également, & non pas généralement; l'expérience nous a appris que le goût d'un Peuple délicat n'est pas toujours celui de tous les Peuples : le premier entend à demi-mots, & la plupart des autres veulent des détails qui ne leur laissent rien à deviner. Sparte ne pensoit pas comme Athènes; le goût des Carthaginois n'étoit pas celui des Romains.

En rendant compte au Public de la manière dont nous nous sommes procuré les matériaux de cette Histoire, nous avons déclaré avec la plus douce satisfaction, que nous étions redevables de nos connoissances sur cet Empire à des hommes vrais & instruits, & particulièrement au Prince Scherbatof, Historien de la Nation. Ce premier hommage en exige un second plus détaillé : la bonté avec laquelle nos deux premiers volumes ont été accueillis de ceux qui aiment le vrai, l'idée avantageuse qu'en ont déja donnée les Censeurs mêmes qui en ont fait la critique, imposent un nouveau tribut à notre reconnoissance, celui de faire mieux connoître les sources où nous avons puisé, & les Russes qui nous ont fourni les moyens d'écrire leur Histoire.

M. Mikael Grégoriévitz Sabakin, Conseiller-Privé du Département des Affaires étrangères, est le premier à qui je m'adressai, en 1759, pour avoir des renseignemens sur l'Histoire ancienne de Russie. Ce Seigneur obligeant loua mon zèle, & ne négligea rien pour le seconder. C'est à lui à

qui je dois les extraits volumineux des Chroniques, ceux de pluſieurs manuſcrits du Cabinet des Archives, de l'ancienne Bibliothèque Patriarchale & des Livres Généalogiques. Pendant que M. Sabakin ſe livroit à ce travail long & pénible, conjointement avec deux Secrétaires de ſon Département, je partis de Moskou pour l'Ukraine, avec le Hetman des Koſaques & ſa famille. C'eſt dans cette belle Province, l'une des plus fécondes de la terre, & parmi les Koſaques mêmes, où j'ai recueilli beaucoup de faits intéreſſans, & particulièrement ceux qui ſont conſignés dans l'Hiſtoire des Koſaques.

Après un aſſez long ſéjour en Ukraine, je revins à Moskou. M. Sabakin me remit une partie des extraits qu'il avoit eu la bonté de traduire du Ruſſe en François. A cette époque, je parlois paſſablement la Langue Ruſſe, & je la comprenois mieux que je ne la parlois. M. Sabakin fut mon maître, mon guide, mon interprète, dans les choſes difficiles à entendre & à bien exprimer. Ces premières richeſſes m'en firent déſirer d'autres, & ſucceſſivement d'autres encore : on m'en procura. On les tira des Annales de Ruſſie, depuis la première Dynaſtie de ſes Princes, juſqu'au règne d'Ivan Vaſiliévitz II, par le Prince Fédor Kemski, & de pluſieurs autres Ouvrages.

J'en étois là, lorſque j'accompagnai le Hetman des Koſaques dans ſes voyages en Europe. J'étois à bonne école : ce Seigneur, beaucoup plus inſtruit qu'il ne veut le paroître, a un bon eſprit, un jugement ſain, un grand amour de la vérité & une Bibliothèque choiſie.

Je fus appellé une ſeconde fois en Ruſſie, en 1769, & je m'y rendis avec l'agrément de Mgr. le Duc *d'Orléans*,

à qui j'avois l'honneur d'être attaché. Ce fut dans ce ſecond voyage, & pendant un ſéjour de cinq ans, que je me procurai les connoiſſances ultérieures dont j'avois beſoin, pour remplir le but que je m'étois propoſé en 1759. Il ne me ſuffiſoit plus alors d'avoir des matériaux par ſurabondance; je voulois les preuves authentiques des faits, & c'étoit le point le plus difficile à obtenir. Je m'adreſſai avec confiance au Prince Scherbatof qui m'honore de ſon amitié & de ſon eſtime. Il prit la peine de me faire un précis exact de l'Hiſtoire de ſa Nation, depuis Rourik juſqu'au règne de Fédor I Ivanovitz. Ce précis, qui eſt écrit de ſa main, ne diffère qu'en quelques points ſeulement des extraits de M. Sabakin.

Je dois encore au Prince Scherbatof les matériaux qui m'ont ſervi à l'Hiſtoire de la Nobleſſe, à celle des Arts; & que ne lui dois-je pas en ce genre? D'autres perſonnages chargés des détails de l'Adminiſtration, voulurent bien diſſiper mes doutes ſur les points qui me paroiſſoient obſcurs & ſuſceptibles d'erreurs. Enfin, mes liaiſons avec des Académiciens, mes confrères, avec les Lettrés de la Nation; les Ouvrages du ſavant Muller; les Obſervations des Académiciens voyageurs; tout a concouru à me procurer des connoiſſances certaines ſur l'Empire de Ruſſie (1). Mes matériaux ſont ſi nombreux, que j'aurois pu doubler

(1) MM. Hernandès, père & fils, attachés au Département des Affaires étrangères, en qualité d'Interprètes des Langues, & qui entendent très-bien la Langue Ruſſe, nous ont communiqué quelques Ouvrages qui nous manquoient, & ſe ſont fait un plaiſir de nous aider dans la traduction de pluſieurs morceaux difficiles à entendre & à rendre fidèlement en François : leur zèle officieux exigeoit de nous la juſtice que nous leur rendons dans cette note.

le nombre de mes volumes avec les rognures de cette Hiſtoire : ce ne ſera jamais mon intention. Avec un plan moins vaſte, elle eût été plus circonſcrite; mais elle défend la cauſe de la vérité, de la raiſon, de l'humanité; & cette cauſe auguſte exigeoit les détails dans leſquels je ſuis entré, pour me rendre intelligible aux hommes de tous les pays.

De retour en France au mois d'Avril 1775, mon deſir le plus vif fut de préſenter au Roi tout ce que j'avois pu me procurer d'utile, de rare, de curieux, pendant le cours de mes voyages, & pendant dix années de ſéjour en Ruſſie : mon deſir fut ſatisfait. Je m'adreſſai à un Miniſtre citoyen qui honore ſa place; & ſur le rapport qu'il en fit au Roi, Sa Majeſté accueillit favorablement l'hommage de mon zèle. Tout ce que j'avois pu raſſembler de précieux, Livres, Manuſcrits, Cartes, Médailles, Monnoies, Idoles, morceaux d'Hiſtoire naturelle; tout a ſervi à enrichir le dépôt des Affaires étrangères, la Bibliothèque Royale, & les différens Cabinets deſtinés à l'inſtruction publique. C'eſt ainſi que, dans tous les tems, j'ai cherché à me rendre utile aux Sciences, aux Arts, à ma Patrie. Les Ouvrages remis à la Bibliothèque du Roi ſont les ſuivans.

Hiſtoire des Peuples anciens qui habitoient la Ruſſie, traduite de l'Allemand en Ruſſe par Jean *Dolinski*, 1 vol. *in*-8°. Péterſbourg, 1772.

Annales des Tzars de Ruſſie, depuis 7042 juſqu'en 7061, 2 vol. *in*-4°.

Anecdotes ſur les Princes de Ruſſie.

Annales des Tzars, depuis 1114 juſqu'en 1472, 2 vol. *in*-4°. : c'eſt un bon extrait des anciennes Chroniques, deſtiné à l'uſage du Tzar Alexis Mikaélovitz.

Hiſtoire de Ruſſie, comprenant les règnes de tous les Tzars, depuis l'origine de cet État, par Fédor *Emnin*.

Les Ouvrages de l'Archevêque Théophane, avec l'Hiſtoire de Pierre I, depuis ſa naiſſance, juſqu'à la bataille de Pultava.

Hiſtoire de Pierre I, avec un abrégé de la Géographie de l'Empire, 2 vol. *in*-4°.

Hiſtoire de Ruſſie, par le Prince *Scherbatof*.

Journal de Pierre I, par le même, 2 vol. *in*-4°.

Les Douze Impoſteurs, par le même, 1 vol. *in*-8°.

Ancienne Hydrographie de Ruſſie, par *Navikof*, 1 vol. *in*-8°.

Généalogie de la Nobleſſe Ruſſe, depuis le commencement du XVe ſiècle, 2 vol. *in*-4°.

Dictionnaire hiſtorique des Auteurs Ruſſes, par *Navikof*.

Ancienne Bibliothèque Ruſſe, 10 vol. *in*-8°.

Six Manuſcrits Chinois.

Dépoï, Philoſophe Chinois, traduit en Ruſſe par Alexis *Léontiof*, 1 vol. *in*-8°.

Penſées Chinoiſes, traduites de la Langue Mantcheoure, par le même, 1 vol. *in*-8°.

Hiſtoire de la Chine, traduite en Ruſſe par *Teils*, 2 vol. *in*-4°.

L'Enfant Prodigue, Comédie Ruſſe, compoſée ſous le règne du Tzar Alexis Mikaélovitz.

Ancien Alphabet, compoſé en 1692, & imprimé en 1695, par *Karion Iſtomin*, Moine & Poète.

Chanſons Ruſſes, 1 vol.

Philoſophie d'Ariſtote, à l'uſage de la Nobleſſe Ruſſe.

Nouveau Teſtament traduit en Langues Hollandoiſe & Ruſſe, édition ſuperbe, 1 vol. *in-fol.* Cet Ouvrage infiniment rare, fait époque dans l'Hiſtoire de Pierre I. Voyez la page 292 du premier vol. de l'Hiſtoire Ancienne.

Les Inſtitutions Patriotiques de Catherine II, 4 vol. *in*-4°. (1).

Les Ordonnances & Règlemens de cette Souveraine, 2 vol. *in*-4°.

Calendrier des Samoïedes & des Oſtiaks, gravé ſur bois, &c.

C'eſt par reſpect pour l'opinion publique que nous ſommes entré dans ces détails : ils étoient néceſſaires pour prouver que dix ans avant qu'il ne prît fantaiſie à M. Leveſque de renoncer à la gravure, & de faire ſolliciter une place d'*Outchitel* ou de Précepteur au corps des Cadets, la Langue Ruſſe nous étoit familière, & nous avions en porte-feuilles tous les matériaux de cet Ouvrage. Les commiſſions dont nous avons été chargé par le Gouvernement, depuis notre retour en France, ne nous ont pas permis de les rédiger plutôt; mais leur rédaction a été annoncée dans les papiers publics, en même-tems que

(1) Nous avons donné en 1774 une traduction de ces Plans, Règlemens & Statuts; & c'eſt M. *Diderot* qui en a été l'Éditeur pendant ſon ſéjour en Hollande. Marc-Michel *Rey* en fit deux éditions à-la-fois, l'une *in* 4°. avec figures, & l'autre *in*-12. Cette précaution n'a pas arrêté les nombreuſes contrefactions de cet Ouvrage que nous croyons utile à tous les Peuples : il renferme l'éducation phyſique & morale de tous les ordres de la ſociété. Si le nombre de nos Souſcripteurs va à 500, nous leur ferons hommage de ce volume *in*-4°. Notre eſpérance à cet égard eſt d'autant mieux fondée, que le nombre actuel des Souſcripteurs paſſe 300.

l'Ouvrage

l'Ouvrage de M. Leveſque; & depuis cette annonce, la publication du nôtre n'a éprouvé d'autres retards que ceux qui étoient indiſpenſables pour les cenſures littéraire & politique, pour l'impreſſion, la gravure, &c. Tous ces faits ſont connus; & cependant, à en croire M. Leveſque, il eſt le ſeul qui poſsède excluſivement la Langue Ruſſe, & par conſéquent le ſeul en état d'écrire l'Hiſtoire de Ruſſie. Il a cru que c'étoit avoir conquis la Toiſon d'Or, & vaincu ſes Contemporains, que d'avoir dépouillé des Chroniques, & s'être emparé d'une place que perſonne n'avoit intérêt à garder. Cette illuſion a été courte; M. Leveſque a trouvé des Juges qui lui ont reproché » d'avoir » donné des extraits qui ſont encore à faire;..... d'avoir » traduit en proſe avec la proſe même des Auteurs qu'il » attaque «. Ceux qui ont pris leur défenſe, ont ajouté : » Que le ſtyle & les réflexions de M. Leveſque plairont » certainement aux Philoſophes & aux gens du monde qui » ont du goût, auſſi-tôt qu'ils ſe laſſeront de lire *Tacite*, » & l'*Eſſai ſur l'Eſprit & les Mœurs des Nations;* qu'on » devoit lui adjuger la même couronne que l'Empereur » Galien envoya à un Gladiateur pour prix de ſa mal- » adreſſe «.

Quoi qu'il en ſoit de ces reproches, M. Leveſque, qui ne veut ni cenſeurs, ni émules, ni rivaux, & qui ſe proſterne devant ſes ouvrages, comme Pygmalion devant ſa ſtatue, a pris de l'humeur contre ſes Juges, & contre nous qui avons pris la liberté de démontrer ſes écarts toutes les fois qu'il eſt tombé en défaut. D'après ſa confiance en ſon infaillibilité, il nous a dit : » Et c'eſt avec moi » que vous prenez le ton mépriſant de la raillerie !.....

» Toutes les fois que vous citerez Neſtor, Nikon, les Chroni-
» ques, &c., ce ſera une parade d'érudition, & les Lecteurs
» doivent entendre que c'eſt moi ſeul que vous citez «.

C'eſt ainſi que l'orgueil remplace le vuide : tant il eſt vrai que depuis l'*oiſeau mouche* juſqu'au *garçon bel eſprit*, au *Philoſophe d'un jour*, tous les pygmées ſont colériques & rancuneux ! C'eſt une obſervation d'Hiſtoire naturelle, & M. Leveſque ne les aime pas. Il déſapprouve celles que nous avons données ſur les remèdes ſimples & les moyens qu'emploient les Peuples de Ruſſie pour leur guériſon. M. Leveſque ignore ſans doute que l'expérience eſt le bâton que la Nature nous a donné, à nous autres aveugles, pour nous conduire ; que les grands Médecins ſavent douter ; que leurs lumières pratiques ſont les réſultats purs des obſervations de tous les climats & de tous les Peuples, & qu'ils n'ont pas, comme lui, le talent de guérir d'une maladie par une autre, de l'inſomnie par l'ennui, &c. M. Leveſque ignore encore que ces obſervations nous ont été demandées avec inſtance par des hommes célèbres dont la modeſtie couronne les talens. Le lecteur jugera de l'utilité de leurs vues, par la note qu'ils nous ont adreſſée de Paris en Ruſſie, en 1774.

Le reproche que fait M. Leveſque à un Obſervateur par état eſt d'autant plus déplacé, que nous n'avons pas trouvé mauvais qu'il ait gravé les Cartes de ſon Hiſtoire, dans le goût qu'il grava jadis le Caton que M. de Sauvigny n'a pas oſé mettre en tête de ſa Tragédie. Mais les prétentions de M. Leveſque ne ſe bornent pas là. » Vous vous
» êtes écarté, dit-il, de la route tracée par les Thucydide,
» les Tite-Live, les Tacite, dont les Modernes n'ont fait

» que ſuivre ſervilement les pas «.....Puis il ajoute : » *Ce que j'ai fait*, c'eſt *ce qu'a fait Tite-Live* «. M. Leveſque nous permettra de lui dire, qu'*il eſt modeſte & qu'il prend bien le bon parti dans cette affaire*. Serviteur au Tite-Live moderne !

Après cet aveu modeſte, M. Leveſque, qui ſe ſent oppreſſé du poids de la vérité, fait un retour momentané ſur lui-même : » Je ſavois, dit-il, que des Ruſſes inſtruits vous » avoient donné des notes ſur des points de leur Hiſtoire; » je ſavois que vous en aviez fait vous-même, lorſque les » converſations étoient tombées, en votre préſence, ſur » quelques uſages ou quelques évènemens remarquables; je » ſavois auſſi qu'on vous avoit traduit des pièces aſſez inté- » reſſantes; enfin, je n'ignorois pas que vous étiez en état » de donner des eſſais curieux, des recherches importantes » ſur la Ruſſie; mais tout cela ne forme pas un corps » d'Hiſtoire, & je ne comprenois pas comment vous par- » viendriez à ſuivre la chaîne des évènemens, depuis les » premiers tems de la domination Ruſſe, juſqu'au règne » de Pierre I, ou du moins de ſon Aïeul. Il eſt vrai que » nous avons une traduction de l'Hiſtoire anncienne de » Lomonozof, mais elle ſe termine au règne de Jaroſlaf, » mort en 1054; & la partie hiſtorique que vous venez de » publier, nous conduit juſqu'à l'année 1233 : comment » vous êtes-vous tiré de cette difficulté qui ſembloit » invincible « ?

Voilà les doutes du Tite-Live du ſiècle : voici ſes preuves de plagiat. Nous avons rapporté une Lettre d'Urbain II, un Précis de Règlement de Volodimir I, une Lettre de Grégoire VII; nous avons parlé de la *Trizna*, cérémonie

funéraire en uſage chez les Slaves; de celle des Ruſſes d'aujourd'hui; des ouragans, des inondations, des famines, des peſtes & des éclipſes, dont perſonne autre que M. Leveſque ne pouvoit avoir connoiſſance, attendu que ces Lettres, ce Règlement, ces cérémonies funéraires, ces calamités publiques, ces phénomènes céleſtes, ſont des ſecrets enſevelis dans des Archives, dont M. Leveſque ſeul a la clef.

Nous avons promis dans le *Proſpectus* de cet Ouvrage, de donner l'Hiſtorique des différens Peuples de l'Empire de Ruſſie; de faire connoître leurs coſtumes, leurs uſages, leurs loix, leurs mœurs & leurs cultes divers. M. Leveſque, qui n'y avoit jamais penſé avant nous, a cru devoir nous gagner de vîteſſe, pour acquérir le droit de perpétuer le reproche de plagiat : nous n'aurons pas de peine à diſſiper ſon illuſion. Voici comment il s'exprime à cet égard.

» J'avois raſſemblé les matériaux de ce Livre, en tra-
» vaillant à l'Hiſtoire de Ruſſie, mais je n'ai pas dû fondre
» enſemble ces deux Ouvrages : ils ſont liés entr'eux; mais
» ils ne forment pas plus un même corps, que l'Hiſtoire
» des Sauvages de Cayenne ne fait partie de l'Hiſtoire de
» France «.

Qui pourroit ſe refuſer à la juſteſſe de la comparaiſon? C'eſt un trait de lumière qui éclaire l'ignorance des bonnes gens, & la nôtre en particulier. Nous ignorions juſqu'à ce jour que les Sujets d'un État n'étoient pas les parties conſtituantes d'un Etat, & que le corps de l'Etat devoit reſſembler à un tronc iſolé de ſes branches. Eſt-ce ainſi que l'on raiſonne, après avoir *dit* qu'on a été appellé par une grande Impératrice pour porter la lumière philoſophique

dans les forêts du Nord? Cette jactance rappelle le mot d'une Dame célèbre ſur le même ſujet : *Ah! je ne m'étonne plus*, dit-elle, *qu'on nous en rapporte tant de fagots!* M. Leveſque ſeroit-il devenu deſpote en rédigeant des règnes deſpotiques? Il nous donne lieu de le croire : le deſpote eſt le ſeul qui ſépare les Sujets du Prince; & c'eſt ce qu'a fait M. Leveſque.

Les deux volumes qu'il vient de publier, ont pour titre : *Hiſtoire des différens Peuples ſoumis à la domination des Ruſſes.* Le même Ouvrage, traduit de l'Allemand en François, a été imprimé à Péterſbourg en 1776, au Corps des Cadets du Génie & de l'Artillerie, chez J. C. Schnoor, & aux dépens de Charles-Guillaume Müller, ſous ce titre : *Deſcription de toutes les Nations de l'Empire de Ruſſie, où l'on expoſe leurs mœurs, Religions, uſages, habitations, habillemens, & autres particularités remarquables.*

Cette deſcription eſt de M. Georgi, qui l'a faite d'après ſes obſervations & celles des autres Académiciens voyageurs : voici comment le Copiſte rend juſtice à l'Auteur original. » Son Ouvrage, dit-il, m'a ſervi lorſque les autres Mé- » moires me manquoient; & toutes les fois que j'ai pu » conſulter les Mémoires originaux, ils m'ont rendu té- » moignage de ſa fidélité «. Si M. Leveſque a vérifié les Mémoires originaux, c'eſt la ſeule peine qu'il ait eu à enfanter; mais nous ſommes fondés à lui dire que cette prétendue vérification n'eſt qu'une parade d'érudition : la preuve eſt que ces Mémoires parlent d'un grand nombre de Peuples dont il ne dit mot. Mais la Ruſſie ne doit pas le trouver mauvais : M. Leveſque lui a donné dans ſa Carte une grande portion de l'Amérique; & quand un

Auteur ſe permet l'addition, on peut bien lui paſſer la ſouſtraction.

Après avoir conçu à Paris & mis au monde un enfant âgé de ſix ans & demi à Péterſbourg, M. Leveſque paroît jaloux de la fortune qu'il va faire dans la Littérature, & de l'utilité dont il ſera à ſes Contemporains. » Les faits » que j'ai réunis, dit-il, fourniront peut-être à de vrais » Philoſophes des réſultats importans : l'honneur ſera pour » eux; je n'aurai que le mérite obſcur de les avoir ſervis. » Le journalier laborieux qui conduit les marbres au bâti- » ment, ne partage pas la gloire de l'Architecte..... » Mais la gloire eſt la récompenſe du beau & non pas du » difficile «.

M. Leveſque s'étoit plaint ailleurs, *d'avoir dévoré les cailloux de la Littérature :* ici, M. Georgi les a digérés pour lui : le journalier laborieux n'a donc pas eu beaucoup de peine à conduire les marbres au bâtiment; une plume lui a ſervi de levier, & une de nos pages d'introduction. Nous avons dit à la page 448, Sect. V, Tome I, Hiſt. Anc. » que les Nations encore dans l'enfance ont » les goûts, les fantaiſies, les caprices, l'inconſtance des » enfans, qui oublient le paſſé, ne s'occupent jamais de » l'avenir, & chez qui le phyſique actuel & les jouiſſances » du moment abſorbent toute autre ſenſation; que les uns » & les autres ne ſont, pour ainſi dire, hommes que par » l'extérieur, & jugent de tout par les ſurfaces ». Nous avons ajouté : » Rien n'eſt plus volontaire que l'enfant » & l'homme près de la Nature. Egalement ennemis de » l'ordre, ils briſent le frein qu'on veut leur impoſer : le » premier emploi de leurs forces eſt deſtiné à ſubjuguer

» ceux qu'ils croient plus foibles qu'eux; ils ſont, tour-
» à-tour, téméraires & poltrons, orgueilleux, ſupplians
» & ſoumis : avides de tout ce qui brille, de tout ce qui
» eſt coloré, ils s'amuſent de tous les hochets de la folie;
» ils rient & pleurent, boudent & s'appaiſent, ſe brouillent
» & ſe raccommodent preſqu'au même inſtant, &c. «.

Ces réflexions puiſées dans la connoiſſance de l'homme, ne ſont pas des faits hiſtoriques qu'il faille rendre tels qu'ils ſont rapportés. Cependant M. Leveſque les a délayées dans ſon Introduction à l'Hiſtoire des différens Peuples ſoumis à la domination des Ruſſes, & nous ne lui en ſavons pas mauvais gré; c'eſt une preuve qu'il les a trouvées juſtes. Mais paſſons à une diſcuſſion plus importante.

Nous avons dit dans le *Proſpectus* de cette Hiſtoire, » qu'elle ſeroit prouvée par les Annales, par les Monu-
» mens, les Médailles, les Monnoies de la Nation, & par
» l'Hiſtoire de tous les Peuples qui auront eu des intérêts
» à démêler avec elle; que les Médailles peuvent avoir été
» frappées dans des tems poſtérieurs aux évènemens; mais
» que les doutes qu'on pourroit former à cet égard, ſeront
» levés par les rapports des Médailles avec les Annales,
» & par la comparaiſon des unes & des autres, avec la
» collection ſuivie des Monnoies réellement frappées ſous
» chaque règne, depuis l'introduction des eſpèces d'or &
» d'argent en Ruſſie «. Tous les Peuples de l'Europe ont lu cette déclaration formelle, & cependant M. Leveſque a la mauvaiſe foi de dire : » Que ſignifie cette Hiſtoire
» Numiſmatique de Ruſſie, dont vous parlez avec tant
» d'emphaſe ? Votre Hiſtoire, dites-vous, eſt appuyée

» ſur les Médailles : le perſuaderez-vous aux Ruſſes ? le » perſuaderez-vous à nos Savans ? Ne ſait-on pas que les » Médailles Ruſſes ſont très-modernes, & qu'elles ont beſoin » de l'appui des anciens Monumens écrits, loin de pouvoir » leur en prêter ? Eſt-il de la dignité d'un homme de lettres de » chercher à en impoſer à l'ignorance, ſans craindre les récla- » mations des gens inſtruits « ? Comme la paſſion aveugle ! M. Leveſque met en queſtion un fait reconnu, pour nous faire un crime de notre propre aveu. Si l'Hiſtoire Numiſmatique de Ruſſie eſt conforme aux anciens Monumens écrits, que ſignifie cette déclaration ? Or, elle y eſt conforme en tous points ; elle prouve donc tout ce qu'il eſt poſſible de prouver, à moins que M. Leveſque ne prétende que les Monumens écrits ſont faux. Mais il y a plus : l'Hiſtoire des anciennes Monnoies, dont M. Leveſque n'a pas même la plus légère notion, eſt accompagnée d'un Précis hiſtorique parfaitement d'accord avec les Annales, ſur tout ce qui concerne les règnes, les dates, les pages, &c. Indépendamment de ces preuves irrévocables, nous poſſédons un Manuſcrit Ruſſe, & c'eſt peut-être le ſeul, où l'on trouve les Portraits deſſinés des Grands-Princes, des Tzars, des Patriarches, ainſi que ceux de pluſieurs Princes contemporains, depuis Rourik juſqu'à Fédor Alexiévitz, avec des notes inſtructives. C'eſt toujours par des faits que nous combattons les impoſtures de M. Leveſque, qui ſe permet tout. Quels que ſoient ſes torts à notre égard, nous les oublions. Nous déſirons même que ſon ſiècle & la Poſtérité lui pardonnent ceux dont il eſt coupable envers Pierre-le-Grand. Il a oſé dire : » On a loué Pierre I comme » un Légiſlateur ; on a célébré ſon Code, & il n'a point fait

» fait de Code : il a promulgué des Loix ; il a laiſſé ſub-
» ſiſter d'anciennes Loix qu'il auroit dû abroger ; il en a
» donné de nouvelles qui ont été abrogées, ou le ſeront
» par ſes Succeſſeurs..... Et il eſt probable que ſi Pierre I
» n'avoit pas régné, les Ruſſes ſeroient aujourd'hui ce
» qu'ils ſont, & peut-être mieux qu'ils ne ſont, à moins
» que des obſtacles imprévus ne les euſſent arrêtés «. Voyez les pages 532 & 545, Tome IV.

Le Lecteur, économe de ſon tems, cherche la vérité, & ne veut pas juger un procès entre deux Ecrivains ; il a raiſon : mais s'il prend un vif intérêt à la diſcuſſion des grandes cauſes, quelle cauſe fut jamais plus intéreſſante que celle d'un Prince qui réunit preſque toutes les parties qui font le Héros, le Politique, le Légiſlateur ? d'un Prince qui, ſe livrant à l'avenir avec une confiance qu'on ne trouve que dans les hommes d'un génie ſupérieur, portoit toutes ſes vues ſur la civiliſation qui régénère les Peuples, & ſur le commerce qui eſt la ſource de l'opulence du Maître & des Sujets ? d'un Prince qui ſaiſit avec une ſagacité admirable l'accord du deſpotiſme, auquel il ne vouloit pas renoncer, avec des établiſſements dont la liberté eſt la baſe chez les autres Nations ? d'un Prince qui réduiſit ſon vainqueur à la défenſive, & qui fit craindre aux Suédois d'avoir bientôt à ſe défendre de le recevoir pour Maître ? d'un Prince enfin, qui, après tant de travaux glorieux, croyant n'être encore qu'au milieu de la route qui conduit à l'immortalité, voulut joindre aux titres de Conquérant & de Reſtaurateur, celui de Légiſlateur ?

Tout ſe réunit ici pour convaincre de faux le détracteur de Pierre-le-Grand. Ce n'eſt plus abuſer ſimplement du

langage pour en impoſer à l'ignorance ; l'aſſertion eſt poſitive & l'attentat médité. C'eſt pour donner un démenti formel à tous les Écrivains qui ont parlé de ce Héros comme d'un Légiſlateur, que M. Leveſque lui refuſe ce titre. Mais n'eſt-ce pas auſſi renoncer à toute pudeur, que de joindre à la honte d'un menſonge bas, celle d'une flatterie révoltante ? Dire aux hommes, *la vérité vous trompe*, c'eſt annoncer que l'on n'ambitionne pas même l'honneur d'être cru.

Pour ne pas riſquer le ſort de ſes États, Pierre attendoit du tems, l'occaſion de faire la régénération civile & politique qu'il déſiroit. Il eſt un tems de maturité qu'il faut attendre pour les Nations comme pour les hommes, avant de les ſoumettre à des Loix ; & la maturité d'un Peuple n'eſt pas toujours facile à connoître : ſi on la prévient, l'ouvrage eſt manqué. Ajoutons ici ce que dit à ce ſujet le judicieux Auteur du *Dictionnaire univerſel des Sciences morale, économique, politique, &c.* ; ajoutons, que les Peuples, ainſi que les hommes, ne ſont dociles que dans leur jeuneſſe, & qu'ils deviennent incorrigibles en vieilliſſant : quand une fois les coutumes ſont établies & les préjugés enracinés, c'eſt une entrepriſe dangereuſe & vaine de vouloir les réformer. Le Peuple, ſemblable à ces malades ſtupides & ſans courage, qui frémiſſent à l'aſpect du Médecin, ne peut pas même ſouffrir qu'on touche à ſes maux pour les guérir. Telle étoit la poſition de Pierre I.

Comme avant d'élever un grand édifice, l'Architecte obſerve & ſonde le ſol, pour voir s'il en peut ſoutenir le poids ; de même Pierre, avant de rédiger un corps de

Loix, examina ſi le Peuple auquel il les deſtinoit, étoit propre à les recevoir. Ce ne fut donc qu'en 1714 qu'on vit paroître des Loix convenables au tems & aux circonſtances, ſur toutes les parties du Gouvernement. Parmi ces Loix il y en a pluſieurs qui ſont bonnes, & que Pierre I a lui-même écrites ou dictées. L'Ordonnance qu'il fit publier le 24 Décembre de la même année, contre la corruption des Juges, eſt une de celles qui méritent le plus d'attention. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails ſur cet objet; nous le diſcuterons ailleurs, & de manière à convaincre l'Apologiſte même de M. Leveſque, à qui l'on ne croit guères, ni en bien, ni en mal, par la raiſon que tout Cenſeur doit être juſte, & qu'il perd ſes droits à la confiance publique, au moment où il ceſſe de l'être.

En attendant le jour des preuves, nous affirmons à la face de l'Europe, que Pierre-le-Grand a fait un Code civil & militaire; que ce Code a été imprimé trois fois; & nous ajoutons que ce Légiſlateur, ayant d'abord égard à l'*Oulagénié* & aux Conſtitutions faites depuis, voulut qu'on diſpoſât le tout par articles, en marge de chacun deſquels on marqueroit ce que les Loix de Suède & de Danemarck preſcriroient en matières civile & criminelle ſur les mêmes ſujets, & ce que ſtatuoient celles de Livonie & d'Eſtonie concernant les Fiefs. Mais Pierre I ne borna pas là ſes ſoins & ſes recherches pour donner de bonnes Loix à la Ruſſie. Nous prouverons que, dès le commencement de ſon règne, ce Prince s'étoit formé un plan dont jamais il ne s'écarta; c'étoit la *Légiſlation*: toutes ſes Ordonnances préliminaires tendoient à cette fin unique.

En ſuivant ſes démarches pendant le cours entier de ſon règne, on le voit s'avancer à pas réglés & marcher régulièrement vers ce but. Son plan de réforme renfermoit tout ce qui pouvoit convenir au caractère, aux mœurs de ſa Nation, au véritable bien de ſon Empire; & le bien public entroit dans toutes ſes Ordonnances, non comme un mot, mais comme une choſe utile même au Deſpote.

D'après ces vérités inconteſtables, ſi Pierre-le-Grand n'eſt pas digne d'être mis au rang des Légiſlateurs, les Princes à qui on a donné ce titre, jouiſſent tous d'une réputation uſurpée. Mais les calomnies du moderne *Arétin* ſont impuiſſantes contre le grand homme qui a rempli l'Univers de ſa gloire : *Telumque imbelle ſine ictu conjecit.* Si les objets perdent de leur grandeur à proportion de leur éloignement, celle du plus grand Légiſlateur qu'ait eu la Ruſſie, ne ſera jamais compriſe dans cette Loi générale; quoique de ſi grandes qualités ne fuſſent pas en lui ſans défauts.

M. Leveſque s'étoit d'abord montré plus équitable envers la Nation, qu'envers celui dont elle a reçu ſon exiſtence. Voici ce qu'il dit à l'égard de la Nation, & des Hommes de Lettres qui ſe ſont enrichis de toutes les Sciences que Pierre I a fait naître dans ſon Empire.

» C'eſt le défaut de l'homme de rapporter tout à ſoi. » Des Anglois, des Italiens, des François, des Allemands » vont en Ruſſie : ils voient que les Ruſſes ne reſſemblent » pas à leur Nation, & ils les condamnent..... Le Ruſſe » ſtupide! Et ne ſont-ce pas des Ruſſes que ces Nobles ſi » ſemblables aux François? Le Ruſſe eſt adroit & intel- » ligent; & ces deux qualités mènent à tout..... Ils ont

» du moins montré des talens, s'ils n'ont pas étonné par » leur génie..... Du génie? les Ruſſes n'en ont point : » voilà ce qu'ont témérairement avancé des Ecrivains qui » n'avoient pas même de l'eſprit. La Ruſſie a des Poètes » épiques, des Peintres, des Sculpteurs, des Architectes, » des Hiſtoriens, &c. «. Voyez pages 533 & ſuivantes, Tome IV.

Mais depuis que nous avons fait connoître la Littérature Ruſſe, M. Leveſque a chanté la palinodie. » Vous avez » employé, dit-il, près de cent pages à donner une idée » de la Littérature Ruſſe : j'ai conſacré au même ſujet » vingt pages *in*-12, & c'étoit peut-être encore trop. » A quoi bon apprendre aux François les noms d'une » centaines d'Auteurs que les Ruſſes ne nomment jamais » eux-mêmes «?

La queſtion eſt indécente, & la ſuppoſition gratuite. N'eſt-ce pas trop haſarder que d'inſulter à-la-fois *une centaine d'Auteurs*, & d'appeller en garantie d'un menſonge, une Nation chez laquelle on a battu le *ban* & l'*arrière-ban* pour recruter 119 Souſcripteurs? Il eſt vrai que la moiſſon étoit faite lorſque M. Leveſque s'eſt permis cette honnêteté littéraire.

Après un engourdiſſement de dix ſiècles, le nombre des Auteurs Ruſſes paroît étonnant à tout autre qu'à celui qui les dépriſe; & s'il eſt vrai que ces talens qui germent en tous genres, ne ſoient encore pour la Ruſſie que l'aurore d'un beau jour, elle en fera jouir, ſans doute, les races futures; & pour la génération préſente, cette perſpective riante doit être une conſolation.

C'eſt par l'amour de la vérité qu'on mérite une confiance

générale : alors les lumières de l'Hiſtorien préviennent en ſa faveur ; il nous apprend à retrouver en nous-mêmes ces ſentimens de nobleſſe, de grandeur, de liberté, qu'une mauvaiſe éducation & le dérèglement des mœurs peuvent avoir étouffés, mais qui nous ſont ſi naturels, que nous en retrouvons le germe en nous, toutes les fois que l'homme habile ſait intéreſſer notre cœur. Cette réflexion eſt d'un Sage moderne : il étoit à propos de la citer à M. Leveſque, puiſque celles des Moraliſtes anciens n'ont rien opéré ſur lui.

NOTE

Qui nous a été adreſſée de Paris en Ruſſie, en 1774.

M. Le Clerc rendra un ſervice eſſentiel à ſes Compatriotes, s'il veut bien leur communiquer ſes obſervations ſur les objets conſignés dans cette Note.

1°. Naiſſances & rapports des femelles aux mâles.

2°. Les enfans : leur pente & leurs diſpoſitions naturelles. Les adultes pour les deux ſexes. Les vieillards.

3°. Le caractère national, les paſſions, le génie, les talens divers.

4°. Les Établiſſemens, Univerſités, Facultés, &c.

5°. La Phyſique expérimentale & l'Hiſtoire naturelle.

6°. L'état de la Médecine, de la Chirurgie, de la Pharmacie, de la Chymie. Des Hopitaux, & de leur adminiſtration.

7°. Des maladies communes & ſingulières, populaires & épidémiques. Pratique nationale. Traitement empirique. Remèdes indigènes, familiers, & ceux qu'on regarde comme des ſpécifiques.

8°. Petite-Vérole naturelle : ſes dangers. Inoculation : ſes ſuccès.

9°. Maladies vénériennes : leurs ſuites dans un climat rigoureux.

10° Qu'eſt-ce qu'un mercure écailleux préparé par les Tatars ? ſon indication, ſes propriétés, la manière de s'en ſervir.

Digitized by Google

11°. La manière dont on fait le beurre parmi les Tatars. Diſtillation de l'eſprit de lait.

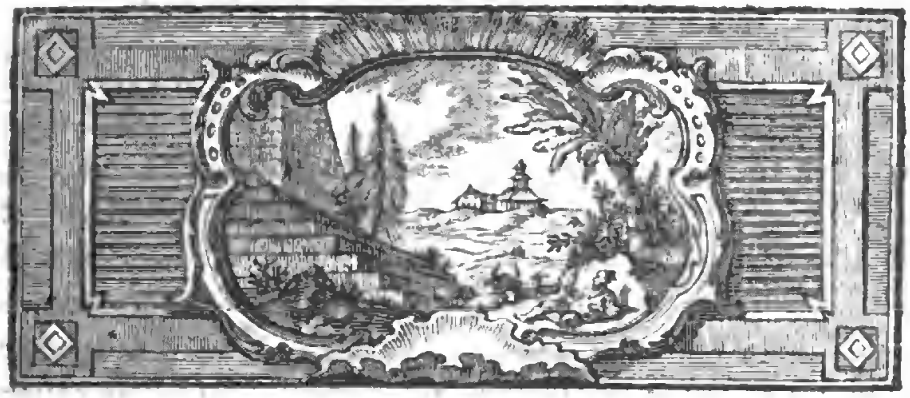
12. Y a-t-il des Livres qui traitent *de aëre, locis & aquis Ruſſiæ?*

13°. Des Bibliothèques. Des Manuſcrits Mantſoures, Chinois, Grecs, Arabes, Perſans, &c. Quel butin, en ce genre, les Ruſſes ont-ils fait ſur les Turcs, tant ſur terre que ſur mer?

» Pompée dans les dépouilles de Mithridate ne chercha » que les Livres d'Agriculture & de Médecine; il les re- » garda comme le fruit de ſon triomphe, les fit traduire » à ſon arrivée à Rome, & les dépoſa dans le Temple » de la Paix. Le vaſte Empire où l'amour des connoiſſances » vous a conduit, Monſieur, peut fournir à la France des » richeſſes plus précieuſes encore que les dépouilles de » Mithridate «.

HISTOIRE

2-3-21



HISTOIRE
PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE
DE LA
RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE CINQUIÈME.
PRÉCIS HISTORIQUE DES TATARS.

SECTION PREMIÈRE.

Si l'Historien recevoit la plume des mains de la reconnoissance, les évènemens passés n'offriroient au souvenir des hommes que le bon, l'utile & le grand. Avec quels sentimens d'amour & de vénération ne parcourroit-on pas une galerie de tableaux qui représenteroient les mœurs, les arts, les jouissances, les triomphes paisibles de l'humanité?

ſucceſſivement étaler le ſpectacle de ſes triomphes & de ſon humiliation : tour-à-tour redoutables & languiſſans, fiers & abattus, téméraires & circonſpects, ambitieux & modérés, on voit tous les peuples naître, s'étendre, émigrer, paſſer & revenir ſans ceſſe des ſuccès aux déſaſtres, des fers à la liberté, de la honte à la gloire, juſqu'à ce qu'enfin l'anarchie les précipite dans les gouffres de l'oubli.

Cette politique, qui change ſi ſouvent les ſcènes du monde, eſt cependant ſoumiſe à des loix conſtantes, juſque dans ſes révolutions les plus étranges : des exemples frappans l'atteſtent partout ; mais les faſtes de la Ruſſie ancienne & moderne préſentent cette vérité dans un jour qui exclut toute incertitude à cet égard.

SECTION II.

Juſqu'ici le titre de Grand-Prince s'eſt arrêté ſucceſſivement ſur pluſieurs têtes, ſans pouvoir ſe bien affermir ſur aucune : on a vu la couronne toujours chancelante ſur le front de ceux qui s'efforçoient de la fixer ; & ſi quelques-uns de ces Princes ont donné du luſtre à la Ruſſie, par quelques vertus dignes du Trône, ou par le ſuccès des armes, ce luſtre a été ſouillé par l'opprobre ; & comme la peine ſuit toujours le crime enhardi par l'eſpoir de l'impunité, la Ruſſie va deſcendre au dernier degré de l'infortune ; à d'anciennes calamités ſuccéderont des fléaux encore plus terribles : une tempête formée dans l'Aſie va fondre ſur elle ; ſes Princes, ſans réunion, ſeront réduits à s'humilier devant des ennemis implacables, & n'en obtiendront que des outrages : des inveſtitures précaires & des traités honteux retraceront l'opprobre, les fautes & les malheurs de ceux qui les obtiennent : la déſolation de la choſe publique, l'eſclavage des Grands & du Peuple, les trahiſons les plus noires, des moyens exécrables, des tragédies monſtrueuſes, des hommes

traités comme des troupeaux de bêtes & égorgés de même, ſeront les ſuites de la conquête, à laquelle l'injuſtice, les troubles, les révoltes ont donné lieu. Quel exemple pour les Etats ! Quel vaſte champ de réflexions pour les hommes qui aiment leurs ſemblables !

SECTION III.

Plus on remonte dans l'Hiſtoire, & plus il eſt évident que les anciens Empires doivent tous leur fondation à des hommes qui ſembloient nés pour faire le malheur des autres. Ces hommes, diſons mieux, ces monſtres humains, armés par une nature ſauvage, ont tous commencé par ſe déchirer entr'eux, & finir par dépecer les autres. La Grèce a vu ſes Etats fondés par des brigands, avant que la Ruſſie n'eût les ſiens. Rome, cimentée, dit-on, des débris échappés aux flammes de Troye, ne fut, dans ſon principe, qu'une réunion de cavernes habitées par les bandits de la Grèce & de l'Italie. Mais de cette écume du genre humain ſortit un peuple de conquérans ; & rien ne reſſemble mieux aux Tchinguis-Kan, aux Tamerlan, aux Batou-Sagin, dont nous allons rapporter les exploits. La force a donc été par-tout le fléau du droit naturel : cette force faiſant toujours la loi aux plus foibles, & la faim ou le haſard ayant ouvert les portes du Midi aux peuples du Nord, ils préférèrent ce beau climat à leurs déſerts glacés. De nouveaux émigrans ſuivirent les premiers ; il y eut un flux & un reflux continuels de peuplades qui produiſirent deux effets néceſſaires : les noms propres des peuples changèrent, & leurs loix primitives ne purent ſe fixer nulle part : elles errèrent çà & là, avec les connoiſſances acquiſes, & les Arts plus ou moins perfectionnés. S'il n'eſt pas encore démontré que les Sciences & les Arts fugitifs du Nord, paſsèrent dans l'Aſie, il eſt certain qu'ils ont paſſé

de la Grèce dans l'Italie, par la Méditerranée, qui faiſoit commercer l'Aſie avec l'Europe; & que les Huns, ſous le nom de Goths, ne tardèrent pas à les chaſſer de Rome à Conſtantinople, d'où les Scythes, ſous le nom de Turcs, les repouſsèrent à Rome, où leurs chefs-d'œuvres étoient enſevelis ſous des ruines. Les faits qui ſuivent, répandront peut-être un nouveau jour ſur ces émigrations des hommes, des Sciences & des Arts.

SECTION IV.

Aucune Nation connue ne s'eſt occupée de ſa Généalogie & des Annales de ſon Hiſtoire, avec autant de ſoin que les Chinois & les Tatars. La Chronologie de ceux-ci date depuis Adam, auquel elle donne le nom de *Saphi-Joula*. Selon cette Chronologie, Noüe (Noë) diſperſa ſes trois fils. Ham (Cham) habita les Indes, & Sam (Sem) le pays d'Iran. Il faut entendre par ce pays tous les Etats qui ſont ſitués au ſud de la rivière d'Amù, entre le fleuve Indus, le golfe Perſique & l'Euphrate; ce qui comprend à-peu-près tout le Royaume de Perſe. Japhis (Japhet) occupa le pays de Kouttoup-Schamak & les autres terres voiſines, c'eſt-à-dire, les pays ſitués au nord & au nord-oueſt de la mer Caſpienne, & au nord-eſt des Indes; ce qui comprend aujourd'hui la Chine, la grande Tatarie, la Sibérie & tout ce qui en dépend, ainſi que la Ruſſie, la Pologne, la Suède & la Norvège. Japhis s'établir aux environs du fleuve Atell (le Volga), & du Jaïgik (Jaïk). Il laiſſa huit fils, ſavoir : Tourk, Chars, Sakklap, Rous, Maninak, Zvin, Kamari, Tarik.

Tourk étoit doué d'un eſprit ſupérieur : on lui doit l'invention d'un grand nombre de choſes utiles aux commodités de la vie : il fit des tentes, & fixa ſa réſidence dans un lieu appellé Iſakkol. Japhis le déſigna pour ſon ſucceſſeur au commandement en chef de ſa famille, & lui donna le ſurnom de Japhis-Oglani.

Tourk eut quatre fils, Taunak, Zakal, Berzaſar, Amlak Taunak, qui ſuccéda à ſon père, en avoit l'eſprit, l'habileté & l'invention. On lui attribue la connoiſſance de l'uſage du ſel. » Il arriva un jour que Taunak, ayant tué beaucoup de gibier, » s'en fit rôtir une pièce ; mais lorſqu'il fut aſſis pour en manger, » il en laiſſa tomber un morceau à terre : l'ayant ramaſſé & porté » à la bouche, il le trouva délicieux, parce qu'il avoit pris un » petit goût de ſel. Cette ſenſation nouvelle lui fit connoître » que cette terre étoit ſalée ; il s'appliqua à cultiver cette dé- » couverte, & ſe rendit le premier inventeur de l'uſage du ſel, » perſonne avant lui n'ayant connu le ſel, ni ſon utilité pour » aſſaiſonner les viandes «. *Hiſt. généalog. des Tatars, par Aboulgaſi-Bayadour-Kan.*

Tous les Tatars qui ſe piquent de l'origine la plus ancienne, prétendent être iſſus de Tourk, fils aîné de Japhis-Oglani ; & comme ils ſuppoſent que celui-ci déſigna l'autre ſouverain-chef de la famille, ils ſe regardent comme étant d'une extraction plus noble que celle des deſcendans des autres fils de Japhis.

Taunak laiſſa la ſouveraine puiſſance à ſon fils Jelſa-Kan ; il eſt ſuccédé par Dibbakoui-Kan, & celui-ci par Kajouk-Kan. Alanſa remplaça ce dernier ; & c'eſt ſous ſon règne que les Tatars placent l'origine de l'idolatrie parmi eux. » Nos ancêtres, » dit l'Hiſtorien cité ci-deſſus, ſe ſervoient du proverbe ſuivant : » *Lorſqu'on nourrit trop bien un chien, on le rend à la fin ſi pétulant, qu'il* » *mord ſon propre maître.* C'eſt ce qui arriva aux Sujets d'Alanſa-Kan, » qui, ſe voyant trop à leur aiſe, abandonnèrent le vrai Dieu » pour adorer les idoles : ils pouſsèrent l'extravagance ſi loin, » que, lorſque quelqu'un avoit perdu un père, un mari, une » femme, un enfant, ou enfin quelqu'autre objet qui lui étoit » cher, il s'en forgeoit ſur-le-champ une divinité, à l'image de » laquelle il adreſſoit ſes offrandes : il eſt vrai qu'au commence-

» ment cela ne ſe faiſoit qu'en cachette ; mais inſenſiblement » cet uſage prévalut, & on ne fit plus aucune façon de s'y livrer » publiquement «. On avoit cru juſqu'à préſent que l'amour & la tendreſſe avoient donné naiſſance au deſſin & à la peinture ; mais aucun Auteur, que je ſache, n'a donné à l'idolatrie l'origine que Bayadour lui donne ici.

Alanſa-Kan eut deux fils jumeaux, l'un appellé Tatar, l'autre Moung'l ou Mogoull ; chacun d'eux a donné ſon nom à une grande Tribu. Depuis cette époque juſqu'à celle où Tchinguis-Kan ſe rendit maître du nord de l'Aſie, le nom générique de toutes les Tribus Tatares, étoit le nom de Touŗk, auquel on ajoutoit celui de leurs Chefs. Ainſi c'eſt de Tatar-Kan que la Tribu des Tatars a pris ſon nom, & non pas de la rivière appellée Tara, comme pluſieurs Hiſtoriens l'ont prétendu mal-à-propos, puiſqu'il n'y a point de rivière de ce nom dans tout le nord de l'Aſie. Il en eſt de même de la Tribu de Mogoull. Moung'l veut dire un homme triſte ; l'humeur ſombre du ſecond fils d'Alanſa-Kan lui fit donner ce ſurnom. La Tribu des Moung'l, appellée depuis Mogouls, Moungals, & Mogols par les Européens, ſoumit toutes les autres Tribus. Le Grand-Mogol des Indes ſe fait une gloire de porter encore aujourd'hui le nom de Mogoul, parce que, deſcendant de Tamerlan, il prétend être iſſu de cette Tribu.

Tatar-Kan eut ſept générations, & Mogoul-Kan neuf : celui-ci laiſſa quatre fils. Kara-Kan, leur aîné, fut un Prince puiſſant. Il eut un fils nommé Augous-Kan, & ſurnommé le Miraculeux : il rétablit, dit-on, le culte du vrai Dieu ; mais cet Apôtre étoit un conquérant qui fit la guerre pendant ſoixante-douze ans, rangea tous ſes voiſins ſous ſon obéiſſance, conquit le Kitaï, (la Chine), le Kara-Kitaï, le royaume de Tangout, &c. Aboulgaſi dit » que ce Prince, paſſant plus loin derrière le Kitaï,

» trouva ſur le rivage de la mer, entre les montagnes, des » peuples guerriers qui avoient un Chef appellé Itbourak «. Ce Chef étoit Roi ſans doute du Tonquin ou de la Cochinchine. » Ce Prince vint au-devant d'Ogous-Kan avec une armée, & ſe » préſenta avec tant de bravoure, que le Conquérant fut obligé » de revenir ſur ſes pas «.

» Ogous-Kan & ſes premiers Officiers menoient leurs femmes » avec eux. Il arriva qu'un de ſes Généraux, tué dans le combat, » avoit laiſſé ſa femme groſſe : cette femme, à l'approche de » ſon terme, ne trouvant d'autre retraite qu'un vieux arbre » creux, s'y gliſſa lorſque les douleurs de l'enfantement la ſur- » prirent, & y accoucha d'un fils. Ogous-Kan informé de cette » aventure, ſe chargea du ſoin de faire élever l'enfant, en con- » ſidération des ſervices de ſon père, & lui donna le ſurnom » de *Kiptchak*, qui veut dire, en vieux langage Turc, *arbre vuide.* » Dès que cet enfant fut parvenu à un âge convenable pour » commander, Ogous-Kan lui donna une armée conſidérable » pour faire la guerre aux Ourouſſ (Ruſſes), aux Oulaks, (aux » Baſchkirs), qui habitoient ſur les bords des rivières de Tin, » d'Atell & de Jaïgik «. Le Tin eſt le Tanaïs des anciens, le Don des Ruſſes.

Ce jeune guerrier fut aſſez heureux pour ranger ces peuples ſous ſon obéiſſance, & régna trente ans ſur eux. C'eſt de lui que tous les Kiptchaks ſont iſſus ; & depuis le règne d'Ogous-Kan juſqu'à celui de Tchinguis-Kan, aucune autre nation n'a habité entre ces trois rivières, que les ſujets des Princes deſcendans de la poſtérité de Kiptchak. Les Tatars appellent encore ce pays, du nom de ſon conquérant, *Dachté-Kiptchak :* il eſt compris aujourd'hui entre le Volga, le Jaïk & le Don ; mais anciennement il s'étendoit du nord & du nord-eſt de la mer Caſpienne, juſqu'à l'ancien Iaxarte, que les Turcs & les Tatars appellent *Sir*, & les Arabes *Sihon.*

Sihon. Les Polovitſi qui habitoient cette contrée, ſe nommoient entr'eux Kiptchaki.

SECTION V.

Dix-ſept ans après la conquête de la Chine, Ogous-Kan attaqua le même Itbourak, Roi du Tounquin. Cette expédition fut heureuſe; Itbourak fut entièrement défait, il périt ſur le champ de bataille, & Ogous s'empara de tous ſes Etats. Après cette conquête, il fit un mouvement rétrograde, & ſe rabattit ſur les frontières des Indes, en tirant vers Talask, Saïram, Taſchekant, Samarkant & la Boukarie : il prit d'abord les villes de Saïram & de Taſchekant; c'eſt de-là qu'il détacha ſon fils Kioun-Kan avec un corps de troupes, pour ſe rendre maître des villes de Tourkeſtan & d'Andidſan, & il les ſoumit. *Voyez la note* (a).

SECTION VI.

On s'étonne de ce que les Chinois ne commercent pas avec les Mongouls, & l'on a cru que l'antipathie mutuelle de ces peuples en étoit cauſe : l'expédition d'Ogous nous fournit l'occaſion de détruire ce préjugé. Pour aller de la grande Tatarie par le royaume de Tangout à ceux du Tounquin, du Pégu, & aux autres Etats voiſins des Indes, il faut côtoyer, ou les frontières de la Chine, ou celles des Etats du Grand-Mogol : il eſt impoſſible de paſſer par le milieu du pays, à cauſe des vaſtes déſerts ſablonneux qui occupent l'intérieur de ce Royaume, & qui s'étendent depuis Ava vers le nord, & au-delà des frontières du royaume de Tangout. De-là vient que les ſujets du Grand-Mogol n'ont preſque aucun commerce avec les Chinois, les uns & les autres étant obligés de faire un grand détour au ſud, & de paſſer, avec des fatigues incroyables, par les montagnes du royaume d'Ava, pour pouvoir commercer enſemble. Rien ne prouve

mieux cette vérité que le fait ſuivant. Il y a environ ſoixante ans qu'un des Omhras (Miniſtres) de la Cour du Mogol tomba dans la diſgrace, & entreprit de ſe ſauver à la Chine, à travers les déſerts dont nous venons de parler, avec une ſuite de trente perſonnes. Il n'en arriva que trois avec lui. Le reſte de ſes gens périt en chemin de ſoif & de fatigues. L'Omhras & un autre moururent auſſi par les mêmes cauſes, preſqu'en arrivant dans la Province de Xienſi. Mais ſi les Chinois peuvent ſe maintenir dans la poſſeſſion des Provinces de Chamill & de Tourfan, qu'ils ont conquiſes ſur le Grand-Kan des Kalmouks, ils pourront entretenir des liaiſons plus faciles, & un commerce avantageux avec les Etats du Mogol.

SECTION VII.

Ogous-Kan marche enſuite vers Samarkant, la force à ſe rendre, & s'empare de la grande Boukarie. La fureur des conquêtes l'entraîne; il porte ſes pas vers la ville de Balk, & la prend. Cette ville, ſituée à l'extrémité de la grande Boukarie, vers les frontières de la Petſe, convenoit beaucoup à ſes projets. La priſe de Khor ſuivit celle de Balk : il fut s'en emparer au milieu d'un hiver rigoureux, & à travers des neiges qui empêchèrent un grand nombre de ſoldats de le ſuivre. Ces traîneurs ne purent le rejoindre qu'au printems ſuivant. Pour conſerver la mémoire de cet évènement, Ogous-Kan leur donna le nom de *Karlik*, qui ſignifie neige; & c'eſt de-là que la Tribu des Karliks tire ſon origine.

SECTION VIII.

La conquête de trois villes fameuſes du nord des Indes tente Ogous-Kan : ces villes étoient Kaboull, Gaſmien & Cachémire. Celle-ci étoit ſous l'obéiſſance d'un Prince puiſſant, appellé

Jagma; & ce Prince ſe montra digne de l'eſtime du conquérant Mongoul. Cependant Ogous, après un an d'obſtacles, le défit, conquit ſon Royaume, & revint dans ſes Etats par les villes de Bagadaskan & de Samarkant. *Voyez la note* (b).

SECTION IX.

Une pareille conquête auroit ſuffi pour combler les vœux d'un Prince ami du repos : Ogous étoit ambitieux; & ce n'eſt pas pour ſe repoſer un jour que l'ambition agit. Ogous-Kan paſſe l'Oxus, va mettre le ſiége devant la ville de Koraſſan; elle ſe rend, & il tourne ſes pas vers le pays d'Irak. Ce pays ſe trouvoit alors ſans maître. Kajoumars, le dernier Kan, étoit mort avant que ſon fils fût en âge de prendre les rênes du Gouvernement; & les Principaux de la nation, abuſant de la minorité du Prince, ſe faiſoient la guerre les uns aux autres. Cette diviſion facilita à Ogous-Kan la priſe de Koraſſan & de pluſieurs autres villes. Ce Prince ſéjourna quelques années dans ce pays, traitant avec douceur ceux qui ſe rangeoient ſous l'obéiſſance, & ne faiſant aucun quartier à ceux qui oſoient lui réſiſter.

SECTION X.

Quelque robuſte que fût Ogous-Kan, la force & la vigueur ont un terme, & il y touchoit. On n'eſt pas jeune après 72 ans de fatigues & de guerres preſque continuelles; & la vieilleſſe eſt elle-même une maladie incurable. Dès que ce Prince s'en apperçut, il prit la réſolution de partaget ſes Etats entre ſes fils : voici la manière dont il s'y prit.

» Ogous ſe trouvant dans la ville de Scham, ordonna un » jour à un de ſes plus affidés ſerviteurs, d'aller dans la » forêt voiſine, & d'y enterrer en ſecret, quelque part vers » l'Orient, un arc d'or qu'il lui remit, mais de manière qu'on

» n'en pût voir qu'une extrémité. Le confident ayant exécuté » cet ordre, Ogous-Kan lui donna trois flèches d'or, pour les » enterrer de même manière, mais du côté de l'Occident. » Quelque tems après, il appella trois des plus âgés de ſes fils, » *Kioun* ou le ſoleil, *Aï* ou la lune, *Jouldous* ou l'étoile, & il leur dit : » *Vous ſavez, mes enfans, que nous ſommes dans un pays étranger, où je* » *ſuis tellement accablé d'affaires, qu'il ne me reſte pas de tems pour aller* » *à la chaſſe ; je veux que vous y alliez pour moi, & cela du côté de l'Orient,* » *& ne manquez pas de m'apporter tout ce que vous pourrez prendre, & il y* » *a beaucoup de gibier dans le lieu que je vous indique.....* Il nomma » des gens pour les accompagner ; & dès qu'ils furent partis, il » appella ſes trois autres fils, & leur commanda de même d'aller » à la chaſſe du côté de l'Occident. Ceux-ci ſe nommoient *Kouk* » ou le ciel, *Tag* ou la montagne, *Tchinguis* ou la mer «.

SECTION XI.

» Les aînés apportèrent à Ogous une grande quantité de gibier, » & l'arc d'or qu'ils avoient trouvé. Les cadets revinrent peu de » tems après ; leur chaſſe avoit été heureuſe, ils l'offrirent à leur » père avec les flèches d'or dont ils avoient fait la découverte. » Alors le Kan donna des ordres pour préparer un grand feſtin » en réjouiſſance de l'heureuſe découverte de l'arc & des flèches. » Il ordonna aux trois aînés de partager l'arc entr'eux, & voulut » que les cadets gardaſſent chacun une flèche. Il mit enſuite une » forte garniſon dans les villes de défenſes, & ramena le reſte de » ſon armée dans ſes Etats. A ſon retour, il fit dreſſer une tente, » ornée de pommes d'or enrichies de pierreries ; & ayant fait » tuer 900 chevaux & 900 brebis, & fait faire proviſion de 99 » outres de boiſſon, dont 9 étoient remplies d'eau-de-vie, & 90 » de Koumiſſ (1), il donna un grand feſtin d'appareil à tous les

(1) Le nombre neuf a toujours été en vénération parmi les Tatars & les Mahométans ;

» Grands & à tous les Officiers de diſtinction, remercia ſes fils » de l'amour & de la fidélité inviolable qu'ils lui avoient toujours » témoignée, & leur donna beaucoup de villes & de ſujets en » propriété; il gratifia auſſi les Grands & les principaux Officiers, » chacun ſelon le degré de mérite & l'importance des ſervices » qu'il avoit rendus. Comme ce Prince avoit eu ſes vues en faiſant » enterrer dans la forêt de Scham, l'arc & les flèches, il ſe ſervit » de cette occaſion pour donner à ſes trois fils aînés le ſurnom de » *Bouſſak*, qui veut dire rompu, par alluſion à l'arc qu'ils avoient » trouvé & partagé. Il donna aux trois autres le ſurnom d'*Outz-ok*, » qui ſignifie trois flèches; & leur dit: *Ce n'eſt point par haſard, mais* » *par la volonté du Dieu vivant, que vous avez trouvé cet arc & ces flèches;* » *& attendu que nos ancêtres ont toujours cru que l'arc déſignoit le Prince,* » *& que les flèches marquoient les Ambaſſadeurs, parce qu'il faut que la* » *flèche aille du côté qu'elle eſt dirigée par l'arc, & que mon fils aîné Kioun* » *a trouvé l'arc, il régnera après ma mort, & ſes deſcendans après lui, tant* » *qu'il y aura de la poſtérité des Bouſſaks; & ceux de la poſtérité d'Outz-ok* » *leur ſeront ſujets à jamais* «.....

SECTION XII.

Ogous-Kan mourut peu de tems après, âgé de 116 ans. Son fils Kioun-Kan lui ſuccède. Un vieux Conſeiller de ſon père, qui avoit la réputation d'un homme de beaucoup d'eſprit, lui repré-

---

la plupart des Nations ont eu la même ſuperſtition. Les Romains & les Grecs, les Germains & les Gaulois y ont fait beaucoup d'attention dans leurs cérémonies religieuſes; les Cabaliſtes prétendent encore y trouver des myſtères; mais ce ſont des taupes qui ſe donnent pour des Lynxs, & qui prétendent découvrir des myſtères dans les choſes que l'homme ſenſé regarde comme des puérilités.

Toutes les cérémonies d'appareil chez les Tatars ſont accompagnées de feſtins, qui durent quelquefois pendant quarante jours. Ils ne mangent communément que de la chair de cheval & de brebis.

ſenta qu'Ogous-Kan avoit enduré beaucoup de fatigues, uniquement dans la vue de conquérir un grand nombre de villes & de provinces, afin de laiſſer à ſa poſtérité un nom honorable & de puiſſans Etats; qu'il poſſéderoit tout cela auſſi long-tems qu'il vivroit en bonne intelligence avec ſes frères; mais qu'au moment où la diſcorde régneroit entr'eux, ils perdroient un ſi bel héritage avec la vie & l'honneur. La repréſentation étoit ſage; elle rappelle l'apologue du *ſecours mutuel*:

Le plus puiſſant cède, s'il n'eſt pas ſecondé;
Mais il faut qu'il aide, s'il veut être aidé.

Il eſt probable que le Conſeiller de Kioun-Kan avoit un autre but que celui de la concorde, puiſqu'après avoir préparé Kioun-Kan à l'entendre, il lui tint ce diſcours: » Vous êtes ſix frères, » dont chacun a quatre fils, & je te conſeille de partager entre » tes frères & leurs enfans, une partie de ce grand nombre de » villes que ton père t'a laiſſées en mourant; c'eſt le moyen de » prévenir la jalouſie qui pourroit ſe gliſſer entre vous, dans le » cas où un ſeul auroit tout, & les autres rien. En conſéquence, » il eſt néceſſaire que tu faſſes apprêter un grand feſtin, auquel » on conviera tout le monde indifféremment; & c'eſt en cette » occaſion que tu pourras partager ton Empire avec tes frères & » leurs enfans, en préſence de tous tes ſujets «.

» Kioun-Kan ayant goûté ce conſeil, fit dreſſer la magnifique » tente dont il avoit hérité, & ſix autres tentes blanches de » chaque côté; après quoi il fit planter auprès de ces tentes deux » arbres de quarante braſſes de hauteur, & placer une poule d'or » au ſommet de celui qui étoit à droite, & une poule d'argent » au ſommet de l'autre. Il ordonna que tous ceux qui portoient » le nom de Bouſſak s'exerceroient à tirer après la poule d'or en » courant à toute bride, & que tous les Outz-oks tireroient de

» la même manière après la poule d'argent ; ce qui fut exécuté «. Kioun-Kan diſtribua des prix aux plus adroits de l'une & l'autre Tribu : le feſtin qui ſuivit, reſſembloit à celui dont nous avons parlé dans la Section précédente ; il dura dix jours & dix nuits ſans interruption. Ce fut au milieu de cette longue orgie, que Kioun-Kan partagea publiquement l'héritage de ſon père, non-ſeulement avec ſes frères & leurs vingt-quatre fils, mais encore avec leurs autres enfans, nés de leurs concubines.

SECTION XIII.

Le partage des Etats d'Ogoûs-Kan va produire parmi les Princes Tatars, les mêmes effets que le partage de la ſucceſſion de Volodimir produiſit en Ruſſie, & l'ordre de ſucceſſion changera de même ; c'eſt une nouvelle preuve de la vérité des principes que nous avons établis à cet égard.

Kioun-Kan meurt après avoir régné ſoixante-dix ans : la longueur des règnes des anciens Princes Tatars rappelle la durée de ceux des Patriarches. Kioun-Kan avoit laiſſé quatre fils, dont Kagi étoit l'aîné : il devoit régner, & cependant il ne régna pas. Ce fut Aï-Kan qui ſuccéda à ſon frère Kioun.

Aï-Kan mourut, laiſſant quatre fils & quatre frères. Aucun d'eux ne le remplaça ſur le Trône. Ce fut Jouldous-Kan, leur allié, qui tint les rênes du Gouvernement avec beaucoup de conduite & de prudence. Son règne fut court : ſon fils Mengli-Kan lui ſuccéda, régna avec dignité, vécut & mourut en paix dans un âge fort avancé, & laiſſa l'Empire à ſon fils Tinjis-Kan, qui, dans ſa vieilleſſe, abdiqua en faveur de ſon fils, pour employer le reſte de ſes jours au recueillement & aux exercices de dévotion. Ce fils étoit Ill-Kan, qui régna long-tems ſur les Mongouls.

SECTION XIV.

Nous touchons à l'époque de la deſtruction de l'Empire des Mongouls, à laquelle le partage d'Ogous-Kan a donné lieu. Ill-Kan, iſſu de la poſtérité de Mongoul-Kan, & Siountz-Kan, deſcendant de Tatar-Kan, règnent à la même époque : ces deux Princes ſe font des guerres continuelles, & Ill-Kan rempotte toujours la victoire. Le vaincu, qui veut réparer ſes pertes, envoie des Ambaſſadeurs, avec de magnifiques préſens, au Kan des Kergis, (Kirguis) Prince puiſſant, & le prie de venir à ſon ſecours. Tandis qu'il négocioit cette alliance, il travailloit à rendre ſuſpecte aux Princes ſes voiſins, la trop grande puiſſance d'Ill-Kan, & il y réuſſit. Le Kan des Kergis s'unit à ces Princes pour accabler le vainqueur. Dès que celui-ci eut avis de cette confédération, il alla ſe camper dans un lieu avantageux, & s'y retrancha ſi bien, que, malgré les attaques renaiſſantes des Princes alliés, il leur fut impoſſible de le forcer dans ſon camp. Ce qu'ils ne pouvoient de force, ils l'entreprirent par la ruſe : ils réſolurent une attaque pour le lendemain, & ordonnèrent aux troupes de jetter leurs armes & leurs bagages après de légères eſcarmouches, & de fuir vers un endroit déſigné, où ils avoient mis en embuſcade des troupes d'élite. Ce ſtratagême réuſſit à ſouhait : l'armée d'Ill-Kan pourſuivit les fuyards, & ſe trouva enveloppée de tous côtés. Les troupes confédérées ne firent point de quartier, & celles d'Ill-Kan furent paſſées au fil de l'épée.

Après cette expédition barbare, on emporta aiſément les retranchemens des Mongouls, & tous ceux qui les défendoient furent faits priſonniers. L'infortuné Ill-Kan avoit pluſieurs enfans, qui tous, à l'exception du cadet, appellé Kajan, perdirent la vie avec leur père dans cette fatale journée.

SECTION

SECTION XV.

Kajan & ſon couſin Nagos, qui étoient à-peu-près du même âge, & qui venoient de ſe marier, étoient du nombre des priſonniers qui avoient défendu les retranchemens. Siountz-Kan, après ſon expédition, s'en retournoit dans ſes Etats avec ſes troupes, & amenoit avec lui les priſonniers. Les Princes étoient ſans doute plutôt obſervés que gardés, car, après dix jours de captivité, ils prirent la fuite avec leurs femmes, & s'en retournèrent dans leur pays. Ils s'approprièrent les débris des troupeaux échappés à l'avidité des ennemis; & ne jugeant pas qu'il fût sûr pour eux de s'établir dans les Etats d'Ill-Kan, ils chargèrent leurs chameaux & leurs chevaux des dépouilles reſtées ſur le champ de bataille, & ſe retirèrent de montagne en montagne, juſqu'à ce qu'étant arrivés au pied de la plus élevée de toutes, ils ne trouvèrent qu'un ſentier étroit & eſcarpé, tracé par des chèvres ſauvages & des goulus carnaciers & méchans, qui ſe trouvent en quantité dans les montagnes qui ſéparent la Sibérie de la grande Tatarie. Ce fut par ce ſentier qu'ils paſsèrent un à un, au riſque preſque inévitable de périr, au moindre faux-pas : mais la crainte donne des ailes. Parvenus, avec beaucoup de peines, au ſommet de la montagne, ils la deſcendirent de la même manière. Ils découvrirent, avec une joie inexprimable, un vallon agréable, entrecoupé de ruiſſeaux, de prairies, d'une multitude d'arbres fruitiers; & comme cette retraite étoit entourée de toutes parts de montagnes inacceſſibles, ils ſe crurent à l'abri des pourſuites de leurs ennemis. C'eſt toujours après la tempête que l'on goûte mieux la douceur du calme.

Ce vallon délicieux leur fourniſſoit des fruits & des pâturages pendant l'été, & ils vivoient de laitage & de fruits. Leurs troupeaux les nourriſſoient pendant l'hiver, & les peaux des animaux

leur ſervoient à pluſieurs uſages. Ils appellèrent cette contrée Irgana-Kon, par alluſion à ſa ſituation. *Irgana* ſignifie vallon, *Kon* une hauteur eſcarpée. La poſtérité de ces Princes devint nombreuſe, & ſur-tout celle de Kajan : celui-ci donna à la ſienne le nom de Kajatt. Kajan avoit reçu le nom qu'il portoit, de ſon père, parce qu'il étoit robuſte & vigoureux. *Kajan* ſignifie *un torrent qui ſe précipite du haut d'un rocher.* Nagos appella une partie de ſes deſcendans Nagoſier, & l'autre Dourlagan. C'eſt ainſi que les ſurnoms anciens, pris des qualités, bonnes ou mauvaiſes, & des attributs phyſiques, ont donné naiſſance, preſque par-tout, aux noms propres des peuples modernes.

SECTION XVI.

La poſtérité des deux Princes habita pendant 400 ans la contrée d'Irgana-kon ; mais s'y trouvant à la fin trop à l'étroit, & ayant appris de ſes ancêtres que le pays au-delà des montagnes d'où Siounrz-Kan les avoit chaſſés, étoit bon & très-étendu, les trois Tribus s'aſſemblèrent & tinrent conſeil. Il fut réſolu de ſortir de l'enceinte : comment, & par où ? » Un maréchal, dit l'Hiſtorien » Tatar, avoit obſervé que, dans un certain endroit, la mon- » tagne avoit des cavités & peu d'épaiſſeur, & qu'en cet endroit » elle étoit preſque toute compoſée de minérai de fer, il pro- » poſa de fondre cette partie de monragne par le feu. Ce conſeil » ayant été approuvé de tous, chacun y porta du bois & du » charbon. Après avoir placé un lit de bois & de charbon, on » y mit le feu, à l'aide de ſoixante-dix ſoufflets de cuir. Ce feu » vif & continu fondit la montagne en cet endroit, & procura » une iſſue aſſez large pour faciliter le paſſage d'un chameau » chargé. Ce fut par ce chemin que les Tribus émigrèrent «. Ce récit ſemble calqué ſur celui où Annibal calcine les Alpes & les diſſout avec du vinaigre. Quoi qu'il en ſoit, ſuivons l'Hiſtorien.

» Pour perpétuer la mémoire de cette miraculeuſe ſortie, les » Mongouls en célèbrent annuellement le jour avec les ſolem- » nités ſuivantes. On allume ce jour-là un grand feu dans lequel » on met un morceau de fer. On l'en retire lorſqu'il eſt rouge, » & le Kan eſt le premier qui le frappe d'un coup de marteau : » la même cérémonie ſe fait ſucceſſivement par les Chefs des » Tribus, par les Officiers de diſtinction, chacun d'eux ſelon » leur rang, & enfin par le peuple. Cet uſage eſt univerſel dans » la vaſte étendue de l'Empire Mongoul «.

SECTION XVII.

La Tribu de Kajatt avoit alors un Chef appellé Bertézana, qui envoya, auſſi-tôt après ſa ſortie d'Irgana-Kon, des Députés à tous les Peuples voiſins, pour leur annoncer qu'il offroit ſa protection à tous ceux qui, ayant été autrefois ſoumis aux Princes de la poſtérité de Mongoul-Kan, ſe rangeroient ſous ſon obéiſſance, mais qu'il pourſuivroit par le fer & par le feu tous ceux qui refuſeroient de le reconnoître. Quelques-uns de ces peuples ſe mirent volontairement ſous ſa domination. Les deſcendans de Tatar-Kan qui régnoient alors, ayant appris cette nouvelle, comme d'un autre monde, coururent aux armes, & allèrent chercher Bertézana; ils trouvèrent un maître : Bertézana remporta ſur eux une victoire complette, & le carnage fut grand. Le vainqueur ne fit quartier qu'à la jeuneſſe, qui fut répartie entre les Mongouls. Les Aïmaks ou Tribus voiſines, engagées par la victoire que le nouveau Kan venoit de remporter, ſe mirent ſous ſa protection, & augmentèrent conſidérablement ſes forces.

SECTION XVIII.

Ici l'Hiſtorien Tatar revient ſur ſes pas, pour faire connoître

les cinq Tribus qui tirent leurs noms d'Ogous-Kan. La ſeule de ces Tribus qui eſt iſſue de la poſtérité de Mongoul-Kan, eſt celle des Igours : ce mot déſigne celui qui vient au ſecours d'un autre ; & c'eſt le nom qu'Ogous donna à ſes couſins lorſqu'ils réunirent leurs forces aux ſiennes. Les quatre autres Tribus dont parle Aboulgaſi, ſont celles des Kanklitz, des Kiptchaks, des Karliks & des Kall-atz. Tout offre des anecdotes dans les noms des Peuples Tatars. Voici l'évènement qui donna lieu à Ogous-Kan de donner le nom de Kall-atz à l'un de ſes Sujets, dont les deſcendans ont formé une Tribu. Lorſque ce Prince eut réſolu de s'emparer du pays d'Iran, (Sect. VIII & IX), il fit publier que tout le monde eût à ſe pourvoir de vivres, parce qu'on auroit une longue marche à faire : ceux de ſon armée qui étoient reſtés en arrière, le joignirent auprès de la ville de Talask. Le Prince ayant demandé à l'un des traîneurs pourquoi ils avoient tardé ſi long-tems, il lui répondit : » Nos chevaux étoient las, & en » mon particulier j'étois fort embarraſſé. Ma femme accoucha » ſur la route, & ſe trouva ſi exténuée par la faim, qu'elle n'avoit » plus de lait pour nourrir ſon enfant. Dans cette extrémité, j'ai » été obligé chaque jour d'aller à la chaſſe pour lui procurer la » ſubſiſtance ; ce que j'ai continué de faire juſqu'à ce qu'un de » vos Officiers, commandé pour raſſembler les traîneurs, m'ait » preſſé de me rendre au camp «. Après ce récit touchant, Ogous lui fit donner des vivres & un bon cheval, & lui permit de ſe retirer chez lui pour avoir ſoin de ſa femme & de ſon enfant. Il lui donna le nom de Kall-atz, en mémoire de cette aventure. *Kall* en Langue Tatare ſignifie *reſte*, & *atz* veut dire *ayant faim*.

La Tribu des Kall-atzs habitoit, au tems d'Aboulgaſi, parmi les Tourkmans, dans le pays de Ma-ourenner & la Province de Koraſſan, & conjointement avec les Kanklitz ; mais lorſque les Tourkmans prirent la réſolution d'aller s'établir dans les villes,

les Kanklitz vinrent habiter aux environs des rivières de Té-Kous & d'Ila, qui ont leurs ſources dans les landes du lac Saïſſan, & s'y fixèrent pendant un grand nombre d'années.

SECTION XIX.

Vigisk, Kan d'Ourgens, épouſa une femme de la Tribu des Kanklitz. Ses ancêtres s'étoient élevés ſucceſſivement de l'état d'eſclaves, au Gouvernement de Karaſs'm, & du Gouvernement à la ſouveraineté. Ce Prince prenoit le nom de Schak de Karaſs'm, quoiqu'il poſſédât toute la Perſe, la grande Boukarie, & une partie des Arméniés & de la Syrie. Sa puiſſance s'accrut de tous les débris de la grandeur des Sultans Selgioukides, dont il fit mourir le dernier, quoique ſes ancêtres & lui duſſent leur fortune aux Princes de cette Maiſon. La femme Kanklitz, que Vigisk avoit épouſée, portoit le nom de Tourkan : il en eut un fils qui fut appellé, dans la ſuite, Sultan Mahamet, Schak de Karaſs'm. Sa réſidence ordinaire étoit la ville d'Ourgens, & il réduiſit tous les pays voiſins ſous ſon obéiſſance. Du côté de l'Orient, les Indes & la Boukarie : du côté du Nord, le Tourkeſtan & l'Andidſan : du côté du Sud, le pays d'Arabiſtan, (Arabie) *Voyez la note* (c): & du côté de l'Occident, le pays de Rouhm. Ici ſe préſente une obſervation. Les Tatars & la plupart des autres nations de l'Orient ne connoiſſent l'Empereur Turc que ſous le nom de *Sultan de Rouhm*, parce que les Romains poſſédoient autrefois en Aſie les mêmes Etats qui appartiennent aux Turcs aujourd'hui, & qu'après le partage de l'Empire Romain, la ville de Conſtantinople garda toujours dans les Provinces le nom de nouvelle Rome qu'elle eut d'abord. C'eſt auſſi par abus que nous appellons Turcs les ſujets de la Porte Ottomane : Tourk ou Ture eſt le nom originaire de toutes les Nations compriſes ſous le nom de Tatars, & qui n'ont aucune connexion

avec les Turcs modernes. Ceux-ci ſont une aggrégation de Sarraſins, d'Arabes, de Grecs, de Slaves, & d'autres peuples d'une origine indéterminée. En vain prétend-on qu'ils deſcendent des premiers Turcs qui envahirent l'Aſie dans le neuvième ſiècle : cette Race n'exiſtoit plus long-tems avant l'invaſion de Tchinguis-Kan dans l'Aſie méridionale, & par conſéquent plus de deux ſiècles avant l'établiſſement de la Monarchie Ottomane.

SECTION XX.

Le Kan d'Ourgens, qui chériſſoit ſa mère, prit dans une affection particulière la Tribu dont elle ſortoit : il mit à la tête de ſon Conſeil Chamar, ſon oncle maternel ; il donna la ville de Tourkeſtan en propriété, & le titre de Gagir-Kan à un de ſes couſins de race Kanklitz ; il confia le Gouvernement de la grande Boukarie à un homme de réputation nommé Kouk, Kanklitz d'origine, que la renommée de ce Prince avoit attiré auprès de lui ; mais il leur fit embraſſer à tous le culte Mahométan. Il y eut plus de ſoixante mille hommes Kanklitz qui paſsèrent volontairement ſous l'obéiſſance du Sultan Mahamet, Schak de Karaſs'm ; il n'en reſta qu'environ dix mille ſur les bords des rivières de Tékous & d'Ila, que Tchinguis-Kan fit paſſer au fil de l'épée, dans ſon expédition contre le Sultan Mahamet.

SECTION XXI.

La Tribu des Karliks habitoit de tout tems dans les montagnes du pays des Mongouls ; & ce peuple ſe nourriſſoit du produit de ſes terres & de ſes troupeaux : il choiſiſſoit ſes Kans dans ſa Tribu même, qui n'étoit compoſée que de deux mille familles. Tchinguis-Kan parvenu à l'Empire, & ayant conquis pluſieurs Provinces voiſines des Karliks, leur envoya Barlas-Koplaï-Noyan pour les engager à le reconnoître pour leur Souverain. Arlas-

Kan, qui étoit alors leur Chef, n'héſita pas à ſe mettre ſous ſa protection : il alla lui offrir une très-belle fille qu'il avoit, & des préſens magnifiques. Tchinguis-Kan ſatisfait de cette démarche, lui donna une de ſes couſines en mariage. Arlas étoit ſans doute un homme ſimple, que les Tatars déſignent par le mot *Tadſik :* il n'eut pas plutôt pris congé de Tchinguis, que ce Prince dit que c'étoit trop de l'appeller Arlas-Kan, & que le nom de Sirak lui convenoit mieux. *Sirak* ſignifie *pauvre d'eſprit; Zizen*, un *homme éloquent.*

SECTION XXII.

La Tribu des Igours habitoit autrefois entre trois chaînes de montagnes ſituées dans les Etats des Mongouls : les deux premières fort élevées, s'étendent de l'Orient à l'Occident, & forment les deux principales branches du mont Caucaſe; la troiſième n'en eſt qu'un rameau; elle porte aujourd'hui le nom de Chaltaï. On trouve dans ce pays dix rivières d'un côté, & neuf de l'autre. *Oun*, en vieux langage Turc, ſignifie *dix*, & *tokos*, neuf. Les Igours prirent les noms du nombre des rivières de cette contrée : ceux qui habitoient ſur les bords des neuf rivières, furent appellés Tokos-Igours, & les autres Oun-Igours. Ces deux Tribus puiſſantes furent long-tems alliées & paiſibles, poſſédant un grand nombre de villes, de bourgs & de villages, & ſe gouvernant par elles-mêmes. A la fin la diſſention ſe mit entre elles, & il fut réſolu d'élire deux Kans, dont l'un régneroit ſur les Oun-Igours, & l'autre ſur les Tokos-Igours. Chaque Tribu choiſit ſon Chef. Mangatati, ſurnommé Il-itar, fut celui des premiers, & Il-iſgin régna ſur les ſeconds.

Ces Princes & leurs deſcendans régnèrent ſous les mêmes noms pendant un ſiècle; après quoi les deux Tribus ſe réunirent, & n'eurent plus qu'un ſeul & même Kan, à qui elles donnèrent le

nom diſtingué d'Idi-Kout. *Idi* veut dire *envoyé*, & *Kout* déſigne *l'eſprit* ou *l'ame*. En langue Usbeke, Idi-Kout ſignifie un homme libre, qui n'eſt ſujet à perſonne; mais cette ſignification, quoique différente, rentre ici dans l'unité : le Prince Souverain n'eſt ſujet de perſonne. L'Hiſtorien Tatar dit que ces deux peuples habitèrent enſemble dans ces montagnes, & vécurent en paix pendant près de 200 ans, après leſquels une nouvelle diſſention les ſépara entièrement. Une partie d'entre eux reſta, & l'autre qui émigra fut habiter les bords de l'Irtich. Ceux-ci ſe diviſèrent en trois branches : la première habita la ville de Biſchébalik, vers les ſources de l'Irtich, & cette ville n'exiſte plus. La ſeconde, diſperſée dans le voiſinage, ſe nourriſſoit de ſon bétail. La troiſième erroit ſur les bords de cette rivière, vivant de la pêche & de la chaſſe des zibelines, des caſtors, des écureuils, & d'autres animaux dont ils mangeoient la chair, & employoient les peaux pour s'en faire des habits. De tout tems ils étoient accoutumés à ſe vêtir de pelleteries. Ce peuple errant portoit une ſi grande haîne aux Igours ſédentaires, que leur plus grande malédiction étoit de ſouhaiter à un homme, *qu'il fût réduit à vivre parmi ceux qui nourriſſent des beſtiaux, qui en mangent la viande cuite, qui changent d'habits, & qui cultivent la terre.*

Banerzik Idi-Kout, qui étoit leur Chef du tems de Tchinguis-Kan, ſe ſoumit à ce Prince, pour ſe mettre à couvert des attaques de Kavar-Kan, maître du Tourkeſtan, & lui envoya chaque année des préſens en tributs : il fut le joindre comme allié, avec un grand nombre de ſes Sujets, lorſque ce Conquérant alla attaquer le Sultan Mahamet, Schak de Karaſs'm : il y avoit parmi ces Igours un grand nombre d'hommes très-ſavans dans la langue Turke, qui joignoient à l'intelligence beaucoup d'habileté dans l'écriture : Tchinguis-Kan en forma une eſpèce de Chancellerie, & s'en ſervit utilement dans toutes ſes expéditions, en qualité d'Ecrivains. Les

Princes,

Princes, ſes deſcendans, les employèrent aux mêmes uſages ; & lorſque Ougadaï-Kan ſuccéda à ſon père, & devint Empereur des Mongouls, il confia le Gouvernement des Provinces de Koraſſan, de Mazanderan & de Ghilan, à un homme de cette Tribu, appellé Vigour-Kourgour, qui lui rendoit compte de tous les revenus des villes de ſon Gouvernement.

SECTION XXIII.

Laiſſons les branches pour embraſſer le tronc de ce grand arbre, qui couvrira bientôt l'Aſie ſeptentrionale & méridionale. La Tribu des Tatars eſt une des plus anciennes & des plus fameuſes de la Nation Turke. Elle étoit autrefois compoſée de plus de ſoixante-dix mille familles qui obéiſſoient à un ſeul Chef. La principale branche des Tatars alla s'établir vers les frontières du Kitaï, (la Chine) mais elle fut ſoumiſe par le Souverain de cette contrée. Les Tatars ſe révoltèrent peu de tems après, & ce ne fut pas ſans peine que l'Empereur vint à bout de les ſoumettre une ſeconde fois. Une autre branche de cette Tribu ſe fixa ſur les bords de l'Ikran-Mouran. Cette rivière eſt le Jéniſéi, qui a ſes ſources directement au ſud de celles de la Sélinga, vers le 45ᵉ degré de latitude. Cette rivière paſſe ſur les frontières des Kirguis, reçoit les eaux de pluſieurs autres, s'élargit conſidérablement, & ſe jette, après un long cours, dans la mer Glaciale, que les Tatars appellent *Aʒok-Tchinguis*, ou *Mer amère*. Ce terme déſigne, en général, toutes les mers dont les eaux ſont ſalées ; & c'eſt pour cette raiſon que les Kalmouks donnent ce nom à la mer Glaciale, à la mer Caſpienne & à celle du Japon, qui ſont les trois mers dont ils ont connoiſſance. Ce n'eſt pas ici le lieu de ſuivre la filiation des Tatars qui peuplent aujourd'hui l'Aſie ſeptentrionale : il nous ſuffit de connoître leurs ancêtres, qui nous ſerviront

comme de fanaux, dans la Deſcription hiſtorique des Provinces de l'Empire de Ruſſie.

SECTION XXIV.

Nous croyons devoir épargner aux Lecteurs les détails peu intéreſſans, dans leſquels entre Aboulgaſi, au ſujet de vingt Tribus Mongoules, qui deſcendent de la poſtérité de Kajan & de Nagos, depuis leur retour d'Irgana-Kon. Le *genuit* de ces Tribus Mongoules, & l'ordre généalogique des Chefs qui les ont gouvernées, prouvent l'exactitude de l'Hiſtorien, & les recherches pénibles qu'il a faites à cet égard. Cependant, en lui rendant juſtice, on ne peut s'empêcher de lui faire un reproche de ſa crédulité, ſur des évènemens très-naturels, qu'il regarde comme miraculeux. » Une femme, dit-il, de la Tribu de Kajan & de la poſtérité de » Kourkaſſ, accoucha de trois enfans à-la-fois, ſans avoir eu com- » merce avec aucun homme : de ces trois enfans ſortit une Tribu » nombreuſe, qui prit le ſurnom de Nirékar, qui veut dire en » Langue Mongoule, une *famille pure* «. On doit mettre cette fable au rang de celle de la veuve de Jouldouſſ-Kan, » qui refuſe conſ- » tamment de ſe remarier, & qui voit au lever de l'aurore, quel- » que choſe d'auſſi brillant que le ſoleil, tomber dans ſa chambre » par l'ouverture du toit, s'approcher d'elle ſous la figure d'un » homme de couleur orangée, avec des yeux d'une beauté raviſ- » ſante. Ces beaux yeux n'empêchèrent pas la jeune veuve d'avoir » peur ; elle voulut appeller ſes gens, & la voix lui manqua : » alors elle eſſaya de ſe lever, & n'en eut pas la force. Comme » elle ne perdit point connoiſſance, elle remarqua que l'eſprit » galant ſe coucha ſans façon avec elle, & diſparut quelques » heures après, &c. Cette viſite ne fut point ſtérile. Alankou » ayant atteint le terme de ſa groſſeſſe, accoucha heureuſement » de trois fils, dont le cadet régna ſur les Mongouls : il fut nommé

» Boudendſir-Mogak : c'eſt de lui que la famille de Tchinguis-Kan » eſt iſſue «. Elle en eſt la neuvième génération. Quoi qu'il en ſoit de ce conte Tatar, il n'eſt pas plus étrange que celui de la naiſſance d'Alexandre : il ne manquoit à Alankou, pour être crue, que l'âge des Sybilles ; ſes fils euſſent appartenu au Soleil, comme le Héros Macédonien à Jupiter Ammon. Mais venons à Tchinguis-Kan, qui fonda un Empire plus grand que celui d'Alexandre.

SECTION XXV.

Les Tatars Mahométans datent les années de deux manières ; de l'Egire & de l'Almanach des Mongouls, qui a été de tout tems particulier à la Nation Turke, & qui eſt encore aujourd'hui le ſeul Calendrier des Kalmouks & des Mongals ; il eſt de douze années lunaires, qui ont chacune leur nom particulier dans l'ordre qui ſuit. 1, la ſouris ; 2, la vache ; 3, le tigre ; 4, le lièvre ; 5, le crocodile ; 6, le ſerpent ; 7, le cheval ; 8, la brebis ; 9, la guenon ; 10, la poule ; 11, le chien ; 12, le porc.

Ces peuples ont encore un uſage particulier, celui de ne remonter jamais dans leur généalogie plus haut qu'à la ſeptième génération. L'Hiſtorien Aboulgaſi-Bayadour-Kan, eſt le premier qui ſe ſoit affranchi de cet uſage. Les Mongouls, en comptant les générations, appellent Izka le pere de la première ; le grand-père Oulougan ; le chef de la troiſième Atinzak ; celui de la quatrième Boudoutour ; celui de la cinquième Badakour ; celui de la ſixième Mourki ; & celui de la ſeptième Doutakar. C'eſt dans cet ordre qu'eſt faite la généalogie des Chefs de chaque Tribu.

SECTION XXVI.

Tchinguis-Kan naquit dans le pays de Blounjouldouk, l'an 559, ou l'an de grace 1164. Les Mongouls appellent cette année Tongous ou le Porc. Jeſſougi-Bayadour, ſon père, lui donna le nom

de Tamouzin. Jeſſougi étoit Souverain d'un petit Etat, qui contenoit environ quarante mille familles, toutes iſſues d'une même ſouche.

Il eſt d'uſage chez les Mongouls, que tout ſujet doit donner annuellement à ſon Prince la dixme de ſes biens & de tous les beſtiaux qu'il poſsède; & cette dixme s'étend parmi les Tatars Mahométans, juſque ſur les eſclaves & ſur les acquiſitions qu'ils peuvent faire, ſoit par les armes, ſoit par l'induſtrie & le commerce: il arrive cependant que leurs Kans ſe contentent de la dixme des grains, des beſtiaux & des eſclaves; & comme les Kalmouks & les Mongouls de l'oueſt n'ont pas l'uſage de cultiver les terres, la dixme qu'ils paient ſe réduit à celle des troupeaux & du butin qu'ils peuvent faire ſur l'ennemi en tems de guerre. Mais ici cette dixme eſt double: après que le Kan a prélevé la ſienne, le Mourza de la Tribu décime à ſon tour. Cette double dixme reſſemble à celle que les payſans de la plus grande partie de l'Europe doivent payer à l'Egliſe & aux Curés, avec cette différence que les Tatars en ſont quittes pour ce tribut annuel, & que les autres, en le payant, ne font que commencer le rôle des contributions, des impôts, & des charges auxquelles ils ſont aſſujettis.

C'eſt encore une loi parmi les Tatars, que le fils aîné ſuccède de droit à ſon père, quoiqu'il laiſſe un grand nombre d'enfans mâles: les frères du ſucceſſeur lui doivent foi, hommage, ſervices & tributs, comme le reſte de ſes ſujets. Mais le tribut ſe borne à une tête de chaque eſpèce de bétail; & cette exemption ne s'étend pas plus loin qu'à leurs perſonnes: leurs enfans & les deſcendans de ceux-ci paient la dixme en entier comme les autres ſujets. Cette loi a eu pour objet de régler l'état des Princes frères & des parens du Kan: elle aſſure en quelque manière la forme conſtitutive de ce Gouvernement, par l'impuiſſance où elle met

les Princes de former des brigues, & d'entretenir des factions contre le Prince régnant. Elle aſſure d'autre part la vie & les biens des Princes qui ne règnent pas, contre les jalouſies & les entrepriſes des Kans. Voilà pourquoi juſqu'à Jeſſougi-Bayadour, & même long-tems après le règne de Tchinguis-Kan, l'Hiſtoire des Tatars ne fait aucune mention de ces actions d'une politique barbare, qui ſont ſi ordinaires dans les autres Cours de l'Orient, où un Prince n'eſt pas plutôt monté ſur le Trône, qu'il commence inhumainement par ſacrifier les Princes de ſon ſang à la ſûreté de ſa perſonne & de ſon règne. Mais comme il n'y a point parmi les hommes civiliſés ou barbares, de loi ou de coutume ſi ſainte qui tienne conſtamment contre la violence & l'ambition de régner, l'Hiſtoire moderne des Tatars offre auſſi des exemples, de frères qui précipitent leurs frères du Trône dans le tombeau, & d'enfans mêmes qui violent les devoirs les plus ſacrés pour occuper le Trône de leurs pères.

SECTION XXVII.

Tamouzin n'étoit âgé que de treize ans, & ſes frères étoient encore plus jeunes que lui, lorſque Jeſſougi-Bayadour mourut (1). Indépendamment des quarante mille familles ſoumiſes à ſon obéiſſance, les chefs de pluſieurs Tribus voiſines étoient ſes vaſſaux, & lui payoient une redevance annuelle. Comme Tamouzin étoit fort jeune, & que parmi les Tatars un Prince ne prend les rênes du Gouvernement qu'à trente ans révolus, ces familles & ces Tribus crurent pouvoir abuſer de la jeuneſſe de Tamou-

(1) Kaboull-Kan, biſaïeul de Tchinguis-Kan, eut ſix fils, tous guerriers diſtingués, ce qui leur mérita le ſurnom de Kajatt. L'aîné de ces enfans, qui s'appelloit Bortan, eut un fils nommé Jeſſougi-Bayadour, qui apporta en naiſſant un bord rouge placé entre le blanc & le noir des yeux. Cette eſpèce d'anneau coloré fit donner aux deſcendans de Jeſſougi-Bayadour le ſurnom de Borzougan-Kajatt.

zin, refusèrent de lui obéir, de lui payer la dixme, & se retirèrent hors de sa domination. La Tribu de Taïzéouts, la plus riche & la plus considérable de toutes, fut la première à se séparer de Tamouzin ; elle entraîna les six autres, qui se soumirent avec elle à un chef nommé Bourganaï-Kariltouk : un tiers seulement des sujets de Tamouzin lui resta fidèle.

SECTION XXVIII.

Le courage de Tamouzin devançoit ses forces ; il annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour. Jessougi-Bayadour avoit eu la politique de Philippe, Roi de Macédoine : Tamouzin ressembloit à Alexandre. Les amusemens de la jeunesse de ces deux Princes furent des jeux héroïques ; si l'un dompta Bucéphale, l'autre réduisoit des chevaux regardés comme indomptables, & il pouvoit dire comme celui-là : » Qu'on me donne des » Rois pour antagonistes, & je disputerai le prix aux jeux Olym» piques «. Alexandre gémissoit des victoires de son père, & se plaignoit *qu'il prenoit tout, & ne lui laissoit rien à faire.* Il n'avoit que vingt ans lorsqu'il commença ses conquêtes par la Thrace & l'Illirie. Tamouzin commence les siennes à l'âge de quatorze ans. Justement indigné de la révolte de ses sujets, il se met à la tête de ceux qui lui étoient fidèles, en attendant qu'il puisse ramener au devoir les Tribus qui se sont soustraites de sa dépendance. Il joint les rebelles : le combat fut très-vif, & la victoire resta indécise.

Tamouzin ayant perdu beaucoup de soldats dans cette action, s'en retourna avec le reste de son armée. Sa mère, femme prudente, lui conseilla de rester tranquille, & d'attendre une occasion favorable pour se venger plus efficacement. Il temporisa jusqu'à l'année *Bars*, qui signifie tigre : c'étoit la quarantième de son âge. C'est peut-être le seul exemple que l'Histoire fournisse

de la valeur impétueuſe, ſoumiſe pendant ving-ſix ans au régime de la modération.

La mère de Tamouzin s'appelloit Ouloun ; on lui avoit donné le ſurnom d'*Iga*, qui veut dire *grande :* on y ajouta celui de *Baïbiça*, (1) qui ſignifie *Gouvernante* en langue Usbeke. Elle étoit iſſue de la Tribu des Alaknouts, & avoit infiniment d'eſprit. Elle épouſa en ſecondes noces Menglik-Izka, de la Tribu des Kounakmars ; & comme il avoit la réputation d'un homme ſage & vertueux, on lui donna le ſurnom d'Izka : *Iṣka* veut dire un homme dévot. Il jouiſſoit de beaucoup de crédit dans ſa Nation, & il fit rentrer ſa Tribu ſous l'obéiſſance de Tamouzin.

SECTION XXIX.

Aunak-Kan, Prince des Karaïtz, (ce mot ſignifie baſanné) envoya un homme de confiance à Menglik-Izka, & lui fit dire : » Tu es comme chef de ta Tribu, & rien ne t'empêche de » régner que le fils de ta femme : j'irai te voir, & nous tâcherons » de trouver enſemble le moyen de faire mourir Tamouzin ſans » bruit, après quoi nous partagerons entre nous ſes ſujets & ſon » bien «.

Menglik n'étoit pas homme à adopter ce complot infâme ; mais il crut devoir prudemment ſe taire. Son refus détermina Aunak-Kan à recourir à un autre moyen : il avoit été l'ami intime du père de Tamouzin, qui l'avoit remis en poſſeſſion de ſon pays, & qui avoit poſé les fondemens des richeſſes & de la puiſ-

(1) On trouve un grand nombre de mots dans la Langue Ruſſe, qui ont été pris dans la Langue Tatare. Les Ruſſes appellent *Baba* une femme, *Babiſché* une très-vieille femme ; & l'on voit que ces mots dérivent de Baïbiza. les Ruſſes donnent au pain le nom de *Kalatz*, & les Tatars déſignent par ce mot ceux qui ont faim, &c, &c. Il y a auſſi des mots Arabes dans la Langue Ruſſe. Les Arabes appellent les grandes rivières *Vadi*, & les Ruſſes appellent l'eau *Voda*, & au génitif *Vodi*, &c.

ſance à laquelle Aunak parvint dans la ſuite. Il invita Tamouzin à venir chez lui, pour traiter d'avance du mariage de Zouzi, fils aîné de ce Prince, avec ſa fille. Tamouzin étoit loin de penſer que cette invitation fût le prétexte de la plus noire trahiſon. Déja il s'étoit mis en marche, avec une ſuite peu nombreuſe, lorſqu'il rencontra ſon beau-père, qui lui révéla les deſſeins du perfide Aunak. Tamouzin revint ſur ſes pas, & depuis cet avertiſſement ſalutaire, il conſerva pour Menglik-Izka la piété filiale la plus affectueuſe; & leur amitié fut portée ſi loin, qu'ils ne pouvoient plus vivre l'un ſans l'autre.

SECTION XXX.

La longue modération de Tamouzin parut crainte ou foibleſſe aux différentes Tribus qui s'étoient révoltées contre lui; elles ſe réunirent pour l'attaquer inopinément. Un rebelle, qui éprouvoit des remords, vint lui donner avis que les Taï-Zéouts & les Nirons s'étoient joints aux Baï-Zouts, aux Mar-Kats & aux Tatars pour le ſurprendre. Sur cet avis, Tamouzin, qui avoit augmenté ſes forces pendant vingt-ſix ans, & diſcipliné ſes troupes pendant la paix pour les préparer à la guerre, donna un rendez-vous général aux treize Tribus ſoumiſes à ſa domination, & s'y rendit le premier. A meſure qu'elles arrivoient, il aſſignoit à chacune d'elles le poſte qu'elle devoit occuper. Après ces diſpoſitions, il fit ranger les bagages & le bétail au milieu du camp; il ſe mit à la tête des troupes, & attendit de pied ferme l'ennemi dans cette poſition. A ſon approche, il rangea ſes trente mille hommes, de manière qu'en combattant, ils couvroient de toutes parts les bagages & le bétail. Dès que les armées furent en préſence, Tamouzin donna le ſignal pour en venir aux mains; l'action fut ſanglante, & il remporta une victoire complette. Il reſta, dit l'Hiſtorien, cinq à ſix mille hommes des rebelles ſur

le

le champ de bataille, outre une multitude de prisonniers qui tombèrent entre les mains du vainqueur. Ici Aboulgazi effraye même ses lecteurs : le fer, le feu, l'eau bouillante, tous les genres de destruction servirent la vengeance de Tchinguis contre les Tribus rebelles : les enfans des principaux d'entr'elles furent condamnés à l'esclavage, & il distribua les autres parmi ses troupes pour leur servir de recrues.

SECTION XXXI.

Tamouzin, si cruel envers les vaincus, avoit d'abord usé de la plus grande modération pour les rappeller au devoir : ce fut l'inutilité de ce moyen qui le détermina à employer la force pour les soumettre. Le même motif l'engagea à s'armer contre Aunak-Kan. La fortune & la victoire se déclarèrent encore pour lui. Aunak & son fils Soungoun prirent la fuite, abandonnèrent leurs Etats, & laissèrent à la discrétion du vainqueur tous ceux de leurs sujets qui cultivoient les terres, & se nourrissoient de leurs produits. Le fugitif Aunak avoit pris le parti d'aller demander un asyle au Prince des Naïmans ; mais en y allant, il tomba entre les mains de deux Mourzas, qui lui tranchèrent la tête, & qui furent la présenter à leur Kan. Quoique celui-ci ne vécût point en bonne intelligence avec Aunak, il blâma fort cette action criminelle, & dit aux Mourzas » qu'ils auroient mieux » fait de servir d'escorte à un grand Prince, & d'un âge respec- » table, que de se rendre ses bourreaux «. Son fils Soungoun, caché quelque tems parmi ses sujets, se retira dans la Tribu des Kall-Atzs, qui habitoit la petite Boukarie. Le Chef, au lieu de le prendre sous sa protection, le fit mourir, & envoya sa tête, avec sa femme, ses enfans, & les richesses qu'il avoit apportées avec lui, à Tamouzin.

SECTION XXXII.

Il eſt dans l'ordre naturel que les plus foibles recherchent l'appui du plus fort, & c'eſt ce qui arriva aux petites Tribus voiſines des Etats de Tamouzin; elles ſe rangèrent ſous ſes drapeaux. Celles qui ſe croyoient aſſez puiſſantes pour lui réſiſter, blâmèrent les autres, & ne voulurent point entendre parler de ſoumiſſion. A cette époque Tamouzin habitoit le pays de Naumankoura, & ce fut là que ſe réunirent toutes les Tribus qui étoient ſous ſon obéiſſance, & qu'elles le reconnurent ſolemnellement pour leur Chef ſuprême : Tamouzin donna à cette occaſion un grand feſtin à ſes ſujets. Ce qu'il y eut de particulier dans cette ſolemnité, c'eſt que pendant l'allégreſſe commune, Kokza, fils de Menglik-Izka, qui ſe diſoit inſpiré, & qui étoit ſurnommé l'*image de Dieu*, vint trouver Tamouzin, & lui déclara: » Qu'il venoit de la part de Dieu lui dire de changer de nom, » de prendre celui de Tchinguis, & d'ordonner à tous ſes ſujets » de l'appeller Tchinguis-Kan, & que tous ceux de ſa poſtérité » ſeroient Kans de génération en génération «.

Le mot *Tchin*, en langue Mongoule, veut dire *grand*, & la terminaiſon *guis*, qui fait le ſuperlatif, déſigne le *plus grand de tous*. C'eſt d'après la même étymologie que les Kalmouks, qui parlent la véritable langue des Mongouls, donnent le nom de Tchinguis à la mer, comme pour déſigner une étendue d'une grandeur extraordinaire.

SECTION XXXIII.

Le courage de Tchinguis-Kan, ſecondé par la prudence & la fortune, ſubjugua les Naïmans, les Markats, & ſoumit le vaſte pays de Tangout, ſitué au nord-eſt des Indes. De retour de cette expédition, il envoya deux Ambaſſadeurs vers les Kirguis, pour les ſommer de ſe mettre ſous ſa protection. Ourouſſ-Inall, leur

Kan, (1) ne ſe croyant pas en état de refuſer la propoſition d'un Prince ſi puiſſant, dépêcha quelques-uns de ſes principaux Officiers auprès de Tchinguis, pour l'aſſurer de ſa fidélité, & pour lui offrir entr'autres préſens de choſes rares, un oiſeau que les Turcs appellent Schoungour, d'une beauté particulière. Il reſſemble beaucoup aux Hérons, mais tout ſon corps a la blancheur du Cygne; ſa tête, ſon bec, ſes yeux & ſes pieds ſont d'un rouge couleur de feu. J'en ai vu un qui étoit encore très-beau, quoiqu'il eût été mal empaillé & mal conſervé. On en trouve quelques-uns dans les vaſtes plaines de la grande Tatarie, ainſi que pluſieurs autres oiſeaux d'une beauté rare, & qui nous ſont inconnus.

SECTION XXXIV.

Les Igours, qui ont été de tout tems célèbres dans la Tatarie, par la culture des Sciences & des Arts, & qui ont donné à tous les autres Tatars leurs lettres & leur alphabet, vivoient alors ſous la protection de Kavar, Prince du Tourkeſtan, & lui envoyoient chaque année en hommage des préſens magnifiques, quoiqu'ils euſſent un Kan particulier appellé Idikout. Mais Kavar s'étant aviſé d'envoyer chez eux un des Seigneurs de ſa Cour, avec le caractère de Darouga, (Intendant de Police), pour prendre des informations exactes de l'état du pays; les Igours trouvèrent que cette démarche hardie avoit un but ſecret, & qu'en ne la regardant même que comme une fantaiſie du moment, elle tiroit encore à conſéquence; & comme ce Prépoſé uſoit de ſon pouvoir avec violence, ils réſolurent unanimement de ſecouer le joug de Kavar. Ils ſavoient que Tchinguis étoit très-redoutable,

(1) Ce Kan devoit être d'origine Ruſſe, ou Slave; car les Tatars ne donnoient le nom d'Ourouſs qu'à ceux de ces peuples qui habitoient la Ruſſie.

mais que ce Prince recevoit gracieuſement tous ceux qui ſe rangeoient d'eux-mêmes ſous ſon obéiſſance; ils engagèrent Idi-Kout à faire tuer le Darouga qui abuſoit de ſa commiſſion pour les vexer. Il fut mis à mort, & Idi-Kout envoya des Ambaſſadeurs à Tchinguis, chargés de lui dire : » Qu'ayant entendu parler des » grandes qualités de ſa perſonne, & des merveilles de ſon Gou» vernement, il lui offroit de ſe mettre avec tous ſes ſujets ſous » ſa protection, pourvu qu'il pût être en ſûreté contre les entre» priſes de Kavar-Kan «.

Tchinguis reçut ces propoſitions avec une joie extrême, & envoya ſur-le-champ un des premiers Officiers de ſa Cour à Idi-Kout, pour l'aſſurer de ſon amitié & de ſa protection contre ſon ennemi. Idi-Kout, pleinement ſatisfait de ſa démarche, fut en perſonne trouver Tchinguis-Kan. Il fut accueilli avec tant de marques de bonté & de diſtinction, qu'il ſupplia ce Prince de le recevoir au nombre de ſes fils. Tchinguis acquieſça à ſa demande, lui donna ſa fille en mariage, & conſerva toujours beaucoup d'amitié pour lui. Si toutes les conquêtes de Tchinguis-Kan reſſembloient à celle-ci, ce Héros eût paſſé pour un Dieu.

SECTION XXXV.

Après avoir entièrement ſoumis la nation des Mongouls, Tchinguis-Kan prit la réſolution de ſe venger de tous les ſujets de plainte qu'Altan, Souverain du Kitaï, (la Chine), avoit donnés en pluſieurs occaſions à ſes ancêtres, à ſon père & à lui-même; il propoſa cette grande entrepriſe à tous les Chefs de ſes différentes Tribus. Il fut délibéré dans ce Conſeil national, que Tchinguis enverroit d'abord un Ambaſſadeur à la Cour d'Altan; & le choix tomba ſur un brave Officier, nommé Zachi-Redſa. Ce Miniſtre étant arrivé à ſa deſtination, dit au Kan : » Dieu » ayant rendu Tchinguis-Kan maître d'un vaſte Empire, il te fait

» ſommer par moi, de te mettre ſous ſon obéiſſance, & de le » reconnoître pour ton ſouverain Seigneur. J'ai ordre de te de- » mander là-deſſus une réponſe préciſe, & de te dire, qu'en cas » de refus, tu dois te préparer à la guerre «.

Altan, furieux de la propoſition & de la menace, répondit à l'Ambaſſadeur: » Ton Maître ſe trompe, s'il croit avoir affaire » ici à quelqu'une de ces petites Tribus Turques qu'il a ſoumiſes: » mais s'il a le ferme propos d'en venir aux mains avec Altan, » pars, dis-lui qu'il vienne en découdre, & il me trouvera » prêt «.

Tel fut le congé de l'Ambaſſadeur, qui s'en retourna, en obſervant ſoigneuſement la poſition des rivières, les chemins, les poſtes avantageux, & les avenues des frontières du Kitaï, pour en faire un rapport exact à Tchinguis, & pour ſe ſervir utilement de ces connoiſſances locales. Après avoir rendu compte des diſpoſitions dans leſquelles il avoit laiſſé Altan, Tchinguis, que l'audace de ſon ennemi provoquoit, ſe mit auſſi-tôt en campagne: Altan, de ſon côté, s'avança au-devant de lui vers les frontières de ſon Empire: il eut ſoin d'occuper un poſte avantageux, d'y placer ſon camp, & de le mettre en état de défenſe. Tchinguis le laiſſa dans cette poſition, entra dans le Kitaï, emporta pluſieurs villes, en livra aux flammes quelques-unes, & ne fit quartier qu'au plus petit nombre de leurs habitans.

Témoin de ces ravages, Altan détacha un de ſes Généraux, avec un corps d'armée conſidérable, pour s'oppoſer au vainqueur, & l'empêcher de faire de plus grands progrès. Un déſerteur Mongoul apprit à ce Général que Tchinguis-Kan venoit d'emporter une des plus grandes villes du Kitaï, dont il avoit fait égorger tous les habitans, & qu'à ſon départ les troupes n'étoient occupées qu'à ſe partager le butin. Sur cet avis, le Général marche de ce côté, dans l'eſpérance de ſurprendre les Mongouls en dé-

ſordre : le rapport étoit fidèle & l'eſpérance trompeuſe. Le Général ſe croyoit encore éloigné de l'ennemi, lorſque Tchinguis paroît, l'attaque & le met en fuite. Une victoire le conduit à une autre ; il ſait mettre à profit toutes les circonſtances, & tombe inopinément ſur la grande armée d'Altan, lui tue trente mille hommes, & oblige ce Prince à ſe renfermer dans la ville de Chambalik, qui porte aujourd'hui le nom de Pékin. *Chan*, en langue Mongoule, veut dire bon, & *Balik*, une ville : ainſi Chambalik déſignoit la *Bonne Ville*. Ce rapport avec celle de Paris eſt aſſez ſingulier.

Après une ſi grande victoire, tout étoit poſſible à Tchinguis-Kan : il s'empara, ſans trouver beaucoup de réſiſtance, de pluſieurs villes conſidérables. Altan voyant que le vainqueur pénétroit chaque jour plus avant dans ſon Empire, & qu'il s'approchoit de Chambalik, raſſembla les principaux Seigneurs de ſa Cour, & tint conſeil ſur le parti à prendre dans une conjoncture ſi fâcheuſe : il leur ordonna de décider s'il étoit plus à propos de continuer une guerre dont les commencemens étoient ſi malheureux, que de faire la paix avec Tchinguis.

Dſing-Dſang, l'un des premiers Seigneurs, opina pour la paix, & donna pour raiſon que Tchinguis retourneroit dans ſes Etats dès qu'elle ſeroit conclue, & qu'alors on pourroit en toute liberté raſſembler les Chefs de chaque Province, & délibérer mûrement ſur ce qu'il y avoit à faire dans une ſituation ſi délicate. Ce conſeil fut approuvé d'Altan, qui dépêcha un Ambaſſadeur à Tchinguis, pour lui propoſer la paix & ſa fille en mariage.

Tchinguis accepta les deux propoſitions, & s'en retourna après la concluſion de la paix dans ſes Etats héréditaires. Après ſa retraite, Altan faiſant réflexion que toutes les provinces du Nord de ſon Empire étoient ruinées, il laiſſa à ſon fils le Gouvernement de Chambalik, & alla faire ſa réſidence à Nam-Kin, (*voyez la*

Note D) qui avoit été fortifiée par ſon père. Cette ville avoit une triple enceinte de murailles, dont la dernière avoit quarante lieues de tour: elle étoit bâtie ſur le bord d'une grande rivière, & ſon étendue étoit ſi vaſte, que pour aller dans un bateau à rames d'un bout de la ville à l'autre, il ne falloit pas moins d'un jour entier.

SECTION XXXVI.

Les actes de ſévérité qu'Altan exerça envers quelques Seigneurs, qu'il fit décapiter pour des fautes légères, aliénèrent les eſprits; & peu de tems après ſon départ pour Nam-Kin, les principaux habitans du Kara-Kitaï, (Royaume d'Ava) enlevèrent ce qu'ils purent en effets & en troupeaux de la province de Chambalik, & ſe retirèrent ſur les terres de la dépendance de Tchinguis-Kan; d'autres ſuivirent leur exemple, & furent bien accueillis par ce Prince. Des factions ſe forment dans les provinces du Nord de cet Empire: Tchinguis en profite, & envoie deux Généraux habiles avec une armée nombreuſe, pour ſe rendre maîtres de Chambalik. Cette armée battit celle d'Altan, & la reddition de la Capitale couronna cette victoire. Le tréſor du Kan fut tranſporté dans la réſidence de Tchinguis. Ce fut vers l'an 1206 que ce Conquérant fit la première irruption dans la Chine, & en 1210 qu'il prit la ville de Pékin: il s'empara enſuite de toute la Chine ſeptentrionale. Ce fut vers l'an 1268, que Koplaï-Kan, ſon petit-fils, acheva la conquête de cet Empire, où ſes deſcendans régnèrent après lui pendant près d'un ſiècle.

SECTION XXXVII.

La polygamie eſt en uſage parmi tous les Tatars; les Payens fondent cet uſage ſur l'inſtinct & ſur la raiſon naturelle, & les Mahométans ſur les principes de leur religion. Tchinguis-Kan avoit un ſi grand nombre de femmes & de concubines, qu'on

en comptoit plus de cinq cents. Ses femmes légitimes étoient toutes filles de Princes : cinq d'entre elles étoient plus chéries que les autres, & la première, appellée Borta-Kouſin, lui donna quatre fils, ſavoir : Zouzi, qui veut dire *un Hôte*, Zagataï, Ougadaï & Taulaï. Chacun d'eux avoit ſon emploi particulier ; Zouzi gouvernoit l'économie de la Cour ; Zagataï écoutoit toutes les plaintes des ſujets, & adminiſtroit la Juſtice ; Ougadaï avoit le maniement des Finances, & examinoit ſoigneuſement les comptes des Intendans de Provinces ; Taulaï étoit chargé de tout ce qui concerne la guerre.

Tchinguis diſtribua les principaux Gouvernemens du Kitaï à cinq des fils de ſes autres femmes, & partagea entre ſes quatre fils aînés la ſouveraineté de ſes Etats héréditaires, & de tous les Pays de conquête, en les exhortant à vivre toujours enſemble avec la concorde qui doit régner entre des frères. Ce fut en cette occaſion qu'il leur préſenta un faiſceau de flèches, leur ordonnant de le rompre. Aucun d'eux n'ayant pu exécuter l'ordre, il leur préſenta les flèches une à une, & ils n'eurent pas de peine à les rompre. Alors il leur dit : » Mes enfans ! ces flèches ſont votre » emblême : tant que vous ſerez unis, aucune puiſſance voiſine » n'oſera vous attaquer ; mais au moment où la déſunion naîtra » parmi vous, on viendra aiſément à bout de vous terraſſer l'un » après l'autre. Cependant un Etat exige un Chef qui ait l'autorité » ſuprême ſur tous les autres, ſans que pour cela chacun de vous » ceſſe d'être le maître dans ſon apanage. Je veux donc que vous » choiſiſſiez, de mon vivant, un d'entre vous pour ſuccéder à » l'Empire lorſque je ne ſerai plus «.

SECTION XXXVIII.

Tchinguis-Kan, après avoir établi la tranquillité dans ſes Etats, & achevé de réduire ſous ſon obéiſſance toutes les Tribus de la nation

tion Turque, envoya un Ambaſſadeur au Sultan Mahamet, Schak de Karaſs'm, pour lui dire, » que s'étant rendu maître de tous les » Etats voiſins, depuis l'Orient juſqu'aux frontières de ſon Em» pire, il ſouhaitoit ardemment qu'il voulût le reconnoître pour » ſon père, & que lui l'aimeroit & le conſidéreroit comme ſon » fils; qu'il étoit également avantageux à l'un & à l'autre, que » la bonne intelligence qui régnoit actuellement entre les deux » Empires, fût cimentée & maintenue à l'avenir, comme elle » l'avoit été par le paſſé «.

Le Sultan offenſé de cette propoſition, répondit à l'Ambaſſadeur: » Je ne ſais à quoi penſe ton Kan, en me faiſant dire qu'il » a conquis tant de provinces: il ignore ſans doute la grandeur » de ma puiſſance & l'étendue de mon Empire: ſur quel fonde» ment prétend-il être plus grand que moi? Il exige que je l'ho» nore comme mon père, & veut bien me traiter comme ſon fils; » a-t-il donc tant d'armées ſur pied «?

L'Ambaſſadeur, voyant que le Sultan prenoit feu, ſe garda bien de l'exciter en mortifiant ſon orgueil: il le flatta pour l'apprivoiſer. Les Ambaſſadeurs épargneroient de grands malheurs au monde, s'ils avoient la prudence, la modération & l'habileté de Makimout-Jalauzi, envoyé par Tchinguis. » Je ſais, dit-il au » Sultan, que tu es plus puiſſant que mon Maître, qui l'eſt ce» pendant beaucoup, & qu'il y a entre vous deux autant de dif» férence qu'il peut y en avoir entre le ſoleil & une parélie; mais » tu ſais auſſi qu'il eſt mon Maître, & que je dois exécuter ponc» tuellement ſes ordres: quoi qu'il en ſoit, je puis t'aſſurer que » ſes intentions à ton égard ſont très-bonnes «.

Cette flatterie adroite produiſit l'effet déſiré; l'orgueil même conſent à tout dès qu'il a ſon compte. Les propoſitions de Tchinguis furent acceptées, & ce Prince témoigna ſa juſte ſatisfaction à l'habile Négociateur: il y eut, dit l'Hiſtorien, une ſi grande

harmonie entre les deux Empires, que ſi quelqu'un eût porté ouvertement de l'or & de l'argent dans ſes mains, de l'une des frontières des deux Etats à l'autre, il auroit pu le faire en toute ſûreté. Cette union dura juſqu'à l'évènement qui ſuit.

SECTION XXXIX.

Les ſecours réciproques ſont les réſultats ordinaires de la bonne intelligence qui règne entre deux ou pluſieurs Nations, & ces ſecours établiſſent entre elles un commerce également avantageux à toutes.

On a vu, ſect. XIX & XX, que Vigisk, père du Sultan Mahamet, avoit épouſé une femme de la Tribu des Kanklitz; que celui-ci avoit mis à la tête de ſon Conſeil Chamar, ſon oncle maternel, & donné à un de ſes couſins le titre de Gagir-Kan: c'eſt ce couſin qui fut la première cauſe des malheurs que nous allons décrire.

Le bon ordre que Tchinguis avoit établi dans toutes les provinces de ſa domination, garantiſſoit la ſûreté des Voyageurs & des Marchands qui parcouroient ſes Etats, & ces derniers y venoient de toutes parts: la pente naturelle du commerce eſt toujours vers les richeſſes. Comme les ſujets du Sultan Mahamet, & particulièrement ceux du pays de Ma-Ourenner étoient en poſſeſſion des principales branches de commerce, ils voulurent faire la loi à Tchinguis, & mettre leurs marchandiſes à un prix exorbitant. Mais ce Prince, qui connoiſſoit très-bien la valeur des choſes, réſolut de punir ceux qui avoient eu l'effronterie de les lui ſurfaire du double au moins. En conſéquence, il envoya des Ambaſſadeurs au Sultan, avec quatre cents cinquante Marchands de ſes ſujets, pour négocier dans les Etats de ce Prince, & y acheter de la première main les denrées & les marchandiſes néceſſaires à la conſommation des Mongouls: il écrivit même en cette

occaſion une lettre très-amicale & très-obligeante à ce Sultan ; la voici : » J'ai ſi bien traité vos Matchands pendant leur ſéjour » dans mes Etats, qu'il m'eſt permis de croire que vous agirez » de même envers ceux de mes ſujets qui vont trafiquer dans » votre Empire : je vous donne ma parole d'agir toujours en bon » père envers vous ; & je compte, avec raiſon, que vous conti- » nuerez à être un bon fils : en obſervant religieuſement ces » conventions de part & d'autre, nous contribuerons puiſſam- » ment à la richeſſe de nos Empires, & à l'augmentation de leur » gloire commune «.

Les Ambaſſadeurs étant arrivés à la ville d'Otrar, furent ſaluer Gagir-Kan, qui en étoit Gouverneur. Les Marchands lui préſentèrent enſuite leurs hommages & quelques préſens. Il ſe trouva parmi eux un homme qui avoit été autrefois l'ami de Gagir-Kan, avant qu'il eût changé de nom ; & il l'appella Inal-Zik, ſans deſſein de l'offenſer, puiſque c'étoit ſon premier nom. La vanité eſt toujours le partage des parvenus ; l'homme en place, qui s'enorgueillit de ſon poſte, eſt un homme qui a exactement autant de petiteſſe qu'il lui manque de bon ſens ; & lorſque ſa vanité prend la force de l'orgueil, ce n'eſt plus qu'un épileptique dont les forces augmentent dans l'accès, & qui retombe enſuite dans ſa première foibleſſe. La preuve que Gagir n'étoit pas digne du rang où la fortune ſeule l'avoit placé, c'eſt qu'il ſe crut grièvement offenſé d'une familiarité innocente. Il porta l'inſolence au point de faire arrêter & les Ambaſſadeurs & les Marchands. Après quoi il dépêcha un Courier au Sultan pour l'informer » qu'il étoit » arrivé à Otrar des étrangers, dont les uns ſe diſoient Ambaſſa- » deurs & les autres Marchands ; mais qu'ayant de fortes raiſons » pour les ſoupçonner de quelques mauvais deſſeins, il les avoit » fait arrêter en attendant ſes ordres.... « C'eſt ainſi que les dépoſitaires de la confiance des Princes en abuſent, déguiſent la vérité,

& donnent aux choſes les plus ſimples des tournures équivoques qui les changent du blanc au noir.

Le Sultan, ſans prendre de plus amples informations dans une affaire de cette importance, ordonna qu'on les mît à mort. Gagir-Kan fit exécuter cet ordre, & confiſqua tous les effets des victimes que ſon orgueil venoit d'immoler. Ce trait prouve, de la manière la plus forte, que le trop & le trop peu de défiance dans un Prince, ſont deux écueils également dangereux. La ſuite de cet attentat nous fera voir que, porter au miniſtère des hommes dont les mœurs, la fidélité & les lumières ne ſont pas connues, c'eſt courir après la perte de l'Etat, la haine & le reſſentiment des ſujets.

SECTION XL.

Un ſeul Mongol eut le bonheur de ſe ſauver de ce maſſacre, & il alla en informer Tchinguis-Kan. Une nouvelle ſi étrange jetta ce Prince dans une fureur extrême, & paſſant de la colère à l'indignation, il donne les ordres néceſſaires pour raſſembler ſes troupes avec le plus de célérité poſſible, & envoie déclarer au Sultan : » Qu'après l'attentat qu'il venoit de commettre envers ſes » Ambaſſadeurs & ſes autres ſujets, une action ſi odieuſe avoit » rompu pour jamais tous les engagemens qui étoient entr'eux ; » qu'il ſe déclaroit dès-à-préſent, & pour toujours, ſon ennemi » mortel, & qu'il alloit lui faire la guerre à toute rigueur «. Dès que les troupes furent raſſemblées, il détacha ſon fils Zouzi avec un corps nombreux, vers les frontières du Tourkeſtan.

Mahamet ayant entendu cette terrible déclaration de guerre, comprit la néceſſité indiſpenſable de réunir toutes ſes forces pour les oppoſer à ce redoutable conquérant : il marche droit à Samarkant, & de-là à Chodſan. C'eſt dans cette dernière ville qu'il apprit que le fils aîné de Tchinguis portoit ſes pas dans le Tourkeſtan. Il change alors de deſſein, & prend la même route

avec ſon armée, eſpérant de couper la retraite à Zouzi. Il arriva trop tard : Zouzi avoit fait l'expédition dont ſon père l'avoit chargé, & retournoit ſur ſes pas. Le Sultan prend la réſolution de le pourſuivre, & fait tant de diligence qu'il l'atteint. A ſon approche, Zouzi conſulte ſes Généraux ſur ce qu'il doit faire ; ils furent d'avis qu'il falloit ſe retirer en bon ordre, attendu que Tchinguis-Kan ne les avoit pas détachés pour ſe battre contre toute l'armée de Mahamet, & que d'ailleurs ils n'étoient pas aſſez forts pour entreprendre une action de cette conſéquence, ſans s'expoſer à un péril évident. Zouzi fut le ſeul qui ſe trouva d'une opinion contraire, & il dit aux Chefs : » Que penſeroient » de moi mon père & mes frères, s'ils me voyoient revenir après » avoir fui à la vue de l'ennemi ? Il eſt plus sûr & plus glorieux » pour nous de faire bonne contenance, & de nous battre en » braves, que de nous faire tuer en fuyant. Vous avez fait votre » devoir en m'avertiſſant du péril qui nous menace ; je vais faire » le mien, en tâchant de nous en tirer avec honneur «. A la journée de *Fontaine-Françoiſe*, Henri IV, dans une poſition auſſi critique que celle de Zouzi, diſoit à ſes braves : » Combattons, » il y a plus de péril à la fuite qu'à la chaſſe «.

Le ferme propos de Zouzi fut ſuivi de l'exécution ; il range ſes troupes en ordre de bataille, & les mène gaiement à la charge. Dans le fort de la mêlée il perça pluſieurs fois les rangs de l'ennemi, & ayant rencontré le Sultan, il lui porta pluſieurs coups de ſabre qu'il eut le bonheur de parer de ſon bouclier. Les Mongols, à ſon exemple, firent des prodiges de valeur ; & malgré ſa ſupériorité, l'armée du Sultan alloit prendre la fuite, ſi ce Prince ne ſe fût aviſé de crier : » Tenez ferme, du moins pour quelques » momens : la nuit qui s'approche, fera finir le combat «. Cet expédient lui épargna la honte de voir fuir une armée formidable devant un détachement de Tchinguis.

Digitized by Google

La nuit ayant ſéparé les combattans, Zouzi, ſatisfait de l'honneur qu'il avoir acquis dans cette journée, fit allumer de grands feux en pluſieurs endroits de ſon camp, & ſe retira ſans bruit. La relation de ce combat fit répandre à Tchinguis des larmes de joie & de tendreſſe; il combla ſon fils de louanges & de préſens

SECTION XLI.

Le Sultan, qui venoit de recevoir une grande leçon, ne jugea pas à propos d'aller plus loin : il diſtribua ſes troupes dans les garniſons, diſant : » Si Tchinguis-Kan a envie de me faire la » guerre, il n'a qu'à venir me chercher «. Il ne tarda pas. Ayant appris que Mahamet lui cédoit la campagne, & qu'il avoit diſtribué ſon armée dans les places fortes, il détacha ſes fils Ougadaï & Zogataï pour aller mettre le ſiége devant Otrar, tandis que Zouzi marcheroit vers la ville de Nadſan, & que deux de ſes Généraux, à la tête de cinquante mille hommes, iroient attaquer les villes de Pharnakam & de Chodſan. Dès que Tchinguis eut arrêté ce plan d'opérations, il ſe mit en marche avec ſon fils Taulaï & le gros de ſon armée, & ſe rendit dans la grande Boukarie. Il débuta par la priſe des villes de Sarnouk & de Nour, & arriva le premier du mois de Rebbi-Achir, de l'an 616 (1219), devant Boukara. Le Sultan Mahamet avoit laiſſé dans cette Capitale une garniſon de plus de vingt mille hommes, ſous le commandement de trois Officiers-Généraux, qui, à l'approche de l'armée de Tchinguis, firent, pendant la nuit, une ſortie ſur les Mogols. Ils furent repouſſés avec perte, & leur imprudence fut ſuivie du découragement. Ils rentrèrent en déſordre dans la ville, raſſemblèrent à la hâte leurs familles & leurs effets, & en ſortirent par la porte oppoſée aux ennemis, pour ſe retirer dans les villes de la Principauté de Karaſs'm. Tchinguis-Kan ayant découvert leur marche, les fit ſuivre & harceler par

un corps nombreux de cavalerie, qui les atteignit ſur la rivière d'Amu, & les tailla preſque tous en pièces.

Les habitans de Boukara, abandonnés à la diſcrétion des Mongols, prirent le parti le plus ſage, celui qui étoit le plus propre à déſarmer la vengeance de Tchinguis : » Dès le lendemain au » matin, les Moulhas, les Ilmans & tous les Lettrés ſortirent » de la ville, accompagnés des plus conſidérables d'entre les » habitans, & vinrent préſenter les clefs à Tchinguis-Kan «. Ce paſſage d'Aboulgaſi eſt digne d'être remarqué ; il ſervira, ainſi que pluſieurs autres, à prouver un fait qui eſt encore en queſtion ; ſavoir : que la grande Tatarie & une grande partie de l'Aſie ſeptentrionale ont été autrefois habitées par des peuples plus inſtruits, plus induſtrieux & plus civiliſés, que les Turks, ou les Tatars & les Mongols à l'époque dont il s'agit ici. Indépendamment des preuves & des monumens qui conſtatent cette vérité hiſtorique, le nom ſeul de la grande Boukarie ſuffiroit pour le faire conjecturer avec fondement. » *Boukar* ſignifie dans l'an- » cienne Langue Mongoule, un *homme ſavant ;* & tous ceux qui » vouloient s'inſtruire dans les Langues & dans les Sciences, » alloient en Boukarie «. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails à cet égard : nous allons ſuivre à grands pas Tchinguis-Kan dans ſes conquêtes, juſqu'aux époques qui nous ramèneront en Ruſſie avec ſes deſcendans.

SECTION XLII.

Année 616, de J. C. 1219.

Le Sultan Mahamet avoit laiſſé Gagir-Kan avec cinquante mille hommes près de la ville d'Otrar, pour s'oppoſer à Tchinguis-Kan, s'il dirigeoit ſa marche de ce côté. Dès qu'il apprit que ce Prince avoit détaché deux de ſes fils pour réduire cette ville, il

y envoya un renfort de dix mille hommes. Gagir-Kan ayant reçu ce ſecours, ſe renferma dans Otrar avec ſoixante mille hommes, & fit tous les préparatifs néceſſaires à la plus vigoureuſe défenſe. Après cinq mois de ſiége, Karaza-Hadſip, celui des Généraux du Sultan qui avoit amené les dix mille hommes de renfort, ne voyant aucun eſpoir de rebuter les Mongols, dit à Gagir-Kan, » que, dans l'état où la ville étoit réduite, il étoit tems de » penſer à une capitulation; & que, ſi l'on attendoit plus long- » tems à ſe rendre, les ennemis ne voudroient plus ſe prêter à » des conditions favorables, & qu'alors la ville & ſes habitans » périroient infailliblement par le fer & les flammes «. Gagir-Kan, qui étoit la cauſe unique de cette malheureuſe guerre, comprit qu'en tout état de cauſe, il ſeroit la première victime immolée à la vengeance des Mongols; &, loin d'accepter une propoſition raiſonnable, il perſiſta dans la réſolution de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité. Cette réſolution n'étoit pas du courage; c'étoit le ferme propos d'un coupable qui cherche à éviter le ſupplice. Karaza-Hadſip, voyant qu'il s'étoit rendu ſuſpect par cet avis à un homme dangereux, fit ouvrir, pendant la nuit, la porte dont la garde lui étoit confiée, & ſe rendit, avec les dix mille hommes qu'il commandoit, dans le camp des Princes Mongols. Ces Princes punirent les transfuges qui trahiſſoient leur maître naturel, & entrèrent enſuite dans la ville par la porte de la trahiſon. Gagir-Kan, voyant la ville ptiſe, ſe retira avec vingt mille hommes dans le château, & le reſte de la garniſon chaſſée hors de la ville, fut ſabré. Gagir-Kan, qui ſe trouvoit trop à l'étroit dans le château, avec tant de monde, s'en défaiſoit avec avantage, par des ſorties continuelles qui incommodoient beaucoup les Mongols; mais les Princes, redoublant d'efforts à meſure que la défenſe des aſſiégés devenoit plus opiniâtre, emportèrent enfin le château le ſabre à la main, & ne firent point de quartier.

Alors

Alors Gagir s'enferma dans un appartement avec deux hommes, & s'y défendit en déſeſpéré, avec des flèches & de groſſes pierres que ſa femme lui apportoit. Son appartement fut bientôt forcé, on ſe ſaiſit de ſa perſonne, on l'amena devant les Princes, qui le firent charger de chaînes, & l'envoyèrent dans une étroite priſon, en attendant que Tchinguis-Kan eût ordonné de ſon ſort.

Quelques jours après cette expédition, les Princes reçurent la nouvelle que leur père s'étoit emparé de Boukara & de toutes les autres villes de cette Province : ils ſe mirent en marche pour aller le joindre. Ils étoient arrivés à Kouk-Séraï, lorſqu'un courier de Tchinguis leur apporta l'ordre de faire mourir Gagir-Kan. La ville d'Otrar, qui n'eſt pas conſidérable aujourd'hui, l'étoit beaucoup autrefois. Elle eſt ſituée au 41e degré 50 minutes de latitude, vers les frontières des Kalmouks, ſur les bords d'une petite rivière qui va ſe jetter dans le fleuve d'Amu, vers le 99e degré de longitude. Il eſt à remarquer que le fameux Timour-Bek mourut dans cette ville en 1404.

SECTION XLIII.

Le fils aîné de Tchinguis-Kan & les deux Généraux que ce conquérant avoit chargés de pluſieurs expéditions, s'en acquittèrent heureuſement, & vinrent ſe rejoindre au corps d'armée, qui marchoit alors vers Samarkant. Le Sultan Mahamet, ayant eu avis de cette marche, envoya au ſecours de cette ville une armée de cent dix mille hommes, avec un grand nombre d'éléphans, ſous le commandement de trente Généraux. A ſon arrivée, on pratiqua à l'entour de la ville un large foſſé que l'on fit creuſer juſqu'à l'eau, & l'on fit camper les troupes derrière ce foſſé qui leur ſervoit de retranchement. Tchinguis-Kan en fut inſtruit; mais ni les forces, ni les retranchemens ne rallentirent ſa marche.

Dès que les deux armées furent en préſence, celle du Sultan fondit ſur les Mongols : l'action fut ſanglante; les aggreſſeurs furent vigoureuſement repouſſés dans la ville, & Tchinguis-Kan ſe campa ſous ſes murailles. Le lendemain il fit donner un aſſaut général, qui dura depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans qu'il pût gagner un pouce de terrein ſur les aſſiégés. Dans la nuit ſuivante, le Chef de la loi (*Voyez la note* E) & le Cadi de la ville, brouillés avec les Commandans des troupes, vinrent ſe rendre à Tchinguis-Kan. Le bon accueil qu'il leur fit, les engagea à lui ouvrir une porte de la ville, qui ne s'ouvroit que dans les jours de fêtes ſolemnelles; ils étoient les dépoſitaires des clefs de cette porte confiée à leur garde. Les Mongols entrent dans Samarkant, s'emparent des autres portes, les forcent, & font entrer toute leur armée. Le maſſacre fut horrible : Aloub-Kan fut le ſeul des Généraux qui ſe ſauva avec environ un millier d'hommes. Après cet évènement, Tchinguis livra la ville au pillage, & fit préſent à ſes Généraux de trois cents mille habitans avec leurs femmes & leurs enfans. Le même uſage a encore lieu en Ruſſie, & les nouvelles publiques en fourniſſent des preuves nombreuſes. Ces diſtributions faites, le vainqueur pardonna au reſte des habitans, & leur permit de demeurer dans la ville & d'y jouir de leurs biens comme auparavant, moyennant un tribut annuel de trois cents mille dinars d'or.

La ville de Samarkant eſt ſituée dans la Province de Ma-Ourenner, à 41 degrés 10 minutes de latitude, & à 95 degrés de longitude, à ſept journées au nord de la ville de Boukara. Il s'en faut bien qu'elle ne ſoit aujourd'hui auſſi floriſſante qu'elle l'a été dans les ſiècles paſſés; cependant elle eſt encore d'une aſſez grande étendue & fort peuplée : la population eſt par-tout en raiſon des ſubſiſtances & du commerce. (*Voyez la note* F).

Digitized by Google

SECTION XLIV.

1220.

Après la conquête de la Boukarie, Tchinguis-Kan envoya ſes trois fils avec une armée redoutable pour s'emparer de la ville d'Ourgens, capitale du Karaſs'm, où s'étoient retirés quatre des principaux Seigneurs de la Cour du Sultan Mahamet. Chamar, oncle du Sultan, avoit le commandement en chef; & comme la garniſon étoit forte, il eſpéroit de vendre chèrement la ville aux ennemis, en cas qu'ils vinſſent l'attaquer. Cette eſpérance étoit le ſonge d'un brave homme éveillé. Chamar, qui n'avoit aucune nouvelle poſitive de la marche des Mongols, les croyant encore éloignés de ſa réſidence, avoit permis aux habitans de faire paître leurs troupeaux dans les prairies voiſines de la ville. L'avant-garde des ennemis arrive, & en enlève la plus grande partie. Les habitans courent aux armes, & font une ſortie avec dix mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Ils atteignirent cette avant-garde, qui ſe retiroit à petit pas auprès d'un grand jardin, & la preſsèrent vivement. Les Mongols avoient mis de bonnes troupes en embuſcade des deux côtés de ce jardin; & lorſque leurs ennemis furent engagés aſſez pout ne pouvoir plus reculer, les Mongols firent bonne contenance, les chargèrent ſi bruſquement en tête & en queue, qu'à peine cent hommes leur échappèrent : ils pénétrèrent même juſqu'aux fauxbourgs de la ville, & les ſaccagèrent. Le corps d'armée, qui ſuivit de près l'avant-garde, vint camper devant la ville. Les trois fils de Thinguis-Kan firent propoſer aux habitans de ſe rendre à des conditions avantageuſes; mais Chamar & les autres Chefs, loin d'accéder à cette propoſition, la rejettèrent avec hauteur. Le ſiége fut long, la réſiſtance vigoureuſe : les aſſiégeans s'apperçurent moins de la durée du tems que les aſſiégés. L'Oxus ou

Amu baignoit alors les murailles de la ville d'Ourgens : il abonde en toutes ſortes de poiſſons, & les bords en ſont charmans. (*Voyez la note* G).

Après ſept mois de ſiége, les Mongols détachèrent trois mille hommes pour détourner le cours de ce fleuve, afin de couper l'eau aux habitans : ceux-ci envoyèrent pendant la nuit un corps de troupes, qui fit main-baſſe ſur les Mongols employés à ce travail.

La durée du ſiége dépendoit bien plus de la diviſion ſurvenue entre les fils de Tchinguis-Kan, que de la réſiſtance de la part des aſſiégés; l'opinion de l'un contrarioit celle de l'autre : dès qu'il n'y a point d'enſemble dans un projet d'attaque ou de défenſe, les deſſeins ſe contrecarrent, les moyens ſe combattent, & la beſogne reſte découſue : c'eſt une vérité pratique que l'expérience ne confirme que trop ſouvent; c'eſt ce qui fait échouer la plupart des grandes entrepriſes. Tchinguis-Kan, inſtruit de cette méſintelligence, ordonna qu'à l'avenir Ougadaï auroit le commandement en chef du ſiége. Celui-ci, pour juſtifier la confiance de ſon père, fit donner un aſſaut général, emporta la ville & la livra aux flammes. Plus de cent mille hommes furent paſſés au fil de l'épée, dans le premier accès de fureur des Mongols. Ougadaï fit ceſſer cette boucherie, condamna tous les habitans à l'eſclavage, & les diſtribua à ſes troupes. Il falloit que le nombre en fût prodigieux, puiſque chaque ſoldat eut vingt-quatre hommes en partage.

SECTION XLV.

Tandis que les Princes Mongols faiſoient le ſiége d'Ourgens, leur infatigable père réduiſoit les villes de Naſchap, de Termis, & de-là il ſe mit en marche vers la ville de Balk; ville immenſe, où l'on comptoit douze cents grandes moſquées & trois cents

bains publics, à l'uſage des marchands du pays & des étrangers. Balk, encore célèbre aujourd'hui, eſt ſituée à l'extrémité de la grande Boukarie, vers les frontières de la Perſe, au 37ᵉ degré 10 minutes de latitude, & au 92ᵉ degré 20 minutes de longitude (1).

A l'approche de Tchinguis-Kan, les habitans de cette ville lui demandèrent une capitulation : ce Prince ne voulut pas en entendre parler, & donna pour raiſon que, tandis que le Sultan Mahamet ſeroit en vie, on ne pourroit jamais compter ſur la fidélité des habitans de cette ville. Il préféra donc de la prendre par la force, pour pouvoir diſpoſer à ſon gré d'un peuple nombreux. Il l'emporta d'aſſaut, & en fit abattre les murailles juſqu'aux fondemens. D'après cet acte de violence, il eſt facile de juger du ſort qu'éprouvèrent les habitans.

SECTION XLVI.

Tchinguis-Kan, après la priſe de Samarkant, avoit détaché trois de ſes Généraux, Zéna-Noyan, Soudaï-Bayadour & Togazar-Kantaret, chacun avec un corps de dix mille hommes, à la pourſuite du Sultan Mahamet, ſur l'avis qu'il avoit reçu que ce Prince avoit paſſé le fleuve Amu, pour ſe retirer plus avant dans la Perſe. En expédiant ces trois Généraux, il leur enjoignit de traiter avec douceur & modération toutes les villes qui leur ouvriroient leurs portes, & de ſaccager ſans ménagement toutes celles qui feroient réſiſtance, & d'emmener leurs habitans priſonniers. Togazar fut tué devant la ville de Hérat : les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, allèrent joindre les deux autres Généraux.

(1) Voyez le San-Pau des Kalmouks & des Chinois. *Hiſt. anc. de Ruſſie, pag.* 219, 220. *Tom. I.*

Le Sultan Mahamet, informé que Tchinguis-Kan avoit détaché trente mille hommes pour le pourſuivre, réſolut, de l'avis des Seigneurs de ſon Conſeil, de ſe rendre avec peu de monde dans la province d'Irak, & d'envoyer la Sultane ſon épouſe, avec ſon fils, dans la ville de Karander. A ſon départ de Neſchabour, il laiſſa le gouvernement de cette ville & des provinces voiſines, ſous les ordres de quatre des premiers Seigneurs.

Zéna-Noyan & Soudaï-Bayadour ne tardèrent pas à arriver ſous les murs de Neſchabour : ils firent ſommer ceux qui commandoient, de leur rendre la ville. Les quatre Seigneurs leur firent dire, qu'ils n'avoient qu'à pourſuivre vivement le Sultan Mahamet, & qu'au moment où ils ſeroient maîtres de ſa perſonne, ils leur remettroient la ville. Il faut convenir que ce Sultan étoit auſſi malheureux dans le choix des perſonnes auxquelles il donnoit ſa confiance, qu'il l'étoit en ſe défendant contre les Mongols; c'eſt une grande leçon pour les Princes faciles & crédules.

La réponſe des Muſulmans étoit accompagnée de préſens magnifiques, & les deux Généraux voulurent bien s'en contenter pour le moment; mais avant de ſe rendre dans la province d'Irak, ils eurent ſoin d'envoyer aux habitans de Neſchabour, la copie des ordres qu'ils avoient reçus de Tchinguis-Kan, ſur le ſort des villes qui leur feroient réſiſtance.

SECTION XLVII.

Zéna-Noyan & Soudaï-Bayadour ſavoient que le Sultan s'étoit retiré dans la ville de Kaſvin, dont ſon fils Rouknou-Din avoit le commandement, & que la garniſon de cette ville étoit de trente mille hommes. La ville d'Ilan étoit ſur leur paſſage : la mère du Sultan s'y étoit renfermée avec les plus jeunes enfans de ce Prince : mais comme cette place étoit très-forte, & par ſa ſituation, & par le nombre des troupes, les Mongols ne voulu-

Digitized by Google

rent pas en entreprendre le ſiége, qui auroit exigé beaucoup de tems. La ville de Roudin n'en fut pas quitte à ſi bon compte : elle ſe défendit ; elle fut priſe, livrée aux flammes, & tous ſes habitans périrent.

Sur la nouvelle de l'approche des Mongols, le Sultan abandonna Kaſvin, pour ſe retirer à Karander. Rencontré dans la route par un parti ennemi, peu s'en fallut qu'il ne fût fait priſonnier ; il eut ſon cheval tué ſous lui ; & s'il fut heureux une fois dans ſa vie, ce fut d'arriver contre toute eſpérance dans la ville de Karander. Les Mongols viennent l'y chercher, & il fuit dans le pays de Ghilan, à Iſtidoura, & perd dans la route ſon tréſor & tout ſon équipage. D'Iſtidoura il alla s'embarquer ſur le Koulſoum, (c'eſt le nom que les Perſans donnent encore à la mer Caſpienne) & gagna enfin le pays d'Abaskoum-Kaſoura. Ce pays eſt celui des Abaſſes qui habitent encore les montagnes du Caucaſe, du côté de la mer Noire, vers le 45e degré de laritude. Les Mongols, voyant que le Sultan étoit échappé à l'activité de leurs pourſuites, retournèrent ſur leurs pas, & furent aſſiéger Karander. Cette ville ſubit le ſort des autres ; elle fut emporrée, malgré la réſiſtance la plus belle & les plus grands efforts de courage. La Sultane, épouſe de Mahamet, & ſon fils, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le ſiége d'Ilan ſuivit la priſe de Karander. Ilan étoit ſituée dans une contrée ſi pluvieuſe, que nonobſtant qu'il n'y eût ni puits dans ſon enceinte, ni rivières dans ſon voiſinage, elle n'avoit cependant jamais manqué d'eau juſqu'à cette époque ; les pluies fréquentes en fourniſſoient toujours en abondance. Une ſéchereſſe qui dura pendant quarante jours, réduiſit les habitans à la plus cruelle poſition ; & cet accident extraordinaire leur paroiſſant un ſigne viſible de la colère du Ciel ſur la famille du Sultan Mahamet, ils forcèrent Nazourdin, leur Commandant, de ſe rendre ſans délai au camp des

Mongols pour faire une capitulation. La frayeur ramène toujours à la ſuperſtition, reſſource ordinaire des ames foibles. Au lieu de s'occuper des moyens de ſe défendre, on impute les malheurs phyſiques à une cauſe ſurnaturelle : le haſard donna au préjugé des habitans d'Ilan, l'apparence de la vérité même : à peine la capitulation étoit-elle ſignée, qu'il plut ſi abondamment, que toutes les rues de la ville furent inondées. C'eſt ainſi que par-tout les évènemens heureux ou malheureux dans des circonſtances particulières, ont fait naître une multitude de préjugés parmi les hommes, qui ont plus d'empire ſur eux que la raiſon qui les combat, que le bon ſens qui en fait connoître les funeſtes conſéquences, & que les loix mêmes qui voudroient les détruire. Tant il eſt vrai que le pouvoir de l'erreur eſt abſolu, & que celui de la vérité n'eſt, pour ainſi dire, que précaire ſur le commun des hommes!

SECTION XLVIII.

Les Mongols, devenus maîtres d'Ilan, s'emparèrent de la mère & des enfans du Sultan, & les envoyèrent ſous une eſcorte à Tchinguis, avec une quantité prodigieuſe de bijoux & d'autres effets précieux qui étoient dépoſés dans cette ville. Tchinguis-Kan fut inexorable envers la famille de Mahamet : il condamna à mort ces innocentes victimes. Au moment où le Sultan apprit cette nouvelle cataſtrophe, il en fut ſi ſaiſi qu'il tomba mort. De toutes les richeſſes qu'il avoit poſſédées, il ne lui en reſta pas aſſez pour ſes funérailles ; il fallut l'enterrer avec les habits qu'il avoit ſur le corps. Cet évènement arriva l'an 617 de l'Hégire, ou 1220. Cette année eſt appellée *gilan* ou le *ſerpent*. Quelle leçon pour les ambitieux, ſi les revers pouvoient les faire rentrer en eux-mêmes!

Zéna-Noyan & Soudaï Bayadour portèrent enſuite leurs armes vers les provinces d'Aran & d'Adir-Bendſan, s'emparèrent de toutes

toutes les villes, tournèrent vers Schamakié ; & c'eſt-là qu'ils prirent les guides dont nous avons parlé (Tome I, règne de George II, Section XVII), pour les mener par le plus court chemin à Derbent, qu'ils prirent. (*Voyez la note* H).

SECTION XLIX.

Après avoir ſoumis à ſon obéiſſance tous les pays d'Iran & de Touran, Tchinguis-Kan eut avis que les habitans du Kitaï ſe diſpoſoient à la révolte: il tint conſeil avec ſes fils & les plus affidés de ſes Généraux, ſur le parti à prendre avant de retourner dans ſes Etats héréditaires. Il fut décidé, 1°. que Zagataï marcheroit avec une armée du côté du Ghilan, pour y chercher le Sultan Dſaladoudin, ſur le bruit qui s'étoit répandu que ce Prince étoit revenu depuis peu dans la Perſe. 2°. Qu'Ougadaï, troiſième fils de Tchinguis, ſe rendroit avec un corps d'armée vers Gaſmien, pour s'oppoſer aux entrepriſes de Soubouk-Tagin, principal Seigneur de la Cour du défunt Sultan Mahamet, & pour punir les habitans de Gaſmien, qui entretenoient des intelligences avec lui, & le favoriſoient ſous main. 3°. Que Tchinguis-Kan iroit, accompagné de ſon fils Taulaï, dans le pays de Touran, pour y être plus à portée d'obſerver ce qui ſe paſſeroit dans le Kitaï ſeptentrional. Le Lecteur s'attendoit ſans doute à voir ici Zouzi, fils aîné de Tchinguis-Kan, jouer le principal rôle parmi ſes frères: ce Prince, mortifié de ce que ſon père avoit ordonné qu'Ougadaï auroit le commandement en chef du fameux ſiége d'Ourgens, (Sect. XLIV), s'étoit retiré dans le pays d'Aſchté-Kiptchak, où il mourut du vivant de ſon père, après y avoir régné quelque tems. Cette explication en demande une autre au ſujet des pays d'Iran & de Touran.

Il faut entendre par le pays d'Iran, toute l'Hyrcanie des anciens, ſi bien décrite par Quinte-Curce, toutes ces belles contrées

qui ſont au ſud de l'Oxus ou du fleuve Amu, entre l'Indus, le golfe Perſique & l'Euphrate; ce qui comprend à-peu-près tout le Royaume de Perſe, dans l'état où il étoit avant les troubles qui l'ont déchiré depuis un ſiècle.

Le pays de Touran comprend cette vaſte étendue au nord de l'Amu, entre la mer Glaciale, la rivière de Jéniſſéi & les monts Caucaſes; & c'eſt préciſément ce qu'on appelle aujourd'hui la Sibérie.

SECTION L.

Ce fut au printems de l'an 620 (1223) que Tchinguis-Kan ſe mit en marche pour le pays de Touran, après avoir établi des Intendans pour avoir ſoin de tout ce qui concernoit la police & l'adminiſtration des Finances, & mis de bonnes garniſons & des Commandans d'une fidélité connue dans les Provinces conquiſes, & dans toutes les villes de défenſe du pays d'Iran. Peu de tems après ſon arrivée dans la grande Boukarie, il fut joint par ſes deux fils, qui avoient fini les expéditions dont ils étoient chargés.

Pendant le ſéjour de Tchinguis-Kan en Boukarie, il déſira d'avoir des conférences avec quelques Savans de ce pays, & il s'entretint avec eux ſur pluſieurs matières importantes, & entre autres ſur les différens cultes. Ceux de ces Savans qui tenoient le premier rang, étoient le Cadi Aſchraf & Voa-Sis. Tchinguis leur demanda la ſignification du nom de Mahométans qu'ils prenoient, & en quoi conſiſtoit eſſentiellement leur culte? Ces Lettrés lui répondirent: » Nous ſommes Muſulmans, c'eſt-à-dire, ſerviteurs » d'un Dieu tout-puiſſant, éternel & indiviſible, à qui rien n'eſt » comparable, & qui ne communique ſon eſſence à perſonne; » comme il eſt ſeul Créateur, tout le reſte eſt ſes créatures. Nous » honorons les Prophètes que Dieu nous a envoyés pour nous » enſeigner le bien, & pour nous défendre le mal.....« Sur

quoi Tchinguis répliqua : *Je conviens avec vous que rien n'eſt comparable à Dieu.* » Nous ſommes obligés, reprirent les Docteurs, de » donner annuellement aux pauvres le 40e denier de notre revenu, » & de tout ce que nous pouvons gagner d'ailleurs par les talens, » l'induſtrie & le commerce..... «. *J'approuve fort cette pratique*, répondit Tchinguis. Aſchraf & Voa-Sis voulant lui faire mieux connoître encore leur doctrine, ajoutèrent : » Il nous eſt com- » mandé de la part de Dieu, de lui adreſſer cinq fois par jour » nos prières, & nous obéiſſons exactement à cet ordre «. *Je trouve cela très-bon*, dit le Conquérant. » Il nous eſt permis de manger » pendant onze lunes de l'année tout ce que nous voulons, & à » telle heure qu'il nous plaît ; mais pendant la douzième, nous » ſommes obligés de jeûner, & de manière que pendant toute » cette lune, nous ne pouvons rien manger avant le coucher du » ſoleil «. Pourquoi cela, demanda Tchinguis ? » En mémoire » de ce que pendant cette lune, le Koran, qui eſt notre loi, fut » dicté par le Ciel à Mahomet «. Tchinguis ne déſapprouva ni la lune, ni le Ramazan. » Il eſt auſſi ordonné, lui dirent ces » Docteurs, à ceux à qui la ſanté le permet, de faire au moins » une fois, pendant leur vie, le voyage de Mechka, (la Mecque), » pour y prier Dieu dans la maiſon du Prophête «. Ce dernier article ne fut point du goût de Tchinguis-Kan, qui leur dit : » Perſuadé, comme vous, que Dieu eſt préſent par-tout, & que » l'Univers lui appartient, je ſoutiens que tout endroit eſt égale- » ment propre pour lui adreſſer des prières & des vœux, & je » trouve ridicule de croire qu'un lieu ſoit plus propre qu'un autre » pour adorer Dieu. . . . . «.

Après pluſieurs entretiens ſur des objets d'adminiſtration, Tchinguis-Kan, également ſatisfait & du Docteur de la loi & du Cadi, les remercia & les congédia. Les Boukarski mirent à profit cette occaſion favorable ; ils demandèrent & obtinrent de Tchin-

guis des Lettres-Patentes, qui portoient : » qu'on ne pourroit à » l'avenir les charger d'aucun impôt, que d'après un ordre parti- » culier ſigné du Kan «.

SECTION LI.

De la grande Boukarie, Tchinguis-Kan ſe rendit à Samarkant. Ce fut de-là qu'il envoya un député à ſon fils Zouzi-Kan, qui faiſoit ſon ſéjour au Daſchté-Kiptchak, pour lui dire : qu'ayant appris qu'il y avoit un grand nombre de bêtes fauves vers les contrées du Tourkeſtan & du Kiptchak, il ſouhaitoit qu'il voulût les faire chaſſer par ſes ſujets vers l'intérieur du Tourkeſtan, afin qu'il pût ſe délaſſer quelquefois de ſes fatigues guerrières, par l'amuſement de la chaſſe. Dès que Zouzi eut entendu le meſſager de ſon père, il oublia le mécontentement qu'il en avoit reçu, & ordonna ſur-le-champ autant de monde qu'il en falloit pour donner la chaſſe aux bêtes fauves, & les pouſſer dans le Tourkeſtan. Comme il avoit appris qu'après tant d'expéditions la cavalerie de ſon père étoit fort délabrée, il lui envoya en préſent cent mille chevaux, ſavoir ; vingt mille gris-pommelés, vingt mille bais-bruns, vingt mille noirs, vingt mille tigrés, & d'autres propres à différens uſages : il joignit à cet envoi des préſens de toutes eſpèces, deſtinés pour ſes frères. Ce Prince étoit adoré de ſes ſujets ; ſa renommée l'avoit devancé dans le Kiptchak, & lorſqu'il s'y rendit, il fut reçu à bras ouverts par les habitans du pays, qui, après avoir reconnu ſon mérite & ſa grande douceur, ſe mirent volontairement ſous ſon obéiſſance. Après avoir renvoyé le député, il ſe rendit lui-même auprès de ſon père, qui l'accueillit avec beaucoup de tendreſſe.

Tandis que Tchinguis-Kan prenoit, avec ſes fils, le délaſſement de la chaſſe, il apprit que le Gouverneur du pays de Tangout s'étoit révolté contre lui : à cette nouvelle, il marche auſſi-tôt

vers le rébelle, qui eut la témérité de venir au-devant de ſon maître, avec une armée preſque auſſi forte que la ſienne : il fut battu à platte-couture, & ſe réfugia dans la Capitale. Tchinguis-Kan, qui le ſuit, prend la ville, met tout à feu & à ſang, & s'en retourne dans ſes Etats avec un grand nombre de captifs.

SECTION LII.

Zouzi mourut peu de tems après la viſite qu'il avoit rendue à ſon père, & celui-ci ne lui ſurvécut pas de beaucoup. Il fut attaqué d'une maladie dont les accidens augmentoient de jour en jour. Les progrès du mal lui firent juger que ſa fin approchoit; il le ſentit en grand homme, ſans déſirer la mort ni la craindre. Il fit appeller ſes fils & ceux de Zouzi, ainſi que les premiers Officiers de ſa Cour. Après avoir fortement exhorté ſes enfans à vivre enſemble & avec leurs parens dans l'union la plus intime, il leur préſenta Ougadaï pour ſon ſucceſſeur, ordonnant à tous les Mongols de le reconnoître, & de lui obéir au moment même où il ceſſeroit de vivre. Après ces dernières diſpoſitions, il les embraſſa tous, les congédia, & mourut quelques heures après. Tchinguis-Kan avoit déſigné pendant ſa vie le lieu de ſa ſépulture : ce Prince étant un jour à la chaſſe, ſe repoſa ſous un arbre extrêmement haut & droit, & en quittant cet abri, *c'eſt ici*, dit-il, *que je veux être enterré.* Ses fils ayant exécuté ſon ordre avec la pompe la plus ſolemnelle, » on vit croître, diſent les Hiſtoriens, » avec le tems, une multitude de beaux arbres à l'entour de ce » tombeau, & en ſi grand nombre, qu'une flèche décochée » auroit eu peine à y paſſer «. Le récit de cette fécondité ſe rapproche de celui du laurier renaiſſant, qui couvre le tombeau de Virgile à peu de diſtance de Naples. Quoi qu'il en ſoit de ce récit, les Mongols ont donné au lieu déſigné par Tchinguis, le nom de Bour-Kan-Kaldin; & tous les Princes de ſa poſtérité

qui habitèrent cette contrée, ont été enterrés au même endroit.

Tchinguis-Kan naquit l'an 559 (1164) appellé *Tongous* ou le *Porc*, fut proclamé Kan dans l'année qui porte le même nom, mourut en l'an 624 appellé *Tauch* ou la *Poule*, âgé de 65 ans, après en avoir régné 25 comme Kan. Ses fils pleurèrent ſa mort pendant trois mois, & tous les Princes ſes alliés & ſes voiſins vinrent leur témoigner la part qu'ils prenoient à une ſi grande perte. L'Hiſtoire fournit beaucoup d'exemples de Souverains qui ont ſu mourir & non régner : ne ſeroit-ce pas parce que la mort d'un Prince n'eſt qu'un point, & que la durée de ſon règne peut être conſidérée comme une ligne ? Tchinguis-Kan, toujours ſemblable à lui-même, ſut régner & mourir.

SECTION LIII.

Le Sultan Dſaladoudin, qui s'étoit réfugié aux Indes après la dernière bataille qu'il avoit perdue contre les Mongols, ayant appris la mort de Tchinguis-Kan, étoit revenu dans le pays d'Iran, & s'étoit emparé des villes que ce conquérant avoit rangées ſous ſon obéiſſance. Ougadaï-Kan envoya contre lui deux de ſes Généraux avec trente mille hommes d'élite, qui défirent l'armée nombreuſe du Sultan, & le contraignirent d'aller chercher un aſyle dans la Méſopotamie & la Syrie des anciens. Les habitans de ce pays le dépouillèrent & le tuèrent avec tous ſes gens : la famille du Sultan Mahamet Schak de Karaſs'm s'éteignit en lui.

SECTION LIV.

Deux ans après la mort de Tchinguis-Kan, ſes fils Zagataï & Taulaï, ceux de Zouzi-Kan & tous les grands Officiers de l'Empire, s'aſſemblèrent. Deux des principaux Seigneurs firent dans cette aſſemblée ſolemnelle la lecture des dernières diſpoſitions

de Tchinguis-Kan, & requirent enſuite Ougadaï d'accepter la ſouveraine puiſſance. Il s'en excuſa, & dit qu'ayant encore un oncle paternel & deux frères, il ſouhaitoit de tout ſon cœur que l'un d'eux voulût bien ſe charger des rênes du Gouvernement, & qu'il n'auroit garde de lui envier cet honneur. L'aſſemblée dura quarante jours, ſans qu'on pût venir à bout de la réſiſtance d'Ougadaï : ſes frères alors, voulant exécuter les intentions de Tchinguis-Kan, prennent ſon ſucceſſeur, l'un par le bras droit, l'autre par le bras gauche, le placent malgré lui ſur le Trône, & le couronnent du diadême de leur père. Ougadaï cède au vœu de ſa famille, aux empreſſemens de la nation; & pour juſtifier le choix qu'on venoit de faire, il commence ſon règne par rétablir l'ordre interverti dans ſes Etats pendant les deux années d'interrègne.

Dès qu'il eut remédié aux déſordres intérieurs, il réſolut de réprimer ceux auxquels l'éloignement de Tchinguis-Kan avoit donné lieu dans le Kitaï. Il s'y rendit avec une armée, en 627, (1230) époque de ſon avènement au Trône. Cette expédition fut heureuſe : tandis que, d'un côté, il emportoit les villes qui lui oppoſoient de la réſiſtance, de l'autre, ſon frère Taulaï-Kan battoit les meilleurs Généraux d'Altan-Kan. Celui-ci, réduit au déſeſpoir, ſe précipita, dit-on, dans un grand feu qu'il fit allumer exprès. La fin tragique d'Altan accéléra les conquêtes des deux Princes; elles furent l'ouvrage de quelques années. Taulaï-Kan mourut de maladie au Kitaï, & cette perte engagea Ougadaï à retourner dans ſes Etats. Avant ſon départ, il établit Machmout-Dlauzi Gouverneur-Général des Provinces qu'il venoit de ſoumettre à ſa domination.

SECTION LV.

634, de J. C. 1237.

Ougadaï-Kan envoya ſon fils Kajouk, avec Batou, fils de ſon frère aîné, Mangou, fils de Tolaï, & Baïdar, fils de Zagataï, avec des forces conſidérables vers les pays des Ourouſs, des Zirkaſs, des Boulgars, de Toura & des Baskirs. Ougadaï, après avoir donné au monde un rare exemple de déſintéreſſement, en voulant céder le ſouverain pouvoir à ſes frères, étoit bien loin de penſer que le courage fût le titre qui fait les Rois : auſſi généreux que brave, voulant vivre en paix dans ſes Etats, il forma le projet de jouir, & de rendre les autres heureux. En conſéquence, il fit bâtir à Karakoum, lieu de ſa réſidence, un magnifique palais. Il fit venir de la Perſe & de la Chine des Artiſtes & des Peintres habiles, pour y ajouter les ornemens convenables. Il enjoignit en même-tems à tous les Princes de ſa Maiſon de bâtir de beaux édifices à l'entour de ce palais. Il y fit élever une belle fontaine, ornée d'un tigre d'argent de grandeur naturelle, qui lançoit au loin une colonne d'eau. A quelque diſtance de ce palais, il conſtruiſit un parc de ſix journées de tour, qu'il remplit de toutes ſortes de bêtes fauves & autres gibiers, & qu'il fit fermer d'une double paliſſade de douze pieds de hauteur. C'eſt-là que, pour ſe délaſſer des affaires de l'Etat, il prenoit quelquefois le plaiſir innocent de la chaſſe avec les compagnons de ſes travaux.

Après une abſence de ſept ans, ſon fils Kajouk & ſes neveux revinrent de leur expédition couverts de gloire : les ſuccès de cette entrepriſe déterminèrent Ougadaï à donner une fête, dont juſques-là les Mongols n'avoient pas d'idée ; & pour la rendre plus ſolemnelle, il fit aſſembler tous les chefs de famille, leur donna des feſtins d'une magnificence extraordinaire, & diſtribua des préſens dignes d'un grand Prince, à tous ceux qui avoient eu

part

part à ſes triomphes. On aſſure que le nombre de ceux qui partagèrent cette allégreſſe publique étoit ſi grand, qu'il fut impoſſible de les compter.

Peu de tems après, Ougadaï fut attaqué d'une maladie violente qui l'enleva en peu de jours; & il fut regretté généralement de tous ſes Sujets. Ce Prince ne régna que huit ans.

SECTION LVI.

Nous paſſons ſous ſilence les règnes ſucceſſifs des fils d'Ougadaï, pour revenir aux époques qui ont un rapport direct à l'Hiſtoire de Ruſſie. Le Lecteur a vu que Zouzi-Kan, fils aîné de Tchinguis-Kan, mourut avant ſon père, & qu'il en fut extrêmement affligé. Ce Prince envoya Belgataï dans le pays des Kipzaks, pour y faire recevoir Batou, fils de Zouzi, en qualité de Kan, & le mettre en poſſeſſion de la ſucceſſion de ſon père. Son inſtallation ſe fit avec les marques d'allégreſſe & les réjouiſſances accoutumées. Mais à peine ces ſolemnités finiſſoient, qu'on reçut la nouvelle de la mort de Tchinguis-Kan. Belgataï & Batou-Sagin partirent incontinent pour Karakoum, & le nouveau Kan confia la régence de ſes Etats à ſon frère cadet, Togaï-Timour. A leur arrivée, ces Princes, ſelon l'uſage, paſsèrent pluſieurs jours à pleurer avec leur famille, la perte qu'ils venoient de faire. Après s'être acquittés des devoirs de la piété filiale, ils convoquèrent l'Aſſemblée générale de tous les Princes de la Nation, dont nous avons parlé Sect. LIV. Batou-Sagin & les cinq frères qu'il avoit amenés avec lui, accompagnèrent Ougadaï-Kan dans ſon expédition de la Chine. Ce furent la prudence & la bravoure de Batou-Sagin qui déterminèrent le Souverain des Mongols à lui confier ſon fils chéri, ſes neveux & une armée nombreuſe, pour aller ſoumettre les Ruſſes, les Bulgares, &c. Batou ayant pris la route de ſes Etats, ſon frère Togaï-Timour vint le recevoir ſur les

frontières avec toute la magnificence d'alors. Il le régala pendant trois jours, avec les Princes qui l'accompagnoient. Batou-Sagin fut magnifique à ſon tour; il ſignala ſon arrivée par des fêtes qui durèrent quarante jours. Ce fut à l'iſſue de ces réjouiſſances, que ce Prince fondit ſur la Ruſſie comme un torrent, & fit la terrible expédition que nous avons rapportée, Tome I, règne de George II, Vſévolodovitz, Sect. XXIV.

SECTION LVII.

C'eſt à la Cour de Batou-Sagin que le Moine *Rubruquis* fut envoyé par ſaint Louis, Roi de France. La deſcription qu'il a faite de ce pays, depuis le Boriſthène juſqu'au Jaïk, eſt très-exacte; mais ſon voyage depuis le Jaïk juſqu'à la Cour de Moungou-Kan, ne s'accorde pas toujours avec les connoiſſances certaines que nous avons aujourd'hui. Cependant il faut convenir que Rubruquis eſt le ſeul Ecrivain ancien qui nous ait donné une relation fidèle des Tatars, des pays qu'ils habitoient alors, & qu'ils habitent encore aujourd'hui. Ce qu'il rapporte de leur extérieur, de leurs mœurs, de leur nourriture, de leur habillement, eſt conforme aux relations modernes des Kalmouks, Tatars païens, qui forment la plus conſidérable des trois branches de la nation Turque, qui occupent à préſent la grande Tatarie. (*Voyez la note* I.) Les Kalmouks ſont les ſeuls qui conſervent encore la Langue Mongoule ou Turque dans toute ſa pureté. Ils habitent encore les mêmes contrées que Tchinguis-Kan habita après la conquête de la plus grande partie de l'Aſie. Comme ils ont conſervé les uſages, les coutumes, les mœurs & le culte que tous les Hiſtoriens attribuent à leurs ancêtres, on peut en conclure avec certitude que les Kalmouks ſont les vrais deſcendans des Mongols, & leurs Kans les ſucceſſeurs de Tchinguis-Kan.

Des trois branches de la poſtérité des Mongols qui occupent à préſent la grande Tatarie, les Tatars Mahométans habitent à l'oueſt vers la mer Caſpienne, les Kalmouks au milieu, & les Mongols à l'eſt vers la mer Orientale.

Voilà le précis fidèle des principaux évènemens que les Hiſtoriens Tatars nous ont tranſmis, avec un ordre chronologique, qui ne permet pas de les révoquer en doute. Ces évènemens ſont ſi nombreux, & accompagnés de tant de circonſtances, que, malgré le ferme propos d'être concis, il a fallu que l'Hiſtorien s'étendît peut-être au-delà des bornes qu'il s'étoit preſcrites. Mais il a pris le milieu entre la prolixité qui ennuie les Lecteurs, & le laconiſme qui leur fait déſirer des connoiſſances de détail. D'ailleurs, pourquoi chercheroit-on à refaire ce qui eſt bien fait? L'Hiſtoire des Huns ne laiſſe rien à déſirer à cet égard: il falloit à M. de Guynes autant de courage que de lumières pour débrouiller ce chaos hiſtorique, & dévorer l'ennui d'un travail ſi épineux.

SECTION LVIII.

Le caractère & le règne de Tchinguis-Kan, méritent de fixer un inſtant l'attention de ceux qui aiment à connoître les hommes qui ont joué un grand rôle ſur le théâtre du monde, & les cauſes des évènemens qui le bouleverſent & le pacifient tour-à-tour.

Tchinguis-Kan étoit né Général comme le Grand-Condé: il avoit du génie, une conception facile, & un grand amour pour l'ordre civil & la diſcipline militaire. La modération lui étoit naturelle; mais la révolte de ſes ſujets, après la mort de ſon père, l'indigna; les complots formés contre ſa perſonne & ſes états, le forcèrent à prendre les armes contre des Tribus rébelles; l'aigreur prit la place de la modération; & les victoires ſignalées qu'il remporta ſur ſes ennemis, lui firent naître l'idée de ne laiſſer

rien derrière lui ou contre lui. La preuve que ce Prince étoit né Général, c'eſt ſon adreſſe à ſe ſervir admirablement bien de la diſcipline contre le nombre. Il diviſa ſes troupes en pluſieurs corps de dix mille hommes. Chaque corps avoit ſon Commandant, appellé Touman-Agaſt; *Aga* déſigne un Chef, & *Touman* dix mille. Ces corps étoient ſubdiviſés en bataillons de mille hommes, qui avoient à leur tête un Mini-Agaſi, ou Commandant de mille. Ces bataillons formoient dix compagnies de cent hommes chacune, avec un Gous-Agaſi, ou Commandant de cent. Les compagnies, à leur tour, étoient partagées en dix pelotons de dix hommes, ayant chacun un Officier appellé Oun-Agaſi, Commandant de dix. Toutes ces diviſions étoient ſubordonnées les unes aux autres, & recevoient les ordres de Commandant en chef.

Thinguis-Kan fit plus encore: il établit une loi dans ſon armée, qui devoit faire des Héros de ſes ſoldats, & de ſes ſoldats autant d'amis entre eux: il ordonna que chaque corps d'armée ſe regarderoit comme ne formant qu'une ſeule Tribu d'Igours avec les autres, c'eſt-à-dire, comme auxiliaires, & que tous ceux qui ne voleroient pas au ſecours de leurs camarades lorſqu'ils les verroient en danger, ſeroient punis de mort.

Ce Prince ne laiſſa jamais une belle action ſans récompenſe; & il aimoit à louer la vertu. Mais auſſi il puniſſoit rigoureuſement l'inſubordination, le vice & le crime: il ne ſe contentoit pas de choiſir des hommes robuſtes pour la guerre, il falloit encore qu'il leur remarquât une ſorte de génie. Capable de tous les détails, c'étoit lui ſeul qui choiſiſſoit parmi les plus braves ſes Officiers, qui les chargeoit des expéditions dont il les croyoit capables; auſſi les ſuccès juſtifioient-ils toujours la bonté d'un choix, fait d'après une grande connoiſſance des hommes. Quand il s'agiſſoit d'entrer en campagne, chacun de ſes ſujets ſavoit pré-

ciſément ce qu'il devoit fournir à l'équipage de l'armée. Défendre ſa patrie étoit la taxe du ſoldat; le butin étoit ſa paie.

Après la victoire, Tchinguis diviſoit les priſonniers, & deſtinoit les meilleurs piétons à la garde des chevaux: les plus lourds d'entre les captifs étoient employés à celle des troupeaux. Un petit nombre de règlemens ſages, lui donnèrent une grande facilité à ſoumettre les Etats voiſins, où il n'y avoit aucune diſpoſition ſemblable. Tchinguis-Kan mérita le ſurnom de *Poliorcète* ou de *Preneur de villes*, qui avoit été donné à Démétrius, l'homme, ſans contredit, le plus célèbre de l'Antiquité pour l'attaque des places, & pour ſon habileté dans la Tactique. Les réjouiſſances qu'occaſionnoit le retour des armées chargées des riches dépouilles de l'ennemi, firent naître, parmi les Mongols, la cérémonie du triomphe; mais la nature de ce triomphe étoit un aiguillon plus puiſſant encore que celui des Romains pour leurs Généraux. Les feſtins & les réjouiſſances que donnoit Tchinguis, avoient un but moral: il ne manquoit jamais d'aſſembler, une fois chaque année, ſes Officiers, tant militaires que civils, pour s'aſſurer, de plus en plus, s'ils avoient la capacité néceſſaire à leurs emplois. C'étoit dans ces aſſemblées ſolemnelles qu'il avoit coutume de faire des promotions, qu'il diſtribuoit les éloges, les honneurs, les récompenſes à ceux qui s'étoient le plus diſtingués dans l'exercice de leurs fonctions. Tels étoient les hommes que les Ruſſes, les Polonois & les Siléſiens auront bientôt à combattre.

Tchinguis-Kan étoit, comme Alexandre, auſſi habile à conſerver ſes conquêtes qu'à les faire: dans la rapidité de leurs actions, dans le fort de leurs paſſions mêmes, ces deux Conquérans, qui ont tant de rapports ſemblables, avoient une ſaillie de raiſon qui les conduiſoit également. Si Tchinguis ne conſerva pas la modération d'Alexandre envers ſes ennemis, il n'en eut pas les défauts. Alexandre etoit colère; le vin & l'orgueil le dominèrent

ſur la fin de ſes jours ; le meurtre de Clitus, des vices groſſiers ; & la manie de vouloir paſſer pour le fils d'un Dieu, ſont des taches à ſa grande réputation. Tchinguis fut toujours ſobre & modeſte ; il eut des amis tendres, qui ne faiſoient que des actions louables & courageuſes. Quel dommage qu'il ne dût pas ſon élévation à des vertus douces ! Mais, après tout, s'il eſt odieux aux ames ſenſibles, c'eſt comme tous les Conquérans, qui immolent les hommes à leur ambition.

La diſcipline que Tchinguis-Kan établit parmi ſes troupes ; le commerce des ſecours réciproques entre chaque ſoldat ; l'eſprit de corps parmi les hommes de différentes Tribus qui combattoient ſous différens Chefs ; la diviſion de ſes troupes en différens corps de dix mille hommes chacun ; & les avantages conſtans que ces corps détachés remportèrent ſur les armées formidables du Sultan Mahamet, de l'Empereur de la Chine, & des Princes Ruſſes confédérés ; tant d'avantages réunis, prouvent l'erreur du ſyſtême établi en Europe depuis un ſiècle. On s'eſt imaginé fauſſement que la ſupériorité dépend du nombre, ſans faire attention qu'il eſt au moins très-difficile, ſi même il n'eſt pas impoſſible de faire ſubſiſter des armées prodigieuſes, & de trouver des terreins qui conviennent pour déployer leurs forces. Le parti le plus ſage & le ſeul peut-être que puiſſe prendre le Général qui commande une telle armée, c'eſt de la diviſer en pluſieurs petits corps, qu'il eſt forcé d'éloigner les uns des autres ; & alors, au lieu de deux cents mille hommes, il n'a pas plus de forces que ſi on ne lui en avoit donné d'abord que quarante mille, ſuppoſé que ce ſoit tout ce qu'il en ait pu garder. Or, cette armée prodigieuſe, diviſée en pluſieurs corps, doit néceſſairement être battue en détail, & diſſipée, pour peu qu'elle ait affaire à un ennemi intelligent, qui aura formé ſes troupes d'après le plan du vainqueur de la Perſe & de la Chine. L'expérience univerſelle & conſtante de la ruine

de ces entrepriſes, pour le ſuccès deſquelles on ne compte que ſur la multitude, n'a pu juſqu'ici faire revenir de ce préjugé, dont l'erreur eſt également démontrée par le raiſonnement & par les faits.

Timoléon, avec cinq mille hommes, épouvanta *Magon*, au point de lui faire abandonner *Icétas*, ſon allié. Les Carthaginois, honteux d'une fuite ſi lâche, envoyèrent en Sicile une armée de ſoixante-dix mille hommes de pied, avec une flotte de deux cents vaiſſeaux, & de mille bâtimens de tranſport, ſous les ordres d'*Aſdrubal* & d'*Amilcar*, les deux meilleurs Généraux qu'ils euſſent alors. Carthage y avoit envoyé des armées plus nombreuſes, mais non pas de mieux compoſées. Timoléon, avec ſix mille combattans, marche à eux, leur tue dix mille hommes, & fait quinze mille priſonniers. Ce fut *Annibal* qui, dans une autre circonſtance, combattit contre Rome, & non pas Carthage. En effet, cette République n'eut, pour ainſi dire, d'autre part dans cette grande guerre, que d'avoir permis à un de ſes Citoyens d'emmener vingt mille hommes d'infanterie avec lui, & ſix mille de cavalerie, avec leſquels il avoit projetté de dompter l'Italie, & de détruire le nom Romain. Ses ſuccès ſont ſi connus, qu'il ſeroit inutile de s'y arrêter. On ſait qu'il fût venu à bout de ſon deſſein, s'il eût été ſecouru, & qu'il fut obligé de retourner à Carthage, lorſqu'il ne lui reſtoit plus qu'à frapper les derniers coups.

Mais pourquoi remonter à l'Hiſtoire ancienne? (*Voyez la note* K). Nous deviendrions prolixe, ſi nous rapportions tous les exemples des malheurs inſéparables des armées nombreuſes: bornons-nous à un ſeul, & puiſons-le dans l'Hiſtoire moderne de Ruſſie. Demandez aux Ruſſes ce que devint cette grande armée aux ordres du Feld-Maréchal Apraxin, lorſque l'Impératrice Eliſabeth eut déclaré la guerre au Roi de Pruſſe? Ils vous répondront, malgré le mot de Frédéric, *que les Ruſſes ſont plus difficiles à tuer qu'à vaincre*, ils vous

répondront, dis-je, que cette grande armée éprouva le ſort de ſes pareilles : plus de la moitié des troupes périr ſans coup férir, par les marches, les fatigues, les beſoins, le mal-être, les maladies, & la contagion. Concluons-en que les grandes armées préſentent une perſpective effrayante dans le lointain ; mais qu'à meſure qu'on s'en approche, les chimères diſparoiſſent, & l'on découvre la foibleſſe réelle de ces grands corps.

SECTION LIX.

Après avoir donné aux Lecteurs le Précis de l'Hiſtoire ancienne des Tatars, nous allons le comparer avec les renſeignemens modernes que nous nous ſommes procurés, & dont nous ſommes redevables à deux Princes & à quelques Mourzas de cette nation.

1°. Que l'origine des Tatars, rapportée par pluſieurs Hiſtoriens de cette nation, & particulièrement par le Kan Aboulgaſi-Bayadour, eſt très-exacte.

2°. Que leur origine & celle de leurs ancêtres les plus éloignés, ſont les mêmes que celle des anciens Turks. Juſqu'à l'époque ou Tchinguis-Kan ſe rendit maître de tout le nord de l'Aſie, le nom Turk étoit le nom générique de tous les peuples connus ſous celui de Tatars. Que le nom Tatar n'appartient à aucune nation particulière, mais qu'il déſigne ſimplement le maître ou le poſſeſſeur d'une terre.

3°. Que depuis les conquêtes de Tchinguis-Kan, les nations voiſines des anciens Turks ne les ont plus déſignés que ſous le nom de Tatars, quoiqu'ils prennent toujours entr'eux le nom de Turks, & prétendent même qu'eux ſeuls ſur la terre ont le droit de le porter.

4°. Qu'ils ont une origine commune avec les Scythes.

5°. Que tous les Tatars, de quelque pays ou religion qu'ils puiſſent,

puiſſent être, ont une exacte connoiſſance des Atmaks ou Tribus dont ils ſont ſortis, & en conſervent ſoigneuſement la mémoire de générations en générations : & quoique, dans la ſuite des tems, une Tribu conſidérable vienne à ſe partager en pluſieurs Branches, on ne laiſſe pas de les compter toujours pour être de cette Tribu, malgré les divers noms ſous leſquels on les déſigne ; de ſorte qu'on ne trouvera jamais aucun Tatar, quelque groſſier qu'il ſoit d'ailleurs, qui ne ſache dire de quelle Tribu il eſt iſſu.

6°. Que chaque Tribu a ſon Kan, & chaque Branche un Chef particulier qui porte le nom de Mourza : ce titre eſt proprement une eſpèce de Majorat qui paſſe régulièrement d'aîné en aîné dans la poſtérité du premier Fondateur d'une telle Branche ou Tribu, à moins que quelque cauſe étrangère & violente ne trouble cet ordre naturel de ſucceſſion. Chaque Mourza doit prélever annuellement la dixme ſur les troupeaux des familles de ſa Tribu, & celle du butin qu'elle fait pendant la guerre. Toutes les familles d'une Tribu campent ordinairement enſemble, & ne s'éloignent pas du gros de la horde ſans en faire part au Chef, afin qu'il puiſſe ſavoir où les prendre, lorſqu'il juge à propos de les rappeller. Les Mourzas ſont conſidérés des Kans à proportion que leurs Tribus ſont nombreuſes. La raiſon en eſt palpable : les Kans ne ſont redoutables à leurs voiſins, qu'autant qu'ils ont ſous leur obéiſſance beaucoup de Tribus compoſées d'un grand nombre de familles. C'eſt en cela que conſiſtent la puiſſance, la richeſſe, la grandeur d'un Kan Tatar.

7°. Que l'on donne mal-à-propos le nom de *Horda* à une Tribu : ce mot n'eſt en uſage parmi les Tatars, que pour déſigner une Tribu aſſemblée, ſoit pour marcher contre l'ennemi, ſoit pour d'autres raiſons politiques.

8°. Que la coutume d'adopter le nom d'un Prince pour lui

marquer l'affection de ſes Sujets, a été de tout tems en uſage parmi les Tatars. Ousbek-Kan, qui régna avec beaucoup de prudence & de fermeté, & qui introduiſit le culte Mahométan dans toutes les Provinces de ſa domination, gagna tellement l'affection de ſes Sujets, que, pour lui en donner une marque publique, ils prirent tous le nom d'Ousbek, qu'ils ont gardé conſtamment. Avant ſon règne, ils n'ont jamais été connus ſous ce nom, qui eſt encore celui des Tatars de la grande Boukarie & du pays de Karaſs'm. Nous en avons rapporté des preuves plus anciennes, à l'article de Mogoull-Kan & de Tatar-Kan. Cette coutume eſt encore en uſage parmi leurs deſcendans. Le nom de Manſouéours que portent les Moungales de l'Eſt, a été pris de Manſouéou-Kan, triſaïeul de l'Empereur de la Chine. Dans ce ſiècle même, les Kalmouks Soongares, Sujets du Kontaïsk, ou Grand-Kan de cette nombreuſe Tribu, ont pris le nom de Kontaïski, pour donner à ce Prince une marque ſignalée de leur inviolable attachement. Une coutume ſi reſpectable, & ſi propre à perpétuer le bonheur que les bons Princes procurent à leurs Sujets, feroit honneur aux peuples les plus civiliſés. L'adoption d'un nom vraiment auguſte, ſeroit le gage de l'immortalité du Prince, & celui de l'amour, de la reconnoiſſance des peuples envers les bienfaiteurs des hommes. Quel aiguillon puiſſant pour leurs ſucceſſeurs! Le nom de *Henri-Francs*, ou de *Francs-Louis*, ſeroit encore plus cher aux cœurs patriotiques que celui de *François*.

9°. Qu'indépendamment de leur Hiſtoire, les Tatars ont un moyen pour ne jamais prendre le change ſur la Tribu dont ils deſcendent; & le voici. Chaque Tribu a ſon Enſeigne particulière, excluſive. Elles conſiſtent ordinairement dans un morceau de *Kitaïka*, de toile Chinoiſe, ou de quelque autre étoffe de couleur, d'une aune en quarré, qu'on arbore au haut d'une lance de douze pieds de longueur. C'eſt la coutume des Tatars

païens. Les Tatars Mahométans ne mettent communément ſur leurs Enſeignes que le nom de Dieu, en Langue Arabe, & plus bas, le nom des Tribus à l'uſage deſquelles elles ſont deſtinées. Les Kalmouks & les Mongols y mettent la figure de quelque animal, tel qu'un chameau, une vache, un cheval, &c.; & au-deſſous de cette figure, le nom de la Tribu : & comme toutes les Branches d'une Tribu conſervent toujours la figure repréſentée ſur les Enſeignes de la Tribu d'où elles tirent leur origine, en y ajoutant ſimplement le nom particulier de la Branche à l'uſage de laquelle elle eſt, ces Enſeignes leur tiennent lieu d'Arbres généalogiques. Lorſqu'une Horde eſt en marche, celui qui porte l'Enſeigne doit marcher à la tête de tout le corps, immédiatement après le Chef de la Horde; & dans les haltes il ſe place à ſa gauche : ce côté eſt la place d'honneur parmi tous les Mahométans.

10°. Que le nord de l'Aſie, qui forme aujourd'hui la partie Aſiatique du nord de l'Empire de Ruſſie, a été conquis par Tchinguis-Kan; que le vaſte pays des Kiptzaks, que les Turcs appellent Kapzak, a appartenu à Zouzi-Kan ſon fils, à Batou-Sagin ſon petit-fils, frère de Koplaï-Kan qui conquit la Chine, & devint le Fondateur de la Dynaſtie d'I-Ven. Que les ſucceſſeurs de Batou-Sagin ſont, 1°. Bourga, ſon frère; 2°. Mengou-Timour, frère de Bourga; 3°. Touda-Mangou, fils de Batou-Sagin, Prince injuſte qui perdit le ſceptre avec la vie; 4°. Tok-Tagou qui fut élevé au Trône de celui-ci, & ſuccédé par ſon fils Ousbek-Kan; 5°. enfin tous les Princes deſcendans de Togaï-Timour, fils cadet de Zouzi-Kan.

11°. Que ce fut Batou-Sagin qui s'empara de la Ruſſie méridionale, & la peupla de Colonies Tatares que l'on confond aujourd'hui avec les Ruſſes. Que les Jakoutskï, les Oſtiaks, & d'autres plus reculés encore, ne ſont point Tatars d'origine, &

que leur manière d'être & de vivre eſt totalement oppoſée à celle des vrais Tatars.

SECTION LX.

Il faut croire à ces Princes & à ces Mourzas, mieux inſtruits que nous de leur origine & de leurs faſtes nationaux. Ils prétendent inconteſtablement deſcendre des Scythes, & cette prétention eſt un aſpect ſous lequel ce grand peuple mérite d'être conſidéré.

Ce que nous connoiſſons des uſages & des mœurs Scythes, appuie fortement l'aſſertion des Tatars.

1°. Les Scythes ne cultivoient pas la terre; ils ſe nourriſſoient de troupeaux, & buvoient le lait de leurs jumens.

2°. Ils étoient vêtus de peaux d'animaux tués à la chaſſe : ils étoient auſſi adroits que les Tatars à tirer de l'arc; ils ſe ſervoient de flèches empoiſonnées, paſſoient les rivières ſur des ſacs remplis de liége, & n'avoient d'autres loix que l'inſtinct & le ſentiment des lumières naturelles. Les anciens Tatars étoient plus inſtruits : les circonſtances changent le moral de l'homme; & il eſt encore aujoutd'hui un grand nombre de Tatars païens qui n'en ſavent pas plus que les Scythes, mais qui ſont bien plus humains.

3°. Les Scythes immoloient à leurs idoles les priſonniers faits à la guerre : les anciens Tatars les employoient à des uſages utiles; & l'intérêt a appris aux Tatars modernes qui profeſſent le culte Mahométan, à les conſerver pour les vendre à des maîtres peut-être auſſi durs que les Scythes.

4°. Lorſque ces derniers ſe juroient une amitié inviolable, l'un d'eux ſe faiſoit une inciſion au bras, en recevoit le ſang dans un vaſe où chacun trempoit la pointe de ſon javelot, & le ſuçoit avec joie. Les Tatars trempent encore la pointe de leur ſabre

dans l'eau, & l'avalent dans la même circonſtance. Cet uſage m'en rappelle un autre. *Tacite*, en parlant des Parthes, de Mithridate & de Rhadamiſte, dit : » C'eſt la coutume de ces Rois, dans » toutes leurs alliances, après s'être donné la main droite, de » ſe faire nouer enſemble les deux pouces : on y fait une légère » piquure ; ſi-tôt que le ſang s'eſt porté aux extrémités, ils le » ſucent mutuellement. Cette union eſt pour eux la plus intime, » comme ſcellée du ſang des Parties contractantes «.

5°. Les Scythes étoient vagabonds, guerriers & brigands : la vie nomade & les exploits des Tatars ſont aſſez connus. Voilà des rapports frappans entre ces deux peuples, & voici ceux des Naoudeſſioux avec les Tatars.

Parmi les nations qui habitent au midi de la Baie d'Hudſon, on en trouve une dont la manière de vivre reſſemble exactement à celle des Tatars modernes : ce peuple forme la plus nombreuſe nation du Canada, connue ſous le nom de Naoudeſſioux, à qui les François n'ont donné que les deux dernières ſyllabes de leur nom. Ils habitent de grandes prairies, ſous des tentes de peaux fort bien travaillées, & dans le goût de celles des Tatars ; ils vivent du lait de leurs troupeaux, de folle avoine qui croît en abondance dans leurs marais, & de la chaſſe, ſur-tout de celle d'une eſpèce de bœufs couverts de laine qui ſe raſſemblent par milliers dans les terres.

Les Naoudeſſioux voyagent en troupes, & ne s'arrêtent qu'autant que l'abondance des vivres les retient. Une Tribu qui eſt cette année ſur le bord du Miſſiſſipi, ſera l'année ſuivante ſur ce qu'on nomme la Rivière orientale ; & ceux qu'on a vus dans un tems ſur la Rivière de Saint-Pierre, ſe trouvent enſuite loin de-là dans une prairie. Cette nation n'eſt pas mieux aguerrie que la plupart des Tribus Tatares d'aujourd'hui, qui ſe piquent de peu de bravoure, qui ne combattent que pour piller, qui lâchent

le pied devant des troupes diſciplinées, & qui fuient avec la même rapidité qu'elles attaquent. En perdant l'eſprit de conquête, elles n'ont conſervé que l'eſprit de rapine. Séparées les unes des autres par des diſtances conſidérables, diviſées d'intérêts, elles ſont ſubjuguées par les Empereurs de la Chine & de la Ruſſie, & languiſſent ſous des Kans, qui, peut-être, voudroient bien entreprendre contre leurs Suzerains, mais qui reſtent tranquilles par néceſſité : c'eſt le parti le plus ſage.

L'Empereur Kang-hi, qui ne diſoit jamais rien que de juſte, comme il ne faiſoit rien que de grand, peignoit le caractère des Tatars en deux mots. » Les Tatars ſont bons ſoldats, lorſqu'ils » en ont de mauvais à combattre; mais ils ſont mauvais dès qu'ils » ont affaire à de bonnes troupes «.

L'attaque des Tatars eſt la même que celle des Turcs, auſſi dégénérés qu'eux : elle eſt vive & fière : ils pouſſent bruſquement l'ennemi lorſqu'ils l'ont forcé à plier; mais ils ſont incapables d'un long effort, ſur-tout pour ſe défendre, s'ils ſont attaqués eux-mêmes avec autant d'ordre que de vigueur. Mais les Turcs ſont cependant encore plus dangereux dans l'attaque que les Tatars : ceux-là forment un triangle ſerré, qui ne préſente qu'un angle obtus à l'ennemi. Si cet angle enfonce les premières lignes, l'ennemi eſt perdu. La cavalerie profite de l'ouverture, & fait un carnage terrible; mais ſi l'angle eſt vigoureuſement repouſſé, alors le triangle ne préſente plus qu'une baſe facile à renverſer, & l'ennemi a beau jeu.

Rien n'eſt plus brave que le Turc Européen, & rien de plus lâche que le Turc Aſiatique. Attachés à leurs anciens uſages, & mépriſant tous ceux des nations civiliſées & aguerries, ils ſont idolâtres de la vieille Tactique qui les rendit autrefois ſi redoutables. La forme de cette Tactique paroît être la même que celle des Germains & des Gaulois. Dans les batailles, les gens de pied

formoient de longs triangles, appellés *coins*, la pointe tournée vers l'ennemi. La cavalerie diviſée par petits pelotons, dits *turmes*, de 32 chevaux, ſe plaçoit un peu en avant, comme *enfans perdus*. Toute cette ordonnance étoit cloſe & remparée derrière par les charriots.

Les Germains & les Gaulois, couverts du bouclier dans un choc rude, & marchant à pas de tortue, réſiſtoient comme un mur. Ils portoient pour Enſeignes des figures d'animaux féroces, ou d'autres choſes tirées de leurs bois ſacrés. Outre des eſpèces de clairons à la louange de leurs *Preux*, ils s'animoient par un cliquetis d'armes, en frappant contre leurs boucliers qu'ils élevoient ſur leurs têtes; ils les plaçoient enſuite contre la bouche, & élevant peu-à-peu la voix, ils pouſſoient un mugiſſement comme celui des vagues de la mer qui ſe briſent. La force & l'allégreſſe de ces cris étoient un préjugé pour la victoire. Dans la pourſuite de l'ennemi, l'infanterie ſe mêloit à la cavalerie, & la ſuivoit même au galop, ſe tenant aux crins des chevaux. Elle ſervoit à relever les cavaliers abattus, à tuer les chevaux des ennemis, & à tirer les bleſſés & les morts du combat. Les chevaux n'étoient dreſſés qu'à aller en avant, ſans ſe rompre, & à tourner ſi preſtement, qu'un eſcadron ſembloit ſe mouvoir tout d'une pièce. Cette maſſe animée enfonçoit preſque toujours les premiers rangs de l'ennemi, pénétroit juſqu'au centre des combattans, & les mettoit en déroute. C'étoit ainſi que les Germains & les Gaulois forcoient la fortune à leur céder la victoire. Les ſoldats ſont toujours des prodiges de valeur, quand ils ſont conduits par des Chefs qui combattent eux-mêmes en ſoldats.

Mais tout dégénère dans le phyſique & le moral des hommes comme dans la nature : tout n'a, tout ne doit avoir qu'un état ſtationaire. On ne doit donc pas être frappé de l'eſpèce de

fatalité qui tranſporte ſans ceſſe les ſuccès, la prééminence & la gloire des armes d'une contrée à une autre, & fait paſſer chaque peuple, à ſon tour, par tous les degrés marqués ſur le cercle des révolutions phyſiques & des viciſſitudes morales & politiques. Ces Chinois, ſans ambition, iſolés des peuples conquérans, comptoient quarante ſiècles de bonheur, & ſe croyoient à l'abri des tempêtes que l'ambition excite. Mais de la ſécurité trompeuſe qu'inſpire une longue proſpérité, ils paſſent ſous le joug des Tatars. Quel peuple oſera déſormais ſe repoſer ſur les lauriers de ſes Pères?

Lorſque le brave Ottoman poſoit, comme Tchinguis, les fondemens de ſon Empire, dans une Province de l'Aſie mineure, on étoit loin de prévoir qu'un jour les deſcendans de ce ſoldat heureux, foulant les cendres des Conſtantin & des Théodoſe, étendroient leur domination dans les trois parties du monde alors connu; qu'ils verroient flotter leurs étendards des bords du Dnèpre juſqu'à l'embouchure de l'Euphrate; qu'ils rendroient toutes les Iſles de l'Archipel tributaires de leur Puiſſance, & qu'ils réuniroient ſous un ſeul ſceptre plus de trente peuples différens. Que devient cette Puiſſance Ottomane, autrefois ſi vaſte, ſi majeſtueuſe, ſi redoutée? Jamais Empire fut-il menacé d'une révolution plus prochaine, plus inévitable, ſi ſa conſtitution politique & militaire ne change pas bientôt? Mais ce changement n'eſt peut-être pas auſſi éloigné qu'on le croit. Les Turcs, de l'aveu même de leurs ennemis, ont pour eux la bravoure, l'adreſſe perſonnelle, & le nombre. Nous prouverons, dans la ſuite, qu'Ibrahim Effendi a oſé démontrer à ſa nation le vice radical de ſes principes, les règles & la méthode à ſuivre pour rectifier ſon ancienne Tactique, & régénérer ſa conſtitution militaire. Ces détails intéreſſeront les Lecteurs.

NOTES.

NOTES.

Note A, *page* 9.

La ville de Tourkeſtan eſt ſituée au 45e degré 30 minutes de latitude, & au 89e degré de longitude, ſur la rive droite d'une petite rivière qui vient du nord-eſt ſe jetter dans la rivière de Sir. Cette ville eſt la réſidence d'un Kan des Tatars; elle eſt bâtie de briques, mais elle n'offre rien d'agréable que ſa ſitution. Le pays qui porte le nom de cette Capitale, eſt borné au nord par la rivière de Jemba & les montagnes des Aigles; à l'eſt, par les Etats du Kontaïsk, Grand-Kan des Kalmouks; au ſud, par le pays de Karaſs'm & la grande Boukarie; & à l'oueſt, par la mer Caſpienne. Il a aujourd'hui environ 70 lieues d'Allemagne dans ſa plus grande longueur, & à-peu-près autant en largeur. Il eſt partagé entre deux Kans Tatars, dont l'un, qui réſide à Taſchkant, occupe la partie orientale. Taſchkant eſt ſituée ſur la rive droite du Sir, au 45e degré de latitude, & au 92e degré 40 minutes de longitude. Le Kan qui l'habite eſt Chef de la Kaſatskia-Orda. L'autre Kan, qui fait ſa réſidenee dans la ville de Tourkeſtan, occupe la partie occidentale de ce pays : il porte le nom de Kan des Kara-Kalpaks, ou Tatars à bonnets noirs. Ces Chefs de brigands ſont Mahométans, ainſi que leurs Sujets. Le premier a plus de pouvoir que le ſecond. Les Kara-Kalpaks forment une Tribu particulière, qui campe d'ordinaire entre la rivière de Sir & la mer Caſpienne; & les Tatars ne ſont rien moins que diſpoſés à l'obéiſſance : ils ſont aſſez forts pour faire tête à leurs Chefs, & ils ont des Mourzas intéreſſés à diminuer l'autorité du Kan, qui les ont accoutumés à n'obéir à ſes ordres qu'autant qu'ils le jugent à propos. Les Kara-Kalpaks, brigands par état, ne vivent abſolument que de ce qu'ils volent aux Kalmouks & aux Sujets de la Ruſſie : ce ſont de vrais Arabes du Déſert. Ils s'aſſocient ſouvent aux Tatars de la Kaſatskia-Orda, paſſent enſemble les montagnes des Aigles, font des excurſions ſur le Tobol, l'Iſſet, l'Iſehim,

& inquiètent beaucoup les Ruſſes, qu'ils dépouillent, &c. Les réſidences dont nous parlons ne ſervent que pendant l'hiver. Tous les Princes Tatars Mahométans vont camper, pendant la belle ſaiſon, vers les bords de la mer Caſpienne, & aux environs de l'embouchure de la rivière de Sir dans le lac Aral.

Note B, *page* 11.

Le Lecteur ſe rappelle que le Royaume de Cachemire eſt ſitué à l'extrémité de l'Indoſtan, au nord de Lahor, & enclavé dans le fond des montagnes du Caucaſe, entre celles du grand & du petit Thibet, & celle de Raja-Gamon. La deſcription de ce Paradis terreſtre nous paroît digne d'être rapportée.

Les premières montagnes qui bornent Cachemire & qui touchent à la plaine, ſont comme les premiers degrés d'un magnifique amphithéâtre; elles ſont revêtues d'arbres & de pâturages qui nourriſſent de nombreux troupeaux de toutes eſpèces. Ces montagnes abondent en gibier, en lièvres, en perdrix, en gazelles, en animaux qui portent le muſc. Les abeilles y ſont en grand nombre. Mais ce qui eſt très-rare dans les Indes, on n'y trouve preſque jamais de ſerpens, de tigres, d'ours, ni de lions. Auſſi Bernier nomme-t-il ces montagnes, *des montagnes innocentes & découlantes de lait & de miel.* Au-delà des premières, il s'en élève ſucceſſivement d'autres beaucoup plus hautes, dont le ſommet eſt toujours couvert de neige, & ne ceſſe jamais d'être tranquille & lumineux, au-deſſus de la région des nuages & des brouillards. Une infinité de ſources & de ruiſſeaux en ſortent de toutes parts, & les habitans induſtrieux les diſtribuent avec art dans leurs champs de riz, & les conduiſent par de grandes levées de terre ſur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruiſſeaux & d'agréables caſcades, ſe raſſemblent & forment une grande rivière, qui tourne doucement autour du Royaume, traverſe la Capitale, & va trouver ſa ſortie à Baramoulé, entre deux rochers eſcarpés, pour s'emboucher delà dans divers précipices, & ſe rendre enfin vers Arek dans le fleuve Indus.

Les champs, d'une fertilité admirable, y reſſemblent à un grand jardin mêlé de bourgs & de villes, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de ſafran, & diverſes ſortes de légumes, entre leſquels on voit ſerpenter des canaux de formes différentes. Ce climat fortuné réunit aux productions de l'Inde, les plantes, les fleurs, les arbres, les arbuſtes, les vignes de notre climat, d'excellens melons de toutes eſpèces, & la plupart de nos herbes potagères.

La Ville capitale eſt ſans murailles aujourd'hui; elle a trois quarts de lieue de long & une demi-lieue de large. Elle eſt à deux lieues des montagnes qui forment un demi-cercle autour d'elle, & ſur le bord d'un lac d'eau douce, d'environ cinq lieues de tour. Ce lac, qui eſt le réſervoir des ſources vives & des ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes, ſe dégorge dans la rivière par un canal navigable. Les maiſons qui ſont ſur la rivière, ont preſque toutes un jardin; ce qui offre une perſpective charmante : pluſieurs ont un petit canal qui répond au lac, avec un petit bateau pour la promenade. Un côté de la ville regarde une montagne détachée des autres, & d'une vue très-agréable; elle offre ſur ſa pente pluſieurs belles maiſons avec leurs jardins : on découvre au ſommet une moſquée accompagnée d'un hermitage, & de quantité de beaux arbres verds qui lui ſervent comme de couronne. A l'oppoſite, on en découvre une autre, ſur laquelle on voit auſſi une moſquée avec ſon jardin, & un très-ancien bâtiment, qui doit avoir été un temple d'idoles, quoiqu'il porte le nom de *Trône de Salomon.*

La beauté du lac eſt augmentée par un grand nombre de petites iſles qui forment autant de jardins toujours verds, parce qu'ils ſont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embraſſés, mais tous droits, tous d'une hauteur extraordinaire, avec un ſeul bouquet de branches au ſommet, comme le palmier. Au-delà du lac, ſur le penchant des montagnes, on ne découvre que des maiſons de plaiſance. L'air y eſt toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vue du lac, des iſles & de la ville.

Le plus délicieux de tous ces jardins eſt celui qui porte le nom de Chalimar, ou Jardin du Roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'eſpace de cinq cents pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit à un cabinet qui eſt au milieu du jardin; & là commence un autre canal beaucoup plus magnifique, qui va juſqu'à l'extrémité de l'enceinte. Ce ſecond canal eſt pavé de grandes pierres de taille : ſes bords ſont en talus, de la même pierre ; & dans le milieu on voit régner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets-d'eau, ſans en compter un grand nombre d'autres qui s'élèvent d'eſpace en eſpace, de diverſes pièces d'eau arrondies, dont il eſt bordé comme d'autant de réſervoirs. Il ſe termine au pied d'un ſecond cabinet, élevé en dôme & bâti dans l'eau même, entre les deux grandes allées de peupliers. Ces cabinets ont une galerie qui règne à l'entour, & quatre portes oppoſées l'une à l'autre; deux deſquelles regardent les allées, & les deux autres donnent ſur les canaux oppoſés. Chaque cabinet eſt compoſé d'un grand ſallon, au milieu de quatre chambres qui ſont les quatre coins. Tout eſt peint ou doré dans l'intérieur, & parſemé de Sentences en gros caractères Perſans. Les quatre portes ſont très-riches, & ſoutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'idoles que Schak-Jehan fit ruiner. Ces colonnes ſont plus belles & plus riches que le marbre & le porphyre.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mongols donnent à ce Royaume le nom de Paradis terreſtre des Indes. Si ce n'eſt pas là le plus beau des jardins du monde, j'avoue que je ne m'y connois pas. Il a ſans doute ſervi à Milton pour la deſcription du jardin d'Eden, comme les jardins Chinois ont ſervi de modèle à ceux d'Angleterre, que l'on s'efforce d'imiter, lors même que la nature du terrein s'y refuſe.

Les habitans de Cachemire ſont très-ſpirituels, très-fins, induſtrieux & amis du travail. Le ſang y eſt beau. Cachemire renferme pluſieurs curioſités naturelles très-piquantes, & entr'autres des grottes de cryſtaux purs & de couleurs diverſes; une fontaine nommée Send-brari, qui, pendant le mois de Mai, coule & s'arrête régulièrement trois fois le jour, au lever du ſoleil,

ſur le midi & ſut le ſoir : ſon flux eſt ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Outre cette fontaine intermittente, la maiſon de plaiſance des anciens Rois de Cachemire offre une autre ſingularité : Achiavel eſt entourée d'une ſource d'eau vive qui jaillit du fond d'un puits, avec une violence, un bouillonnement & une abondance ſi extraotdinaires, qu'elle mériteroit le nom de tivière plus que celui de fontaine. L'eau, d'une pureté ſingulière, eſt ſi froide, qu'à peine y peut-on tenit la main. Elle forme dans les belles allées du jardin une quantité de jets-d'eau qui ne ſe reſſemblent point ; des réſervoirs pleins de poiſſons, & particulièrement une caſcade fort haute, formant une grande nappe de trente à quatante pieds de longueur, dont l'effet eſt encore plus admirable pendant la nuit, lorſqu'on a mis patdeſſous la nappe une infinité de lampions ajuſtés dans les petites niches du mur. Cette illumination curieuſe ptéſente les effets nuancés des pierres ptécieuſes que l'on expoſe à la lumière du ſoleil. (*Voyez l'Abrégé de l'Hiſt. Gén. des Voyages, Tome V, pag. 637 & ſuiv.*)

Note C, *page* 21.

Aboulgaſi entend par le pays d'Arabiſtan, ce que nous nommons l'Arabie, qui n'eſt plus contiguë à la Perſe que par une petite étendue de terrein aux environs de Baſſora : elle l'étoit davantage avant que les eaux du golfe Perſique euſſent couvett cette vaſte étendue de pays, qui marquoit autrefois la frontière entre l'Arabie & la Perſe. Marco-Polo, qui revint de ces voyages en 1235, rapporte que de ſon tems la ville de Baſſora, qui n'eſt maintenant éloignée que de quinze lieues de l'embouchure de l'Euphrate, étoit ſituée à moitié chemin, entre Bagdat & une ville appellée Chiſi, près de l'embouchute de cette rivière. Les eaux mêmes du golfe Perſique, qui ſont par-tout très-baſſes à l'oueſt du Détroit d'Ormus, prouvent aſſez que ce golfe ne peut être que l'effet de quelque grande inondation permanente de la mer des Indes. Les Hiſtoires anciennes offrent par-tout des traces de ces révolutions, dont M. le Comte de Buffon a ſi bien découvert les cauſes & détetminé les effets néceſſaires. C'eſt en conſé-

quence de ces effets que le continent de l'Aſie n'eſt plus contigu à celui de l'Amérique ; l'affaiſſement des terres par tant de cauſes naturelles, les inondations permanentes, le reflux ſur les terreins bas, ſont les ſéparations des continens voiſins. L'envahiſſement des terres orientales par les eaux, n'eſt arrivé que par les bouleverſemens multipliés de l'Océan Indien, qui ſont encore ſenſibles dans les mers méridionales. Mais tandis que ces mers engloutiſſent les terres, des ſédimens vaſeux, après la retraite des eaux, forment des Iſles & de nouvelles Contrées à l'embouchure des grands fleuves. C'eſt ainſi que le *Delta* d'Egypte, dont l'étendue ne laiſſe pas d'être très-conſidérable, n'eſt qu'un atterriſſement produit par les eaux du Nil, de même que la grande Iſle à l'entrée du fleuve Amour dans la Mer orientale de la Tatarie Chinoiſe, la Louiſiane près du Miſſiſſipi, & la partie orientale ſituée à l'embouchure de la rivière des Amazones, ſont des terres nouvellement formées par des dépôts ſemblables. Mais on ne peut choiſir un exemple plus frappant d'une contrée récente, que celui des vaſtes terres de la Guyane : leur aſpect rappelle l'idée de la nature brute, & préſente le tableau nuancé de la formation ſucceſſive d'une terre nouvelle. (*Voyez M. de Buffon, Epoques de la Nature, pag.* 210 *& ſuiv.*)

Note D, *page* 39.

La ville de Nam-Kin étoit autrefois la réſidence des Empereurs de la Chine ; elle eſt ſituée au 32e degré de latitude, à ſix ly de la rive méridionale de la grande rivière de Kiang. Cette ville a été autrefois d'une étendue prodigieuſe ; mais elle a beaucoup perdu de ſon premier luſtre, depuis que la Réſidence Impériale a été tranſportée à Pékin. Cependant, d'après les relations regardées comme les plus exactes, & les calculs des Académiciens & des Géographes François, Nam-Kin eſt encore plus vaſte que Pékin avec ſes douze grands fauxbourgs, d'une demi-lieue ou de trois quarts de lieue de longueur chacun. Le circuit des murailles de celle-ci eſt d'environ 15,400 toiſes, & l'enceinte de celle-là a 16,880 toiſes de pourtour. Si, d'après les Auteurs, on eſtime les douze

fauxbourgs de Pékin, chacun d'environ trente arpens, l'enſemble total eſt de 11,680 arpens; & ſi Nam-Kin eſt quarrée, ſa ſurface eſt de 13,950 arpens. Nous entendons parler ici d'arpens royaux, ou des Eaux & Forêts de France, c'eſt-à-dire, chacun de 51,344 $\frac{4}{9}$ toiſes quarrées, ou de 220 pieds de côté. Voyez l'Eſſai d'une Table Poléométrique ſur les grandeurs de quelques villes, par un Anonyme, qui doit moins à la naiſſance qu'au mérite perſonnel & à des connoiſſances utiles, le rang diſtingué qu'il occupe dans le Corps du Génie.

Aucune ville connue ne préſente un ſpectacle auſſi magnifique que Nam-Kin : ſon enceinte renferme pluſieurs millions d'habitans; &, ſelon moi, c'eſt un grand mal politique. Toutes ſes rues tirées au cordeau, ſont pavées de grands carreaux bleus: elles ſont larges par-tout, & ornées en pluſieurs endroits d'arcs de triomphe en marbre blanc; de cent toiſes en cent toiſes, elles ont des portes que l'on ferme pendant la nuit contre les voleurs. Les maiſons qui bordent les rues n'ont toutes qu'un ſeul étage; & l'uniformité, qui ennuie à la longue, produit ici un effet agréable. La ville de Nam-Kin eſt bâtie en quarré, comme le ſont preſque toutes les villes Chinoiſes : quoiqu'elle ſoit un peu éloignée de la rivière de Kiang, on y a pratiqué des canaux, par le moyen deſquels les bâtimens viennent juſques dans la ville. Le Vice-Roi des Provinces méridionales fait ſa réſidence en cette ville, & l'on y entretient en tout tems un corps nombreux de Tatars. C'eſt à Nam-Kin où l'on voit cette fameuſe tour de porcelaine, dont on trouve la deſcription dans les Itinéraires de la Chine.

Note E, *page* 50.

Le Sultan Mahamet avoit fait dépoſer le Calife de Bagdat. Ce Calife, en qualité de ſucceſſeur de Mahomet, auroit dû poſſéder ſeul la ſuprême puiſſance temporelle & ſpirituelle ſur les Muſulmans. Le Sultan s'étoit emparé de toute la puiſſance temporelle, & ne laiſſoit au Calife que l'ombre de la ſupériorité : il porta ſes prétentions ſi loin, qu'après avoir envahi toute la Perſe & pluſieurs autres Provinces conſidérables, il envoya une garniſon à Bagdat, & fit ſavoir au Calife *Naſir*, qu'il avoit le droit d'y ré-

ſider toutes les fois qu'il lui plairoit; & ſur le refus qu'on lui oppoſa, il obtint par la force ce qu'on n'avoit pas voulu lui accorder de gré; ce qui obligea Naſit à s'adreſſer à Tchinguis-Kan, pour l'engager à déclarer la guerre au Sultan Mahamet, Tchinguis étant alors le ſeul Prince de l'Aſie qui ne redoutât point la puiſſance du Schak de Karaſs'm. Mais à l'époque dont il s'agit, le Sultan vivoit en bonne intelligence avec Tchinguis, & celui-ci rejetta la propoſition du Calife : l'autre, qui en fut inſtruit, le dépoſa. La haine des Chefs de la Loi n'en devint que plus forte contre le Sultan; & la trahiſon qui livra Samarkant aux Mongols en fut la ſuite.

Parmi les Mahométans, chaque Gouvernement a un Chef particulier de la Loi, qui décide ſouverainement de tout ce qui intéreſſe la conſcience & la religion : tous les partiſans de ce culte obéiſſent à ſes ordres; les Cadis mêmes ou Juges doivent recevoir leurs inſtructions de lui, pour l'adminiſtration de la Juſtice : il a en outre la diſpoſition abſolue des biens légués aux Moſquées, aux Hopitaux, & à tous les uſages pieux; & comme ces legs ſont fréquens & ces biens conſidérables, tous les riches Muſulmans ſe faiſant un devoir de conſacrer, en mourant, une partie de leurs biens à des uſages charitables, ce Chef de la Loi jouit d'un crédit univerſel : ſon pouvoir eſt ſi grand, que, quand il a envie d'exciter des troubles, toutes les précautions du Prince ne peuvent empêcher l'Etat de tomber dans les déſordres les plus étranges. Le nom de *Mouſti* eſt particulièrement affecté au Chef de la Loi de l'Empire Ottoman, & le nom de *Sedre* à celui de la Perſe. Le Cadi eſt le Juge ordinaire dans les villes habitées par les Mahométans : il rend la juſtice ſur-le-champ, d'après les dépoſitions des témoins & ſur les pièces authentiques que les Parties peuvent produire, & cela ſans aucunes formalités & ſans frais; mais ce qu'on appelle le *tour du bâton* lui rapporte plus que les frais ne lui rendroient. Dans les cas graves & douteux, il doit prendre l'avis des Moulhas ou Docteurs de la Loi; & s'il s'agit de quelque crime qui mérite la mort, il ne peut faire exécuter le criminel, qu'après avoir donné connoiſſance du délit au Gouvernement. Ce Juge doit néceſſairement avoir bien étudié le Koran, qui eſt le code, la règle & le fondement de la Juſtice Turque.

Note

Note F, *page* 50.

Samarkant eſt fortifiée de remparts de terre gazonnée. Les maiſons y ſont bâties de bois & de briques : celles des perſonnes riches ſont de pierres, dont on trouve quelques carrières dans le voiſinage. Les habitans ſont induſtrieux. On prétend que ce ſont eux qui préparent le plus beau papier de ſoie qui ſe faſſe dans l'Aſie, & que ſa qualité ſupérieure le fait rechercher de tous les Etats de l'Orient. On aura peine à croire que cette ville avoit dans ſon ſein une Académie qui étoit fameuſe, il y a environ 120 ans : c'eſt un fait arteſté par des Hiſtoriens, & conſigné dans les Remarques ſur l'Hiſtoire Généalogique des Tatars. Tous ceux qui déſiroient s'inſtruire dans les Belles-Lettres, s'y rendoient des Etats voiſins, pour y faire leurs études. Le château deſtiné à la réſidence des Kans exiſte encore ; il eſt très-ſpacieux : mais, comme la Province de Ma-Ourenner n'a point aujourd'hui de Kan particulier, cet édifice eſt tombé en ruine. Lorſque le Kan de la grande Boukarie vient paſſer quelques mois à Samarkant, c'eſt dans l'été ; & il préfère, ſelon l'uſage, de camper ſous des tentes, dans les prairies voiſines de la ville. Ses environs produiſent des poires, des pommes, des raiſins & des melons d'un goût ſi exquis, qu'ils en fourniſſent l'Empire du Mogol & une partie de la Perſe. J'ai rapporté de mes voyages une ample collection de toutes les eſpèces de melons de l'Aſie, & ils n'ont pas dégénéré en France. Tous les gourmets qui en ont mangé, conviennent que ceux de la Boukarie l'emportent ſur les autres ; ils ont le goût de l'ananas, de la pêche, de la framboiſe, &c. J'ai trouvé l'art d'empêcher leur dégénération, & cet art eſt fort ſimple.

La petite rivière qui paſſe par Samarkant, & qui va ſe jetter dans la rivière d'Amu, vers le 92ᵉ degré de longitude, ſeroit d'une grande commodité pour la communication avec les Etats voiſins, ſi les habitans avoient l'induſtrie de la rendre navigable. Il ne manque rien à cette ville pour faire un commerce conſidérable, que d'autres Maîtres, & d'autres voiſins que les Tatars Mahométans, qui ſont auſſi frippons que les Tatars païens ſont amis de la bonne foi.

Note G, *page* 52.

C'eſt ſur les rives du fleuve Amu, l'Oxus des Anciens, que croiſſent ces excellens melons, & tous ces autres fruits délicieux qui ſont ſi recherchés des Perſans & des Indiens, & que l'on tranſporte même juſqu'en Ruſſie. Ce qui eſt arrivé à ce grand fleuve il y a un ſiècle, peut intéreſſer les Hiſtoriens de la nature, & c'eſt pour cela même que nous allons le rapporter.

L'Amu a ſa ſource au nord-eſt du Royaume de Cachemire, vers les frontières de la petite Boukarie, dans les hautes montagnes qui ſéparent les Etats du Grand-Mogol de la grande Tatarie. Ce fleuve traverſe la grande Boukarie en courant de l'eſt à l'oueſt; & dirigeant ſon cours ſur la même ligne, il ſe partage en deux bras dans le pays de Karaſs'm, à 40 lieues de ſon embouchure: le bras gauche coule vers l'oueſt, & ſe décharge dans la mer Caſpienne, à 38 degrés 20 minutes de latitude; tandis que le bras droit, après avoir paſſé devant la ville d'Ourgens, alloit ſe rendre dans la même mer, à 12 lieues au nord du premier. Il y a plus d'un ſiècle que le bras droit de l'Amu quitta tout-à-coup ſon ancien lit, à ſix lieues de l'endroit où il ſe ſéparoit de l'autre, ſans qu'aucun phénomène connu eût donné lieu à ce changement. Ses eaux ont pris leur direction vers le nord-oueſt, & vont ſe jetter dans la rivière de Kéſell, à l'oppoſite de la ville de Touk; de ſorte qu'aujourd'hui ſon ancien lit devant la ville d'Ourgens n'offre plus qu'un vaſte canal qui eſt à ſec. Cette révolution a été cauſe de la dépopulation de la ville & de ſes environs, qui manquoient d'eau pour arroſer les terres, & qui, malgré leur fécondité, ne rapportent rien, dès que l'eau vient à manquer.

Note H, *page* 57.

Derbent eſt ſituée ſur le bord occidental de la mer Caſpienne, au 41ᵉ degré 50 minutes de latitude. Cette ville eſt maintenant la clef de la Perſe, du côté de la Géorgie & du Dagheſtan. Les hautes montagnes du Caucaſe, qui règnent entre la mer Noire & la mer Caſpienne, viennent aboutir en cet endroit à cette dernière mer,

& ne laiſſent qu'une ouverture d'environ une petite lieue entr'elles. C'eſt dans cet eſpace que la ville de Derbent eſt bâtie : elle eſt diviſée en trois parties. La ville ſupérieure eſt bâtie ſur la croupe de la montagne ; c'eſt une eſpèce de citadelle où le Gouverneur & la garniſon ſont logés. La moyenne eſt au pied de la montagne, & c'eſt la ville proprement dite. La baſſe ville, qui eſt la plus grande, s'étend juſqu'au rivage de la mer ; elle ne contient pas un grand nombre de maiſons. Cette ville n'a qu'une rade qui eſt très-dangereuſe : toute cette côte n'eſt qu'une ſeule roche qui s'érend en avant dans la mer juſqu'à deux lieues, & de-là l'impoſſibilité de faire tenir aucune anere.

On prétend que les Anciens ont donné le nom de *Portæ Caſpiæ*, ou Portes Caſpiennes, à la ville de Derbent, & que c'eſt *Iskander*, Alexandre-le-Grand, qui la fit bâtir. Quoi qu'il en ſoit, les Perſans donnent encore à cette ville le nom de *Schaber-Journan*, qui ſignifie la Ville des Grecs. Sa longueur, de l'oueſt à l'eſt, eſt d'environ une lieue ; mais ſa largeur, du nord au ſud, n'eſt que de 450 pas. Elle eſt fortifiée de bonnes murailles qui entourent la citadelle, & vont aboutir à la mer. Le commerce de cette ville eſt, comme celui de Guinée, un commerce d'eſclaves, que les Alains, ſous le nom de Dagheſtans, y amènent en grand nombre. Ses habitans ſont Mahométans ou Juifs, & ceux-ci ſe diſent deſcendans de la Tribu de Benjamin. Les Ruſſes s'emparèrent de Derbent en 1722, & ils en ont augmenté les fortifications.

C'eſt à la hauteur de Derbent que commence la fameuſe muraille que les Perſans diſent avoir été élevée par leur Roi *Nav-Schirvan*, & qui s'étendoit de la mer Caſpienne à la mer Noire. De la hauteur de Derbent elle ſe prolonge de l'oueſt-nord-oueſt à travers les montagnes de la Géorgie vers la mer Noire. Ce qui reſte encore de cette muraille ancienne a par-tout trois pieds d'épaiſſeur. Sa hauteur actuelle eſt très-inégale : en quelques endroits elle eſt de ſix à ſept pieds, en d'autres ſeulement d'un à deux pieds ; elle eſt même entièrement abattue en plus d'un lieu. A la première vûe on la croit bâtie de pierres ; mais quand on l'examine de près, on trouve qu'elle eſt compoſée de terre pétrie de grèves & de coquilles, qui forment enſemble un corps ſi

ſolide, que la dureté même des meilleures pierres de taille ne l'égale pas. Pierre I, lors de ſon expédition en Perſe, eut la curioſité de viſiter les débris de cette muraille, & de la ſuivre auſſi long-temps que la ſituation du pays & ſes propres affaires le lui permettoient. Il ne ſe laſſoit point d'admirer la ſimplicité & la ſolidité de cette compoſition, par-tout ſi réſiſtante, qu'il fallut employer des forces conſidérables pour en ſéparer quelques morceaux. Comme il s'étoit avancé dans les montagnes, il en trouva un pan de quinze pieds de hauteur qui avoit réſiſté à la lime du tems, & qui étoit reſté dans ſon entier. Il eſt très-vraiſemblable que cette muraille, uniformément bâtie, ſubſiſteroit encore ſi elle n'avoit eu que les ravages du tems à craindre; mais la même main qui élève des monumens les détruit : les ruines ſont l'ouvrage des hommes. La plupart des villes, des bourgades & des villages des pays d'alentour, ſont formés des débris de cette muraille. L'utilité dont ſa compoſition peut être aux remparts des villes maritimes où la grève & les coquilles abondent, m'engage d'entrer dans tous ces détails : l'utilité eſt le premier but de l'Hiſtoire. On peut auſſi élever des quais & des parapets avec des lits de pierres & d'une mouſſe particulière, plus adhérente aux pierres & plus tenace que le mortier & le ciment. J'ai adreſſé, en 1771, un Mémoire à ce ſujet, avec des échantillons de cette mouſſe, au Miniſtre des Affaires étrangères. Ce moyen eſt le ſeul qui ait été trouvé dans un grand Etat, pour bâtir ſolidement dans l'eau. J'ignore l'uſage qu'on a fait de ce Mémoire, qui eſt le réſultat certain de la pratique.

Note I, *page 66.*

La grande Tatarie s'étend en longitude depuis le 75e degré juſqu'au 150e, en comptant depuis la rive orientale du Volga, juſqu'aux bords de la mer du Japon au nord de la Corée, ce qui fait une étendue de plus de 700 lieues d'Allemagne, en ſuppoſant la lieue de 4000 pas. Quoique ſa latitude ſoit inégale en pluſieurs endroits, on lui donne d'après un calcul moyen 250 lieues, en calculant du 38e degré juſqu'au 52e. Ainſi ſes bornes à l'eſt ſont l'Océan oriental : à l'oueſt elle eſt bornée par la mer Caſ-

pienne, & par les rivières du Jaïk & de Tobol, qui la ſéparent de la Ruſſie : une grande branche des monts Caucaſe, qui commence ſur la rive orientale du Volga, vers le 52ᵉ degré de latitude, & qui s'étend preſque en ligne directe vers l'eſt juſqu'à la mer Orientale, la ſépare au nord de la Sibérie; comme elle l'eſt au ſud par le Karaſſ'm, les deux Boukaries, la Chine & la Corée. Elle prend ainſi près de la moitié de l'Aſie. On diviſe aujourd'hui cette vaſte domination en deux parties; ſavoir, la Tatarie Chinoiſe au ſud-eſt, la Tatarie indépendante au ſud-oueſt La Tatarie Chinoiſe comprend le pays des Mantcheoux & celui des Mongols; ces derniers ſe diviſent en Mongols noirs & Mongols jaunes, ou Mongols Kalkas. Les noirs ſont ſéparés des jaunes par le grand déſert, appellé *Chamo* par les Chinois, & *Kobi* par les Tatars.

La Tatarie indépendante renferme le pays des Elouths ou des Kalmouks, les Ousbeks & le Tourkeſtan; elle s'étend depuis la mer Caſpienne & la rivière du Jaïk, du 72ᵉ degré de longitude vers les monts Altaï, (monts d'Or) juſqu'au 110ᵉ degré; & du 40ᵉ degré juſqu'au 52ᵉ degré de latitude. On lui donne environ 700 lieues de longueur de l'oueſt à l'eſt, & 300 dans ſa plus grande largeur du ſud au nord.

Cette portion de la Tatarie, comme l'a très-judicieuſement obſervé le Rédacteur de l'Abrégé de l'Hiſtoire générale des Voyages, a été le théâtre des plus grandes actions que l'Hiſtoire attribue aux Tatars de l'orient & de l'occident. C'eſt-là que le grand Empire de Tchinguis-Kan & de ſes ſucceſſeurs, prit naiſſance, & qu'il eut ſon ſiége principal, avant celui des conquérans Mantcheoux qui gouvernent aujourd'hui la Chine. Là, pendant pluſieurs ſiècles, on vit des guerres ſanglantes, & des batailles fameuſes, gagnées par de petits corps de troupes bien diſciplinées, qui décidèrent du deſtin de pluſieurs Monarchies détruites aujourd'hui. Là, toutes les richeſſes de l'Aſie méridionale furent pluſieurs fois réunies & diſſipées. Enfin, c'eſt dans ces déſerts, que les arts & les ſciences furent long-tems cultivés avec ſuccès, & qu'on vit fleurir quantité de puiſſantes Villes, dont on a peine à diſtinguer aujourd'hui les traces, & dont les noms mêmes ſont oubliés.

Note K, *page* 71.

En 1589, Henri IV, qui n'avoit que cinq à ſix mille hommes de troupes, fut attaqué à Arques par le Duc de Mayenne, qui en avoit environ trente mille ; les Ligueurs furent repouſſés de tous côtés, & enfin battus. On amena au Roi un priſonnier de diſtinction : Henri alla à ſa rencontre, & l'embraſſa en ſouriant. Celui-ci, qui cherchoit par-tout des yeux une armée, témoignoit au Roi ſa ſurpriſe de voir ſi peu de Soldats autour de lui : *Vous ne les voyez pas tous*, lui dit ce Prince avec la même gaieté, *car vous n'y comptez pas Dieu & le bon droit qui m'aſſiſtent.* C'eſt au ſortir de cette bataille qu'il écrivit à Crillon cette fameuſe lettre : » Pends-toi, brave Crillon ; nous avons combattu à Arques, » & tu n'y étois pas «.

A la journée de Fontaine-Françoiſe, Henri IV, avec un petit corps de cavalerie, mit en fuite les dix-huit mille hommes commandés par Ferdinand de Vélaſco & le Duc de Mayenne. Ce Roi des Braves fit par-tout des prodiges de valeur, parce qu'il étoit chéri des ſiens, qui étoient animés du même eſprit, parce qu'il donnoit toujours l'exemple à ſes ſoldats, & qu'il combattoit auſſi ſouvent pour ſa vie que pour la victoire. Il étoit chéri des ſiens, parce qu'il leur parloit toujours avec cette confiance qui précède les ſuccès. » Souvenez-vous « , diſoit-il aux Princes de Condé & de Soiſſons, avant le commencement d'une bataille contre le Duc de Joyeuſe, » ſouvenez-vous que vous êtes du ſang des Bourbons ; » & vive Dieu, je vous ferai voir que je ſuis votre aîné.... Et nous, » lui répondirent-ils, nous vous montrerons que vous avez de » bon cadets «. On ſait comment ce Prince haranguoit ſes ſoldats dans les périls les plus éminens : » Amis, leur diſoit-il, je ſuis » votre Roi, vous êtes François, voilà l'ennemi «. Enfin ce Monarque, *qui fut de ſes ſujets le vainqueur & le père*, n'avoit pas quinze mille hommes, lorſqu'en 1593 il aſſiégea Paris, qui contenoit alors plus de deux cents mille habitans.

2-3-26

Dessiné par Chevalier Dirigé par Ree Gravé par Milcom

HISTOIRE
PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE
DE LA
RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE SIXIÈME.

RÈGNE
DE JAROSLAF II, VSÉVOLODOVITZ.

1238.

SECTION PREMIÈRE.

Les horreurs qui ſuivirent la première victoire que les Mongols remportèrent ſur les Princes Ruſſes confédérés, n'étoient que l'annonce des jours de deuil, de ſervitude & d'humiliation qui devoient ſuivre cette fatale époque. Batou-Sagin, petit-fils de

Tchinguis-Kan, trouva que la vengeance des Mongols n'étoit pas encore ſatisfaite par les maux qu'ils avoient cauſés à la Ruſſie; il penſa que les Généraux de ſon aïeul ayant pénétré dans les provinces méridionales, c'étoit à lui de la ſoumettre par la force des armes.

Entre les peuples conquérans & féroces, il n'y a jamais qu'une raiſon déciſive, *la volonté d'envahir, jointe à la force:* la force, ſecondée de la fortune, fait la conquête, & le droit de conquête établit l'uſurpation.

Entre les nations civiliſées & polies, on ne va pas ſi vîte en beſogne: lorſque les Princes veulent ſe brouiller les uns avec les autres, l'urbanité politique veut que de part & d'autre on obſerve des procédés qui ont acquis force de loi. Les Princes rivaux doivent ſe faire un compliment manifeſte, dans lequel chacun d'eux cherche à établir ſes droits, ou à colorer ſes torts; & pour cela, on commence toujours par regarder derrière ſoi pour fixer la vue ſur des évènemens qui n'ont pas excité la moindre ſenſation ſur les eſprits aux époques où ils ſe ſont paſſés. Les Princes les ont vus tranquillement ſe préparer dans l'avenir, naître enſuite ſous leurs yeux, & finir avec la durée qui les emporte, parce qu'alors leurs ames étoient calmes. Mais changent-elles de diſpoſition? tout change à leur égard: à les entendre, l'avenir les alarme avec raiſon; le préſent les irrite; & le paſſé, déja loin d'eux, ſe rapproche pour leur préſenter une foule d'injuſtices qu'ils n'avoient pas apperçues. C'eſt ici que commencent les gros mots.

Celui qui a tort dit ordinairement à celui qui a droit: *Si ce n'eſt pas toi qui as troublé l'eau, c'eſt donc ton père.....* La querelle s'échauffe; on court aux armes; l'*ultima ratio Regum* tonne; on s'entre-détruit, & ſouvent pour une grimace que deux Miniſtres de mauvaiſe humeur ſe ſont faite d'une extrémité de l'Europe

à

à l'autre. C'eſt ainſi que les querelles perſonnelles des hommes en place deviennent ſouvent des querelles d'Etat, quand il s'agit de ſatisfaire leurs deſirs altiers ou leur animoſité particulière; & dans ce cas, ils ne manquent jamais de tranſgreſſer les loix, de violer les traités les plus ſaints, pour renverſer toutes les barrières, ſe jouer également & de la confiance de leurs Maîtres, & de la liberté, de l'honneur, de la vie de leurs concitoyens. On peut donc mettre en principe, *que ſi les faits révoltans produiſent quelquefois la rupture entre les Cours, plus ſouvent encore c'eſt la rupture, ſans motifs prépondérans, qui empoiſonne les faits.* Ici, la France doit des éloges au Miniſtre modéré & paiſible qui a le département des affaires étrangères (1); ces éloges ſeront avoués de toutes les Cours de l'Europe.

SECTION II.

George II n'eſt plus, & les Tatars ſe ſont retirés de la Ruſſie. A peine Jaroſlaf eſt-il aſſuré de leur retraite, qu'il fait inſtaller à ſa place ſon fils Alexandre ſur le trône de Novogorod, & va prendre poſſeſſion des décombres de Volodimir. Il rappelle dans cette ville les habitans diſperſés, & diſtribue des apanages ruinés à quelques Princes de ſon ſang. Des cendres encore fumantes, des villes remplies de cadavres, loin de lui inſpirer de l'horreur pour la guerre, ſemblent l'y exciter; la haine eſt le ſentiment qui maîtriſe ſon cœur; il s'arme, & pourſuit un Prince, dont il croit avoir lieu de ſe plaindre, juſques dans la principauté de Galitch; il le fait priſonnier, ainſi que ſon épouſe.

SECTION III.

Batou-Sagin, en regagnant le Kaptchak, avoit envoyé un corps d'armée au ſud-eſt de la Ruſſie, & aux ordres de Mangou-Kan.

(1) M. le Comte de Vergennes.

Ce corps s'empara de Péréiaſlavle & de Tchernigof. Celle-ci ayant plus réſiſté que l'autre, fut livrée au fer & au feu. L'Evêque de cette ville tomba entre les mains des vainqueurs, qui le traitèrent avec diſtinction, & lui rendirent la liberté. Ce traitement, qui étoit une ſuite des principes de Tchinguis-Kan ſur le culte religieux, & du reſpect qu'il témoigna toujours à ſes Miniſtres, s'eſt perpétué chez les Mongols. Adorateurs d'un ſeul Dieu, ils révèrent par-tout les Miniſtres de la Divinité, ſans avoir égard à la différence des dogmes. Telles ſont les conſéquences des idées vraies, &, pour ainſi dire, innées chez tous les hommes.

Le Général Tatar ne devoit pas ſe borner à la priſe de Péréiaſlavle & de Tchernigof; ſes ordres portoient de marcher vers Kiof, & de s'en emparer, s'il étoit poſſible. Mikaïl, fils de Jaroſlaf, jouiſſoit de cette principauté; & le Général lui fit dire, que s'il deſiroit conſerver ſa Capitale, il devoit ſe ſoumettre aux Mongols. Mikaïl, en voulant éviter le reproche d'une lâcheté, ſe rend coupable d'un crime; & fait aſſaſſiner les Députés de Mangou. La crainte accompagne toujours le crime : le Prince de Kiof, redoutant le courroux & la vengeance des Tatars, abandonne ſa réſidence, & fuit en Hongrie. Ce n'eſt pas en ſe montrant plus féroce que le vainqueur, qu'on déſarme ſa colère; c'eſt en lui donnant des exemples d'humanité. Mais les Princes Ruſſes étoient-ils plus humains que les Tatars ? Leur hiſtoire dépoſe contr'eux.

SECTION IV.

1240.

Roſtiſlaf, Prince de Tchernigof, profite de la fuite de Mikaïl pour uſurper le trône de Kiof. Il en eſt chaſſé par un autre Prince qui, n'oſant pas tenir les rênes du Gouvernement, s'éloigne de la ville, & en confie la défenſe à un Boyar, nommé Démitri. Ce *Nameſtnik*, ou Lieutenant du Souverain, étoit plus grand

que ſon Maître, puiſqu'il mérita l'eſtime & l'admiration des Tatars. Leur Général avoit rendu compte à Batou-Sagin du meurtre de ſes Députés, &, ſur cet avis, ce Prince vint lui-même aſſiéger Kiof. Avant de commencer les opérations du ſiége, il fit propoſer aux habitans de ſe rendre à des conditions favorables : il vouloit s'emparer de la ville par la douceur, & la conſerver au lieu de la détruire. Démitri, qui la défendoit, ne leur permit pas d'accéder à aucune propoſition ; & ſur le refus, Batou-Sagin en forma le blocus, & fit battre les murs de tous les côtés avec les machines deſtinées à cet uſage. La brèche eſt faite, les Tatars montent à l'aſſaut. Les aſſiégés leur oppoſent une réſiſtance vigoureuſe ; ils ſe défendent ſur la brèche pendant le jour, profitent de la nuit pour élever un mur autour de l'Egliſe de Sainte-Sophie, & dès le point du jour le combat ſe renouvelle avec une fureur égale. Le brave Démitri, qui étoit le défenſeur de Kiof & l'exemple du courage, eſt grièvement bleſſé & ſes bleſſures le forcent à ſe retirer. Les citoyens au déſeſpoir abandonnent la brèche, & ſe retirent dans le retranchement de Sainte-Sophie.

Une multitude ſans Chef reſſemble, en quelque ſorte, à un corps ſans ame : tandis que, d'un côté, les citoyens défendent la nouvelle muraille, de l'autre, les plus timides, c'eſt-à-dire le plus grand nombre ſe rend ſur les voûtes de l'Egliſe, qui s'écroulent par le poids, écraſent ceux qui s'y étoient réfugiés, & détruiſent, en partie, le retranchement. Maîtres de la ville, les Tatars en fureur ſe permirent de grandes cruautés. Mais Batou-Sagin les fit ceſſer : aſſez généreux, aſſez grand pour reſpecter les talens militaires & la valeur de Démitri, il le traita moins en captif qu'en ami ; il pardonna aux habitans qui avoient fait une ſi belle défenſe, & leur permit de reſter dans la ville, ſous les ordres de ſes Lieutenans.

SECTION V.

La prise de Kiof annonçoit aux autres villes le sort qu'elles alloient subir. Dans cet état de consternation générale, comment oser seulement former le dessein de se défendre contre un vainqueur devant lequel la défense n'avoit, pour ainsi dire, que le premier vol ? & quel moyen de résister à-la-fois au courage guidé par l'expérience, à une discipline exacte, à un débordement de Tatars dont le butin étoit la paie ; à la violence, aux massacres, aux déprédations ? Le salut public n'avoit plus d'asyle ; dans cette extrémité, il falloit, ou fuir, ou laisser les Tatars conquérir & régner. C'est aussi ce que firent les Russes. Galitch, Volodimir en Volhynie, & plusieurs autres villes se rendirent à Batou Sagin.

SECTION VI.

La fureur est trop violente pour être durable, & la rage même a des intervalles de calme entre ses accès. Après les premiers transports de fureur qu'avoit éprouvés Batou-Sagin, lorsqu'il apprit le meurtre des Députés de Mangou son Général, ce Prince comprit qu'à force de détruire, il ne régneroit plus que sur des déserts : l'ambition de régner sur autre chose vint au secours des Russes. Les conquêtes se suivoient de près ; mais le vainqueur, plus humain, faisoit diminuer les ravages de jour en jour. Batou-Sagin plus calme, & rendu à lui-même, avoit du plaisir à s'entretenir avec le généreux défenseur de Kiof. Celui-ci, cherchant à éloigner de la Russie un ami si redoutable, lui parloit souvent des richesses de la Pologne & de la Hongrie ; & ce fut, dit-on, par ses conseils que le Prince Tatar résolut d'en faire la conquête. Les hommes courageux se laissent aisément tromper : en leur montrant toujours le point de vue qui les affecte, il est facile de les éblouir, & de les conduire sans qu'ils

s'en apperçoivent. Ce projet de conquête fut preſqu'auſſi-tôt exécuté que formé : les Tatars traverſent la Pologne avec une célérité ſurprenante, & s'avancent juſqu'aux portes de Cracovie.

Boleſlas V étoit nul ſur le Trône, & la Pologne ſans Roi. Fils indigne de Lezko, qui fut un Prince juſte, humain, modeſte & paiſible, Boleſlas n'étoit qu'imbécilement dévot : une plus grande imbécilité encore, c'eſt peut-être de lui avoir donné le ſurnom de *Chaſte*, parce qu'il vécut dans la continence la plus auſtère avec une épouſe vertueuſe, jeune & belle. Ce Prince, à l'arrivée des Tatars, oſa à peine ſortir de ſa capitale. Cependant une bataille ſanglante ſe livre dans les plaines de Cracovie, & les Polonois ſont battus. Boleſlas s'enfuit en Hongrie ; & ne s'y croyant pas en ſûreté, il va ſe cacher dans un monaſtère de l'Ordre de Cîteaux, ſitué au fond de la Moravie. Le peuple, abandonné de ſon Roi, ſe ſauve où il peut : ceux qui n'émigrent pas vont ſe cacher dans les marais & dans les forêts les plus inacceſſibles.

SECTION VII.

Les Tatars font un butin immenſe, & pourſuivent leur route, emmenant avec eux une multitude d'hommes. Ils pénètrent dans la Siléſie, taillent en pièce un ſi grand nombre de troupes à la bataille de Lignitz, qu'ils remplirent, au rapport des Hiſtoriens Orientaux, neuf grands ſacs des oreilles qu'ils avoient coupées. Après cette expédition, ils marchent vers Breſlau, qu'ils trouvent encore fumante de l'incendie que ſes citoyens mêmes y ont allumé à leur approche, avant de ſe retirer dans le château. Ils en forment le ſiége, & ſe flattent que bientôt la famine les en rendra maîtres. Mais un phénomène, dit-on, paroît tout-à-coup dans le ciel ; l'air s'enflamme pendant la nuit ; des arcs & des traits de feu paroiſſent ſe détacher & fondre ſur les aſſiégeans : la terreur s'en empare : leurs prétendus ſorciers donnent une interprétation ſiniſtre

à ce phénomène ; les Tatars fuyent avec précipitation, & reviennent ſur leurs pas. Les Siléſiens attribuent à un miracle cette fuite ineſpérée & la délivrance de leur ville, & rendent à Dieu des actions de graces ſolemnelles. On ne peut certainement qu'approuver ces tranſports de reconnoiſſance envers le Créateur & le Conſervateur de toutes choſes : mais les prodiges déshonorent l'Hiſtoire, & nous penſons que l'exercice de la Foi ne détruit point ici l'exercice de la Raiſon (1).

(1) Le Créateur nous a donné en partage deux inſtrumens pour juger ſainement les choſes : le bon ſens pour toutes celles qui ſont du reſſort de l'eſprit : le cœur pour toutes celles qui appartiennent au ſentiment. Mais ces inſtrumens ont leurs bornes : l'entendement eſt fini ; il ne peut appercevoir que les points intermédiaires de la chaîne immenſe qui embraſſe le monde & les êtres, & dont les extrémités ſe dérobent à ſa foibleſſe. Le cœur, de ſon côté, renfermé dans une ſphère étroite, ne s'élance pas d'abord au-devant des objets : l'un & l'autre avoient beſoin d'un ſecours toujours préſent. Nos ſens ſont auſſi les meſſagers de l'ame & du cœur, les ponts de communication des objets extérieurs pour arriver à l'un & à l'autre ; c'eſt par eux ſeuls que le cœur étend ſon exiſtence hors de lui-même par le ſentiment. Ces organes toujours ouverts aux ſenſations, les reçoivent ; & l'impreſſion, qui en eſt l'effet, correſpond néceſſairement avec le ſens intérieur : cette correſpondance fait naître une idée qui eſt la copie de l'impreſſion même. C'eſt ainſi que le cerveau & le cœur ſont les deux centres où aboutiſſent les réſultats de tous les ſens du dehors : c'eſt-là que ſe forment les images de tous les objets ; que l'ame en reçoit toutes les impreſſions, comme une glace reçoit celles des objets préſens. Ces effets ſont certains ; l'intelligence & la ſenſibilité ſont les attributs de l'ame. Mais ſi les ſens extérieurs & le ſentiment interne, qui ſont correſpondans, fourniſſent les matériaux de nos idées, & conſéquemment ceux de nos penſées, ne doit-on pas les conſidérer comme les premiers reſſorts de l'intelligence & les mobiles du jugement ? Quand l'ame voit l'objet préſent dans l'image que lui en offre le ſens intérieur, cette vue eſt la *perception*. Si elle reproduit d'elle-même cette image, quand l'objet eſt éloigné, cette reproduction eſt ce qu'on appelle l'*imagination*. Quand elle en fait, au beſoin, renaître l'idée, avec la certitude de l'avoir eue, c'eſt la mémoire. Elle ſe forme enſuite des principes qui lient les rapports de ces objets entr'eux : ce lien rend nos réflexions réglées ; & celles-ci produiſent les raiſonnemens ſuivis. Mais nos ſens ne ſont pas infaillibles ; les impreſſions

Il eſt permis à un Hiſtorien, auſſi éloigné du pyrrhoniſme que d'une crédulité ridicule, d'indiquer les cauſes phyſiques des phénomènes que les peuples groſſiers regardent toujours comme des effets ſurnaturels. La ſuperſtition eſt la plus dangereuſe ennemie de la Religion, qui eſt la règle de nos mœurs & le gage de notre bonheur.

SECTION VIII.

Les anciens ont appellé *Cœli ardores*, le phénomène igné que les Siléſiens & les Polonois regardèrent comme le ſigne viſible d'un miracle en leur faveur. On a obſervé, & c'eſt une choſe remarquable, qu'avant l'année 1716, les phénomènes de cette nature étoient auſſi rares qu'ils ſont devenus fréquens depuis cette époque. Quelle peut en être la cauſe? Je l'ignore.

Quoi qu'il en ſoit, le tems de leur apparition commence à la fin de Novembre, & dure juſqu'au mois de Mai; plus on s'enfonce dans le Nord, plus on eſt près du Pôle, & plus ces météores ſont fréquens. Ils ne commencent à paroître que trois ou quatre heures après le coucher du ſoleil, & dans la partie la plus élevée de l'atmoſphère, depuis 40 à 50 milles de hauteur perpendiculaire. Il faut les avoir vus pour ſe former une juſte idée de ce magnifique ſpectacle, toujours terrible aux

---

peuvent les tromper & l'eſprit eſt ſujet aux mépriſes des ſens. Alors le ſentiment interne préſente à l'ame une image infidèle : l'erreur amène toujours le mauvais raiſonnement: les déciſions précipitées donnent des probabilités, & quelque choſe de moins encore, pour des faits; & c'eſt préciſément dans les cas pareils où le doute méthodique eſt indiſpenſablement néceſſaire : il eſt la bouſſole de l'ame. On ne peut donc d'une ſimple apparition inférer une exiſtence réelle, parce qu'elle ne peut être qu'arbitraire ou aventurée. La raiſon eſt le réſultat pur & ſimple de nos facultés intellectuelles; mais le bon ſens eſt la raiſon de l'ame; & ce Juge éclairé ne prononce jamais que d'après l'évidence & la clarté des idées, la certitude des faits, & la relation des cauſes & des effets entr'eux.

yeux du vulgaire ; & c'eſt pour ceux qui ne l'ont jamais vu, que nous allons le décrire d'après nature; les Lecteurs inſtruits peuvent ſe diſpenſer de lire cette deſcription : il faut écrire pour tout le monde.

On obſerve d'abord une zône étendue, d'un noir foncé, qui ſert de baſe à des ſegmens de cercle, à des arcs doubles, quelquefois triples, qui regardent toujours le nord, & qui offrent des variétés infinies.

A cette première décoration, ſuccède bientôt un tableau mouvant de toutes ſortes de figures : on voit ſortir de cette zône obſcure, des jets brillans de lumière dont les rayons ſont divergens; des aigrettes qui forment l'iris, ſe croiſent en tout ſens, & parcourent des directions obliques. Les jets les plus élevés vont ſucceſſivement ſe réunir à un centre commun auprès du Zénith, en gliſſant les uns ſur les autres de même manière que les ſcènes d'un ſpectacle. Ceux de ces jets qui occupent la partie inférieure de la zône, reſtent perpendiculaires à l'horiſon.

Dans la plus grande magnificence du phénomène, on voit ſe former une eſpèce de couronne lumineuſe vers le Zénith. Les Phyſiciens les plus inſtruits, aſſignent à ce phénomène la cauſe ſuivante, qui peut-être n'eſt pas la véritable.

» Le ſoleil, diſent-ils, eſt environné d'une atmoſphère qui » nous éclaire, & qui s'étend quelquefois juſqu'au-delà de 30 » millions de lieues.

» Lorſque les dernières couches de l'atmoſphère ſolaire ne » ſont pas éloignées de la terre de plus de 60 mille lieues, elles » tombent alors vers notre globe, en vertu des loix de la gra- » vitation mutuelle des corps. La matière lumineuſe de l'atmoſ- » phère ſolaire ſe précipitant en aſſez grande quantité dans » l'atmoſphère terreſtre, elle doit néceſſairement produire les » effets ſinguliers que nous venons de rapporter «.

Ce

Ce phénomène, qui attire l'attention des Phyſiciens, & qui eſt digne de leurs recherches, eſt, pour les peuples voiſins du Pôle, un dédommagement de l'abſence du ſoleil : la terre eſt horrible dans ces climats, lorſque cet aſtre les a quittés. Les fréquentes aurores boréales qu'on y voit y éclairent le Ciel, & préſentent aux yeux des feux nuancés de toutes les couleurs, ce qui dépend des différens mouvemens & des différentes formes de la matière lumineuſe. Elles reſſemblent ſouvent à des drapeaux de taffetas flambé que l'on feroit voltiger en l'air Quelquefois elles tapiſſent certains endroits du Ciel en écarlate, & c'eſt alors que le peuple les prend pour des ſignes certains de quelques grands malheurs. Au ſurplus, ceux qui regardent ces météores avec d'autres yeux que les Phyſiciens, y voient tout ce qu'ils veulent, & j'en ai été le témoin. Les uns me diſoient : » Voyez ces vaiſſeaux avec leurs voiles, ces châteaux antiques, » ces tours renverſées. . . . Ne voyez-vous pas, diſoient d'autres, pendant la guerre de la Ruſſie contre la Porte, » ne voyez-vous pas » ces chars enflammés, ces armées qui combattent «? Ne ſeroit-ce point les prodiges de cette nature qui ont pu donner aux Poètes l'idée de l'Olympe, comme la vue des nuages groupés peut avoir fait imaginer la deſcente des Dieux du haut de l'Empirée ? Chaque peuple retrouve dans les Cieux, par les phantômes de ſon imagination, ce que ſes yeux ont vu ſur la terre. Appliquons cette vérité aux Tatars. Les aurores boréales ſont infiniment rares dans les contrées de l'Aſie, & les phénomènes céleſtes qu'on y obſerve, ne reſſemblent point à ceux du Nord. Il faut donc pardonner aux Tatars la terreur panique qui arrêta leurs armes victorieuſes devant Breſlau. Laiſſons-les en bataille devant Lignitz, où ils défirent courageuſement les Polonois, les Allemands, les Siléſiens & les Chevaliers Teutoniques, tous confédérés pour s'oppoſer à leurs incurſions.

SECTION IX.

1240.

Les guerres civiles produiſent toujours des calamités de plus, & il ſemble que les revers amènent de nouveaux malheurs. Aucun peuple ſur la terre ne fournit autant de preuves de cette vérité que le peuple Ruſſe ; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a mis cette vérité en proverbe. Au moment où la Ruſſie étoit en proie à l'ambition de ſes Princes, les Tatars la ſubjuguent ; & s'ils lui accordent quelque répit, tous ſes voiſins cherchent à profiter de ſes déſaſtres. Tandis que les Lithuaniens fondent ſur Smolensko, d'autres peuples attaquent d'autres contrées. Jaroſlaf repouſſa les premiers ; & ſon fils Alexandre, Prince de Novogorod, fit tête aux autres. La Livonie & l'Eſtonie étoient alors ſous la domination des Chevaliers *Porte-glaives ;* & cette milice apoſtolique avoit été inſtituée pour étendre & affermir le Chriſtianiſme dans ces provinces. Ces Chevaliers dévots, ſanguinaires & uſurpateurs, formèrent le projet de tirer parti des malheureuſes circonſtances où étoit la Ruſſie, & d'ajouter quelques-unes de ſes provinces à celles dont ils s'étoient rendus maîtres par la force des armes. Ils demandèrent des ſecours aux Rois de Danemarck & de Suède. Celui-ci ſe mit à la tête d'une armée, la conduiſit ſur les frontières de la Ruſſie, & envoya des Députés aux habitans de Novogorod, pour les engager à ſe ſoumettre à ſa domination. La réponſe que leur Prince Alexandre fit aux Députés, fut de marcher à l'ennemi à la tête de ſes ſujets. Les deux armées en vinrent aux mains ſur la rive gauche de la Néva, près de ſon embouchure dans le golfe de Finlande. Alexandre attaqua le premier & combattit en Héros ; le Roi de Suède fut bleſſé de ſa main, & la victoire qu'il remporta fut complette. Ce fut en mémoire de ce triomphe

ſignalé qu'il reçut le ſurnom de *Nevski*, parce qu'il avoit vaincu ſur les bords de la Néva (1). Le vainqueur s'enorgueillit de ſes ſuccès; & comme juſque-là rien ne lui avoit réſiſté, il crut pouvoir impunément porter atteinte aux priviléges de Novogorod, confirmés par ſon père même. Les citoyens alors paſsèrent rapidement de l'amour à la haine, & le Prince fut forcé de ſe retirer à Volodimir.

SECTION X.

1241 & 1242.

Après ſa retraite, un Prince, dont l'aïeul avoit régné pendant quelque tems à Novogorod, réſolut d'y commander à ſon tour. Ne pouvant rien par lui-même, il appelle les Allemands, ravage avec eux cette principauté, & ſe rend maître de Pleskof. Alors les Novogorodiens implorent le ſecours d'Alexandre; & dès qu'il reparoît, la Fortune ſe range ſous ſes étendards. Il bat les Allemands, raſe une de leurs villes, reprend Pleskof, force les Chevaliers Livoniens à lui demander la paix, en reſtituant tout le pays dont ils s'étoient rendus maîtres.

SECTION XI.

Après trois années d'excurſions, Batou-Sagin retourna dans le Kaptchak; & les Ruſſes, tranquilles à Volodimir, & vainqueurs à Novogorod, eſpéroient d'en être quittes moyennant le ſacrifice de Kiof, qui étoit entre les mains des Lieutenans de Batou-Sagin. Mais ce conquérant tira les Ruſſes de l'illuſion; *maintenir l'eſprit de conquête eſt le ſeul moyen de les conſerver.* Il exigea donc que Jaroſlaf vînt en perſonne à la horde, pour lui rendre hommage en qualité de vaſſal. Jaroſlaf s'y rendit avec l'un de ſes

(1) Il eſt bien étonnant que Pufendorf ne faſſe aucune mention de ce fait remarquable, qui s'eſt paſſé ſous le règne d'Eric *Lepſe* ou le Begue, dont il rapporte les évènemens.

fils, nommé Conſtantin. Batou-Sagin, ſatisfait de ſa ſoumiſſion, le reconnut pour le principal Souverain de la Ruſſie. A l'exemple de Jaroſlaf, d'autres Princes vinrent s'humilier devant le Tatar, & reconnoître ſa ſuprématie ſur eux. L'année ſuivante, Volodimir, Prince de Galitch, eut des diſputes avec ſes neveux au ſujet de leurs domaines. Ne pouvant ſe concilier, ils choiſirent Batou-Sagin pour arbitre. Celui-ci, voyant le peu d'union qui régnoit entre les Princes Ruſſes, termina leurs différends, de manière que les partages qu'il fit, les affoibliſſoient tous également. C'étoit pour ſe ménager des moyens & des reſſources dans ſes projets ambitieux. Le plan de la politique des Tatars ſera déſormais celle de Carthage, qui n'accordoit à ſes alliés que ce dont ils ne pouvoient ſe ſervir contr'elle, ou ce qui ne pouvoit contrarier ſes vues d'agrandiſſement. La Ruſſie, épuiſée depuis long-tems par des factions puiſſantes, les vices de ſes Princes, qui leur aliénoient également les cœurs de leurs ſujets & l'eſprit de leurs voiſins, offroient à Batou-Sagin une occaſion favorable pour porter le dernier coup aux reſtes languiſſans de cet Empire.

A l'époque dont il s'agit, le Souverain des Mongols mourut âgé de 56 ans. Son ſucceſſeur devoit, ſelon l'uſage établi, recevoir l'hommage de tous les Princes vaſſaux, immédiatement après la cérémonie de ſon inſtallation. Dès que Batou-Sagin en reçut la nouvelle, il ordonna à Jaroſlaf de ſe rendre à Karakum, pour rendre foi & hommage au nouveau Souverain. Il n'y avoit pas à balancer: Jaroſlaf obéit, & après avoir rempli ce terrible devoir, il mourut, à l'âge de 57 ans, en revenant dans ſes Etats.

La médaille de ce Prince dit: qu'il s'arma contre les Livoniens & les Allemands, & qu'après les avoir vaincus, il retourna avec gloire à Volodimir, & régna ſept ans.

SECTION XII.

Le Prince Mikaïl (Section III), qui avoit fui de Kiof, après avoir fait aſſaſſiner les Députés de Mangou, & s'étoit retiré en Hongrie, apprit, en 1245, la retraite des Tatars dans le Kaptchak, reparut en Ruſſie, & ſe retira dans la principauté de Tchernigof, qui avoit été ſon apanage. A peine y étoit-il rentré, que les Lieutenans de Batou-Sagin lui ſignifièrent de ſe rendre à la horde, en qualité de vaſſal, pour y obtenir la permiſſion de régner. Mikaïl, raſſuré par l'accueil que Batou-Sagin avoit fait à tous les Princes qui l'avoient reconnu pour leur Suzerain, ſe rendit au Kaptchak. Il n'avoit pas craint d'ordonner un aſſaſſinat; il va mourir, par la crainte de commettre un crime en ſe ſoumettant au cérémonial qu'on lui preſcrit.

Un uſage ſacré parmi les Tatars, avoit établi que les étrangers, qui devoient être préſentés à leurs Princes, paſſaſſent entre deux feux, & que leurs préſens fuſſent purifiés de même. Après quoi, ils ſe proſternoient devant la tente de ſoie qui appartenoit au Kan. Mikaïl, croyant que cette tente renfermoit des idoles, refuſa opiniâtrément de ſe ſoumettre à ce cérémonial. Batou-Sagin, indigné de ſes refus, ſe rappelle ſa conduite envers les Mongols, & regarde ſon obſtination comme une nouvelle inſulte; en conſéquence, il ordonne qu'on le faſſe mourir. Le Prince Boris, qui l'accompagnoit, fut plus heureux; Batou-Sagin le traita bien, & le renvoya avec honneur. Sartak, fils du Kan, étoit établi Gouverneur-Général de la Ruſſie, & réſidoit ſur les frontières: Boris, avant de rentrer dans ſon apanage, fut obligé de ſe préſenter à ce Prince; c'étoit à lui à qui devoient s'adreſſer tous ceux qui vouloient ſe rendre au Kaptchak.

SECTION XIII.

1245.

Sviatoſlaf, ayant appris la mort de ſon frère, vint prendre poſſeſſion de la principauté de Volodimir. Mais le cinquième fils du dernier Souverain, vint ſurprendre ſon oncle, & s'empara de ſon Trône. A peine jouiſſoit-il de la puiſſance uſurpée, que les Lithuaniens le forcèrent à marcher contr'eux, & il perdit la vie dans le combat. Ses frères vengèrent ſa morr. Les Lithuaniens battus, furent chaſſés de la Ruſſie. Sviatoſlaf remonte ſur le trône; mais il ne tardera pas à l'abandonner pour toujours.

SECTION XIV.

1248.

Alexandre n'avoit pas ſuivi l'exemple que lui avoient donné les Princes de ſa famille: Novogorod n'ayant pas été ſoumiſe aux vainqueurs, il ne penſoit pas devoir ſe rendre à la Horde. Mais Batou-Sagin penſoit autrement, & lui ſignifia de s'y rendre. Comme un refus l'auroit expoſé à une vengeance cruelle, il obéit, & ſe mit en marche avec le Prince André ſon frère.

Alexandre avoit une taille majeſtueuſe, de beaux traits, une phyſionomie noble & du courage: ces avantages réunis firent impreſſion ſur Batou-Sagin, qui témoigna aux Princes Ruſſes combien il étoit flatté de faire connoiſſance avec eux, & qui les combla de careſſes pendant le ſéjour qu'ils firent à ſa Cour. Il les envoya enſuite rendre hommage au Souverain des Mongols. Ce Prince confirma non-ſeulement la domination d'Alexandre ſur la Ruſſie ſeprentrionale, mais il y joignit encore la Ruſſie méridionale. Il donna en même-tems au Prince André la ſouveraineté de Volodimir. Quelle politique réfléchie! à travers le

voile ſéduiſant qui la cache, on lit le deſſein formel de mettre en litige les droits des Princes Ruſſes, de les armer les uns contre les autres, & d'affoiblir également les trois grandes ſouverainetés de Novogorod, de Volodimir & de Kiof. La conceſſion faite à Alexandre ne pouvoit valoir que par la force des armes, & ce Prince étoit en état d'entrer en lice avec ſon concurrent. André étoit trop foible pour pouvoir défendre l'apanage qu'on venoit de lui donner : les Tatars lui fourniſſent des troupes pour s'en mettre en poſſeſſion, & ce fut à l'aide de ce ſecours qu'il détrôna ſon oncle Sviaroſlaf.

SECTION XV.

1249.

Nous avons dit (Section IV) que les Tatars, maîtres de Kiof, y avoient placé des Lieutenans de leur nation : ce fait, quoique vrai, paroît contradictoire avec ceux qui ſont conſignés dans un petit ouvrage fait par un Moine, & qui a pour titre : *Synopſis.* Quelques années après la conquête de Kiof, Danilo, fils de Roman, fut en poſſeſſion de cette principauté ; & comme il ne l'avoit certainement pas conquiſe ſur les Tatars, il faut en conclure qu'il l'avoit reçue d'eux à titre de vaſſelage. Son fils Léon avoit épouſé la fille de Béla, Roi de Hongrie. Cette alliance avec un Prince Catholique, ou peut-être un autre motif, lui fit abandonner le Rit Grec, & embraſſer la Religion Romaine. Le Prince Scherbarof dit que, pour prix de ſa converſion, il reçut du Pape le titre de *Roi de Ruſſie ;* ce qui lui attira la haine des Ruſſes & des Tatars.

Ce fut dans cette circonſtance qu'André épouſa la fille de ce Prince, & ſe lia étroitement avec lui. La haine que les Tatars avoient conçue pour Daniel, fut reverſible ſur ſon gendre : trois de leurs Princes fondent ſur les principautés de Souzdal & de

Volodimir. André raſſemble ſes troupes, s'avance vers l'ennemi, eſt vaincu, & forcé de ſe retirer en Livonie avec ſon épouſe & ſes principaux Officiers; il y fut bien accueilli du Grand-Maître des Chevaliers Porte-glaive. Le revers d'André fit craindre à Danilo d'éprouver bientôt le même ſort que ſon gendre; & ce fut pour le prévenir, qu'il renonça à ſon union avec le Pape. Mais *Alexandre IV* s'en vengea par l'anathême qu'il lança contre lui: ce Pontife ordonna aux Evêques de Breſlau & d'Ormus de prêcher une croiſade contre ce Prince infidèle.

Quelques années après ces évènemens, André ſe rendit à la Horde, rentra en grace, & fut remis en poſſeſſion des principautés de Souzdal & de Volodimir.

RÈGNE

2-3-26

Dessiné par Chevalier Gravé par Née Imprimé par Malapeau.

REGNE
D'ALEXANDRE I, JAROSLAVITZ,
Surnommé NEVSKI.

SECTION PREMIÈRE.

1252.

LA disgrace d'André avoit été avantageuse à son frère Alexandre. Les Tatars avoient donné à celui-ci les principautés dont ils avoient dépouillé l'autre. Alexandre avoit établi sa résidence à Volodomir, & s'occupoit à rassembler les familles dispersées par la crainte, & à réparer les villes que les vainqueurs avoient ruinées. Pendant qu'il s'occupoit de ces travaux utiles, son fils Basile, qui l'avoit remplacé à Novogorod, défendoit courageusement son apanage contre les entreprises des Lithuaniens & des Livoniens. On a vu que les plus dangereux ennemis des Princes Russes, étoient eux-mêmes. Jaroslaf, frère d'Alexandre, devint jaloux de la gloire & de la puissance de son neveu Basile. Il se fit reconnoître des habitans de Pleskof pour leur Souverain, se fixa dans cette ville, qui le rapprochoit de Novogorod; & c'est de-là qu'il intriguoit contre Basile, par les intelligences qu'il étoit à portée d'entretenir avec les habitans de cette capitale. Il manœuvra si bien, que Basile fut chassé, & qu'il fut installé à sa place.

Alexandre prend les armes pour venger l'outrage fait à son fils: Jaroslaf fuit de Novogorod, & ce lâche abandonne les siens.

Ceux-ci oppoſent à Alexandre une défenſe à laquelle il ne s'attendoit pas : mais, comme cette ville étoit diviſée en deux partis, le plus fort dépoſa le Poſſadnik, premier Magiſtrat militaire, & le calme ſuivit cette dépoſition : Alexandre fut reçu dans la ville, qui reconnut une ſeconde fois Baſile pour ſon Souverain.

SECTION II.

1256.

On a vu (Règne de Jaroſlaf II, Section IX) qu'Alexandre défit les Suédois près des bords de la Néva. Ce Prince, qui n'avoit pas oublié cette agreſſion, réſolut de porter ſes armes en Suède; il réunit ſes forces à celles de Novogorod, & conduit ſon armée par des chemins qui, juſque-là, étoient inconnus aux hommes. Elle arrive chez les Tchoudes, pénètre dans la Suède, enlève un grand nombre de priſonniers, & revient, dit-on, ſur ſes pas chargé de butin. Les Ruſſes n'étant environnés que de peuples dont les beſoins alloient à peine juſqu'à ſe couvrir pour ſe défendre des injures de l'air, quel riche butin à faire ſur eux ? quelles richeſſes pouvoient fournir alors des contrées ſauvages & des hommes ſans induſtrie ?

SECTION III.

Batou-Sagin mourut dans cette année, non pas au ſiége de Bude, & de la main de Vlasdiſlaf, Roi de Hongrie, comme le prétendent pluſieurs Hiſtoriens. Batou-Sagin mourut de maladie, après pluſieurs années d'infirmités. Il fonda pluſieurs villes aux environs du Volga, entr'autres Chagari-Saraï, où il faiſoit ſa réſidence. Bourga, ſon frère, lui ſuccéda; & ce Prince eſt le premier Mongol qui embraſſa le Mahométiſme.

SECTION IV.

1258.

Dès que Bourga eut obtenu l'inveſtiture du Kaptchak, il envoya en Ruſſie des Tatars, chargés de faire le dénombrement des principautés de Rézan, de Mourom, de Souzdal, & d'y impoſer des tributs, d'après la connoiſſance de ces provinces & des fortunes de leurs habitans. Cela fait, Bourga envoya un *Baskak* ou Collecteur dans chaque principauté, pour percevoir le tribut fixé & ſurveiller les Ruſſes. Ces Officiers avoient chacun un corps de Tatars ſous leurs ordres. Bourga n'étoit pas homme à ſe contenter, comme Batou-Sagin, de la vaſſalité des Princes Ruſſes & de leurs préſens volontaires. Faire des préſens pour contenir l'ennemi au moment où il vient ravager les provinces, ſans ſe trouver en état d'arrêter ſes courſes à l'avenir, n'eſt-ce pas le rappeller dans ces mêmes provinces? Les préſens, d'ailleurs, dans les mains d'un peuple belliqueux, ſont des gages des tributs futurs; ils ne mettent plus de différence entre l'autorité & la protection, entre le ſimple tribut & la ſujétion, qui dégénère preſque toujours en eſclavage. Dès que les Pompées, les Lucullus s'enrichirent du ſang des malheureux, bientôt on vit des Verrès, & les provinces écraſées. Bourga envoya des Baskaks à Novogorod, pour y faire les mêmes opérations; & les conjonctures forcèrent Alexandre d'eſcorter lui-même les Prépoſés Tatars qui venoient établir des taxes ſur ſes ſujets. On doit juger par cette démarche ſi humiliante pour un Prince courageux, à quel point les Ruſſes, même les plus braves, redoutoient ces conquérans. Une choſe remarquable, c'eſt que Baſile étoit à la tête des citoyens de Novogorod, qui ſe refuſoient au dénombrement & aux taxes, tandis que ſon père eſcortoit les Prépoſés de Bourga. Cette émeute aboutit au maſſacre du Poſſadnik & de quelques citoyens.

A l'arrivée d'Alexandre, Baſile ſe ſauva à Pleskof; & les habitans de Novogorod traitèrent avec les Baskaks, de manière que le dénombrement n'eut pas lieu, & qu'ils accordèrent, à titre de préſens, les tributs réels qui leur furent impoſés. C'eſt ainſi que les Romains accordoient au titre d'Empereur, ce qu'ils refuſoient au titre de Roi. C'eſt ici que la grandeur d'Alexandre ſe couvre d'un voile obſcur. Il fait des recherches exactes ſur les auteurs d'une révolte légitime; & quand il les a découverts, il invente des ſupplices pour les mutiler ou les faire mourir plus douloureuſement. Il pourſuit ſon fils, qu'il auroit dû eſtimer, le chaſſe de Pleskof, & inſtalle à Novogorod un autre de ſes fils, nommé Démitri.

SECTION V.

Les Tatars reſſembloient à ces marchands armés, qui, après avoir reconnu un continent, ſe l'approprient. Leurs Prépoſés reparurent à Novogorod l'année ſuivante, avec le ferme propos d'y remplir leur commiſſion à la rigueur. Après de longs débats, & différens moyens employés ſans ſuccès pour fixer la taxation, Alexandre & les Baskaks impoſèrent eux-mêmes chaque maiſon. Ainſi la Ruſſie étoit de jour en jour comme un crible d'où l'argent ſortoit de toutes parts, & ſes capitales ne furent plus que les comptoirs des vainqueurs. Tel étoit l'état des choſes, lorſque l'eſpérance de les voir changer de face vint offrir aux Ruſſes une conſolation précaire. Nous allons en indiquer la cauſe, d'après Aboulgaſi-Bayadour.

Kajouk régna ſur les Mongols après la mort de ſon père, & mourut un an après lui. Batou-Sagin vivoit encore alors; &, comme fils de l'aîné des enfans de Tchinguis-Kan, il avoit au trône des droits inconteſtables. Mais ce Prince, qui ſentoit approcher ſa fin, refuſa le trône qui lui étoit dévolu. Sur ſon

refus, les Chefs de la nation ſe rendirent à Chagari-Saraï, pour le prier de nommer lui-même le Prince le plus digne de les gouverner. Il leur déſigna Mangou, fils de Touli, qui réuniſſoit en ſa faveur les vœux de la nation. Ce nouveau Souverain mourut d'une maladie contagieuſe dans le Tangout en 1257. L'armée de Koublaï-Kan, frère de Mangou, reconnut ce Prince pour Souverain des Mongols; & de ſon côté, Artok-Bouga, à qui Mangou avoit confié les rênes du Gouvernement en ſon abſence, profita du droit d'aîneſſe & de l'autorité qui lui étoit confiée, pour s'emparer du trône. Koublaï lui ordonna d'en deſcendre; mais Artok, pour lui fermer toutes les voies de conciliation, fit mourir le Député de Koublaï. Voilà donc deux frères ennemis qui vont en venir aux mains: mais cette grande querelle ſe terminera plus généreuſement que celles des Princes Ruſſes. Artok-Bouga vaincu, & forcé de fuir, implora & obtint la clémence de ſon vainqueur. Ces évènemens avoient lieu à l'époque où les Prépoſés de Bourga exécutoient ſes ordres à Novogorod.

Outre ces troubles, qui pouvoient avoir une grande influence ſur la Ruſſie, il y en avoit d'autres qui paroiſſoient devoir être plus avantageux aux Ruſſes. Un Général Tatar, nommé Nogaï, s'étoit révolté contre ſon Souverain, après avoir ſoumis, par ſes ordres, les peuples qui habitoient la côte ſeptentrionale de la mer Noire. Il s'étoit formé un Etat indépendant. Nogaï fut ſoutenu dans ſa révolte par Michel Paléologue; & cette alliance fut ſcellée par le mariage du rebelle avec Euphroſine, fille naturelle de cet Empereur. Cette nouvelle domination prit une forme politique: des Ruſſes, des Allemands & des Colonies d'autres peuples furent s'y établir; & à meſure que la puiſſance de Nogaï augmentoit, celle du Kan de Kaptchak s'affoibliſſoit d'autant de degrés. C'eſt poſitivement dans ce choc mutuel des deux Etats Tatars, que les Ruſſes crurent qu'ils pouvoient briſer le joug

des vainqueurs. Les habitans de Volodimir, de Souzdal, de Jaroſlave, de Péréiaſlave & de pluſieurs autres villes, forment, dans le plus grand ſecret, une conjuration contre les Tatars. Au moment convenu, les Collecteurs des impôts furent exterminés. Mais ces reſtes trop tardifs de vigueur n'étoient plus que ſemblables aux étincelles d'un feu qui s'éteint.

SECTION VI.

1262.

Alexandre, à qui l'on avoit caché le ſecret de la conjuration, en apprit le ſuccès avec effroi : un Prince qui recevoit de Bougaï les outrages les plus ſanglans, ſans oſer ni s'en venger, ni s'en plaindre ; qui ſembloit accepter d'un barbare, au prix de l'or, le droit de porter la couronne ; qui ſe chargeoit de taxer ſes propres Sujets, & d'eſcorter lui-même ceux qui venoient percevoir ces taxes, n'étoit certainement pas diſpoſé à braver un ennemi ſi redoutable. Auſſi, plus Alexandre négocioit, faiſoit des offres & s'humilioit devant le Prince Tatar, plus ſes démarches étoient indignes de la majeſté, plus auſſi elles montroient ſa foibleſſe ; & les Princes tributaires ou voiſins des Ruſſes n'en devenoient que plus rebelles ou que plus entreprenans. Les Tributaires de Novogorod ne manquoient pas d'embraſſer l'occaſion de ſe ſouſtraire à un joug dur, & de ſe venger d'une eſpèce de République inconſtante, avare & cruelle, qui dévoroit ceux qui ne pouvoient lui réſiſter. Auſſi, dès qu'elle éprouvoit quelques malheurs, les Lithuaniens en profitoient pour les aggraver.

Alexandre, au déſeſpoir de n'avoir pu prévoir ni prévenir le maſſacre des Baskaks, s'attendoit à chaque inſtant de voir le fer & la flamme réunis pour venger cet attentat. C'eſt dans cette perplexité cruelle qu'il reçut l'ordre d'*aſſembler & de conduire lui-même à la Horde toutes les forces de la Ruſſie.* Ce Prince regarda cet

ordre comme l'arrêt de mort de l'armée qu'il devoit conduire & remettre au pouvoir des Tatars, pour leur faciliter les moyens de ſatisfaire leur vengeance. Plein de cette idée, Alexandre prend la réſolution de ſe rendre ſeul à la horde, & de périr infailliblement, s'il ne peut obtenir de l'offenſé le pardon des coupables. Il ſe rend auprès de Bourgaï, s'excuſe de n'avoir pu amener avec lui ſon armée, en donnant pour raiſon qu'elle ſecouroit alors les Lithuaniens attaqués par les Chevaliers Porte-glaives.

Bourgaï ſe contenta de cette raiſon, & pardonna aux coupables, en faveur du zèle dont Alexandre lui avoit donné de ſi grandes preuves, de la promeſſe ſolemnelle du repentir des Ruſſes, & de leur exactitude à payer à l'avenir les tributs impoſés. Ce Prince ayant pris congé du Kan, tomba malade après quelques jours de marche : le danger dont cette maladie étoit accompagnée, le détermina à prendre l'habit Religieux, ſous le nom d'Alexis, & à faire des vœux monaſtiques. Il mourut en 1264. L'Egliſe Ruſſe l'a mis au rang des Saints. Pierre I fonda en ſon honneur un Monaſtère près de l'endroit où ce Prince avoit vaincu les Suédois, & y fit tranſporter ſes Reliques. Ce Monaſtère eſt ſous l'invocation de St. Alexandre Nevski. Pierre I inſtitua encore l'Ordre qui porte ce nom, & qui fut diſtribué, pour la première fois, en 1725, & non pas créé, comme on l'a dit, par Catherine I. Cet Ordre eſt déſigné par une croix rouge, émaillée avec des aigles d'or. Dans ſon milieu eſt Alexandre à cheval. La légende de l'étoile eſt : *Sanctus Alexander.* Le cordon eſt de couleur ponceau, & il n'y a point de chaîne.

L'Impératrice Eliſabeth a fait enfermer les oſſemens de ce Prince dans un tombeau d'argent très-riche, mais mal exécuté. On trouve ce monument dans l'Egliſe qui porte le nom du Saint.

On ne peut douter que l'Alexandre Ruſſe ne fût vaillant, prudent & même modéré ; mais la Poſtérité a plus d'un reproche

fondé à lui faire. Comment excuſer ſes démarches humiliantes envers les Tatars, & les ſupplices qu'il fit ſouffrir aux généreux défenſeurs de Novogorod? Quelle reſſource pour un Prince que l'humiliation? quelle baſſeſſe n'indique-t-elle pas? Un particulier qui ſe déshonore, peut du moins ſe dérober à la ſociété, & faire oublier ſon opprobre, en ſe laiſſant oublier lui-même; mais un Prince qui s'eſt rendu mépriſable, laiſſe pour toujours ſa mémoire en butte au mépris. Alexandre auroit pu être le boulevard de la Ruſſie, comme cet Aëtius, ſi redouté des Barbares, fut celui de l'Empire d'Occident. Celui-ci du moins réparoit par ſes talens & ſa bravoure, les défauts de ſon cœur, ſi toutefois une qualité brillante, une vertu même, peut réparer des vices. Alexandre, médiocre dans tout autre ſiècle, parut un grand homme dans le ſien: tant il eſt vrai que la grandeur eſt, pour ainſi dire, une meſure d'optique!

Alexandre, né en 1220, commença à régner en 1252, & mourut en 1264. La légende de ſa Médaille porte: Il vainquit, en 1252, les Suédois, les Livoniens & les Allemands, qui faiſoient des incurſions dans la Principauté de Novogorod. Il ſe fit Religieux, après un règne de 12 ans, & mourut âgé de 44.

Ce Prince épouſa la fille de Briatchiſlaf, Prince de Polotsk. Elle lui donna quatre fils, Vaſſili, Démitri, André & Daniel: celui-ci eſt mis au rang des Princes Souverains de Ruſſie. Il eut pour fils George, Alexandre, Boris, Ivan, Aphanaſſi & Fédor.

RÈGNE

← P. 120

Dessiné par Chevalier Gravé par Xxx Imprimé par Aurou

RÈGNE
DE JAROSLAF III, JAROSLAVITZ.

1264.

SECTION PREMIÈRE.

LORSQUE l'esprit de révolte & le desir de commander se sont emparé d'une République, elle est travaillée de convulsions; jusqu'à ce qu'elle reçoive le coup mortel; & ce qui peut lui arriver de plus heureux dans cette position critique, tant pour la sûreté de l'Etat, que pour la tranquillité des particuliers, c'est d'avoir bientôt un maître dont l'autorité s'établisse assez solidement pour détruire les germes des troubles, en étouffant l'espoir de ceux qui les font naître. Rourik I est jusqu'ici le seul des Princes Russes qui ait senti la vérité de cette réflexion; & les citoyens de Novogorod étoient bien éloignés de la faire. Les victoires qu'Alexandre Nevski avoit remportées, la crainte qu'il inspiroit aux Novogorodiens, l'acte d'autorité par lequel il plaça son fils à leur tête, contre leur gré, &, au besoin, les secours des Tatars; tout lui facilitoit la conquête de Novogorod, tout concouroit à la soumettre à la loi générale des peuples de sa domination. La preuve qu'il s'étoit bien rendu redoutable à Novogorod, & qu'il pouvoit venir à bout de ce qu'il auroit entrepris à cet égard, se trouve dans les actes de cruauté qu'il exerça, en faisant couper le nez, les oreilles, les pieds, les mains, & arracher les yeux à ceux des citoyens qui avoient eu le courage de résister aux Tatars.

A peine ce Prince eut-il reçu l'ordre de ſe rendre au Kaptchak avec les forces de la Ruſſie, que les Novogorodiens, eſpérant que les Tatars vengeroient ſur lui le ſang de leurs Prépoſés, entrèrent en négociation avec Jaroſlaf, pour ſe débarraſſer d'un Prince dont ils n'aimoient pas le père. Ils chaſſent Démitri, & reconnoiſſent Jaroſlaf, ſon oncle, pour leur Souverain, ſi l'on peut donner ce titre à un Prince qui, pour régner, ſigne la capitulation ſuivante. *Lettres de Novogorod-Drevniaia Vivliophika.*

1°. Jaroſlaf s'engage de reſpecter & de conſerver tous les droits de la République.

2°. De reſtituer les terres dont ſon frère Alexandre s'eſt emparé.

3°. De préférer à tous autres les citoyens de la République dans les affaires du Gouvernement.

4°. De ne permettre qu'à eux ſeuls d'acheter des villages & des terres dans le Domaine de Novogorod.

5°. De ne rendre aucun Jugement ſans l'aſſiſtance du Poſſadnik.

6°. De ne pas recevoir le témoignage des domeſtiques contre leurs maîtres.

7°. De n'entreprendre jamais la guerre que du conſentement des citoyens.

8°. De n'employer dans le commerce avec les villes Anſéatiques, que des Sujets de Novogorod.

9°. Enfin, de ne point s'abſenter pour prendre le plaiſir de la chaſſe ou de la pêche, dans d'autres tems que ceux qu'on lui a preſcrits.

Voilà une capitulation bien étrange ſans doute : elle préſente bien plus un acte de tutelle que de ſouveraineté. Mais Jaroſlaf vouloit jouer le rôle de Prince ; il accepta ces conditions, & les confirma par le ſerment ſur la croix. Elles ſont ſignées de l'Evêque, du Poſſadnik, du Tiſaïtski & des citoyens du premier ordre. Mais

Jaroſlaf ne fut pas long-tems Co-Souverain de Novogorod : la mort d'Alexandre laiſſe vaquant le principal Trône de Ruſſie, & il ſuccède à ſon frère.

SECTION II.

Nous avons parlé des Chevaliers Porte-glaives dans la Livonie & l'Eſtonie. Les rapports qu'ils ont avec l'Hiſtoire de Ruſſie, exigent quelques détails qui les faſſent mieux connoître.

Les Chevaliers Livoniens furent réunis à l'Ordre Teutonique, qui prit naiſſance pendant le ſiége d'Acre, dont les Sarraſins s'emparèrent en 1188; échec cruel qui obligea Baudouin, Roi de Jéruſalem, d'implorer le ſecours de tous les Princes Chrétiens. Ce ſiége meurtrier dura une année, pendant laquelle les maladies firent périr encore plus d'aſſiégeans que le fer de l'ennemi. Cinq citoyens de Brémen & trois de Lubec, touchés des maux des Allemands leurs compatriotes, entreprirent de les ſoulager. Ils enlevèrent les voiles de leurs vaiſſeaux, en formèrent des eſpèces de tentes, ſous leſquelles ils reçurent les malades & les bleſſés de l'armée Chrétienne, auxquels ils donnèrent tous les ſoins & les ſecours qui dépendirent d'eux. Cette humanité charitable obtint les juſtes éloges qu'elle méritoit, & les encouragemens néceſſaires pour fonder des Hopitaux dans Acre, après la priſe de la ville, & enſuite dans Jéruſalem, avec une Egliſe, ſous l'invocation de la Vierge. Ce nouvel Ordre, ceux de Malthe, de Saint-Lazare & du Saint-Sépulchre, prirent naiſſance preſqu'en même-tems, & furent confirmés d'abord par une Bulle du Pape *Céleſtin* III, en 1191, & ſous le titre de *Frères Hoſpitaliers de la Vierge.*

Fréderic II, à qui les Chevaliers Teutons rendirent des ſervices importans, leur accorda de grands priviléges.

En 1230, les Pruſſiens portèrent le fer & la flamme en Pologne; ils ſaccagèrent la Province de Culm, brûlèrent, dit-on, plus

de 250 Egliſes, emmenèrent captifs une multitude d'hommes libres, & étendirent leurs ravages juſque dans la Mazovie. Le Régent Conrad, à qui il ne reſtoit qu'une ſeule ville, Plesko, appella à ſon ſecours ces Chevaliers. Varman de Sala, leur Grand-Maître, retiré à Veniſe avec ſes Guerriers, depuis que l'Ordre avoit été forcé d'abandonner la Terre-Sainte, prit des arrangemens avec Conrad, & les Chevaliers l'engagèrent à faire une guerre continuelle aux Pruſſiens, juſqu'à ce que ces idolâtres euſſent embraſſé la Religion Chrérienne. Conrad leur aſſigna, pour établiſſement, le Château de d'Obrezin & ſes dépendances. Satisfait de leurs ſervices, & dans l'eſpérance d'en recevoir d'eux de plus conſidérables encore, il leur céda le territoire de Culm, & tout le pays ſitué entre la Viſtule, la Mœra & la Dervenza, aux conditions cependant de les lui reſtituer lors du partage des conquêtes à faire ſur les Pruſſiens, & avec cette clauſe intéreſſante, qu'ils n'entreprendroient rien contre la Pologne, & qu'ils ſeroient toujours prêts à la ſecourir contre ſes ennemis. Les ſuites de l'ambition de ces Chevaliers, rappella ſouvent, & toujours avec déſeſpoir, l'aveugle facilité de Conrad.

Pour combattre & vaincre des hommes de cette trempe, il falloit du courage & des connoiſſances militaires; & les victoires qu'Alexandre Nevski remporta ſur eux, donnent une grande idée de ſa bravoure & de ſon habileté.

Les Chevaliers Porte-glaives firent des Chrétiens, & les dépouillèrent de leur liberté & de leurs propriétés. En 1266, un Prince de Lithuanie, nommé Domant, ſe retira à Pleskof avec ſa famille pour y recevoir le baptême; & après y avoir reçu ce ſacrement, les habitans le prièrent de vouloir bien les gouverner. C'eſt à cette époque que commença l'influence que les Princes Lithuaniens ont eue ſur la Ruſſie, & particulièrement ſur Novogorod.

SECTION III.

Le Lecteur ſait que Pleskof étoit une dépendance de Novogorod : Jaroſlaf regarda Domant comme un uſurpateur qu'il falloit chaſſer, & ceux qui l'avoient élu, comme des rebelles qu'il devoit punir. Ce fut dans ce deſſein qu'il ſe rendit à Novogorod, qui lui refuſa des ſecours, parce qu'elle regardoit, diſoit-elle, le nouveau Prince de Pleskof comme un défenſeur aſſuré contre les entrepriſes des Lithuaniens ſur la République. Jaroſlaf fut obligé de renoncer à ſon entrepriſe.

SECTION IV.

Trois ans après cette époque, les Novogorodiens, toujours ennemis de leur repos, réſolurent de faire la guerre aux Allemands qui habitoient la Livonie. Pluſieurs Princes Ruſſes, & Domant lui-même, entrèrent dans cette querelle. L'armée Ruſſe rencontra celle des Chevaliers Porte-glaives à quelques lieues de Rével, & le combat s'engagea dès que les deux partis furent en préſence l'un de l'autre ». L'armée Allemande, diſent les Chroniques, avoit à ſon » centre un bataillon triangulaire hériſſé de lances, & reſſemblant » à un grouin de pourceau «. On a vu, dans l'Hiſtoire des Tatars, que ces triangles mobiles étoient d'uſage parmi les Germains & les Gaulois, & que cette diſpoſition eſt encore celle des Turcs & des Tatars modernes. Ce fut pour rompre ce triangle que les troupes de Novogorod firent, en pure perte, des prodiges de valeur ; elles furent obligées de ſe retirer en déſordre, après avoir perdu le plus grand nombre de leurs Chefs. Les deux ailes Ruſſes attaquèrent les deux ailes Allemandes avec tant de vigueur, que celles-ci plièrent à leur tour, & prirent la fuite, quoique leur centre ne fût point entamé. Le vrai n'eſt pas toujours vraiſemblable, & ſur-tout ici : cependant, il faut croire au récit des Hiſtoriens,

quand ils font l'éloge du courage des ennemis de leur nation : cette eſpèce de déroute étoit le moment de l'attaquer en tous ſens avec avantage ; les Ruſſes étoient infiniment ſupérieurs en nombre ; mais on doit croire que la contenance fière de ce bataillon, les efforts inutiles des Novogorodiens, & peut-être l'approche de la nuit, leur ôta l'envie d'engager un nouveau combat. Quoi qu'il en ſoit, le bataillon profita de l'obſcurité pour ſe retirer en bon ordre, & emporter avec lui les dépouilles de l'ennemi. Cet évènement ſingulier préſente un problême à réſoudre : lequel des deux partis fut le victorieux dans cette journée ?

Les Chroniques ont conſigné l'apparition d'une comète en 1268. On l'obſerva, diſent-elles, pendant treize nuits. On la voyoit au couchant, & la queue étoit dirigée vers le midi.

SECTION V.

1269.

Les Ruſſes avoient porté la guerre en Livonie ; & les Chevaliers Porte-glaives, voulant uſer de repréſailles l'année ſuivante, pénétrèrent en Ruſſie, ravagèrent quelques contrées, & brûlèrent les fauxbourgs de Pleskof. Novogorod leur oppoſa une armée ; les ravages ne furent pas portés plus loin ; une trève fut conclue ſous le nom de paix. Cette trève indigna également Jaroſlaf & les citoyens de Novogorod : le Grand-Prince arme ſes ſujets, & le Baskak de la Principauté de Volodimir, à la tête de ſes Tatars, ſe joignit à l'armée Ruſſe. Les Allemands, dit-on, demandèrent la continuation de la paix, aux conditions que Jaroſlaf voudroit y mettre, dès qu'ils apprirent que les Tatars marchoient contr'eux : la paix fut conclue.

SECTION VI.

Jaroſlaf ſe méprit ſur l'objet de la crainte des Livoniens, & l'attribua à la terreur que ſes armes leur avoient inſpirée. Plein de confiance en lui-même, il crut que le moment d'étendre ſon pouvoir étoit arrivé, & qu'il pouvoit reſtreindre les bornes de celui de Novogorod, & tranſgreſſer impunément les articles de la capitulation qu'il avoit acceptée, ſignée & juré d'obſerver. Il ſe trompoit. Cet attentat excita une violente ſédition, qui obligea Jaroſlaf à ſortir de la ville. Les Novogorodiens lui envoient des Députés, pour lui annoncer » qu'ils ne veulent » plus le reconnoître pour leur Souverain, parce qu'il a commis » des injuſtices, dépouillé des citoyens, les uns de leurs maiſons, » & les autres de leurs richeſſes; qu'il a dreſſé un grand nombre » d'oiſeaux de proie, & privé les habitans des eaux du Volkof » & de pluſieurs autres rivières, pour s'en réſerver la pêche » excluſive «. Le foible peut être téméraire; mais ſa témérité eſt celle de l'amour-propre, toujours voiſin de l'humiliation. La hauteur de Jaroſlaf y aboutit : il ſupplia, promit & jura de réparer ſes torts, & ne perſuada perſonne. La réponſe que les citoyens firent à ſon fils, chargé de cette négociation, fut un ordre à Jaroſlaf, de ſortir inceſſamment des terres de Novogorod, ſans attendre qu'on l'en chaſsât par la force des armes. Jaroſlaf ſe retira. Arrivé à Volodimir, il y médite ſa vengeance; & tandis qu'il raſſemble des troupes, il implore le ſecours de Mangou-Timour, Kan du Kaptchak. Ses Députés lui perſuadèrent que le Grand-Prince ne s'étoit attiré la haine & les outrages des Novogorodiens, ennemis jurés des Tatars, que par ſon zèle pour eux.

Digitized by Google

SECTION VII.

Tandis que Jaroslaf jouissoit, par anticipation, des fruits de la vengeance, Basile son frère, Prince de Kostroma, profitoit de cette grande révolution pour se placer sur le Trône de Novogorod : il instruit les citoyens des démarches de Jaroslaf, & leur offre tous les secours qui dependent de lui. Ces secours acceptés, Basile se rend à la Horde, & rend compte à Mangou-Timour des justes motifs qui ont déterminé les Novogorodiens à se révolter contre Jaroslaf. Le Kan l'écoute, voit qu'on l'a trompé, donne contre-ordre à ses troupes, qui marchoient au secours de Jaroslaf, & abandonne les Princes Russes à leurs discordes. Ce parti étoit conforme à la politique des Tatars, qui consistoit à faire naître ou à entretenir des dissentions parmi ces Princes, & à leur donner de la jalousie les uns contre les autres. Il ne falloit pour cela que leur ambition réciproque, qu'un faux rapport ou qu'une préférence marquée. Alors le prétendu offensé ou lézé ne songeoit qu'à s'en venger sur son rival, en cherchant à l'écraser. Les querelles intestines qui épuisoient leurs forces, resserroient en même-tems leurs chaînes. Toutes les Principautés Russes, affoiblies par les mêmes moyens, avoient passé par les mêmes degrés de langueur, pour périr de la même manière, & tomber, pour ainsi dire, sous les mêmes coups.

SECTION VIII.

1270.

Jaroslaf, voyant qu'il n'avoit rien à espérer de Mangou-Timour, marche contre Novogorod avec ses fils & le Prince de Smolensk, son auxiliaire. Les précautions qu'elle avoit prises pour sa défense, déterminèrent Jaroslaf à recourir encore à une négociation ;

ciation; & au défaut de la force, il employa la ruſe pour la faire réuſſir. Il gagna le Métropolite de Kiof, qui avoit une grande autorité ſur les eſprits; & ce Négociateur adroit détermina les citoyens à accepter les propoſitions du Grand-Prince, dont le repentir devoit faire oublier le paſſé. Les avis paternels du Métropolite produiſirent l'effet deſiré. Novogorod ouvrit ſes portes à Jaroſlaf, qui mourut un an après cette réconciliation.

Ce Prince laiſſa un fils, nommé Mikaïl. La légende de ſa médaille porte, qu'il prit poſſeſſion du Trône en 1264; qu'il marcha contre les Livoniens & les Allemands qu'il dompta, & que ſon règne fut de ſept ans.

RÈGNE DE VASILI I, JAROSLAVITZ.

1271.

SECTION PREMIÈRE.

LE Règne de Vaſili eſt d'une ſtérilité qui nous l'auroit fait paſſer ſous ſilence, ſi l'exactitude hiſtorique ne nous forçoit à en faire mention. Ce Prince, qui eſt le dernier des fils de Jaroſlaf II, Vſévolodovitz, ne rencontra aucun obſtacle pour monter ſur le Trône de Volodimir, & ſuccéda à ſon frère. Les entrepriſes de celui-ci ſur Novogorod, & la protection que les Tatars accordoient aux Grands-Princes, avoient rendu les citoyens défians; & la crainte d'obéir à une Puiſſance abſolue, les détermina à ſe ſouſtraire de l'obéiſſance des Souverains de Volodimir, & à élire un Prince particulier, nommé Démitri, & neveu de Baſile.

SECTION II.

Cette préférence fut ſuivie de la captivité des Marchands de Novogorod, répandus dans les villes dépendantes ou alliées de la République, de la ruine de Torjok livrée aux flammes, de la dévaſtation des campagnes & de la famine.

Le Baskak de Volodimir accompagnoit Vaſili dans ces expéditions cruelles: le Prince Démitri, réſolu d'oppoſer la force à la force, marchoit au-devant de ſon oncle; mais la jonction

2-3-26

Peint par Chevalier Dessiné par Rie Gravé par Myret

Digitized by Google

des Tatars à l'armée de Vaſili, fit ſentir aux troupes de Novogorod les funeſtes conſéquences de leurs démarches : ne voulant pas s'expoſer à-la-fois à une double vengeance, elles témoignèrent à leur Chef leurs diſpoſitions à la paix ; & celui-ci, indigné, ſe retira dans ſon apanage de Péréiaſlavle, ſur les bords du lac Kléchenin. Vaſili fut reconnu pour Souverain de Novogorod. Son triomphe fut court ; il mourut après un règne de cinq ans.

RÈGNE
DE DÉMITRI I, ALEXANDROVITZ.

1276.

SECTION PREMIÈRE.

DÉMITRI ſuccède à ſon onele Baſile, & réunit à la Souveraineté de Volodimir, la Principauté de Novogorod. Mais à cette époque, la Ruſſie, s'il eſt permis de s'éxprimer ainſi, ne ſubſiſtoit plus pour ſes Princes; le Souverain n'en avoit que le titre, les Tatars s'étoient arrogé la puiſſance abſolue. Maîtres des frontières, occupées par leurs troupes, ils pénétroient à volonté dans le cœur des Provinces, & portoient par-tout la déſolation. Ce n'étoit plus qu'à force de prières, d'intrigues & de baſſeſſes, que les Princes tributaires conſervoient une ombre de puiſſance. Mais peu touchés des baſſeſſes de ces Princes qui ſe dégradoient, les Kans les ſoumettent ſucceſſivement à tout ce que la tyrannie peut impoſer d'humiliant; ils les obligent à leur payer des tributs annuels, qu'ils ne leur permettent pas de lever eux-mêmes ſur leurs ſujets: ils les afferment à des exacteurs qui les perçoivent par des moyens cruels; & témoins de ces vexations, les Princes n'oſent pas même s'en plaindre. Maîtres de leurs perſonnes, comme de leurs Principautés, les Tatars les obligeoient de comparoître devant leur Tribunal, & d'y rendre compte de leur conduite: arbitres ſouverains de leurs démêlés particuliers, ils leur enlevoient leurs apanages, en diſpoſoient à leur gré, leur impoſoient des amendes, les condamnoient même à la mort, & faiſoient exécuter leurs arrêts. Ils faiſoient

2-3-25

Dessiné par Chevalier — Dirigé par Ruë — Gravé par Ed.ard I.er

encore le dénombrement des peuples de Ruſſie, & forçoient d'entrer à leur ſervice ceux qui étoient en érat de porter les armes, tandis qu'ils établiſſoient des garniſons dans les principales villes, ſous le commandement de leurs Baskaks (1).

SECTION II.

1281.

Tel étoit l'état de la Ruſſie au moment où Démitri en occupa le premier Trône. André, frère cadet de ce Prince, jaloux de ſa puiſſance, lui ſuſcite la haine des Tatars; & après s'être emparé de l'eſprit de Mangou-Timour, il en obtient la Souveraineté de Volodimir. Démitri, informé de la trahiſon de ſon frère, ſe prépara à la défenſe, & ſes préparatifs fournirent un nouveau ſujet d'accuſation contre lui. Le premier ſoin d'André, à ſon retour du Kaptchak, fut d'annoncer aux différens Princes la volonté ſuprême de Mangou-Timour, qui leur ordonnoit de joindre leurs armes aux ſiennes contre Démitri, & les lâches obéirent. A leur approche de Péréiaſlavle-Zaleskoi, où Démitri s'étoit retranché, ce Prince, qui ne pouvoit réſiſter à des forces ſi ſupérieures aux ſiennes, prit la route de Novogorod, accompagné ſeulement de quelques Boyari qui lui étoient dévoués.

(1) Le Traducteur des Chroniques dit, pages 83, 84, Tom. II, que les Etrangers ſe ſont plû à exagérer encore l'humiliation des Princes Ruſſes; & après avoir cité un paſſage de M. de Voltaire qui la confirme, il ajoute : » Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver de » preuves de tant d'orgueil de la part des Tatars, & de tant d'abjection de la part des » Ruſſes «. C'eſt aux Lecteurs à juger de cet orgueil & de cette abjection par les faits. Si les Tatars affectèrent quelques égards pour quelques-uns des Princes qui ſe courboient ſous leur joug, ils ne les ſervirent que pour leur propre intérêt, comme on voit quelquefois des ſecours pernicieux qui ſoulagent pour le moment; mais ces ſecours hâtent la mort. Le Prince Scherbatof convient lui-même que le brigandage, la captivité, l'humiliation, le fer & le feu marquoient la préſence des Tatars en Ruſſie.

Dès que les Novogorodiens ſont inſtruits de ſa marche, ils s'avancent en armes contre lui juſqu'au bord du lac Ilmen, & lui déclarent qu'il ne doit attendre de leur part aucun ſecours, & qu'ils lui accordent, comme une grace, un paſſage dans leur pays, pour ſe retirer chez les étrangers. Ils oſent plus encore; ils demandent des gages qui les garantiſſent de ſa colère: comme ſi ſes deux filles & pluſieurs femmes des principaux Boyars qu'ils avoient fait priſonniers, n'euſſent pas été des ôtages ſuffiſans: cela fait, ils invitent André à ſe rendre à Novogorod, qui le reconnoît pour ſon Souverain. La perfidie, l'ingratitude & la cruauté des habitans de Novogorod, ne peuvent être comparées qu'au tableau des mœurs de Carthage. Ces deux peuples ſans principes, perdoient courage avec autant de facilité & auſſi peu de raiſon, qu'ils s'enivroient de fauſſes eſpérances; un ſeul revers les abattoit également. La terreur groſſiſſoit à leurs yeux les ſuites d'un échec reçu, & leur faiſoit perdre de vue toutes leurs reſſources; ils n'en voyoient que dans la ſoumiſſion. Chez les peuples où la conſidération n'eſt attachée qu'aux richeſſes, la vertu eſt toujours ſacrifiée, lorſqu'elle ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt: c'eſt le premier article du code des frippons.

SECTION III.

Après l'inſtallation d'André à Novogorod, les Tatars ſe rendirent dans le Kaptchak; & leur retraite engagea Démitri à retourner dans ſon apanage de Péréiaſlavle, dans l'eſpérance d'y lever des troupes, & de combattre l'uſurpateur. Celui-ci court à la Horde, & en revient avec une armée qui commence toujours par ravager les Provinces qu'elle traverſe. Démitri, contraint de céder à la force, prend la réſolution de ſe rendre auprès de Nogaï, qui s'étoit formé une domination à part, après s'être détaché des Kans du Kaptchak. (Voyez Sect. V, Règne d'Alexandre Nevski.)

Nogaï accueillit bien un Souverain qui venoit reconnoître ſa puiſſance, en implorant ſon ſecours : il le confirma par des lettres-patentes dans ſes Principautés, & lui donna des ſecours pour faire valoir ſes droits. A la vue des lettres de Nogaï, André reconnut les droits de ſon aîné, abandonna le Trône de Volodimir, & demanda la paix.

SECTION IV.

1283 & 1285.

Les paix entre les Princes Ruſſes étoient auſſi précaires que leurs règnes. Celle qui venoit d'être conclue entre les deux frères, fut rompue par un acte de cruauté que Démitri exerça contre un Boyar, confident d'André ; & cette querelle ſe termina par la ceſſion de Novogorod, que celui-ci fut contraint de faire en faveur de Démitri. Le Prince lézé eut encore recours à la Horde : les Tatars, avides de butin, marchent à ſon ſecours, & ſe diſperſent pour trouver des dépouilles. Démitri, ſecondé des Tatars Nogaïs, tombe ſur ceux du Kaptchak, les bat, les chaſſe de la Ruſſie. Cet évènement remarquable de Tatars contre Tatars, aſſoupit pour quelque tems la haine des deux frères, & donna lieu à une alliance qui prouve que les Tatars, malgré leur zèle pour leur culte, n'avoient pas d'éloignement pour le Chriſtianiſme. Fédor, Prince de Smolensk, épouſa la fille de Nogaï.

SECTION V.

1293.

Mangou-Timour meurt : Tok-Tagou lui ſuccède. André, accompagné de ſix Princes Ruſſes, ſe rend à la Horde pour féliciter le nouveau Kan. Ces Princes, qui ſe reconnoiſſent ſes feudataires, profitent de la circonſtance, ſe plaignent de Démitri,

rappellent adroitement ſon alliance avec Nogaï, & la victoire qui en avoit été le fruit. Tok-Tagou cède à leurs inſtances, envoie une armée conſidérable en Ruſſie, ſous le commandement de ſon frère, avec ordre de placer André ſur le Trône de Volodimir. Il étoit vacant à leur arrivée; Démitri avoit pris la fuite, & s'étoit retiré à Pleskof.

Les Tatars ne trouvèrent point d'ennemis à combattre; mais ils ne reſtèrent pas oiſifs: quatorze villes furent pillées & dévaſtées; Volodimir éprouva le même ſort, & André ne fut mis en poſſeſſion que des ruines.

SECTION VI.

Pleskof, où Démitri s'étoit retiré, dépendoit de Novogorod; & les Tatars dirigent leur marche vers cette Capitale. Les citoyens viennent au-devant d'eux, portent des paroles de paix, & l'obtiennent par de riches préſens. Les Tatars, chargés de dépouilles, s'en retournèrent à la Horde. L'année ſuivante, les frères ennemis firent la paix. André rendit à Démitri Volodimir & tous les domaines qui en dépendoient, & ſe retira dans ſon apanage. Celui-ci ne fit que s'aſſeoir un moment ſur le Trône, mourut en 1294, & laiſſa un fils nommé Ivan.

On lit ſur ſa Médaille, qu'il monta ſur le Trône en 1276, qu'il conquit la Carélie avec le ſecours de Novogorod, & régna cinq ans.

RÈGNE

2-3-26

Digitized by Google

ANDRÉ III
ALEXANDROVITZ
il monta sur le trône en 1294,
et mourut en 1304.

RÈGNE D'ANDRÉ III, ALEXANDROVITZ.

1194.

SECTION PREMIÈRE.

LA poſſeſſion du Trône vacant par la mort de Démitri, va donner à André un air de Prince légitime, & c'eſt tout ce qu'il en aura. La proſpérité & l'adverſité le dégraderont également, l'une en l'élevant, & l'autre en l'abaiſſant trop. Ambitieux ſans probité, il n'eut que la duplicité d'un courtiſan adroit qui couvre ſes deſſeins d'un voile perfide. Les attentats d'André contre ſon frère, des ſermens que ſon cœur n'avouoit pas & que ſon caractère démentoit bientôt, ſont des taches que la pourpre n'efface point. Il n'étoit pas digne d'avoir des amis, il n'en avoit pas, & il n'en trouvera pas un dans l'Hiſtorien.

SECTION II.

Volodimir, Kiof & Novogorod étoient devenues, pour ainſi dire, les trois Capitales de la Ruſſie : trois Capitales indiquent naturellement un triple partage de l'empire ; & ces partages annoncent la foibleſſe de l'autorité diviſée. Le point d'où partent les opérations du Gouvernement n'eſt plus au centre de l'Etat, & l'Etat n'eſt plus un : adminiſtré par trois principaux Chefs, dont chacun a un intérêt à part, comment conſerveroit-il l'ombre même de l'unité ? Telle étoit la poſition de la Ruſſie, ſous le règne d'André ; mais ſa conſtitution civile & politique étoit pire

encore. Novogorod ſe croyoit libre, parce qu'elle étoit factieuſe; elle ſe croyoit indépendante, parce qu'elle changeoit de joug à volonté; elle ſe croyoit redoutable, parce qu'elle avoit des richeſſes, & qu'elle marchandoit ſur le prix du ſang des mercenaires qu'elle avoit à ſa ſolde, comme ſur un effet de commerce. Mais ces mercenaires ſans affection ſe laiſſoient aiſément ſéduire, pour paſſer dans les troupes du vainqueur, & achever d'accabler un peuple dont ils n'eſtimoient que l'argent. Les Tributaires, de leur côté, ſaiſiſſoient toutes les occaſions de ſe ſouſtraire au joug dur de cette République avare. Les citoyens diviſés entr'eux, ne délibéroient jamais de ſang-froid, & toujours par eſprit de parti, ou avec cette confuſion qui ſuit les revers : trouvant moins de riſque à ſe rendre qu'à réſiſter, ils ſe déclaroient toujours pour le parti le plus heureux, & favoriſoient ouvertement les entrepriſes ſur eux & les uſurpations ſur les autres.

Volodimir, objet de l'envie de tous les Princes Ruſſes, n'étoit redoutable que loin de ſes frontières, & qu'autant qu'on lui laiſſoit le loiſir de raſſembler ſes forces diſperſées. Sa puiſſance n'étoit donc que précaire, & dépendoit de la réunion de trop d'objets, pour qu'elle fût à craindre : c'étoit une perſpective effrayante dans le lointain, pour les peuples timides; mais à meſure qu'on s'en approchoit, l'on découvroit ſa foibleſſe réelle.

Les Tatars du Kaptchak voyoient régner entr'eux cette union parfaite, cet eſprit de corps qui aſſurent les ſuccès; tandis que les Ruſſes, toujours en proie à leurs diviſions domeſtiques, tournoient les uns contre les autres le peu qui leur reſtoit de force : ne ſoupçonnant pas que leurs protecteurs étoient leurs tyrans, ils imploroient lâchement une valeur qu'ils avoient ſouvent redoutée; & les Tatars écoutoient avec plaiſir des ſupplications qui favoriſoient le plan de conquête qu'ils avoient formé : ils pouvoient, à leur gré, exciter des tempêtes politiques, diſſiper

2-3-26

Digitized by Google

Dessiné par Chevalier Dirigé par Xhé Gravé par Ferrard Lne

Digitized by Google

ou faire crever l'orage, & ſuivoient conſtamment le parti le plus favorable à leurs vues. Ainſi chaque diſſention ajoutoit à leur gloire, & aggravoit le joug des Princes Ruſſes. L'intérêt du moment étoit l'ame de leurs conſeils, de leurs réſolutions & de leurs entrepriſes. Les Tatars n'imaginoient de reſſources que dans la victoire; & ils la fixèrent : les Princes Ruſſes en virent malheureuſement dans l'abjection; & ils ſe ſoumirent aux Tatars.

Le ſort de Kiof n'étoit pas plus heureux : cette Capitale touchoit, pour ainſi dire, aux limites de la domination des Kans. Elle étoit d'autant plus expoſée aux irruptions fréquentes des Tatars, qu'elle n'étoit pas défendue par ſes Princes, preſque toujours occupés de guerres avec la Pologne, la Lithuanie, &c. Le Prince de Galitz, qui l'avoit en partage, finit par l'abandonner; le Métropolite *Maxime* l'abandonna à ſon tour, pour ſe retirer à Volodimir; &, peu de tems après, les habitans, au déſeſpoir, ſe diſpersèrent dans les autres Principautés : de ſorte que l'ancienne Métropole des Ruſſes, abandonnée au premier occupant, ceſſa d'être une portion de l'Etat en 1320. Ce fut Guédimin qui s'en empara, après s'être rendu maître de toute la Volhinie.

Moskou étoit alors la ſeule Principauté exempte d'orages politiques : elle étoit ſous la puiſſance de Daniel, frère d'André, & le ſeul des Princes Ruſſes, depuis Rourik, qui ne contribua pas aux malheurs de ſa patrie. Paiſible & modéré, il s'occupoit uniquement de la tranquillité de ſes Sujets, il agrandit & embellit Moskou, qui deviendra bientôt la ſeule Capitale de l'Etat, & la réſidence de ſes Souverains.

SECTION III.

Le évènemens qui ſe paſsèrent ſous le règne d'André, ſont:

1°. La mort du Tatar Nogaï, qui périt dans un combat contre Tok-Tagou, Kan du Kaptchak.

2°. La fondation de deux Villes par les Suédois, dont l'une eſt Vybourg, & l'autre Lands-Kroon, ou Nienchantz, dont on voit encore les ruines au-deſſus de Pétersbourg. La première étoit une barrière contre les Ruſſes; & la ſeconde les empêchoit d'entrer dans la mer Baltique, en deſcendant la Néva.

3°. La défaite des Novogorodiens qui voulurent s'oppoſer à ces travaux.

4°. La deſtruction de Lands-Kroon, après la retraite des Suédois. Trois corps d'armée ſe réunirent pour cette expédition: la ville fut priſe & livrée aux flammes; elle n'étoit défendue que par quinze ou vingt hommes, les ſeuls qui reſtoient des 300 que les Suédois avoient laiſſés pour ſa garde: l'humidité du terrein avoit fait périr les autres.

5°. Enfin, l'entrepriſe d'André ſur Péréiaſlavle, qui appartenoit à Daniel, Prince de Moskou. La mort d'André, qui arriva heureuſement à ſon retour de la Horde, où il étoit allé mendier des ſecours, épargna un malheur de plus à la Ruſſie.

Le Lecteur approuvera le ſilence de l'Hiſtoire, qui ne fait aucune mention de ſon épouſe, ni de ſa poſtérité. Il régna en 1293, rendit le Trône à ſon frère Démitri en 1294, y remonta la même année, & mourut en 1304.

2-3-26

Dessiné par Nic. Dirigé par Nic. Gravé par Chenu

RÈGNE
DE MIKAIL II, JAROSLAVITZ.

1304.

SECTION PREMIÈRE.

TROIS concurrens ſe préſentèrent pour occuper le Trône de Georges III, qui ne laiſſoit point de frères après lui : le premier étoit Démitri, Prince de Tver; le ſecond, George, Prince de Moskou; & le troiſième, Mikaïl, qui réuniſſoit en ſa faveur le vœu de la Nation.

Ces émules de la Souveraineté ne commencèrent pas, comme leurs prédéceſſeurs, par être des rivaux ennemis les uns des autres : ils convinrent de ſoumettre leurs prétentions reſpectives au jugement de Tok-Tagou, & de s'en rapporter à ſa déciſion. Ils ſe rendirent tous trois à la Horde. Le Kan crut devoir préférer celui des Princes qui réuniſſoit les ſuffrages des Ruſſes; il déſigna Mikaïl, & lui donna des troupes pour faire valoir ſes droits contre les prétentions que ſes concurrens pourroient former. Mais les cinq premières années du règne de Mikaïl ſe paſsèrent ſans trouble.

SECTION II.

1313.

Tok-Tagou mourut en cette année. Les vertus qu'il pratiqua pendant ſon règne, firent oublier le crime qui l'avoit placé ſur le Trône de Kaptchak. On eſt fondé à le croire, puiſqu'il fut

l'objet de l'amour de ſes peuples. Usbek, ſon fils, lui ſuccéda à l'âge de treize ans. Ce Prince eſt le même que celui dont nous avons parlé à la Section LXIX de l'Hiſtoire des Tatars. Il gagna ſi bien l'affection de ſes Sujets, que, pour éterniſer ſa mémoire, ils prirent le nom de ce Prince chéri; nom qui eſt encore celui de leurs deſcendans.

Le premier ſoin de Mikaïl, après la mort de Tok-Tagou, fut de ſe rendre à la Horde, pour féliciter Usbek ſur ſon avènement au Trône. Son voyage eſt accompagné d'une circonſtance remarquable : il emmena avec lui le Métropolite *Pierre*, comme ſi la préſence de ce Prélat eût été capable d'ajouter un prix à l'hommage du Souverain de Volodimir. Nous penſons que cette démarche avoit un autre but, & que le Métropolite avoit un intérêt particulier à accompagner Mikaïl à la Horde. Le jeune Usbek reçut le Prince & le Prélat avec les plus grandes marques de diſtinction; & ce qui ſuit ſemble prouver que la puiſſance des Chefs de l'Egliſe Ruſſe égaloit, dans l'eſprit des Tatars, celle des Grands-Princes. On trouve dans un ouvrage Ruſſe, intitulé, *Drevniaia Vivliophika*, la formule des Lettres que donna Usbek au Métropolite Pierre, pour confirmer tous les priviléges attachés à ſa dignité, & pour conſerver au Clergé les villes, les villages, les domaines, les forêts, & généralement tous les biens qui lui appartenoient : il exempte le Chef de l'Egliſe & le Clergé de tout tribut & de toute contribution pour la guerre; il forme des vœux pour que le Métropolite jouiſſe, ſans aucun trouble, de ſes prérogatives, & paſſe en paix le tems de cette courte vie, attendu, dit-il, » que le Clergé prie pour nous, qu'il nous pro-» tège, & qu'il donne la force à nos armées «.

Si cet acte apparent de reſpect pour la Religion fut dicté par la politique, il faut convenir qu'à l'âge de quatorze ans Usbek étoit un Politique habile.

SECTION III.

Pendant l'abſence de Mikaïl, Novogorod éprouva une diſette ſuivie de la famine. George, Prince de Moskou, tire parti de ce fléau, en faiſant répandre le bruit qu'il falloit attribuer cette calamité à la mauvaiſe adminiſtration de Mikaïl. La calomnie produiſit l'effet déſiré : le perfide George fut élu Prince de Novogorod. La nouvelle en parvint à la Horde. Usbek indigné, dépêcha un couriet à Moskou, chargé d'un ordre qui enjoignoit à George de ſe rendre ſans délai au Kaptchak. Il engage Mikaïl à retourner dans ſes Etats, & lui donne des troupes pour forcer les rebelles à rentrer ſous ſon obéiſſance. A ſon arrivée, les habitans de Novogorod demandèrent la paix, qui leur fut accordée. Ils ſe révoltèrent enſuite, & renouvellèrent un traité qu'ils ſe promettoient d'enfreindre encore à la première occaſion : leurs pactes, leurs ſermens n'étoient autre choſe que *la foi punique*.

SECTION IV.

Pendant ſon ſéjour au Kaptchak, le Prince de Moskou déguiſa ſi bien ſon caractère dur & faux, que ſes manières obligeantes lui gagnèrent le cœur d'Usbek, dont il épouſa la ſœur. Cette Princeſſe prit le nom d'Agathe en recevant le baptême. George, vindicatif comme la plupart des hommes foibles, & avide comme les Princes Ruſſes, ne fut pas plutôt devenu beau-frère d'Usbek, qu'il voulut à-la-fois ſatisfaire ſa vengeance & ſon avarice en dépouillant Mikaïl de la ſouveraineté : il demanda & obtint le titre de Grand-Prince en 1317. Il revint en Ruſſie avec des Officiers Tatars, chargés de l'inſtaller en cette qualité. Mikaïl, inſtruit de toutes les intrigues de ſon rival, avoit eu le tems de raſſembler ſes forces, & marcha avec elles à la rencontre de George. Celui-ci, voyant que la

Digitized by Google

partie n'étoit pas égale, diſſimula : il envoya des Députés à Mikaïl, pour lui propoſer la paix & ſa renonciation à la Principauté de Volodimir. La renonciation fut acceptée, & la paix conclue entre les deux Princes.

SECTION V.

Le Souverain légitime fit une grande école en acceptant ces propoſitions inſidieuſes : dès que ſes troupes furent licenciées, George mit à profit la ſécurité de Mikaïl ; il intrigua & réuſſit. L'ambition & la haine étoient les paſſions des Princes Ruſſes ; il les brouilla avec Mikaïl, & n'eut pas de peine à ſoulever contre lui Novogorod, conſtamment infidèle à ſes traités. Après avoir tramé les intrigues qui pouvoient lui être favorables, il raſſemble des troupes, & ſecondé d'une armée Tatare, il ſe joint aux ennemis du Grand-Prince, qui réſidoit alors à Tver. C'eſt avoir annoncé le ſort de cette Principauté, que d'avoir parlé de cette barbare confédération. Après l'avoir ravagée, les ennemis aſſiégèrent ſa Capitale. Mais elle avoit un défenſeur dans ſon Souverain légitime ; les Héros créent d'autres Héros, ou les développent ; le courage & l'exemple de Mikaïl, & l'amour que ſes ſujets avoient pour lui, triomphèrent de toutes les forces réunies : l'amour & le cœur des ſujets ſont des remparts plus sûrs que des milliers de bras armés. Les Princes confédérés furent forcés de lever le ſiége. George perdit la plus grande partie de ſes troupes ; pourſuivi, atteint par Mikaïl, il eſt vaincu, & ſa femme tombe dans les mains du Vainqueur. Elle fut conduite à Tver, où elle mourut de maladie peu de jours après. Le perfide George répandit qu'elle y avoit été empoiſonnée par Mikaïl, & cette odieuſe imputation a été conſignée comme un fait dans pluſieurs Chroniques, & répétée d'après elles par pluſieurs Hiſtoriens nationaux & étrangers ; tant

tant il eſt vrai que les Ecrivains, & même les Héros, honorent rarement la vertu dans leurs ennemis! c'eſt un point décidé dans l'Hiſtoire. Mais cette injuſtice barbare relève la gloire de l'homme vertueux, & ternit pour jamais celle de ſes oppreſſeurs. Mikaïl étoit né trop généreux, pour qu'il ne le fût pas dans une occaſion où il n'y avoit que de l'honneur & point de danger à l'être. Loin de s'expoſer à une vengeance redoutable, par un crime inutile, les larmes de ce Prince arrosèrent la tombe d'Agathe.

SECTION VI.

George, après ſa défaite, ſe ſauva à Novogorod. Elle lui fournit une armée, avec laquelle il marcha une ſeconde fois du côté de Tver. Cette armée ne ſervit qu'à faire conclure la paix entre les Princes rivaux, qui conſentirent à faire juger leurs différends par Usbek. Le crime ſuppoſé vrai, Mikaïl auroit-il acquieſcé à une pareille condition? Non, ſans doute. Mais, raſſuré par ſon innocence, il envoya à la Horde ſon fils Conſtantin, âgé ſeulement de quatorze ans. George s'y rendit avec ceux des citoyens de Novogorod qui étoient les plus dévoués à ſes intérêts. Le Lecteur n'a pas beſoin qu'on lui indique ici les coupables moyens auxquels ce Prince eut recours pour provoquer la haine du Kan contre ſon rival. D'après les calomnies de George, Usbek envoya un Député à Mikaïl, avec ordre de ſe rendre inceſſamment auprès de lui; & au départ du Député, il fit lever une armée, deſtinée à marcher contre ce Prince, s'il oſoit déſobéir. Mikaïl avoit prévenu l'ordre d'Usbek; déja il s'étoit rendu de Tver à Volodimir, lorſqu'il rencontra le Député Tatar. Ce Député étoit homme de bien: Mikaïl n'eut pas de peine à ſe concilier ſon amitié; une confiance mutuelle s'établit entr'eux, & le Tatar, perſuadé de l'innocence du Prince de Volodimir, l'inſtruiſit des

meſures qu'on avoit priſes pour s'aſſurer de ſa perſonne, d'après les calomnies qu'ont avoit mis en avant pour le perdre.

Le récit du Tatar fit frémir les fils & les amis de Mikaïl: ils eurent recours aux prières & aux larmes pour l'empêcher de ſe rendre à la Horde, & tous ſe diſputèrent, à l'envi, l'honneur d'y aller à ſa place. Mais l'honneur ne connoît point de délais quand il eſt compromis: Mikaïl réſiſta aux prières & aux larmes, fit un teſtament pour aſſurer à ſes enfans les apanages qu'il leur deſtinoit, & partit pour le Kiptchak.

SECTION VII.

Mikaïl arrive à la Horde, Usbek l'accueille, &, à ſon exemple, les Courtiſans lui font des proteſtations d'amitié: c'eſt la fauſſe monnoie des Cours. Kavgadi, implacable ennemi de Mikaïl, & qui jouiſſoit d'un grand crédit auprès du Kan, fut le premier à lui offrir ſes bons offices. Plus de ſix ſemaines s'écoulèrent ſans que rien confirmât au Souverain de Volodimir le fondement des craintes qu'on lui avoit inſpirées. Mais ſa préſence à la Horde, & l'accueil qu'Usbek lui avoir fait, redoublèrent les intrigues de George pour le perdre dans l'eſprit du Kan. Des calomnies renaiſſantes, appuyées d'un parti nombreux, firent une impreſſion ſi forte ſur Usbek, qu'enfin il ordonna d'arrêter Mikaïl, & de le dénoncer à la Juſtice. L'officieux Kavgadi ſe chargea de l'exécution de l'ordre, & le plus acharné des accuſateurs du Prince, devint ſon premier Juge.

SECTION VIII.

La cauſe de l'homme juſte eſt iſolée, tandis que les ſcélérats font cauſe commune; ils travaillent de concert, & en ſous-œuvre, comme la *taupe*, à la ruine de celui qu'ils veulent perdre. Comment éviter le poignard qui nous frappe dans les

ténèbres? Les préſens que George employa pour acheter la bienveillance des perſonnes en place, & celle des femmes d'Usbek; les liaiſons qu'il avoit contractées pendant ſon ſéjour à la Horde, ſon parti nombreux, ſes calomnies, ſes ſubornations, produiſirent le ſuccès qu'il s'en étoit promis. Mikaïl n'avoit pour lui que ſon courage & ſa vertu : mais il ne ſuffit pas d'avoir de l'honneur; ce n'eſt pas aſſez que le cœur en ſoit le dépôt & l'innocence la gardienne; il faut le défendre, cet honneur, contre ceux qui n'en ont point. Il ne ſuffiſoit donc pas à Mikaïl de prouver ſon innocence; c'eſt à elle ſeule que ſon accuſateur & ſes Juges en vouloient, pour profiter de ſes dépouilles: comment garantir ces dépouilles des mains de la rapacité?

SECTION IX.

C'eſt dans la manière de conſtater un crime & d'en découvrir l'auteur, que des Juges intègres apportent toutes leurs lumières, toute leur prudence, toute leur impartialité: mais on ne reſpecte ainſi l'honneur, la vie & la liberté de l'homme, que lorſqu'on connoît bien toute la dignité de ſon être; & ce n'eſt pas parmi les brigands hardis qui marchent en troupe, accoutumés à livrer la guerre aux animaux les plus féroces, & qui le deviennent preſqu'autant qu'eux. Mikaïl eſt accuſé d'avoir empoiſonné Agathe, ſœur du Kan, & l'épouſe de George: Kavgadl ſe joint à l'accuſateur, pour embarraſſer, pour accabler l'accuſé, pour l'intimider par un aſpect ſévère, & pour augmenter ſon trouble, en lui manifeſtant la volonté de le trouver coupable. Toutes les raiſons que Mikaïl fournit pour ſa juſtification furent étouffées ſous la force impérieuſe de l'injuſtice: toutes les accuſations de George furent bien accueillies & aggravées dans la rédaction; cependant, loin d'avoir des preuves contre Mikaïl, il n'y avoit pas même de

préſomptions contre lui : mais l'interrogatoire étoit à charge & non pas à décharge. Les Courtiſans, qui veulent perdre l'objet de leur envie ou de leur haine, ont toujours entendu ce qui n'a jamais été dit, & vu ce qui ne s'eſt jamais fait. Les Juges, iniques & ſanguinaires, déclarèrent à Usbek que le Prince de Volodimir étoit convaincu d'avoir empoiſonné Agathe.

SECTION X.

Usbek aimoit la juſtice; le cœur des Princes eſt ſon ſanctuaire: avant de prononcer l'arrêt de Mikaïl, il ordonna que l'affaire fût examinée de nouveau avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Cet ordre fait l'éloge de ſon humanité, mais cet ordre ne ſuffiſoit pas pour ſauver l'innocence. Le perfide Kavgadi, qui faiſoit à Usbek le rapport de l'affaire, loua beaucoup la prudence & l'équité de ſon Maître; & ce dangereux ennemi de Mikaïl, feignant les diſpoſitions les plus favorables envers ce malheureux Prince, promit au Kan de ne rien négliger pour conſtater ſon innocence dans la réviſion du procès. Usbek donna dans le piége; il nomma Kavgadi Chef de la Commiſſion, reſſource ordinaire de l'homme injuſte contre l'homme innocent. Ce fut par-là qu'Usbek devint coupable de la mort de Mikaïl, en cherchant même à le ſauver.

La pitié n'eſt une vertu, & la juſtice n'eſt équitable que quand elles ne ſont pas ſtériles; l'une & l'autre le furent dans cette cauſe majeure. Usbek devoit ſervir d'égide au Prince de Volodimir, qui avoit apporté ſa tête ſous le glaive de ſa juſtice : ce Prince n'avoit point de défenſeurs, & ſes adverſaires étoient plus ou moins intéreſſés à le perdre.

Usbek devoit penſer qu'on ne commet point de crime inutile, quand on eſt né, comme Mikaïl, avec un penchant à la douceur, à la modération, à la paix, au milieu même des ſuccès de la

guerre. Il devoit penſer que Mikaïl n'avoit aucun intérêt à empoiſonner Agathe, & qu'au contraire, il en avoit un très-grand à ſe rendre favorable le Chef Souverain de la Horde. Ce crime d'ailleurs lui laiſſoit tout à craindre de la vengeance de George, & de celle d'un ennemi contre lequel il n'avoit pas la force de ſe défendre.

Enfin, le ſage Usbek devoit croire que ſi la conſcience de Mikaïl lui eût reproché l'empoiſonnement d'Agathe, il ſe fût bien gardé de conſentir à ce que ſes différends avec George fuſſent jugés à la Horde même. D'ailleurs, ſi Mikaïl eût été coupable, ſe ſeroit-il rendu au Kaptchak, d'après la confidence que lui avoit faite le Député d'Usbek? Non. Il auroit fui la Horde, pour ſe ſouſtraire également à la fureur de George & à la vengeance d'Usbek.

Il y avoit un moyen infaillible de prévenir l'injuſtice, & de rendre nuls les faux témoignages que George avoit achetés: le jugement de Mikaïl devoit être précédé de l'information la plus ſage, la mieux éclairée & la plus convaincante; & cette information auroit dû être faite devant Usbek même, qui auroit protégé Mikaïl contre la fureur oppreſſive de ſes accuſateurs & de ſes Juges, & qui auroit proportionné la réparation à l'outrage, & le châtiment au crime, de quelque côté que fût le coupable. Son cœur généreux devoit ſentir qu'il n'eſt déja que trop affligeant d'être ſoupçonné, ſans aggraver cet état douloureux par des privations humiliantes & cruelles, avant que l'accuſation eût été clairement prouvée. C'eſt alors ſeulement qu'un grand crime demande un grand exemple.

Usbek devint donc, ſans le vouloir, le complice des accuſateurs & des ennemis de Mikaïl, en commençant par ravir l'honneur & la liberté à un Prince qui n'étoit encore accuſé que d'un crime ſans preuves, & qui ne pouvoit échapper à ſa juſtice.

Usbek commit une faute bien plus grave encore, en chargeant le même Tribunal & les mêmes Juges de la réviſion de la procédure : tout lui annonçoit que le ſecond jugement confirmeroit le premier. Lorſque la procédure s'inſtruit toujours de même, & par des hommes juges & parties, c'eſt alors que l'injuſtice triomphe ; c'eſt alors qu'elle porte ſans crainte le coup mortel, & qu'elle aſſaſſine au nom de la Loi.

L'infortuné Mikaïl, déclaré coupable par le premier jugement, comparut enchaîné devant ſes Juges : on renouvella toutes les accuſations portées contre lui, & on l'interrogea avec plus d'animoſité que la première fois. Il répondit ſur tous les chefs, en démontra le faux, & prouva ſon innocence d'une manière victorieuſe. Il exiſte, ſans doute, des ſcélérats intrépides, qui, après avoir commis le crime dans les ténèbres, ſe montrent au grand jour avec aſſurance ; on voit la ſécurité ſur leur viſage. La contenance de ces coupables, qui ſe flattent de l'impunité, eſt celle d'un guerrier qui ſe prépare au combat, qui va lutter corps à corps avec un ennemi qu'il ne redoute pas. Cette ſécurité du crime ſans témoins, n'eſt pas celle de l'innocence, qui eſt toujours ſimple & modeſte (1). Telle étoit celle de Mikaïl : mais

(1) Voyez, liſez & reliſez les *Réflexions philoſophiques ſur la Civiliſation* ; la *Théorie des Loix Criminelles*, par M. Briſſot de Warville ; les *Obſervations ſur les Loix Criminelles de France*, par M. Boucher d'Argis ; l'*Eſſai ſur les Réformes à faire dans notre Légiſlation Criminelle*, par M. Vermeil, Avocat au Parlement de Paris. Ces Ouvrages, qui ont tous paru en 1781, ſuffiroient ſeuls pour immortaliſer le ſiècle qui les a vu naître, & l'humanité doit des couronnes civiques à leurs Auteurs. Ces productions ſimultanées prouvent, de la manière la plus forte, que les grandes vérités, celles qu'il importe le plus à l'homme de connoître, n'ont qu'un centre commun & que le même alphabet : les ſentimens qu'elles inſpirent à ceux qui les méditent avec fruit, ſont les mêmes, ou ne diffèrent que par la manière de les rendre plus ou moins ſenſibles & convaincantes. Heureux les Princes ſous le règne deſquels naiſſent des hommes tour-

ici, un Tribunal de loups accuſoit l'agneau. Furieux de ſa juſtification, Kavgadi leva bruſquement le ſiége, & ſe retira, en adreſſant à Mikaïl ces terribles paroles : » Tu es indigne de vivre, » & ton arrêt eſt prononcé «. Usbek, trompé par le rapport de ſon perfide Miniſtre, confirma ce jugement atroce. *Erudimini, qui judicatis terram !* Il faut trembler devant le Tribunal où l'homme juge l'homme.

SECTION XI.

La vengeance a prononcé : une férocité tranquille va ſe complaire à prolonger le ſupplice de Mikaïl : trop élevée, trop forte pour avoir déſormais rien à craindre de ſon ennemi, elle ne ſe hâte plus de lui donner la mort ; elle veut jouir de ſes ſouffrances, raffiner ſes tourmens, entendre long-tems ſes cris, & retarder le dernier ſoupir de ſa victime ; telle eſt la jouiſſance des Tyrans.

---

mentés de l'amour du bien public ! Plus heureux les Sujets dont le Prince anime le zèle de ces hommes précieux qui fixent de grandes vérités, & qui répandent la lumière autour des Trônes !

Nous n'avons pas le bonheur de connoître perſonnellement aucun des hommes reſpectables que nous venons de citer ; mais ils n'ont point aſſurément de plus grands admirateurs que nous, qui ne ſortons pas de notre retraite, & qui vivons comme iſolés, au milieu des tourbillons de la Cour. Heureux de notre obſcurité volontaire, nous nous félicitons de penſer comme ces hommes de bien, & d'avoir conſigné des réflexions ſemblables aux leurs, dans un Ouvrage *in*-4°. publié en 1769. Nos obſervations ſur les Loix de Jaroſlaf & d'Iſiaſlaf, celles qui accompagnent les différens Codes annexés à cette Hiſtoire, ſont antérieurs à la publication des Ouvrages dont nous recommandons la lecture ; le ſentiment ſeul nous les a dictées : c'eſt l'homme ſenſible & bienveillant qui s'exprime dans les unes, d'après ſon cœur ; mais ce ſont, dans les autres, des hommes de génie, des Juriſconſultes éclairés, des Citoyens par excellence, qui tonnent ſur les abus & qui en indiquent les remèdes. Si ces Ecrivains illuſtres n'avoient pas le bonheur de travailler pour la génération préſente, qu'ils s'en conſolent ; leurs travaux ne ſont pas perdus pour l'avenir : ils auront fait un plus beau rêve encore que celui qui immortaliſa Platon.

Pour faire ſouffrir à Mikaïl mille morts au lieu d'une, l'exécution du jugement fut différée; & après avoir fait gémir longtems l'innocent dans les horreurs de la perplexité, Kavgadi & George aggravèrent ſur lui les tourmens d'un coupable.

Usbek, accompagné de la Horde dorée, partit pour une chaſſe ſur les bords du Terek. Mikaïl fut traîné à ſa ſuite, ayant le cou paſſé dans une planche, & les bras chargés de chaînes. Un mois s'étoit écoulé dans cet état de ſupplice & d'ignominie, lorſque Kavgadi fit expoſer Mikaïl dans un marché, comme un ſcélérat dévoué à l'opprobre public. Ce fut là qu'on lui lut la confirmation de ſa ſentence de mort. La lecture faite, diſent les Chroniques, on lui ôta ſes fers, on le conduiſit au bain, on le revêtit enſuite d'une robe d'étoffe d'or, & on lui ſervit un repas ſplendide. Ces prétendus honneurs avoient été imaginés pour lui rappeller ſon rang, & mieux outrager ſa dignité. George & Kavgadi jouiſſoient de ce ſpectacle aviliſſant. Après qu'ils en furent raſſaſiés, le Miniſtre Tatar donna ordre aux bourreaux de ſe ſaiſir du Prince, & de le faire mourir lentement. Après l'avoir mutilé de coups, ils le pendirent à un mur par la chaîne qu'il avoit au cou. Le mur, qui étoit vieux, s'écroula, & les bourreaux alloient recommencer les tortures, lorſqu'un Ruſſe de la ſuite de George, termina les tourmens de Mikaïl par un coup de couteau qu'il lui porta dans le flanc. Mais je vois mes Lecteurs frémir; ils entendent les cris de ce Prince infortuné; hâtons-nous de détourner les yeux de ce ſpectacle épouvantable.

Mikaïl n'eſt plus! il expire, en prenant le Ciel à témoin de ſon innocence, au milieu d'une populace acharnée contre lui. Ce Prince ne ceſſa point d'être homme avant de mourir, & il mourut vertueux & grand comme il avoit vécu. Il auroit pu ſe ſouſtraire aux calomnies de George, à la fureur de Kavgadi, à la vengeance d'Usbek; mais l'ignominie ſeule eſt cruelle à l'homme juſte,

juſte, à qui il coûte ſi peu de mourir. *Régulus*, retournant à Carthage, prévint-il par ſa mort les tourmens qui l'attendoient ?

George & Kavgadi s'avancèrent dans la foule pour contempler de plus près la victime de leur ſcélérateſſe : le Tatar fut ému de pitié, & George parut inſenſible. Le Tatar indigné, lui lança un regard d'horreur & de mépris, & lui dit : » Tigre ! peux-tu » bien regarder d'un œil ſatisfait le corps dépouillé de ton » frère « ? George confus, fit jetter un manteau ſur le corps de Mikaïl, & demanda la permiſſion de le faire tranſporter en Ruſſie.

SECTION XII.

Les Tatars s'emparèrent des dépouilles de Mikaïl ; ſon fils Conſtantin fut gardé à vue, & toutes les perſonnes qui l'avoient accompagné à la Horde, furent traitées comme ſi elles euſſent été complices de la mort d'Agathe.

Telle fut la fin tragique d'un Prince eſtimable, dont le caractère doux, modéré, conciliant, promettoit aux Ruſſes un règne tranquille après tant d'orages ! Il fut aſſaſſiné juridiquement en 1317, après avoir régné 13 ans. Il avoit épouſé *Anne*, fille du Prince Démitri Boriſſovitz. Ses fils furent Démitri, Alexandre, Conſtantin & Vaſili.

RÈGNE
DE GEORGE III, DANILOVITZ.

1320.

SECTION PREMIÈRE.

LE ſuccès du crime impuni paroit un argument déciſif pour les ſcélérats, & il n'y a point de forfaits que l'ambition ne juſtifie par l'exemple qui lui donne la tentation de les commettre : dès que l'eſpoir de l'impunité l'emporte ſur l'horreur du crime, le deſir de faire le mal s'en arroge le droit.

Mais le crime rompt les derniers nœuds qui attachent l'homme au bonheur dont il eſt ſuſceptible ; dès ce moment fatal, toutes ſes jouiſſances ſont troublées par le remord, mille fois plus peſant à ſupporter que les infortunes de la vie ; tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de meilleur, rien de plus avantageux à l'homme que la vertu, & qu'il devient malheureux dès qu'il ſe rend coupable.

George règne. Attendons, l'impunité n'a qu'un terme bien court. Le fratricide du bon, du juſte Mikaïl ſera vengé : les troubles & la brièveté du règne de George en ſeront l'expiation.

SECTION II.

Quoique ce Prince, indigne de ce nom, eût obtenu d'Usbek la Principauté de Volodimir, cependant il n'oſa jouir du fruit de ſon crime qu'en 1320, époque de ſon retour en Ruſſie.

Peint par Chevalier Dessiné par Rée Gravé par Duquet

Il ramena avec lui le Prince Conſtantin, fils de Mikaïl, comme un vainqueur ramène un priſonnier de marque, & ſous une eſcorte. La famille de Mikaïl ne fut inſtruite de la mort de ſon Chef que par l'Evêque de Tver.

SECTION III.

Ici, les Chroniques paroiſſent être en défaut, & faire un anacroniſme de 27 ans, en plaçant ſous le règne de George III, en 1321, un évènement qui n'eut lieu qu'en 1348, ſous le règne de Siméon Ivanovitz, ſurnommé *le Super'e.* Elles diſent : » Que George » battit & repouſſa les Suédois qui étoient entrés dans la Princi- » pauté de Novogorod, & qu'il diſſipa une nouvelle armée que » le Roi *Magnus* avoit envoyée contre lui, &c «.

L'Hiſtorien ſe tromperoit lui-même, s'il croyoit être exact en ne rapportant que les faits conſignés dans les annales du peuple dont il écrit l'Hiſtoire. Ce récit ne ſuffit pas; la raiſon veut qu'on le compare avec celui qu'en ont fait dans le tems les peuples contemporains, qui en ont été les témoins ou les acteurs; c'eſt par cette comparaiſon que la ſaine critique acquiert le droit de prononcer.

Les Faſtes de la Suède prouvent qu'en 1319 le cruel Birger s'étoit retiré de l'Iſle de Gothland en Danemarck, & que Mathias Ketelmundſon convoqua les Etats du Royaume de Suède à Upſal, pour élire un nouveau Roi, ſuivant l'ancienne coutume : la Couronne fut décernée à *Magnus*, fils du Duc Eric, enfant qui n'étoit alors âgé que de trois ans, & qui, peu de tems après ſon élection, hérita du Royaume de Norvège, par la mort du Roi *Haquin*, ſon aïeul maternel, décédé ſans avoir laiſſé d'autres héritiers. Mathias Kerelmundſon fut déſigné Tuteur du jeune Prince. Mais ces mêmes Faſtes n'offrent rien qui ait rapport avec le règne de George III. Ainſi, ſes prétendues victoires ſur

l'armée que le Roi Magnus avoit envoyée contre lui, ſes ravages dans la Carélie, le ſiége de Vybourg qu'il forma, n'eurent point lieu en 1321.

SECTION IV.

Pour prévenir les entrepriſes éloignées des Suédois & des Chevaliers Porte-glaives, & mettre une barrière entr'eux & la Ruſſie, George fit bâtir une ville à l'embouchure du Ladoga, dans l'Iſle Orekof, qui en commandoit l'entrée. Cette ville, nommée Orkovetz, fut appellée enſuite Notenbourg; elle porte aujourd'hui le nom de Schluſſelbourg.

SECTION V.

George, après avoir acheté, par le crime, la ſouveraineté de Ruſſie, voulut ſe ſoutenir ſur le Trône en abandonnant l'Etat à la cupidité des Tatars : des Juifs avoient acheté d'eux le droit d'y percevoir des tributs. La ville de Kachin fut principalement ſoumiſe à leurs extorſions; elle appartenoit au Prince Démitri, fils aîné de l'infortuné Mikaïl. George, n'ayant pu réuſſir à le ſurprendre ſans défenſe, l'accabloit ſous le poids des vexations. Démitri lui payoit le tribut qu'il devoit aux Tatars; mais ayant appris que George s'approprioit ce tribut, il ſe rendit à la Horde, pour prévenir les ſuites de cette infidélité, & pour faire connoître à Usbek l'injuſtice du dépoſitaire.

Usbek, ayant conçu des ſoupçons contre George, & voulant le punir, donna à Démitri la Principauté de Volodimir. Il le renvoya en Ruſſie, avec des Lettres-Patentes & une armée capable de le mettre en poſſeſſion de la Souveraineté. La ville de Novogorod fut la ſeule qui refuſa d'obéir aux ordres du Kan, & qui reſta attachée à George.

SECTION VI.

Le parti que George s'étoit formé pendant ſon ſéjour à la Horde, l'inſtruiſit de ce qui ſe paſſoit en ſon abſence, & il réſolut de s'y rendre pour croiſer les meſures de Démitri. Déja il étoit en route, lorſqu'Alexandre, frère du nouveau Souverain, le ſurprit, lui enleva ſes équipages, & le força de fuir à Pleskof, d'où il ne partit pour la Horde que l'année ſuivante.

SECTION VII.

L'arrivée de George au Kiptchak, donnant des inquiétudes à Démitri, il ſe rendit une ſeconde fois auprès d'Usbek, & le bon accueil qu'il en reçut, le raſſura contre le manège & les intrigues de George. Mais à ſa vue, la voix du ſang s'éleva dans ſon cœur. La Nature outragée l'arma contre un ennemi qui étoit l'aſſaſſin de ſon père : la mort de George vengea celle de Mikaïl.

SECTION VIII.

Mais ce n'eſt pas aſſez pour la juſtification d'un meurtre, que la voix du ſang & la Nature outragée arment le bras d'un fils contre l'aſſaſſin de ſon père ; l'intervalle entre le premier meurtre & le ſecond, rend ici le vengeur coupable d'un double attentat. En vengeant ſon père, Démitri violoit le droit d'aſyle, & il offenſoit Usbek, comme une Suédoiſe célèbre offenſa la Cour de France, en faiſant poignarder, à Fontainebleau, *Monaldeſchi*, ſon grand Ecuyer, & peut-être ſon amant. Des Juriſconſultes compilèrent des paſſages pour juſtifier cet attentat, & l'on a dit d'eux qu'ils méritoient d'être ou les bourreaux ou les victimes de la Princeſſe qui l'avoit ordonné.

L'attentat de Démitri, bien plus pardonnable, ne trouva point de défenſeurs ; malgré l'attachement qu'Usbek avoit pour lui,

Digitized by Google

il lui défendit de s'éloigner. Les Princes Ruſſes, loin de faire cauſe commune pour le juſtifier, cabalèrent pour le faire perir, dans l'eſpérance d'arracher quelques lambeaux de ſa Souveraineté : le frère de George demanda vengeance, & obtint le Tróne de Volodimir.

Usbek, après avoir différé pendant deux ans la punition du coupable, céda aux preſſantes ſollicitations des Princes, & devint ſévère par importunité. Démitri mourut à l'âge de 27 ans (1). Il faut le plaindre en déteſtant la mémoire des lâches qui ne ſollicitèrent ſa punition que pour ſe partager ſes dépouilles. Semblables à Tibère, les Princes Ruſſes ne ſortoient jamais de leur caractère dominant ; la diſſimulation étoit l'ame de leur politique : comme lui, ils ne faiſoient d'autre prière que celle qu'on lit dans *Horace*.

Da fallere, da ſanctum juſtumque videri ;
Noctem peccatis & fraudibus objice nubem.

(1) Le Traducteur des Chroniques dit à ce ſujet : » On ne peut ſe faire une idée » favorable d'un Prince de vingt-cinq ans, qui commet de ſang-froid un aſſaſſinat «. Il accuſe un mort ; & les morts ſont ſans replique. Mais le Lecteur répondra pour Démitri.

2-3-26

Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Beau

REGNE D'ALEXANDRE II, MIKAILOVITZ.

1324.

SECTION PREMIÈRE.

L'AMBITION avoit plus de pouvoir ſur l'ame d'Alexandre que les malheurs de ſa famille, & ce Prince qui auroit dû abhorrer la Horde, ne rougit point de rechercher l'amitié des Tatars, pour obtenir la Souveraineté de ſon frère. Après l'avoir vivement ſollicitée & obtenue, il revint en Ruſſie, ſe fit reconnoître Souverain de Volodimir & de Novogorod, & choiſit Tver pour le lieu de ſa réſidence.

SECTION II.

Les Hiſtoriens de la Nation accuſent les Tatars d'un complot ſi noir, ſi atroce, ſi périlleux pour les conjurés, & qui contraſte ſi fort avec le caractère d'Usbek, qu'il ne nous paroît pas même vraiſemblable. Lorſque l'on forme un pareil projet, on prend mieux ſes meſures pour l'exécuter, & les Tatars en avoient tous les moyens. Les Hiſtoriens rapportent qu'Usbeck, ayant conçu le deſſein de placer ſur le Trône de Volodimir & de Novogorod un Prince de ſon Sang, & de s'emparer ſucceſſivement des apanages de tous les Princes Ruſſes, envoya Setchel-Kan auprès d'Alexandre avec un cortège nombreux; que cette députation ſolemnelle avoit pour objet & pour fin le maſſacre d'Alexandre, des Princes apanagés, & des Boyari qui étoient alors à Tver.

Ils ajoutent qu'Alexandre reçut le Député avec les plus grandes marques de distinction, qu'il le logea dans son Palais, & le traita comme son égal ; mais qu'ayant eu le bonheur de découvrir la conjuration, il crut devoir en prévenir les suites, & faire périr tous les Tatars en une même nuit. Quoi qu'il en soit de ce récit bien suspect, les habitans de Tver crurent à cette prétendue conspiration.

SECTION III.

Après qu'Alexandre eut échauffé tous les esprits, & fait passer dans le cœur de ses sujets les sentimens qui dirigeoient le sien, il fit distribuer secrètement des armes à tous les habitans de Tver, pour opposer, disoit-il, la ruse à la ruse, la force à la force, la vengeance à la cruauté : le mot de l'ordre ou la devise du massacre général des Tatars, étoit *à la première fête.* Elle arriva, & ce jour fatal étoit celui de l'Assomption. Les Tatars surpris avant le jour, entourés & assaillis de toutes parts par des ennemis acharnés, se défendirent avec fureur & vendirent chèrement leur vie. Ceux qui purent échapper au carnage, se réfugièrent dans le Palais de Mikaïl. Le barbare Alexandre y fit mettre le feu : Setchel-Kan y périt avec tous ceux qui l'avoient accompagné. La rage des habitans de Tver ne se borna pas-là : tous les Marchands Tatars, & tous ceux de cette Nation qui se trouvèrent dans la Principauté, furent égorgés, noyés ou brûlés.

SECTION IV.

Ivan, fils de Daniel, & frère de Georges, avoit hérité de sa haine contre les Princes de Tver. Il instruit Usbek de ce massacre, & lui demande la Principauté de Volodimir. Le Kan la lui promet & lui envoie des troupes sous les ordres de cinq Chefs Tatars. A leur arrivée, Ivan les conduit à Moskou ; c'est de-là qu'elles

qu'elles ſe répandirent dans la Principauté de Tver qui fut miſe à feu & à ſang. Alexandre ſe ſauva, comme il put, à Pleskof. Pendant que ces ſcènes atroces s'exécutoient, Ivan prit poſſeſſion de Volodimir, ſe fit reconnoître à Novogorod, où il envoya des Poſſadniki pour commander en ſon nom, & partit pour la Horde.

Conſtantin, fils de Mikaïl, & frère d'Alexandre, l'y avoit devancé pour demander la Principauté de Tver qu'il obtint; & Usbek donna à Ivan des lettres-patentes qui lui aſſuroient la poſſeſſion de Volodimir, de Moskou & de Novogorod. C'eſt ainſi que l'envie & la haine des Princes Ruſſes les aveugloient, & les faiſoient tomber tour-à-tour dans le précipice qu'ils creuſoient pour y engloutir indiſtinctement leurs frères, leurs oncles & leurs neveux!

SECTION V.

Alexandre II Mikaïlovitz perdit la Souveraineté en 1327; il fut puni de mort à la Horde, dix ans après *les matines de Tver.* On ignore le nom de ſon épouſe. Il eut trois fils : Fédor, Vſévolod & Mikaïl. Fédor fut exécuté à la Horde en même-tems que ſon père. Il eut auſſi deux filles : *Maria*, épouſe de Sémen Ivanovitz, Grand-Prince de Moskou : *Ouliana*, épouſe d'Olguerd, Prince de Lithuanie.

Nous avons fait connoître dans le premier volume de l'Hiſtoire ancienne, page 345, la poſtérité d'Anne, nommée Agnès au Baptême, fille de Jaroſlaf I Volodimirovitz; & celle de Sophie, fille de Meſtiſlaf Volodimirovitz, page 431 : la poſtérité d'Ouliana va préſenter au Lecteur une filiation plus étendue encore. C'eſt de cette Princeſſe que ſont iſſus; 1°. Jagellon, nommé au Baptême Uladiſlas V; 2°. Alexandre, qui épouſa Hélène, fille d'Ivan Vaziliévitz I; 3°. Sigiſmond I, Sigiſmond II & Sigiſ.

mond III ; 4°. Uladiſlas, nommé Tzar de Ruſſie dans le tems des troubles ; 5°. Ivan II. 6°. C'eſt auſſi d'Ouliana que deſcendent Catherine, épouſe de Jean, Roi de Suède ; & Anne, épouſe d'Etienne Battori, Roi de Pologne.

Jagellon, fils d'Olguerd & d'Ouliana, fut père de Caſimir IV. Anne, fille de Caſimir, épouſa Bogouſlaf, Duc de Poméranie ; & Sophie, leur fille, Frédéric I, Roi de Danemark. C'eſt de ce mariage que naquit Adolphe, qui fut la ſouche des Ducs de Holſtein. C'eſt de lui que ſont iſſus : Jean Adolphe, Frédéric III, Chriſtian-Albert, Frédéric IV, Pierre III, Empereur de Ruſſie, & Paul Pétrovitz.

2-3-25

Digitized by Google

JVAN I
DAVIDOVITZ
il monta sur le trône en
1328 et regna 13 ans.

RÈGNE D'IVAN I, DANILOVITZ,

Surnommé KALITA *ou* LA BOURSE.

1328.

SECTION PREMIÈRE.

DÈS qu'Ivan fut confirmé par Usbek dans la poſſeſſion des Principautés de Volodimir, de Moskou & de Novogorod, il partit du Kiptchak pour Moskou où il fixa ſa réſidence. En quittant la Horde, il avoit promis ſolemnellement à Usbek de lui livrer le Prince Alexandre, ou d'employer tous les moyens propres à le faire périr. A peine étoit-il inſtallé ſur le Trône, qu'il ordonna à Alexandre de ſe rendre ſans délai auprès du Kan. Sur ſon refus, il obligea tous les Princes Ruſſes à s'armer contre lui; & les frères mêmes d'Alexandre furent aſſez dénaturés & aſſez lâches pour ſe joindre à ſon perſécuteur.

SECTION II.

Un évènement ſuſpendit cette confédération : les Allemands menacent la Principauté de Novogorod, & le danger où elle ſe trouve, produit la diverſion des forces réunies contre Alexandre, qui n'avoit pour défenſeurs que les habitans de Pleskof. Ce qu'Ivan ne pouvoit faire par la force dans cette circonſtance critique, il l'entreprit par la ruſe; il eut recours aux armes de l'Egliſe. Un Métropolite adroit entra dans ſes vues,

& prononça l'anathême contre Alexandre & contre tous ceux qui étoient de ſon parti. Une choſe remarquable, & dont l'Hiſtoire ne fournit aucun exemple dans les ſiècles que nous avons parcourus, c'eſt que, loin d'être effrayés de l'anathême, d'abandonner Alexandre, ou de le livrer par ſcrupule à ſes ennemis, les habitans de Pleskof renouvellèrent leur ſerment au Prince excommunié. Cette généroſité en inſpira à Alexandre, qui leur dit : » Votre fidélité me touche juſqu'aux larmes : je ne veux » pas vous expoſer à l'anathême de l'Egliſe ; je vous rends vos » ſermens, & je me retire en Livonie auprès des Chevaliers » Porte-glaives «. Il part : les habitans de Pleskof firent la paix avec Ivan, & le Patriarche leva l'excommunication lancée ſur eux. Mais dès que les alliés d'Ivan ſe furent ſéparés de lui, & que ce Prince ſe rendit auprès d'Usbek pour lui faire ſes excuſes, ils rappellèrent Alexandre.

SECTION III.

Usbek parut ſatisfait des excuſes d'Ivan, & l'engagea même à accorder la paix à Alexandre, dans la crainte que les Livoniens ne trouvaſſent un prétexte pour colorer l'intérêt qu'ils avoient à ſecourir un Prince opprimé. Les Lithuaniens, voiſins de Novogorod, étoient devenus des ennemis redoutables ſous un Chef tel que *Guédimin*.

SECTION IV.

Alexandre, las de vivre dans la perplexité, voulut ſavoir à quoi s'en tenir à quelque prix que ce fût ; il prit le parti d'envoyer ſon fils Fédor au Kiptchak, pour ſonder les diſpoſitions d'Usbek à ſon égard. Le jeune Prince fut accueilli & renvoyé à ſon père avec un Député. Celui-ci lui apporta l'ordre de venir lui-même ſe juſtifier du maſſacre des Tatars.

Les circonſtances parurent favorables à Alexandre ; Usbek étoit en guerre avec la Perſe. Il part, il arrive : ſa ſoumiſſion lui gagne les bonnes graces du Kan, qui le renvoie dans la Principauté de Tver. La faveur d'Usbek & la priſe de poſſeſſion de Tver excitèrent l'envie des autres Princes contre Alexandre, qui manqua de politique, en n'accordant ſa confiance & ſes bienfaits qu'à ceux des habitans de Pleskof qui l'avoient ſuivi dans ſes diſgraces. Cette préférence aigrit ceux qui avoient de grandes prétentions, ſans avoir les mêmes droits à la gratitude du Prince. Les mécontens l'abandonnèrent, & ſe retirèrent à Moskou.

SECTION V.

L'infidélité fut accueillie par Ivan, qui profita de cette circonſtance pour noircir Alexandre dans l'eſprit d'Usbek. Le Prince de Tver envoie une ſeconde fois ſon fils à la Horde ; Ivan le ſuit de près, & réveille par des propos calomnieux, la haine aſſoupie du Kan.

SECTION VI.

Usbek mande le Prince de Tver à ſa Cour ; & celui-ci s'y rend, quoiqu'il fût inſtruit par ſon fils des intrigues d'Ivan & de la colère d'Usbek. Il arrive, il reçoit l'accueil le plus froid ; & après quelques jours de perplexité, il apprend que ſa mort eſt réſolue, & que le même Arrêt s'étendoit ſur ſon fils Fédor. L'un & l'autre eurent la tête tranchée en 1338. Ivan va les ſuivre de près au tombeau.

SECTION VII.

De retour à Moskou, Ivan fit entourer cette Ville d'une forte charpente pour ſoutenir ſes remparts de terre & de pierres. Il aggrandit & il embellit cette nouvelle réſidence, & mourut en 1341.

Ce Prince étoit à la fois dévot, charitable & ambitieux : on lui avoit donné le ſurnon de *Kalita*, parce qu'il portoit toujours une bourſe à ſa ceinture pour faire l'aumône.

Le mêlange biſarre & monſtrueux de l'ambition, de la charité, de la dévotion & du meurtre, prouve que chaque ſiècle, chaque peuple, chaque homme a ſes erreurs, qui ſont comme l'épidémie de l'eſprit humain.

La prétendue dévotion d'Ivan nous rappelle ici ce que Brantôme raconte du Baron, depuis Connétable de Montmorenci, qui étoit fort attaché à la religion de ſes pères.

» Tous les matins il ne failloit de dire ſes patenôtres, ſoit » qu'il ne bougeât du logis, ou montât à cheval, & allât parmi » les champs aux armées; & en les diſant tout marmotant, il » diſoit, lorſque les occaſions ſe préſentoient : *allez-moi pendre* » *un tel; attachez celui-là à un arbre; faites paſſer celui-ci par les piques* » *ou les arquebuſes tout à ſtheure, tout devant moi : taillez-moi en* » *pièces ces marauds, qui ont voulu tenir ce clocher contre le Roi; brû-* » *lez-moi ce village; boutez-moi le feu par-tout à un quart de lieue à la* » *ronde;* & ainſi tels ou ſemblables mots de Juſtice ou Police » de guerre proféroit-il ſelon les occurrences, ſans ſe *débaucher* » nullement de ſes *Pater*, juſqu'à ce qu'il les eût parachevés, » penſant qu'il eût commis une grande faute, s'il les eût remis » à dire à une autre heure : tant il étoit conſcienceux «.

La marche de la ſaine morale eſt auſſi lente, auſſi tardive que celle de la vérité.

La Médaille d'Ivan I Danilovitz prouve qu'il régna en 1328, juſqu'en 1341, & qu'il annexa Roſtof à la Principauté de Moskou. Son épouſe, dont on ignore le nom, prit celui d'Hélène en ſe faiſant religieuſe. Il eut d'elle trois fils, Sémen ou Siméon, Ivan, André, & une fille qui épouſa Conſtantin Vaziliévitz, Prince de Roſtof.

2-3-26

Dessiné par Chevalier Dirigé par Nic Gravé par Pauquet

REGNE
DE SIMEON IVANOVITZ,
Surnommé LE SUPERBE.

1340.

SECTION PREMIÈRE.

Ce ne furent point les Tatars qui mirent un collier de force aux Princes Ruſſes : ce fut la perfidie de ces Princes les uns envers les autres, leurs intrigues criminelles, & leur dépendance ſervile envers les Tatars, qui rendirent ceux-ci arbitres du ſort des autres. Les vainqueurs s'étoient bornés à impoſer des tributs, & à placer le croiſſant au-deſſus de la croix des clochers de Ruſſie; l'ambition des ſucceſſeurs de Rourik fit tout le reſte : c'eſt elle ſeule qui rendit les Trônes occupatifs & les règnes précaires. A la mort d'Ivan I Danilovitz, aucun des frères & des fils de ce Souverain n'osa prendre poſſeſſion du Trône vacant. Tous les prétendans convinrent de ſe rendre à la Horde, & de s'en rapporter à la déciſion d'Usbek.

SECTION II.

La Souveraineté fut adjugée aux trois fils d'Ivan, & Usbek les laiſſa maîtres de s'arranger entr'eux comme ils le jugeroient à propos. Ivan & André accordèrent à Siméon l'autorité ſouveraine avec la moitié des revenus. Dès que Siméon fut inſtallé

ſur le Trône de Moskou, il envoya à Torjok un Repréſentant pour commander en ſon nom, & des Prépoſés pour lever les tributs. Ceux-ci vexèrent & malverſèrent, ſelon l'uſage, & les habitans portèrent leurs plaintes à Novogorod. On y eut égard, & les principaux Citoyens envoyèrent aux opprimés des troupes commandées par des Boyari. Les Prépoſés furent arrêtés & mis aux fers.

SECTION III.

Cette inſurrection n'eut aucune ſuite funeſte, elle s'appaiſa ſans effuſion de ſang. Les vexations furent prouvées, & les coupables punis: Novogorod fit la paix avec Siméon, le reconnut pour Souverain, ſe ſoumit à lui payer un tribut, & reçut les Poſſadniki ſans aucune difficulté.

SECTION IV.

Guédimin, Prince de Lithuanie, mourut en cette année, & dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre les Chevaliers Livoniens: il avoit partagé ſes Etats entre ſes ſept fils, & ce démembrement les rendoit tous également foibles. Dans cet état des choſes, les Livoniens, en paix avec la Hongrie & la Bohême, n'ayant rien à craindre des fils de Guédimin, ni de Caſimir, Roi de Pologne, réſolurent de faire la guerre aux habitans de Pleskof. Ceux-ci implorèrent le ſecours des Novogorodiens. Ces ſecours furent promis, & les troupes auxiliaires ſe diſpoſoient à marcher, lorſqu'elles reçurent contre-ordre. Deux partis diviſoient alors Pleskof; l'un reconnoiſſoit la domination de Novogorod; & l'autre vouloit s'y ſouſtraire & ſe donner à Olguerd, l'un des fils de Guédimin. Le dernier parti l'emporta. Olguerd envoya des troupes au ſecours de Pleskof; elles furent battues, & les Livoniens en formèrent le ſiége. Le Prince de Lithuanie

marche

marche en perſonne, obſerve les aſſiégeans, & fait exhorter les aſſiégés à demeurer étroitement unis, & à continuer de ſe défendre avec le même courage. Ce conſeil étoit ſage, &, contre l'uſage, il fut ſuivi. Les Livoniens ennuyés du ſiége & déſeſpérant d'emporter la ville, ſe retirèrent. Le ſuccès des conſeils d'Olguerd détermina les aſſiégés à le choiſir pour leur Prince, à condition qu'il embraſſeroit la Religion Grecque. Ce Prince refuſa leurs offres pour lui-même, mais il les accepta pour l'aîné de ſes fils, qui reçut au Baptême le nom d'André.

SECTION V.

1345.

Dans le partage que Guédimin avoit fait de ſes Etats, il avoit donné Vilna & la Principauté de Lithuanie au frère puîné d'Olguerd. Celui-ci complote avec *Keſtouti*, l'un de ſes frères dont l'apanage étoit à proximité de Vilna, de dépouiller *Eſnouti* qui en étoit poſſeſſeur. Ils s'en emparent pendant la nuit & par un froid exceſſif. Eſnouti, pris d'aſſaut, ſaute du lit, ſe ſauve preſque nu, s'échappe, & va chercher un aſyle à Moskou. Siméon, touché de ſon ſort, le reçut avec bonté. Le Prince de Lithuanie embraſſa le Chriſtianiſme, & prit le nom de Jean.

SECTION VI.

Le perfide Olguerd jura une haine irréconciliable au Prince humain qui avoit donné un aſyle au malheureux Eſnouti : il rançonne, il ravage pluſieurs villes de la Principauté de Novogorod ; & ſa vengeance l'eût porté à d'autres excès, ſi les Livoniens, profitant de ſon abſence pour dévaſter la Lithuanie, ne l'euſſent contraint de rétrograder pour défendre ſes propres Etats.

SECTION VII.

1348.

Nous avons dit (règne de George III Danilovitz, Section III) que les Chroniques Ruſſes faiſoient un anachroniſme de 27 ans, en plaçant ſous le règne de ce Prince, en 1321, des évènemens qui n'eurent lieu qu'en 1348. Nous allons rapporter ces évènemens d'après les Annales de la Suède; c'eſt le moyen de faire connoître l'erreur chronologique, & l'inexactitude du Rédacteur des Chroniques, dans la plupart des faits qui concernent la Suède.

Les Annales de cette Nation diſent » qu'en 1319 Mathias » Ketelmundſon convoqua les Etats du Royaume à Upſal, pour » élire un nouveau Roi ſuivant l'ancienne coutume, & qu'on » décerna la Couronne à *Magnus*, fils du Duc *Eric*, enfant qui » n'avoit alors que trois ans. Lorſque Magnus eut atteint un » âge compétent, il prit en mariage *Blanche*, fille du Comte » de Namur «.

» Peu de tems après ce mariage, Mathias Kételmundſon étant » venu à mourir, Magnus prit lui-même l'adminiſtration du » Royaume : il gouverna avec très-peu de gloire, & mena une » vie fort déréglée, n'ayant aucune conſidération pour les per- » ſonnes âgées, & ne faiſant cas que des jeunes gens débauchés » & de ſes ſemblables.

» Enſuite, lorſque Valdemar III, Roi de Danemarck, forma » des prétentions ſur la *Scanie*, on tâcha de moyenner un accord » à Helſimbourg, par la médiation de douze Arbitres choiſis de » part & d'autre; mais cette négociation fut inutile. Dans cette » circonſtance, les deux Rois avec leurs Conſeillers eurent une » entrevue à Varbergue, où le Roi de Danemarck perdit ſa » cauſe, ayant été convaincu par ſa lettre du 18 Novembre 1343,

» dans laquelle il déclaroit formellement que les habitans de la » Scanie avoient eu raiſon de prendre Magnus pour leur Roi. » Il ſigna auſſi un écrit, par lequel il reconnoiſſoit que les Pro- » vinces de *Scanie*, de *Blékingie*, avec l'*Yſſet* & l'Iſle de *Huen*, » s'étoient données à la Suède; après quoi il céda au Roi » Magnus la Province de Halland pour huit mille marcs d'argent: » de ſorte que les frontières de Suède & de Danemarek furent » ſéparées par le détroit du *Sund*. Ce Traité fut ratifié & juré » ſolemnellement de part & d'autre.

» D'un autre côté, Magnus promit à Valdemar du ſecours » contre ſes ennemis, & un commerce libre aux Danois dans » ſes Royaumes de Suède & de Norvège.

» Magnus avoit régné paiſiblement l'eſpace de douze ans après » la mort de ſon Tuteur, lorſque, pouſſé par une folle ambition, » il entreprit une expédition inutile contre les Ruſſes; ce qui » l'obligea de charger ſes ſujets de beaucoup d'impoſitions pour » ſubvenir aux frais d'une guerre, dans laquelle il n'avoit point » d'autre but que de montrer juſqu'où s'étendoit ſa puiſſance.

» Pour venir à bout de ce deſſein, il prit à ſon ſervice beaucoup » de cavalerie Allemande, que Henri, Comte de Holſtein, lui » amena, & qui ſe mit en campagne avec lui. Au commen- » cement de cette expédition, il pénétra fort avant dans le pays, » & ſe rendit maître du château de Notenbourg & de toutes les » contrées d'alentour. Malgré ſes progrès, il ſe laiſſa ſurprendre » par les Ruſſes, en faiſant avec eux une ſuſpenſion d'armes » pour deux mois. Ceux-ci eurent le tems de ſe reconnoître » & de ſe renforcer de quantité de troupes, qui étoient alors » occupées contre les Tatars & les Lithuaniens; ils fondirent à » l'improviſte ſur Magnus, & le contraignirent d'abandonner » honteuſement la Ruſſie: les Suédois, qui étoient en garniſon » dans le château de Notenbourg, furent taillés en pièces; & toute

» la Province de Finlande auroit été déſolée, ſi Magnus n'avoit » cédé aux ennemis cette partie de la Carélie, que les Suédois » reprirent ſur eux dans la ſuite.

» Comme Magnus avoit fait de grandes dépenſes pour les frais » de cette guerre, il mit de nouveau de grandes impoſitions » ſur ſon peuple pour payer les dettes qu'il avoit faites; & en » outre, il engagea pluſieurs terres de la Couronne, & entr'autres » places, la ville de Calmar au Comte Henri, qui la garda fort » long-tems. Le peuple ſe ſouleva, & le Pape Clément VI » excommunia Magnus, parce qu'il avoit employé dans la » guerre de Ruſſie les deniers de *St. Pierre*, que le Roi *Olaüs* le » Tributaire avoit accordés au Siége de Rome, &c.....«. (*Voyez Puſendorf, Introd. à l'Hiſt. Gén. & Pol. de l'Univers, Tome V, pag. 106 & ſuiv.*)

Que l'on compare ce récit exact avec la verſion du Traducteur des Chroniques Ruſſes, que nous allons donner en note (1).

---

(1) » J'écarte, dit le Traducteur, Tom. II, pag. 185 & ſuiv., les diſputes ſanglantes » de différens Princes apanagés, pour m'occuper d'une guerre avec la Suède, dont le » prétexte fut très-bizarre.

» Magnus, Roi de Suède, ne pouvoit renoncer au projet de ſe rendre maître du Dane- » mark. Il avoit tenté pluſieurs fois, mais inutilement, de ſe faire donner par le Pape » l'inveſtiture de ce Royaume. Il imagina que, s'il pouvoit rendre à l'Egliſe Romaine » quelque ſervice ſignalé, il obtiendroit, pour ſatisfaire ſon ambition, le conſentement » du Souverain Pontife, & les ſecours de pluſieurs Puiſſances Catholiques. Dans cette vue, » il entreprit de réunir la Républiqoe de Novogorod au Rit latin, perſuadé que cet » exemple ſeroit bientôt ſuivi de toute la Ruſſie.

» Occupé de ce projet, il envoie à Novogorod des Ambaſſadeurs chargés de faire » conſentir l'Archevêque & les principaux Citoyens à entrer en conférence avec de ſavans » Théologiens Catholiques, pour ſe ſoumettre enſuite à celle des deux Egliſes dans » laquelle ils reconnoîtront la vérité. Surpris d'une telle députation, les Citoyens proteſtent » qu'ils veulent toujours reſter fidèles à l'alliance établie par les Traités entre la Suède &

SECTION VIII.

1352.

La peſte que les Tatars avoient éprouvée en 1343, ſe déclare en Ruſſie : elle s'annonçoit par un crachement de ſang, & preſque

---

» la République; mais qu'ils n'entreront dans aucune diſpute ſur la Religion, contens de » croire tout ce qu'avoient cru leurs pères. Ils ajoutent que, ſi le Roi de Suède avoit » quelques raiſons de déſirer des conférences Théologiques entre les deux Egliſes, il » pouvoit ſe ſatisfaire en députant des Théologiens au Patriarche de Conſtantinople, de » qui la Ruſſie avoit reçu le tréſor de la foi.

» Peu ſatisfait de cette réponſe, le Roi de Suède mande aux Novogorodiens de choiſir » entre des conférences & la guerre. Il reçoit un ſecours de cavalerie Allemande, & vient » former le ſiége d'Orékovets. Les troupes de Novogorod ſurprirent les Suédois qui » s'étoient diſperſés pour exercer le brigandage, & en tuèrent un grand nombre; mais » ce ſuccès n'empêcha pas la reddition de la ville, où régnoit la diſcorde. Magnus força » un grand nombre d'habitans à embraſſer la Religion Catholique, tira des autres de » fortes contributions, & leur fit payer chèrement la permiſſion de reſter attachés à » l'Egliſe Grecque.

» Poſſeſſeurs d'Orékovets, les Suédois pouvoient faire librement des courſes dans le » Domaine de la République, lui couper la communication avec la Néva, & ruiner, » ou du moins interrompre ſon commerce. Le Grand-Prince refuſoit de prendre part à » cette querelle, dans laquelle il ne ſe croyoit pas intéreſſé. Malheureux, abandonnés, » mais non pas abattus, les Citoyens de Novogorod luttèrent avec courage contre la » fortune, & réſolurent de recouvrer eux-mêmes la place importante qu'ils avoient » perdue. Ils demandèrent des ſecours aux habitans de Pleskof, & ceux-ci profitèrent » du beſoin qu'on avoit de leurs forces, pour ſecouer entièrement le joug & ſe faire » déclarer alliés indépendans de la République.

» Les Novogorodiens, trahis, abandonnés par les habitans de Pleskof, après leur » avoir accordé tout ce qu'ils demandoient, battirent cependant les Suédois, & reprirent » Orékovets, après un ſiége de ſix mois. Magnus ne put même défendre la Finlande, où » les Ruſſes ſe répandirent, & où il fut obligé de conclure un Traité de paix, par lequel » il cédoit à la République une partie de la Carélie. Pour ſurcroît de malheurs, il fut » excommunié par le Pape, pour avoir diſſipé à cette guerre les deniers de St. Pierre «.

tous ceux qui étoient attaqués de ce poiſon, mouroient le ſecond ou le troiſième jour. Le Grand-Prince de Moskou en fut atteint, & ſuccomba à l'âge de 36 ans. Ce fléau s'étoit répandu dans les villes de *Saraï*, de *Tchaldaï*, d'*Ornatchaï* & d'*Aſtracan*, & de proche en proche dans les campagnes. Il y fut probablement apporté par les Tatars qui, pour l'éviter, s'étoient retirés ſur les bords du Don & du Boriſthènes. Cette époque funeſte eſt celle de leur établiſſement à Pérékop. On prétend que cette peſte fut très-favorable aux Monaſtères de Ruſſie, parce que les mourans leur léguoient leurs richeſſes foncières & mobiliaires. Si cela eſt, la fin du monde a été par-tout avantageuſe aux Moines.

SECTION IX.

La Médaille de Siméon Ivanovitz porte : » On lui conféra à » la Horde la Souveraineté de Moskou & de Volodimir en 1340, » & il régna 13 ans «. Ce Prince eut trois femmes : Auguſte, Princeſſe de Lithuanie, connue ſous le nom d'Anaſtaſia : Proskovia, fille du Prince de Smolensk ; & Maria, fille d'Alexandre, Prince de Tver. Ses fils furent Ivan & Siméon. Sa fille épouſa un Prince de Tver.

C'eſt ainſi qu'on dénature les faits. Mais le Lecteur judicieux croira-t-il que Clément VI eût lancé une excommunication contre un Prince qui cherchoit à étendre la domination de l'Egliſe Romaine ? Qui pourra ſe perſuader que Magnus avoit le deſſein de ſe rendre maître du Danemarck, & de s'en faire donner l'inveſtiture par le Pape, lorſqu'il eſt prouvé par les faits, que ce Prince imprudent *livra à Valdemar III tous les papiers & tous les titres en vertu deſquels il étoit en poſſeſſion de la Scanie, des Provinces de Halland & de Blechingie, qu'il avoit achetées de lui ?*

2-3-26

Dessiné par Chevalier. Dirigé par Née. Gravé par le Grand.

RÈGNE D'IVAN II, IVANOVITZ.

1353.

SECTION PREMIÈRE.

USBEK & Siméon ne ſont plus : le Trône du Kiptchak eſt occupé par le Kan Djanibek (1), & les deux frères de Siméon aſpirent à s'aſſeoir ſur le Trône de Moskou. Le plus jeune de ces deux Princes meurt ; & Conſtantin Vaſiliévitz, Prince de Souzdal, remplace le concurrent mort, & engage les Novogorodiens à envoyer à la Horde ſolliciter en ſa faveur.

SECTION II.

Djanibek ſe décide en faveur d'Ivan, & ſon règne fut paiſible.

(1) Usbek mourut au retour de la dernière campagne qu'il venoit de faire contre Abouzaït, Souverain du Pays d'Iran, contre lequel il avoit tenté pluſieurs fois la fortune, ſans jamais rien gagner ſur lui. Son fils & ſon ſucceſſeur Djanibek, vertueux & dévot Muſulman, s'occupa toujours du bien de ſes Sujets. Ce fut lui qui défit l'uſurpateur Malik-Askraf, tyran ſcandaleux qui s'étoit emparé du Trône d'Adirbéindſan. Il partagea entre ſes ſoldats tous les tréſors de l'uſurpateur ; & ces tréſors devoient être immenſes, puiſque les vainqueurs, au rapport d'Aboulgaſi-Bayadour, chargèrent 400 chameaux, en or, en bijoux, & autres effets de prix. Djanibek confia le Gouvernement des Provinces conquiſes à ſon fils Berdibek, revint dans ſes Etats, fut attaqué d'une maladie grave, & mourut en enjoignant aux Seigneurs de ſa Cour de reconnoître ſon fils pour leur Souverain.

Il ne fit ni bien ni mal à la Ruſſie ; mais, tout bien conſidéré, ne vaut-il pas mieux être nul que méchant ?

Ivan mourut en 1358 ; ſon règne fut de ſix ans. Ce Prince, mort à l'âge de trente-trois ans, avoit eu deux femmes : la première fut Théodoſia, fille de Démitri, Prince de Briansk : la ſeconde, Alexandra, qui ſe fit Religieuſe ſous le nom de Maria. Il eut d'elle Démitri & Ivan.

RÈGNE

2-3-26

Digitized by Google

Peinte par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Malapeau

RÈGNE
DE DÉMITRI III, CONSTANTINOVITZ.

1359.

Première Époque de la décadence des Tatars.

SECTION PREMIÈRE.

ON a vu, ſous le règne de Siméon Ivanovitz, Section VIII, que les Tatars, pour échapper à la peſte, avoient abandonné la Horde, & s'étoient répandus aux environs du Don & du Dniéper, dans les villes de Saraï, de Tchaldaï, d'Ornatchaï & d'Aſtrakan: en cherchant à éviter une contagion, ils ſe rapprochoient d'une autre auſſi funeſte. Il y a des peſtes morales & des peſtes politiques, comme il y a des peſtes phyſiques: toutes trois naiſſent également de principes dégénérés, de fermens putrides & contagieux, qui excitent de violentes convulſions, des fièvres ardentes, accompagnées de phrénéſies, & qui ſont la gangrène & la mort des Empires & des hommes dont elles ſe ſont emparé.

Ces paſſions toujours ennemies les unes des autres, ces furies qui portent la déſolation dans toute la terre, l'envie, la haine & l'avarice, vont déchirer le cœur des Tatars: l'injuſtice, la violence, ſe diſputeront bientôt la ſupériorité & s'arracheront des ſceptres.

La politique des Tatars avoit commencé par s'égarer en ſe proſtituant aux paſſions des Princes Ruſſes; l'exemple des vaincus va corrompre leurs vainqueurs.

SECTION II.

L'ambition reſſemble, par ſon objet & par ſa fin, à ces beſoins artificiels qui cauſent preſque tous les malheurs des hommes, en leur procurant par intervalle quelques plaiſirs paſſagers dont ils ſont les dupes. La gloire, les conquêtes, le pouvoir abſolu & l'étendue de la puiſſance des Tatars, ne laiſſoient rien à deſirer à leur ambition; & cependant c'eſt elle-même qui va morceler & diſſoudre cette Puiſſance formidable : tant il eſt vrai que la terre entière n'offre qu'un vaſte tableau des erreurs de la politique, & que, ſi elle eſt la médecine des Etats, celle-ci n'a pas moins beſoin que l'autre de grandes connoiſſances & de méditations! L'art de tromper les hommes n'eſt point l'art de les guérir ni de les rendre heureux.

SECTION III.

Des Hordes inconnues, des portions détachées de la grande Horde que forma Batou-Sagin, vont établir de nouvelles dominations, & fournir des Kans au Volga, à Kazan, à Aſtrakan, à Nartoutchad, au Jaïk, &c.

L'indigne ſucceſſeur d'Usbek, Berdibek-Kan, revient de ſon expédition de Perſe, & fait mourir ſes douze frères pour n'avoir point de rivaux à redouter. Peu de tems après, il eſt tué par Azkoup, qui s'empare de ſon Trône; & ce parricide ne règne qu'un mois. Narouz, deſcendant de Touchi-Kan, le fait mourir avec tous ſes enfans, & monte ſur le Trône. La poſtérité de Mangou-Timour-Kan fut éteinte dans ces deux monſtres, & le Sceptre du Kiptchak paſſa aux autres deſcendans de Zouzi-Kan. C'eſt à cette époque que tous les Prétendans à la ſouveraineté de Ruſſie ſe rendent à la Horde : mais le Kan remit à un autre tems la nomination d'un Souverain, & ſon règne fut trop court pour le déſigner.

SECTION IV.

Kidir, Kan du Jaïk, jalouſe la puiſſance de Narouz : inſtruit de la haine que ſes ſujets lui portent, il s'arme contre lui; il eſt vainqueur, il le maſſacre avec ſon fils, & règne ſur les Tatars du Volga. Il cherche également à gagner les cœurs de ſes ſujets & l'affection des Ruſſes. Démitri Conſtantinovitz ſollicite & obtient de lui la ſouveraineté de Moskou, ſur la renonciation de ſon frère André, qui ſe borne à la Principauté de Souzdal. Témir Koſa, fils de Kidir, maſſacre ſon père, & ce monſtre ne jouit que ſept jours du fruit de ſon crime : Mamaï l'attaque, l'atteint, & lui donne la mort. La politique de Mamaï préféra la gloire de faire des Kans, à celle de régner ſur les Tatars; il nomma Avdoul, Kan du Volga, & paſſa avec lui ce fleuve pour combattre un autre Prince Tatar, nommé Kildibek, fils de Djanibek-Kan. De leur côté, les Princes du Diſtrict de Saraï ſe choiſiſſent pour Chef Amurat, frère de Kidir.

SECTION V.

1361.

Avdoul & Amurat ne tardèrent pas à devenir rivaux : ils s'attaquèrent ſouvent ſans pouvoir ſe détruire. Avdoul régna ſur le Volga, & Amurat à Saraï.

C'eſt à cette époque que Démitri, fils aîné d'Ivan II Ivanovitz, & Démitri, fils de Conſtantin, Prince de Souzdal, ſoumirent à Amurat leurs droits au Trône de Moskou. L'arbitre fut ſage: » Le fils, dit-il, doit poſſéder l'héritage de ſon père, & j'adjuge » le Trône à Démitri, fils d'Ivan «.

Démitri III régna deux ans. Le nom de ſon épouſe n'eſt pas connu, mais il eut pour fils Vazili, Siméon & Ivan. Sa fille Eudoxia épouſa le Grand-Prince Démitri Ivanovitz Donski, qui lui ſuccède.

RÈGNE
DE DÉMITRI IV, IVANOVITZ.
Surnommé DONSKI.

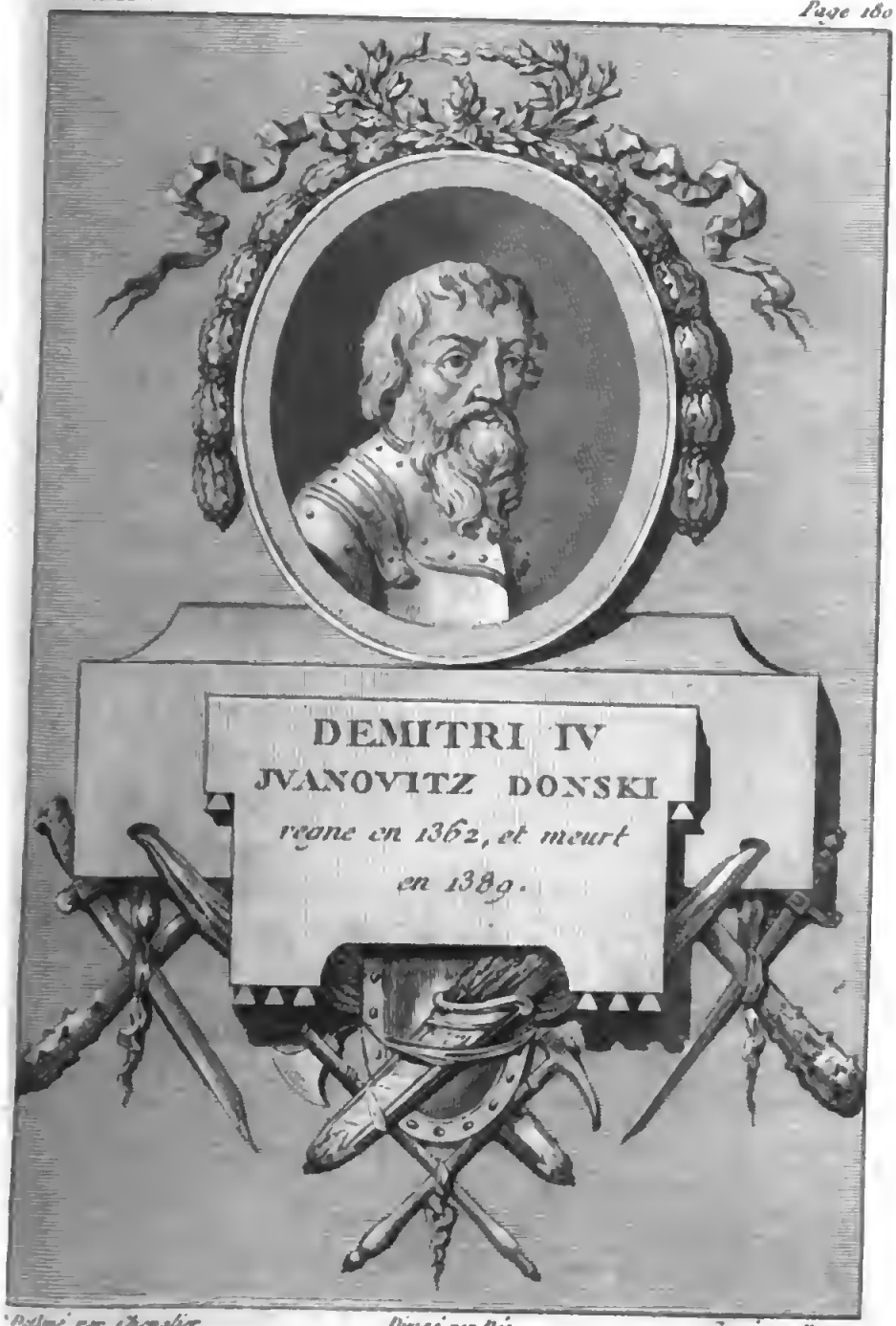
1362.

SECTION PREMIÈRE.

DÉMITRI, nommé Grand-Prince à l'âge de treize ans, ſe rend à Moskou avec Volodimir Andréiévitz, Prince de Serpoukof, ſon oncle & ſon tuteur, & ſe fait reconnoître Souverain. Il ne s'attendoit pas que, dans la même année, Amurat, ſon protecteur, en nommeroit un autre, & lui préféreroit ſon rival. Il ne faut rien recevoir de l'orgueil ni de l'avarice: la vanité de l'un exige l'humiliation pour tribut; l'avidité de l'autre n'eſt jamais ſatisfaite du retour, quel qu'il ſoit.

Mamaï trouva mauvais qu'Amurat eût donné un Grand-Prince à la Ruſſie ſans ſa participation, & crut que ſa gloire étoit intéreſſée à envoyer un Député à Démitri, avec des Lettres-Patentes qui confirmoient ſa nomination. Inſtruit de cette démarche, Amurat, jaloux des priviléges excluſifs, fait un autre choix, envoie un Député & des Lettres-Patentes à Démitri Conſtantinovitz, Prince de Souzdal. Les agitations qui ſuivent ce conflit d'autorité, reſſemblent au bourdonnement d'un combat entre les deux partis d'un eſſaim d'abeilles qui a deux chefs. Nous nous garderons bien d'entrer dans les détails des évènemens qui eurent lieu ſous le règne de Démitri IV, depuis 1362, juſqu'en 1380;

2-3-2-)



Dessiné par Chevalier Dirigé par Né Gravé par Ma

Digitized by Google

c'eſt aſſez que nous ayons eu le courage de ſupporter l'ennui de les lire, ſans en aſſommer les Lecteurs : cette tâche étoit digne, ſans doute, du Rédacteur des Chroniques, qui a employé trente-huit pages à les décrire avec l'exactitude dont il ſe pique, & le ſtyle qui convient à la choſe. Mais il ne faut pas diſputer des goûts ; chacun a le ſien ; le nôtre a un but plus humain, plus généreux, plus noble. C'eſt bien plus pour l'inſtruction & les avantages des individus, que pour la prétendue gloire d'écrire, qu'il faut comparer les hommes & les ſiècles. L'appeſantiſſement ſur des règnes ſauvages & barbares, l'admiration ſtupide qu'ils peuvent exciter, ſont deux caractères diſtinctifs du pédantiſme & de l'ignorance dans l'art d'écrire l'Hiſtoire. Tout ce fatras de faits dégoûtans ou ſtériles reſſemble à ces molécules de pouſſière que le vent diſſipe, & qui ne méritent pas de fixer les regards de l'Univers. Il ne faut écrire que pour inſtruire, que pour rendre les hommes meilleurs, & rejetter, comme la Poſtérité, tout ce qui ne tient pas à l'utile, au moral & au grand.

SECTION II.

Pendant le cours des 18 années dont nous ſupprimons le récit, l'hiſtoire de Démitri IV ne préſente que le tableau ſuivant.

De nouvelles calamités ſuccèdent à d'anciens fléaux ; la Nature eſt armée contre elle-même ; le patrimoine du Souverain légitime devient celui des uſurpateurs, tandis que le patrimoine des ſujets eſt dévoré par leurs tyrans. A leur exemple, dès que le Souverain recouvre ſa puiſſance, il ne s'occupe que de l'abaiſſement & de la ruine des Princes inférieurs qui deviennent tous ſes vaſſaux. Un d'entr'eux, Mikaïl Alexandrovitz, Prince de Tver, veut régner ſur les ruines de tous : il appelle Olguerd, Prince de Lithuanie, & ſon gendre, pour ravager la Ruſſie. Des rivaux d'ambition, & jamais de gloire, donnent des batailles, forment des ſiéges, brûlent

des villes & tuent des hommes. Des paix frauduleuſes vendues chérement; des traités honteux, déshonorans pour les Princes & onéreux pour les peuples; une ſuite non interrompue de factions, d'horreurs, d'infortunes, de révolutions, les unes ſanglantes, les autres honteuſes, & preſque toutes ayant ces deux caractères; des Princes environnés de ſcélérats & d'ennemis de la patrie, jouiſſent de la déſolation de la choſe publique. Si quelques crépuſcules de raiſon paroiſſent à travers des mœurs féroces, la ſuperſtition qui rouille les eſprits, l'ignorance qui les replonge dans d'horribles ténèbres, les ſcènes tragiques qui accompagnent ces crépuſcules, forcent preſque à regretter l'aveuglement qui avoit rendu les hommes des *bêtes de charge*, mais qui du moins n'en avoit pas fait des *tigres*. Tel fut l'état de la Ruſſie juſqu'à l'époque que nous allons décrire: elle n'offrira que des malheurs de plus.

SECTION III.

1380.

Pendant que ces ſcènes ſe paſſoient en Ruſſie, Mamaï, qui y jouoit un des principaux rôles, s'étoit rendu tout-puiſſant à la Horde: il avoit immolé à ſon ambition tous les Princes Tatars, tous les Grands qui pouvoient traverſer ſes deſſeins, & finit par détruire le Kan même qui étoit ſon ouvrage. Il forme le projet d'attaquer le Grand-Prince de Moskou; & pour l'accabler ſous le poids de ſa puiſſance, il prend à ſa ſolde des mercenaires qu'il tire de Thrace, d'Arménie, de Circaſſie & de pluſieurs autres contrées; il en forme une armée de ſix cents mille hommes, il la commande & paſſe le Volga. On ne va pas vîte en beſogne avec une armée auſſi nombreuſe; Mamaï marche lentement, & il eſt obligé de s'arrêter à l'embouchure de la Voronéje, rivière étroite & profonde qui reçoit les eaux de l'Ouſman,

du Koper, de la Metcha & de la Soſna, & qui ſe jette dans le Don.

SECTION IV.

Un Prince de Rézan, nommé Oleg, dont la Principauté avoit été dévaſtée l'année précédente par Mamaï, alla lui rendre hommage, lui offrir ſes ſervices, & lui porter des plaintes contre le Souverain de Moskou, qui avoit pris ſur lui la ville de Kolomna. Après s'être lié à l'ennemi de la Ruſſie, il cherche à lui en ſuſciter un autre: il écrit à *Jagellon*, l'invite à ſe joindre à lui dans une entrepriſe qui lui procurera un accroiſſement de puiſſance par le partage des Etats du Grand-Prince de Moskou. Jagellon accepta la propoſition d'Oleg, & en fit part à Mamaï: les Députés furent bien reçus; mais le Tatar exigea que ſes nouveaux alliés ſe rendiſſent auprès de lui avec toutes leurs forces, pour lui prêter ſerment de fidélité.

SECTION V.

Cette aſſociation de brigandage prouve beaucoup d'ambition dans Jagellon, alors Prince de Lithuanie; & cependant il ne fit paroître que de la modération & de la juſtice, après qu'il fut élu Roi de Pologne en 1387: nous allons en donner la preuve. En 1402, Jagellon refuſe la Couronne de Bohême qui lui eſt offerte, & que *Venceſlas* déshonoroit par ſes infâmes débauches. » Votre Roi, dit-il aux Députés, ne relève d'aucune Puiſſance; » & s'il déshonore ſon rang par ſa conduite, ſes ſujets ne ſont » point ſes Juges, & c'eſt même un avantage pour eux de ne » l'être pas: ils ne peuvent être heureux qu'autant que la Puiſ- » ſance légiſlative réſide uniquement dans la perſonne du Sou- » verain. Il n'eſt point de malheurs pareils à ceux d'un Etat où » l'autorité ſe trouve partagée avec la multitude. La confuſion » que vous voulez introduire dans votre Royaume, y ſeroit encore

» plus funeſte que les vices d'un Maître dont vous abhorrez les » excès : il ne vous reſte d'autres armes que la patience ; & tout » ſenſible que je ſois à votre eſtime, je ſuis beaucoup moins » touché de vos hommages, qu'étonné de votre aſſurance à me » propoſer une injuſtice oppoſée à mes ſentimens «.

Le refus généreux de Jagellon n'a rien qui nous étonne : ce Prince étoit idolâtre en 1380, & Chrétien en 1387. La conviction ſeule l'avoit déterminé à embraſſer la Religion Chrétienne, & non les avantages d'un Trône qu'il occupa avec gloire dans les tems les plus difficiles. La juſtice & la charité forment la baſe de la Religion ; ces vertus-mères féeondent, pour ainſi dire, tout le terrein qui les environne ; on voit naître autour d'elles toutes les autres vertus particulières qui ſemblent venir ſans ſemence, & n'exiger aucune culture. Mais revenons à Jagellon idolâtre.

SECTION VI.

Dès que Mamaï ſe fut aſſuré de la fidélité & des ſecours d'Oleg & de Jagellon, il marche vers Moskou. A cette nouvelle, Démitri invite tous les Princes à s'armer pour l'intérêt commun, & à ſe joindre à lui contre l'ennemi de tous. Ils s'arment, ſe réuniſſent ; &, ſi les Chroniques diſent vrai, Démitri paſſa le Don à la tête de quatre cents mille hommes. Les deux armées ſont en préſence, l'action s'engage & devient générale. Le Grand-Prince a deux chevaux tués ſous lui, il eſt bleſſé, & la victoire paroiſſoit décidée pour les Tatars, lorſque des troupes de réſerve ſortent tout-à-coup d'une forêt voiſine, fondent ſur les Tatars, raniment les Ruſſes, & font pencher la victoire de leur côté. Après un combat long & cruel, Mamaï fut contraint de fuir avec les débris de ſon armée. Les Ruſſes le pourſuivent avec l'acharnement de la fureur qui ſe venge ; » & l'on voyoit, diſent les Hiſtoriens, ſur une étendue de ſoi-

xante

» xante à ſoixante & dix verſtes, les campagnes couvertes de » cadavres «.

Pendant cette boucherie militaire, le Grand-Prince qui avoit eu beaucoup de peine à ſortir de la mêlée après ſes bleſſures, s'étoit retiré à l'écart, & ſes troupes ignoroient ce qu'il étoit devenu. On le croyoit enſeveli ſous un tas de morts, lorſque deux cavaliers le trouvèrent dans un bois, étendu ſur la terre, preſque ſans vie. On lui donne des ſecours, il revient de ſa foibleſſe : on examine ſes bleſſures, aucune n'étoit mortelle. Dès qu'il eut recouvré ſes forces, il fit la revue de ſes troupes ; & il auroit pu dire comme Louis XV, après la victoire de Fontenoi : *c'eſt donc là le fruit de la victoire* ! mais le cœur de Démitri ne reſſembloit pas à celui du Monarque François. La défaite des Tatars le conſola de la perte de trois cents ſoixante mille hommes; & cette victoire remportée ſur les bords du Don, lui fit donner le ſurnom de *Donski*.

SECTION VII.

Si la guerre purge par intervalle ces humeurs vicieuſes des corps politiques, qui, par leur ſéjour, produiſent des fermentations orageuſes, la ſcène ſanglante où ſe décida le ſort des deux armées auroit dû guérir pour long-tems les Ruſſes & les Tatars des crimes & des meurtres. Mais les trois remèdes violens que l'on nomme les fléaux de la nature, ne rendront pas les deux Nations plus ſages; & la guerre, qui eſt, ſans contredit, celui des trois le plus univerſellement répandu, le plus cruel & le plus horrible, la guerre, qui donne naiſſance aux deux autres, loin de finir, va recommencer.

SECTION VIII.

Mamaï penſoit, agiſſoit, régnoit comme Richard *cœur de lion*,

avec un orgueil qui lui faiſoit regarder tous les Princes ſes égaux; comme ſes Sujets, & ſes Sujets comme des eſclaves. Brave & féroce, vigilant & ſoupçonneux; entreprenant, mais inquiet; décidé, mais préſomptueux; ferme, mais opiniâtre; paſſionné pour la gloire des armes, mais jaloux: tel étoit Mamaï. Furieux de ſa défaite, il ne reſpire que la vengeance, & jure de périr ou d'abattre ſon vainqueur. Pour jouer de ſon reſte, il épuiſe ſes dernières reſſources. Il alloit ſe mettre en marche, lorſqu'il apprit que le Kan d'une Horde orientale venoit l'attaquer. Ce Kan étoit Taktamych, Chef de la Horde bleue. A cette nouvelle, les Princes & les Chefs de l'armée Tatare tiennent Conſeil, & délibèrent unanimement d'abandonner Mamaï, & de ſe mettre ſous la protection de Taktamych: ils vont à ſa rencontre, & lui prêtent ſerment de fidélité. Mamaï, au déſeſpoir, s'enfuit avec quelques Tatars qui lui étoient dévoués, & va chercher un aſyle à Kaffa, où il eſt aſſaſſiné.

SECTION IX.

Taktamych, proclamé Kan de Saraï & du Volga, envoie une députation aux Princes Ruſſes; il les informe de ſon élection, de ſes conquêtes, & de ſes diſpoſitions à vivre en bonne intelligence avec eux. Les Députés furent bien accueillis, & renvoyés avec de riches préſens. Chaque Prince députa vers le nouveau Kan, & chacun d'eux chercha à ſe concilier ſon amitié par des prévenances & des profuſions déplacées. Ce fut dans cette occaſion que les Princes Ruſſes ſentirent, pour la première fois, la néceſſité & les avantages de vivre en bonne intelligence entr'eux & avec les Tatars. Ils avoient douté juſque-là que le plaiſir fût préférable à la douleur, le calme à la tempête, & la paix aux guerres civiles.

SECTION X.

1382.

Si le premier Trône de Ruſſie étoit placé ſur un volcan, ſes frontières étoient le ſéjour des tempêtes, & la mort d'un Tyran n'étoit pas la fin de la tyrannie. A peine deux ans s'étoient écoulés dans la concorde, que Taktamych fit maſſacrer les Ruſſes qui commerçoient parmi les Tatars de Kazan : il s'empare des bâtimens marchands, s'embarque avec des troupes, & remonte le Volga, pour aller ſurprendre la ville de Moskou. L'alarme s'y répand : Démitri implore les ſecours des Princes, & aucun d'eux n'oſe lui en donner; d'ailleurs, la tragique victoire du Don les avoit tous également épuiſés. Deux de ces Princes, celui de Souzdal & celui de Rézan, eurent la lâcheté & la perfidie de faciliter la route de Taktamych. Démitri, abandonné de tous, va ſe renfermer dans la ville de Koſtroma.

SECTION XI.

Au départ du Grand-Prince, l'anarchie règne à ſa place : Moskou eſt déchirée par les factions. La violence, le pillage, le maſſacre, anticipent ſur la fureur des Tatars : l'épouſe même de Démitri & le Métropolite furent outragés; on ne leur permit de ſortir de la ville, qu'après les avoir dépouillés. C'étoit fait de Moskou & de ſes Habitans, ſi le petit-fils d'Olguerd, Prince de Lithuanie, ne fût volé à leur ſecours. Il ſe renferme dans la ville, fait les diſpoſitions que le tems & les circonſtances lui permettent de faire, & attend l'ennemi avec un ſang-froid héroïque. Les Moſcovites n'étoient pas dignes d'un ſi grand bienfait : pendant qu'une partie des Habitans exécutoit les ordres d'*Oſtéi*, les autres pilloient la ville, briſoient les caves, s'enivroient, & alloient enſuite inſulter les Tatars campés ſous les murs.

SECTION XII.

L'art des ſiéges n'eſt pas l'art des peuples Nomades; mais ils excellent dans l'invaſion par ſurpriſe & dans la dévaſtation. La conſtance qu'un ſiége exige les rébute toujours : celui de Moskou dura peu. Les Tatars tentèrent une eſcalade qui ne leur réuſſit pas, & firent enſuite des propoſitions de paix.

Le Kan déclara qu'il n'avoit pas intention de faire du mal aux Habitans; qu'il réſervoit ſa vengeance contre un Prince aſſez lâche pour abandonner ſa Capitale, & qu'il n'exigeoit des aſſiégés que quelques préſens par forme d'hommage.

Après ces proteſtations, garanties par les Princes Ruſſes qui ſe trouvoient parmi les aſſiégeans, Moskou ouvrit ſes portes. Les Princes, les Boyari, la Nobleſſe, & le Clergé accompagné de croix & d'images, ſuivoient les préſens deſtinés à Taktamych. Ce convoi ſolemnel défile tranquillement; mais lorſqu'il fut parvenu au centre de l'armée, les Tatars en font un carnage horrible. Le généreux défenſeur de Moskou eſt tué des premiers: les Tatars ſe précipitent dans la ville; le fer, le feu, la captivité, & tout ce qu'il y a de plus affreux dans la nature, furent mis en uſage dans cette occaſion. Pluſieurs villes voiſines, & ſur-tout la Principauté de Rézan, éprouvèrent les mêmes ravages.

SECTION XIII.

Après ces expéditions, Taktamych retourna à la Horde. Le Prince de Tver, qui avoit ſu gagner ſon amitié, s'y rendit auſſi, & lui demanda la Souveraineté de Ruſſie. Le Kan la lui refuſa, en alléguant pour raiſon, que s'il avoit eu ſujet de ſe plaindre de Démitri, il étoit vengé, & n'avoit pas le droit de le dépouiller de ſa puiſſance. Comment concilier ici la juſtice avec la perfidie & les excès de la férocité?

SECTION XIV.

Le départ du Prince de Tver pour la Horde, avoit alarmé Démitri; & ſa crainte l'avoit engagé à envoyer ſon fils aîné, Vazili, auprès de Taktamych, comme un gage de la fidélité qu'il lui juroit. Le Kan le retint auprès de lui pendant quelques années; mais le jeune Prince, ennuyé de ſervir d'ôtage, diſparut dès qu'il en trouva l'occaſion. Il ſe garda bien de ſe rendre directement en Ruſſie, où il n'auroit pas été en ſûreté; mais il traverſa la Podolie, & pénétra juſqu'en Livonie, où il fut reconnu & arrêté par un autre transfuge, petit-fils de Guédimin, qui s'y étoit retiré après l'aſſaſſinat de ſon père Keſtouti. Le Prince transfuge offrit ſa fille en mariage à Vazili, & ne lui rendit la liberté qu'à ce prix. Pour la recouvrer, Vazili promit & jura tout ce qu'on exigeoit de lui.

SECTION XV.

Depuis l'année 1382 juſqu'en 1389, le règne de Démitri eſt ſans intérêt pour le Lecteur : il n'offre que les brigandages des jeunes citoyens de Novogorod, réunis en troupes ſous des Chefs dignes de les commander; la punition de ces brigands par Taktamych; la vengeance du Grand-Prince ſur Novogorod; la ceſſion de Ladoga, d'Orkovetz, de la Carélie & du diſtrict de Koporié, faite par les Novogorodiens, à Narimond, fils de Guédimin.

Les Annales rapportent que Démitri Donski fut le premier Prince qui fit bâtir en pierre le quartier des Souverains, appellé *Krémlin*, mot Tatar qui ſignifie Fortereſſe. Juſque-là, Moskou n'étoit bâtie qu'en bois. Les mêmes Annales font mention de deux éclipſes de ſoleil, dont la première eut lieu le 29 Juillet 1375, & la ſeconde le 25 Septembre 1385.

SECTION XVI.

La Médaille de Démitri Donski prouve qu'il régna en 1362; que ſon règne fut de 27 ans, & qu'il mourut à l'âge de 40 ans, en l'année 1389. Son épouſe fut *Eudoxia*, fille de Démitri Conſtantinovitz, Prince de Souzdal, qui avoit occupé le Trône avant lui. Il eut de cette Princeſſe ſept garçons & une fille. Ses fils furent: Danilo, Vazili, Joury, André, Petre, Ivan & Conſtantin. Sophia épouſa Fédor, Prince de Rézan.

2 3-26

Digitized by Google

Dessiné par Chevalier. Peint par Née. Gravé par Thiou

RÈGNE DE VAZILI II, DÉMITRIÉVITZ.

1389.

Seconde époque de la décadence des Tatars.

SECTION PREMIÈRE.

TAKTAMYCH confirme au fils aîné de Démitri Donski la poſſeſſion du Trône Moſcovite; & l'annee ſuivante Vazili épouſa la Princeſſe Sophie, fille de ce Vitold, Prince Lithuanien, qui lui avoit arraché une promeſſe de mariage, pour prix de ſa liberté. Les promeſſes & les ſermens ſont des choſes ſacrées, ſans doute, quand ils ne ſont pas l'ouvrage de la force injuſte; mais ici Vazili pouvoit être parjure ſans devenir coupable : il faut donc croire qu'il aimoit la Princeſſe Sophie; car il ne fut pas auſſi fidèle à la juſtice, qu'à ſa promeſſe de mariage.

SECTION II.

Le Kan avoit donné les Principautés de Souzdal & de Nijéni-Novogorod à Boris : Démitri, pour les réunir à ſa Souveraineté, ſe brouille, ſans raiſon, avec Boris. Il prend & pille Nijéni-Novogorod, & enlève les Princes & les Princeſſes de la famille de Boris. Après cette expédition, il ſe rend au Kiptchak, appuie ſa demande injuſte de préſens qu'il diſtribue, & obtient des Tatars tout ce qu'il veut. De retour en Ruſſie avec un Député de Taktamych, il l'envoie bien eſcorté à Boris, avec ordre de lui

rendre les Principautés qu'il regardoit comme des portions de ſa Souveraineté.

SECTION III.

Boris, inſtruit du ſort qui le menace, aſſemble ſes Boyari, leur rappelle le ſerment de fidélité qu'ils lui ont prêté, & les conjure de ne le point abandonner dans cette circonſtance critique. Le premier, le plus âgé de tous les Boyari, & celui qui avoit eu l'art de perſuader à Boris qu'il étoit ſon ami de cœur, prit la parole, & dit, » qu'il étoit l'interprête des ſentimens » des Ruſſes; que Boris pouvoit compter ſur l'amour & la fidé» lité de ſes Boyari & de ſes Sujets; que les uns & les autres » étoient également prêts à mourir pour ſa défenſe «. Après ces proteſtations, Boris déclara qu'il ne permettroit pas l'entrée de ſa Capitale au Député de Taktamych ni aux Officiers de Vazili. Le favori de Boris, le perfide Roumianetz, lui repréſenta » qu'il n'avoit rien à craindre des Officiers de Vaſili; mais » que Taktamych prendroit pour une inſulte perſonnelle, le » refus de l'entrée de la ville à ſon Député, & que par-là il allu» meroit une guerre dont on lui imputeroit tous les malheurs «. La confiance aveugle de Boris cède aux conſeils de Roumianetz. Mais en déférant aux avis d'un traître, n'étoit-ce pas faire triompher ſon ambition, lui procurer le fruit de ſa méchanceté, & l'encourager à cultiver un fonds qui lui promet une moiſſon abondante. Boris avoit donné des ailes à l'arrogance de ſon favori, en lui prodiguant les honneurs. C'eſt ainſi que *Gordien* pécha contre les règles de la politique, en ſe nommant pour collègue le plus dangereux de ſes ennemis. Gordien & Boris auroient dû ſe défier également d'un ſujet à qui ils ne laiſſoient plus rien à eſpérer. Philippe & Roumianetz n'étoient point attachés à la perſonne de leur Maître; ils ne l'étoient

l'étoient qu'aux faveurs du Souverain : devenus tout-puiſſans, quoique Sujets, l'un & l'autre ôtent tout à celui qui leur a tout donné ; Gordien & Boris, quoique Princes, ne ſont plus rien : tant il eſt vrai que par-tout les Cours ſont la réſidence de l'ingratitude, le pays où l'ambition étouffe, avec le ſouvenir des bienfaits, la voix du ſang & de l'amitié, où enfin l'on oublie tout, excepté ſoi-même & ſes ennemis !

SECTION IV.

Le Député Tatar arrive à Nijéni-Novogorod ; les Officiers qui l'accompagnent font ſonner les cloches & raſſemblent le peuple : l'inſtant eſt déciſif. Boris exhorte les Courtiſans à être fidèles à leurs ſermens, mais il eſt déſabuſé : Roumanietz a l'audace de lui dire : *Nous ſommes les ſerviteurs de ton ennemi.* Au même inſtant ce Prince infortuné eſt arrêté par ces mêmes Courtiſans qui venoient de lui offrir leur ſang pour ſa défenſe.

SECTION V.

Vazili ſe rend à Nijéni-Novogorod, en prend poſſeſſion, fait charger de fers Boris, & diſperſe en différens lieux ſa femme, ſes enfans, & ceux du ſecond ordre de l'Etat qui lui reſtoient attachés. Boris ne ſurvécut qu'un an à ſes malheurs, & de plus grandes ſcènes vont ſuivre cette cataſtrophe.

SECTION VI.

1393.

L'ordre des choſes exige que nous entrions dans quelques détails néceſſaires pour l'intelligence des faits qui vont ſuivre : ces détails tiennent également à l'Hiſtoire des Ruſſes & à celle des Conquérans Tatars ; ils répandront un nouveau jour ſur l'Hiſtoire de ces derniers. Nous prions le Lecteur de remonter

avec nous, & pour un moment, aux Princes deſcendans de Togaï-Timour, fils cadet de Zouzi-Kan, qui régna le premier ſur les Kiptchaks.

Ourous-Kan étoit fils de Badakoul-Oglan : Oglan, fils de Kodſa : Kodſa, fils d'Avas-Timour : Timour, fils de Togaï-Timour : Togaï-Timour, fils de Zouzi-Kan : Zouzi-Kan, fils de Tchinguis-Kan.

Ourous-Kan s'empara du Sceptre des Kiptchaks, & régna tranquillement pendant quelques années. Taktamich, fils de Kodſa-Oglan, entreprit de le chaſſer du Trône, mais ſes efforts furent inutiles; obligé de fuir après ſa défaite, il alla demander un aſyle à Amir-Timour-Kan, qui régnoit à Samarkant. Ourous-Kan l'y pourſuivit. Amir-Timour envoya Taktamich avec une nombreuſe armée à ſa rencontre : celle d'Ourous-Kan fut défaite, & ce Prince perdit la vie dans un combat ſanglant. Taktamich vainqueur, s'empara de ſes Etats l'an 777, ou 1376. Voici comment les Auteurs Tatars rapportent l'hiſtoire de Taktamich, lorſqu'il fut obligé de fuir & de ſe rendre auprès d'Amir-Timour-Kan à Samarkant.

» Il y avoit dans le même tems un homme de diſtinction, de » la Tribu des Ak-Moungals, appellé Koutlouk-Kaba, qui avoit » un fils appellé Idigi-Mangap, & une fille qu'Amir-Timour-» Kan donna en mariage à l'un de ſes fils. De ce mariage naquit » Timour-Koutlouk. Idigi-Mangap étoit entré au ſervice de » Taktamich; & lorſque celui-ci fut obligé de ſe ſauver, après » avoir été battu par Ourous-Kan, & d'aller chercher un aſyle » auprès d'Amir-Timour, Idigi-Mangap ſe rendit peu de jours après, » à Samarkant, & y apporta la nouvelle qu'Ourous-Kan marchoit » à eux avec toutes ſes forces & à grandes journées. Sur cet avis, » Amir-Timour envoya Taktamich avec de nombreuſes troupes » au-devant d'Ourous-Kan, & les deux armées en étant venues

» aux mains, celle d'Ourous-Kan fut battue & complettement » défaite; & comme ce Prince y perdit la vie, il ne fut pas difficile » à Taktamich de s'emparer du Trône du Kiptchak.

» Lorſque Timour-Koutlouk eut atteint l'âge de raiſon, il vint » habiter le pays des Kiptchaks, & Idigi-Mangap ſe mit ſous ſa » protection; ce qui déplut à Taktamich, & lui fit naître des » ſoupçons contre Timour-Koutlouk: la défiance le conduiſit à » la réſolution de ſe défaire ſans bruit d'un concurrent qui pou- » voit devenir dangereux. Timour-Koutlouk ayant pénétré les » deſſeins de Taktamich, abandonna le pays, & fut ſe réfugier » auprès d'Amir-Timour-Kan ſon aïeul, où Idigi-Mangap ſe » rendit auſſi ſix mois après.

» Dans ces circonſtances, Amir-Timour alla faire une expédi- » tion dans le pays d'*Iran* avec toutes ſes forces. Taktamich pro- » fitant de la circonſtance, entra avec une forte armée dans ce » pays ſans défenſe, s'empara de Samarkant, fit maſſacrer le plus » grand nombre des habitans, ſe chargea de butin, & ſe préparoit » à revenir dans ſes Etats. Mais Amir-Timour, qui avoit été » informé de la marche de Taktamich, étoit revenu ſur ſes pas; » il le ſuivit avec tant de célérité, qu'enfin il l'atteignit ſur les » bords de la rivière d'Atell.

» Taktamich, voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'éviter une » action, livra bataille avec toute la réſolution poſſible; mais la » fortune d'Amir-Timour prévalut ſur la bonne conduite de » Taktamich, qui fut contraint de fuir après avoir perdu la » plus grande partie de ſon armée. Après cette grande victoire » & la repriſe des dépouilles, le vainqueur retourna à Samarkant «.

SECTION VII.

Avant de retourner dans ſes Etats, Amir-Timour fit trembler la Ruſſie, qu'il parut vouloir conquérir. Maître d'Iéletz, ville

du Gouvernement de Voronéje, près de la Soſna, qui ſe jette dans le Don, il s'étoit avancé dans la Principauté de Rézan, & dirigeoit ſa marche vers Moskou, lorſque, contre toute eſpérance, il retourna ſur ſes pas. Cette contremarche fut occaſionnée par les nouvelles que reçut Amir-Timour des ſuccès de Taktamich contre le nouveau Kan du Kiptchak, qui ne pouvoit ſe ſoutenir que par les forces de ſon protecteur. Ce fut là la véritable cauſe du retour d'Amir-Timour dans ſes Etats, & non pas la fable conſignée dans les Chroniques Ruſſes.

SECTION VIII.

Taktamich, quoique très-affoibli, fit paroître le même courage dès que le bras de ſon vainqueur ne fut plus à portée de l'atteindre: il attaqua & défit ſon rival, qui fut forcé de lui abandonner le Trône du Kiptchak, dont il ne jouit pas long-tems. Timour-Koutlouk le ſurprit au moment même où il commençoit à reſpirer. Forcé de fuir, il ſe réfugia à Kiof, & ſe mit ſous la protection de *Vitold*, devenu Grand-Duc de Lithuanie, lorſque Jagellon fut élu Roi de Pologne, ſous le nom de *Ulasdiſlas V.* Timour-Koutlouk redemanda ſon ennemi, mais Vitold refuſa de le livrer, & réſolut de le replacer ſur le Trône. Le vainqueur marche contre le Prince de Lithuanie, l'attaque, le bat, & reſte maître de toute l'artillerie & des bagages de l'armée Lithuanienne. Il pourſuit Vitold juſqu'à Kiof, exige de cette ville une ſomme conſidérable pour ſe racheter du pillage, & envoie des troupes ravager la Lithuanie. Timour-Koutlouk ne ſurvécut pas long-tems à ſes triomphes. Son ſucceſſeur fut ſon fils Kadi-Bek, le même qui défit & tua Taktamich, qui avoit fui en Sibérie, après la victoire que Timour remporta ſur Vitold.

SECTION IX.

Après avoir indiqué la ſeconde cauſe de l'affoibliſſement & de la décadence des Tatars, il nous reſte à faire mieux connoître ſon auteur, Amir-Timour-Kan, qu'il nous a plu de nommer Tamerlan : il naquit l'an 1357 dans la Province de l'ancienne Sogdiane : il deſcendoit de Tchinguis-Kan par les femmes. Il reſſembloit, par le phyſique de l'homme, à Richard III, Roi d'Angleterre. Laid comme lui & contrefait, il avoit ſon regard farouche, & un tour de viſage auquel il n'étoit pas facile de s'accoutumer.

Auſſi-tôt qu'Amir-Timour ceſſa d'être enfant, il commença à agir en homme ſupérieur; il forma des projets de conquêtes, il les ſuivit, & ſon ambition démeſurée lui en ſuggéra de très-vaſtes. » Quand un Prince, diſoit-il, eſt né ſans état, il doit » avoir toutes les qualités propres à l'ambition «. Si ces qualités ſont un mérite, il le poſſédoit éminemment. Cruel & ſanguinaire, il avoit pour maxime : » Qu'un Souverain n'étoit jamais » en ſûreté, ſi le pied de ſon Trône ne baignoit dans le ſang «. Une pareille maxime étoit digne d'un Tatar : il ne la démentit point dans tout le cours de ſon règne. Une valeur active & féroce, ſecondée d'une diſcipline admirable parmi ſes troupes, le rendit d'abord la terreur de ſes voiſins. Il ne tarda pas à ſe montrer aux autres le plus grand des ſucceſſeurs de Tchinguis-Kan, & le ſecond Héros des Tatars Mongols. Il ſubjugua autant de pays qu'Alexandre, & preſqu'autant que ſon aïeul maternel. Voici le précis de ſa prodigieuſe fortune, & les Auteurs Perſans s'accordent ici avec les Hiſtoriens Tatars.

Sa première campagne fut celle de *Balk*, capitale du Koraſſan, ſur les frontières de la Perſe. De-là, il ſe rend maître de la Province de Kandaar, il ſubjugue toute l'ancienne Perſe, retourne

ſur ſes pas pour ſoumettre les peuples de la Tranſoxane, & revient prendre Bagdat. Il paſſe aux Indes, les ſoumet, s'empare de Dhéli qui en étoit la capitale. Vainqueur des Indes, il retourne ſur ſes pas, ſe jette ſur la Syrie, prend Damas, revole à Bagdat qui vouloit ſecouer ſon joug, & la livre au pillage & au glaive. On dit qu'il y périt près de huit cents mille habitans.

C'eſt au milieu de ces terribles exploits que l'Empereur Grec implore le ſecours de ce Tatar. Cinq Princes Mahométans, détrônés par Bajazet, l'imploroient en même-tems des rives du Pont-Euxin, & ce concours d'Ambaſſadeurs flatte l'orgueil d'Amir-Timour & ne le décide pas : il avoit un autre but. Mais ſa politique tire parti de cette circonſtance : il députe vers Bajazet, pour le ſommer d'abandonner le ſiége de Conſtantinople qu'il formoit alors, & de rendre juſtice aux Princes Muſulmans qu'il avoit dépoſſédés. La fierté de Bajazet s'indigne de ces propoſitions, & le mépris qu'il témoigne aux Ambaſſadeurs Tatars, rend Amir furieux. Il eſt décidé : il marche contre lui, traverſe l'Arménie, prend la ville d'Areingue, fait paſſer au fil de l'épée les habitans & les ſoldats, & va ſommer la garniſon de Sébaſte de ſe rendre : elle refuſe : il s'en rend maître, & l'abandonne à la fureur du ſoldat. De Sébaſte raſée, il s'avance vers Damas & Alep qu'il dépouille, & qu'il fait traiter de la même manière. Il ne reprend haleine que pour demander au Sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie & la Paleſtine : ſur ſon refus, il s'en empare, & porte ſes armes victorieuſes juſqu'à *Alkaïr*, autrefois *Memphis*, aujourd'hui le *Caire*, dont il tira des tréſors immenſes. Après cette expédition, il s'approche de Bajazet ; & ces deux hommes étonnans ſe rencontrent enfin, en 1403, dans les plaines d'Ancyre en Phrygie. On livre bataille : Bajazet vaincu eſt fait priſonnier. On le voit bientôt après piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie, repaſſer l'Euphrate, & retourner à Samarkant,

qu'il regardoit comme la capitale de ſes Etats. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de pluſieurs Princes de l'Aſie, & l'ambaſſade de pluſieurs Souverains, entr'autres, celles de Manuel Paléologue, Empereur Grec, & de Henri III, Roi de Caſtille. Il donna aux Ambaſſadeurs une fête dans le goût Perſan. Tous les ordres de l'Etat, tous les artiſans paſsèrent en revue, chacun avec les marques de ſa profeſſion. Il maria tous ſes petits-fils & toutes ſes petites-filles le même jour. Abrégeons. Il mourut dans une extrême vieilleſſe, après un règne de 36 ans. Ses fils partagèrent entr'eux ſes conquêtes. Tel eſt le précis exact de la vie d'un Conquérant qui devint, ſans le vouloir, une des principales cauſes du triomphe futur des Ruſſes ſur les Tatars.

Je crois entendre ici les partiſans de la bravoure meurtrière, s'écrier : *Ah le grand homme que Tamerlan !* Saladin fut plus grand encore ; il fut plus doux, plus humain, plus juſte. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perſe, la Méſopotamie, le Royaume de Jéruſalem : au bruit de ſes victoires, toute l'Europe fut troublée. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, un Empereur & deux Rois puiſſans ne purent prévaloir contre ce Sultan. Lui ſeul a la gloire d'avoir donné à tous les ambitieux la plus grande, la plus utile de toutes les leçons de la Philoſophie & de la Morale. Il tombe malade ; il appelle celui qui portoit ſa bannière devant lui dans toutes les batailles ; il lui commande d'attacher au bout d'une lance le drap qui devoit l'enſevelir ; & l'Officier qui tenoit cet étendart de la mort, avoir ordre de crier à haute voix : » Voilà » tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, remporte de ſes » conquêtes, de ſa gloire & de ſes tréſors «. Il mourut à Damas, admiré même des Chrétiens.

SECTION X.

1398.

On a vu Vitold, Prince de Lithuanie, vaincu par Timour-Koutlouk. Ce dangereux voiſin des Ruſſes fait répandre le bruit qu'il veut ſe venger des Tatars, & marcher contr'eux. Après avoir raſſemblé ſes forces, il s'approche de Smolensk, apanage du fils aîné de Sviatoſlaf, qui avoit été tué dans une expédition en Lithuanie. Vitold offre ſa médiation aux Princes Ruſſes diviſés; il les attire dans ſon camp; & dès qu'ils s'y ſont rendus, il leur déclare qu'il eſt leur ennemi, les fait arrêter, entre dans Smolensk, la dépouille, & y établit un Lieutenant à ſes ordres. La Principauté de Rézan fut traitée de la même manière. Il n'y a point de vertu ſans force: l'homme brave eſt toujours franc & vrai, ſa langue touche à ſon cœur, & la diſſimulation eſt un déshonneur à ſes yeux. L'ambitieux, au contraire, eſt toujours diſſimulé; ſon cœur eſt comme enſeveli dans le fond de ſes entrailles; ſes diſcours tortueux ont mille iſſues, & pas une d'honnête.

George, Prince de Smolensk, n'étoit pas du nombre des Princes captifs: il s'étoit retiré à Rézan auprès d'Oleg, ſon beau-père. Ils s'arment & vont exercer la même violence ſur la Lithuanie. Vitold, inſtruit de ces ravages, pleure dans ſa joie; il abandonne précipitamment la Ruſſie pour défendre ſes Etats: mais il arrive trop tard, la vengeance étoit ſatisfaite; George & Oleg s'en étoient retournés chargés de ſes dépouilles & d'un grand nombre de priſonniers. George recouvre Smolensk: Vitold revient ſur ſes pas, en forme le ſiége, & après deux mois de tentatives inutiles, il le lève, s'en retourne, & change en déſert toute cette contrée.

George, qui ne règne plus que ſur des ruines, & qui apprend

que

que Vitold a mis ſa tête à prix, abandonne ſa Principauté, & va chercher un aſyle à Novogorod. Il intéreſſe les citoyens : on l'accueille avec diſtinction, on lui donne douze villes en apanage. Il n'étoit pas digne de ce bienfait ; ſa conduite va le prouver.

SECTION XI.

1404.

La conduite de George annonce un cœur ſans courage, & le chemin du vice c'eſt la lâcheté. George avoit à ſon ſervice un Prince Viazemskoï, dont l'épouſe étoit d'une rare beauté & d'une vertu exemplaire. George, oiſif, eſt épris de ſes charmes, laiſſe tomber un regard adultère ſur le lit de l'époux, & cherche à ſéduire l'épouſe. Les prévenances & les ſoins de George ſont inutiles : irrité par les refus de la ſageſſe, ſon cœur eſt aſſiégé par le crime ; il n'eſt plus rien de ſacré pour lui, il a recours à la violence : mais la Princeſſe ſe défend avec le courage de la vertu, elle lui arrache ſon épée & le bleſſe au bras. La paſſion de George devient fureur ; il tue de ſa main le Prince Viazemskoï, fait couper les bras & les jambes à la Princeſſe, & la fait jetter dans le fleuve. C'eſt ainſi que l'oiſiveté rendit Egiſte adultère & meurtrier, & que Pénélope conſerva ſa chaſteté au milieu des pourſuites de tant de Rois, ſes amans.

Le vol a moins de crime que la perfidie qui a l'adultère pour objet : l'empire de la raiſon publique les dévoue par-tout à l'exécration. George devient un objet d'horreur ; il ne peut ſe montrer en public ſans que le doigt de la dériſion ne le conſacre au mépris ; tout le monde l'évite, il eſt obligé de fuir chez les Tatars, n'ayant pour eſcorte que les remords dont il eſt la proie. Après avoir erré long-tems de déſerts en déſerts, il ſe rendit dans une ſolitude de la Principauté de Rézan : un Abbé charitable lui donna un aſyle & des conſeils ſalutaires. George mourut dans cet aſyle,

& la race des Princes de Smolensk s'éteignit avec lui. Sa Principauté passa sous la domination des Princes de Lithuanie.

SECTION XII.

1406.

La dévastation des Principautés de Novogorod & de Pleskof par Vitold, des représailles sur la Lithuanie, de nombreuses armées qui ne se rencontrent que pour faire la paix, des paix enfreintes presqu'aussi-tôt que jurées, & de nouveaux brigandages, sont les évènemens qui suivirent la perte de Smolensk. En 1406 Kadibek fut chassé de la Horde par Boulat-Sultan, fils de Taktamich. Ce Boulat ne fut que le manequin de la souveraineté; le Tatar Jédiguéi régna sous son nom. Le Grand-Prince de Moskou implora le secours de ce favori contre Vitold son beau-père. Mais la Horde épuisée par ses pertes, étoit réduite à la politique des foibles: la ruse y avoit pris la place de la force; elle ne savoit plus que dissimuler avec les Princes Russes; & tandis qu'elle leur témoignoit un grand amour pour la paix, elle saisissoit toutes les occasions d'allumer la guerre entr'eux.

SECTION XIII.

1409.

Le favori de Boulat fit passer de légers secours au Prince de Moskou, & ces secours ne lui furent d'aucune utilité. Il fit la paix avec son beau-père avant d'en venir aux mains, & cette paix fut suivie de nouvelles plaintes à la Horde contre le Prince de Lithuanie. Jédiguéi fit assurer le Prince de Moskou de son zèle à le servir, & dépêcha un courier à Vitold, pour lui faire part des plaintes, des offres, des projets injustes & perfides de son beau-fils. Après avoir déterminé le beau-père & le gendre à se faire une guerre sanglante, Jédiguéi fit marcher

lentement une armée vers la Ruſſie. Cette armée d'obſervation devoit choiſir pour ennemi celui des deux Princes qui auroit le deſſous. Mais l'épuiſement mutuel de Vazili & de Vitold les préſerva du piége qu'on leur avoit dreſſé. Jédiguéi, voyant qu'aucun des deux rivaux n'oſoit entrer en campagne, fit marcher ſon armée du côté de Moskou. A ſon approche, Vazili abandonne ſa réſidence, & ſe retire à Koſtroma avec ſa famille. A ſon exemple, les principaux habitans prennent la fuite; une partie de ceux qui reſtent s'emparent de leurs richeſſes, tandis que les autres ne s'occupent que de la défenſe de la ville. Après quelques jours de ſiége, les Tatars, qui manquoient de machines de guerre, propoſèrent une capitulation en argent, & les Moskovites leur payèrent une forte contribution. La Capitale fut épargnée, mais les campagnes furent entièrement ravagées. Cette expédition barbare fut ſuivie d'un froid exceſſif & d'une diſette qui firent périr un grand nombre d'hommes.

SECTION XIV.

Moskou, Tver & pluſieurs autres villes ſeroient devenues la proie des Tatars, ſi Jédiguéi, leur Chef, n'eût été obligé d'abandonner la Ruſſie pour voler au ſecours de Boulat-Sultan, vivement attaqué par un Prince Tatar qui vouloit le détrôner. Cette diverſion & les troubles de la Horde vont éloigner les Tatars de la Ruſſie pendant 24 ans.

SECTION XV.

Le règne des bons Princes eſt toujours trop court, & celui des ineptes ou des méchans eſt malheureuſement trop long. Vaſili Démitriévitz régna comme Henri III; il n'avoit pour conſeillers & pour amis que de jeunes Boyari, qui, profitant de ſa foibleſſe, achevèrent d'énerver le peu de vigueur que ſon ame pouvoit

avoir. Si le règne de Vaſili fut plus tranquille ou moins cruel que celui de Henri III, la licence, le luxe, la diſſolution s'y introduiſirent avec la paix : ſes favoris, profitant de ſon apathie, le conduiſoient à leur gré, lui faiſoient entreprendre des guerres, contracter & rompre des alliances, conclure des paix & enfreindre ces traités ſuivant leurs avantages particuliers. Son Tréſorier étoit celui de tous ſes favoris qui avoit ſu mieux gagner ſa confiance ; il opprimoit les peuples ſous le nom d'un maître qu'il leur rendoit odieux. Si Vaſili n'éprouva point les humiliations, les revers & la fin tragique de Henri III, la Ruſſie éprouva ſous ſon règne d'autres fléaux non moins terribles : trois fois la peſte ravagea pluſieurs Provinces : la Ruſſie ſouffrit pluſieurs fois la famine ; de petits Princes Tatars en ravagèrent pluſieurs contrées ; la Nature joignit ſes rigueurs aux déſaſtres de ces barbares incurſions ; des froids exceſſifs détruiſirent les productions & les hommes : Novogorod, après avoir ſouffert pluſieurs incendies, vit ſes édifices s'écrouler par un tremblement de terre. Quelles leçons pour les Princes & pour les hommes !

SECTION XVI.

Vaſili mourut en 1425, âgé de 54 ans, après un règne de 36. Il avoit épouſé Sophia, fille de Vitold, Prince de Lithuanie. Il eut d'elle deux fils & trois filles. Ses fils ſont Vaſili & Ivan : ſes filles ſont : Anna, mariée à Jean Paléologue, Empereur de Conſtantinople : la ſeconde épouſa George, fils de Patrice, Prince de Lithuanie : la troiſième fut mariée deux fois à deux Princes de Souzdal, d'abord à Alexandre Ivanovitz, & enſuite à Alexandre Danilovitz.

Digitized by Google

Peint par Chevalier Dirigé par Sée Gravé par Choun

RÈGNE
DE VASILI III, VASILIÉVITZ,
Surnommé SLÉPOÏ *ou* L'AVEUGLE.

1425.

SECTION PREMIÈRE.

VASILI II laiſſe deux fils mineurs, & une épouſe qui avoit reçu de la Nature les grandes qualités qui manquoient à l'époux. Les vertus ont des points de réunion entr'elles, & s'aſſocient comme les vices : une digne épouſe eſt toujours une bonne mère ; Sophie va le prouver. Sa tendreſſe éclairée impoſe ſilence à des regrets ſtériles ; au lieu de pleurer, elle agit.

Vaſili n'étoit âgé que de dix ans, & il falloit lui aſſurer le Trône. George, Prince de Galitch, oncle du jeune Vaſili, prétendoit à la ſucceſſion de ſon frère : il appuyoit ſa prétention, & ſur l'incapacité du mineur, & ſur les anciens uſages de la nation. S'il falloit du courage à Sophie pour écarter du Trône un ambitieux qui avoit une armée à ſes ordres, il falloit encore toute l'éloquence du cœur pour faire valoir les droits du ſang contre des uſages qui avoient force de loi. Les moyens inſinuans & perſuaſifs que Sophie employa en faveur de ſon fils furent ſans doute irréſiſtibles, puiſque, malgré les intrigues de George, Vaſili fut reconnu pour Souverain par les Princes & les Grands, qui jurèrent de le défendre envers & contre tous.

SECTION II.

L'ambition de George étoit connue, & l'on ne doutoit pas qu'il ne vînt bientôt aſſiéger Moskou. On délibère dans le Conſeil de lui envoyer un Député pour l'engager à vivre en paix. Le Métropolite eſt choiſi pour cette négociation difficile: il ſe rend à Galitch; ſes exhortations ſont impuiſſantes; il eſt obligé de ſe retirer ſans donner au Prince ſa bénédiction. Mais la crainte eſt ſouvent plus efficace ſur les hommes que la voix de l'exhortation; & dans cette circonſtance, la peſte s'annonce dans la Principauté de Galitch. George croit que cette peſte eſt un fléau du Ciel ſur ſes Etats, pour le punir du mauvais accueil qu'il a fait au Prélat, & de ſa déſobéiſſance envers le Prince élu. Il part de Galitch, court après le Métropolite, l'atteint, tombe à ſes genoux, reconnoît ſes torts, & promet de renoncer pour toujours à ſes prétentions au Trône. Le repentir qui fait naître ces diſpoſitions pacifiques durera t-il long-tems?

SECTION III.

1432.

Ce repentir eſt celui du matelot dans le péril; excité par la crainte, il ne dure qu'autant qu'elle ſubſiſte, & la paix ne régnera que pendant cinq ans entre l'oncle & le neveu. Au moment même où George n'a plus rien à redouter d'un fléau deſtructeur, ſa conſcience timorée ſe raſſure; l'ambition parle à ſon cœur: il renouvelle les prétentions qu'il avoit abjurées, raſſemble ſes forces, médite une ſurpriſe, & ſi elle ne réuſſit pas, il fera guerre ouverte à Vaſili. Sophie, inſtruite de ces diſpoſitions hoſtiles, cherche à étouffer dans ſa naiſſance un feu prêt à s'allumer; elle fait propoſer à George de ſe rendre à la Horde avec ſon fils pour y faire juger leurs différends, & ſa propoſition fut

acceptée. Les préſens, les promeſſes, la ſoumiſſion, tous les reſſorts de l'intrigue furent mis en uſage de part & d'autre pour obtenir la faveur d'Oulou-Mahmet. Vaſili l'obtint, & même il ſut gagner les bonnes graces du Kan, au point qu'en lui adjugeant le Trône, il l'exempta de tout tribut, en lui diſant: *Je préfère un ami à un vaſſal:* L'orgueil de George avoit ſans doute déplu à Oulou-Mahmet, puiſque, voulant l'humilier, il lui ordonna de conduire par la bride le cheval de ſon neveu, devenu ſon Souverain; mais Vaſili étoit trop modeſte pour réduire ſon oncle à cette humiliation. Ce trait nous rappelle l'hiſtoire d'*Aman* & de *Mardochée.*

SECTION IV.

Parmi les Boyari qui avoient accompagné le Grand-Prince à la Horde, il y en avoit un plus adroit, plus ambitieux que les autres, qui avoit beaucoup contribué, par ſes intrigues, à procurer à ſon Maître les bonnes graces & la faveur d'Olou-Mahmet: ce Boyar étoit *Ivan Démitriévitz*, qui poſſédoit à fond la carte de la Cour, de cette région où il faut montrer beaucoup d'indifférence pour les choſes qu'on déſire le plus, ſi on veut les obtenir avec facilité; où, loin d'aller droit au but, il faut au contraire ſe mouvoir toujours circulairement, & faire entendre une choſe en parlant d'une autre; deux voies aſſurées dont le courtiſan ne doit point s'éloigner, s'il veut tomber dans le centre. Telle étoit l'adroite politique d'Ivan Démitriévitz, qui, à force d'avoir oublié ce qu'il étoit, vouloit devenir ce qu'il n'étoit pas. Perſuadé que le Prince lui devoit la couronne, il exagéra ſes prétentions, & oſa croire que la reconnoiſſance devoit rendre le Maître tributaire de ſon Sujet. Il avoit une fille: ſon ambition veut la placer ſur le Trône; il propoſe à Vaſili de l'épouſer. Vaſili, indigné, rejette la propoſition; & l'orgueil du favori prend ce refus pour

un outrage. Pour s'en venger, il va offrir ſes ſervices à George; le plus dangereux ennemi du Grand-Prince, dans l'eſpérance de pouvoir, comme l'intime confident de *Sparſiacus*, porter la tête de ſon Maître à *Maximin*.

SECTION V.

L'ennemi de Vaſili devoit être l'ami de George : celui-ci reçut avec diſtinction le traître qui venoit lui offrir ſon bras, & les moyens propres à ſatisfaire ſa jalouſie contre le Prince de Moskou. Le domeſtique qui eſpère plus de l'ennemi de ſon Maître que de ſon maître même, eſt ſon plus dangereux ennemi : plus il s'en laiſſe approcher, plus il doit prendre de précautions. En ouvrant ſon cœur à ſon favori, Vaſili lui avoit ouvert le chemin de la trahiſon. Il avoit pris pour vertu ſa fidélité apparente; mais, plus occupé de ſon intérêt que de la sûreté de ſon Prince, le perfide le livre au plus fort & dernier enchériſſeur.

SECTION VI.

1433.

La jalouſie & la haine ne dorment jamais : George & Ivan Démitriévitz veillent, raſſemblent des troupes, & ſe diſpoſent à fondre ſur la Principauté de Moskou. Inſtruit de ces préparatifs, Vaſili ſe hâte de demander la paix : ſes Députés arrivent; c'eſt le traître qui les reçoit avec mépris, & George ne les écoute qu'avec hauteur; il les renvoie ſans daigner leur répondre : il ſavoit que Vaſili n'étoit pas en état de ſe défendre, & que le tems lui manquoit pour raſſembler des troupes; il marche à la tête des ſiennes. Vaſili arme à la hâte le petit nombre d'hommes qui veillent à ſa garde; il va à la rencontre de l'ennemi avec cette troupe ſans diſcipline, & le joint à vingt-cinq verſtes de Moskou. Cette troupe d'hommes ivres fut diſperſée ſans combat. Vaſili prend

la

la fuite, & va ſe renfermer dans Koſtroma. George le pourſuit; la ville eſt ſans défenſe, on lui en ouvre les portes, & le vaincu devient ſon priſonnier. Le vainqueur le traita avec diſtinction, lui donna un grand feſtin, & lui déſigna pour apanage la ville de Kolomna. Cette généroſité déplut beaucoup au perfide Ivan Démitriévitz; mais l'ambition de George étoit ſatisfaite, & il avoit pour favori un homme de bien, nomme Morozof, qui lui conſeilla cet acte de modération & de juſtice.

SECTION VII.

La fortune des particuliers eſt attachée aux calamités publiques; & les Princes malheureux n'en deviennent que plus chers à leurs Sujets, quand ils ſont les victimes & non pas les cauſes de leur infortune.

Vaſili, vaincu, abandonné en apparence, & relégué à Kolomna, étoit aimé & plaint autant que le vainqueur étoit haï & craint. Lorſque tout le monde eſt content, tout le monde ſe croit Prince; mais dans l'affliction tout le monde cherche un Prince. L'apanage ou l'exil de Vaſili devint, pour ainſi dire, la véritable Cour de Ruſſie : tous les Grands, tous les Nobles de Moskou ſe rendirent à Kolomna. Les fils de George s'indignèrent de cet abandon, & d'une préférence qui outrageoit leur père; ils s'en prirent au vertueux Morozof qui lui avoit conſeillé de donner un apanage à Vaſili. Il eſt probable qu'Ivan Démitriévitz ſaiſit ce prétexte pour les engager à le faire mourir. Quoi qu'il en ſoit, leurs remords ſuivirent de près leur crime : craignant la juſte vengeance de leur père, ils prirent le parti de ſe retirer à Kolomna. George, abandonné des Grands, des Nobles & de ſes fils, maudit ſa cruelle fortune, abandonne la Souveraineté, la reſtitue à ſon neveu, & ſe retire dans ſa Principauté de Galitz.

SECTION VIII.

1434.

George, désabusé des grandeurs humaines, voulut être homme une fois avant la mort; & le parti raisonnable qu'il prit, auroit dû unir étroitement & à jamais l'oncle & le neveu. Il n'en sera rien : vous venez de plaindre Vasili, il va mériter le blâme. Au lieu de jouir tranquillement du Trône qu'il a recouvré, il ne rentre à Moskou que pour s'armer, & il en sort pour marcher contre Galitz. George, sans défiance, étoit loin de prévoir la démarche de son neveu : il fuit, & sa Principauté est livrée à la fureur des soldats. Vasili apportoit en triomphe les dépouilles de George, & le croyoit abattu pour jamais : il se trompoit. George, dans son malheur, trouve des ressources : les peuples, indignés de la conduite de Vasili envers son oncle, s'arment contre lui, le suivent, l'atteignent près de Rostof, lui livrent bataille, & remportent une victoire complette. Vasili, qui eut le bonheur d'échapper au carnage, se réfugie à Novogorod. C'est de-là qu'il se rendit à la Horde pour solliciter la protection des Tatars.

SECTION IX.

George prend possession de Moskou pour la seconde fois, & il espère que la douceur de son règne lui conciliera les cœurs que son ambition avoit effrayés; mais il ne jouira pas de cette douce satisfaction. Il tombe malade, & meurt peu de jours après son arrivée à Moskou. Ce Prince laissa trois fils : Vasili-*Kassoï* ou le Louche, Démitri-Chémiaka, & Démitri-Krasnoï. L'aîné succéda à son père. Dès que les cadets, qui étoient alors à Volodimir, furent instruits de cet évènement, la jalousie prit dans leurs cœurs la place des regrets : le cœur de l'envieux est pétri de fiel & d'amertume, il sert de pâture à la haine, & le

ſuccès d'autrui le déſeſpère. Une paſſion qui dévore ceux qui en ſont atteints, n'épargnera pas celui qui en eſt l'objet; la voix du ſang, le droit d'aîneſſe, les liens de l'amitié, ſeront ſans force pour des hommes à qui la paix eſt étrangère. Les deux Démitri députent vers leur frère, & lui font dire : » Dieu n'a pas voulu » que notre père régnât, & nous ne voulons pas que vous régniez «. Ils tinrent parole. Après le départ du Député, ils ſe rendent à Nijéni-Novogorod, où Vaſili détrôné ſe trouvoit alors : ils lui prêtent ſerment de fidélité, & le conduiſent en triomphe à Moskou.

SECTION X.

A ſon arrivée, Vaſili III trouva le Trône vacant : Kaſſoï étoit parti de Moskou pour Novogorod, dans l'eſpérance que cette ville lui donneroit des ſecours pour recouvrer le Trône qu'il n'avoit pas le courage de défendre. Les Novogorodiens, indignés de ſa lâcheté, lui refusèrent l'entrée de la ville : Kaſſoï, n'ayant rien à eſpérer de leur part, raſſemble à la hâte quelques troupes, remporte de légers avantages ſur celles de Vaſili, & obtient la ville de Démitrof pour apanage; mais il s'y trouve trop à l'étroit, & forme le projet de s'agrandir : ſon projet eſt découvert; & il eſt ſurpris par le Grand-Prince, qui le fait priſonnier, & qui a la cruauté de lui faire crever les yeux.

SECTION XI.

1438.

La cruauté de Vaſili III envers ſon neveu, fut ſuivie de la plus noire ingratitude envers Oulou-Mahmet, à qui ce Prince devoit le Trône & l'exemption des tributs que ſes prédéceſſeurs avoient payés à la Horde; mais la peine ſuivra bientôt le crime. Jédiguéi, Prince Tatar, ſort des déſerts du Jaïk, vient attaquer Mahmet,

le défait, & s'empare de ſa domination. Mahmet, obligé de fuir, paſſe le Volga, erre de déſerts en déſerts, & fait demander à Vaſili la permiſſion d'entrer en Ruſſie, & d'y ſéjourner juſqu'à ce qu'il ait pu raſſembler des troupes pour faire face à ſon ennemi. Vaſili feint d'être attendri ſur ſon ſort, & lui permet de camper ſur les bords de l'Oka, dans le diſtrict de Biélef. A peine le Prince fugitif s'étoit-il rendu dans le lieu déſigné, que Vaſili fait marcher contre lui une armée de quarante mille hommes, commandée par les deux frères de Kaſſoï. A leur approche, Mahmet reconnut la perfidie : il n'avoit avec lui que quatre mille Tatars, dont le tiers au plus étoit armé; il jura de reſpecter l'aſyle qui lui étoit accordé : il fit plus, il offrit ſes fils en ôtage; mais ſes propoſitions furent rejettées avec hauteur. Réduit au déſeſpoir, il dit à ſa ttoupe : » La mort nous entoure de toutes parts : il faut » vaincre ou mourir; mais ne mourons pas ſans vengeance «. Les Ruſſes attaquent, & trouvent une réſiſtance à laquelle ils ne s'attendoient pas : Oulou-Mahmet fait une ſortie ſi impétueuſe, que Chémiaka & Kraſnoï prirent la fuite avec cinq Voiévodes & une partie de l'armée : le reſte fut tué ou fait priſonnier. Telle fut l'expiarion de la perfidie de Vaſili. Le bonheur ſeroit-il la récompenſe de la vertu, ſi la perfidie & le crime étoient heureux avec impunité?

SECTION XII.

1445.

Oulou-Mahmet repaſſa le Volga & ſe fixa à Kazan abandonnée, après avoir été détruite vers l'an 1376, ſous le règne de Démitri Donski. Mahmet en releva les fondemens, pour oppoſer un boulevard aux entrepriſes des Ruſſes, & pour être plus à portée d'exécuter les ſiennes. Ce fut trois ans après cette époque, que ce Prince brûla Moskou, & chargea de fers les habitans des cam-

pagnes, tandis que ſes fils ravageoient la Principauté de Mourom. Les troupes que Vaſili fit marcher contre eux, furent entièrement défaites. Si le Grand-Prince parut plus heureux dans la journée de Souzdal, l'imprudence de ſes ſoldats le priva des fruits de la victoire. Les vaincus, s'appercevant du déſordte des vainqueurs, ſe rallient, retournent ſur leurs pas, attaquent, triomphent, font priſonnier Vaſili avec pluſieurs autres Princes.

SECTION XIII.

Oulou-Mahmet ne démentit point la nobleſſe de ſon caractère dans une circonſtance qui le rendoit maître d'un ennemi perfide : le malheur de Vaſili lui fit pardonner ſon ingratitude : le Tatar le traita avec dignité, le tenvoya dans ſes Etats, ſans exiger autre choſe pour ſa rançon, que la promeſſe de s'acquitter envers lui d'une manière conforme à ſes moyens. C'eſt toujours l'avarice & l'ambition, déguiſées ſous le nom de fauſſe gloire, qui pottent les hommes à être conquétans. Par quel prodige ces deux paſſions, qui ne craignent pas de violer tous les droits humains & de verſer des torrens de ſang, usèrent-elles ici avec tant de prudence de la victoire, ſi capable d'enivrer d'orgueil les hommes les plus modérés? C'eſt parce qu'Oulou-Mahmet n'étoit ni orgueilleux, ni avide. Brave ſans oſtentation, ſon ame étoit aſſez élevée pour être juſte; il ne penſoit pas que, pour jouir de la liberté, il fallût, comme les Tyrans Ruſſes, troubler celle de tous les autres : ſon naturel franc & ouvert haïſſoit la fraude & la mauvaiſe foi; &, dédaignant d'aller par des voies obliques pour parvenir à ſes fins, il ſavoit punir & pardonner. Mais tel eſt le foible des grandeurs humaines, qu'elles ont beſoin des malheurs des hommes pour avoir de l'éclat; & que s'il n'y avoit point de malheureux il n'y auroit point de grandeur ni de faſte : c'eſt peut-être la ſeule comparaiſon des contraſtes qui conſtitue le bonheur & le malheur ſur la terre.

SECTION XIV.

1446.

Pendant qu'Oulou-Mahmet donnoit un exemple éclatant de généroſité à tous les Princes Ruſſes, Chémiaka cherchoit à profiter des déſaſtres de Vaſili; il n'avoit pu réuſſir à le faire retenir captif à la Horde; il lui avoit inutilement dreſſé des embûches ſur ſa route : il a recours à la corruption & à la calomnie pour acheter la plupart de ceux qui avoient la confiance du Prince; & pour effrayer le Prince de Tver qu'il vouloit attirer dans ſon parti, il fit répandre le bruit que Vaſili, pour ſe racheter, avoit vendu la Nation aux Tatars, cédé à Mahmet la Principauté de Moskou & d'autres apanages. Ce fourbe, dans l'eſpoir de ſe rendre maître de Moskou, fit engager Vaſili d'aller directement au Monaſtère de la Trinité, pour y rendre graces à Dieu de ſa délivrance. Le Prince s'y rend avec ſes fils, & Chémiaka ſurprend Moskou, dont la corruption lui facilite l'entrée. Il arrête les Princeſſes, & les Grands qu'il n'avoit pu ſéduire. Après cette expédition, un faux ami de Vaſili ſe charge de l'enlever du Monaſtère de la Trinité. Il s'y rend : Vaſili, ſans ſecours, ſans eſpoir, ſe retire dans l'Egliſe : le Prince de Mojaïsk l'en arrache & le conduit à Moskou, où Chémiaka lui fait crever les yeux. Après avoir ſubi la peine du *Talion*, (Sect. X) il fut envoyé à Ouglitz avec ſon épouſe. Sa mère, ſes amis furent exilés ou renfermés dans des priſons. Ses deux fils, Ivan & George, avoient eu le tems de ſe ſauver lorſqu'il fut arrêté : les Princes Riapolofski les avoient conduits à Mourom.

SECTION XV.

La retraite des jeunes Princes ajoute aux inquiétudes du crime : Chémiaka députe un Prélat renommé auprès des Princes Riapo-

lofski, pour leur porter des paroles de paix. On lui remit les deux Princes, que Chémiaka fit conduire dans l'exil de leur père. Les Riapolofski, dupes de leur bonne foi, forment le complot de délivrer leur Souverain : pluſieurs Princes ſe joignent à eux. Chémiaka tente inutilement de diſſiper cette confédération : ſon armée battue, eſt diſſipée. Le coupable, qui tremble ſur ſon Trône, aſſemble ſes Boyari & ſes Prélats : on délibère ſur le parti à prendre; toutes les voix furent pour la délivrance de Vaſili. Chémiaka ſe tranſporte à Ouglitz, rend hommage à ſon priſonnier, lui déclare qu'il eſt libre, & qu'il lui donne la ville de Vologda & ſon diſtrict.

SECTION XVI.

Pendant que cet évènement ſe paſſoit, les Princes Riapolofski, accompagnés de la plus grande partie de la Nobleſſe, s'avançoient au ſecours de Vaſili. Ils rencontrèrent des Tatars commandés par deux fils d'Oulou-Mahmet qui venoient venger & délivrer le priſonnier. Armés pour la même cauſe, ils ſe réunirent pour la défendre. Ils apprirent que Chémiaka n'étoit point à Moskou : ils y envoient des hommes dévoués, conduits par un Chef habile; ils y entrent ſans obſtacle, arrêtent le Nameſtnik & les partiſans de l'uſurpateur, font prêter ſerment de fidélité à Vaſili, & mettent la ville en état de défenſe. Vaſili eſt inſtruit de tout ce qu'on fait pour le rétablir : ſon courage renaît avec l'eſpérance, qui eſt à l'ame ce qu'une roſe fraîche eſt à l'odorat; il s'avance avec toutes ſes forces contre ſon rival : celui-ci ne l'attend pas; la crainte abat le cœur : ſon armée l'abandonne pour ſe joindre à celle de Vaſili; il va ſe réfugier à Kargapol. Il obtint la paix en 1448, & l'enfreignit l'année ſuivante. Vaincu, pourſuivi, dépouillé de tous ſes Etats, Novogorod lui donna un aſyle. Il y fut empoiſonné deux ans après. Novogorod fut punie de la retraite qu'elle lui

avoit donnée. Vaſili ravagea ſes domaines, & la força de lui payer une contribution de dix mille roubles, ſomme conſidérable alors. La paix régna pendant ſix ans entre les Princes Ruſſes; & la ſoumiſſion qu'ils devoient à leur Souverain légitime fut religieuſement obſervée.

SECTION XVII.

Vaſili III Vaſiliévitz mourut en 1462. Sa Médaille prouve qu'il occupa le Trône en 1425; qu'il ſoumit Novogorod, & força les habitans de lui payer tribut; qu'il régna 37 ans, & mourut âgé de 47. Les Chroniques diſent qu'il fut pleuré de ſes Sujets, dont il avoit été toujours aimé. Nous regrettons que ces mêmes Chroniques ſe taiſent ſur les vertus qui lui concilièrent les cœurs des Ruſſes pendant ſa vie, & leurs regrets après ſa mort. Ces détails précieux ſeroient plus conſolans pour les Lecteurs, que la cruauté de ce Prince envers Kaſſoï, & que ſon ingratitude envers ſon bienfaiteur Oulou-Mahmet.

Vaſili avoit épouſé Maria, fille d'un Prince Jaroſlaf. Ses fils furent George, Ivan, George, André, Boris & André. Il eut auſſi une fille, nommée Marpha, mariée au Prince Ivan Vaſiliévitz Belski.

ÉTAT

ÉTAT POLITIQUE

De la Grèce, de l'Aſie méridionale & ſeptentrionale, & de la Ruſſie, à l'époque où Ivan III, Vaſiliévitz monte ſur le Trône.

La découverte du nouveau Monde n'offre point d'évènemens plus étranges que ceux dont la Grèce, l'Aſie & l'Europe furent le théâtre, aux époques que nous allons parcourir : c'eſt d'elles que datent ces grandes révolutions qui renverſent les fondemens des Empires, qui changent la face des choſes humaines, qui influent puiſſamment & de proche en proche, ſur les maximes, les uſages, les mœurs, la politique, l'induſtrie, le commerce de toutes les Nations.

Tous les Arts étoient nés dans la Grèce avec le luxe de l'Aſie : ce climat favoriſé du ciel, ſembloit à l'abri des malheurs de la terre. La Grèce, entrecoupée de tous côtés par des mers, s'élevant dans un Archipel ſéparé des grands continens, devoit jouir dans une juſte proſpérité du fruit de ſes travaux, & de la reconnoiſſance des peuples de l'Aſie & de l'Europe, entre leſquels elle eſt placée, comme pour les policer tour à tour : elle ne devoit ni conquérir, ni être conquiſe. Mais le commerce trop étendu trouve ſa ruine dans ſes richeſſes, comme toute Puiſſance la trouve dans ſes conquêtes : les Grecs tarirent eux-mêmes la ſource de leur proſpérité, par les vices qui minent & font crouler les Empires. Ces vices datoient de loin, de l'ancienne Rome corrompue & détruite. Quels que ſoient les préjugés en ſa

faveur, jettons les yeux sur les faits. Rome passa perpétuellement de l'anarchie au despotisme, du despotisme à l'anarchie, & de celle-ci à l'esclavage, parce qu'elle n'eut jamais qu'un Gouvernement vicieux, ou plutôt parce qu'elle n'en eut aucun. Connut-elle jamais cette heureuse balance qui se maintient par la fixation de chaque ordre, par une combinaison des pouvoirs, qui fait que les différens corps d'un Etat sont forcés l'un par l'autre de concourir au bien général? Sa constitution politique fut purement militaire : elle étoit bonne pour la conquête; elle ne valoit rien pour la conservation : ses révolutions devoient être innombrables; elles le furent. La violence, l'avarice, la perfidie, tous les crimes, firent, soutinrent, détruisirent presque tous les Empereurs, après les beaux règnes des deux Antonins. Les désordres étoient extrêmes lorsque Constantin transporta sa Cour à Constantinople : les vices des Romains y passèrent avec elle.

Les vices seroient moins dangereux s'ils étoient stupides : c'est quand ils se cachent sous les talens qu'ils font illusion à tous les esprits, & qu'ils portent des coups mortels. Les vices des Romains étoient raffinés; & les Grecs avoient plus de talens que les Romains. Les vices de ceux-ci furent renforcés par ceux-là : la volupté prit des faces nouvelles, & la politique une autre allure. Toutes les passions s'exaltèrent encore par le caractère & le tour d'esprit des Grecs, naturellement vains, légers, voluptueux & fourbes.

Les vices moraux entés sur les vices politiques, produisirent les scènes les plus insensées & les plus atroces : la plupart des Empereurs d'Orient, proclamés par des Eunuques, ou par des factions également aveugles & intéressées, étoient des hommes sans génie & sans vertu : des Impératrices sans pudeur & sans décence, des favoris sans principes & sans honneur, des Ministres perfidement ambitieux, une Cour licencieuse, des Grands re-

belles, des peuples opprimés & ſéditieux, une politique qui n'étoit que l'art de tromper, l'Empire dans le trouble & l'aviliſſement ; voilà une foible ébauche de l'état de la Grèce, à l'époque où Conſtantin VIII enterra avec lui le Trône des Grecs, le nom des Céſars, & la gloire d'un Empire qui avoit ſubſiſté pendant quinze ſiècles.

La deſtruction de l'Empire Grec n'eſt pas ici le phénomène le plus frappant : ce qui doit étonner, c'eſt qu'il ait pu ſubſiſter auſſi long-tems avec tant de vices deſtructeurs ; & c'eſt ce phénomène que l'on doit examiner. La ſituation de Conſtantinople eſt l'unique rempart qui l'ait ſauvée pendant un ſi grand nombre de ſiècles. Les Barbares qui détruiſirent l'Empire Romain, venoient la plupart des extrémités ſeptentrionales de l'Europe. Ils pénétrèrent facilement dans les Provinces occidentales par la Pologne & par l'Allemagne, qui ne leur oppoſoient aucune mer à traverſer : ils n'eurent donc à combattre que les légions qui furent accablées par leur nombre. Ces Barbares n'avoient aucun vaiſſeau, aucune idée de la navigation. Veniſe en fournit la preuve. Cette République fut formée par quelques hommes qui, fuyant les fureurs des Huns, ſe retirèrent dans les Iſles voiſines. Tranquilles dans cette retraite, ils fondèrent une ville puiſſante, acquirent des richeſſes capables de tenter la cupidité des Goths & des Lombards. Malgré leur voiſinage, on ne voit pas que Veniſe ait été inquiétée. Mais pour attaquer l'Empire d'Orient, il falloit traverſer la Méditerranée ou le Golfe de Veniſe. D'ailleurs, on croyoit alors que la mer Noire & les Palus Méotides ſe prolongeoient vers l'Occident & le Nord, & formoient une mer immenſe : de plus, la majeure partie de cet Empire étoit compoſée des Iſles de l'Archipel & du Levant. La Capitale elle-même, ſituée ſur la mer, devenoit imprenable, tant que des flottes ne fermoient pas ſon port. Il n'eſt donc pas étonnant que, malgré

ſes vices, l'Empire Grec ait échappé à l'irruption des premiers Barbares, qui étoient abſolument étrangers ſur cet élément.

Lorſque les Turcs, plus nombreux & bien autrement guerriers, s'avancèrent vers l'Occident, les Grecs les bravèrent tant qu'ils ne purent paſſer le Boſphore. Mais auſſi-tôt que les Génois, par une avarice qui indigna l'Europe, eurent loué des vaiſſeaux à Amurat I, l'Empire Grec fut perdu.

Suivons les Faſtes, & jettons un coup-d'œil rapide ſur les Fondateurs de l'Empire Turc en Europe. Ottoman devient, par ſa valeur, le Général des armées de ſon Sultan, & obtient, pour prix de ſes ſervices, une petite ville de Bithynie. Orkan, ſon fils, ajoute à cet héritage la Phrygie, la Myſie, la Carie, & toutes les Provinces qui s'étendent vers l'Helleſpont & la mer Noire. Amurat I ſoumet toute l'Aſie mineure, paſſe en Europe, s'empare des pays voiſins du Détroit, & fixe ſon ſéjour à Andrinople, la ſeconde Place de l'Etat. Bajazet I, ſurnommé *la Foudre*, à cauſe de l'activité de ſon courage, ſoumet la Theſſalie, la Macédoine, la Bulgarie, la Phocide, & va mettre le ſiége devant Conſtantinople : elle alloit tomber ſous le joug Ottoman, ſans la diverſion que les Chrétiens firent en Hongrie. La croiſade formée contre Bajazet, l'arrache à ſa conquête; mais la victoire ſignalée qu'il remporte, & les fers qu'il donne à l'élite de la Nobleſſe Chrétienne, ouvroient les plus vaſtes champs à ſon ambition, lorſque Amir-Timour, ſorti du Nord de l'Aſie, fond ſur le Midi, & attaque les Etats de Bajazet. Ce Sultan vole à leur ſecours, & cherche le Tatar qui traîne après lui une multitude effroyable de combattans. Il le trouve dans le centre de la Phrygie; & c'eſt dans les plaines d'Angoury qu'une bataille malheureuſe pour les Turcs couvre la terre de cinquante mille morts & met Bajazet dans les fers. Ses vaſtes Etats deviennent la proie du vainqueur. Les enfans du vaincu conſpirent eux-mêmes à leur perte, en ſe

diſputant les foibles reſtes de ſon héritage. Iſa eſt tué par ſon frère Soliman; celui-ci tombe ſous le poignard de Muſa, qui périt lui-même de la main de Mahomet I, dernier fils de Bajazet.

La mort d'Amir-Timour lui donne les moyens de recouvrer les Provinces d'Aſie. Amurat II, ſon fils, reprend les projets de ſon aïeul; il paſſe l'Helleſpont, s'empare de Theſſalonique, & les troupes qu'il répand dans l'Empire Grec, forcent l'Empereur de Conſtantinople à les aider dans leurs conquêtes. La valeur d'Uniade ſuſpend le cours des ſuccès d'Amurat: Ladiſlas les favoriſe enſuite, en rompant une trève ſolemnellement jurée. Il force par-là ſes ennemis à tourner encore leurs armes vers l'Occident. La défaite de l'armée Chrétienne, & les ſuites de cette victoire fixent la grandeur Ottomane. C'eſt ce Sultan qui inſtitua la fameuſe Milice des Janiſſaires, compoſée d'étrangers qui, dès la plus tendre enfance, élevés dans les exercices de la guerre, & ſous les yeux du Prince, ne connoiſſent ni parens, ni patrie, n'ont d'autre ſoutien que le Sultan, d'autre objet que ſon Trône, d'autre intérêt que ſa gloire.

Iſſu de ces Conquérans, Mahomet II les efface tous. Il commence ſon règne par la priſe de Conſtantinople & par la deſtruction de l'Empire d'Occident. Trébiſonde n'eſt plus: douze Royaumes, vingt Iſles de l'Archipel, deux cents Villes paſſent ſous ſa domination; depuis l'Euphrate juſqu'à la mer Aſiatique, tout plie ſous les armes de ce terrible Conquérant. Rhodes ne doit ſon ſalut qu'aux prodiges de valeur de ſes Chevaliers. L'Italie eſt ravagée, & Rome tremble pour le Capitole.

Il ne manqua à cet homme étonnant que de l'humanité & des vertus, pour être un des plus grands hommes qu'ait jamais vu le monde. C'eſt aux Lecteurs à le juger. Ses fils ſe diſputent ſon héritage: le moins digne l'emporte. Les Janiſſaires élèvent le foible Bajazet ſur le Trône. Zizim réclame inutilement le

droit d'aîneſſe : il a recours aux armes ; mais la fortune aveugle décide ſon ſort par la perte d'une bataille, qui le force de mendier un aſyle & de s'humilier devant des Princes aſſez lâches pour vendre à ſon frère les chaînes dans leſquelles ils le retiennent.

Telle eſt l'origine de l'Empire Turc en Europe. Le terme fatal de la deſtruction de l'Empire d'Orient, eſt la preuve la plus forte que la raiſon & les mœurs ſont les ſeules baſes des Loix conſervatrices des Etats ; qu'elles ſeules appellent & fixent dans leur ſein la modération, la paix, la bonne foi, le patriotiſme & le bonheur. Si la terre entière n'offre qu'un vaſte tableau des erreurs de la Politique, n'eſt-il pas tems qu'elle devienne la médecine des Etats? Pour parvenir à ce but ſalutaire, cette médecine n'a pas moins beſoin que l'autre, de ſubſtituer au Charlataniſme l'étude de la nature humaine, la connoiſſance profonde de la conſtitution & du régime des Peuples, & les ſpécifiques dont l'expérience de tous les ſiècles a confirmé l'efficacité pour la guériſon des maladies morales.

Le Midi & le Nord de l'Aſie éprouvent les mêmes bouleverſemens que la Grèce, aux mêmes époques : les cauſes ſont les mêmes, les effets ſont ſemblables ; & c'eſt une leçon de plus pour les Gouvernemens ambitieux. Les petits-fils de Tchinguis Kan dominent depuis les extrémités orientales du continent juſqu'au Boſphore : leur domination préſente le plus vaſte Empire qui ait exiſté ſur la terre. Bientôt après, les Turcs, qui reprennent les Provinces occidentales, repouſſent les Tatars vers l'Orient. La Chine ſe ſouſtrait enſuite au joug de ces Conquérans, & replace ſur ſon Trône les deſcendans de ſes anciens Maîtres. Alors, Amir-Timour arrive avec de nouvelles Hordes, auſſi nombreuſes, moins farouches, & plus vaillantes que les premières : ſes triomphes raviſſent à celles-ci la Perſe & le Mogol, & font diſparoître

juſqu'aux traces des conquêtes de Tchinguis-Kan. Le vainqueur du grand Bajazet fonde un nouvel Empire qui s'étend de l'Helleſpont juſqu'au Gange. Sa Poſtérité qui ſe partage tant d'Etats, en perd à ſon tour la plus grande partie. Les Turcs, devenus plus terribles encore, pouſſent les Tatars juſqu'à l'Euphrate, & ſe rendent maîtres de toute la baſſe Aſie. Ouſſoum-Kaſſan, nommé Gouverneur d'Arménie par les Princes Tatars, ſe ſignale par une révolution mémorable : ce Turkoman ſecoue le joug de ſes Princes, & les chaſſe de la Perſe dont il s'empare. Attaqué par Mahomet II, il eſt vaincu, & reſte inébranlable : ſon génie vaſte le ſoutient; il trouve des reſſources inépuiſables, & fonde un Trône ſur lequel ſes deſcendans ſe ſont maintenus juſqu'à nos jours, tandis que les Tatars, vainqueurs de la Ruſſie, vont devenir les eſclaves des vaincus, après les avoir fait gémir ſous la tyrannie pendant plus de deux ſiècles. Les paſſions qui ont rendu les Princes Ruſſes les plus dangereux ennemis d'eux-mêmes, ont occaſionné les mêmes diviſions, les mêmes rivalités, les mêmes crimes parmi les Tatars; ils doivent s'attendre aux mêmes coups mortels. Leur puiſſance formidable, déja morcelée, va bientôt ſe diſſoudre.

RÈGNE D'IVAN III, VASILIÉVITZ,

Surnommé LE MENAÇANT.

1462.

Troiſième Époque de la décadence des Tatars.

SECTION PREMIÈRE.

En parcourant les Annales Ruſſes, l'Hiſtorien a éprouvé juſqu'ici les fatigues, l'ennui, le dégoût, la laſſitude & l'abattement d'un voyageur qui, errant de déſert en déſert, tantôt à droite, tantôt à gauche, marcheroit toujours dans le ſang, ſur des cadavres & ſur des ruines, ſans ſavoir où il va, ni où finiront ces ſcènes d'horreur. En effet, ſi les malheurs de la Ruſſie ont été ſuſpendus par quelques bons Princes, ils ont bientôt repris leur cours avec la violence d'un torrent dont les eaux arrêtées rompent leur digue : des rivaux toujours ambitieux, toujours conſpirateurs ſans prévoyance & ſans politique, toujours diviſés & ſans forces réelles, ne ſavoient ni prévenir, ni détourner le danger, ni ſe réunir pour réſiſter à propos aux ennemis communs. Chaque Puiſſance particulière, ſe flattant de ſuppléer par des ruſes, des intrigues, des révoltes, des piéges, des maſſacres, aux forces qui lui manquoient, avoit recours aux moyens infames du menſonge, de la fraude & du crime. De-là ces longues négociations qui n'aboutiſſoient à rien, en forçant tous les reſſorts du Gouvernement, ces

2-3-2 5

Dessiné par Chevalier Dessiné par Xav Gravé par Chenu

ces conſeils abſurdes qui perdoient le tems à diſcuter des bagatelles, ſur leſquelles ils ne pouvoient rien décider; ces propoſitions éternelles de paix par des hommes qui n'en vouloient point, & qui ſe défioient les uns des autres. Cette *Timocratie*, ou ce Gouvernement des ambitieux, qui avoient des Coutumes groſſières & des Loix barbares, des préjugés différens avec une ignorance égale, devoient être les germes d'une longue ſuite de guerres, de crimes & de malheurs, toujours produits les uns par les autres: la vie, les mœurs, les guerres des hommes ſauvages, ſe reſſemblent toutes. Ces règnes ſtériles ou ſcandaleux nous ont privé de ces tableaux intéreſſans qui animent & vivifient l'Hiſtoire en élevant l'ame, en échauffant aſſez la raiſon pour préſenter avec autant de graces que d'énergie, les évènemens & les hommes qu'on veut mettre ſous les yeux de ſes Lecteurs. Nous avons gémi plus d'une fois ſous ce fatras d'Annales & de pièces propres à faire reculer d'effroi l'homme ſenſible & l'Hiſtorien même le plus intrépide; mais en débrouillant ce chaos, ſi propre à deſſécher l'eſprit & à éteindre l'imagination, nous n'avons pas perdu de vue la dignité & les devoirs de l'Hiſtorien, & nous avons fait tous nos efforts pour civiliſer une Hiſtoire barbare, en gliſſant, au lieu d'appuyer ſur ces époques de cruauté & d'injuſtice qui marquent la politique des règnes arbitraires: nous n'avons pas cru qu'il fût néceſſaire de multiplier ces détails pour faire connoître des Tyrans, leur Cour, la hontenſe patience des Grands de la Nation, & la lâcheté du Peuple. Le grand but de l'Hiſtoire eſt d'inſtruire les hommes par l'exemple, ſur leurs devoirs, ſur leurs vrais intérêts, ſur les maux qui les menacent, ſur les moyens de s'y ſouſtraire ou de les réparer; de leur apprendre à connoître la vertu, à la profeſſer avec courage, à l'aimer lors même qu'elle les expoſe à des calamités toujours moins funeſtes que le malheur & la honte de l'avoir perdue. C'eſt par-là

que nous avons tâché de rendre intéreſſantes les époques que la médiocrité des perſonnages, le défaut de caractère des peuples, & l'incohérence des évènemens abandonnés au haſard, ſembloient devoir rendre inſipides.

Mais lorſque dans des Faſtes ſemblables à ceux que nous parcourons, on trouve un Prince qui n'ait pas été accablé de ſa fortune, & dont la ſageſſe & les talens ſuſpendent la ruine de ſon Empire, c'eſt alors qu'il faut prendre la plume avec ardeur; c'eſt un hommage que l'Hiſtorien doit à la vérité. Nous paſſons, comme dit Eſchyle, à un autre homme comparé à un autre Etat.

SECTION II.

Après tant de monſtres ou d'imbécilles qui ont hâté & précipité, par leurs vices & leurs ineptíes, le moment fatal de l'Empire Ruſſe, la Nation attendoit, depuis deux ſiècles, un Prince qui fût un homme. Le trouvera-t-elle dans Ivan III, qui ſuccède à ſon père & monte ſur le Trône à l'âge de vingt-trois ans? Aucun de ſes Prédéceſſeurs n'avoit joui d'une puiſſance auſſi étendue: l'extinction de pluſieurs familles, la confiſcation du plus grand nombre des apanages, pour crime de rebellion ou d'infidélité, avoient réuni au corps de l'Etat ſes membres épars; & le droit de ſucceſſion n'étoit plus un problême à réſoudre par la force des armes. C'eſt dans des circonſtances ſi favorables à l'unité de pouvoir, de forces & de moyens, qu'Ivan prend les rênes du Gouvernement; elles ne flotteront pas au haſard dans ſes mains: le caractère qu'il a reçu de la Nature, eſt le preſage de ſa grandeur. Il réunit ce qui attire la confiance, l'amour & le reſpect des Peuples; un cœur élevé, une ame forte, du talent pour la guerre, de la prudence, & beaucoup d'intelligence pour les intérêts de la Nation. Le premier de tous étoit de briſer les chaînes dont les Tatars avoient entouré le Trône de Ruſſie. Sa vengeance &

ſa gloire lui ordonnoient de s'armer contre eux; & la ruine de Kazan devoit être l'objet & le but de ſes triomphes.

SECTION III.

1464.

A l'âge où le jeune Scipion battit le vieux Annibal, Ivan avoit éprouvé que le génie ſupplée quelquefois à l'expérience : ſous le règne de ſon père, il avoit battu, ſur les bords de l'Oka, Sed-Ahmet, Kan de la grande Horde; & une victoire remportée à l'âge de vingt ans, ſur un ennemi expérimenté, étoit bien capable de faire recouvrer, par l'opinion, la puiſſance que la force injuſte avoit uſurpée. Sed-Ahmet n'avoit pas oublié les avantages qu'Ivan avoit remportés ſur lui : après avoir long-tems médité ſa vengeance, il fond ſur la Ruſſie avec toutes ſes forces; & déja il s'étoit avancé ſur les rives du Don, lorſqu'il fut attaqué par Adzï-Guérei, Kan de Krimée. Ce combat opiniâtre fut long & ſanglant : Sed-Ahmet fut vaincu, & ſon armée preſqu'entièrement détruite. Voilà comment le haſard quelquefois ſert mieux les hommes qu'ils ne ſe ſerviroient eux-mêmes. Après un évènement ſi favorable à la Ruſſie, Ivan crut devoir reſter tranquille, & commencer les opérations de ſon règne par la plus importante de toutes, par le rétabliſſement de l'ordre & de la diſcipline, baſes naturelles de la ſûreté & du bonheur des peuples.

Mais en ſe dévouant à ces fonctions auguſtes, Ivan n'oublia pas qu'il avoit des voiſins ambitieux & aguerris, habiles à profiter de toutes les fautes politiques des Ruſſes. Loin d'affoiblir & d'éteindre l'eſprit militaire, en jettant les armes, il s'occupa pendant la paix des moyens de faire la guerre avec avantage : l'intérêt de la Nation & celui de ſa propre gloire lui en faiſoient un devoir. On eſt obligé de ſe défendre, puiſqu'on peut être

attaqué. La guerre eſt néceſſairement forcée pour l'un des deux partis; il y en a toujours un qui a tort, & qui attaque ſans néceſſité : l'autre doit-il ſe laiſſer écraſer? Non. Un Prince humain prend les armes ſans être enveloppé dans la proſcription commune des brigands qui ne ſe nourriſſent que de ſang & de carnage; & il uſe de ſon droit en prévenant, ou en rendant à l'aggreſſeur injuſte, le mal que celui-ci méditoit de lui faire. Une fauſſe ſécurité ſeroit dans ce cas le dangereux oubli d'un devoir; elle inviteroit l'ennemi à profiter des circonſtances, pour commettre de nouveaux attentats.

On objectera peut-être que, d'après mes principes, la ſaine Politique doit toujours être d'accord avec la Morale; que la véritable gloire ne peut réſulter que des actions de bienfaiſance; que la guerre eſt toujours un mal; que la Morale proſcrit la vengeance, les meurtres, les crimes heureux; & qu'en légitimant ici les motifs de la guerre, je prête des aîles à l'ambition, à cette frénéſie de dévaſter, de conquérir, de dominer.

L'Hiſtorien répondra qu'il n'eſt point en contradiction avec les principes établis dans ſon Ouvrage : on connoît ſon amour pour les vertus pacifiques & bienfaiſantes, & ſa haine pour les vices turbulens & funeſtes. Auſſi n'a-t-il point été entraîné par les idées de ſon ſiècle, & il s'eſt rigoureuſement abſtenu de ces hommages proſtitués au crime réputé heureux, & à la fourberie réputée adroite. En ne parlant qu'avec horreur de ces ſcènes ſanglantes ſur leſquelles ſe décident le ſort des Empires, il a prouvé que, quoique la paix ſoit préférable à la guerre, combattre n'eſt pas toujours une folie, ni vaincre une calamité. La guerre eſt juſte, elle eſt néceſſaire contre un aggreſſeur injuſte; & c'eſt aux conquérans de cette eſpèce qu'il a arraché des lauriers funeſtes. La partie du genre humain conſacrée à l'héroïſme eſt très reſpectable, puiſqu'elle eſt la force tutélaire des Etats : ſon dévouement, qui

mépriſe les dangers & la mort même, venge la cauſe de l'humanité; mais la partie du genre humain dévouée au brigandage eſt, d'après le ſentiment de l'Auteur, ce qu'il y a de plus affreux dans la Nature; & c'eſt contre cette partie déſaſtreuſe qu'Ivan devoit prendre les armes, pour venger à-la-fois la gloire de ſon Trône & les injures faites à ſa Nation

SECTION IV.

1468.

Le rétabliſſement de l'ordre & de la diſcipline, la connoiſſance & la réunion de ſes forces, déterminèrent le Tzar à meſurer ſes armes avec celles du Tatar *Ibrahim*, Souverain de Kazan. Il étoit fils de *Mamotiak*, qui avoit ravi le Trône & la vie à *Oulou-Mahmet*, ſon père. Mamotiak avoit deux frères cadets, nommés *Kaſſim* & *Jégoup*, qui s'étoient réfugiés en Ruſſie, ſous le règne de Vaſili, père d'Ivan, après l'aſſaſſinat d'Oulou-Mahmet. La haine que ces Princes portoient à Ibrahim, leur neveu, engagea le Tzar à envoyer Kaſſim à la tête de l'une des deux armées qu'il fit marcher vers Kazan. Celle-ci fut preſqu'entièrement détruite par la rigueur exceſſive de l'hiver & par la famine. La ſeconde armée n'éprouva pas le même ſort; elle pénétra dans le pays des Tchérémiſſes, Tributaires de Kazan, après avoir traverſé des forêts regardées juſque-là comme impraticables. Sa cruauté ſurpaſſa celle des bêtes féroces qui habitoient ces repaires affreux. Les Chroniques diſent » qu'elle ne laiſſa derrière elle, ni hommes, » ni femmes, ni enfans, ni animaux, ni cabanes, ni forêts dans » les contrées qu'elle parcourut «. De plus longs détails ſur ces forfaits fourniroient aux Tyrans & aux rebelles des encouragemens & des motifs.

Section V.

1470.

La première campagne ne fut donc remarquable que par des ravages : la ſeconde fit plus d'honneur aux Ruſſes, qui aſſiégèrent & devinrent maîtres de Kazan. André & Boris, frères d'Ivan, furent chargés de l'expédition ; ils commandoient la cavalerie, qui fit diligence pour ſoutenir l'infanterie qu'on avoit embarquée ſur le Volga. Au moment où l'armée réunie ſe préſenta devant la Ville, les Tatars firent une vigoureuſe ſortie : le combat fut ſanglant des deux côtés ; mais Ibrahim fut contraint de rentrer dans Kazan. Les Ruſſes l'inveſtirent de toute part ; & les aſſiégés, privés d'eau, furent bientôt réduits aux dernières extrémités. Ils demandèrent la paix, & ils l'obtinrent ſous la condition qu'Ibrahim ſe reconnoîtroit vaſſal & tributaire d'Ivan. Le Prince Tatar mourut peu de tems après cette capitulation humiliante ; & il eut pour ſucceſſeur Aléi-Kan, l'aîné de ſes fils.

Section VI.

L'influence des évènemens les uns ſur les autres, conduit les Tatars ſur le penchant de leur ruine, & prépare la révolution qui doit enfin donner un Maître abſolu à la Ruſſie : cette révolution, préparée depuis long-tems, privera les citoyens de Novogorod de la liberté dont ils n'avoient pas ſçu faire uſage, même en la défendant contre les entrepriſes de tant de Princes ; ils perdront avec leur puiſſance & leurs richeſſes, leur courage & leur eſprit ſéditieux ; il n'y aura plus dans l'Empire d'autorités rivales ſéparées & indépendantes l'une de l'autre. Il s'élevera un nouvel ordre de choſes dont le Lecteur aura le fil, en rapprochant le paſſé du préſent & de l'avenir. C'eſt en remontant aux premiers principes

du droit naturel, que nous avons fait connoître à quelles conditions la Nature permet aux ſociétés de jouir de leurs droits & d'être heureuſes : ſans principes fixes, la politique, orageuſe ou incertaine, flotte au gré des évènemens.

On a vu ſe former les germes de la révolution qui devoit néceſſairement ſuccéder aux diſſentions éternelles de la République de Novogorod; une petite cauſe va produire ce grand évènement.

L'Archevêque Jonas meurt: le Moine Théophile lui ſuccède, & les citoyens ſupplient Ivan de ratifier leur choix, & de permettre au nouveau Prélat de ſe rendre à Moskou, pour y être conſacré par le Métropolite. Le Prince confirma l'élection, & dit aux Députés qu'il ſe feroit toujours un plaiſir de donner des témoignages de condeſcendance & de bienveillance à la République, qu'il regardoit comme ſon patrimoine.

SECTION VII.

Les vrais citoyens furent ſenſibles aux bontés du Prince, & les autres lui firent un crime du bon accueil qu'il avoit fait aux Députés, & leurs diſcours ſéditieux allumèrent le feu de la diſcorde dans toute la Ville. Une femme adroite, inſinuante, exercée dans l'art de former & d'exécuter des complots, profita de l'occaſion pour réaliſer un projet que l'amour, l'ambition & l'intrigue lui avoient inſpiré. Cette femme, nommée Marpha, ktoit veuve du Poſſadnik Boretskoï, qui s'étoit acquis une grande conſidération à Novogorod pendant l'exercice de ſa charge.

L'ambitieuſe Marpha aimoit paſſionnément un Seigneur Lithuanien qu'elle vouloit épouſer: pour obtenir l'objet de ſes vœux, elle imagina de faire paſſer la République de Novogorod ſous la domination de Caſimir IV, Roi de Pologne. Elle ſavoit que les Lithuaniens trahiſſoient ce Prince; qu'ils étoient réſolus de ſe donner un autre Souverain, & qu'ils n'attendoient que le moment

où toutes ſes forces ſeroient employées dans la Pruſſe, pour faire éclater leur révolte & s'emparer de la Podolie. L'exécution du projet de Marpha lui aſſuroit la reconnoiſſance de Caſimir, un mariage deſiré, & le Gouvernement général de Novogorod pour ſon nouvel époux, qui ſeroit le Vicaire ou *Nameſtnik* du Prince, & qui rameneroit au devoir les plus ſéditieux des Lithuaniens.

SECTION VIII.

Les femmes, en général, ont plus d'influence ſur nos cœurs & ſur nos mœurs que les hommes : Marpha avoit pluſieurs fils auſſi habiles, auſſi factieux que leur mère. Elle leur fit part de ſon deſſein, & ils lui promirent de la ſeconder de tout leur pouvoir. Pour augmenter le nombre des partiſans, il falloit multiplier les complices & ſéduire la multitude. Marpha le comprit, & attira dans ſon parti un Moine, nommé *Pimin*, qui n'avoit du Religieux que l'habit, de la piété que le maſque, de la ſoumiſſion que la contrainte, & qui étoit diſpoſé à prêcher la diſcorde au nom de Dieu : elle ne pouvoit mieux choiſir. La Religion a toujours eu le malheur de ſervir de prétexte aux ambitieux. Le Moine promet d'être l'Apôtre de la faction, s'il obtient l'Archevêché de Novogorod, non pour ſon intérêt particulier, mais pour celui de l'Egliſe Latine, à laquelle il s'unira lui-même.

SECTION IX.

Voilà la trame du complot toute formée : les complices ſe diſtribuent dans les différens quartiers de la Ville, & diſent ſans ménagement : » Qu'Ivan ſe regarde comme le Maître abſolu de la » Souveraineté de Novogorod ; que ſes citoyens indépendans » doivent chercher un appui contre ſa tyrannie ; qu'ils le trou- » veront dans Caſimir s'ils veulent implorer ſa protection «.

Un peuple inconſtant & factieux par caractère, eſt naturellement diſpoſé

diſpoſé à la révolte, & ſe vend au premier qui veut le payer. Tandis que les diſcours du Moine échauffent les eſprits, l'argent que Marpha diſtribue, les décide : ſon parti l'emporte ſur celui des vieillards, des Officiers de la République & de tous les bons citoyens. Le peuple ſe rend en foule ſur la place, ſonne la cloche de l'aſſemblée, qui ſe nommoit *Vetchévoï Kolokol*, & qui étoit regardée comme le gage de la liberté, le *Palladium* de la Ville. Au ſon de cette cloche, chacun ſe rendoit à la hâte ſur la place, & le dernier des citoyens acquéroit alors le droit de donner & d'appuyer ſon avis. Mais ce droit précieux n'étoit, pour ce peuple, que le droit funeſte de prévaloir dans l'aſſemblée; cette réunion tumultueuſe des Verches prouvoit moins l'uſage que l'abus de la liberté. Il fut décidé dans celle-ci, qu'il falloit ſe ſoumettre au Roi de Pologne; & ceux qui eurent le courage de faire des repréſentations & de propoſer un avis contraire, éprouvèrent des violences & furent chaſſés de l'aſſemblée à coups de pierres. Les rebelles, maîtres du champ de bataille, envoyèrent des Députés à Caſimir, & lui offrirent de remettre Novogorod ſous ſa puiſſance. Il eſt donc vrai, comme l'a dit *Socrate*, qu'il faut du génie & des talens pour faire le bien & pour cauſer de grands maux : quand des hommes éclairés ſe joignent aux méchans, ils ouvrent la grande ſource des malheurs des nations.

SECTION X.

Les coupables intrigues de Marpha, prouvent que le deſir aveugle d'être grand fait dédaigner d'être bon & juſte. Ce deſir qui nourrit la vanité & l'avarice, étouffe juſqu'à l'idée de ce qui eſt dû à Dieu, aux Souverains & aux autres hommes. Mais ſi la fortune entretient une eſpèce de rivalité avec la ſageſſe, & ſe décide ſouvent en faveur des ſots & des fripons; les uns & les autres n'ont ſouvent auſſi que des jouiſſances éphémères : *le*

maſque tombe, l'homme reſte, & la Juſtice venge la ſageſſe des outrages de la fortune. Ivan ne tarda pas à être inſtruit des troubles de Novogorod, & la prudence lui ſuggéra d'uſer de modération pour ramener les eſprits, avant de recourir à la force pour les ſoumettre; il envoya un Miniſtre à Novogorod, pour y rétablir le calme par la voie des négociations. Ses propoſitions furent rejettées avec mépris, & les ſéditieux ſe perſuadèrent que la modération du Prince étoit une preuve de la crainte qu'ils lui inſpiroient.

SECTION XI.

L'inſolence des rebelles décide Ivan ſur le parti qu'il doit prendre: il forme trois armées, dont l'une eſt ſous ſes ordres; elles marchent & entrent ſur les terres de Novogorod par trois côtés différens; les marais qui lui ſervoient de remparts étoient deſſéchés par les chaleurs continues de l'été. Le Prince Kolmskoi, qui commandoit une de ces armées, répandit la terreur au midi & au couchant du lac Ilmen. Les Novogorodiens lui oppoſèrent trente mille hommes de cavalerie, qui furent deux fois battus: douze mille reſtèrent ſur le champ de bataille, & deux mille furent faits priſonniers. En dépouillant les vaincus, on trouva une copie de l'acte par lequel les rebelles offroient de ſe mettre ſous la protection de Caſimir. Cette découverte fut fatale au fils aîné de Marpha, qui étoit du nombre des priſonniers. Il fut puni de mort, ainſi que pluſieurs des principaux complices.

SECTION XII.

La fortune ſeconda par-tout les armes d'Ivan contre les rebelles, & ſes Voiévodes forçoient les priſonniers de ſe couper mutuellement le nez, les lèvres, les oreilles, & les renvoyoient à Novogorod. Tant de malheurs multipliés firent rentrer les citoyens en eux-mêmes; ils ſentirent l'énormité de leur faute, &

ſongèrent au moyen d'en obtenir le pardon. Il fut décidé que les chefs du Clergé & les principaux citoyens ſeroient les médiateurs entre le Prince & les coupables, & qu'ils iroient demander grace pour eux. Les Députés s'adreſsèrent d'abord aux principaux Boyari, qui ſollicitèrent en leur faveur les frères d'Ivan, & ceux-ci leur procurèrent un accueil plus favorable qu'ils n'oſoient l'eſpérer. Le Métropolite de Moskou joignit ſes prières aux leurs, & détermina le Tzar à pardonner à des ſujets qui imploroient ſa clémence. Ivan ſe laiſſa fléchir : les Novogorodiens reconnurent ſes droits ſur la République par un traité, dans lequel on ſtipula les revenus qu'elle devoit lui payer, indépendamment de la forte contribution à laquelle elle fut taxée en punition de ſa révolte. Mais le Prince n'attenta point aux anciens priviléges des citoyens; il ſe borna à leur envoyer un Nameſtnik.

Le rétabliſſement du calme fit régner la bonne intelligence pendant cinq ans; mais elle fut troublée par les actes de ſévérité qu'Ivan fut obligé d'exercer. Une longue & inſenſible progreſſion des cauſes & des effets avoit préparé les évènemens qui vont ſuivre.

SECTION XIII.

1475.

On a vu comment la démocratie de Novogorod étoit devenue ſucceſſivement ariſtocratique, militaire, commerçante; & l'on ſe rappelle que quand un Etat n'eſt pas ce qu'il doit être, il n'eſt jamais bien ce qu'il eſt, ou ce qu'il veut paroître.

L'eſprit mercantile de la République devoit s'accroître au milieu des dépenſes & des diſgraces inſéparables des guerres que ſon inconſtance & ſa perfidie lui attiroient tour-à-tour de la part des Souverains & des Princes apanagés. Cet eſprit étoit parvenu à dominer les principaux citoyens, & la République,

après ſon commerce, regardoit la paix achetée comme le ſouverain bien. Egalement incapable de conſerver ſa bonne & ſa mauvaiſe fortune, elle perpétuoit les germes des diſſentions, des crimes & des malheurs. L'exemple & le pouvoir des circonſtances, ſi puiſſans ſur les hommes, n'influèrent jamais ſur ſon eſprit, ſes mœurs & ſes loix; & dans les caprices mêmes de la fortune, on ne découvre point la ſource des caprices de ſa conduite. Les richeſſes, fruit du commerce, ayant détruit à Novogorod l'équilibre des Magiſtratures, il ne ſubſiſtoit plus de puiſſance publique : la corruption générale naît de la corruption particulière. Elle eſt portée à ſon plus haut période ſous les adminiſtrations vicieuſes; l'aviliſſement des hommes de tous les ordres amène la vénalité de tous les rangs. La corruption, réduite en ſyſtême, devient le principal reſſort du Gouvernement & de la politique; & c'eſt par-là que la plûpart des citoyens de Novogorod tombèrent dans une ſi honteuſe proſtitution, qu'ils ſe mettoient en vente, avant même que les riches penſaſſent à les acheter. Ces ſignes de foibleſſe, de lâcheté & de baſſeſſe, ſont les avant-coureurs de la décadence des Etats. La préſomption aveugle des Chefs de cette République biſarre, les rendoit ſemblables à des enfans qui ſe jouent ſous le maſque d'*Hercule* ou de *Titan*, & qui placent la tête du coloſſe de Rhodes ſur les épaules d'un nain. Dans la circonſtance dont il s'agit, des citoyens fiers de leurs richeſſes, & trop confians dans leur crédit, s'étoient rendus coupables de violences & de vexations, parce qu'ils ſe croyoient au-deſſus des loix. L'impoſſibilité d'obtenir la réparation des torts, détermina les citoyens opprimés à recourir à la juſtice d'Ivan. Les accuſés furent condamnés à reſtituer ce qu'ils avoient ravi. Les plus coupables furent envoyés à Moskou chargés de fers. De ce nombre étoient deux fils de Marpha, qui avoient intrigué de nouveau pour livrer la République au Roi de Pologne.

Les déſordres s'accrurent au point qu'Ivan vit bientôt au pied de ſon Trône des ſupplians de tous les ordres de la ſociété; des Poſſadniki, des Boyari, des Marchands, des veuves, des orphelins dépouillés, & l'Archevêque lui-même. Où il n'y a plus de Juſtice, il n'y a plus d'Etat, & le droit de ne pouvoir être jugé hors de Novogorod, n'étoit plus que l'écueil de ſes habitans.

Dans cet état de criſe, la République envoya une ambaſſade à Moskou, & le Député donna à Ivan le titre de *Goſſoudar*, qui ſignifie *Seigneur*, au lieu de celui de Goſpodin, *Maître*, qu'on lui avoit donné juſqu'alors. Ce mot, échappé pour un autre, va produire de terribles ſcènes, qui ſeront ſuivies d'un nouvel ordre de choſes.

SECTION XIV.

Après avoir rempli ſa miſſion, le Député prit congé du Prince, qui fit partir avec lui un Secrétaire d'Etat, chargé de demander à la République *à quelles conditions elle l'avoit reconnu pour Seigneur?* Les Novogorodiens répondirent au Secrétaire d'Etat, qu'ils n'avoient point accordé à leur Miniſtre le pouvoir de donner ce titre au Tzar, & cet aveu excita la fureur de la multitude contre ce Miniſtre infortuné. On le ſomme de comparoître à l'aſſemblée du peuple; il s'y rend, & dit pour ſa défenſe : » Qu'en prêtant » ſerment au Grand-Prince, il lui a donné le titre de Seigneur » en ſon nom ſeulement, ſans le reconnoître pour Seigneur de » la République «. Ses Juges furent ſes aſſaſſins. Mais leur vengeance n'eſt pas ſatisfaite, il leur faut d'autres victimes. Deux riches citoyens s'étoient rendus à Moskou pour demander juſtice; ils les cherchent, ils les trouvent dans le palais de l'Archevêque, & les maſſacrent ſous ſes yeux. Après ces expéditions, ils parcourent la ville, en criant *qu'il faut ſe donner à Caſimir.*

SECTION XV.

La clémence dont Ivan avoit uſé envers les citoyens rebelles de Novogorod, prouve qu'il n'avoit pas l'ambition de la conquérir: il en étoit le maître, puiſqu'il étoit vainqueur. Si ces républicains euſſent aimé ſincérement leur liberté, ils auroient été fidèles au Prince qui l'avoit reſpectée; & ils en auroient toujours joui, parce que la fidélité ôte tous les ſoupçons au Souverain. Mais loin de trouver les aſſurances de leurs priviléges dans la bienveillance de leur nouveau Maître, ils eurent la témérité de vouloir ſe ſouſtraire à ſa domination pour vivre dans l'anarchie. Au moment où Ivan eſt inſtruit de cette ſeconde révolte, ce Prince pacifique ſort de ſon caractère dominant; il marche en perſonne contre des ſujets rebelles; il couvre de troupes les domaines d'une République qui touche à ſon terme fatal.

La préſence d'Ivan n'étoit pas néceſſaire pour la ſoumettre: pourquoi marche-t-il? parce que la rébellion eſt une guerre contre la perſonne du Prince. On peut perdre une partie & conſerver l'autre d'un pays qui peut être diviſé; mais la perſonne du Prince eſt indiviſible comme ſa puiſſance; dès qu'on les partage, on les perd entièrement. Ivan marche donc, parce que ſa perſonne, ſa puiſſance & ſa gloire ſont compromiſes; & le grand exemple qu'il va donner, fera voir qu'un ſeul homme doit commander un Empire, & que toutes les forces réunies de l'Aſie ſeptentrionale ne gagneront plus un pouce de terrein ſur la nation Ruſſe.

SECTION XVI.

La révolte des armées a preſque toujours été fatale aux Princes: celle des peuples ne l'eſt qu'aux peuples, & la raiſon en eſt ſenſible. Un Prince perd ſa force par la première; ſes troupes ſont toutes puiſſantes, & le peuple ſe range toujours du côté du plus fort:

un Prince, obligé de capituler avec ſes ſoldats, ne ſe déclare-t-il pas leur inférieur? Par la dernière, au contraire, le peuple, laiſſant au Prince toutes ſes forces, ne fait qu'ajouter à la peſanteur de ſon joug. Voilà pourquoi les ſéditions, les révoltes, les guerres inteſtines ont été dans tous les tems plus cruelles, plus funeſtes à la liberté des nations que les guerres étrangères. L'appareil de la vengeance d'Ivan décida les citoyens de Torjok à lui prêter le ſerment de fidélité. Ceux de Pleskof crurent n'avoir d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Voilà Novogorod iſolée! Incapable de réſiſter, elle a recours aux prières, aux négociations. Inutiles démarches! des ſujets rebelles pour la ſeconde fois, forcent Ivan de marcher contr'eux, il les châtie; & le Prince qui punit, devient Prince conquérant. Il ſoumit tout le pays dépendant de Novogorod, pour ôter toute reſſource aux mal-intentionnés; il fit plus encore.

SECTION XVII.

On a vu dans les premiers volumes de cette Hiſtoire, & particulièrement à l'article des anciennes charges de Ruſſie, les fonctions de ceux qui en étoient pourvus, & la forme d'adminiſtration établie à Novogorod, & nous y renvoyons le Lecteur. Nous obſerverons ſeulement ici que cette adminiſtration reſſembloit à celle des villes libres d'Allemagne. La première charge étoit celle de Poſſadnik ou Bourgemeſtre, & la ſeconde celle de Tiſiatski, qui ſoutenoit les droits de la nation, & qui protégeoit le peuple contre les abus du pouvoir. L'élection de ces deux Chefs étoit annuelle. La troiſième charge élective étoit celle des Boyari ou Sénateurs, que l'on tiroit ordinairement de la claſſe des Jitié-Lioudi, Bourgeois vivant de leurs revenus. Les Marchands formoient une claſſe à part. La dernière étoit celle des artiſans, des manœuvres, des hommes de peine, appellés Tchernié-Lioudi, hommes noirs.

Le Nameſtnik, Lieutenant du Prince, avoit la prééminence ſur toutes ces claſſes; mais ſon pouvoir étoit borné, & lorſqu'on appelloit à lui des jugemens du Magiſtrat ordinaire, il étoit aſſiſté du Poſſadnik en fonction, & jugeoit en dernier reſſort conjointement avec lui. La ville étoit partagée en cinq quartiers; chaque rue avoit ſon Staroſte, Officier de police, chargé de veiller au maintien de l'ordre & de la police, de faire arrêter les vagabonds ſans aveu, les malfaiteurs, & de les remettre au Staroſte de quartier, qui devoit en faire rapport au Magiſtrat. Mais ces précautions étoient devenues inſuffiſantes pour aſſurer le repos intérieur de la République : les aſſemblées tumultueuſes du peuple, ou pour mieux dire l'anarchie, rendoient ces moyens illuſoires. Il falloit des chaînes aux citoyens de Novogorod pour les ſoumettre au joug des Loix; Ivan va leur en donner.

SECTION XVIII.

Ce Prince les ſoumit aux mêmes conditions que les autres peuples de la Ruſſie. Il ſupprima les Poſſadniki, ſe réſerva pluſieurs villes & domaines, & promit de reſpecter les poſſeſſions des particuliers, de conſerver aux habitans de Novogorod le droit de n'être point tranſportés malgré eux hors de leur pays, de n'être pas cités en jugement à Moskou, & de ne pas ſervir dans les guerres contre les Tatars. Le Prince établit un impôt par charrue, ſe fit remettre le traité que les rebelles avoient fait avec la Pologne, & reçut le ſerment de fidélité. Il fit arrêter & conduire à Moskou, Marpha, ſes complices, & tous ceux qui avoient entretenu des intelligences avec Caſimir, ou qui pouvoient être ſuſpects & devenir redoutables. En retournant à Moskou, il fit emporter cette fameuſe cloche qui avoit été ſi ſouvent le ſignal de la révolte. On la ſuſpendit dans une tour devant le Kremlin.

SECTION XIX.

En partant de Novogorod, Ivan y laiſſa le Nameſtnik Jakof pour ſon Repréſentant; il étoit frère de George Zakariévitz, guerrier renommé, & l'un des ancêtres de la maiſon de Romanof.

Jakof régnoit au nom d'Ivan, & cependant les vaincus osèrent ſe révolter contre lui. Ils réclamoient leurs droits anciens, & l'artifice ordinaire des ſéditieux conſiſte à étayer leur révolte du prétexte de la Juſtice; mais un ſujet qui réclame injuſtement contre ſon Prince, n'eſt-il pas ſéditieux déclaré? Cette conduite détermina Ivan à commettre des actes de rigueur; Novogorod vit en une ſeule année enlever plus de douze cents citoyens, ſucceſſivement remplacés par la petite Nobleſſe & par des Marchands de Moskou & d'autres villes; & les rebelles furent envoyés aux extrémités de la Ruſſie. Dans les Particuliers, la violence fait l'injuſtice: parmi les Princes, la force eſt regardée comme légitime: mais ici, c'eſt la Juſtice armée du glaive qui punit la violence & la révolte des particuliers qui ſe ſont ſoumis à un Maître, & qui ont juré de lui être fidèles.

SECTION XX.

La conduite inſenſée des citoyens de Novogorod prouve juſqu'à l'évidence combien les petits faits ſont liés aux grands; comment les anciens intérêts des nations changent, ſe détruiſent & ſont effacés par de nouveaux; comment encore les évènemens politiques ſont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. Mais, s'il ne reſte, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs, les loix & la forme des grands Etats, c'eſt aſſurément à ce titre que l'Hiſtoire de Ruſſie mérite d'être connue. C'eſt celle de toutes qui prouve le mieux qu'un peuple ne peut pas plus ſe paſſer de Rois, que des enfans pourroient ſe paſſer de pères qui veillent ſur les démarches de

tous, qui s'occupent du bien-être de tous, qui règlent les travaux de tous, qui maintiennent l'union en ſurveillant l'ordre intérieur, qui eſt le centre commun des intérêts réunis.

SECTION XXI.

Le ſort de la Ruſſie étoit d'avoir la guerre au-dehors, lorſque le calme ſe rétabliſſoit dans ſon ſein. Akmet, Kan de la Horde Dorée, envoie des Députés à Ivan, chargés d'un *Baſma* ou d'un ordre ſcellé du grand ſceau, par lequel il lui enjoint de payer le tribut auquel les Princes ſes prédéceſſeurs s'étoient ſoumis. Ivan indigné, prend l'ordre du Kan, crache deſſus, le foule aux pieds, fait mourir les Députés, à l'exception d'un ſeul qu'il renvoie à Akmet, pour lui annoncer le cas qu'il fait de ſes ordres. Cet acte de cruauté eſt une tache à la gloire d'Ivan, & mérite le blâme de la Poſtérité.

Le Kan ſe prépare à une vengeance éclatante : il débute par le ravage des frontières de la Ruſſie : arrivé ſur les bords de l'Oka, il ordonne à ſes troupes de la traverſer. A peine débarquoient-elles ſur la rive oppoſée, qu'elles découvrirent une armée formidable qui marchoit à leur rencontre. Akmet ne jugea pas à propos de l'attendre : il repaſſa la rivière ; & ſa retraite précipitée fit périr un grand nombre de Tatars. Cette époque humiliante fut ſuivie d'une autre bien plus funeſte : la peſte ravagea la Horde dorée ; & ce fléau procura la paix aux Ruſſes pendant quelques années.

SECTION XXII.

Après avoir réparé ſes pertes, Akmet marche contre la Ruſſie avec toutes les forces de ſa Horde. Ivan, qui en eſt inſtruit à tems, fait garnir de troupes les bords de l'Oka ; & ces diſpoſitions firent changer le plan du Tatar, qui paſſe en Lithuanie pour ſe joindre aux troupes qu'il attend du Roi de Pologne. Ivan le ſuit de près,

le harcèle, & l'empêche de traverſer la rivière Ougra. Pluſieurs jours ſe paſſent à faire la petite guerre, ſans aucun avantage déciſif. Ivan ayant appris que la Horde étoit ſans défenſe, y envoie une armée qui met tout à feu & à ſang.

Akmet eſt informé de ce qui ſe paſſe à la Horde : il vole à ſon ſecours ; mais elle n'étoit plus, & lui-même ne ſurvivra pas à ſa ruine. Pendant que l'armée Ruſſe revenoit joindre Ivan ſur les bords de l'Ougra, les Nogaïs font une incurſion dans la Horde, & conſomment ſa ruine. Ils paſſent enſuite le Volga, rencontrent Akmet, lui livrent bataille, & il perd la vie dans ce combat du déſeſpoir contre la fureur. Son armée fut entièrement défaite. C'eſt ainſi que finit cette Horde, fondée vers le milieu du treizième ſiècle par Batou-Sagin, ſi fameux parmi les deſcendans de Tchinguis-Kan, par ſa prudence, ſa valeur & ſes ſuccès. Il établit cette Horde près du fleuve Oural, connu ſous le nom d'Yaïk, nommé *Adſchik* par les Tatars. Elle étoit formée de la réunion de pluſieurs Hordes ſéparées qui reconnurent Batou-Sagin pour leur Chef. Les Tatars lui donnèrent le nom de *Grande Horde*, & les Ruſſes de *Horde d'Or*. C'eſt avec elle que Batou-Sagin ſubjugua les Bulgares ſur le Volga, & forma des débris de leur Empire, les Royaumes de Kazan & d'Aſtrakan : c'eſt avec elle qu'il ſe rendit maître d'une partie de l'Empire de Ruſſie, & qu'il étendit ſes conquêtes bien au-delà.

SECTION XXIII.

La fin tragique de la Horde dorée nous apprend qu'on peut avec un grand Empire n'avoir que des forces médiocres ; & que ces grandes conquêtes, par leſquelles on croit ſe rendre plus puiſſans, ne ſervent qu'à nous rendre plus foibles. Voilà pourquoi, à meſure que les ambitieux veulent prendre le vol de l'aigle, leur renommée va toujours en décroiſſant, elle perd

haleine, & ne peut les ſuivre juſque-là : ce point eſt toujours la chûte d'Icare. Tout ce qui naît eſt ſujet à la corruption : il n'eſt donc point de puiſſance qui ne doive être briſée ; & c'eſt-là où aboutiſſent tant de guerres, d'intrigues, de vertus & de vices. Ce grand exemple de la fragilité des choſes humaines faiſoit dire à Paul Emile : » Soyons modeſtes dans la proſpérité, puiſque » nous ignorons le ſort que la fortune nous prépare ; & appre- » nons par cette modeſtie à ſupporter les revers «.

SECTION XXIV.

1482.

Tandis que la prudence & le bonheur ſecondent les entrepriſes d'Ivan, le ſuccès qui les ſuit, fait craindre & reſpecter ſon nom. Mais l'envie, qui marche conſtamment ſur les pas des grands hommes, & qui aboye à la porte de la célébrité, lui ſuſcita un jaloux dans un Prince voiſin, foible & indolent, plus ambitieux de la fauſſe gloire que de la véritable. Ce Prince, qui aimoit à s'entendre louer, & qui ſe mettoit au-deſſus du déshonneur dans une faſtueuſe pareſſe, étoit Caſimir IV, qui ſe croyoit plus habile qu'Ivan, quoiqu'il ne dût ſes ſuccès qu'à la valeur des Polonois & au concours des circonſtances. Les mêmes époques qui honorent les Faſtes de la Ruſſie, furent mémorables dans ceux de la Pologne. Les Pruſſiens, accablés par la tyrannie de l'Ordre Teutonique, s'étoient donnés à la République ; & Caſimir avoit reçu à Thorn les hommages de ſes nouveaux Sujets. Quelques années après, un Traité ſolemnel avoit terminé les guerres qui avoient ſi long-tems ravagé le Royaume. Les Chevaliers, effrayés des pertes irréparables qu'ils venoient d'eſſuyer, reſtituèrent à la République le Duché de Poméranie & les Diſtricts de Kulm & de Milalof, qui en étoient démembrés depuis 180 ans : ils lui cédèrent encore les villes de Dantzik, de Mariembourg & d'Elbing, & tout ce

qui compoſe la Pruſſe Royale, & s'obligèrent à faire hommage de l'autre moitié de la Pruſſe, qu'ils retenoient. Ainſi finit cette dernière guerre qui duroit depuis douze ans, & qui coûtoit aux Pruſſiens un million de florins, quinze cents mille livres aux Chevaliers, & plus de trois millions aux Polonois. Ajoutons à ces pertes, que de vingt & un mille villages que l'on comptoit en Pruſſe avant ces ravages, il n'en reſtoit qu'environ trois mille échappés aux incendies, & que trois cents mille ſoldats avoient perdu la vie dans un nombre prodigieux de petits combats, ſans qu'il y en eût un de déciſif. Voilà les fruits du deſir inſatiable d'autorité & de richeſſes!

SECTION XXV.

La trahiſon eſt preſque toujours la compagne de la jalouſie. Caſimir vit avec douleur qu'un grand nombre de Seigneurs Lithuaniens, attirés par la réputation d'Ivan, alloient lui demander du ſervice; il eut la lâcheté de croire qu'il pouvoit impunément profiter de la déſertion de ſes Sujets, pour faire périr un ennemi dont la puiſſance lui devenoit redoutable. Rempli de cette idée, il s'adreſſa à un Prince *Loukomski*, l'engagea de ſe rendre à Moskou, d'y mettre tout en uſage pour gagner la confiance du Prince, & lui donner la mort après l'avoir obtenue. Le complice de Caſimir fut bien reçu à la Cour d'Ivan; mais ſon deſſein fut découvert au moment où il alloit commettte le crime. Il fut condamné à être brûlé vif dans une cage de fer. Cet attentat fut ſuivi d'une guerre contre la Pologne qui dura pendant dix ans, & ne ſe termina que ſous le règne d'Albert, fils de Caſimir. Cette paix ptoduiſit une alliance avec le frère du nouveau Roi; Ivan donna ſa fille en mariage à Alexandre, Grand-Duc de Lithuanie.

SECTION XXVI.

1486.

Quand un Prince eſt aſſez heureux ou aſſez ſage pour connoître ſes forces, les ménager, & ne point tenter pluſieurs opérations à-la-fois, le ſuccès juſtifie preſque toujours l'entrepriſe. Mais ſi ce Prince, par ignorance de ſes intérêts, ou par une ſorte de fatalité que la préſomption entraîne après elle, ſe laiſſe engager dans pluſieurs affaires à-la-fois, ſans diſtinguer celle qui doit être la principale, & celles qu'il ne faut regarder que comme acceſſoires, alors le Prince & ſon Conſeil ne ſauront ce qu'ils font, ni ce qu'ils veulent faire; & le déſordre amenera la ruine. L'expérience du paſſé étoit la bouſſole qui dirigeoit la conduite d'Ivan; elle lui avoit appris qu'il y a dans toutes les Adminiſtrations & dans toutes les affaires, un ou deux points qui décident du ſuccès, & entraînent, comme un torrent, les accidens particuliers. C'eſt la connoiſſance de ces points déciſifs qui fait le grand homme d'Etat; & ce n'eſt qu'autant qu'il ne les perd jamais de vue, & qu'il s'y attache fortement, qu'il peut ſurmonter les obſtacles, & fixer la fortune.

Ivan poſſédoit cette connoiſſance ſi rare : ſa politique éclairée parut un phénomène aux Princes ſes contemporains. Les Chevaliers Porte-glaives avoient attaqué Pleskof & brûlé les fauxbourgs pendant qu'il faiſoit la guerre aux Tatars : il différa ſa vengeance. Mikaïl, fils de Boris, Prince de Tver, dont Ivan avoit épouſé la fille, oſa ſe brouiller avec ſon beau-père, & implorer contre lui les ſecours de Caſimir. Ivan, occupé de la guerre avec la Pologne, attendit la paix pour punir l'audace de ſon vaſſal, & réunir à la Couronne un apanage important. L'impunité avoit engagé les Chevaliers Porte-glaives à profiter de la guerre avec la Pologne, pour faire de nouvelles incurſions ſur la Ruſſie.

Ivan ne change rien au plan de ſes opérations & le ſuit conſtamment. Loin d'affoiblir l'armée qu'il commande, il ordonne aux habitans de Novogorod d'en lever une, de marcher contre les Chevaliers, & de le venger en Livonie des inſultes qu'il avoit reçues à Pleskof & ailleurs. Aléi-Kan, fils aîné d Ibrahim & ſon ſucceſſeur, avoit profité des circonſtances pour relever Kazan de ſa chûte & ſe rendre redoutable. Ivan fait marcher une armée vers Kazan. Le Prince Tatar vient au-devant d'elle, & l'attend ſur les bords de la Sviaga. Dès que les armées furent en préſence l'une de l'autre, le combat commença, & l'action fut terrible : l'armée du Kan fut taillée en pièces, & lui-même reçut des fers. Les vainqueurs, qui pourſuivoient les foibles reſtes de l'armée, entrèrent avec eux dans Kazan. La mère & l'épouſe d'Aléi, & deux de ſes frères, furent conduits à Moskou. Le Kan & ſon épouſe furent envoyés à Vologda ; ſa mère & ſes frères eurent Biélo-Ozéro pour retraite : l'épouſe d'Aléi, & Koudaïlouk, frère cadet du Prince, furent les ſeuls qui ſurvécurent à leur diſgrace. Ivan fit baptiſer Koudaïlouk & le maria à l'une de ſes filles. Ce fut le troiſième Prince Tatar qui obtint un apanage en Ruſſie : Makmet-Amin & Abdel-Atif, ſes frères, étoient entrés au ſervice de la Ruſſie, après la première conquête de Kazan. C'eſt ainſi qu'Ivan, vainqueur par-tout, devenoit maître de tout.

SECTION XXVII.

1487.

Ivan penſa que le moyen de s'aſſurer de la fidélité des Tatars de Kazan, étoit de leur donner pour Chef un Prince de leur nation. Il plaça Makmet-Amin ſur le Trône dont Aléi venoit de deſcendre ; & ce choix fit le malheur des Tatars. Makmet, avide de tout, parcourut tous les extrêmes, s'empara de tout, ne reſpecta rien, & viola tout.

Ce Tyran fut chaſſé par ſes propres Sujets, qui eurent l'imprudence d'appeller chez eux un Prince étranger, nommé Manouk. Cette imprudence leur coûta cher : Manouk étoit un Tyran digne de ſuccéder à Makmet-Amin. Ce choix funeſte détermina les Tatars à envoyer une Ambaſſade au Tzar, pour implorer le pardon d'avoir diſpoſé du Trône ſans ſon conſentement, & pour lui demander un autre Souverain. Ivan dépoſa Manouk, & leur donna Abdel-Atif. Il régna tranquillement pendant cinq ans; mais il oublia malheureuſement de qui il tenoit le pouvoir, & à quelles conditions on l'en avoit revêtu. Devenu coupable envers ſon bienfaiteur, il fut enlevé de ſon Palais même par les Officiers d'Ivan, conduit à Moskou, & condamné à l'exil, où il mourut quelques années après.

SECTION XXVIII.

1503.

Ivan avoit une affection particlière pour Makmet-Amin; & celui-ci n'avoit rien négligé pour perſuader au Prince que ſes violences envers les Tatars de Kazan avoient été néceſſaires pour les retenir dans le devoir. Ivan le crut ſur ſa parole, le nomma une ſeconde fois Souverain de Kazan, & lui donna pour épouſe la veuve d'Aléi, qui étoit ſa priſonnière. Ivan fit en cette occaſion deux grandes fautes politiques : ce qui ſuit va le prouver.

SECTION XXIX.

Makmet-Amin, devenu ſage à ſes dépens, ſuivit un plan d'adminiſtration qui le réconcilia avec ſes Sujets, tandis que ſon épouſe cherchoit à le brouiller avec Ivan. Cette Princeſſe ne pouvoit oublier la chûte de ſon premier époux, la triſte fin de ſa famille, & les maux qu'elle avoit ſoufferts pendant ſon exil en Ruſſie. Elle reprochoit à Makmet de n'être qu'un eſclave décoré

décoré du titre de Souverain. » Les Muſulmans, diſoit-elle, » doivent donner des loix aux Chrétiens, & vous leur obéiſſez «. Makmet réſiſta long-tems aux inſinuations de ſon épouſe; mais il l'aimoit : elle étoit adroite, & ſa haine éloquente. Ainſi; malgré ſon éloignement à devenir ingrat & rebelle, il devint l'un & l'autre au moment où il fut vaincu par l'amour.

SECTION XXX.

Chaque année, le 24 de Juin, il ſe tenoit une Foire célèbre à Kazan, où ſe rendoient les Marchands de toutes les contrées de la Ruſſie. Makmet-Amin choiſit ce jour pour arborer l'étendart de la révolte, & faire aſſaſſiner tous les Ruſſes qui ſe trouvoient dans ſes Etats. Aucun ſexe, aucun âge ne furent épargnés, & les marchandiſes devinrent la proie des aſſaſſins. Si le plus doux des ſentimens peut dégénérer en fureur, & ſi une aveugle déférence aux volontés de ce qu'il aime peut porter l'homme à des attentats monſtrueux, de quels efforts n'a-t-il pas beſoin pour défendre ſon cœur contre ces furies armées de ſerpens & de torches, qui ſont les emblêmes de l'ambition, de l'envie, de la haine, de la diſcorde, qui s'abreuvent de ſang, qui répandent le deuil ſur la terre, perpétuent le règne de l'oppreſſion & de l'eſclavage, en étendant la chaîne des calamités d'une extrémité du globe à l'autre!

SECTION XXXI.

Un grand crime eſt toujours précédé ou ſuivi de pluſieurs autres: Makmet a répandu le ſang innocent; la vengeance qu'il redoute va le rendre plus coupable encore. Il aſſemble ſes forces; il demande, il obtient des Nogaïs un ſecours de vingt-cinq mille hommes, & il fond comme un torrent ſur les Provinces méridionales de la Ruſſie : ſes premiers ſuccès l'enhardiſſent; il s'avance vers Nijéni-

Novogorod, s'empare des fauxbourgs & aſſiége la ville. Le Voïévode Kabar-Simski la commandoit. Les Chroniques diſent, » qu'il ſoutint l'aſſaut pendant trente jours de ſuite, quoiqu'il » n'eût avec lui qu'un petit nombre de ſoldats «. Le Voïévode avoit ſous ſa garde des arquebuſiers Lithuaniens priſonniers de guerre; il leur rendit la liberté, les arma, & l'intérêt perſonnel fut, dans cette circonſtance, le garant de la fidélité. Aidé du ſecours de ſes priſonniers, Kabar-Simski fit des ſorties vigoureuſes dans leſquelles les Tatars perdirent beaucoup de monde. Mourza-Nogaï, beau-frère de Makmet, y perdit la vie. Sa mort irrita les Nogaïs, au point qu'ils voulurent la venger ſur les troupes mêmes de Kazan; & de-là ce combat meurtrier ſous les murs mêmes de la ville aſſiégée, que Makmet n'appaiſa qu'avec des peines incroyables.

SECTION XXXII.

La perfidie de Makmet, le maſſacre des Ruſſes, les ravages des Tatars, le ſiége de Nijéni-Novogorod, ne pouvoient reſter longtems ignorés : dès qu'Ivan en fut inſtruit, il envoya contre le rebelle une armée forte de cent mille hommes. Mais les lâches qui les commandoient n'osèrent pas ſe meſurer avec des ennemis inférieurs en nombre. Heureuſement pour la Ruſſie, que Makmet, ſe croyant trop foible pour réſiſter à cette armée, leva le ſiége. La lâcheté des Chefs Ruſſes accéléra la mort d'Ivan : les travaux de ce Prince avoient ruiné ſon tempérament; ſes organes étoient affoiblis au point qu'il ne pouvoit marcher qu'à l'aide de deux hommes qui le ſoutenoient; & dans un état de vieilleſſe prématurée, le chagrin eſt mortel. Ivan mourut le 7 Octobre 1505, & le ſentiment de la vengeance expira avec lui.

SECTION XXXIII.

Les anecdotes particulières du règne d'Ivan doivent trouver une place dans ſon Hiſtoire. Ce Prince eut deux épouſes : la première, nommée *Maria*, étoit fille de *Boris*, Prince de Tver; la ſeconde étoit *Sophia*, fille de Thomas *Paléologue*, & petite-fille de *Manuel*, Empereur de Conſtantinople. Après la priſe de cette ville par les Turcs, Thomas, frère de Conſtantin, chercha un aſyle à Rome, où il mourut. Sixte IV fit propoſer Sophie pour épouſe à Ivan qui étoit veuf alors. Ce mariage fut conclu en 1482. Ce Prince eut de ſa première épouſe Ivan, qui mourut en 1490, laiſſant un fils nommé Démitri : il eut de la ſeconde cinq fils, ſavoir : Vaſili, Joury, Démitri, Sémen & André. Ses filles furent, 1°. Hélène, qui épouſa Alexandre, Roi de Pologne, & quatrième fils de Caſimir IV; 2°. Eudoxie, mariée à Koudaïlouk, fils d'Ibrahim, Kan de Kazan, qui reçut au baptême le nom de Pierre; 3°. la troiſième épouſa Daniel, Prince de Tver; 4°. Sophie, mariée au Prince de Kolm.

SECTION XXXIV.

Après la mort de ſon père, le jeune Prince Démitri étoit l'héritier préſomptif de la Couronne; & Sophie voyoit avec douleur que le Sceptre dût paſſer un jour à la poſtérité de la première épouſe d'Ivan, au préjudice de la ſienne. La jalouſie ſe ſervit de l'aſcendant de l'amour, pour engager Ivan à ſe choiſir un autre ſucceſſeur : il aimoit Sophie, il ſe laiſſa ſéduire par la tendreſſe qu'il avoit pour elle; Démitri fut exclu, & Vaſili déclaré ſucceſſeur d'Ivan. Hélène, mère de Démitri, furieuſe de cette excluſion, forma le complot d'immoler à-la-fois, & Sophie, & Vaſili. Ses partiſans perſuadèrent à Ivan que ſon épouſe, impatiente de régner, avoit réſolu de l'empoiſonner; & pour l'en

convaincre, ils lui nommèrent une femme qui avoit fourni du poiſon à la Princeſſe Sophie. Ivan fut le jouet de cette intrigue de Cour : il ordonna que la mère & le fils fuſſent envoyés en exil & gardés à vue, & que leurs prétendus complices fuſſent punis de mort. Après cet arrêt cruel, le crédule Ivan fit proclamer Démitri par le Métropolite de Moskou, l'an 1498.

SECTION XXXV.

Les Princes ne ſont pas plus exempts que les autres hommes des reproches d'une conſcience tourmentée : telle eſt la voix de la Nature, lorſque l'homme ſe rend compte de ſes actions. Ivan, rendu à lui-même, ſe repentit d'avoir mis trop de précipitation dans une affaire ſi capitale : le repentir fut accompagné de la crainte d'avoir été injuſte ſans le vouloir, en condamnant une épouſe, un fils, & un grand nombre d'accuſés qui peut-être n'étoient pas coupables. Il ne négligea rien pour découvrir la vérité ; elle ſe dévoile toujours aux yeux du Prince qui la cherche : Ivan la reconnut, fit arrêter Hélène & ſon fils, retrancha leurs noms des prières publiques, & les condamna à finir leurs jours dans une priſon. Sophie & ſon fils, rappellés de leur exil, furent amenés en triomphe à Moskou : Ivan déſigna & fit reconnoître Vaſili pour ſon ſucceſſeur. Mais ce plaiſir ſi doux qui naît de la juſtice rendue, fut troublé dans le cœur d'Ivan par le ſouvenir de la mort des innocens qu'il avoit condamnés.

SECTION XXXVI.

Les Généraux qui avoient le plus contribué par leurs talens & leur valeur à la gloire d'Ivan, furent Jakof & Joury-Zakariévitz, chefs de la maiſon des Romanofs : ils étoient alors loin de prévoir que leurs deſcendans jouiroient un jour du fruit de leurs travaux. Ils réunirent à la domination de Ruſſie les villes impor-

tantes qui en avoient été démembrées à différentes époques, telles que Toropetz, Briansk, Poutimle, Dorogobouje, & les Domaines des princes qui s'étoient mis ſous la protection d'Ivan. Ils ſoumirent auſſi les peuples qui vivoient ſur les bords de la mer Glaciale, & au-delà des montagnes de l'Ougourie. Ce fut-là où les Ruſſes virent, pour la première fois, des hommes traînés par des rennes & par des chiens attelés à des traîneaux, & qu'ils s'en ſervirent eux-mêmes pour s'emparer des contrées qu'habitoient les Vogoules, les Oſtiaks, &c. C'eſt à la même époque que les Ruſſes pénétrèrent, pour la première fois, dans la Sibérie ſeptentrionale.

SECTION XXXVII.

La renommée d'Ivan franchit les bornes de ſa domination; elle fixa les regards de l'Europe ſur la Ruſſie. Moskou jouit d'un ſpectacle qui lui étoit inconnu; elle vit des Ambaſſadeurs de l'Empereur d'Allemagne, du Pape, du Sultan de Conſtantinople, des Rois de Pologne & de Danemarck, & de la République de Veniſe. Des Traités d'alliance ou d'amitié furent conclus avec ces Princes. Ce ſpectacle fut ſuivi d'un autre : les Arts de la Grèce & de l'Italie furent attirés en Ruſſie par des récompenſes proportionnées aux ſacrifices que firent les Architectes, les Ingénieurs, les Artilleurs, les Fondeurs de canon, les Artiſtes & les Artiſans qui eurent le courage d'abandonner leur Patrie pour ſe fixer à Moskou. Nous renvoyons le Lecteur aux détails que nous en avons donnés dans l'Hiſtoire des Arts, depuis Rourik juſqu'à Pierre I. C'eſt ſous le règne d'Ivan que ſe tint le fameux Concile qui réforma la vie des Eccléſiaſtiques. La plupart des Monaſtères étoient habités par des Religieux & des Religieuſes, & il fut ſtatué que déſormais ils vivroient ſéparément; que les Moines ſeroient ſoumis à un Igoumène, & les Religieuſes dirigées par un Prêtre ſéculier & marié. La célébration des ſaints Myſtères

fut interdite aux Popes & aux Diacres qui perdroient leurs épouſes : leurs fonctions furent réduites à celles de Chantre, & leurs émolumens au quart du revenu des Prêtres mariés. Cette déciſion du Concile a encore force de Loi Eccléſiaſtique aujourd'hui.

Les Chroniques rapportent que les prédéceſſeurs d'Ivan avoient pour Armoiries un ſaint George à cheval ; mais que ce Prince, après ſon mariage avec la Princeſſe Sophie, prit l'Aigle noire à deux têtes.

SECTION XXXVIII.

Nous terminerons le règne d'Ivan Vaſiliévitz, premier du nom, par les rapports phyſiques, moraux & politiques de ce Prince avec Charles V, ſurnommé *le Sage*.

Ces deux Princes étoient nés avec une ame forte ; mais la foibleſſe de leur ſanté ne leur permettoit pas d'en ſuivre tous les mouvemens. Cependant tous deux avoient donné des preuves de valeur ; l'un lorſqu'il n'étoit encore que Dauphin, & l'autre héritier préſomptif de la Couronne. Tous deux, jeunes encore, avoient un eſprit déja mûr, & capable des plus grandes affaires. C'eſt à leur juſte diſcernement qu'ils furent redevables des heureux ſuccès de leur règne.

La dextérité de Charles ſauva la France du naufrage. La néceſſité d'affoiblir les vainqueurs, Edouard III & le Prince *Noir*, lui tint lieu de juſtice. Ivan, doué de la même prudence, ſe trouva dans la même néceſſité. L'un & l'autre remédièrent à tout par leurs négociations & par leurs Généraux. Bertrand du Gueſclin tomba, dans le Maine & dans l'Anjou, ſur les quartiers des troupes Angloiſes, & les défit toutes les unes après les autres, & les François rentrèrent en poſſeſſion de tout ce qu'ils avoient perdu ſous le Roi *Jean*. Les Généraux d'Ivan chaſsèrent les Tatars de Ruſſie, & rangèrent ſous ſon obéiſſance les

Kans de la grande Horde, le Royaume de Kazan, la République de Novogorod, &c.

Aucun Roi ne fut ſi ponctuellement obéi & ſi fidèlement ſervi que ces deux Princes, ſans avoir jamais uſé de la rigueur de leur autorité. Ils ſavoient également diſſimuler une injure, cacher leurs deſſeins & les exécuter ſans bruit, de manière que leurs ennemis étoient ou prévenus ou ſurpris dans leurs propres piéges. Ils ne ſe laiſſoient point abattre dans la mauvaiſe fortune, ni trop élever dans la bonne : inſenſibles à la flatterie, ils connoiſſoient le véritable prix des éloges.

Tous deux, amis de l'ordre & de l'économie, firent contribuer leurs peuples ſans murmures. C'eſt par-là qu'ils rétablirent leurs Etats, réduits aux dernières extrémités par les fautes de leurs prédéceſſeurs.

Charles, en fixant la majorité de nos Princes à quatorze ans, remédia aux abus des régences, ſous leſquelles les tuteurs de l'Etat en devenoient les tyrans. Ivan, en réuniſſant toutes les Principautés à la Couronne, déracina les germes des guerres civiles qui avoient abſorbé tant de fois l'autorité ſouveraine.

Tous deux aimoient & protégeoient les Savans & les Artiſtes. C'eſt au règne de Charles que commence la chaîne des Poëtes François : c'eſt du règne d'Ivan que date l'époque des Arts d'utilité & d'agrément en Ruſſie.

L'Empereur Charles IV, voulant jouir avant ſa mort de la conſolation de voir Charles *le Sage*, vint de Pragues à Paris, comme la Reine de Saba étoit venue voir Salomon. Si le Prince Ruſſe ne jouit pas d'un hommage auſſi flatteur, il en fut dédommagé par les Ambaſſadeurs de l'Empereur d'Allemagne, du Pape, du Sultan de Conſtantinople, des Rois de Pologne, de Danemarck, & de la République de Veniſe.

RÈGNE DE VASILI IV, IVANOVITZ.

1505.

SECTION PREMIÈRE.

VASILI monte ſur le Trône avec la réſolution de maintenir la paix pour conſolider ſa puiſſance. Ses premiers actes de ſouveraineté furent deux traités conclus; l'un avec Alexandre, Roi de Pologne; l'autre avec Mildi-Guéréi, Kan de Krimée.

L'intérêt, plus que la politique, avoit porté Alexandre, quatrième fils de Caſimir IV, & Duc de Lithuanie, ſur le Trône de Pologne : il falloit le recevoir pour Maître, ou voir la Lithuanie ſéparée pour jamais de la Pologne. Cette époque eſt mémorable. En prenant le ſceptre, Alexandre convint, » que » déſormais les Polonois & les Lithuaniens ne formeroient plus » qu'un même peuple ſoumis à un même Roi; que ce Roi » ſeroit toujours élu dans la Pologne; que les Nonces & les » Grands de Lithuanie concourroient à le choiſir; que les deux » Nations n'auroient plus que le même eſprit, les mêmes con- » ſeils, les mêmes prérogatives, les mêmes intérêts, les mêmes » eſpèces de monnoie; que tout ſeroit commun entr'elles, les » avantages, les pertes, les biens & les maux : mais que chacune » d'elles conſerveroient leurs Tribunaux & la forme accoutumée » de rendre la juſtice «. Telle fut la manière dont le fameux projet d'Uladiſlas Jagellon fut ſolemnellement confirmé.

SECTION

2-3-26

Dessiné par Chevalier. Dessiné par Petit. Gravé par Bovinet I.er

SECTION II.

1508.

Malgré la réſolution de vivre en paix avec ſes voiſins, il ne fut pas poſſible à Vaſili d'entretenir une bonne intelligence avec Makmet-Amin, Kan de Kazan, qui avoit juré une haine irréconciliable à la Ruſſie. Pour prévenir ſes mauvaiſes intentions, Vaſili fut obligé de s'armer contre lui. Il fit marcher contre Kazan une armée forte de cent mille hommes qui étoient commandés par ſon frère Démitri. Cette armée, dit-on, fut ſurpriſe par Makmet, avant d'avoir préparé ſes attaques, & forcée de battre en retraite avec une perte conſidérable. Fiers de l'avantage qu'ils venoient de remporter, les Tatars ſe perſuadèrent que les Ruſſes étoient entièrement défaits, & ne daignèrent pas même les pourſuivre. Mais la fauſſe ſécurité eſt le plus dangereux des piéges que nous tend la fortune; l'imprudence qui l'accompagne toujours, eſt un aveugle qui marche ſans guide au bord d'un précipice. Les Tatars de Kazan, pour célébrer leur victoire, ſortent de la Ville, dreſſent des tentes dans la plaine, ſe livrent à la joie avec leurs femmes & leurs enfans: une profonde ivreſſe termine cette orgie triomphale. Les Ruſſes les ſurprennent dans le ſommeil, & en tuent un grand nombre. Ceux qui purent échapper au carnage, rentrèrent dans la Ville avec tant de précipitation, que pluſieurs moururent étouffés aux portes. Dans cette confuſion, il étoit facile aux Ruſſes de ſe rendre maîtres de Kazan, en y entrant avec les fuyards. Cette conquête les touche moins que le pillage & les reſtes du feſtin: ils s'enivrent à leur tour ſur le champ de bataille, & s'endorment. Alors le Kan fait une ſortie, tombe ſur eux, en fait un horrible maſſacre. De cent mille hommes, dit-on, ſept mille

ſeulement échappèrent au fer des Tatars. Pluſieurs Princes & pluſieurs Voïévodes furent au nombre des morts.

SECTION III.

Makmet-Amin ne jouit pas long-tems de ſes affreux ſuccès; il fut attaqué d'une maladie d'autant plus cruelle, qu'elle étoit incurable & accompagnée de remords. Il ne ſe rappella qu'avec horreur ſa déférence aux conſeils de ſon épouſe, ſon ingratitude & ſa perfidie envers Ivan, à qui il devoit le Trône. Il envoya une ambaſſade à Vaſili, avec un préſent de deux cents chevaux d'élite, & l'Ambaſſadeur ne négligea rien pour fléchir la juſte colère du Tzar. Makmet n'étoit plus redoutable; l'état affreux où la maladie l'avoit réduit, le rendoit digne de pitié; il ſe repentoit de ſes crimes : Vaſili promit d'oublier le paſſé, lui accorda ſon amitié, & lui envoya des préſens pour gage de ſa réconciliation. Le Kan mourut dans la même année, & ſa coupable épouſe termina ſes jours par le poiſon, pour prévenir la vengeance qu'elle craignoit.

SECTION IV.

La mort d'un ennemi redoutable, & les traités que Vaſili avoit conclus en montant ſur le Trône, promettoient à la Ruſſie une paix durable : malheureuſement Alexandre mourut d'apoplexie après un an de règne, & Sigiſmond ſon frère lui ſuccéda. Ce Prince jouit d'une gloire bien rare en Pologne, dans la diète d'Election; il fut proclamé Roi, ſans aucune diviſion de ſuffrages. En ſuccédant à ſon frère Alexandre, il n'avoit pas hérité de ſon caractère pacifique; mais il étoit maître de ſon ambition, & ſavoit la plier aux intérêts de ſon peuple, qui fut toujours le motif de ſes entrepriſes. La preuve qu'il étoit plus jaloux du bonheur de la nation, que de la gloire de régir plu-

ſieurs Royaumes, c'eſt qu'il refuſa les Couronnes de Suède, de Hongrie & de Bohême. Sigiſmond fit redemander à Vaſili pluſieurs Villes qui étoient paſſées ſous la domination de la Pologne, lorſque les Polonois, profitant des malheurs des Ruſſes, partagèrent leurs dépouilles avec les Tatars. Le refus qu'éprouva Sigiſmond de la part de Vaſili, devint le ſignal de la guerre : elle ne fut pas heureuſe pour les Polonois. Les défections que Sigiſmond éprouva, engagèrent une grande partie de la Nobleſſe de Lithuanie à embraſſer le ſervice du Prince Ruſſe. Les *Glinski* tenoient le premier rang parmi ces Nobles : ils deſcendoient du Prince Mikaïl, que les intrigues de ſon frère firent périr ſi cruellement à la Horde, en 1245. Les injuſtices qu'ils avoient éprouvées en Ruſſie, les avoient engagés à l'abandonner, & leur valeur connue leur avoit procuré, en Pologne, la plus grande conſidération. Le plus célèbre des Glinski étoit Mikaïl, fils de Léon, qui s'étoit attiré la haine des Polonois & des Lithuaniens, par ſa hauteur & par ſes vexations révoltantes. Les voix qui réclamèrent de toute part contre lui, le forcèrent à paſſer en Ruſſie avec deux de ſes frères.

Les Faſtes de la Pologne rapportent » que Glinski, après avoir » trahi ſa patrie & paſſé au ſervice du Tzar de Moskou, s'en » repentit, & chercha à rentrer en grace auprès de Sigiſmond ; » que ce Roi, empreſſé de s'attacher un homme qui avoit acquis » une grande expérience dans les campagnes qu'il avoit faites en » Allemagne, en Hongrie & en Italie, chargea un ſoldat Polo- » nois d'aller le joindre dans le camp ennemi, & de lui dire » qu'il ſeroit reçu avec bonté. Le ſoldat part, arrive, feint d'être » un déſerteur : on l'arrête, on l'interroge, on le preſſe ; il eſt » reconnu pour eſpion. Vainement cherche-t-on à lui arracher » ſon ſecret par des tourmens, il eſt impénétrable. Attaché à » une broche, & conſumé peu-à-peu par les flammes, ce nou-

» veau Scévola, ſouffre & ſe tait juſqu'à la mort. *Trepka* eſt le » nom de ce brave ſoldat «.

SECTION V.

La paix que Vaſili conclut avec Sigiſmond en 1509, fut ſuivie d'un autre traité de commerce avec la Livonie, pour dix-ſept ans. Ce Prince profita du calme dont la Ruſſie jouiſſoit, pour appaiſer les troubles & les diviſions qui régnoient à Pleskof. Pour être plus à portée d'en connoître les auteurs & de les punir, il ſe rendit à Novogorod. Ce fut pendant ſon ſéjour dans cette Ville, que le Prince Obolenski, ſon Nameſtnik à Pleskof, lui adreſſa des plaintes graves contre les principaux citoyens qui abuſoient de leur autorité. Vaſili ordonna aux accuſés de rentrer dans le devoir, & les menaça de ſa colère s'ils étoient rebelles à ſes ordres; mais loin de ſe conformer à cet ordre, ils osèrent ſe plaindre d'Obolenski, & demandèrent un autre Nameſtnik. Avant de prononcer la peine que méritoient les coupables, Vaſili crût devoir ſe conformer aux règles de la Juſtice, qui veut qu'on entende les deux parties. Il manda Obolenski à Novogorod, & fit publier dans la Principauté de Pleskof, qu'il étoit diſpoſé à entendre les plaintes fondées qu'on avoit à lui faire. Après avoir informé à charge & à décharge, & examiné ſcrupuleuſement les accuſations, il reconnut que ceux des citoyens de Pleskof qui étoient au-deſſus des autres par leurs emplois & leur fortune, exerçoient les plus criantes vexations contre les foibles, & que c'étoit ces hommes injuſtes qui cherchoient à éloigner Obolenski, afin de multiplier le nombre des malheureux avec impunité. Le Prince déſigna les coupables, & déclara qu'ils méritoient une punition exemplaire, mais que ſa clémence vouloit bien pardonner à tous ceux qui avoueroient leurs fautes & qui reconnoîtroient ſon autorité. Les coupables avouè-

rent leurs torts, & ſe ſoumirent. Dès qu'ils eurent prêté le ſerment de fidélité, le Prince envoya deux Nameſtniks à Pleskof, & s'y rendit enſuite pour établir l'ordre qui devoit ſuccéder à cette oligarchie. Lorſque tous les troubles furent appaiſés, Vaſili crut devoir en prévenir les retours, en envoyant à Moskou les oppreſſeurs du peuple avec leurs familles : il leur permit d'emporter leurs richeſſes avec eux. Cette ſage combinaiſon de la clémence & de la juſtice, feroit honneur au Prince le plus humain & le plus juſte.

SECTION VI.

1511.

Les Hiſtoriens Ruſſes diſent qu'en cette année, Sigiſmond engagea Mildi Guérei à faire des incurſions en Ruſſie, au mépris du traité qu'il avoit conclu avec Vaſili, à ſon avènement au Trône : elles ajoutent que l'Ukraine fut dévaſtée ; mais qu'aux premières approches des troupes Ruſſes, les Tatars furent forcés à demander la paix.

Les mêmes Hiſtoriens reprochent encore à Sigiſmond d'avoir fait arrêter, ſur des prétextes ſpécieux, Hélène, ſœur de Vaſili & veuve d'Alexandre, qui mourut en priſon, malgré les réclamations du Grand-Prince. Cet excès de ſévérité ſuppoſe néceſſairement un délit grave & une peine proportionnée au délit, puiſqu'elle fut infligée par un Prince ami de la juſtice, qui reſpectoit les priviléges du dernier de ſes ſujets ; d'un Prince qui s'attira l'eſtime & la confiance de ſes voiſins, moins par ſa puiſſance réelle & ſes forces militaires, que par l'exacte probité avec laquelle il rempliſſoit ſes engagemens ; d'un Prince ſurnommé le père de la patrie, qui dédaigna toujours ce faſte éblouiſſant qui n'en impoſe qu'au vulgaire des hommes, & qu'il prend trop ſouvent pour la véritable grandeur ; d'un Prince enfin qui auroit

mérité de régner ſur l'Europe entière, ſi François I & Charles-Quint n'avoient pas été ſes contemporains. Nous avons cru devoir inſiſter ſur ce point, parce que l'Hiſtorien doit rejetter les faits invraiſemblables, & juſtifier les grands hommes des accuſations formées contre eux par des Annaliſtes ſuſpects.

SECTION VII.

1513.

S'il étoit vrai, comme on le ſuppoſe, que Sigiſmond faiſoit une guerre ſourde à Vaſili, & qu'il cherchoit à le braver dans toutes les occaſions, ce tort ne juſtifieroit pas la conduite du Grand-Prince à ſon égard. La première expédition qu'il fit contre la Pologne n'étoit pas digne d'un Souverain : il ravagea comme un brigand le diſtrict de Smolensk & la Lithuanie, & revint à Moskou chargé des dépouilles arrachées à des peuples qui n'étoient pas coupables envers lui. Smolensk étoit la ſeule Ville importante que Jakof & Joury Zakariévitz n'avoient pu réduire ſous la domination d'Ivan Vaſiliévitz I ; elle étoit l'objet de l'ambition de Vaſili ; il prend la réſolution d'en faire le ſiége. Une armée nombreuſe, une artillerie formidable, & ſa préſence, lui perſuadent que la réſiſtance des aſſiégés ne ſera pas longue. Il ſe met en marche, & dès qu'il eſt à portée de la Ville, les habitans font une ſortie & ſont battus ; mais ce premier revers n'ébranla point leur courage, ils firent ſi bonne contenance, & ſe conduiſirent avec tant d'habileté, que Vaſili fut obligé de lever le ſiége & de s'en retourner comme il étoit venu.

SECTION VIII.

L'ambition n'eſt pas découragée par l'humiliation : celle de Vaſili n'en devient que plus active. Ce Prince raſſemble pendant l'hiver des troupes plus nombreuſes que les premières ; & dès

qu'il fut poſſible d'entrer en campagne, il marcha contre Smolensk : il arrive ; il en forme le ſiége, le conduit, & fait battre les murailles de tous côtés. La défenſe des aſſiégés étoit auſſi vigoureuſe que l'attaque ; mais leur artillerie, mieux ſervie que celle des Ruſſes, faiſoit bien plus de ravage. Ceux-ci, qui commencent à déſeſpérer du ſuccès de l'entrepriſe, murmurent de ce qu'on prodigue leur ſang en pure perte. Dans cet état des choſes, Glinski repréſenta au Prince, » qu'il falloit entreprendre » par la ruſe ce que l'on ne pouvoit exécuter par la force ; » qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de citoyens qui » obéiſſoient en gémiſſant à des Princes Catholiques ; qu'il falloit » ſe ménager des intelligences avec eux, & que ces partiſans zélés » de la Religion Grecque lui en procureroient d'autres «. Glinski étoit guerrier & politique ; il ſe chargea de conduire cette négociation, & ſe procura bientôt les intelligences déſirées.

SECTION IX.

Le Gouverneur de Smolensk ne tarda pas à s'appercevoir d'une révolution dans les eſprits ; & comme de jour en jour ſon parti devenoit le plus foible, il crut devoir uſer de ſon autorité : c'étoit le moyen infaillible de la perdre. Les partiſans des Ruſſes ne la reſpectent plus, & ſe déclarent ouvertement. On rend compte à Glinski de la diſpoſition des aſſiégés & des efforts impuiſſans du Gouverneur ; Vaſili alors fait ceſſer les hoſtilités. Cet acte de politique fut regardé comme un acte de clémence : on arrache les clefs au Gouverneur ; on ouvre les portes ; l'Evêque & les principaux citoyens ſortent, & prêtent ſerment de fidélité à Vaſili. Ce Prince entra dans Smolensk en triomphateur, & les premiers jours qui ſuivirent la reddition de la place, furent des jours de fête & d'allégreſſe.

SECTION X.

Le maître de Smolensk oublia bientôt qu'il devoit cette conquête à Glinski, & qu'il la lui avoit promiſe en apanage. Cet oubli, cette infidélité aux promeſſes, engagèrent Glinski à traiter ſecrettement avec Sigiſmond, pour rentrer en grace auprès de lui. Avant même que la réconciliation fût conſommée, Glinski rendit un ſervice ſignalé au Roi de Pologne, en lui conſeillant d'envoyer une armée vers le Boriſthène pour y ſurprendre les Ruſſes. Les Polonois profitèrent de ce conſeil, les ſurprirent ſur les bords de l'Orcha & leur livrèrent bataille: elle fut ſanglante; une grande partie de la Nobleſſe Ruſſe y perdit la vie ou la liberté.

SECTION XI.

La correſpondance de Glinski fut interceptée & ſa trahiſon découverte: il fut arrêté, mis aux fers, & enfermé dans une priſon: l'Evêque fut arrêté de même. Trompé, comme Glinski, dans ſes eſpérances, il avoit promis à Sigiſmond de lui livrer la Ville. Conſtantin Oſtrojeski s'étoit avancé pour s'en rendre maître, & n'avoit amené avec lui qu'une foible armée, dans la perſuaſion où il étoit que le Prélat lui en feroit ouvrir les portes. Il ſe trompoit; les habitans tombèrent ſur les Polonois & les taillèrent en pièces.

SECTION XII.

Cette conſpiration fut ſuivie d'une guerre de neuf ans entre la Ruſſie & la Pologne, pendant laquelle Vaſili contracta une alliance avec Maximilien I, contre Sigiſmond, leur ennemi commun. Le traité offenſif & défenſif fut ſigné à Gémunde le 4 Août 1514. Vaſili n'en tirant aucun avantage, conclut, en 1523, une trève pour ſix ans avec la Pologne.

SECTION

SECTION XIII.

1523.

Vaſili avoit déſigné Chik-Alei, Kan de Kaſimof, pour ſuccéder à Makmet-Amin, Kan de Kazan. Chik-Alei étoit un Prince diſgracié de la Nature, d'un extérieur révoltant & ridicule à-la-fois: ſa laideur étoit accompagnée de longues oreilles, d'un ventre énorme & de jambes courtes; & ſes moyens de déplaire aux Tatars de Kazan ne ſe bornoient pas là: nommé par Vaſili, ils le regardoient comme un vaſſal des Ruſſes, & lui en faiſoient ſouvent des reproches, pour le rappeller à l'indépendance. Le Kan, ennuyé de ces remontrances, traita de rebelles les partiſans de la liberté, & les fit mourir. Il auroit dû prévoir que cet excès de ſévérité le rendroit plus odieux encore à la nation; mais il ne prévit rien, & de-là une révolte générale. Les habitans de Kazan députèrent ſecrettement vers Mildi-Guérei, Kan de Krimée, & lui demandèrent avec inſtances ſon fils Sapha-Guérei pour les gouverner. Les Députés ramenèrent avec eux le jeune Prince, & Chik-Alei, précipité du trône, fut chaſſé de Kazan avec le Voïévode Ruſſe qui l'y avoit accompagné. Ils errèrent long-tems, en proie à tous les beſoins à la fois, & ne trouvèrent des ſecours que ſur les bords du Volga. Ce fut là qu'ils rencontrèrent une multitude de Ruſſes, qui étoient venus des Provinces éloignées pêcher dans ce fleuve. Touchés du ſort de ces malheureux, les pêcheurs réſolurent de les accompagner juſqu'à Moskou. On dit qu'ils étoient au nombre de huit à dix mille. La route étoit longue, & la chaleur exceſſive; elle corrompit les proviſions, la nourriture manqua; on fut réduit à vivre de fruits ſauvages, de racines dont on ignoroit les propriétés, & même de ſubſtances animales putréfiées. Les beſoins, des reſſources qui étoient des poiſons lents, & les fatigues du voyage,

firent périr la plus grande partie des compagnons de Chik-Alei : il ſeroit péri lui-même ſi Vaſili, inſtruit de ſes malheurs & de ſa marche, ne lui eût envoyé des vivres.

SECTION XIV.

Chik-Alei arrive à Moskou. Le récit de ce qui s'étoit paſſé à Kazan inſpire à Vaſili de la compaſſion pour le Kan & de la fureur contre les rebelles. Il lève une armée dont il forme deux diviſions, commandées chacune par ſept Voïévodes. L'une prit la route de terre, l'autre deſcendit le Volga ſur des barques, & fut preſqu'entièrement détruite par les Tchérémiſſes avant d'arriver à ſa deſtination. Pour lui couper le paſſage, ces barbares avoient rendus impraticables les endroits où le cours du fleuve eſt reſſerré par des Iſles. Au milieu de ces obſtacles les barques ſe heurtoient, ſe briſoient les unes contre les autres, tandis que les Tchérémiſſes, montés ſur des pirogues, entouroient les Ruſſes & les tuoient à coups de flèches. Ceux qui échappoient à cette grêle de traits étoient écraſés par les pierres & les poutres que lançoient ſur eux d'autres barbares placés ſur le rivage : plus de 25,000 hommes périrent dans le Volga.

SECTION XV.

La diviſion envoyée par terre attendoit ſur les bords de la Sviaga le corps d'armée qui n'exiſtoit plus. Les Tatars l'attaquèrent & furent repouſſés avec perte : les Ruſſes les pourſuivirent juſqu'au Volga. Un grand nombre de ceux qui voulurent le paſſer s'y noya ; d'autres ſe diſpersèrent dans les forêts, ou rentrèrent à Kazan. On dit que cette attaque coûta quarante mille hommes aux Tatars. Enhardis par ce ſuccès, les Ruſſes ſe flattoient d'en obtenir de plus déciſifs lorſque les deux armées ſeroient réunies : ils furent déſabuſés de cet eſpoir à l'arrivée de

quelques malheureux qui leur raccontèrent le déſaſtre de la flotte, la mort de leurs compagnons, la perte de l'artillerie & de toutes les proviſions de bouche. Le mal étoit ſans remède ; les Ruſſes étoient entourés d'ennemis : ſans canons, on ne pouvoit rien entreprendre contre Kazan : la diſette ſe fit ſentir, elle augmenta de jour en jour ; l'armée ſe fondit par la famine, & Moskou n'en revit que quelques débris.

SECTION XVI.

1530.

Le malheur eſt la plus grande leçon qu'un Prince puiſſe recevoir : cette leçon ſeroit la plus efficace de toutes, ſi le trône n'étoit pas entouré d'hommes intéreſſés à troubler le repos des autres. Vaſili, après ſes revers, demeura tranquille pendant ſix ans. Ce terme parut bien long aux ambitieux qui attendoient avec impatience le moment de commander ; ils ne ceſſoient d'exhorter le Prince à ſe venger des Tatars : il réſiſta long-tems ; ils inſiſtèrent ; il fut ferme encore : mais à force de revenir à la charge, ils lui perſuadèrent que la grandeur de ſes forces lui permettoit de nouvelles tentatives, & il les crut. On forma donc une armée aux dépens de la culture, & cette armée marcha ſous les ordres de trente Voïévodes : il y en avoit vingt-neuf de trop, ſi le ſuccès dépend de l'unité de pouvoir & de la réunion de toutes les volontés en une ſeule.

SECTION XVII.

Il eſt impoſſible de lever une armée en ſecret. Sapha-Guérei fut informé des préparatifs qu'on faiſoit contre lui ; & quoiqu'il fût malade, il s'occupa de tous les moyens de défenſe : il demanda du ſecours aux Nogais, il en obtint dix mille hommes. Il fit faire autour de la ville un retranchement de paliſſades terminées en

pointe, & defendu par de larges foſſés. Les Ruſſes trouvèrent ces diſpoſitions faites à leur arrivée, & des ennemis bien diſpoſés à ſe défendre. Les fréquentes attaques du retranchement, & les aſſauts qu'ils donnoient à la ville, leur occaſionnoient des pertes ſans ſuccès; & cette expédition ſeroit devenue auſſi humiliante pour les Ruſſes que celle de Smolensk, en 1513, ſi la prudence des Tatars eût égalé leur courage. Comme ils ne redoutoient pas l'ennemi, les uns ſe repoſoient pendant la nuit des fatigues du jour, tandis que les autres remplaçoient les travaux par les plaiſirs de la table. Les Ruſſes ſurent mettre à profit le ſommeil qui ſuivoit ces Orgies; à faveur de l'obſcurité, ils s'avancent juſqu'au retranchement, & du retranchement aux murs de la ville. Ils mettent le feu aux paliſſades & aux poutres, & l'attaque commence: les Tatars, réveillés en ſurſaut, n'ont pas le tems de s'armer; on les maſſacre à la lueur des flammes: le nombre auquel on porte les morts eſt incroyable.

Sapha-Guérci, ſe voyant hors d'état de réſiſter long-tems dans le château, oſa former un projet, dont l'exécution paroiſſoit impoſſible: mais le tems eſt la ſeule choſe que l'homme ne puiſſe pas réparer. Le Kan raſſemble trois mille cavaliers auſſi braves ſans doute que Skanderbek, s'ouvre un paſſage à travers l'armée Ruſſe, &, malgré les bleſſures qu'il reçoit, il s'enfuit en Krimée avec ſa femme & ſes enfans.

SECTION XVIII.

S'il eſt vrai, comme le diſent les Chroniques, qu'il ne reſtoit dans Kazan que quatorze mille hommes, il n'étoit pas difficile aux Ruſſes de s'emparer de cette place. Ils n'en firent rien, par la raiſon qu'il y avoit trente Voïévodes dans l'armée, & qu'aucun d'eux ne vouloit reſter pour défendre cette conquête. Ils préférèrent de faire la paix, d'impoſer des tributs, de les faire

payer d'avance pour trois années, & de ſe retirer en lâches à la tête d'une armée de cent mille hommes.

SECTION XIX.

Vaſili fut indigné de la conduite de ſes Généraux : ceux qui avoient eu le moins de part au butin & aux contributions, accusèrent Ivan Belski, le premier des Voïévodes, d'avoir reçu des Tatars une ſomme conſidérable pour trahir les intérêts de la Ruſſie. Vaſili, qui ſentoit la néceſſité de punir un grand coupable pour apprendre à vivre aux autres, prononça un arrêt de mort contre Belski ; mais le Métropolite obtint la grace du traître qui fut privé de ſes biens, chargé de fers, & enfermé dans un cachot.

SECTION XX.

Les Tatars de Kazan envoyèrent des députés à Moskou, pour demander à Vaſili la ratification de la paix qu'ils avoient conclue avec les Voïévodes, & pour le prier de leur donner un Kan. Vaſili leur envoya Tchin-Alei, frère de Chik-Alei qu'ils avoient détrôné, & qui n'étoit âgé que de quinze ans : il lui donna pour conſeil un Prince Vaſili Penkof. Par cet arrangement, Tchin-Alei n'avoit que le titre de ſouverain, & Penkof exerçoit la ſouveraineté. Cette politique ne produiſit pas l'effet que le Grand-Prince s'en étoit promis. La ſoumiſſion des Tatars n'étoit qu'une feinte ; Tchin-Alei n'avoit pas encore régné un an, qu'il fut maſſacré avec ſon Nameſtnik, & tous ceux qui leur étoient attachés. Les meurtriers rappellèrent Sapha-Guérei à Kazan.

SECTION XXI.

Le délabrement de la ſanté du Tzar étoit trop grand, pour que ce Prince ſongeât à ſe venger des perfides Tatars. Il mourut en 1533, après un règne de 28 ans. Ce Prince eut deux

épouſes : 1°. Salomonée, fille de Joury Sabourof ; 2°. Hélène, fille du Prince Vaſili Glinski : il eut d'elle deux fils, Ivan & Joury. Salomonée avoit été répudiée en 1525, après vingt ans d'un mariage ſtérile. Pour obtenir ce divorce, il fallut que le Métropolite ſe prêtât à la politique du Prince ; & que la Princeſſe fît des vœux monaſtiques. Elle eut cette complaiſance, & Vaſili eut la dureté de la reléguer dans un monaſtère de Kargapol, où la rigueur de ſa captivité ſurpaſſoit encore celle du climat. Ce traitement barbare excita l'indignation de quelques hommes en place ; mais leur ſenſibilité fut punie ou par l'exil, ou par la mort.

JVAN IV
VASILIEVITZ,
second du nom. Il regna en
1533, et mourut en 1584.

RÈGNE D'IVAN IV, VASILIÉVITZ, *Surnommé* LE CONQUÉRANT.

1534.

Dernière époque de la décadence des Tatars. Deſtruction des Royaumes de Kazan & d'Aſtrakan.

SECTION PREMIÈRE.

DE tous les tableaux que l'on peut mettre ſous les yeux d'un jeune Prince, il n'en eſt point de plus intéreſſant que celui de la vertu avec tous ſes attributs, & celui du vice avec toutes ſes horreurs : on l'a dit, & nous le penſons; mais cette vérité exige un développement. Le but moral de l'Hiſtoire eſt d'inſtruire les hommes par l'exemple : pour les inſtruire, il faut leur plaire & non pas les révolter. On les rebute par des faits arides, comme on les révolte par des faits dégoûtans : la vérité doit toujours avoir l'utilité pour but ; elle eſt chaſte, l'Hiſtorien doit être pur : la décence exige que ſon goût ſoit l'eſclave des convenances. Ainſi, loin de deſſécher l'eſprit des Lecteurs par des narrations ſtériles, ou de l'abattre par des récits effrayans, l'Hiſtorien doit laiſſer perdre le ſouvenir des tems ſcandaleux ou mépriſables, & gliſſer ſur les époques qui déshonorent l'humanité. Si l'ordre chronologique exige qu'il en faſſe mention, il ne faut, pour ainſi dire, montrer le carnage, la déſolation, les crimes inouis,

qu'en maſſe. C'eſt bien aſſez d'indiquer des horreurs, ſans que des détails affreux viennent ſouiller les regards & effrayer l'imagination (1). Telles ſont les couleurs ſous leſquelles on a peint Ivan. Nous allons examiner ſa conduite avec impartialité ; & s'il eſt auſſi coupable qu'on le croit, nous en ferons juſtice, en le rendant odieux au genre humain.

SECTION II.

Ivan étoit âgé de trois ans & quelques mois lorſqu'il ſuccéda à ſon père Vaſili. Hélène & Glinski furent déſignés pour adminiſtrer l'Etat pendant la minorité du jeune Prince. Hélène étoit jeune encore, belle & ſenſible. Un Prince Obolenski en devint amoureux, & fut aimé au moment où il déclara ſa paſſion. Bientôt la jalouſie ſe permit des propos outrageans ſur la conduite

(1) Qui ne frémiroit à la lecture du Règne d'Ivan, traduit en françois par le Rédacteur des Chroniques Ruſſes ? Y a-t-il de la pudeur à délayer dans dix-ſept pages des atrocités qui devoient teſter enſevelies dans les Annales barbares d'où il les a tirées ? Elles ſurpaſſent tout ce qui a été dit des Caligula, des Néron, des Commode, des Caracalla, des Richard III, &c. La plupart des Hiſtoriens ont ſacrifié la bonne foi à leur reſſentiment contre ce Prince ; & l'on ſait que le reſſentiment & la flatterie ſont les archives du menſonge. Le Prince Kourbskoi qui étoit paſſé de Ruſſie en Pologne, & des Moines qui croyoient avoir à ſe plaindre d'Ivan, l'ont peint comme un barbare inſenſé, ou comme un monſtre né pour commettre de ſang-froid les plus grands crimes que la Ruſſie eût encore vus, toute accoutumée qu'elle y étoit. Mais dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, il faut des autorités plus graves que celle des hommmes ſuſpects, pour admettre des faits ſi peu vraiſemblables. C'eſt la remarque d'un Cenſeur judicieux. » A en croire, dit-il, M. Leveſque, toute la Cour d'Ivan étoit alors ſemblable à une » caverne de voleurs ivres ; & malgré tout ce qu'il dit, il eſt plus facile à des » Hiſtoriens prévenus & indignés de calomnier un barbare, qu'il n'eſt poſſible au plus » pervers des hommes d'exécuter un tel amas de crimes. On peut rejetter hardiment les » trois quarts de ce que l'Hiſtoire rapporte, & Ivan ſera encore un des plus abominables » Princes que le Ciel dans ſon courroux ait donnés à la terre «.

ſans

de la Régente, & les rapports qu'on lui en fit l'excitèrent à la vengeance. Les Boyari qui avoient tenu ces propos, furent punis ſans ménagement. Glinski ſe crut en droit de reprocher à ſa nièce la publicité d'une inclination qu'elle auroit dû tenir cachée : ſa hardieſſe parut un attentat fait à l'amour ; & le jour de ſa diſgrace fut celui où il déplut à Hélène. Mais comment éloigner de la Cour un ſurveillant à qui le teſtament du Souverain mort a confié les rênes du Gouvernement pour être l'appui de ſa femme & de ſon fils ? Comment ? le voici. Hélène & ſon favori accuſeront Glinski d'avoir l'ambition de régner ſeul ; & cette accuſation dictant ſon arrêt, il aura les yeux crevés : on l'exilera enſuite dans un Monaſtère où ſes malheurs accéléreront ſa mort.

SECTION III.

L'accuſation de Glinski, ſon arrêt, ſon exil, n'en impoſèrent à perſonne ; mais ils rendirent odieuſe la régence d'Helène. Glinski n'avoit été qu'indiſcret, & cependant on le traitoit comme coupable du crime de lèze-majeſté. Ceux qui approchoient le plus de la perſonne d'Ivan, craignoient le même ſort : pluſieurs abandonnèrent la Ruſſie & paſsèrent en Pologne. Siméon Belski fut du nombre des transfuges, & celui de tous que Sigiſmond accueillit le mieux & diſtingua le plus ; il lui donna un apanage conſidérable. La force ne captive que la volonté ; les bienfaits gagnent les cœurs. Le nouvel ami de la Pologne ne tardera pas à ſe montrer le plus dangereux ennemi de la Ruſſie. Sa haine provoquera celle des Polonois, des Tatars & des Turcs contre une patrie dont il a juré la perte. Si l'indignation de ce moderne Coriolan n'étoit pas celle de la vertu, elle prouve du moins une grande vérité que la politique feint de méconnoître. Les défauts & les vices des particuliers répondent par-tout au caractère des Gouvernemens. C'eſt ce caractère qui forme celui

du citoyen, de l'homme perſonnel, du perfide & du méchant; & il y a de néceſſité autant de caractères de peuples, que d'eſpèces différentes de Gouvernement. Voulez-vous découvrir la cauſe cachée des changemens qui arrivent dans la conſtitution primitive ou actuelle d'une nation quelconque? Le moyen à employer eſt ſimple & lumineux. Examinez la conduite morale & politique de l'Etat avant de paſſer à celle des particuliers, & vous aurez la ſolution du problême. C'eſt la partie qui gouverne; c'eſt la maſſe de l'autorité & le pouvoir de l'exemple qui entraînent après eux tout le reſte. Belski ne devient ingrat & traître que parce que la Régente eſt injuſte, perfide & cruelle. Si l'amour, qui devoit adoucir ſon cœur, le rendit ſanguinaire, pourquoi, ſous la tyrannie, le patriotiſme ne dégénéreroit-il pas en haine, en faction? Une réflexion ſe préſente ici. Si l'amour eſt le père de la nature, il en devient le tyran dès qu'il exerce toutes ſes fureurs ſur un cœur qui n'eſt animé que par lui, qui ne vit que pour lui; ſes feux le conſument, comme ceux du ſoleil flétriſſent & deſsèchent les fleurs des campagnes.

SECTION IV.

Obolenski connoiſſoit à fond, & le cœur d'Hélène, & la géographie de la Cour. Il avoit meſuré le degré auquel il vouloit porter ſa fortune, ſur la diſtance qu'il y avoit de la hauteur au précipice; & ce fut pour n'y pas tomber, qu'il entreprit de prouver à la Ruſſie que l'ami de la Régente étoit le bouclier de l'Etat. L'occaſion étoit favorable & le prétexte ſpécieux. Sigiſmond venoit d'accorder une retraite & un apanage à Belski; c'eſt une infraction dont la Ruſſie doit tirer vengeance. Tels furent les motifs qu'allégua Obolenski pour rompre la paix qui régnoit entre les deux Cours. Il raſſemble les troupes, marche à leur tête, ravage la Lithuanie, pénètre juſqu'à Vilna. Sigiſmond

court aux armes, attaque & prend quelques places aux Ruſſes; mais il échoue ſucceſſivement dans les ſiéges de Staradoub, de Tchernigof, de Smolensk. Ce revers, loin de le décourager, le décide à frapper des coups plus déciſifs. Il demande & obtient des ſecours, & ce renfort le décide à venir une ſeconde fois mettre le ſiége devant Staradoub. Il n'étoit pas facile alors de s'emparer de cette Ville. Obolenski s'y étoit renfermé, & le boulet étoit impuiſſant contre des murs formés de groſſes poutres entrelacées qui ſoutenoient des remparts de terre. Les Polonois ſentirent cette difficulté; mais étant parvenus à mettre le feu aux poutres, elles le communiquèrent aux maiſons de bois, & l'incendie devint général. Pour échapper aux flammes les aſſiégés furent contraints de ſe précipiter dans les bras des aſſiégeans. L'intérêt vint au ſecours de l'humanité; ceux qui étoient en état de payer leur rançon furent épargnés; les autres devinrent eſclaves. Obolenski fut le premier qui acheta ſa liberté. L'amour rompit ſes chaînes dès qu'Hélène fut inſtruite de ſa captivité.

SECTION V.

Vaſili IV avoit laiſſé deux frères, George & André. Tous deux avoient prêté ſerment de fidélité à Ivan. George s'en repentit, & tenta de ſe faire reconnoître pour Souverain : il échoua, & fut enfermé dans une priſon où il ne vécut pas long-tems. André, mécontent de la Cour, s'étoit retiré à Staritſa. Ces hommes, intéreſſés à tout brouiller, & qui ſoufflent le chaud & le froid, perſuadèrent à la Régente qu'André ſe diſpoſoit à ſuivre l'exemple de Belski & à paſſer en Pologne. En même-tems ils conſeilloient à ce Prince de ſe défier d'une femme qui le haïſſoit, & qui, ſans rien perdre de ſon caractère violent, y joignoit la fauſſeté. Hélène affecta de ne rien croire de ces rapports. Les intrigues & les différens partis de la Cour lui rendoient alors la diſſimulation né-

ceſſaire. Pour mieux en impoſer, elle fit inviter le Prince André à venir à Moskou. Un refus l'auroit rendu ſuſpect; il obéit. Hélène le reçut avec les démonſtrations de l'amitié; elle mit en uſage les careſſes, les confidences, les bienfaits, pour détruire dans ſon eſprit l'opinion qu'on lui avoit donnée d'elle. Après un ſéjour de quelques mois à Moskou, André retourna dans ſon apanage, très-content des procédés de ſa belle-ſœur.

SECTION VI.

L'accueil qu'André avoit reçu, fit le déſeſpoir des intriguans. Une circonſtance ſurvint; ils en profitèrent pour ſemer de nouveau la défiance entre Hélène & André. Il ſe répandit un bruit tumultueux que les Tatars, renouvellant leurs entrepriſes ſur la Ruſſie, étoient déja ſur ſes frontières. Il falloit délibérer ſur le parti à prendre dans cette conjoncture. On conſeilla à la Régente de mander le Prince André à Moskou, pour prendre ſon avis dans une affaire de cette importance. Le Prince, ſoupçonnant que cette demande étoit une intrigue de Cour, s'excuſa ſur une maladie qui le retenoit malgré lui à Staritſa, & ſupplia la Princeſſe de lui envoyer ſon Médecin : c'étoit éviter Silla pour tomber dans Charybde. Le Médecin d'Hélène étoit un homme délié & avide, vivant des malheurs d'autrui, & faiſant bon marché de la vie de ceux mêmes qu'il ne tuoit pas. Il part, il arrive à Staritſa, examine le malade, exagère le prétendu mal pour rendre la cure plus lucrative, & revient à Moskou chargé de préſens. Il dit à la Princeſſe, qu'André n'avoit feint d'être malade que pour déſobéir à ſes ordres, & ſe ménager le tems de paſſer en Pologne avec ſes richeſſes. La Régente ne ſe fâcha pas, mais elle devint furieuſe. Elle dépêcha des ſatellites pour s'aſſurer de la perſonne du Prince. Il avoit cependant un ami à la Cour, & il faut bien le croire lorſque l'hiſtoire

l'assure. Cet ami l'avertit à tems du péril qui le menaçoit. André prend la fuite, se sauve à Novogorod. Ce fut de-là qu'il écrivit aux Boyari de Moskou & aux Nobles des autres Principautés, la lettre suivante. » Vous devez rougir d'obéir à un enfant qui » est le jouet aveugle des caprices d'une femme dirigée par un » esclave qui vous gouverne. Frère du Tzar mort, ma naissance » me donne des droits au Trône ; mon âge mûr & mon expé- » rience me rendent digne de représenter à votre tête soit dans » les conseils, soit dans les armées «.

Cette considération devoit les frapper. Un enfant en tutelle, une Régente qui ne s'occupoit que de son amour, un favori ambitieux, le poids de l'Etat dans la main des foibles, des opérations militaires à entreprendre, des combats à soutenir ; il n'en falloit pas tant pour ébranler des hommes qui semboient nés pour conspirer sous chaque règne. Un parti se forma en faveur d'André ; mais comme ce parti étoit trop foible pour le porter sur le Trône, il devint la cause de sa mort.

SECTION VII.

Pour étouffer la révolte dans son principe, Obolenski se choisit des soldats dévoués, & marcha contre les rebelles. Les deux armées alloient en venir aux mains, lorsqu'André, au lieu de donner le signal du combat, négocie, demande son pardon, l'obtient, jette ses armes, abandonne son parti, se remet à la discrétion de son rival, & se laisse conduire à Moskou. Il y pétira le lâche ; sa mort est concertée d'avance ! On arrive. Tout ce qu'a promis Obolenski est désavoué. André est arrêté, chargé de chaînes, jetté dans un cachot, où d'indignes traitemens accélèrent sa mort. Elle est suivie de bien d'autres ! Tous ceux que le devoir attachoit à sa personne, les Officiers qui avoient eu quelque part à sa confiance, les Nobles de son parti, furent condamnés sans être

entendus, livrés aux tortures, déchirés par le knout & enſuite mis à mort.

Les rapports de ce trait d'hiſtoire avec le meurtre de Silanus, Pro-Conſul d'Afrique, ſont trop frappans pour ne pas les rappeller au lecteur. Ce meurtre, premier attentat du nouveau règne, ſe commit à l'inſçu de Néron, comme celui d'André à l'inſçu d'Ivan, & l'un & l'autre par les intrigues d'Agrippine & d'Hélène. Ces deux infortunés ne s'étoient attiré leur haine par aucun coup d'éclat. Silanus étoit un indolent que *Caius* nommoit *la brebis d'or :* le même nom convenoit à André. Mais Agrippine avoit fait périr le frère de Silanus, & la Régente celui d'André, parce que toutes deux craignoient un vengeur ; elles en trouvèrent un.

SECTION VIII.

Les Souverains n'ont que la police de la terre ; la ſuprême légiſlation appartient à Dieu. Par-tout où l'ordre phyſique & moral eſt violé, ce crime prépare la vengeance du Ciel, & la voix de l'innocence l'en fait deſcendre. Hélène ne ſurvécut qu'un inſtant à tant de victimes. Le poiſon termina ſon règne ſcandaleux & cruel. Obolenski fut haché vivant en place publique, & par la main du bourreau. Détournons nos regards & portons-les ſur Ivan.

SECTION IX.

Il étoit né bon, ou du moins il étoit encore indifférent & au bien, & au mal : il entroit dans ſa ſeptième année. Tremblons pour lui ! Les Inſtituteurs ſont par-tout les greffes de leurs élèves : mais quels Gouverneurs avoit Ivan ? Ceux de Britannicus. Les plus proches de ſa perſonne étoient ceux qui avoient le moins d'honneur & de fidélité. Brûlant de toutes les paſſions

d'un pouvoir illégitime, ils s'étoient emparés de lui à meſure que ſa mère l'avoit oublié. Trois tyrans, les Princes Ivan & Vaſili Chouiski, & Michel Touchekof, s'accordoient (choſe rare) à réunir leur crédit, & en avoient autant l'un que l'autre par des moyens différens. Ils ſe ſaiſirent de la perſonne d'Ivan, ſous le prétexte de le garder à vue, s'emparèrent des rênes du Gouvernement, pillèrent le tréſor public, diſposèrent à leur gré des poſſeſſions de l'Etat, & s'y établirent comme dans leurs domaines. Les amis du feu Tzar, les partiſans d'Hélène, & tous ceux qu'ils ſoupçonnèrent, furent trouvés coupables & punis par l'exil ou par la mort. Le reſte fut acheté pour exécuter les complots de ce *Triumvirat* barbare.

SECTION X.

Les meurtres & les proſcriptions alloient ſe multiplier : les conſeils du ſage Vorontſof les ſuſpendirent un moment. Le jeune Prince commençoit à entrer dans l'âge où les organes intellectuels ont des rapports avec les objets qui les affectent. Les attentats commis ſous ſes yeux lui firent ſentir la grandeur de l'injure faite à ſon pouvoir enchaîné. Son génie n'étoit pas fait pour plier ſous des eſclaves devenus ſes maîtres. L'arrogance de Chouiski le révolta, & contribua à l'éloigner de ſa perſonne. Il l'envoya à Volodimir, ſous prétexte d'en impoſer aux Tatars. Chouiski, perſuadé qu'il n'avoit pas beſoin d'être à Moskou pour régner, ſe diſpoſa à partir; mais avant de ſe rendre à Volodimir, il remit Ivan ſous la garde de ceux qui s'étoient vendus pour devenir ſes complices.

SECTION XI.

Les méchans ſe redoutent & s'achètent : les bons s'aiment, ſe donnent, ſe recherchent mutuellement. Vorontſof engagea

le jeune Tzar à appeller auprès de lui un homme de bien, Ivan Belski, parent de ce Siméon, redoutable ennemi de la Ruſſie, & l'ami de Sigiſmond. Ivan lui donna ſa confiance, & cette faveur occaſionne ſa perte. Belski eſt arrêté par les créatures de Chouiski, à l'inſçu même du Prince : elles dépêchent un courier à Volodimir; & ſur l'avis de ce qui ſe paſſe à Moskou, Chouiski ſe révolte, & ſe fait prêter ſerment de fidélité par les perfides qui l'accompagnent à Moskou, où il fait une entrée triomphale. Il y aſſemble un Conſeil, juge Belski, le condamne à l'exil, réſout en ſecret ſa perte, n'oſant le faire mourir publiquement. Les fidèles ſerviteurs du Prince furent arrêtés dans ſes appartemens, & enſuite bannis ou aſſaſſinés. Le jour qui avoit éclairé ces proſcriptions n'étoit plus : un autre commençoit; & Chouiski, pour qui la lenteur du crime étoit inſupportable, veut une autre victime. Le Métropolite étoit l'ami de l'infortuné Belski, le Tzar l'honoroit de ſa confiance : voilà deux crimes à punir. La nuit & la licence de l'anarchie ôtent la penſée de diſſimuler. Les ſatellites pourſuivent le Prélat juſques dans la chambre à coucher du Prince; ils l'enlèvent, le maltraitent ſous ſes yeux : il eſt envoyé à Biéloſero, où Belski venoit d'être aſſaſſiné. C'eſt ainſi qu'à Rome, ſous le règne de Néron jeune encore & vertueux, on faiſoit un crime à Julius Denſus de ſon attachement à Britannicus. C'eſt ainſi que Chouiski traitoit la Ruſſie comme la plus vile des nations, & que Moskou reſſembloit à une Ville priſe d'aſſaut.

SECTION XII.

Vorontſof étoit citoyen & ſujet fidèle : il ne falloit qu'un de ces titres pour le perdre. Maltraité en plein Conſeil & en préſence du Souverain, par les créatures de Chouiski, Vorontſof eût été aſſaſſiné, ſi, pour lui conſerver la vie, Ivan n'eût conſenti à ſon éloignement

Moskou. Il fut exilé à Koſtroma. L'intervalle entre la vie & la mort, que Chouiski accordoit à ſes victimes, n'étoit que la diſtance de Moskou au lieu de leur exil; & l'on peut dire, qu'en la parcourant, les proſcrits aſſiſtoient à leurs funérailles. Ces proſcriptions nombreuſes reſſembloient au vœu des *Hermandures*, vainqueurs des *Cattes*. Le parti vaincu avoit été dévoué à Mars & à Mercure: vœu ſuivant lequel on exterminoit les hommes & tout ce qui reſpiroit.

SECTION XIII.

La vertu & la faveur du jeune Prince, furent les cauſes ſecrettes de la perte des gens de bien. Déſormais ſans rivaux, Chouiski épargnera-t-il les citoyens riches & puiſſans? Non. Après avoir proſcrit & tué tous ceux qui ſont ſuſpects, le reſte devient une proie qu'on ſe partage, & l'importance des crimes de Chouiski, couvre ſes malverſations. Le ſoulèvement général ne viendra que long-tems après; mais Chouiski périra chargé, à juſte titre, de la malédiction du ciel & de l'exécration de la terre. Son exemple funeſte, ſes excès en tout genre, ſes attentats, imprimeront la haine, la vengeance, la fureur dans le cœur d'Ivan, & la mort d'un monſtre ſera ſuivie du règne d'un tyran.

SECTION XIV.

L'inſolence & l'oppreſſion rendoient le joug d'Ivan plus peſant; & ces crimes, ces malheurs de l'anarchie, en préparoient d'autres aux Ruſſes. Siméon Belski, informé de tout ce qui ſe paſſoit à Moskou, ſe rendit auprès de Sapha-Guérei, Kan de Krimée, pour l'engager à rompre la paix avec la Ruſſie. L'ambition du Kan ſeconda la haine de Belski: l'eſpérance d'une conquête facile fit armer la Horde entière; & les Tures qui ont intérêt à cette expédition, fourniſſent aux Tatars des hommes & de

l'artillerie. De ſi grands préparatifs ſuſpendirent les intrigues & les factions qui diviſoient les Ruſſes : ils comprirent, pour la première fois, que la force & le ſalut des Etats dépendent de la réunion de toutes les volontés en une ſeule. Ils ſe réunirent donc, & ce fut à qui offriroit ſes richeſſes, ſes eſclaves & ſon ſang pour la Patrie. Voilà deux Corps de Nation ſous les armes, & qui cherchent à en venir aux mains avec une ardeur égale.

SECTION XV.

Déja la Horde alloit traverſer l'Oka, lorſqu'un corps détaché de l'armée Ruſſe ſe préſente ſur la rive oppoſée. D'autres troupes ſe ſuccèdent, comme les flots ſont ſuivis par les flots. Le Kan, qui s'étoit flatté de pénétrer ſans obſtacle dans des Provinces ſans défenſe, croyant que Belski l'avoit trompé, lui en fait de ſanglans reproches, & renonce à ſon entrepriſe. Il ordonne la retraite ; elle eſt précipitée, & dans la fuite les Tatars laiſſent aux Ruſſes qui les pourſuivent, leurs proviſions, leurs chevaux & leurs chariots, & gagnent avec peine le Don qu'ils paſſent à la nage. Voilà où aboutirent ces préparatifs formidables de part & d'autre. Que de grands mouvemens les hommes ordinaires ſe donnent pour de petits objets ! Que de grands projets conçus par des Nains ! Que de grandes réputations pour de minces ſuccès !

SECTION XVI.

Ce ban & cet arrière-ban de deux Nations rivales, dont chacune avoit affaire à toutes les forces d'un Etat, & cette victoire des Ruſſes remportée ſans combat, inſpirèrent à Ivan le premier ſentiment de ſes forces : il avoit eu le malheur pour maître, & il lui devoit beaucoup ; le malheur qui exerce les reſſorts du cœur & de l'ame, abrège toujours le terme ordinaire de l'enfance dans l'homme deſtiné par la nature à être un grand homme.

Ivan oublié de ſa mère, ne connut point ce faſte d'étiquette qui entoure les Princes dès leur berceau : il n'avoit reçu que la première éducation commune à tous les hommes. Cette éducation eſt la meilleure de toutes pour les Princes, lorſqu'en les élevant dans une égalité parfaite avec les Seigneurs de leur Cour, on place dans leurs cœurs les germes des vérités qui doivent être la règle de leur conduite, quand ils ſeront en état de les entendre. Mais l'ignorance des Gouverneurs d'Ivan & l'oubli de leurs devoirs, avoient été cauſe qu'il ſe prêtoit aux caprices & aux fantaiſies impérieuſes de l'enfance. C'eſt de-là que date le deſpotiſme de l'individu ſur ſes ſemblables ; & il n'eſt plus tems de briſer la volonté de l'homme lorſqu'il peut tout. Ivan ſuça donc, pour ainſi dire, avec le lait la maladie du deſpotiſme, quoique la dépendance ſous laquelle on l'avoit tenu lui eût appris de bonne-heure, & ſous tous les rapports poſſibles, qu'il n'étoit qu'un homme. Mais quelle leçon le Trône ne fait-il pas oublier !

SECTION XVII.

Avant de former les ombres qui terniront l'éclat du règne d'Ivan, il faut peindre ce Prince au ſortir des mains de la nature, & dans ſon adoleſcence. Nous conſidérerons enſuite les actions de ſa virilité, avec leurs circonſtances, indépendamment de l'admiration des uns & du blâme des autres.

De l'aveu même des Annaliſtes qui le ménagent le moins, Ivan réuniſſoit les qualités phyſiques & morales qui ſont propres aux hommes extraordinaires. Un corps robuſte, de l'adreſſe dans les exercices, du génie, des talens naturels, un jugement prématuré, de l'amour pour l'ordre & la diſcipline, de la fermeté & du courage ; Ivan réuniſſoit tout cela. Heureux ſi l'art, d'accord avec la nature, avoit ſu tirer parti d'un fonds ſi riche ! L'art, en Ruſſie, avoit fait divorce avec la nature ; des Inſtituteurs igno-

rans ou barbares étouffoient le feu ſacré qu'ils auroient dû entretenir, & déformoient la raiſon de leurs élèves, à-peu-près comme le *maillot*, ſerré par une nourrice imprudente, gêne, rend contrefait le malheureux enfant confié à ſes ſoins. Mais ceux que la nature deſtine à commander aux autres, ne ſont point arrêtés par des obſtacles : ils ſe forment, pour ainſi dire, d'eux-mêmes. Ivan n'étoit âgé que de quatorze ans, lorſqu'il eut le courage de s'armer à la fois du ſceptre & du glaive. Il aſſemble les Grands de la Nation & leur tient ce diſcours : » Iſſu du ſang de Rourik, » je ſuis le ſeul héritier de la Couronne de mes ancêtres, & vous » m'avez prêté ſerment de fidélité lorſque j'étois encore au » berceau. Cependant, à la faveur de ma jeuneſſe, des inſenſés » furieux ſe ſont emparé de la ſouveraine Puiſſance ; ils ont » rendu funeſte le pouvoir du Trône, en maniant un ſceptre » que le droit & la nature m'ont donné. Ils ont confondu les » droits du Prince avec ceux des ſujets, mes poſſeſſions avec leurs » domaines, les revenus de l'Etat avec ceux de leurs maiſons; » ils m'ont enlevé les braves qui étoient l'appui de mon Trône: » je ſuis Maître aujourd'hui ; je veux régner pour conſoler les » foibles, punir les coupables, & donner l'exemple à tous «. Il dit & commande. Sa voix, ſoutenue du feu de ſes regards, fait trembler Chouiski ; la crainte tient ſes complices immobiles. Il eſt arrêté avec les ſoutiens de ſon arrogance. Leurs attentats étoient publics, les interrogatoires inutiles : Ivan prononça leur arrêt de mort, & cet acte de juſtice fit tout rentrer ſous l'obéiſſance.

SECTION XVIII.

1545.

Ivan eſt délivré de ſes oppreſſeurs. Quel uſage fera-t-il de ſa liberté ? Il eſt Maître abſolu ; il a le cœur ardent, l'ame impétueuſe, le caractère aigri par la contrainte ; il entre dans l'âge

orageux des paſſions ; il va plier ſous leur joug ; la licence & la débauche marqueront le paſſage de la dépendance à la liberté, & le ſceptre de la juſtice deviendra l'inſtrument des vices les plus infâmes. La débauche reſſemble au jeu qui rapproche, qui confond tous les Etats : par la même raiſon que les plus grands joueurs ſont les mieux accueillis à une banque de *Pharaon*, les plus débauchés des Ruſſes ſont admis dans la ſociété d'Ivan. Mais ſes débauches ne ſe bornent point à ſa Cour ; & comme s'il avoit en vue de détruire les loix de la pudeur & des bienſéances, & de ſubſtituer le ſcandale à leur place, il veut que le vice devienne une coutume, & la brutalité la paſſion dominante. Lorſqu'un Prince ne prend de la grandeur ſuprême que le pouvoir de ſatisfaire à ſes diſſolutions, il devroit du moins s'épargner le ſoin de les rendre publiques. Quelles ſont les loix ſans les mœurs ? Quelles ſont les mœurs d'un Peuple, lorſque les vices du Prince marchent à viſage découvert ? Les Loix, les Mœurs, le Prince & les Sujets ſont barbares. Ce qui ſuit va le prouver.

SECTION XIX.

1547.

Les favoris d'Ivan reſſembloient aux mignons de Henri III, & leur corruption fut la cauſe des maux que firent ces deux Princes contemporains. Enhardis, dans les deux Cours, par l'eſpoir de l'impunité, ces favoris, loin de maſquer leurs vices, en affichoient la publicité. La tyrannie effrénée des favoris du Prince Ruſſe n'épargna ni les rangs, ni les ſexes, ni les âges : ſe faiſant un plaiſir du meurtre & une gloire de ſes forfaits, la ſpoliation, le viol, les maſſacres furent les ſpectacles des Moſcovites ; & Ivan lui-même devint ſourd à la voix de l'humanité, aux gémiſſemens de l'innocence, aux imprécations de l'honneur outragé. N'eſt-ce

pas assez que les Princes soient des hommes & qu'ils en aient les foiblesses ; faut-il encore que de lâches adulateurs & des esclaves corrompus cherchent à tromper leurs ames faciles ? Sur le Trône, l'oubli d'un seul devoir enfante souvent plus de maux, que la politique la plus éclairée n'en peut extirper en plusieurs siècles.

SECTION XX.

Le délire des passions d'Ivan dura pendant deux ans, sans que ce long accès énervât la vigueur de son ame. C'est à cette époque qu'il se fit couronner solemnellement par le Métropolite, & son couronnement fut accompagné d'une cérémonie inconnue jusque-là aux Russes. Ivan prit la Couronne qui avoit appartenu à Constantin Monomaque, Empereur de Constantinople, & voulut qu'on lui donnât constamment le titre de Tzar. La cérémonie du couronnement fut suivie du mariage d'Ivan avec Anastasie, fille de Roman Jouriévitz Romanof. L'amour aveugle avoit égaré le Tzar, l'amour vertueux va le faire rentrer dans le devoir. Mais ne vous pressez pas de juger l'homme ; les premières impressions se gravent si profondément dans le cœur naissant, qu'il faut s'attendre à tout pour n'être étonné de rien. Anastasie, aimable, douce, spirituelle, avoit tout ce qu'il faut pour captiver son époux. Un cœur ingénu, des attraits que la candeur rendoit plus puissans ; cette fierté noble & décente que la vertu sait inspirer, devoient régénérer dans le cœur d'Ivan les sentimens de la nature que la contagion du vice avoit altérés. Les qualités estimables de l'épouse, lui attirèrent l'amour & la confiance de l'époux. Dès qu'elle eut pris de l'ascendant sur son esprit, elle osa lui donner des conseils. La sensibilité, l'humanité, la sagesse les dictèrent. Dans un de ces épanchemens de l'ame où la tendresse triomphe de tout, elle lui dit : » quelle que » soit l'espérance qui flatte mon cœur, votre gloire m'oblige à

» vous rappeller vos égaremens, & à vous recommander le bon-
» heur des Ruſſes opprimés par vos favoris. Pouvant vous rendre
» redoutable, préférez d'être utile : la flatterie tient d'une main
» l'encens, & le poignard de l'autre : ſa voix perfide encoutage
» les vices qui détruiſent les Empires ; la main de la vertu les
» fonde ou les relève, les ſoutient, les perpétue. Sans elle, le
» luſtre du Trône & ſon plus grand éclat n'eſt qu'une ombre
» vaine. Eloignez des hommes corrompus & corrupteurs : les
» oppreſſeurs de la Patrie ſont les plus dangereux ennemis du
» Prince. Soyez vertueux : méritez l'amour de vos Sujets ; qu'ils
» trouvent un père dans un maître, & qu'ils puiſſent ſe réjouir
» avec moi de votre grandeur & de leur félicité ! Une ſeule
» larme que l'amour arrache au peuple eſt plus précieuſe pour
» le Monarque, que tous les attributs de la majeſté. Craignez
» Dieu, régnez par la juſtice, vous trouverez le bonheur en vous-
» même & autour de vous ; vous trouverez un appui dans le
» ciel, dans vos vertus, dans les bras de vos Sujets, dans les re-
» gards de vos voiſins ; vous réunirez toutes les Puiſſances, &
» tous les efforts viendront s'abattre à vos pieds «.

Ivan étoit né bon, & avoit les inclinations portées à la juſtice. Le diſcours touchant d'Anaſtaſie fut un trait de lumière qui rendit le Tzar à lui-même : les bouffons, les flatteurs, les roués ou les rouables, furent chaſſés de la Cour, & remplacés par des hommes dignes d'être les conſeils & les organes de la volonté du Prince. Dirigé par la ſageſſe & les lumières de l'expérience, Ivan ſe fit chérir par ſon affabilité, & révérer par l'équité de ſes jugemens. Le riche & le pauvre eurent auprès de lui le même accès. Les honneurs, les dignités, la fortune, devinrent l'apanage du mérite & des talens. Tel fut le triomple de la vertu ſur le vice.

SECTION XXI.

Mais la réforme des mœurs d'Ivan étoit plus facile que la victoire ſur les préjugés de la nation : ce Prince l'éprouva. Peu de tems après ſon mariage, le feu prit au quartier des boutiques réunies dans une même enceinte : elles furent conſumées avec toutes les marchandiſes. Cet incendie fut ſuivi d'un autre plus deſtructeur encore. Le Palais du Souverain & les deux tiers de Moskou furent réduits en cendres : près de deux mille hommes périrent dans les flammes. Si les voleurs profitèrent de ce déſaſtre, les envieux ſaiſirent cette conjoncture pour perdre une famille chérie du Tzar. Les ennemis des Glinski perſuadèrent au peuple que ce double incendie ne venoit point de cauſes naturelles, & qu'il falloit l'attribuer aux maléfices de quelques ſorciers. Ce bruit inſenſé ſe répand; il eſt répété de proche en proche. Le Clergé & les Grands s'aſſemblent ſur la place, ſe demandent mutuellement quel peut être le monſtre auteur de l'incendie. On dit que le Clergé avoit à ſe plaindre des Glinski, & que pluſieurs Eccléſiaſtiques, élevant la voix, dirent » Que la Princeſſe *Anna* Glinski étoit ſorcière; qu'elle » avoit arraché le cœur d'un homme, l'avoit plongé trois fois » dans de l'eau enchantée, & qu'enſuite elle s'étoit promenée » dans la Ville, en jettant de l'eau diabolique ſur la plus grande » partie des maiſons «.

Cette accuſation abſurde eut des ſuites atroces. La Princeſſe accuſée étoit à la campagne; un de ſes fils étoit malheureuſement reſté à Moskou, & ſe trouvoit dans l'aſſemblée. Il veut juſtifier ſa mère; on le menace; il ſe réfugie dans une Egliſe. Les Boyari l'y pourſuivent, le maſſacrent au pied de l'autel. Ses connoiſſances, ſes amis, ſes domeſtiques ſubiſſent le même ſort. Les biens de cette famille infortunée ſont livrés au pillage, &

ſa

ſa mémoire à l'exécration publique. La fureur du Clergé ſurpaſſa celle des envieux. Il eut l'audace de ſe rendre en corps au Palais, & de reprocher au Tzar la protection qu'il accordoit aux Glinski; il finit par lui ordonner, de la part de Dieu, de lui livrer la Princeſſe Anna, & celui de ſes fils qu'elle avoit auprès d'elle. La fermeté d'Ivan échoua dans cette occaſion; il ne ſe crut pas aſſez fort dans une circonſtance ſi critique, pour réſiſter au ſoulèvement général; il promit de livrer la famille qu'il n'oſoit protéger ouvertement : mais il lui fit ſavoir ce qui ſe paſſoit, & lui ordonna de fuir. Eſt-ce prudence ou foibleſſe de la part d'Ivan? Si cette condeſcendance fut une foibleſſe, elle fut auſſi la dernière de ſon règne.

Si, comme il eſt vrai, l'ignorance, la ſuperſtition, le fanatiſme & la barbarie ſont inſéparables, & ſi, en faiſant le tour du globe, elles produiſent par-tout les mêmes fureurs & les mêmes excès; quelle reconnoiſſance l'humanité entière ne doit-elle pas aux Princes Inſtituteurs & Légiſlateurs, qui multiplient les liens propres à rapprocher l'homme de l'homme, pour les unir plus étroitement à l'Etat & à la Société? Après avoir payé ce tribut de reconnoiſſance aux Princes bienfaiteurs de l'humanité, la première couronne civique doit être pour le ſage dont les écrits touchans & lumineux auront eu pour but celui de rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Voilà la récompenſe du ſage: l'anathême, au contraire, ſera pour le ſophiſte qui, loin d'éclairer la raiſon, l'étonne pour l'égarer par des paradoxes captieux; qui, au lieu d'émouvoir les ames par le développement des ſentimens de la nature & des vertus ſociales, ſappe tous les principes de la morale, de la légiſlation, de l'obéiſſance & de la fidélité, ſans leſquels l'homme devient le plus redoutable ennemi de l'homme.

SECTION XXII.

En montant ſur le Trône de ſes Ancêtres, Ivan ſe préparoit à ſe placer un jour ſur celui des Tatars de Kazan & d'Aſtrakan. A meſure que le ſentiment de ſa force ſe développe, il ſe propoſe de la faire éprouver aux oppreſſeurs de la Ruſſie. Les factions qui diviſoient les différentes Hordes & leur affoibliſſement mutuel, invitoient ce Prince à entrer dans la carrière; mais pour la parcourir avec gloire, il falloit des troupes mieux diſciplinées & mieux armées que ne l'avoient été juſque-là celles de Ruſſie, compoſées d'hommes raſſemblés à la hâte, armés à leur volonté; d'habitans des villes qui n'avoient aucune connoiſſance de l'art militaire, qui exerçoient différentes profeſſions, & qui ne pouvoient reſter long-tems ſous les drapeaux : cette milice féodale & anarchique à-la-fois n'avoit d'autre idée de l'ordre & de la ſubordination, que de dévaſter ſans règle & s'approprier ſans titre ſous les bannières des grands Vaſſaux : ceux-ci n'avoient qu'un intérêt commun, & c'étoit celui de conſerver chacun leur puiſſance privée, & non d'affermir la puiſſance publique. Qu'eſt-ce qu'un Etat où il n'y a de libres que ceux qui commandent, & où ces derniers mêmes n'ont aucune loi pour les défendre quand le Prince veut être ſourd? Tel étoit l'état de la Ruſſie. Convaincu que ſa poſition ne lui permettoit aucun grand projet, Ivan ne voulut pas ſe compromettre par des entrepriſes au-deſſus de ſes forces, ni allumer une guerre qu'il n'auroit pas été en état de faire ceſſer quand il l'auroit voulu. La prudence lui inſpira donc la modération, & ſa politique s'occupa des moyens également propres à montrer aux grands Vaſſaux ſa puiſſance indiviſible & abſolue, comme protection, comme ſecours, en les rangeant tous dans la même claſſe, en les aſſujettiſſant aux mêmes ſervices, aux mêmes devoirs. Pour parvenir

à ce but, il falloit de la fermeté dans le caractère, du courage dans l'ame, de la juſtice dans le cœur, & une milice auſſi ſoumiſe à l'autorité du Prince qu'à la diſcipline militaire. Ivan établit la Milice de Streltſi, ou Archers; il la fit exercer & l'arma de fuſils : juſque-là, l'arc étoit preſque la ſeule arme des Ruſſes. Ivan forma ſa garde d'une partie de ce nouveau corps : le reſte fut employé dans les armées. La Ruſſie vit alors, pour la première fois, des troupes réglées, des ſoldats toujours ſous les armes, & une Milice prête à marcher à l'ordre du Souverain.

SECTION XXIII.

1549.

Tandis qu'Ivan s'occupoit de ce grand objet, les Tatars par leurs vices, leurs prétentions, leurs écarts & leurs déſunions, préparoient le retour des droits de la nation Ruſſe. Les différentes factions qui troubloient le Royaume de Kazan, ſe réunirent pour ôter la Puiſſance à celui qui en avoit le titre : Sapha-Guéréi détrôné, chaſſé, ſe réfugia au-delà du Jaïk, auprès d'Iouſſoup, Chef de la horde des Nogaïs. Après cette révolte, les Tatars de Kazan réclamèrent la protection du Tzar, & lui demandèrent le Prince Chik-Aléi, que Vaſili avoit fait enfermer à Biéloſéro, & à qui la Régente avoit rendu la liberté, dans le deſſein de donner de l'inquiétude à Sapha-Guéréi, en ſe ſervant de lui au beſoin comme d'un épouvantail. Le Tzar ſe prêta à la demande, & le nouveau Kan ſe mit en route avec une eſcorte Ruſſe & deux mille Tatars de Kazimof. Ceux de Kazan vinrent à ſa rencontre, & lui rendirent de grands honneurs à ſon arrivée dans la ville. Ces démonſtrations cachoient la plus noire perfidie. Tous les Mourza que Chik-Aléi avoit amenés avec lui, furent arrêtés, empriſonnés, & le reſte de l'eſcorte fut maſſacré dans la campagne.

Les Voïévodes d'Ivan échappés au carnage, furent rendre compte à leur Maître de cette conduite atroce.

SECTION XXIV.

Chik-Aléi, Maître ſans pouvoir, Chef ſans parti, moins Souverain que priſonnier, mépriſable, mépriſé & haï, fit uſage de l'unique reſſource qui lui reſtoit pour diſſiper les préventions que les Tatars avoient contre lui. Il diſſimula ſon injure, & cacha ſa haine ſous les dehors de la bienveillance. Mais les careſſes & les préſens qu'il fit, les fêtes & les repas qu'il donna, n'aboutirent qu'à le faire mépriſer davantage. Dupe de ſon artifice, Chik-Aléi réſolut d'abandonner des ſujets qui lui donnoient des fers. Mais il eſt obſervé, & la fuite difficile. Il enivre & les Grands & le peuple, & profite de l'ivreſſe générale pour s'échapper pendant la nuit, avec un petit nombre des ſiens. Sapha-Guéréi fut rappellé à Kazan.

SECTION XXV.

Ivan différa la vengeance de cette trahiſon juſqu'au printems ſuivant. Il envoya des Streltſi avec un corps de troupes légères faire des ravages dans le Royaume de Kazan. Après l'avoir dévaſté, fait trois mille priſonniers & tué vingt mille Tatars dans pluſieurs rencontres, les Ruſſes vinrent rendre compte de leur commiſſion au Tzar. Les Tatars qui les ſuivoient de loin, ſe vengèrent de ce brigandage par les mêmes moyens: les Ruſſes innocens payèrent pour les Ruſſes deſtructeurs.

SECTION XXVI.

1550.

Cette année fut féconde en évènemens. Ivan, convaincu de l'inſuffiſance des anciennes loix de ſon pays, convoqua l'aſſem-

blée des Nobles, & soumit à leurs discussions les articles du Code qu'il avoit rédigé, & qui porte le nom de *Soudebnik*. L'article des combats judiciaires qu'Ivan vouloit proscrire, fut généralement contredit : tant les usages barbares étoient sacrés pour les Russes !

Dans la même année, Sapha-Guéréi mourut d'une chûte de cheval. Il laissoit un fils dans l'enfance ; il nomma Régente Sumbek, mère du jeune Prince, & la plus chérie de ses femmes. Cet évènement imprévu détermina Ivan à marcher contre Kazan à la tête d'une armée formidable. Il éprouva des revers : avant d'arriver à sa destination, une partie de cette armée périt de fatigues & de froid. Elle arriva cependant devant la ville. Après trois mois d'assauts & de manœuvres inutiles, le dégel survint, & l'impossibilité d'établir des batteries obligea le Tzar à lever le siége & à reprendre la route de Moskou.

SECTION XXVII.

1551.

Le revers qu'Ivan venoit d'éprouver, lui fit comprendre que pour réduire les Tatars, il devoit employer d'autres moyens que ceux de battre les murailles avec d'énormes canons, dont les Russes ignoroient encore les manœuvres. Il avoit remarqué à vingt verstes de Kazan & à l'embouchure de la Sviaga, une montagne escarpée : il résolut d'y construire une petite ville qui domineroit celle de Kazan, & qui pourroit en rendre la conquête plus facile. Cette idée l'occupa pendant la route, & dès qu'il fut arrivé à Moskou, il prit les moyens propres à l'exécution de ce projet. Il assembla un Conseil où assista Chik-Aléi, détrôné pour la seconde fois. Le Tzar y tint à-peu-près le langage de Corbulon, lorsqu'il résolut de réduire les Arméniens. Le Lecteur se rappelle que ce Romain, après avoir reconnu les

fortifications de l'ennemi, & s'être pourvu de tout pour un aſſaut, exhorta ſes ſoldats à ravir une dernière retraite à un ennemi toujours errant, qui ne ſavoit faire ni la paix, ni la guerre, qui faiſoit ſuccéder aux hoſtilités des trèves dans leſquelles la haine ne perdoit rien de toute ſa fureur, & dont la fuite même prouvoit à-la-fois & la perfidie & la lâcheté : la gloire & le butin, voilà leur double motif. Tels étoient les Tatars. Le deſſein d'Ivan fut généralement approuvé par ſon Conſeil, & l'exécution en fut confiée à Chik-Aléi, le plus intéreſſé de tous au ſuccès de l'entrepriſe.

Ce qui eût été impoſſible ailleurs, étoit facile en Ruſſie. On y vend, dans les marchés publics, des maiſons de bois toutes conſtruites, & ces maiſons entrepoſées dans une enceinte, y forment un bourg & des rues. On les achète ſur le chantier ; on les monte, on les démonte, on les prolonge à volonté ; & il n'eſt pas rare d'y voir un palais conſtruit dans le court eſpace d'un mois. C'eſt un fait dont nous avons été ſouvent témoin. Ivan fit charger ſur de grandes barques toutes les pièces deſtinées à former ſa fortereſſe ; on les embarqua ſur le Volga, & Chik-Aléi ſuivoit ce convoi avec le corps de troupes qui devoit protéger les travailleurs. La navigation fut heureuſe, & un épais brouillard permit aux Ruſſes de débarquer au pied de la montagne ſans être apperçus. Ils s'occupèrent ſans relâche à rapprocher les parties de la ville flottante, pour en former un tout réſiſtant. Ce travail fut exécuté en très-peu de tems.

SECTION XXVIII.

L'avantage de la ſituation de cette nouvelle ville, & ſa proximité de Kazan, y répandirent l'alarme ; & les Hiſtoriens diſent que peu de tems après la conſtruction de la citadelle, les Tchérémiſſes vinrent ſe mettre ſous l'obéiſſance du Tzar, &

que dans le dénombrement qui en fut fait, il ſe trouva plus de quarante mille hommes en état de porter les armes. La Régente montra plus de réſolution & de courage que les Chefs des Tchérémiſſes montagnards. Elle avoit pour amant le fils du Kan de Krimée, & ce nouvel Hercule ne filoit pas toujours aux pieds de ſon Omphale; il la ſoulageoit dans les travaux du Gouvernement, & de concert avec elle, il fit renforcer les fortifications, & donna des ordres pour lever de nouvelles troupes. Leur prompte exécution promettoit à Sumbek & à Oulou-Kochak de voir bientôt les Ruſſes chaſſés du Royaume de Kazan. Quelque fondée que fût leur eſpérance, les Tatars la rendirent vaine: ils ſe révoltèrent contre les ordres d'Oulou-Kochak, & ſon amante eut la généroſité de le faire partir avec les Tatars qui lui appartenoient, pour épargner de nouveaux crimes à ſes ſujets rebelles. Ce grand exemple d'amour ſans foibleſſe ne rappella point les Tatars au devoir: la victime échappée ne les rendit que plus féroces. Ils donnent avis à Chik-Aléi du départ du jeune Prince; il eſt pourſuivi & atteint entre le Don & le Volga; de cinq mille hommes qui l'accompagnoient, il n'en reſta que trois cents qui furent faits priſonniers: de ce nombre étoient ſa femme, ſes enfans, ſon frère & lui. Ils furent tous envoyés à Moskou chargés de fers. Ceux qui refusèrent le baptême furent punis de mort comme des criminels. Jettons un voile ſur ce barbare proſélytiſme, & revenons à Kazan.

SECTION XXIX.

L'antiquité diſoit aux nations, *Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre:* la conduite des Tatars offre la preuve de cette vérité. Oulou-Kochak ne faiſoit que ſortir de Kazan, lorſque ces inſenſés ſe rendirent en foule auprès de la Régente, pour lui conſeiller d'épouſer Chik-Aléi. La Princeſſe rejetta ce conſeil

avec fermeté ; mais les inſtances redoublèrent, & finirent par des menaces. Sumbek parut ſe rendre au vœu de ſes ſujets : Chik-Aléi, flatté de ſes offres, conclut la paix & ſe rend à Kazan. Les Hiſtoriens diſent qu'à ſon arrivée la Princeſſe lui envoya des vivres & des rafraîchiſſemens ; mais que, ſe défiant d'un préſent qui pouvoit lui être funeſte, il ne voulut goûter de rien avant d'en avoir fait manger à un chien qui mourut ſur-le-champ. Les Députés, témoins de cet évènement, déſavouèrent, au nom de la nation, ce prétendu attentat de la Régente, & déclarèrent à Chik-Aléi, que dès ce moment ils l'abandonnoient à ſa vengeance. Après cette déclaration, le Kan fit entrer trente mille hommes dans Kazan : le palais fut inveſti ; Sumbek & ſon fils furent envoyés à Moskou.

SECTION XXX.

Devenu maître de Kazan pour la troiſième fois, Chik-Aléi crut devoir ſe faire craindre des Tatars qui le mépriſoient. Il avoit trente mille hommes qui lui paroiſſoient dévoués, & dans ce nombre étoient cinq mille Streltſi, commandés par un Voïévode. Mille d'entr'eux faiſoient, pendant le jour, la garde du palais, & trois mille pendant la nuit. Les ſentinelles étoient Ruſſes, & les clefs de la place n'étoient confiées qu'à leur Chef. Les Tatars furent ſoigneuſement écartés des emplois ; & ſur le moindre ſoupçon, ils étoient condamnés à mort. Cruauté inconſéquente ! Chik-Aléi craint ce qui eſt déja arrivé, & pour prévenir une troiſième révolte, il en ſuſcite une plus dangereuſe par l'injuſtice armée de la force. Faire la guerre à ſes ſujets, c'eſt ſe meſurer avec eux & leur prouver qu'on les craint. Une conſpiration ſe forme contre Chik-Aléi, elle eſt découverte ; trois mille hommes ſont mis à mort, afin que les Tatars apprennent que ce nouveau Tibère n'eſt Souverain, que parce

parce qu'il eſt Tibère. Les Ruſſes qui ſervirent ce Tyran, ſe partagèrent les biens des victimes.

SECTION XXXI.

Le Tzar avoit à ſa Cour un Prince de Kazan, nommé Tchapkon, qui avoit ſçu gagner ſon amitié. Ce Prince ambitieux, inſtruit des malheurs de ſa patrie, obtint du Tzar la permiſſion de s'y rendre pour y prendre ſa femme, ſes enfans, ſes richeſſes, & les tranſporter à Moskou : voilà le prétexte. Voici le but de ce voyage.

Arrivé à Kazan, Tchapkon trame une nouvelle conſpiration contre le Kan. La choſe étoit facile, Chik-Aléi n'avoit point d'amis; les Ruſſes & les Tatars le haïſſoient également. Il fut convenu entre les conjurés, que pour le perdre, on l'accuſeroit de trahiſon envers le Tzar; & les Ruſſes s'engagèrent à ſervir de témoins. Ceux-ci ſe rendirent à la nouvelle forteresſe de Sviagesk, informèrent les Voïévodes de la prétendue trahiſon, & ajoutèrent que ſi leurs dépoſitions pouvoient avoir beſoin d'un témoignage plus reſpectable, Tchapkon, dévoué au Tzar, les confirmeroit par le ſien. Le Kan fut jugé coupable ſur cette ſimple délation. Les Voïévodes le dénoncèrent, & Ivan lui ordonna de ſe rendre en toute diligence à Moskou avec toutes ſes troupes.

SECTION XXXII.

Chik-Aléi reçoit l'ordre & diſſimule. Il fait part aux principaux de la Ville de ſon départ prochain pour Moskou, & les invite à l'accompagner à Sviagesk, où il ſe propoſe de leur donner une fête avant de leur faire ſes adieux. La partie eſt acceptée, & Tchapkon fut le ſeul perſonnage qui reſta dans la Ville. Chik-Aléi arrive à Sviagesk, accompagné de cinq cents convives & de la plus grande partie de ſes troupes. Il ordonne qu'on en ferme les portes, & qu'on arrête tous ceux qui l'avoient ſuivi.

L'ordre eſt exécuté ; un arrêt de mort le ſuit ; quatre cents perſonnes curent la tête tranchée ; cent autres chargées de fers furent envoyées à Moskou pour ſervir de juſtification à la conduite de Chik-Aléi. Le Tzar regarda cette déférence comme une preuve de la fidélité du Kan.

SECTION XXXIII.

Dans ces inſtans critiques, la Renommée publie la perfidie de Chik-Aléi, & ſes nouveaux attentats contre l'hoſpitalité. C'eſt, diſoit-on, à Kazan où l'entraînent la cupidité, le pouvoir, & les derniers emportemens d'une fortune prête à expirer. De proche en proche, on ſe plaint que la Nature eſt également outragée par les Tatars & par les Ruſſes : on maudit Chik-Aléi & le Tzar. Cependant les Kazanois n'en dépouillent pas avec moins d'ardeur les richeſſes de leurs amis, de leurs parens & de leurs frères maſſacrés à Sviagesk. On crie qu'il s'eſt commis un crime atroce ; on en commet de nouveaux. On ſubſtitue la débauche aux inquiétudes. Nul préparatif de guerre, nul ſoin d'encourager le ſoldat, de ſe montrer ni d'agir pour la cauſe publique. Tels que ces animaux qui demeurent nonchalamment couchés tant qu'on leur fournit de la pâture, les Kazanois s'enivrèrent tant que l'eſprit de lait dura, & perdirent de vue le paſſé, le préſent, le futur. A cette joie déplacée, ſuccéderont bientôt des jours triſtes & funèbres, qui leur apprendront & leur feront ſentir que par-tout où la déſunion & la fauſſe ſécurité règnent, le danger eſt préſent. Ils n'avoient pu ſe ſoutenir pendant la proſpérité ; quelle étoit leur foibleſſe, préſentement que tous leurs appuis étoient écroulés ? L'ennemi contre lequel il falloit ſe précautionner étoit dans leur ſein, & maître de la Ville. Mais toujours effrayés de l'échec le plus récent, ils ne faiſoient rien pour ſe garantir du dernier des malheurs.

SECTION XXXIV.

Le Prince Chouiski & les Voïévodes de Sviagesk avoient reçu ordre du Tzar de conduire à Kazan la moitié de leurs troupes au départ de Chik-Aléi. Au lieu de partir ſans délai, ils n'envoyèrent que trois mille hommes avec la caiſſe & les munitions, & remirent leur départ au lendemain. Les trois mille hommes furent reçus à Kazan, & diſtribués en différens quartiers. Dès qu'ils furent diſperſés, on s'en rendit maître, & leur mort fut accompagnée des tortures les plus affreuſes. Cependant les Voïévodes ſe mirent en marche, & arrivèrent devant la Ville avec une lenteur peu ſéante à la guerre. Ils en trouvèrent les portes fermées. Tout le peuple étoit accouru ſur les remparts pour les braver en les accablant d'injures. Ils retournèrent honteuſement ſur leurs pas. Dans cette diſpoſition des eſprits, Tchapkon aſſemble les Tatars, leur propoſe d'élire à l'inſtant de nouveaux Chefs, d'abjurer la domination Ruſſe, & de ſe préparer à venger leurs injures. Dans un tems où les ſervices de la guerre civile ne pouvoient ſe payer trop tôt, il s'offrit pour Chef aux rebelles, & ſe crut le ſucceſſeur de Chik-Aléi : il ſe trouve par-tout des gens pour qui l'unique jour qui reſte a de l'attrait. Mais ce Kan d'un jour vit ſes fonctions expirer le lendemain. Les Kazanois perdent en délibérations le moment d'agir contre les Ruſſes; & comme dans toutes les affaires déſeſpérées, tout le monde commande, perſonne n'exécute, & toute la hardieſſe s'exhale en paroles. Tchapkon propoſe deux avis qui furent rejettés pour en ſuivre un mitoyen. On prit donc le parti toujours le plus mauvais dans le danger, en ne donnant aſſez ni à la hardieſſe, ni à la prudence. Il fut réſolu, dans l'aſſemblée tumultueuſe, d'offrir le Trône à Jédiguer, fils de

Kaẓim, Souverain d'Aſtrakan. Telle fut l'influence de la jalouſie au milieu de l'embraſement de la guerre.

SECTION XXXV.

1552.

Jédiguer ne balança pas à accepter le trône qu'on lui offroit : il ſe mit en marche à la tête de dix mille de ſes ſujets. Le Kan de Krimée lui fournit un renfort, & s'engagea à faire une diverſion en ſa faveur, ſi les Ruſſes qui étoient en marche, oſoient l'attaquer. Ceux-ci, commandés par le Tzar, s'avançoient vers Kazan. En précipitant leur marche, ils pouvoient prévenir Jédiguer, qui balançoit encore ſur la route à prendre pour les éviter. Tant de milliers de combattans, de cavaliers bien montés & de ſoldats d'élite, avec un tel chef, pouvoient même devenir les aggreſſeurs. Mais Jédiguer préféra de gagner l'ennemi de vîteſſe, à la déciſion d'une bataille : il prend des chemins dérobés, & arrive ſans obſtacle à Kazan : il s'y renferme avec trente mille hommes d'élite. Deux corps, l'un Nogaï, l'autre Tchérémiſſe, reſtent en dehors, & ſe mettent en embuſcade dans un bois voiſin, pour fondre ſur les Ruſſes & les charger en queue, lorſque les aſſiégés feroient des ſorties pour les attaquer de front. Le ſignal convenu étoit de déployer un grand étendart, placé ſur la plus haute tour de la ville. C'eſt ici le lieu de donner en peu de lignes, l'hiſtorique de la capitale du royaume de Kazan.

SECTION XXXVI.

Kazan eſt bâtie ſur une montagne, dont le pied eſt arroſé par la Kazanka ; elle eſt entourée d'une prairie vaſte. Le mot *Kaẓan* ſignifie, en langue Tatare, un *chaudron*. Les Tatars rapportent que l'évènement ſuivant fit donner ce nom à la ville. » Un domeſtique du Kan Altin-Bek, qui en eſt le fondateur, laiſſa

» tomber un chaudron dans la petite rivière qui arroſe cette » contrée, & que ce petit accident fit nommer Kazanka la rivière, » & Kazan la nouvelle ville «. Quoi qu'il en ſoit de cette étymologie, le territoire de Kazan étoit une dépendance de la Bulgarie en 1395. Un corps de troupes Ruſſes s'en empara ſous le règne de Vaſili Démitriévitz. Le Kan y périt avec ſa famille & ſes ſujets : la ville reſta inhabitée pendant quarante ans.

Sous le règne de Vaſili Vaſiliévitz, le Kan Oulou-Akmet chaſſé de ſes Etats par Jédiguer, obtint du Prince de Moskou la permiſſion de s'établir ſur le territoire de Kazan. Akmet éleva une nouvelle ville ſur les ruines de l'ancienne. Cette permiſſion eut des ſuites funeſtes pour la Ruſſie : on a vu les guerres & les malheurs qui en réſultèrent. Kazan fut priſe une ſeconde fois par les Ruſſes en 1487. Le Tzar Ivan Vaſiliévitz I y plaça Makmet-Amin, & eut lieu de s'en repentir. Ivan Vaſiliévitz II va l'aſſiéger, & s'en empare une troiſième fois.

SECTION XXXVII.

A peine Ivan arrivoit-il devant Kazan, que ſes troupes diſperſées dans la plaine, furent ſurpriſes par une double attaque. Pris ſur le tems, effrayés de ce début, les Ruſſes, encore ſans retranchemens, fuirent, abandonnant leur artillerie. La nobleſſe de Mourom fit bonne contenance, & ſon exemple arrêta les fuyards. Les aſſiégés furent repouſſés avec perte, & contraints de rentrer dans la ville. Ce premier échec ne les découragea pas. Pendant trois ſemaines, les Ruſſes éprouvèrent chaque jour de nouvelles ſorties & des pertes nouvelles, que les fatigues & la diſette augmentoient chaque jour. Des diſpoſitions plus ſages en imposèrent aux Nogaïs & aux Tchérémiſſes, qui coupoient les paſſages : le Tzar détacha différens corps, qui ſe répandirent dans les campagnes, & ramenèrent avec eux l'abondance dans le camp.

Le Tzar ſe ménageoit moins que le ſimple ſoldat : il étoit préſent par-tout ; il dirigeoit & l'artillerie & les travaux ; il faiſoit élever des terraſſes pour atteindre à la hauteur des murs, & mettre les aſſaillans de niveau avec la plate-forme de la citadelle. Les canons élevés ſur ces terraſſes foudroyoient la ville, tandis que le feu continuel des mouſquets détruiſoit les habitans : il n'y avoit de ſûreté ni dans les rues, ni dans les maiſons. Un Médecin, Ingénieur, fit creuſer des mines ſous les murs. La ville manqua d'eau ; tous les ſecours lui furent interceptés. Le travail des mineurs fut achevé le ſix d'Octobre ; & le Tzar ordonna un aſſaut général à l'inſtant même où les mines auroient joué. Les mineurs devoient mettre le feu aux poudres, à l'inſtant où le Diacre liſant l'Evangile, prononceroit ces mots : *Il n'y aura qu'un troupeau & qu'un Paſteur.* Le Diacre donne ce ſignal terrible ; les mines font leur exploſion. La terre tremble au loin, les murs croulent ; le Tzar ordonne l'aſſaut. Cette entrepriſe, dit-il, va mettre fin aux travaux & aux dangers de tant de combats : il étoit trop tard pour entendre à une capitulation ; tout délai étoit ſuſpect, comme un obſtacle à la victoire. D'ailleurs, ſi une défaite conduit à la mort, un accommodement y conduiroit de même. La différence eſt pour les Tatars, de périr avec courage, ou d'expirer dans l'opprobre au milieu des inſultes. Voilà ce que devoient penſer & dire les aſſiégés. Les Ruſſes ſe rendent maîtres des brèches, mais la réſiſtance eſt auſſi vigoureuſe que l'attaque : des deux côtés la bravoure & l'induſtrie croiſſent avec les périls. Pouſſés par les Ruſſes, repouſſés par le déſeſpoir, les Tatars ſe font des armes de tout ce qui ſe préſente ſous la main : des monceaux de morts leur ſervent de retranchemens ; les flèches, l'arme blanche, l'eau bouillante, les pierres, les poutres, les tiſons enflammés, remplacent le feu des mouſquets. Perſonne ne commande, chacun prend l'ordre de ſoi-même. Placés ſur les murs des jardins, ſur les toits des

maiſons, les aſſiégés accablent les aſſaillans de traits & de tuiles. On expire également & ſur les tours, & ſur les parapets; il ſe livre cent combats avec des ſuccès différens; à chaque pas une attaque. Chaque maiſon eſt un fort, chaque rue un champ de bataille. Par-tout le fer, la flamme, le carnage: par-tout les gémiſſemens, les cris du déſeſpoir, les horreurs d'une ville priſe d'aſſaut. Mais ici les femmes le livrent ou le ſoutiennent. Ce n'eſt ni la tendreſſe maternelle, ni les liens du ſang qui les appellent au combat; c'eſt la guerre. Leur fureur ſurpaſſe celle des hommes. La partie la plus forte de la Ville étoit le Palais du Kan: les Ruſſes s'en approchent, après avoir arroſé de leur ſang les routes funèbres qui y conduiſent. Ils attaquent ce *Palladium*, & rien ne coûta plus à forcer: Jédiguer, à la tête des plus braves, le défendoit comme ſa dernière eſpérance; c'eſt ce qui donnoit une nouvelle activité aux Ruſſes, qui eurent pour eux la fortune & la victoire. Jaloux de ſa gloire juſqu'au dernier ſoupir, Jédiguer, malgré ſes bleſſures, fait face à l'ennemi, même en périſſant; il ne veut ni jetter ſes armes, ni demander quartier: entouré d'un petit nombre de braves réſolus de périr avec lui, on alloit le mettre à mort lorſque le Tzar arriva.

L'ignominie de la fin de Vitellius avoit éteint la compaſſion, & le peuple l'outragea après ſa mort, avec la même baſſeſſe qu'il l'avoit loué pendant ſa vie. Le courage de Jédiguer excita la pitié & l'admiration d'Ivan. Tandis que les Chefs Ruſſes étoient actifs à ſouffler le feu de la guerre dans le cœur des ſoldats, le vainqueur modéroit la victoire. Loin d'inſulter, par l'orgueil & la cruauté, au malheur & à la déſolation de Kazan, il ſembla plaindre Jédiguer en lui donnant des fers. Les Ruſſes, ivres de ſang & de carnage, oublièrent, pour la première fois, les dépouilles des vaincus. Mais ce jour de calamité fut témoin de la débauche effrénée au milieu des combats, des bleſſures, des monceaux de

cadavres, des ruiſſeaux de ſang; de toutes les paſſions du luxe dans l'oiſiveté, de toutes les horreurs de la guerre dans une place livrée à l'ennemi le plus féroce.

C'eſt ainſi que dans la fureur des vengeances, ou dans ce qu'on appelle le *droit de la guerre*, les hommes exercent ſur les hommes ces barbaries que nous exerçons de ſang-froid ſur les animaux. Les faits que nous venons de rapporter méritent d'autant plus de croyance, que non-ſeulement ils ſont rapportés dans l'Hiſtoire du Tzar Ivan Vaſiliévitz, juſqu'à l'année qui ſuivit la conquête de Kazan, mais encore qu'ils s'accordent avec le rapport du Prince Kourbskii, préſent au ſiége de Kazan, & témoin d'une grande partie des faits qu'il rapporte.

SECTION XXXVIII.

La priſe de Kazan va vuider pour toujours la longue querelle entre les Ruſſes & les Tatars conquérans. Le ſuccès des armes d'Ivan entraînera tout le reſte. Quoique les vaincus conſervaſſent tout l'extérieur de la ſoumiſſion, le Tzar redoutoit les effets de leur haine ſecrette. Pour les contenir, il diſtribua ſes troupes victorieuſes, avec défenſe d'aigrir mal-à-propos les vaincus. Les Hiſtoriens rapportent qu'Ivan, en rendant grace au Seigneur de la conquête qu'il venoit de faire, dit à ſes Boyari & à ſes Voïévodes: » Dieu enfin m'a fortifié contre vous «.

On a dit que, pour ſervir de modèle aux Rois & aux Conquérans, il ne manquoit à Henri V que le droit de régner & de conquérir. Ivan avoit l'un & l'autre droit; il ne faiſoit ici que recouvrer les débris de la Couronne de ſes aneêtres. Henri, au contraire, n'avoit aucune délicateſſe de conſcience ſur l'uſurpation des couronnes des autres, & cependant il eſt regardé comme le Héros de l'Angletrre. Il mérita des applaudiſſemens dont la vertu rougiroit. Ceux que le Tzar mérita dans cette occaſion, ſont

ſont honneur à l'homme. Il rendit à Jédiguer tous les honneurs dus à ſon rang, & il en fit ſon ami dès qu'il eut reçu le baptême. Quel contraſte entre cette conduite & celle des conquérans du Mexique! Les malheurs de Montézuma ſont connus, & ſes deſcendans ont à peine de quoi vivre. On ne leur a conſervé que cinq mille piaſtres de penſion, & le droit d'avoir des gardes, que leur pauvreté ne leur permet pas d'entretenir. Revenons à Ivan. Il établit des impôts, prit les meſures propres à conſerver ſa conquête, & ſe rendit à Moskou.

SECTION XXXIX.

La renommée qui publia les malheurs de Jédiguer, en reſpectant ſon courage, abattit celui d'Abdoul, Souverain d'Aſtrakan. Perſuadé que la ſoumiſſion rendroit ſon joug plus léger, il envoya *Iſchim* en qualité d'Ambaſſadeur au Tzar, pour le reconnoître comme ſon Souverain. Cet hommage fut payé d'un retour; Ivan lui accorda ſon amitié en le prit ſous ſa protection. Abdoul ne fut pas long-tems allié de la Ruſſie : il mourut, & il eut pour ſucceſſeur Emourgéi, qui, ſuivant l'exemple de ſon prédéceſſeur, ſe reconnut tributaire d'Ivan. On verra bientôt comment, devenu infidèle par inconſtance, ce Tatar manqua de l'habileté qu'exige la perfidie.

SECTION XL.

Nous avons donné l'hiſtorique du Royaume de Kazan : la conquête de celui d'Aſtrakan eſt accompagnée de détails qui méritent d'être rapportés. Le Royaume d'Aſtrakan formoit anciennement cette vaſte portion de la Tatarie, qui porta d'abord le nom de Kiptchak, à l'honneur du fils d'un Général, que ſa mère mit au monde dans le creux d'un arbre. (Voyez Hiſtoire des Tatars, Section IV.) Kiptchak fut enſuite nommé Nogaia.

Il établit ſa réſidence à Tmoutarakan, ou Adſchi-Tarkan, dont les Ruſſes ont fait Aſtrakan. Elle étoit ſituée à une lieue & demie plus haut que la Ville qui porte le même nom, & qui eſt bâtie dans une Iſle appellée *Saïtchi*. La largeur du Volga eſt dans cet endroit de 324 ſagènes ou toiſes Ruſſes. Les ruines de Tmoutarakan ſubſiſtent encore.

On a vu dans le premier volume de cette Hiſtoire, que Jaroſlaf Volodimirovitz & ſon frère Meſtiſlaf réunirent leurs forces contre le Prince de Tmoutarakan, & finirent leurs hoſtilités par contracter une alliance avec lui. Ce fait hiſtorique prouve deux choſes : la première, que les prétentions de la Ruſſie datoient de plus loin que du règne d'Ivan Vaſiliévitz II : la ſeconde, que Tmoutarakan a exiſté, & que ce ſont les Ruſſes qui ont changé la dénomination d'Aſchi-Tarkan en celle d'Aſtrakan. Adſchi-Tarkan eſt un mot de l'ancienne langue Turque, qui ſignifie, *Un Pélerin de la Mecque a donné la liberté*. La Tradition dit à ce ſujet : » Qu'un noble Tatar » venant de la Mecque, arriva dans cette contrée, lorſqu'on » travailloit à poſer les fondemens de la nouvelle Ville ; & qu'en » mémoire de cet évènement, il *rendit* la liberté à quelques-uns » de ſes eſclaves « : nous diſons rendit, parce que le don de la liberté ne peut être qu'une reſtitution. Ce fut auſſi le vœu des Tatars pour la conſervation de la leur, qui fit donner le nom d'Adſchi-Tarkan à la ville nouvelle. Il ſuit de-là, qu'Aſtrakan avoit été une portion de l'Empire de Ruſſie, long-tems avant qu'Ivan la ſoumît de nouveau. Les archives de cette Ville rapportent » : Que Meſtiſlaf Volodimirovitz fit conſtruire une Egliſe » en pierres à Tmoutarakan «. En effet, ce ne fut qu'en 1237 que les Ruſſes perdirent le Royaume d'Aſtrakan, à l'époque même où Batou-Sagin ravagea la Ruſſie, & répandit ſes Tatars ſur les rives du Volga. Deux cents quinze ans s'écoulèrent avant que ce Royaume rentrât ſous la poſſeſſion de ſes anciens Maîtres.

Il devoit y rentrer ſous Ivan Vaſiliévitz II : le préſage le plus ſiniſtre & le plus infaillible pour les Tatars, étoit leur dégénération. Celui qui a oſé dire *que les habiles ſcélérats réuſſiſſent par leurs vices, comme les gens de bien par leurs vertus*, a prononcé un blaſphême qui ſert de texte aux méchans.

SECTION XLI.

1553.

On a vu (Section XXXIX) qu'Abdoul-Akman s'étoit rendu tributaire du Tzar, & que pluſieurs Chefs de ſa nation, dont pluſieurs même étoient du ſang royal, entrèrent au ſervice d'Ivan. Emourgéi, que les Tatars nomment *Emtourtſchéï*, fut le ſucceſſeur d'Abdoul, & rendit hommage au Tzar. L'hommage n'étoit pas ſincère. Emourgéi reçut auſſi mal l'Ambaſſadeur de Ruſſie, qu'Ivan avoit bien accueilli le ſien. Ce mauvais procédé fut le germe de la guerre qui eut lieu peu de tems après. Mais voyons groſſir l'orage. Iſmaël Myrſa, & quelques autres Princes Tatars Nogaïs, ſe plaignirent au Tzar, des offenſes & des injuſtices qu'Emourgéi leur faiſoit éprouver. Leurs députés étoient chargés d'implorer l'aſſiſtance d'Ivan contre un ennemi commun, & de l'aſſurer qu'ils le ſeconderoient de leurs perſonnes & de toutes leurs forces, s'il vouloit ſe rendre dans le Nogaïa avec une armée. Ivan ſe prêta volontiers aux inſtances des Tatars, à condition que s'il parvenoit à ſoumettre le Royaume d'Aſtrakan, Iſmaël Myrſa lui enverroit à Moskou ſon fils en ôtage, & que lui, Iſmaël, paſſeroit le Jaïk, pour attaquer le Prince Iſoup qui retenoit priſonnier un Envoyé Ruſſe. Ces conditions ayant été acceptées, le Tzar envoya une forte armée contre Aſtrakan. Les Ruſſes, informés qu'à leur approche Emourgéi avoit abandonné ſa Capitale, s'y rendirent en diligence. Les habitans leur en ouvrirent les portes, & cette priſe de poſſeſſion ne coûta pas une goutte de ſang.

SECTION XLII.

Emourgéi ne s'étoit éloigné d'Aſtrakan que de huit verſtes ; il avoit établi ſon camp dans une poſition avantageuſe. Les Ruſſes vont l'y attaquer ; le Tatar fuit à leur approche, ils reſtent maîtres du champ de bataille. Après cette expédition, ils reviennent ſur leurs pas, rentrent dans la ville, tiennent conſeil, & proclament Derviſch-Alé, Roi d'Aſtrakan. Les habitans prêtèrent deux ſermens de fidélité ; l'un au Tzar, l'autre au nouveau Souverain qu'on venoit de leur donner.

SECTION XLIII.

Après avoir rétabli l'ordre, & laiſſé une forte garniſon dans Aſtrakan, l'armée Ruſſe ſe partagea en différens corps, qui furent à la pourſuite d Emourgéi : ils eurent le bonheur d'atteindre une petite troupe de Tatars qui eſcortoit l'argent & les effets précieux du Kan. Après s'être emparé du tréſor, les priſonniers leur apprirent que le Serrail de leur Prince étoit dans les environs de Syſmoſchag : le rapport ſe trouva juſte : quatre Reines furent priſes avec leurs familles. Emourgéi avoit gagné le large : il avoit traverſé les marais de Moſchag, pour ſe rendre à Karaboulat avec toute la nobleſſe d'Aſtrakan & un gros corps d'armée. Les Ruſſes le pourſuivent, l'atteignent, l'attaquent, ſe rendent maîtres une ſeconde fois de ſon camp. Peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les mains de l'ennemi ; mais il eut le bonheur de ſe ſauver vers le lac Béloé, & de-là à Azof avec vingt des Tatars qui lui étoient le plus dévoués. Les Ruſſes avoient beau jeu. Des ſoldats tremblans, un Chef tout hors de lui-même, ne ſachant plus ſe ſervir de ſes oreilles ni de ſa langue, ni ſuivre les conſeils des autres, ni énoncer les ſiens, allant, venant, ſelon les clameurs de l'ennemi, ordonnant ce qu'il avoit défendu, défendant ce qu'il

venoit d'ordonner. Avec les foibles, l'audace lui tenoit lieu de déguiſement; il étoit lâche, même devant ſes égaux. Sourd aux conſeils vigoureux, il ne parloit de guerre qu'au milieu des feſtins; & ſes ſoldats licentieux n'étoient que les meſſagers de ſes débauches.

SECTION XLIV.

La défaite d'Emourgéi & la priſe d'Aſtrakan, conſomment la ruine des Royaumes Tatars. S'ils euſſent eu des fortereſſes & des troupes diſciplinées, une journée ne décideroit pas de leur fortune. Les Etats qui n'ont d'autres défenſes que des armées, dépendent autant du haſard, que du Prince qui règne. Les conquêtes de pluſieurs ſiècles ſe perdent dans quelques heures, & la ſûreté du vainqueur ne dure pas plus que le tems qui eſt entre le combat & la victoire: ce tems eſt en raiſon de la diſtance du bonheur au malheur, qui rarement ſont éloignés l'un de l'autre. Mais, dira-t-on, la guerre a ſa ſource dans les paſſions des hommes, & les paſſions naiſſent & ne meurent qu'avec eux: il y aura donc toujours des guerres, même ſans fortereſſes & ſans troupes diſciplinées. L'objection n'eſt pas ſans réplique: il y aura toujours des guerres tant que la ſaine politique ne ſera pas d'accord avec la morale, & que de concert elles ne tempéreront pas ce déſir inſatiable d'autorité & de richeſſes. Mais les lumières acquiſes rendent déjà les guerres moins fréquentes & moins deſtructives; & c'eſt un grand pas de fait en faveur de l'humanité. Les lumières, en éclairant l'eſprit & le cœur, adouciſſent les mœurs des guerriers; & la ſenſibilité qui modère l'effervescence de la paſſion de la gloire, influe ſur le caractère de ſes héros. On ne ſauroit donc trop éclairer les hommes ſur les dangers & les malheurs qui précèdent, qui accompagnent, qui ſuivent le déſir de la gloire. La guerre la plus heureuſe n'eſt qu'une glorieuſe calamité; elle appauvrit l'état, elle énerve les loix, elle dépeuple les provinces, elle

nourrit mille abus deſtructeurs; elle affoiblit l'Empire qu'elle étend: Si une paix bien conduite, ſi une adminiſtration vigilante, ſi des ſoins paternels ne réparent les maux qu'elle a faits, le plus beau monument de la gloire de l'Etat, eſt le premier ſignal de ſa décadence.

Lorſque l'Empereur Vou-Ti voulut éloigner les Huns des frontières de la Chine, le Mandarin Goéi-Siam oſa lui faire les remontrances qui ſuivent. » Vouloir appaiſer les troubles de l'Empire » par la force des armes, c'eſt une guerre de juſtice; la victoire » l'accompagne. S'oppoſer vigoureuſement à l'ennemi injuſte, » c'eſt une guerre de néceſſité; le ſuccès la couronne. Prendre » les armes ſans cauſe importante & par haine, c'eſt une guerre » de folie & de fureur; on court de grands dangers. Envahir les » Etats d'autrui pour s'enrichir de ſes dépouilles, c'eſt une guerre » d'avarice & de cupidité, dans laquelle on ne réuſſit pas. Une » guerre d'ambition & d'orgueil, dont les ſuites ſont toujours » fâcheuſes, eſt celle qu'on entreprend pour acquérir de la gloire, » illuſtrer ſa famille, & faire trembler ſes voiſins. La plus dange- » reuſe de toutes les maladies du cœur, eſt l'amour d'une pareille » célébrité. Ce ſont là autant de maximes fondées ſur les décrets » du Ciel. Aujourd'hui les Tatars recherchent la paix; ils nous » rendent ce qu'ils nous ont pris; ils laiſſent nos frontières tran- » quilles; ils ne nous conteſtent que le pays des Igours. J'apprends » que Votre Majeſté veut envoyer ſes Généraux pour le conquérir: » quel nom peut-on donner à cette guerre? L'état eſt rempli de » déſordres, les peuples de vos frontières ſont vexés & miſéra- » bles, le paſſage de vos troupes achèvera de les accabler. Que vos » armes ſoient victorieuſes, ne ſera-ce pas toujours un ſujet de » deuil? Les plus corrompus ont le plus de force pour ſuſciter le » trouble & la diſcorde; mais la paix & la tranquillité ſont l'ou- » vrage de la vertu. C'eſt pour rendre la vôtre inutile que l'on

» vous conſeille la guerre. Les méchans ſe hâtent d'appliquer de » toutes leurs forces à leur objet, l'inſtrument qui peut les ſervir: » ils ſont plus noirs encore dans les deſſeins qu'ils inſpirent, que » dans ceux qu'ils exécutent, par la raiſon que les riſques, l'odieux, » & la peine de l'exécution les arrêtent, tandis que dans le conſeil » il y a moins d'inconvénients pour eux à lâcher le frein à leurs » vices. J'ai dit : mon cœur eſt ſatisfait; vous pouvez diſpoſer » de ma tête «.

L'Empereur ne diſpoſa que de ſon amitié, de ſon eſtime, & de la place de premier Miniſtre en faveur de ce bon Mandarin.

SECTION XLV.

1555.

A la nouvelle de la conquête d'Aſtrakan, les Tatars qui s'étoient tenus cachés juſqu'alors ſe montrèrent, & ceux qui étoient diſperſés ſe réunirent en un corps. Perſonne n'exhortoit à ſoutenir le parti d'Emourgéi : beaucoup engageoit à le quitter: il étoit vil & tyran. C'étoit à qui paſſeroit le plutôt du côté du Vainqueur, pour s'aſſurer de ſes bonnes graces. L'unique combat fut déſormais pour choiſir des Députés & les dépêcher au Général victorieux. La députation fut bien reçue: on indiqua un jour auquel tous ceux qui vouloient être compris dans le pardon accordé, devoient ſe rendre à Aſtrakan. On vit arriver à la tête des Députés les Princes *Irakleſch*, *Iſchim* & *Ali*, accompagnés de leurs familles, & ſuivis de leurs ſujets. *Enhouvat-Azéy* & trois mille cavaliers, cinq cents Mourza & ſept mille Tatars noirs vinrent ſe ſoumettre, & jurèrent ſolemnellement de ſe reconnoître à perpétuité, eux & leurs deſcendans, ſujets de la Ruſſie; de payer au Tzar une redevance annuelle de quatre mille roubles, & de ne recevoir à l'avenir d'autres Souverains que ceux qui ſeroient choiſis ou confirmés par lui. Cette négociation fut

terminée par l'échange mutuel des priſonniers de guerre, & par la promeſſe de la part des Nobles Tatars de s'établir à Aſtrakan, & de reléguer les gens du commun dans les campagnes. Quelques petits corps de ſoldats s'obſtinoient pour Emourgéi, juſqu'à ce qu'enfin leurs Chefs, déſertant le camp pour paſſer du côté du plus fort, diſpensèrent les obſtinés de la honte d'une trahiſon. Après avoir donné à la fortune les premiers tranſports de la joie, les Ruſſes comprirent que c'eſt à la prudence, à la ſageſſe dans les démarches à conſommer la victoire. L'armée victorieuſe fit ſes diſpoſitions, & retourna à Moskou, où elle arriva heureuſement au mois d'Octobre ſuivant. Quant à Emourgéi, les facultés de ſon ame étoient tellement engourdies à Azof, qu'il ne ſe ſeroit pas ſouvenu d'avoir été Roi, ſi les autres l'avoient oublié.

Dans cette année ſi glorieuſe pour Ivan, une nouvelle route s'ouvrit au commerce de Ruſſie. Des Anglois entrèrent dans la Dvina, qui a ſon embouchure dans la mer Glaciale; ils furent conduits à Moskou, & le Tzar reçut ces Commerçans avec autant de diſtinction que s'ils euſſent été des Ambaſſadeurs.

SECTION XLVI.

Nous croyons devoir faire ici mention d'un évènement qui ſuivit la conquête des Royaumes Tatars, pour ne plus revenir ſur cet objet. Sélim II, Empereur des Turcs, voyant avec jalouſie l'accroiſſement de la Puiſſance Ruſſe, réſolut d'arracher Aſtrakan de leurs mains, & de l'attaquer par terre & par mer. Les forces deſtinées à cette expédition conſiſtoient en cinq mille cavaliers Turcs & trente mille Janiſſaires. Trois cents galères firent voile de Conſtantinople vers Azof. Elles avoient à bord cinq mille Janiſſaires, trois mille pionniers, un grand nombre de Tatars, & quantité d'outils propres à remuer la terre. Les galères devoient

remonter

remonter le Don depuis Azof, & dès qu'elles ſeroient parvenues à l'endroit où ce fleuve ſe rapproche le plus du Volga, les travailleurs avoient ordre de creuſer un canal de communication entre les deux fleuves, pour faciliter aux Turcs un paſſage de la mer Noire dans la mer Caſpienne. Ce plan d'expédition étoit ſagement concerté: Sélim, maître d'Azof, avoit un grand intérêt à s'emparer d'Aſtrakan & à faire creuſer ce canal. L'entrée de la mer Caſpienne lui procuroit celle de la Perſe par le nord de ce Royaume. L'armée de terre, après une marche très-pénible, arriva enfin à Azof: Guéréi, Kan des Tatars de la Krimée, s'y rendit avec ſes trois fils à la tête de ſes troupes. Après un repos de dix jours, l'armée réunie ſe mit en marche. Elle traverſa les Steppes du Kouban, du Kouman, & arriva le 5 Septembre 1569 devant Aſtrakan, dont elle fit la circonvallation. La flotte qui étoit entrée dans le Don, aborda à l'endroit même où devoit commencer le canal entre les deux fleuves. Déja les pionniers avoient mis la main à l'œuvre, lorſque leurs travaux furent interrompus par le Général Pierre Séméonovitz Sérébrianoï, qui venoit de Moskou à la tête d'une armée pour ſecourir Aſtrakan. Il tomba ſur les Turcs & les défit. Un petit nombre de fuyards portèrent à Azof la nouvelle de cet évènement malheureux.

Aſtrakan étoit aſſiégée par les troupes de terre. Sa garniſon, qui comptoit plus ſur ſon courage que ſur le nombre, préféra de faire une ſortie vigoureuſe pendant la nuit, au tourment de flotter entre la crainte & l'eſpérance. La ſortie réuſſit à ſouhait: les aſſiégés tuèrent pluſieurs milliers d'ennemis, & la garniſon rentra dans la place preſque ſans pertes. L'armée Turque inſtruite du ſort de la flotte, & conſternée de la perte qu'elle venoit de faire, tomba dans le découragement. L'hiver approchoit, les vivres tiroient à leur fin, & la crainte d'une famine fit renoncer aux projets de conquêtes. Les Tatars, diſperſés dans le pays

d'Aſtrakan, étoient plus portés pour les Ottomans que pour les Ruſſes, & tâchoient de ranimer leur courage abattu. Ils s'étoient offerts de leur procurer des vivres, & ils manquèrent de parole. Les Turcs furent obligés de détruire tous les retranchemens qu'ils avoient formés, & de ſe retirer ſans avoir obtenu le plus léger ſuccès. Ces Tatars voyant qu'ils n'avoient plus rien à eſpérer des Turcs, & voulant rendre leur défection envers les Ruſſes moins puniſſable, conſeillèrent à l'armée Ottomane de paſſer par la Steppe de Moſchav, comme étant la route la plus courte & la plus facile pour ſe rendre à Azof. Ce funeſte conſeil occaſionna la perte des Turcs; ils furent détruits par la fatigue, le froid & la diſette. Trois milles hommes ſeulement retournèrent à Conſtantinople. Cette malheureuſe expédition fut ſuivie de la célèbre bataille de Lépante, dans laquelle *Halî Baſſa* fut tué avec près de 35,000 hommes. Cette victoire jetta la conſternation dans Conſtantinople, & hâta la paix avec les Vénitiens. Sélim, pour oublier ſes revers, ſe plongea dans la débauche juſqu'à ſa mort.

Depuis cette époque, le Royaume d'Aſtrakan jouit d'une longue tranquillité. Mais elle fut troublée, en 1669, par les ravages du rebelle Stenko-Razin, dont nous parlerons dans l'hiſtoire des Koſaques. Revenons au Vainqueur des Tatars.

SECTION XLVII.

1555.

En cette année, le Kan de Krimée, qui avoit vu d'un œil tranquille la chûte des Royaumes Tatars, eut l'imprudence d'entrer en Ruſſie avec une armée de cinquante mille hommes, plus diſpoſés à fuir qu'à combattre. Suivis de près, atteints par les Ruſſes, il fallut en venir aux mains, ou périr ſans combat. La néceſſité ſuppléa à la bravoure; ils firent face à l'ennemi. L'action dura deux jours entiers, & le carnage autant. La perte

fut égale des deux côtés; mais la victoire, long-tems disputée, se décida pour les Russes.

SECTION XLVIII.

1556.

Gustave Vaza, Sigismond Auguste, & Gothard Kettler, Grand-Maître de l'Ordre des Chevaliers Porte-glaives, étoient contemporains d'Ivan. Gustave étoit une de ces grandes ames que la Nature forme si rarement avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Né pour l'honneur de la Nation & de son siècle, il avoit eu, comme Ivan, le malheur pour premier maître. Christiern II, Roi de Danemarck, s'étant emparé de la Suède en 1518, le fit enfermer dans les prisons de Copenhague. Gustave, qui s'échappa, erra long-tems dans les montagnes de la Dalécarlie, fut volé par son guide, & se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses avantures, il vint à bout de soulever les Dalécarliens. Sa taille avantageuse & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se montroit. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive, qu'elle étoit sans art. Il se mit à la tête des Dalécarliens, chassa le barbare Christiern, reprit Stockholm, fut élu Roi en 1523, & fit connoître aux nations étrangères de quel poids la Suède pouvoit être en Europe. Son génie formoit des entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes: son courage infatigable le faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce; vertueux autant qu'un Chef de parti peut l'être. Du moins il n'eut point de vices, & s'il eut des défauts, de grands talens les firent oublier. Tel étoit Gustave Vaza.

Sigismond Auguste avoit sçu captiver l'amour & l'estime de

ſes ſujets. Ennemi juré de la flatterie, il la regardoit comme une offenſe : plus lent à concevoir un projet qu'Ivan & Guſtave, il réparoit par la promptitude de l'exécution le tems qu'il avoit employé de trop à la préparer. Habile à ramener les eſprits à ſon ſentiment, il ſe ſervoit de cette inſinuation douce qui fait croire aux autres qu'on défère à leurs avis. Dans un tems où l'ignorance ſembloit être l'apanage de la grandeur, il avoit un goût décidé pour les Sciences & les beaux Arts qu'il protégeoit. Brave, il ſavoit vaincre, & éviter les dangers pour n'être pas vaincu. Sa prudente lenteur dans les opérations de la guerre le fit appeller *le Roi du lendemain.* Ce fut dans ce Prince que s'éteignit la race des Jagellons, qui avoit occupé le Trône pendant 186 ans.

SECTION XLIX.

Les Livoniens, qui avoient à redouter le voiſinage de deux ennemis puiſſans, de Sigiſmond & d'Ivan, engagèrent Guſtave Vaza à rompre la paix de ſoixante-dix ans qu'il avoit conclue avec les Ruſſes en 1537. Il la rompit, & fit mettre le ſiége devant la ville d'Orechek. Les Ruſſes vinrent à ſon ſecours. Les Suédois furent obligés de lever le ſiége & de ſe rembarquer. Les Ruſſes prirent ſur eux un vaiſſeau monté de 160 hommes, & s'avancèrent enſuite vers la Finlande. Ils ne rencontrèrent aucun obſtacle juſqu'à Vybourg, & ravagèrent les campagnes avec impunité. *Puffendorf* dit » que Sigiſmond offrit à Guſtave » d'entrer en alliance contre les Moskovites, en lui promettant » de ménager tellement les villes Anſéatiques pendant cette » guerre, qu'elles ne le troubleroient aucunement : qu'enſuite » Guſtave marcha vers la Finlande avec une puiſſante armée, & » demeura en campagne, tant dans la même année que dans la » ſuivante. Mais voyant que ni les Livoniens, ni les Polonois » n'attaquoient de concert les Moskovites, ſuivant l'alliance faite

» entr'eux, Guſtave fit la paix & s'en retourna en Suède «. Ici les Hiſtoriens Ruſſes ne ſont pas d'accord avec Puffendorf : ils prétendent que l'armée Suédoiſe livra une bataille, & que les Ruſſes remportèrent une victoire complette.

SECTION L.

Le Tzar irrité contre les Livoniens, qui avoient occaſionné la rupture entre la Suède & la Ruſſie, réſolut de s'en venger : il chercha un prétexte, & le trouva dans le droit litigieux que ſes ancêtres avoient eu ſur la Livonie & l'Eſtonie. Il remontoit au onzième ſiècle, à la fondation de Dorpat par Jouri Jaroſlavitz. Il ſuppoſa encore que les Chevaliers Porte-glaives, Souverains de cette contrée, s'étoient rendus tributaires de la Ruſſie. Le ſeul droit d'Ivan ſur la Livonie, étoit le droit de la force ; & le motif de la guerre qu'il alloit entreprendre, étoit l'ambition. Par-tout les fantaiſies des Princes ou des Miniſtres, les petites intrigues, les vaines étiquettes, les haines nationales, les intérêts illuſoires de commerce & d'ambition, ſont des prétextes de guerre ou des objets de négociations. Voilà ce qui conſume les forces ſans décider les querelles. Les racines de l'arbre qui porte les pommes de diſcorde, ne ſont dans le principe que des filets délicats ; mais en peu de tems leur *chevelu* devient un *cable*, & il faut du fer pour le couper. La conduite d'Ivan va nous en offrir la preuve.

Wilhelm Furſtemberg étoit Grand-Maître des Chevaliers de Livonie : Ivan lui demande cinquante années d'arrérages dus aux Souverains de Ruſſie. Furſtemberg refuſe, Ivan marche à la tête d'une armée formidable. Elle étoit compoſée de toutes les forces de Novogorod & de Mourom ; de deux corps de troupes légères, l'un Tatar, l'autre Koſaque du Don, commandés chacun par leurs Chefs. Les territoires de Dorpat & de Riga furent dévaſtés,

& les ravages s'étendirent à plus de ſoixante lieues. Les Ruſſes ſe partagèrent le butin, & vendirent les priſonniers aux Tatars. Les malheureux implorèrent la clémence du Tzar : ſon cœur n'étoit pas encore fermé à la pitié ; il leur accorda une trève de ſix mois, pendant laquelle on négocia la paix. Sa concluſion étoit prochaine, lorſque les hoſtilités recommencèrent avec plus de fureur. Le fanatiſme & l'intolérance en furent cauſe.

SECTION LI.

1558.

La ville de Narva étoit ſous la dépendance des Chevaliers de Livonie, & celle d'Ivan-Gorod ſous celle du Tzar. Ces deux villes ne ſont ſéparées que par la rivière Narova. Les Livoniens venoient d'embraſſer la réforme de *Luther;* & les Ruſſes, comme on l'a vu, ont en horreur toute autre Communion que la leur. On étoit en Carême ; les Livoniens faiſoient gras, & les Ruſſes maigre. Ceux-ci traitèrent les autres de Payens. Cette injure réveilla la haine que la trève avoit aſſoupie. Les Livoniens, dit-on, montèrent ſur les remparts, & pointèrent le canon ſur la place d'Ivan-Gorod. Les Ruſſes, qui avoient ordre de ne commettre aucune hoſtilité, n'osèrent pas repouſſer la force par la force. Le Tzar, indigné de l'infraction au traité, donna ordre de tirer ſur Narva. Les premiers boulets annoncèrent aux agreſſeurs la colère d'Ivan : ils demandèrent quartier ; le Prince le leur accorda pour un mois. Ce délai n'étoit pas encore expiré, lorſque le feu prit à une Braſſerie de Riga. Le feu qui conſumoit la ville baſſe, força les habitans de ſe retirer dans la ville haute. Les Ruſſes profitent de ce déſaſtre pour s'emparer de la ville baſſe. Les Livoniens eſſayent de les repouſſer ; leurs efforts ſont impuiſſans. La citadelle eſt obligée de capituler. Les troupes eurent la permiſſion de ſortir de la place, & les habitans celle

d'y reſter. Les Ruſſes emmenèrent, à ce qu'on dit, deux cents trente canons. La conquête de Narva fut ſuivie de celle de Dorpat. L'Evêque, qui en étoit Souverain, la rendit au Tzar, qui l'indemniſa de cette place, & le fit venir à Moskou.

SECTION LII.

Cette campagne fut glorieuſe pour les Ruſſes. Ils ſe rendirent maîtres des villes les plus fortes, & furent prendre leurs quartiers d'hiver dans leur patrie. A peine étoient-ils hors de la Livonie, que Furſtemberg fut mettre le ſiége devant Dorpat. Mal reçu de la garniſon Ruſſe, il fut contraint de s'éloigner. Mais il s'empara d'une ville du territoire de Pleskof, qui n'étoit défendue que par trois cents hommes; il les ſacrifia tous à ſon reſſentiment. Dans la même année, le Kan de Krimée s'avança ſur les frontières de la Ruſſie. Il croyoit le Tzar occupé à faire le ſiége de Riga; mais dès qu'il apprit qu'il étoit de retour à Moskou avec ſon armée, il reprit le chemin de la Horde. Ivan, inſtruit à tems de cette incurſion, envoya contre le Tatar pluſieurs corps commandés par les plus habiles de ſes Généraux, & cette diverſion fut cauſe que ceux qu'il envoya en Livonie, au printems de 1559, furent battus par des ennemis inférieurs en nombre. Le Prince Kourbskoï fut le ſeul qui ſoutint l'honneur de la Nation. Il commandoit un corps de cinq à ſix mille hommes qui ſe diſtinguèrent dans huit rencontres, & remportèrent quelques avantages dans chacune.

La retraite du Kan de Krimée rend à la Ruſſie ſes Généraux. Ivan les envoie en Livonie avec ſoixante mille hommes & cent pièces de canon. Ils réunirent leurs forces contre la ville de Felling, où le Grand-Maître Furstemberg s'étoit retiré. Ils s'attendoient à une vigoureuſe réſiſtance de la part des aſſiégés; ils ſe trompoient: les premières brèches déterminèrent les Livoniens

à ſe rendre par capitulation. La garniſon déſarmée ſortit de la Ville, les bourgeois ne furent point dépouillés, & Furſtemberg fut envoyé priſonnier à Moskou. Il fut auſſi bien traité du Tzar, que l'avoit été l'Evêque de Dorpat.

SECTION LIII.

Gothard-Ketler fut revêtu de la dignité de Grand-Maître; & pour ſe ſoutenir contre les forces des Ruſſes, il implora les ſecours du Roi de Pologne, & les obtint. Ces ſecours furent impuiſſans pendant la campagne de 1560. Les Polonois ſe conduiſirent mieux l'année ſuivante. Le Prince Radzivil, qui les commandoit, gagna une bataille, livra enſuite un aſſaut à la ville de Porkof, dont il s'empara. Ce revers détermina le Tzar à prendre le commandement de ſes troupes. La réſolution étoit ſage: la préſence du Prince double ſes forces, il n'y a point à craindre de rivalités où l'autorité eſt une; & ſous les yeux du brave le foible n'eſt jamais poltron. Lorſque le Grand-Maître apprit que le Tzar entroit en campagne, il jugea les affaires déſeſpérées. L'idée qu'un mal eſt ſans remède, le rend incurable. Croyant ne pouvoir ſe ſoutenir contre l'armée formidable des Ruſſes, Gothard-Ketler rend la Livonie feudataire de la Pologne, aux conditions qu'il poſſédera la Courlande & la Sémigale, ſous le titre de Duché, dont lui & ſes ſucceſſeurs à perpétuité feront hommage au Roi & à la République. Ketler, en ſignant ce traité avec Sigiſmond Auguſte, lui remit ſa croix, le ſceau de l'Ordre, les clefs de la ville & du château de Riga, & fut proclamé Duc héréditaire de Courlande & de Sémigale. La facilité avec laquelle ce Grand-Maître ſe dépouilla d'une partie de ſes Etats, doit étonner le Lecteur; mais le motif qui le détermina n'étoit pas ſans fondement: moins ſoutenu que le fameux *Albert* de Brandebourg, il aima mieux partager ſes Provinces avec un

un allié assez fort pour le soutenir contre ses ennemis, que de les voir envahir de tous côtés par un voisin puissant.

Sigismond étoit né pour essuyer les larmes de la Pologne. Ce Prince eut un bonheur bien rare dans la Diète d'Election : il fut nommé Roi par acclamation, sans division de suffrages. Une autre faveur de la fortune lui arriva, parce que les grands hommes savent la fixer. Il abattit, comme on vient de le voir, la puissance d'un Ordre Religieux qui désoloit la Pologne depuis trois siècles. Les Chevaliers Teutoniques, chassés de la Palestine, où ils avoient soin des malades, avoient trouvé un asyle en Pologne sous le règne de Boleslas V. Ils eurent un zèle infatigable pour convertir la Prusse au Christianisme, parce que, se servant de l'épée plus avantageusement que de la croix, ils en usurpèrent la souveraineté qui appartenoit à la Pologne. C'est-là qu'ils forgèrent tant de foudres pour accabler leur bienfaitrice. Tous les règnes, depuis celui de Boleslas, en avoient été frappés plus ou moins. On comptoit sous Casimir IV, en douze ans de guerre seulement, dix-huit mille villages incendiés, & trois cents mille combattans qui avoient ensanglanté la scène. Tant de destructions & de victimes immolées à l'ambition de ces Religieux ne les effrayoient pas. Uladislas Loketek, Jagellon, Casimir, avoient attaqué l'hydre qui reprenoit toujours de nouvelles forces. Sigismond l'extermina enfin, & la Pologne fut délivrée du plus grand fléau qui l'ait jamais affligée.

SECTION LIV.

Les principaux Commandeurs de l'Ordre des Chevaliers Porte-glaives étoient l'Archevêque de Riga, & les Evêques de Dorpat, d'Habsel, d'Esel, de Courlande & de Rével, qui tous avoient des revenus considérables, & dont le faste & la magnificence égaloient la pompe des plus grandes Cours. Gothard-Ketler ne put céder Rével au Roi de Pologne. Cette ville s'étoit mise, avec

toute l'Eſtonie, ſous la protection de la Suède; & l'Evêque d'Arensbourg, maître de l'Iſle d'Eſel, avoit vendu cette petite Souveraineté à Frédéric II, Roi de Danemarck, qui la céda à Magnus ſon frère, Duc de Holſtein.

SECTION LV.

1562.

La ceſſion de Ketler devoit déplaire au Tzar, déja maître de la plus grande partie de la Livonie. Ses premiers ſuccès lui promettant de la poſſéder bientôt toute entière, ſon ambition réſolut d'achever cette conquête. Pour y réuſſir, il fit la paix avec Eric, Roi de Suède, & ce traité donnoit un ennemi de plus à la Pologne. Les Ruſſes entrent en Lithuanie, emportent quelques places, & aſſiégent Poloſtk, qui appartenoit alors à la République. La ville fut priſe d'aſſaut, & l'aſſaut fut accompagné & ſuivi des fureurs qui en ſont inſéparables. Tous les Moines & les Juifs qui ſe trouvoient à Poloſtk furent maſſacrés. Les campagnes ſuivantes furent funeſtes aux Ruſſes. Une de leurs armées fut entièrement défaite; une autre fut obligée de faire une retraite honteuſe. Les Ruſſes coupables rejettèrent leur humiliation ſur les braves étrangers qui les commandoient; ils tramèrent des complots pour leur enlever les bonnes graces du Prince. Mais en voulant les perdre, la jalouſie ſe perdit elle-même. Les intrigues furent découvertes; les intriguans ſubirent la peine de leur lâcheté : Ivan fit mourir tous ceux qui ne purent pas ſe ſauver en Pologne. Ces trames, ces déſertions réveillèrent l'exceſſive ſévérité du Tzar, qui regardoit ſes ſujets comme les plus grands obſtacles aux plans de réforme qu'il méditoit pour les policer, & les former dans l'art de la guerre ſous les Chefs habiles qu'il avoit attirés à Moskou.

SECTION LVI.

1568.

Depuis 1547 juſqu'à cette époque, Ivan a régné en grand Prince. Si la ſcène change; ſi, fier de ſes avantages, ce Prince devient indomptable & farouche; s'il tombe dans des accès de fureur où il ne conſulte plus que la fougue de ſes ſens; ſi, abuſant de ſa force, il uſurpe tout-à-coup un pouvoir tyrannique, franchit tous les obſtacles & parcourt les extrêmes du mal; c'eſt parce que le vice de ſa première éducation a prévalu ſur la ſeconde après la mort d'Anaſtaſie. Quelle digue oppoſer à ce torrent impétueux qui porte la mort & la déſolation dans tous les lieux qu'il parcourt? Cette digue puiſſante ſeroit une autre Anaſtaſie. Où la trouver? Sa beauté étoit l'image de ſa ſageſſe, & tous les genres de triomphe lui étoient réſervés. Fidèle aux devoirs d'épouſe, elle le fut aux devoirs de mère. Le berceau de ſon fils l'attacha aux fonctions ſacrées que lui impoſoit la Nature. Sa ſenſibilité avoit ouvert le cœur d'Ivan à la pitié; ſa main bienfaiſante ſoulevoit les chaînes qui accabloient les malheureux; elle adouciſſoit par ſes larmes, les infortunes qu'elle ne pouvoit guérir par ſes largeſſes. Cette douceur touchante qui enchaîne la force & déſarme l'envie; cette retenue que la Nature donne aux femmes pour être le bouclier de leur foibleſſe, & contre lequel l'audace des hommes va ſe briſer; Anaſtaſie les réuniſſoit éminemment. Les conſeils ſages & affectueux que le cœur inſpire, de concert avec la raiſon, lui méritèrent, de la part de ſon époux, cet attachement fondé ſur l'eſtime que rien ne peut ébranler. Ce fut dans cette ſource pure qu'il puiſa les qualités rares qui lui ſervirent d'alimens & d'appuis pendant vingt & un ans; ce fut dans ce ſanctuaire auguſte qu'il goûta ces conſolations tendres & perſuaſives d'une ame qui adoucit nos peines en les partageant. Pour

devenir meilleur, eſt-il de motifs plus preſſans que de voir ſans ceſſe à ſes côtés le modèle accompli de toutes les vertus ? Il n'eſt pas plus poſſible à l'homme de réſiſter à cette impulſion, que d'être inſenſible à cette rougeur ingénue qui donne du luſtre à la beauté, & qui enflamme les deſirs qu'elle ſemble condamner.

Anaſtaſie forma inſenſiblement le cœur de ſon époux, & le rendit enfin tel qu'il devoit être. Voyez le fier Coriolan qui ne reſpire que le ſang & le carnage ! Il approche de Rome avec une armée formidable : il jure de renverſer les murs d'une ville ſuperbe, qui a oſé le méconnoître dans ſa gloire ; il s'abreuve déja par avance du ſang qui va couler à grands flots. Véturie, ſans autres ſecours que ſes larmes, arrête, au milieu de ſa courſe, ce lion rugiſſant, prêt à fondre ſur ſa Patrie expirante ; elle le déſarme : ſa douceur fait plus encore ; elle change cet implacable ennemi, elle en fait le rempart le plus redoutable de la puiſſance Romaine.

Aimables compagnes de l'homme, ſachez vous ſervir de votre pouvoir ! Uſez de ce charme irréſiſtible que vous donna la nature pour ſubjuguer nos volontés rebelles, & les ramener à l'amour du devoir. C'eſt à la douceur que ſont réſervées toutes les victoires. Le Créateur, en vous formant, voulut embellir ſon ouvrage : ſoyez la ſource de nos efforts généreux & la récompenſe de nos ſuccès ! Vous partagerez à jamais avec les hommes que vous aurez formés, le prix de leurs victoires & celui de vos vertus. L'homme & la femme doivent régner enſemble ſur la nature. Mais c'eſt à vous à régénérer l'univers moral, comme l'univers phyſique ; & pour en être les Reines, les femmes doivent s'aſſeoir ſur le Trône de la vertu ; la Couronne qui doit ceindre leur front, eſt leur ouvrage ; elles ne l'affermiront qu'en s'occupant du vrai, du bon & de l'utile. Ce que la douceur & la ſoumiſſion commencent & préparent, la décence & la pudeur l'affermiſſent

& le conſomment. Voilà le point de départ : vous trouverez ſur la route, la paix, les jouiſſances & le bonheur.

SECTION LVII.

Nous venons de peindre le bonheur, fruit de la vertu. Ce bonheur eſt la paix de l'ame, & cette paix naît du témoignage que l'homme ſe rend de ſa conduite par les règles du devoir. L'amour, d'accord avec l'hymen & l'amitié fondée ſur l'eſtime, avoient rendu Ivan vertueux & heureux avec Anaſtaſie. Une union bien aſſortie rend le bonheur réciproque ; on en jouit dès qu'on le procure ; il double de prix en ſe partageant ; & la mort ſeule peut le détruire. Anaſtaſie n'eſt plus ! Ivan malheureux convoque l'aſſemblée de la Nation. Il y déclare, » que » rien ne peut le dédommager de la grandeur de ſa perte ; que » las des hommes, des grandeurs, des affaires, il eſt réſolu » d'abdiquer le rang ſuprême, pour ne plus s'occuper que de » ſon ſalut «. Il dit, & tient parole : Démitri, ſon fils aîné, étoit trop jeune encore pour manier les rênes de l'Etat. Il les confie à Jédiguer, Kan de Kazan, qui avoit ſu mériter ſa confiance, & qui étoit ſon ami. Digne du Trône, Jédiguer eut la modeſtie de le refuſer. Ivan inſiſta ; ſes ordres étoient abſolus : malheur à qui auroit héſité à les ſuivre ! Il fut obéi, & il promit au Kan de l'aider de ſes conſeils dans toutes les affaires importantes. Il lui donna le titre de Tzar, & ſe réſerva celui de Grand-Prince, avec un apanage pour ſon entretien. Après ſon abdication, Ivan ſe retira dans une petite ville nommée Alexandrova Sloboda, ſituée à peu de diſtance de Moskou.

SECTION LVIII.

Jédiguer n'abuſa point de l'autorité qui lui étoit confiée : mais les Grands abusèrent de leurs places, dès qu'ils crurent pouvoir

le faire impunément. L'abſence d'Ivan les enhardit ; & ceux qui étoient jaloux de Jédiguer, le furent encore plus les uns des autres. L'homme eſt toujours homme : le deſpotiſme ne détruit point les paſſions ; il les enchaîne, il les concentre : mais plus elles ſont concentrées, plus elles ont de force quand elles éclatent, & plus l'éclat en eſt dangereux. C'eſt un volcan dont les exploſions ſont terribles. Tandis que Jédiguer ne s'occupoit qu'à bien régner, les Grands de la Nation ne penſoient qu'à ſatisfaire leurs paſſions ; leur licence ne vouloit ſouffrir aucun frein. Le Prince peſoit les hommes, les Ruſſes peſoient l'or : Patrie, honneur, emplois, juſtice, tout ſe vendit ; mais les oppreſſeurs ſans remords, ne ſeront pas long-tems des tyrans impunis. La liberté civile ne peut ſubſiſter que par ſon reſpect & ſon amour pour les loix : telles ſont les vues de la nature, & la politique qu'elle exige de nous.

SECTION LIX.

Tout dans un Prince doit repréſenter : le rôle eſt ſi grand, que le moindre geſte déplacé peut faire mépriſer l'Acteur. Jédiguer le comprit, en rendant compte à Ivan de tout ce qui ſe paſſoit à Moskou. La politique ténébreuſe de Tibère croyoit n'être jamais aſſez puiſſante, & craignoit toujours de le trop paroître ; celle d'Ivan ſe montre ici à viſage découvert : toujours inquiet & debout ſur ſon Tribunal, il va renverſer à droite & à gauche tous ceux dont il ſe défie, & parcourir toutes les extrémités de la nature humaine dans le mal.

Peu lui importe d'avoir cédé ſon Trône à Jédiguer : ce Tatar n'eſt que ſon Lieutenant dans l'exercice de l'autorité ſouveraine ; & quoiqu'éloigné de Moskou, Ivan ſait que le Prince eſt par-tout où il commande, & qu'il commande par-tout où eſt ſa force. D'après ces principes, il prend la réſolution de former un corps

de troupes dociles à ſes ordres, & ardentes à les exécuter; & pour mieux humilier les Grands, il les exclut de ce corps de réſerve, compoſé d'hommes d'une naiſſance obſcure. Ce moyen violent décèle la grandeur du mal : il prouve que la force de Jédiguer n'étoit plus du côté des loix, & que celle des Miniſtres de la Religion étoit impuiſſante. Ivan prit donc le ſeul parti qui lui reſtoit pour rappeller les Ruſſes aux devoirs, en créant le corps des Opritcheniki, & cette Milice dévouée ne ſervit que trop bien ſa vengeance; elle parcourut toutes les Provinces, laiſſant par-tout des traces de ſang. Les proſcriptions, les meurtres, les confiſcations dont elle fut cauſe, détruiſirent ou ruinèrent la plupart des grandes maiſons de l'Etat, & la famille du Tzar ne fut pas même épargnée.

SECTION LX.

1569-1570.

Les Satellites d'Ivan découvrirent que *Pimen*, Archevêque de Novogorod, entretenoit ſecrètement une correſpondance avec Sigiſmond Auguſte, & qu'il avoit pour complices les principaux habitans de la Ville. Quelle découverte pour des hommes qui partageoient avec le Prince les dépouilles des victimes qu'ils déſignoient! Ivan, informé de cette intrigue, jura la perte de Novogorod : elle étoit sûre; les Novogorodiens n'étoient plus que la proie du vainqueur qui voudroit s'emparer d'eux. Le Prince Kourbskoï rapporte qu'Ivan, quelques jours avant ſon départ pour Novogorod, fit intercepter toute communication entre cette Ville & Moskou; qu'il envoya ſes Opritcheniki ſur la route, avec ordre de ſe tenir en embuſcade, & de maſſacrer impitoyablement tous les voyageurs. Le but de ce maſſacre étoit d'arriver à Novogorod avant que ſes habitans fuſſent informés de la marche d'Ivan. Plus la mine eſt couverte, & plus elle a d'effets. Mais cette

politique cruelle étoit-elle néceſſaire au Tzar? Parce que Novogorod renfermoit des coupables, falloit-il ordonner le maſſacre des innocens? Ici l'homme eſt auſſi incompréhenſible que la Divinité : celle-ci l'eſt par l'étendue de ſes perfections, & celui-là par l'étendue de ſa mechanceté. Ivan part d'Alexandrova-Sloboda avec ſon fils aîné Démitri : ſes gardes ſont le corps de réſerve qu'il a formé, & les Tatars qui le devuacent, maſſacrent, & brûlent tout ce que le fer ne peut détruire. Dès qu'un jeune lion a goûté du ſang, il devient le plus féroce, le plus cruel des animaux.

Tel eſt Ivan à ſon arrivée à Novogorod. L'aſpect de l'Archevêque qui vient au-devant de lui, augmente ſa fureur. » Traître, » lui dit-il, tu as conſpiré avec les habitans de cette Ville, pour » la livrer à Sigiſmond, mon ennemi. Ce n'eſt pas la croix du » Sauveur que tu portes dans tes mains; c'eſt une arme que tu » tournes contre moi. Tu oſes t'appeller Paſteur! tu n'es qu'un » loup, un brigand «. (M. Muller.) Il dit, & ordonne au Prélat de ſe rendre à la Cathédrale pour célébrer la Meſſe. Après l'avoir entendue, le Tzar dîna dans le Palais Epiſcopal. Vers la fin du repas, il fit arrêter le Prélat, & cet arrêt fut le ſignal du maſſacre. Tous les Magiſtrats & les principaux Citoyens furent aſſaſſinés ou précipités dans le Volkof. L'Archevêque fut renfermé dans un Monaſtère, où il mourut peu de tems après.

SECTION LXI.

Les villes de Pleskof & de Tver furent accuſées de négociations ſuſpectes avec les Polonois. Le ſang ne ceſſera point de couler ſur de ſemblables accuſations. Le Tzar abandonne Novogorod dévaſtée, & va renouveller les maſſacres à Tver. Pleskof fut plus heureuſe : quelques Moines ſéditieux furent mis à mort, ſoit pour l'exemple, ſoit pour n'en pas perdre l'habitude; & les habitans

en

en furent quittes pour la confiſcation de leurs biens. Enfin, le Tzar arrive à Moskou. Il n'y étoit queſtion que des malheurs de Novogorod & de Tver : la frayeur étoit paſſée dans tous les cœurs ; chacun trembloit pour ſoi ; on n'entendoit que des ſanglots & des gémiſſemens. Dans cette conſternation générale, le Tzar parcourt les rues à cheval, criant à haute voix : » Le Peuple n'a rien » à craindre ; les coupables qui m'ont trahi, ſont les ſeuls qui » doivent trembler «. Ces paroles furent ſuivies des funérailles de trois cents Seigneurs, parmi leſquels ſe trouvoient des parens du Tzar. Imaginez-vous tous les raffinemens de la cruauté, toutes les tortures inventées par la jalouſie, la vengeance & la rage, tous les genres de mort réunis, & vous n'aurez encore qu'un apperçu des horreurs inouies qu'on impute à Ivan Vaſiliévitz, & que l'on trouve conſignées dans des annales ſuſpectes & dégoûtantes, dans des relations infidèles, des traductions ſerviles, faites ſans jugement & ſans goût. L'Hiſtorien doit regarder comme impures toutes les ſources qui ne ſont pas celles de la vérité ; & s'il veut être cru, il doit conſerver ſon ſang-froid.

On l'a comparé au Poète dramatique, qui ne monte pas lui-même ſur la ſcène, mais qui y porte la confuſion, le trouble & le déſordre réglé des paſſions. En nous préſentant des perſonnages dont les traits & les attitudes nous découvrent les penſées & toute l'agitation de leurs ames, il doit bien ſe garder d'employer de fauſſes couleurs en peignant des caractères exagérés & monſtrueux, propres à faire reculer d'effroi le Lecteur & le Spectateur : c'eſt alors qu'ils s'écrient de concert : *Baiſſez la toile, la farce eſt jouée.*

Tel eſt le jugement que la ſaine critique doit porter du libelle manuſcrit du Prince *Kourbskoï*, des relations du Jéſuite *Poſſevin* & de l'Italien *Guagnini*, de la Traduction des Chroniques Ruſſes, &c. Il faut donc ranger parmi les Contes improbables les excès

de cruauté dont on a chargé la mémoire d'Ivan. A quoi bon multiplier les atrocités ? Les hommes ne ſont-ils pas aſſez corrompus ? Ivan n'étoit pas né, comme Richard III, pour commettre de ſang froid tous les crimes. Ses détracteurs conviennent de ſon humanité généreuſe envers les vaincus : il donna des apanages à tous ceux que la victoire lui avoit ſoumis, & ſe montra pendant près de vingt années auſſi bon Citoyen que grand Prince. Tant de modération n'entre point dans le caractère d'un tyran. On ne commence point par-là, pour finir par des cruautés affreuſes. Un tyran diſſimule, mais ſes vices écloſent au moment où ſon autorité & ſa puiſſance ſont ſolidement établis. Tibère doroit le glaive qu'il vouloit plonger dans le ſein du vertueux Germanicus. Si Ivan fût né pour être un monſtre, il pouvoit donner l'eſſor à ſes penchans odieux, ſans riſquer l'autorité ſuprême. Le tyran déteſte les vertus : Ivan vouloit rendre les Ruſſes meilleurs & plus heureux ſous l'empire des mœurs & des loix. La néceſſité qui l'entraîna au crime, prouve invinciblement que les punitions modérées étoient auſſi impuiſſantes ſur les Ruſſes, que les récompenſes pour les encourager à la vertu. Si les excès qu'on reproche à Ivan ſont véritables, il falloit que les Ruſſes d'alors formaſſent le plus abominable peuple de la terre : s'ils ſont faux, les Hiſtoriens qui les ont imaginés étoient des monſtres : il n'y a pas de milieu. On a vu dans l'Hiſtoire de la Littérature Ruſſe, page 57, que le Prince Kourbskoï encourut la diſgrace d'Ivan, & ſe ſauva en Pologne. Ce fut là qu'il écrivit l'Hiſtoire qu'il adreſſa au Tzar même. Ce Prince eut la généroſité de répondre à ſon détracteur, & de ſe juſtifier des cruautés qu'il lui reprochoit. Sa juſtification porte ſur la conduite coupable des Ruſſes envers un Prince qui s'occupoit de leur inſtruction, de leur civiliſation, de leurs avantages, de leur bonheur. En faut-il davantage pour prouver que les Ruſſes avoient mis Ivan dans la néceſſité de les gouverner

avec un ſceptre de fer? Mais il ne s'enſuit pas que cette arme dût être un fer rouge. Nous ſommes bien éloignés de juſtifier ce Prince des abus qu'il fit de ſon pouvoir arbitraire : il ne fut que trop coupable, ſans l'être autant qu'on l'a dit. Mais par rapport au Gouvernement, on ne peut lui refuſer l'éloge qui lui eſt dû. Evitant de marcher ſur les traces de ſes prédéceſſeurs, il fit des loix pour rétablir l'ordre qu'ils avoient détruit, & fit voir par-là qu'il aimoit le bien & la félicité de ſon peuple. Peut-être fut-il répréhenſible à cet égard, & ſe laiſſa-t-il aller à un excès condamnable.

On a encore imputé à Ivan le crime d'avoir fait mourir ſon frère Georges, ſur une fauſſe délation. M. Muller prouve qu'à cette époque, il y avoit ſix ans que le Prince Georges étoit mort, & que le Prince accuſé de projets criminels étoit Volodimir Andréivitz, couſin-germain du Tzar. Voilà comme on dénature les faits : il faut en conclure, que la plus grande partie des atrocités dont on a ſouillé la mémoire d'Ivan, n'ont pas plus de fondement que le prétendu fratricide qu'on lui reproche.

SECTION LXII.

Les troubles intérieurs de la Ruſſie, engageoient les Princes voiſins à réunir leurs efforts contre elle. On a vu que Sélim avoit envoyé des troupes par terre & par mer dans le Royaume d'Aſtrakan, & quoique battus, les Turcs & les Tatars étoient toujours à craindre. La guerre avec la Pologne n'étoit pas encore terminée. Les conquêtes en Livonie n'étoient, pour ainſi dire, que précaires, & la Suède menaçoit. Ivan avoit donc à combattre à la fois, & des Sujets rébelles, & les forces réunies de ſes voiſins. Sa perte paroiſſoit ſi certaine, que la Reine Elizabeth, touchée de ſa poſition, lui offrit une retraite en Angleterre.

Jean, fils de Guſtave Vaſa, & frère d'Eric XIV, venoit de s'emparer du trône de Suède : il avoit épouſé la fille de Sigiſmond

Auguſte ; & il étoit l'ennemi perſonnel d'Ivan. La mère d'Eric étoit Danoiſe, & celle de Jean étoit Suédoiſe. La haîne que la Suede avoit pour le Danemarck, rendoit le Prince Jean plus cher à la nation que ſon frère aîné, & cet amour le porta ſur le trône. En y montant, il fit mettre en priſon les Ambaſſadeurs Ruſſes qui étoient à la Cour d'Eric. Quand on viole le droit de la Nature, on eſt peu délicat ſur le droit des Gens. Deux ans après les Ambaſſadeurs furent mis en liberté, & Puffendorf rapporte, » que » le Roi Jean renvoya les Ambaſſadeurs de Moskovie, chargés » de riches préſens, & accompagnés de l'Ambaſſadeur Suédois » qui alloit ſolliciter le Tzar de prolonger la trève conclue entre » les deux Couronnes ſous le dernier règne. Cette négociation » avoit pour but de garder les places que les Suédois avoient en » Livonie, ſans être obligés de les défendre par la force des armes. » Mais à leur arrivée à Moskou, le Tzar fit arrêter & mettre en » une priſon l'Ambaſſadeur de Suède, où il le laiſſa autant d'an- » nées, de jours & d'heures, que les ſiens avoient été retenus en » Suède : il fut traité plus rigoureuſement, & fut mis pluſieurs » fois au pain & à l'eau «. Le Tzar rejetta une propoſition qui ne lui offroit d'autres avantages qu'une paix ſtérile : la guerre fut déclarée.

SECTION LXIII.

» Sur ces entrefaites, dit le même Auteur, le Tzar s'aviſa d'un » expédient pour s'emparer de la Livonie : il avoit remarqué que » les habitans de cette province avoient de l'averſion pour la do- » mination des Moskovites, & qu'ils ſouffriroient plus patiem- » ment le Gouvernement de quelques Seigneurs Danois ou Alle- » mands ; & il leur fit dire, que content d'être leur protecteur, il » renonçoit au titre de Souverain, & qu'il vouloit céder la poſ- » ſeſſion de leur pays à Magnus, Duc de Holſtein, en le nommant » Roi de Livonie : par-là, il avoit en vue, lorſqu'il auroit réduit

» toute cette province ſous ſa puiſſance, d'en exterminer le Sou-
» verain, & de la garder pour lui. Une propoſition ſemblable plut
» fort au Duc de Holſtein, qui ne pouvoit régner en Danemarck,
» parce que ſon frère avoit des enfans, & parce qu'il annexeroit
» la Livonie aux Royaumes Danois. D'un autre côté les Livoniens
» paroiſſoient fort aiſes d'avoir Magnus, ſe promettant l'âge d'or
» ſous la domination d'un Roi Allemand. Le Roi Frédéric con-
» firma tellement ſon frère dans cette penſée, que celui-ci envoya
» des Ambaſſadeurs au Tzar pour traiter ſérieuſement de cette
» affaire. La réponſe favorable qu'il en reçut, le détermina à ſe
» rendre en Moskovie. Le Tzar reçut Magnus avec les plus grandes
» marques de diſtinction, & le déclara Roi de Livonie, ſous la
» condition que celui-ci lui payeroit un léger tribut : il ajouta
» qu'il céderoit à ce nouveau Roi la poſſeſſion de toute la Livonie;
» qu'il en chaſſeroit les Suédois; qu'il le protégeroit conſtamment
» contre eux & contre ſes autres ennemis, en qualité de vaſſal.
» De plus, le Tzar promit de renouveller une alliance, & d'en-
» tretenir une union parfaite avec l'Empereur des Romains; de
» donner à tous les Allemands qui ſeroient dans l'étendue de ſon
» Empire, des marques de faveur & de protection; d'aſſurer héré-
» ditairement le Royaume de Livonie à Magnus & à ſes héritiers
» en ligne maſculine : mais qu'au défaut de ceux-ci, il auroit tou-
» jours un ſucceſſeur de Holſtein ou de Danemarck, & non d'aucun
» autre pays. Enfin Ivan promit ſolemnellement de n'exercer
» jamais aucune autorité ſur la Livonie, de ne permettre à aucun
» Ruſſe d'y faire des acquiſitions & d'y poſſéder des charges; &
» pour prouver la bienveillance & l'affection qu'il avoit pour les
» Allemands, il rendit la liberté aux Livoniens qui étoient pri-
» ſonniers dans ſes Etats.

» Magnus mit tout en uſage pour gagner les Livoniens, &
» particulièrement ceux de Rével : il promit aux uns des dignités

» & des richeſſes, & menaça les autres de faire punir rigoureuſe-
» ment ceux qui refuſeroient de ſe ſoumettre à ſon obéiſſance.
» Les Livoniens ne firent pas grand cas de ſes promeſſes & de ſes
» menaces, ſur quoi le Tzar fit marcher une grande armée pour
» mettre le nouveau Roi en poſſeſſion de la Livonie, ſoumettre
» les rébelles, & en chaſſer les Suédois. Magnus, à la tête de
» l'armée Ruſſe, va entreprendre le ſiége de Rével. Le Roi Jean
» y envoye une flotte qui pourvoit cette ville de munitions de
» guerre & de proviſions de bouche. Le Commandant ſe défend
» en brave; & pendant que l'abondance règne parmi les aſſiégés,
» la diſette & une maladie contagieuſe forcent les aſſiégeans
» de ſe retirer. Les Ruſſes ne furent pas heureux dans cette cam-
» pagne, & peu s'en fallut qu'ils ne perdiſſent Dorpat par la tra-
» hiſon de quelques Officiers Livoniens «.

SECTION LXIV.

Le Roi Jean, craignant d'être attaqué d'un côté par les Danois, & de l'autre par les Ruſſes, ſe détermina à conclure la paix, à laquelle on travailloit depuis long-tems à Stétin. Les conditions en furent déſavantageuſes pour la Suède; mais le Roi les accepta pour pouvoir diriger toutes ſes forces contre les Ruſſes, qui entretenoient une correſpondance avec le Roi Eric, enfermé dans le château d'Abo, & qui probablement travailloient à le replacer ſur le trône.

SECTION LXV.

1571.

Le Tzar irrité du mauvais ſuccès de ſes armes pendant la dernière campagne, alloit réunir toutes ſes forces contre la Livonie, la Finlande, lorſqu'à l'inſtigation du Roi de Pologne, les Tatars de Krimée firent une incurſion en Ruſſie: ils pénétrèrent juſqu'à

Moskou, mirent le feu aux fauxbourgs. Les flammes gagnèrent le magaſin à poudres; l'exploſion fit ſauter un grand nombre d'édifices; une partie de la ville fut réduite en cendres, & le Prince Kilkof aſſure que plus de cent mille hommes périrent par les flammes & par le fer des Tatars. De retour dans ſes Etats, le Kan fier de ſa victoire, envoya au Tzar une ambaſſade, compoſée de trois cents hommes, pour lui demander un tribut. Ivan étoit devenu tyran & non pas vil : peu s'en fallut qu'il ne fît trancher la tête aux trois cents députés, mais ſa fureur ſe borna à faire couper le nez & les oreilles à quelques-uns des principaux Tatars, qu'il renvoya à leur maître : il les chargea de lui préſenter une hache, comme le ſeul tribut qu'il avoit à lui offrir. Furieux à ſon tour, le Kan raſſemble toute ſa horde, & jure de détrôner le Tzar : il marche, il pénètre en Ruſſie à la tête d'une armée formidable : Ivan effrayé du nombre, abandonne Moskou, ſe rend à Novogorod, & remet le commandement de l'armée au Prince Vorotinski. Les Tatars ſont défaits. Un des fils du Kan eſt pris; un autre reſte ſur le champ de bataille; l'armée en déroute abandonne ſes tentes & ſon bagage; le grand étendart fut pris par les vainqueurs. Deux paix ſuivirent ce combat déciſif : l'une avec les vaincus; l'autre avec le Roi de Pologne.

SECTION LXVI.

1572.

Sigiſmond Auguſte mourut en cette année, à l'âge de 82 ans. Doué d'une force extraordinaire, qui le faiſoit paſſer pour l'Hercule de ſon ſiècle, il briſoit les métaux les plus durs; & il avoit l'ame auſſi forte que le corps. Preſque toujours victorieux, reſpecté & ménagé par tous les Souverains, par Soliman même qui ne ménageoit rien, c'eſt ſous lui que ſe formèrent tant de grands Généraux qui ont illuſtré la Pologne. On ne ſavoit alors

à qui donner le prix des Souverains ; à François I, à Charles-Quint, ou à lui, ſupérieur peut-être à tous deux, en ce que plus jaloux du bonheur de ſes peuples que de ſa gloire, il s'appliqua conſtamment à rendre la Nation plus équitable que ſes loix, les mœurs plus douces, plus ſociables, les villes plus floriſſantes, les bâtimens publics plus décens, les maiſons des Seigneurs plus commodes, les campagnes plus cultivées, les Arts & les Sciences mieux accueillis & plus honorés, la Religion même plus épurée & plus conforme aux préceptes du Meſſie qui l'apporta ſur la terre (1).

Comme Sigiſmond étoit ſans enfans mâles, les Polonois penſèrent encore à élever de nouveaux remparts à la liberté. On examina les loix anciennes. Les unes furent reſtreintes, les autres plus étendues, quelques-unes abolies ; & après bien des diſcuſſions, on fit un décret qui portoit : 1°. que les Rois nommés par la Nation ne tenteroient aucune voie pour ſe donner un ſucceſſeur ; 2°. qu'ils ne s'aviſeroient pas même de le propoſer ſimplement à l'Etat, & que conſéquemment ils ne prendroient jamais la qualité d'*héritiers du Royaume* ; 3°. qu'il y auroit toujours auprès de leur perſonne ſeize Sénateurs pour leur ſervir de Conſeil, & que ſans leur aveu, ils ne pourroient ni recevoir des Miniſtres étrangers, ni envoyer chez d'autres Princes ; 4°. qu'ils ne lèveroient pas de nouvelles troupes, & qu'ils n'ordonneroient pas à la Nobleſſe de monter à cheval ſans l'aveu de tous les Ordres de la République ; 5°. qu'ils n'admettroient aucun étranger au Conſeil de la Nation, & qu'ils ne leur conféreroient ni Charges, ni Dignités, ni Staroſties ; 6°. enfin, qu'ils ne pourroient point ſe marier avant d'en avoir obtenu la permiſſion

(1) *Voyez* Dugloſſ., pag. 949 ; *Paſtor ab Hittembeg.*, pag. 207 ; Cromer, pag. 68, 702 & 709 ; Tableau général de la Pologne, pag. 103, 104 & 105.

du

du Sénat & de l'Ordre Equeſtre. Tout l'interrègne ſe paſſa à ſe prémunir contre ce qu'on appelloit en Pologne *les attentats du Trône : ce n'eſt plus un Maître qu'il nous faut*, diſoit-on publiquement, *c'eſt un Chef.* Le délire Républicain fut porté au point que toutes les expreſſions dont on ſe ſervoit auparavant pour déſigner la Puiſſance Royale, furent bannies du langage public : quelques-uns même prétendirent qu'un Peuple libre n'avoit pas beſoin de Roi. Tel étoit le ton dominant dans toutes les aſſemblées de l'Etat, lorſque le Duc d'Anjou, qui fut depuis Roi de France, ſous le nom de Henri III, arriva en Pologne.

SECTION LXVII.

Ivan n'a plus qu'un ennemi à combattre, c'eſt le Roi Jean. C'eſt contre lui qu'il va réunir ſes forces. Une de ſes armées entre en Finlande, la dévaſte, s'en retourne ſans avoir livré de combats. Le Tzar & ſes deux fils pénètrent dans la Livonie, où le Roi de Suède avoit fait paſſer le ſecours qu'il avoit reçu d'Ecoſſe. Il aſſiége & prend d'aſſaut Vittenſtein, & fait main-baſſe ſur tout ce qu'il y trouve. » Le vainqueur, dit Puffendorf, » fit embrocher à des lances, & rôtir le Commandant de la » Place, ainſi que les malheureux qui avoient échappé à la » première fureur du ſoldat «. Après que le Tzar ſe fut rendu Maître de Karckouſen, il retourna à Novogorod avec une partie de ſes troupes. Le reſte fit une irruption & de grands ravages en Eſthonie. Le Général Ackenſon ſort de Rével avec peu de monde, rencontre les Ruſſes à Lode, & fait marcher contr'eux ſon avant-garde compoſée de Livoniens. Ceux-ci ayant rompu les bataillons ennemis, prennent la fuite, & les Suédois reſtent ſeuls au milieu des Ruſſes. Ils n'étoient qu'au nombre de ſix cents cavaliers & de cent fantaſſins, au milieu de ſeize mille Ruſſes. Cette petite troupe de braves valoit une armée : elle ſe

fait jour, taille en pièces ſept mille Ruſſes, met le reſte en fuite, & s'empare de mille chariots de bagages.

SECTION LXVIII.

1573.

Pendant qu'Ivan éprouvoit ce déſaſtre, il célébroit à Moskou les noces de Magnus, à qui il avoit donné pour épouſe une de ſes proches parentes, dans la vue de l'attacher plus étroitement à ſes intérêts. La déroute arrivée en Eſthonie détermina le Tzar à écrire au Roi Jean des lettres auſſi pleines de douceur & de civilité, que celles qu'il lui avoit envoyées auparavant étoient fières & arrogantes. Il lui offroit par celles-ci d'entrer en négociation avec lui pour faire la paix. Le Roi de Suède crut qu'il n'étoit pas de ſa dignité d'accepter ces offres, parce qu'Ivan s'obſtinoit à vouloir que le traité fût conclu par les Nameſtniki de Novogorod, & non pas ſur les frontières des deux Etats, comme le Roi Jean le vouloit. De-là une continuation de guerre, des ſiéges que l'on fut obligé de lever, des ravages réciproques ſur les terres de Ruſſie & de Suède. Le Roi Jean, inſtruit que les habitans de Lubek rendoient de grands ſervices aux Ruſſes par la voie de Narva, fit enlever ſeize vaiſſeaux richement chargés, qui appartenoient à cette Ville. Dans le même tems les Ruſſes fondirent ſur la cavalerie Suédoiſe & Allemande, qui étoit dans la ſécurité, & ſe livroit à l'excès du vin; elle fut taillée en pièces. La flotte que le Roi Jean avoit envoyée à Narva fut preſqu'entièrement détruite par la tempête. Tels furent les évènemens de la campagne de 1574.

SECTION LXIX.

1575-1577.

L'ouverture de cette campagne fut ſuivie de la priſe de Pernau &

de quelques autres Places. Le Duc de Saxe-Lunébourg, beau frère du Roi de Suède, s'avança contre les Ruſſes, les battit, & reprit ſur eux le butin qu'ils avoient fait. Les cavaliers Allemands livrèrent aux Danois quelques châteaux en Eſthonie, qu'ils leur avoient engagés pour la ſolde qui ne leur étoit pas payée. Ces échecs renaiſſans engagèrent le Tzar à renouer les négociations de paix. Les Ambaſſadeurs de Suède & de Ruſſie ſe rendirent ſur les frontières, négocièrent; & au lieu d'une paix durable, ils ne firent qu'une trève de deux ans pour la Finlande, ſans faire mention de la Livonie. Les Ruſſes n'obſervèrent pas les articles ſtipulés dans la trève; & le Roi Jean, plus occupé de rétablir la Religion Catholique dans ſes Etats, que de les défendre contre ſon ennemi naturel, négocioit par lettres avec le Tzar.

SECTION LXX.

1578.

Tandis que le Roi de Suède s'occupoit de l'apoſtolat, Ivan raſſemble une armée de cinquante mille hommes, ſe met à ſa tête, & va former le ſiége de Rével. Tentative inutile! Il fut obligé de lever le ſiége après ſix ſemaines de travaux. Il ſe retire à Pleskof, écrit à Magnus de s'y rendre, pour conveuir entr'eux du partage de la Livonie. Ce qu'Ivan réſerva pour lui, valoit mieux que Venden & l'arrondiſſement qu'il donna à Magnus. Les habitans de cette Ville reçurent Magnus avec joie : ceux de Livonie refusèrent à Ivan l'entrée de Kokenhauſen au nom de Magnus. Ivan, indigné que l'on reconnût pour Maître un Prince ſon vaſſal, va l'aſſiéger dans Venden. Magnus vient au-devant de lui, & pendant que le Tzar lui fait des reproches, il eſt frappé à la tête d'une balle morte. Le danger qu'il vient de courir excite ſa fureur : il jure la mort de tous les habitans. Magnus eſt arrêté & gardé à vue; & les habitans qui ſe voient

vigoureuſement attaqués, mettent le feu aux poudres & s'enſeveliſſent ſous les ruines du château. Tous ceux qui ne périrent pas furent pendus. Les habitans de Volmar, priſe d'aſſaut, périrent dans les ſupplices. C'eſt de cette manière que, dans une ſeule campagne, Ivan ſe rendit maître de tout le pays ſitué au nord de la Dvina, Rével excepté. Magnus priſonnier, eſt traîné comme un criminel à la ſuite d'Ivan, pour être jugé à Dorpat. A ſon arrivée, on lui fait ſubir un interrogatoire, & on lui offre le pardon. Mais il n'étoit pas coupable, & l'offre d'une grace qu'on ne peut point accepter, eſt une injure d'autant plus mortifiante, qu'elle exige des remercimens. Le Roi vaſſal inſiſte auprès de ſon Suzerain pour de plus amples informations. Dans cet état des choſes, le Tzar fut inſtruit que les Tatars de Krimée faiſoient une nouvelle incurſion ſur les Provinces du midi de la Ruſſie : ſa préſence devenoit néceſſaire dans ſes Etats; il s'y rend à la hâte, & permet à Magnus de retourner à Kokenhauſen.

SECTION LXXI.

1579.

Les Livoniens profitèrent de la circonſtance pour s'emparer de Venden, & fortifier pluſieurs places importantes. De leur côté, les Ruſſes qui étoient reſtés en Livonie, prirent Dunabourg, & furent mettre le ſiége devant Venden. Oberpalen ſe rendit volontairement aux Suédois, dans la crainte de tomber entre les mains des Ruſſes. Ceux-ci la reprirent dans l'été ſuivant, parce que les Suédois ſortis de Rével pour la ſecourir, arrivèrent trop tard. Cet échec pouvoit leur attirer la diſgrace du Roi Jean : ils réſolurent de ſe faire pardonner leur négligence par quelques exploits ſignalés contre les Ruſſes qui aſſiégeoient Venden. La circonſtance étoit favorable : un corps de troupes Polonoiſes s'étoit avancé contre les Ruſſes, mais ce corps n'étoit pas aſſez

ſort pour les attaquer. George Boye, qui commandoit les Suédois, offrit au Général André Sapicha de ſe joindre à lui contre un ennemi commun. La propoſition fut acceptée avec joie. L'armée confédérée fondit ſur les Ruſſes, en tua plus de ſept mille, fit un grand nombre de priſonniers & un riche butin, que les troupes des deux Nations partagèrent également. La nouvelle de ce déſaſtre cauſa tant de chagrin au Tzar, qu'il fit la paix avec les Tatars. Il forme le projet d'attaquer à-la-fois la Livonie, la Courlande, la Pruſſe Polonoiſe, & de réduire ces trois Provinces ſous ſon obéiſſance. Une armée de cent mille hommes, diviſée en pluſieurs corps, ne marchant que pendant la nuit, arrive près de la ville de Pleskof. Mais la marche de cent mille hommes ne peut être long-tems cachée: le Roi Jean, pour forcer les Ruſſes à faire diverſion, envoie des troupes dans les Provinces de la Carélie & de l'Ingermeland, & les ravages qu'elles y firent, opérèrent cette diverſion. Magnus, effrayé du projet d'Ivan, ſe mit ſous la protection du nouveau Roi de Pologne.

SECTION LXXII.

La fuite de Henri de Valois fit donner ſa Couronne à Etienne Battori, Prince de Tranſylvanie, & aucun des ſucceſſeurs de Sigiſmond ne lui reſſembla plus qu'Etienne. Les Polonois, perſuadés que Henri les avoit quittés pour toujours, déclarèrent le Trône vacant. La nation alors ſe partagea en deux factions; l'une proclama Roi l'Empereur Maximilien II: l'autre déféra le Trône à la Princeſſe Anne Jagellon, aux conditions qu'elle le partageroit avec Etienne Battori, qu'elle lui déſigna pour époux. La mort de Maximilien délivra la Pologne de ce dangereux ennemi, qui ſe préparoit à profiter des diviſions du Royaume, pour ſoutenir les droits qu'une partie de la nation lui avoit

donnés. La ville de Dantzick refuſe de reconnoître Battori ; elle eſt déclarée rebelle à la Patrie. Elle eſt aſſiégée. Deux évènemens ſinguliers arrivèrent pendant la durée du ſiége. Le Général Zborofski, à la tête de deux mille Polonois, battit quinze mille rebelles. Cinq mille reſtèrent ſur le champ de bataille, & quinze cents furent faits priſonniers. Les Suédois avoient remporté un pareil avantage ſur les Ruſſes avec ſept cents hommes, ſept années auparavant. L'année ſuivante, Marc Sobieski défit les Dantzikois près de Dixchaf : il pourſuivit leur Général juſqu'au milieu de la Viſtule, l'atteignit, & le tua ſous les yeux mêmes du Roi. Quelle néceſſité de ſouiller la victoire du ſang d'un Général qu'il pouvoit faire priſonnier ? C'eſt à cette occaſion qu'Etienne Battori dit : » Que s'il falloit com-» mettre la fortune de la Pologne à un combat ſingulier, comme » autrefois celle de Rome fut confiée aux Horaces, il n'héſiteroit » pas de nommer Marc Sobieski «.

Battori, après avoir bien affermi ſon autorité en Pologne, ſoumis les Dantzikois, & s'être aſſuré de la tranquillité du côté de l'Allemagne, contracta une alliance avec les Turcs & les Tatars de Krimée. Maître de diſpoſer de toutes ſes forces contre la Ruſſie, il fit redemander au Tzar tout ce qu'il avoit conquis dans la Lithuanie & la Livonie. Ivan, loin de reſtituer, demande encore la Courlande. Battori inſiſte, & le Courier chargé de ſes dépêches, eſt conduit en priſon. L'inutilité des négociations & la détention du Courier, annoncent une guerre : elle eut lieu Battori fut aſſiéger Polotsk, & la força de ſe rendre après une longue réſiſtance. Le vainqueur fut plus humain que les vaincus ne l'avoient été envers les priſonniers Polonois. Le récit de leurs barbaries effrayeroit le Lecteur : ils ſurpaſsèrent en cruauté les lions & les tigres.

SECTION LXXIII.

1581.

Ces horreurs aigrirent davantage la Suède & la Pologne contre la Ruſſie : les deux Rois ſe liguent, & conviennent que chacun d'eux attaquera ſéparément l'ennemi commun, & gardera ſes conquêtes. Le Roi Jean envoie une flotte à Narva : elle pille le fauxbourg, & s'en retourne chargée de butin. Les Ruſſes, de leur côté, engagent les Tatars à faire une irruption dans le pays de Harrie : leur défaite détermine le Roi de Suède à la conquête de Narva. Il envoie une armée qui attaque cette place avec autant de vigueur que de courage. Heureuſement pour les aſſiégés, que les vivres & les munitions manquèrent aux Suédois, & qu'ils ne pouvoient s'en procurer à cauſe des ravages que les Tatars avoient faits dans les pays d'alentour. La famine, la peſte, les pluies continuelles, forcèrent les Suédois à lever le ſiége pour ſe rendre à Rével. La fortune ſervit mieux le Roi de Pologne ; il ſe rendit maître de Vélikié-Louki & de pluſieurs autres villes. Le Roi Jean renforce ſon armée & la fait marcher à Kexholm dans la Carélie, ſous la conduite de *Pont de la Gardie*, Gentilhomme Languedocien, à qui il avoit donné en mariage ſa fille naturelle Sophie. Le Général prit Kexholm, & le Roi lui en fit préſent, ainſi que de tous les fiefs qui dépendoient de cette place. Pont de la Gardie fut victorieux par-tout. Il emporta le château de Padis, Véſemberg, Telsbourg, & marcha en Finlande pour ajouter de nouvelles conquêtes aux premières. Les troupes Suédoiſes s'emparèrent de Lode, de Léala, de Fickel & de Hipſal ; tandis que les Tatars, à la ſollicitation des Rois de Suède & de Pologne, attaquoient les Ruſſes d'un autre côté, & remportoient des avantages ſur eux.

SECTION LXXIV.

1582.

Tant d'attaques à-la-fois, l'épuiſement de la Ruſſie & les progrès de ſes ennemis, conſternèrent Ivan. Il ſent la néceſſité de la paix, & l'impoſſibilité de l'obtenir à des conditions honorables. Dans ſa perplexité, il cherche un médiateur, & n'eſt entouré que d'ennemis naturels. Où le trouvera-t-il? à Rome. Il ſe plaint à Grégoire XIII des entrepriſes du Roi Etienne, & ſupplie le Pontife d'inſpirer à ce Prince la modération, l'amour de la paix, & les ſentimens conformes à la Religion qu'il profeſſe. Le Pape, flatté de la démarche du Tzar, lui envoya Antoine Poſſevin, le plus habile & le plus délié des Jéſuites d'alors, le chargea de négocier la paix entre les Cours ennemies, & de ne rien négliger pour introduire le culte Romain en Ruſſie.

Poſſevin ſe rendit d'abord en Pologne. Le Roi oppoſa la fermeté à l'adreſſe du Négociateur. Il lui déclara qu'il ne conſentiroit jamais à la paix que lorſque le Tzar lui auroit cédé toute la Livonie, pluſieurs autres villes Ruſſes, & lui auroit payé les frais de la guerre. C'étoit le dernier mot du Roi Etienne, & Poſſevin ſe rendit à Staritſa, où le Tzar ſe trouvoit alors. Inſtruit de ſa marche, ce Prince envoya une eſcorte de Sin-Boïarski, commandés par un Noble du premier Ordre, pour le recevoir ſur les frontières. Un Priſtaf ou Officier nommé par la Cour, fut chargé de l'accompagner, de pourvoir à ſes beſoins, de faire ſervir ſa table d'une manière convenable, & de régler ſa maiſon. Soixante hommes de la maiſon du Tzar formoient ſa garde, & le Père Ambaſſadeur monta les chevaux dont on lui avoit fait préſent. A ſon paſſage par Smolensk & Novogorod, il fut ſalué de toute l'artillerie : les Evêques de ces deux Villes avoient ordre de le traiter avec diſtinction pendant le ſéjour qu'il y feroit.

Son

Son entrée à Staritſa ne reſſembloit point à celle de Jéſus dans Jéruſalem, & quelque humble que fût ſon Diſciple, il ne pouvoit ſe refuſer aux honneurs extraordinaires qu'on lui rendoit : il faut prendre patience & dans le bien & dans mal. Le Jéſuite fut donc obligé de marcher entre deux haies de Stréltſi pour ſe rendre au Palais. Les Boyari, les Dvoriani, vêtus d'étoffes d'or, étoient rangés dans la cour du Palais, ſur les degrés & dans les appartemens. Le Seigneur le plus diſtingué parmi les Ruſſes & un Secrétaire d'Etat, vinrent le recevoir au milieu du grand eſcalier, & le conduiſirent dans la ſalle du Trône. Le Tzar & ſon fils lui préſentèrent la main, & le firent aſſeoir à côté d'eux ſur un banc couvert d'un riche tapis de Perſe. Poſſevin jouit même de la prérogative des Princes héréditaires, qui ſeuls avoient le droit de manger à la même table que le Souverain. L'entrée de Poſſevin à Moskou fut encore plus ſolemnelle : ſuivant lui, cinq mille hommes l'attendoient ſur la place ; & le Tzar, accompagné de toute ſa Cour, daigna venir au-devant de lui, précédé des Prêtres qui portoient l'Image de la Vierge. Les extrêmes ſe touchent : l'orgueil des ſuccès ſe briſe contre les revers, & la hauteur d'Ivan devoit dégénérer juſqu'à ce point d'humiliation : la paix lui étoit abſolument néceſſaire ; il avoit beſoin du Jéſuite pour ſe la procurer. Forcé de faire des ſacrifices de toute eſpèce, il renonça à toutes ſes prétentions ſur la Courlande, offrit de céder une grande partie de la Livonie au Roi Etienne, & chargea Poſſevin de lui faire part de ces propoſitions. Celui-ci part pour la Pologne, & trouve le Roi devant les murs de Pleskof aſſiégée. Il voit avec ſurpriſe l'artillerie nombreuſe, les proviſions immenſes de poudre & de boulets, les apprêts formidables pour les opérations de ce ſiége, & déſeſpére du ſuccès de ſa négociation. Etienne étoit à la tête d'un armée aguerrie ; il étoit dans les Etats de ſon ennemi ; ſes projets pouvoient être

preſqu'auſſi-tôt exécutés que formés : les troupes Ruſſes envoyées au ſecours de Pleskof, avoient été défaites en chemin ; différens corps partis de Novogorod pour ſe jetter dans la Ville, avoient éprouvé le même ſort ; le nombre des aſſiégés étoit fort diminué par les fléaux inſéparables de la guerre : ces ſuccès rendoient Battori difficile ſur les conditions de la paix, quoiqu'il la déſirât ſecrètement, pour arrêter les progrès que faiſoient les armes de la Suède. Il diſſimula donc ſes ſentimens avec Poſſevin, & perſiſta à demander au Tzar l'évacuation de la Livonie, la conſervation de ſes conquêtes & les dédommagemens des frais de la guerre ; il jura même de n'abandonner le ſiége qu'après avoir obtenu ſes demandes. Ivan comprit trop tard que l'accroiſſement d'une Puiſſance apparente n'a pour elle que la ſurface, & qu'elle diminue la Puiſſance réelle. Pour conſerver celle qui lui reſtoit, il offrit de renoncer à la Livonie, de rendre Polotsk & d'autres Villes qu'il avoit conquiſes ſur la Pologne. Ce point obtenu, le Roi n'inſiſta plus ſur les dédommagemens de la guerre ; il rendit les places Ruſſes dont il s'étoit emparé : les préliminaires de la paix furent ſignés & ratifiés au commencement de l'année ſuivante. Cette paix fut ſuivie d'une autre avec les Tatars de Krimée (1).

(1) La conduite d'Ivan dans la mauvaiſe fortune, nous rappelle ici celle de Louis XIV, vers la fin de ſon règne : le contraſte en eſt frappant. On ſait avec quelle grandeur d'ame ce Monarque ſupportoit les malheurs d'une guerre où il étoit ſeul contre preſque toutes les Puiſſances de l'Europe. » Vous voyez où nous en ſommes : vaincre ou périr, dit-il au » Maréchal de Villars, qui prenoit congé en partant pour la Flandre. Cherchez l'ennemi, » & donnez bataille..... Mais, Sire, reprit le Maréchal, c'eſt votre dernière armée.... » Je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais que vous l'attaquiez. Si la bataille eſt » perdue, vous me l'écrirez à moi ſeul ; vous ordonnerez au courier de ne voir que Blouin ; » je monterai à cheval ; je paſſerai par Paris, votre lettre à la main : je connois les François ; » je vous menerai deux cents mille hommes, & je m'enſevelirai avec eux ſous les ruines

SECTION LXXV.

Pendant que Poſſevin négocioit pour rétablir l'union entre les Polonois & les Ruſſes, Pont de la Gardie s'avançoit vers Narva avec vingt-quatre pièces de canon. Deux jours ſuffirent pour faire une grande brèche à cette Place. Réſolu de faire donner l'aſſaut, il promet à ſes ſoldats tout le butin qu'ils feront ſur les aſſiégés pendant vingt-quatre heures. L'eſpoir du butin redouble l'ardeur des ſoldats : la Place eſt priſe d'aſſaut, & ſept mille hommes qui formoient la garniſon, ſont paſſés au fil de l'épée. Le Général Suédois étoit expéditif : la priſe de Narva fut ſuivie de celle d'Ivan-Gorod, de Koporié, de Vittenſtein, & les ravages furent portés juſques ſous les murs de Novogorod. Pendant que Pont de la Gardie ſervoit ſi bien la vengeance de ſon Maître, & reculoit les frontières de la Suède, Jacques Typot, l'un de ces bons amis de Cour, & Secrétaire du Roi Jean, faiſoit jouer tous les reſſorts de l'intrigue pour rendre le Général ſuſpect, & le mettre mal dans l'eſprit du Prince. Pont de la Gardie ſe juſtifia ſi bien de toutes les calomnies du Secrétaire envieux, & prouva ſi clairement ſes manœuvres, que le Roi le condamna à une priſon perpétuelle : cela conſole les honnêtes gens, & n'arrête pas les méchans.

SECTION LXXVI.

1582.

Les efforts des Suédois échouèrent contre la ville d'Oréchek : contens de leurs ſuccès, ils conclurent une trève pour trois ans

---

» de la Monarchie «..... Ce Prince diſoit aux Seigneurs de ſa Cour qui partoient pour l'armée : » Si vous êtes battus, j'irai vous ſecourir ; j'ai l'honneur d'être le plus ancien » ſoldat de mon Royaume «. Cette façon de penſer eſt bien noble & bien grande ; mais moins d'ambition & plus d'humanité ſeroit plus majeſtueux encore, quoi qu'en diſent les partiſans de la guerre & de la gloire.

avec les Ruſſes. Mais Ivan n'en eſt pas plus heureux; ſon ame eſt déchirée d'une douleur profonde : il vient d'aſſommer ſon fils aîné qu'il avoit toujours chéri. Les Auteurs ne s'accordent point ſur la cauſe de cet évènement tragique : nous allons rapporter leurs opinions, le Lecteur ſe décidera pour le plus probable. » Les uns prétendent que peu de tems avant la concluſion » de la paix entre le Tzar & le Roi Etienne, des partis Polo» nois ſe répandirent en Ruſſie, & portèrent le ravage juſques » ſur les rives du Volga : que la politique d'Ivan, loin de s'op» poſer à leurs courſes, feignoit de les ignorer, dans la perſua» ſion où il étoit que ces incurſions faites pendant les rigueurs » de l'hiver, détruiroient en détail l'armée Polonoiſe, & lui pro» cureroient une paix plus avantageuſe. On ajoute que les Boyari » ne pénétrant pas le deſſein du Tzar, le prièrent inſtamment » de s'oppoſer aux ravages des Polonois, & lui dirent que ſi la » foibleſſe qui accompagne le grand âge ne lui permettoit plus de » ſe mettre à la tête de ſes troupes, il pouvoit en confier le » commandement à l'aîné de ſes fils qu'il chériſſoit, & que l'on » regardoit comme l'eſpérance de la Nation. Cette propoſition » fut rejettée avec hauteur : Ivan la regarda comme une inſulte » faite à ſa perſonne, ou comme un complot formé contre lui » en faveur de ſon fils. Les Boyari, jugés comme des rebelles, » payèrent de leur tête ce conſeil imprudent. Le Tzarévitz Dé» mitri veut ſe juſtifier du ſoupçon, & ſe proſterne aux pieds » de ſon père encore furieux : Ivan le frappe ſur la tête, & le » jeune Prince meurt du coup trois ou quatre jours après «. Poſſevin, qui étoit en Pologne alors, & qui ne tarda pas à ſe rendre à la Cour du Tzar, raconte autrement le fait. » Les femmes » Nobles, dit-il, étoient dans l'uſage de porter trois robes à la » fois, plus ou moins chaudes, ſuivant la ſaiſon. Celles qui » n'en portoient qu'une donnoient mauvaiſe opinion de leur

» décence & de leurs mœurs. Il arriva que l'épouſe du Tzarévitz, » avancée dans ſa groſſeſſe, & gênée par le poids de ſes habits, » ſe mit à l'aiſe dans ſon appartement. Le Tzar entre chez elle » ſans ſe faire annoncer; il la trouve couchée ſur un banc, & » vêtue d'une ſeule robe. La Princeſſe ſurpriſe ſe lève, & fait » des excuſes à ſon beau-père de le recevoir dans cette poſition; » ſa réponſe fut un ſoufflet: elle pouſſe un cri; le Tzarévitz » accourt, & reproche à Ivan cet excès de dureté. Son père, » furieux, le frappe ſur la tête avec le bâton qu'il avoit coutume » de porter; le coup étoit mortel: le jeune Prince périt quatre » jours après, emportant tout les regrets de la Nation «. Dévoré de remords, Ivan s'abandonne au déſeſpoir: l'agitation de ſon ame ne lui donne quelques inſtans de repos, que lorſque ſes forces ſont épuiſées. Croyant obtenir du ciel le pardon de ſes crimes à force d'argent, il en diſtribue à tous les Monaſtères, & envoie des ſommes conſidérables aux Patriarches de la Grèce. Sa douleur étoit juſte, ſon repentir louable; mais ſes dons furent en pure perte: l'argent ne calme point les remords. Il n'étoit plus que le tombeau de lui-même où ſes chagrins l'enſeveliſſoient; c'eſt dans cet état déplorable qu'il ſe fit Moine. Il reçut la tonſure des mains du Métropolite *Dioniſi*, qui lui donna le nom de *Jonas*.

SECTION LXXVII.

Que de contraſtes réunis dans un ſeul homme! Ivan tenoit tout de la nature & rien de l'éducation; ſes grandes qualités étoient perſonnelles, & ſes vices des acquiſitions funeſtes. Comme Henri VIII, il avoit porté ſur le Trône des diſpoſitions à bien faire. Dans un autre ſiècle, avec d'autres Sujets, il eût régné glorieuſement, & ſa gloire n'eût peut-être pas ſouffert d'éclipſes; mais elles furent nombreuſes. Il avoit pris du goût pour l'inſtruc-

tion dans ſa première jeuneſſe, il ne le perdit point ſur le Trône. Il aimoit, il recherchoit, il attiroit les Artiſtes & les Savans des différentes contrées de l'Europe & de la Grèce; il converſoit familièrement avec eux, dans le tems même que la multitude de ſes affaires ſembloit devoir le détourner de ces ſortes d'occupations. Il attira à Moskou des Juriſconſultes, des Architectes, des Peintres, des Sculpteurs, des Orfévres, des Papetiers, des Fondeurs de cloche, des Armuriers, des Mineurs, des Médecins, & même des Théologiens. L'Edition des Actes & des Epitres des Apôtres, fut faite à Moskou par un Diacre Ruſſe, en 1563. La Ruſſie doit encore à ce Prince la création des troupes régulières, l'inſtitution de la diſcipline militaire, & l'uſage des armes Européennes. Haïſſant la fraude & la mauvaiſe foi, & dédaignant d'aller par des voies obliques pour parvenir à ſes fins, il ſuppléa par un Code, à l'inſuffiſance des Loix de *Jaroſlaf* & d'*Iſiaſlaf*. Il avoit des heures marquées pour recevoir les placets; chacun avoit la permiſſion de lui en préſenter directement, & il ne faiſoit pas attendre longtems ſa réponſe. Il puniſſoit ſévèrement les délits graves; la honte étoit le châtiment des fautes légères. Les Miniſtres & les Gouverneurs qui ſe rendoient coupables d'injuſtice & de concuſſion, étoient punis de mort. Dans des cas moins graves, il faiſoit dépouiller de leurs habits les Boyari les plus diſtingués, & les faiſoit promener dans les rues, revêtus de haillons, & conduits par des foſſoyeurs ivres. Après cette humiliation, il les exhortoit à ſe mieux conduire à l'avenir. La priſon étoit toujours la peine de l'ivreſſe. La conquête de Kaſan & d'Aſtrakan briſa le joug que les Tatars avoient impoſé aux prédéceſſeurs d'Ivan pendant la durée de plus de deux ſiècles. Depuis l'ouverture du commerce par la mer Glaciale, il établit des marchés à Narva, où les Etrangers avoient le droit de ſe rendre: des caravanes ſe rendirent de la Perſe & de la Boukarie à Moskou: les Nogaïs faiſoient avec les

Ruſſes, un commerce annuel de trente à quarante mille chevaux. Ce furent les Bulgares qui apprirent aux Ruſſes la préparation de ces cuirs recherchés, qui ſont aujourd'hui l'un des principaux objets de leur commeree. C'eſt ſous ce règne que l'on commença à exploiter des mines de fer. Les Koſaques apprirent des Génois, qui occupoient Azof & les bords de la mer Noire, l'art de retirer du grain une liqueur forte par la diſtillation, & les Koſaques communiquèrent ce procédé aux Ruſſes. Ivan eut aſſez d'empire ſur lui-même pour ſacrifier ſes préjugés au bien de l'Etat. Sa nation déteſtoit les Etrangers ; il les appella & les accueillit bien : elle étoit intolérante ; Ivan ſe montra tolérant. Les Luthériens avoient deux Egliſes à Moskou. Nous venons de peindre un Prince ami de l'ordre & de la juſtice, un Conquérant, un Légiſlateur, un Protecteur du Commerce & des Arts, un grand homme dans toute l'étendue du terme : un monſtre va paroître ſur la ſcène. Ivan corrompu par le mauvais exemple, aigri contre ſes ſujets, change de caractère, devient fantaſque, ſombre, défiant, colérique, fougueux, opiniâtre dans tous ſes déſirs, brutalement jaloux, père barbare, tyran dans ſa famille, dans le Gouvernement & dans la Religion : les bornes de la juſtice & de la bonté ſeront paſſées pour toujours. Ici, toutes ſes paſſions ſont extrêmes.

Quelle que ſoit ſa fortune, il n'en eſt plus ſatisfait. Les ſuccès agrandiſſent ſon ambition, les diſgraces l'irritent. Les moyens les plus odieux lui paroiſſent légitimes, dès qu'ils ſont utiles à ſes vues ; ſes paſſions ſubalternes ſe louent, pour ainſi dire, au ſervice de ſa paſſion dominante. Toutes les fortunes ſont ſujettes aux revers ; on perd tout en perdant ſa faveur : il élève aux premières dignités des hommes tirés de la dernière claſſe des Citoyens, & rabaiſſe les Grands aux emplois les plus vils. Sous le deſpotiſme, l'innocence qui donne de l'ombrage eſt un défaut que la politique des Tyrans ne pardonne point, & l'homme riche ſe briſe

contre l'Etat, comme un vaiſſeau contre un écueil. Ivan attire à lui ſeul les domaines par la confiſcation, & tout l'or & l'argent que le commerce fait entrer en Ruſſie. L'autorité arbitraire qu'il exerce ſur les Grands, il l'appéſantit ſur le Clergé; il lui impoſe des tributs; il élève, il dépoſe à ſon gré les Métropolites qui, juſque-là, avoient été confirmés par le Patriarche de Conſtantinople. Il ſe revêt des ornemens pontificaux; & comme s'il commerçoit directement avec la Divinité, il faiſoit parler le Ciel, dont il annonçoit les oracles, en répondant à toutes les demandes: *Je ferai cela, ſi Dieu l'ordonne.* De-là, ſans doute, deux proverbes familiers aux Ruſſes: *Dieu le ſait & le Tzar..... La colère du Tzar eſt l'Ambaſſadrice de la mort.* Une choſe digne de remarque, c'eſt qu'en parlant des cruautés d'Ivan, ſon ennemi déclaré, le Prince Kourbskoï dit lui-même, que peut-être les mœurs de la nation Ruſſe exigeoient un ſemblable Gouvernement. Une autre choſe non moins remarquable, c'eſt qu'Ivan qui fut tour-à-tour aimé, reſpecté, obéi, craint, redoutable & déteſté, finit par exciter la pitié des Ruſſes, dès qu'il devint la proie des remords. Ce Prince mourut en 1584, âgé de 54 ans, & de ſon règne le cinquantième.

Ce Prince eut cinq épouſes: 1°. La vertueuſe Anaſtaſie; 2°. Marie, fille de Tanrouk, Prince des Tcherkaſſes Montagnards; 3°. Marpha, fille de Vaſili Sabakin; 4°. Daria, fille d'Ivan Koltofski; 5°. Marie, fille de Fédor, de la Maiſon de Nagui. Marpha & Daria furent forcées d'entrer dans un Monaſtère, & de ſe faire Religieuſes.

Ivan eut de la première, Démitri, Ivan & Fédor; & de la ſeconde, un autre Démitri, qui fut aſſaſſiné à Ouglitz. Il eut auſſi deux filles, qui moururent dans l'enfance.

PARALLÈLE

PARALLÈLE

Entre IVAN VASILIÉVITZ II & LOUIS XI, Roi de France.

IVAN indigné de la tyrannie d'un Triumvirat odieux, briſe le joug que les Chouiski lui avoient impoſé, & fait ſubir aux tyrans du Prince & de la nation les châtimens que méritoient leurs crimes. La ſévérité d'Ivan, dans cette circonſtance, fut un acte de fermeté & de juſtice : on doit blâmer celle de Louis XI, qui ſe comporta dans ſon Royaume comme dans un pays de conquête : quelques Grands étoient coupables, ſans doute ; mais les innocens devoient-ils être confondus avec les coupables ? Louis priva de leurs emplois tous les Officiers de la maiſon de ſon père ; ceux de la juſtice, de la guerre, des finances, & les maltraita cruellement.

Ces deux Princes augmentèrent de pouvoir ſur leurs peuples ; & reculèrent les frontières de leurs Empires par leur courage & leur politique. Louis ſe ſignala dans ſa jeuneſſe contre les Anglois, qu'il obligea de lever le ſiége de Dieppe, & qu'il chaſſa du Royaume ; par ſes victoires ſur les Ducs de Bourgogne, de Flandres, &c., il réunit à la Couronne l'Anjou, le Maine, la Provence, la Bourgogne, & quelques autres grands Fiefs. Ivan ajouta à la ſienne, les Principautés des Princes apanagés, chaſſa les Tatars, recouvra les pays dont ils s'étoient emparés, & remporta des victoires ſur les Livoniens, les Suédois, &c. C'eſt à l'un & à l'autre de ces Princes, que les deux Peuples dûrent l'abaiſſement des Grands.

Paris désolé par une contagion, fut repeuplé par les soins de Louis. La Russie, inondée de Tatars, fut délivrée de ce fléau; & pour l'empêcher de se dépeupler par l'émigration des Russes dans les Royaumes de Kazan & d'Astrakan, Ivan attacha ses Sujets à la glèbe.

« Tous deux établirent une police rigoureuse : tous deux avoient leur conseil dans leur tête : prodigues par politique, & avares par goût, ils savoient donner en Rois. Louis aimoit beaucoup la justice, la faisoit rendre exactement, sanctionna de bonnes loix, institua les Parlemens de Bordeaux & de Dijon. Sous le règne d'Ivan, la justice fut rendue avec la même exactitude & plus de sévérité encore : ce Prince établit l'uniformité des poids & des mesures; c'étoit aussi le projet de Louis XI, à qui l'on doit l'établissement des Postes.

» Louis XI, dit Comines, étoit sage dans l'adversité, très-» habile à pénétrer les intérêts & les pensées des hommes; il savoit » les attirer & les tourner à ses fins. Mais il étoit furieusement » soupçonneux & jaloux de sa puissance; très-absolu dans ses » volontés; il ne pardonnoit point; fouloit terriblement ses » Sujets, & avec cela il étoit le meilleur des Princes de son tems «. Quels pouvoient être les autres, ajoute sagement Mézerai? Nouveaux rapports du Tzar avec ce Monarque. » Louis XI, dit encore » Comines, étoit assez lettré, & avoit eu une autre nourriture » que les Seigneurs de ce Royaume «; & Gaguin d'accord sur ce point avec Comines, ajoute » que ce Prince savoit les lettres, & » avoit plus d'érudition que les Rois n'ont accoutumé d'en avoir «. La nature avoit tout fait pour Ivan : l'éducation ne cultiva point ses dispositions naturelles, & cependant il aimoit les Savans & les Artistes. La dépravation de ses Sujets le rendit un monstre. Mais Louis XI qui n'avoit pas les mêmes motifs de plainte, fit mourir plus de quatre mille personnes par divers supplices, & se

plaiſoit, comme le Tzar, à en être le ſpectateur. La plûpart de ces malheureux furent exécutés dans les deux Empires, ſans forme de procès, & ſubirent les mêmes tourmens. Ivan fit mourir ſon couſin-germain, accuſé de deſſeins criminels contre l'Etat, & dans un accès de fureur, il aſſomma ſon fils chéri, qui étoit à ſes genoux pour ſe juſtifier. Louis fait empoiſonner ſon frère par *Faur Verſoir*, Abbé de St-Jean-d'Angély, qui fit préſent d'une pêche empoiſonnée à la fille du Seigneur de Montſoreau, aimée de Monſieur; & l'amante partagea ce fruit avec ſon amant.

Louis XI eut deux femmes qu'il n'aimoit point, & ſur tout la première; il tint la ſeconde preſque continuellement enfermée au Château de Loches & à celui d'Amboiſe. Ivan en eut cinq, & non pas ſept, comme on l'a écrit. Il chériſſoit & reſpectoit la première, la vertueuſe Anaſtaſie: il força la troiſième & la quatrième à ſe faire Religieuſes.

Enfin, après avoir terni le glaive de la juſtice par des meurtres prémédités, ces deux Princes, en proie aux remords, furent ſaiſis des craintes ſuperſtitieuſes & puſillanimes des ames égarées. Louis ſollicite auprès du Pape le droit de porter le ſurplis & l'aumuce, fait apporter auprès de lui la *Sainte-Ampoule*, attache à ſon bonnet une Notre-Dame de plomb, ſe fait entourer d'images par le fondateur de l'Ordre des Minimes, & s'enferme dans le Château du *Pleſſis-les-Tours*, comme Ivan dans un Monaſtère. Mais au défaut de témoins, l'ombre des méchans dépoſe contre eux: les deux Princes, inviſibles à leurs Sujets, dévorés par le même ver rongeur, & par la crainte d'un Juge inexorable, terminent une carrière qui ſe reſſemble encore par la même durée.

RÉFLEXIONS

Sur le Code du Tzar IVAN VASILIÉ VITZ II.

LES premiers Légiſlateurs de Ruſſie, Jaroſlaf & Iſiaſlaf, avoient puiſé les principes de leurs loix dans celles des Germains, voiſins des Slaves qui habitoient Novogorod. Ces loix ſimples devinrent inſuffiſantes à beaucoup d'égards, à meſure que les Ruſſes abandonnèrent un genre de vie nomade, que leur commerce s'étendit, que leurs liaiſons ſe multiplièrent avec les peuples voiſins. En méditant le *Soudebnik*, ou le Manuel des Loix d'Ivan Vaſiliévitz II, & celles que promulguèrent ſes ſucceſſeurs, on eſt convaincu que depuis le onzième ſiècle juſqu'en 1542, les mœurs des Ruſſes contraſtoient ſi fort avec les loix anciennes, qu'elles étoient ſans vigueur. Dans les tems dont nous parlons, la Ruſſie repréſentoit un vaſte amphithéâtre politique, ſur lequel tous les pouvoirs, armés d'un fouet, frappoient les uns ſur les autres : le Souverain ſur les Miniſtres, les Miniſtres ſur les Tribunaux, les Tribunaux ſur les Officiers du Fiſc, le Fiſc ſur le Peuple; & dans cette diſtribution de coups, le Peuple qui n'avoit perſonne au-deſſous de lui, recevoit ſans rendre. C'eſt à cette époque que la grande boucherie d'hommes fut ouverte.

Dans cet état des choſes, le Tzar ſentit la néceſſité de régénérer les loix anciennes, & d'en promulguer de nouvelles, adaptées aux circonſtances. Une choſe remarquable, c'eſt que ce Prince n'étoit âgé que de vingt ans, lorſqu'il conçut ce projet de réforme & de légiſlation. Quels biens n'eût-il pas fait à la Ruſſie, ſi ſon amour pour l'ordre, la juſtice & l'honnête économie, ſi ſon déſir

de bien régner eût été ſecondé de ceux qui étoient honorés de ſa confiance la plus intime ! Mais ces hommes apathiques ou intéreſſés, vécurent en végétant, laiſsèrent faire le mal, quand ils ne le commirent pas eux-mêmes. Que les bons Princes, mal ſervis, ſont à plaindre ! Le Code d'Ivan a deux parties : la première comprend les Loix Civiles & Criminelles : la ſeconde traite des Matières Eccléſiaſtiques. Ce Code eſt la baſe de preſque toutes les Loix qui, depuis Ivan, ont réglé l'adminiſtration Ruſſe. Voici l'extrait de ce Code, & ſes défauts à plus d'un égard. Nous les réduirons à deux principaux, & nous obſerverons, 1°. que le plan de cette Légiſlation eſt trop reſſerré, ſur-tout dans les matières les plus intéreſſantes ; 2°. Que pluſieurs articles de ce Code tenoient trop de l'ancienne barbarie de la nation, pour conſerver l'autorité légale dans les tems où la Ruſſie deviendroit plus policée.

L'objet & le but principal d'Ivan, en promulguant le Manuel des Loix, fut d'arrêter les manœuvres de la cupidité, la corruption, la vénalité, les vexations parmi les Gouverneurs, les Intendans des Provinces, & les Officiers chargés de l'adminiſtration de la Juſtice. Nous avons parlé des peines & des ſupplices décernés contre le péculat & les prévarications. La honte publique commençoit la punition ; & lorſque ce moyen étoit inſuffiſant, la mort des coupables y ſuppléoit. Pour humilier les Grands qui abuſoient de leur autorité, il les dégradoit, & élevoit à leurs places les hommes du dernier rang, quand leur bonne conduite répondoit à d'heureuſes diſpoſitions au travail : il étoit défendu à ceux-ci de s'allier avec les autres. Quelle ſageſſe dans la conduite de ce Légiſlateur ! Ivan ſavoit donc que les hommes également orgueilleux & avides, tâchent toujours d'enchaîner l'honneur à l'intérêt, & de les ſervir également à-la-fois ; & les moyens employés par ce Prince, tendoient à ſéparer ces deux objets antipathiques d'un même culte. Cette réflexion en amène une autre non moins

importante : ſi dans le choix des Pilotes on avoit uniquement égard à l'homme riche & puiſſant, & qu'on exclût du gouvernail le pauvre malgré ſes talens & ſon expérience, qu'arriveroit-il ? Que les vaiſſeaux ſeroient très-mal gouvernés : il en eſt de même à l'égard de tout autre Gouvernement quel qu'il ſoit. Ivan ſentit cette vérité : les Grands, riches & mépriſables, devoient leurs tréſors aux travaux des pauvres : les pauvres vertueux & intelligens, remplacèrent ceux qui les avoient dépouillés. La vertu par excellence eſt la juſtice.... un devoir, c'eſt de ſe rendre heureux. Il y a deux Tribunaux, celui de la Nature & celui des Loix. L'un connoît les délits de l'homme contre ſes ſemblables ; l'autre les délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes ; la nature punit les vices. La loi montre le gibet à l'aſſaſſin ; la nature montre les infirmités, les maladies & la mort aux débauchés, aux intempérans. Mais la nature ne parloit plus aux Ruſſes ſous le règne d'Ivan ; de-là la multiplicité des ſupplices devenus néceſſaires. Vérité terrible ! il falloit même que la vûe des ſupplices n'éloignât pas du crime, puiſqu'Ivan fut obligé de faire un tarif très-détaillé ſur ce que devoient payer les parties qui avoient des différens, ſoit que l'affaire ait été terminée par les Juges, arrangée à l'amiable, ou décidée par un combat judiciaire. La manière de terminer une conteſtation par le duel, ne prouve point ici que le Légiſlateur n'avoit aucune idée de l'eſſence du juſte & de l'injuſte : il s'oppoſa vigoureuſement à la perpétuité de cet uſage barbare ; il ne falloit que le ſens le plus commun pour en ſentir la dangereuſe abſurdité. Cependant, quoique maître abſolu, les efforts du Tzar furent impuiſſans dans ce cas : la férocité des mœurs l'emporta ſur la ſenſibilité d'un deſpote. On ceſſe d'en être ſurpris, lorſqu'on ſe rappelle que chez toutes les nations, les eſprits emportés de la ſphère du ſens commun vers la région du délire, ont cherché la juſtice par des moyens monſtrueux ; c'eſt

ce qu'on vit au huitième ſiècle chez un Peuple naturellement plus doux, plus humain que ceux du Nord. Les Romains chaſſés de leurs conquêtes par d'autres brigands venus de la Germanie, avoient laiſſé un Corps de Loi qui, en s'amalgamant avec les Coutumes Germaniques, approchoit plus ou moins de la raiſon. Les Tribunaux, les Evêques & les Rois, déchirèrent le Code Criminel; & le Peuple prit un plaiſir ſingulier à voir de grandes cuves remplies d'eau froide ou bouillante pour rendre juſtice. On ſait qu'on jettoit l'accuſé bien garotté dans l'eau froide. S'il tomboit au fond, il étoit réputé innocent; s'il ſurnageoit, il étoit coupable.

Le Jugement par l'eau bouillante s'exécutoit d'une autre façon : l'accuſé, le bras nu, prenoit au fond de la cuve, un anneau béni; après quoi, en préſence du Prêtre & du peuple, on enfermoit le bras du patient dans un ſac, ſcellé d'un cachet; & ſi trois jours après il ne paroiſſoit aucune marque de brûlure, il étoit abſous.

Le fer ardent faiſoit auſſi la fonction de Juge : il falloit le porter l'eſpace de neuf pas ſans ſe brûler, ſi on vouloit n'être pas livré au bourreau.

Le Jugement de la croix étoit plus doux. Il conſiſtoit à donner guain de cauſe à celle des deux parties qui tenoit le plus longtems ſes bras élevés en croix. Ce ſuccès étoit une affaire de tendons & de muſcles.

Mais la procédure la plus intéreſſante pour le public, étoit le combat *à fer émoulu* & *à outrance* entre l'accuſateur & l'accuſé. Qu'on ſe repréſente une lice de quatre-vingt pas de long & de quarante de large, gardée par des *Sergens d'armes*; les deux parties arrivant viſière baiſſée, écu au cou, glaive au poing, épée & dague ceintes, portant un Crucifix ou l'Image de la Vierge, ou celle d'un Saint dans leur bannière; le Hérault d'armes fai-

ſant ranger la foule autour des lices ; le Maréchal du camp, aidé d'un Prêtre, faiſant jurer les deux combattans que leur droit étoit bon, & qu'ils renonçoient au Paradis s'ils étoient menteurs ; un Parrain & un Confeſſeur donnés à chaque combattant ; le peuple chantant un *Iibera ;* une bière entourée de torches, placée au bout de la lice, pour le vaincu, dont perſonne ne plaignoit le ſort, parce qu'il étoit évidemment coupable. La Loi avoit tout preſcrit, les cas, les formules, les cérémonies. L'Ecuyer, accuſé par un Vilain, pouvoit combattre à cheval : le Vilain, accuſé par l'Ecuyer, combattoit à pied. Elle n'exemptoit du combat que les jeunes gens au-deſſous de vingt-un ans, & les vieillards au-deſſus de ſoixante. Les femmes nommoient des champions qui s'égorgeoient en leur nom ; les Clercs & les Prêtres avoient le même privilége, à moins qu'ils n'aimaſſent mieux combattre en perſonne, avec la permiſſion de leurs Evêques.

Il eſt aiſé d'imaginer les funeſtes effets d'une telle Juriſprudence ; l'innocent, comme le malfaiteur, pouvoit ſuccomber à ces ſortes d'épreuves. Un Spadaſſin bien exercé, coupable de vol, de viol, ou d'aſſaſſinat, étoit sûr d'avoir raiſon dès qu'il ſe battoit le mieux. Mais conçoit-on que la raiſon générale d'un peuple puiſſe s'égarer à ce point, ſans un dérangement phyſique des organes de la penſée ? Ce qui paroît encore le prouver, c'eſt que les Sages de la Nation appelloient cette Juriſprudence *le Jugement de Dieu.* Milton, dans ſon fameux Poëme, a chanté le Paradis des fous. S'il étoit une Divinité dans ce Paradis ſuppoſé, c'étoit elle ſans doute qui avoit dicté de telles Loix. Revenons au Code d'Ivan.

Ce Code s'étend ſur les cauſes qui pouvoient donner lieu à ces combats judiciaires, ſur les armes à y employer, ſur les perſonnes qui devoient entrer en lice par elles-mêmes, & ſur celles

celles qui avoient le droit d'en ſubſtituer d'autres à leur place ; enfin, ſur ceux dont la préſence y étoit néceſſaire, ſoit pour y tenir la place de Juge, ſoit pour en écarter ceux que la curioſité y conduiſoit.

Le lecteur ſe rappelle la ſimplicité des Loix de Jaroſlaf : elles diſent, au ſujet des ajournemens, » que celui qui ne voudra » pas comparoître à l'inſtant, aura un délai de cinq jours en » donnant caution «. Cette forme étoit ſans doute changée lors de la rédaction du Code d'Ivan. La preuve eſt qu'il ſe vit forcé de notifier aux parties le tems que la Loi leur accordoit, pour qu'elles n'en prétendiſſent pas cauſe d'ignorance. Il y eſt queſtion, pour la première fois, d'Huiſſiers, d'Exploits, d'Aſſignations. Les ajournemens y ſont variés, les comparutions réglées, & les délais fixés d'une manière poſitive. Ces précautions jugées néceſſaires, prouvent que la chicane avoit pris plus d'empire qu'au tems de Jaroſlaf & d'Iſiaſlaf, à meſure que les intérêts particuliers étoient devenus plus compliqués. Le propre de la chicane eſt d'embrouiller les faits, pour faire durer les conteſtations : de-là, l'établiſſement de l'écriture dans les Tribunaux, l'inſtitution des Regiſtres publics, des Greffiers pour les remplir & les garder, des droits de Greffe pour pourvoir aux appointemens de ceux qui étoient chargés de tranſcrire ſur ces Regiſtres tout ce que les parties alléguoient pour ou contre.

Les Loix de Jaroſlaf fixoient indiſtinctement un délai de cinq jours : par le nouvel arrangement, on étendit le délai à proportion de la diſtance où ſe trouvoit la demeure des parties ; & du lieu où le procès devoit être inſtruit. Voilà pourquoi le nouveau Code ſpécifie le nombre des jours cenſés néceſſaires au défendeur, pour ne pas faire dépendre le jugement de ſes retards volontaires, & pour mettre les Juges en droit de le contraindre. On y accorde ſept jours à celui qui eſt éloigné de cent

verſtes ou de vingt de nos lieues, & plus ou moins en raiſon de la proximité ou de l'éloignement du Tribunal. La Loi prévient en même-tems que la partie qui ne comparoîtra pas à l'expiration du terme, encourt une amende de trois ſols (1) par jour après l'expiration du délai. Cette manière de régler les ajournemens & les défauts de comparution eſt très-ſage : elle eſt encore ſuivie par les Tribunaux de la Nation, ſans qu'aucune Loi poſtérieure ait cru devoir en faire mention.

Il a toujours été permis aux Parties de ſe plaindre contre les Jugemens réputés injuſtes. Dans ce cas les Chefs s'aſſuroient du fondement des motifs de plainte, & faiſoient droit : mais lorſque le grand nombre des affaires politiques obligea ces Chefs à ſe débarraſſer des affaires civiles & criminelles, & d'en remettre la diſcuſſion à des hommes ſubalternes, alors on établit différens Tribunaux, & une Cour Souveraine qui jugeoit en dernier reſſort les conteſtations. Voilà pourquoi le nouveau Code déſigne différentes Juriſdictions, ſavoir : la Cour du Tzar, celle de ſes enfans, celle des Boyari. On y règle la marche de procéder par appel ; & pour ôter l'envie de recourir à ce moyen, dans la vue de prolonger les procès, celui qui ſe ſervira de ce moyen, & perdra ſa cauſe, payera à la partie adverſe deux ſols par jour pendant tout le tems que l'appel aura ſuſpendu la jouiſſance des droits acquis ou confirmés par la première Sentence. Cet uſage ſubſiſte encore ; il étoit trop équitable pour tomber en déſuétude.

Un autre uſage qui mérite d'être adopté par les Nations les plus civiliſées de l'Europe, eſt le ſuivant.

Les Ruſſes avoient contracté l'habitude de ſe dire des injures

(1) Dans les tems anciens, les ſols de Ruſſie étoient des piéces d'argent plus ou moins grandes ſous les différens règnes : leur valeur pouvoit être de 10 à 15 de nos ſols, comme on le verra dans l'Hiſtoire des Monnoies.

dans la diſcuſſion des procès. Ces injures qui n'ont rien de commun avec les faits litigieux, & qui doivent être regardées comme un manque de reſpect envers les Juges, & une offenſe faite à la Juſtice, déterminèrent le Légiſlateur à ſévir contre les parties qui ſe permettroient cette licence coupable. Il les condamna à des amendes proportionnées à la qualité & au ſexe de la perſonne injuriée. Que de ſageſſe dans le cas dont il s'agit! L'amende étoit la peine de l'homme qui oſoit ſe faire raiſon au mépris de la Loi. Cette amende puniſſoit non-ſeulement le coupable, mais elle prévenoit encore le deſſein de ſe venger de l'injure par la voie des armes.

Nous écrivons une Hiſtoire civile, morale & politique, & notre deſir le plus vif eſt d'être utile à toutes les Nations, en commençant par la nôtre. Nous demandons à nos Lecteurs la permiſſion reſpectueuſe de faire ici une petite digreſſion ſur la fièvre d'honneur dont les Ruſſes ont eu des accès comme les autres peuples. Les maladies morales ſont de notre reſſort comme les maladies phyſiques, par leur influence ſur celles-ci.

Cette fièvre fut méconnue à l'antiquité policée. Athènes & Rome connurent bien l'honneur d'être juſte, humain, bienfaiſant, généreux; d'être bon père, bon mari, bon ami, bon citoyen. On y connut même, dans un degré héroïque, l'honneur de répandre le ſang humain; mais quel ſang, & comment? Le ſang ennemi ſur un champ de bataille, pour conſerver le ſang de la patrie. Céſar rapporte dans ſes Commentaires, que deux de ſes Centurions, irrités l'un contre l'autre, vuidèrent leur querelle par un défi: c'étoit à qui feroit les plus belles actions dans la bataille. Tous deux ſe ſignalèrent, & l'un étant bleſſé, fut ſecouru par l'autre. Des traits ſemblables ſe trouvent dans beaucoup d'autres Hiſtoires; toujours les querelles particulières ſe terminent par l'émulation de mieux faire ou par les

Loix. Ce furent les barbares qui apportèrent la fièvre contagieuſe de l'honneur duelliſte dans le ſein de la France, dont les Romains avoient encore adouci les mœurs ; ces barbares, en la ſoumettant, mêlèrent leur ſang avec le ſien, & l'infectèrent.

Le Théâtre d'honneur vante beaucoup les exploits de la Chevalerie : vantons-les auſſi, lorſque dans l'anarchie & le ſilence des Loix, elle alloit défier ces nobles brigands Châtelains, qui ne ſortoient de leurs châteaux que pour opprimer le cultivateur, rançonner le marchand, & inſulter des femmes. Mais lorſque ces Paladins couroient le monde, en ſemant des cartels, pour faire avouer que la dame de leurs penſées étoit la plus belle, ou pour faire preuve de bravoure, ou ſimplement pour éviter l'oiſiveté, n'étoit-ce pas le délire de la fièvre d'honneur? Beaucoup de gens penſent que les duels juridiques dont nous avons parlé, ces *Jugemens de Dieu*, ſi outrageans pour la Divinité, épargnoient plus le ſang de la Nation, que les duels volontaires. Quoi donc ! faut-il abſolument qu'une Nation s'égorge d'une façon ou de l'autre? Cette opinion pourtant n'eſt pas ſans fondement. Les duels juridiques furent abolis en 1550; & dès-lors, les duels volontaires devinrent beaucoup plus fréquens ; chacun ſe donna à ſoi-même la permiſſion qu'on demandoit aux Rois, aux Evêques, aux Tribunaux. La fermentation de l'honneur ne s'arrêta pas là : les duels devinrent des combats. On eut des ſeconds, & l'ami qui n'étoit pas choiſi, en demandoit raiſon, comme d'une inſulte. Il n'étoit pas même beſoin d'un prétexte d'inſulte pour ſe battre. Il y avoit des compagnies de gens d'armes dans leſquelles on ne recevoit perſonne qui ne ſe fût battu au moins une fois, ou qui ne jurât de ſe battre dans l'année. Thémiſtocles eût dit au ſpadaſſin, donne-moi ton bras... la fièvre eſt brûlante, le tranſport eſt au cerveau ; gagne ton lit, fais-toi ſaigner, ta patrie l'ordonne : c'eſt à la bien ſervir que conſiſte l'honneur.

Après avoir ſtatué ſur tout ce qui concerne les duels juridiques, le nouveau Code du Tzar ne traite des voies de fait que d'une manière ſommaire. Il laiſſe aux Juges le droit de les punir à leur volonté, en leur recommandant d'avoir égard à la grièveté des coups & au rang des perſonnes maltraitées. Les anciennes Loix entroient dans de plus grands détails à cet égard, & l'on a lieu d'être étonné que, dans les nouvelles, la punition ſoit abandonnée à la diſcrétion des Tribunaux. Quoi qu'il en ſoit, les loix de Jaroſlaf, d'Iſiaſlaf & d'Ivan, ne s'éloignent les unes des autres que par rapport aux peines impoſées aux crimes privés, & qui n'intéreſſent pas immédiatement l'Etat. Les attentats contre le bien général, tels que la trahiſon, la rebellion, le larcin des choſes ſacrées, ont été punis dans tous les tems, par le dernier ſupplice; & ſi les anciennes Loix n'en font pas mention, c'eſt parce que la pratique conſtante que l'on ſuivoit dans ces cas, faiſoit aſſez connoître les châtimens réſervés pour ces crimes. Les Annales de Ruſſie viennent à l'appui de cette opinion. Elles rapportent: » que Volodimir II ayant défendu les » ſupplices d'uſage contre les voleurs de grand chemin, l'Archevêque de Novogorod ordonna au Clergé de conſulter à ce ſujet » les Saintes Ecritures, & qu'enſuite il ſupplia le Grand-Prince » d'uſer de toute ſa rigueur envers eux. Volodimir, cédant à ſes » remontrances, ordonna que ces criminels fuſſent mis à mort, » ſuivant les loix de ſon père & de ſon ayeul «. Ce fut donc en conformité des anciens uſages, que le Soudebnik décerne le dernier ſupplice contre ceux qui auront attenté à la vie du Souverain, contre les rebelles, les traîtres, les incendiaires, les ſacriléges, les chefs de voleurs, les meurtriers, les brigands, les fauſſaires; ſupplice qui doit avoir lieu immédiatement après que le coupable aura ſatisfait la perſonne dépouillée ou les repréſentans de la perſonne aſſaſſinée, s'il en a le moyen. Ivan penſoit donc

qu'il ne ſuffiſoit pas à la puiſſance exécutrice des Loix, de venger leurs infractions, mais qu'il étoit du devoir de la Juſtice diſtributive d'indemniſer les particuliers des attentats commis ſur leurs propriétés.

On ne trouve dans les Loix anciennes aucun article concernant la queſtion pour faire avouer les crimes ou les complices qui y ont eu part. C'eſt un beau trait d'humanité dans un pays barbare. Ivan même, devenu tyran, ſe contente d'en faire mention dans ſon Code.

Les anciennes Loix ſe bornoient à régler ce qui concernoit les ſerfs fugirifs & les différens qui s'élevoient à ce ſujet; elles preſcrivoient à cet égard des uſages généralement connus. Ivan porta plus loin ſa prévoyance : il commença par établir la baſe ſur laquelle l'acquiſition des eſclaves & des payſans devoit être fondée; il détermina la forme de cette acquiſition, les perſonnes que l'on peut acheter, ou ſeulement louer pour un tems; à qui doit appartenir un ſerf vendu à deux maîtres, & les formalités à remplir pour l'échanger ou pour l'affranchir. Il règla encore ce qui eſt de droit lorſqu'un payſan a été tué par un autre; mais il ne ſtatua rien à l'égard des ſerfs fugitifs, parce que les anciennes Loix y avoient ſuffiſamment pourvu. Les règlemens concernant les biens fonds & le retrait lignager ſont les mêmes que ceux que l'on trouve dans le Code du Tzar Alexis Mikaïlovitz.

La néceſſité de pourvoir à la ſûreté des Villes & Villages donna lieu à l'Ordonnance de les entourer de paliſſades, & à la défenſe de les arracher & de renverſer les bornes des héritages ſous peine du fouet, indépendamment de la réparation des torts & dommages.

Le reſpect pour les dernières volontés d'un mourant, de quelque manière qu'elles fuſſent motivées & connues, fut cauſe ſans doute qu'Ivan ne preſcrivit aucune forme à cet égard; & voici

la ſeule règle qu'il établit par rapport aux ſucceſſions. » Si quel-
» qu'un meurt ſans avoir fait de teſtament, & qu'il ne laiſſe
» point d'enfans mâles, ſes filles hériteront de tous les biens & de
» toutes les terres qu'il pourra laiſſer; & s'il n'a point de filles, le
» tout appartiendra au plus proche parent «. Cette Loi ſuppoſe que celles qui lui étoient antérieures excluoient les filles de la ſucceſſion, & que ce fut pour remédier à cet uſage ancien, que ce Prince nomma les perſonnes appellées de droit à la ſucceſſion.

L'article des contrats eſt fort concis dans le nouveau Code. Il y eſt dit : » Que quiconque achète ſans exiger de garantie,
» prend ſur lui tous les riſques du marché «. Il défend d'acheter, ou d'échanger des chevaux, ſans les faire marquer, enregiſtrer & payer les droits au Souverain : ce dernier article n'eſt que la confirmation de l'ancien uſage. Ce qui concerne les garanties, & les lettres de répit en faveur des marchands ruinés par des malheurs ou par des brigands, ſont deux articles qui n'avoient jamais été connus des Ruſſes.

Le Soudebnik eſt terminé par une Loi que l'on doit regarder comme un ſupplément à ce Code. Cette Loi, qui condamne au fouet & à la réparation des torts & dommages, le faux-témoin & le parjure, ſe trouve placée après l'injonction ſuivante. » Tout
» Arrêt rendu en conformité des Loix ci-deſſus, ne pourra être
» caſſé, & tous les Procès ſeront jugés conformément à leur
» teneur, ſans rien y changer : on y ajoutera, dans la ſuite,
» les règlemens néceſſaires, dans les cas qu'elles n'auroient pas
» prévus «. Il eſt probable que ces cas étoient nombreux; & les additions qui furent l'ouvrage d'Ivan, doivent faire préſumer que ce Prince avoit reconnu l'inſuffiſance de ſon Code. Tels ſont les règlemens concernant le droit de ſucceder aux fiefs, les ſerfs fugitifs, l'examen des témoins dans les affaires criminelles, la manière de fixer les communes d'un Village, les cas où une

femme peut déférer, par ſon teſtament, la tutelle de ſes enfans à ſon mari. Ces règlemens datent de 1556. Il en parut d'autres, l'année ſuivante, pour empêcher les Archevêques d'acquérir des terres au profit des Couvens; & il fut ſtatué ſur ce qu'un particulier devoit faire, lorſqu'il avoit l'intention de donner des biens-fonds à l'Egliſe, ſous la condition de prier pour les morts.

En 1558 il fut établi une nouvelle forme de procéder à l'égard des ſerfs & des payſans : on régla la manière dont les étrangers devoient être jugés; & il fut pourvu à l'établiſſement des enfans mineurs de la haute Nobleſſe.

En 1560 on fixa à cinq ans la durée des lettres de répit : on renouvella la défenſe de donner des terres aux Couvens; & on preſcrivit les formalités à obſerver, dans le cas où un débiteur inſolvable devoit être livré à la diſpoſition de ſon créancier.

Enfin, on ſtatua en 1598 & 1602 ſur les payſans qui paſſent d'une terre à une autre, & en 1617 ſur la portion que les veuves doivent avoir dans les biens de leurs maris. *Voyez* les Recherches ſur les divers changemens arrivés dans les Loix Ruſſes juſqu'à ce jour, Tome V des Loiſirs du Chevalier d'Eon de Beaumont, pendant ſon ſéjour en Angleterre. Cet Ouvrage renferme divers ſujets d'adminiſtration qui nous ont paru importans.

Le règne d'Ivan nous conduit à la conquête de la Sibérie, entrepriſe en 1579 par ſix mille Koſaques du Don, qui avoient à leur tête l'Attaman Jermolaï ou Jermak. Ces Koſaques, qui exerçoient le brigandage ſur le Volga, & qui avoient offenſé le Tzar, prirent le parti d'émigrer, pour échapper à ſa vengeance, & parvinrent juſques ſur la rive occidentale de la Kama. La conquête de la Sibérie doit être précédée & ſuivie de l'Hiſtoire des Hommes qui ont ſoumis cette contrée à la domination des Ruſſes. C'eſt la marche que nous ſuivrons, après avoir écrit le règne de Fédor I Ivanovitz, dernier Souverain de la Dynaſtie de Rourik.

RÈGNE

Dessiné par Chevalier Dessiné par Nie Gravé par Nigeat

RÈGNE
DE FÉDOR I, IVANOVITZ.

1584.

SECTION PREMIÈRE.

LORSQU'ON examine attentivement la marche de la Nature dans la formation des végétaux & des minéraux, il eſt aiſé de ſe convaincre que cette mère libérale & économe à-la-fois, eſt ſimple dans ſes moyens, féconde dans ſes produits, uniforme ſans monotonie, & régulière juſque dans ſes écarts; mais lorſque l'on fixe ſes regards ſur l'homme, c'eſt alors que la Nature paroît s'être éloignée de ſon plan général dans la production & la ſucceſſion des êtres organiſés, vivans & raiſonnables. Là, c'eſt toujours par des nuances inſenſibles qu'elle procède : ici, c'eſt par des ſauts & par des bonds; & l'on ſeroit tenté de croire qu'après avoir combiné toutes ſes forces pour produire un homme extraordinaire, elle ait beſoin de repos, & qu'elle ne l'ait formé qu'aux dépens de ſon ſucceſſeur. Chaque homme naît avec un caractère particulier, & ce caractère dépend toujours de l'empreinte originale & primitive qu'il a reçue lui-même des mains de la Nature. On a donc trop avancé en diſant, *que l'Aigle n'engendre jamais une Colombe timide*, & que *les Héros enfantent des Héros.* Ivan étoit certainement un Prince à grand caractère; & ſon fils, auſſi foible d'eſprit que de corps, va nous prouver qu'il n'avoit point hérité de cette puiſſance intérieure & active qui donne à-la-fois la forme, le mouvement & la vie à un Etat. Ivan connoiſſoit ſi bien la foi-

bleſſe & l'incapacité de ſon fils, âgé de trente-cinq ans, qu'avant de mourir, il confia l'adminiſtration du Gouvernement à trois de ſes plus habiles Généraux, & la tutelle du jeune Démitri à Bogdan Belski. Les trois Généraux qui formoient le Conſeil, étoient les Princes Ivan Pétrovitz Chouiski, Ivan Fédorovitz Meſtiſlafski, & Nikit Romanovitz Jourief, Boyar diſtingué, frère de la vertueuſe Anaſtaſie.

SECTION II.

Le Tuteur Belski eſt accuſé d'une conſpiration contre Fédor, & d'avoir empoiſonné le dernier Souverain. Il avoit, dit-on, le projet de placer ſon pupille ſur le Trône & de régner ſous ſon nom. Il eſt arrêté, & exilé à Nijéni-Novogorod. Un autre ambitieux plus redoutable que celui-ci, par ſon génie & ſes talens, ſe propoſa de tirer parti de la foibleſſe d'un Tzar qui diſputoit aux Marguilliers l'honneur de ſonner les cloches. Cet ambitieux, qui avoit joué les premiers rôles ſous le règne d'Ivan, étoit Boris Godounof, frère d'Irène, qui étoit mariée à Fédor. Son crédit à la Cour lui applanira bientôt les obſtacles entre le Trône & lui. Nous allons le voir débuter dans la carrière.

SECTION III.

Godounof veut être le ſeul homme puiſſant dans l'Etat, & ce point obtenu, il s'en rendra maître. Il ſait que l'incapacité de Fédor perpétuera ſa minorité; que ce Prince foible peut être détrôné & remplacé par le jeune Démitri, ſon frère. Il débutera donc par éloigner le Tzarévitz de la Cour, avant d'attaquer ouvertement les Boyari qui ont en main les rênes de l'Etat. Le teſtament d'Ivan aſſuroit la Principauté d'Ouglitz à ſon fils Démitri; & cette diſpoſition fournit à Godounof l'occaſion favorable d'y reléguer le jeune Prince : la noirceur, la calomnie,

Digitized by Google

l'injuſtice, feront le reſte. Il eſt facile d'inſpirer la défiance & la crainte à un Prince foible : Godounof rend ſuſpect à Fédor la Douairière Marie, mère de Démitri ; il accuſe ſes parens d'être ſes complices, & tous ſont diſgraciés & exilés au loin. Les trois Conſeillers de Fédor ont pour eux l'opinion publique ; ils vivent entr'eux avec une union qui augmente leur force & leur crédit ſur la Nobleſſe & ſur les troupes : Godounof ſe ſert de l'opinion publique & de l'union des trois Généraux pour perſuader au Tzar que ſes Conſeillers ſont ſes plus redoutables ennemis. Le Prince crédule envoie Meſtiſlafski à Biélo-Ozéro ; on l'enferme dans un Monaſtère, & il eſt forcé de ſe faire Moine. Nikit Jourief, oncle du Tzar, mourut ; & la perte de Chouiski fut retardée, dit-on, par une réconciliation apparente ; mais Godounof étoit bien sûr de le trouver coupable quand il le voudroit. Il le voulut dans la troiſième année du règne de Fédor. Un eſclave dévoué à Godounof accuſa Chouiski de trahiſon. Condamné ſans preuve, il fut exilé & étranglé dans ſon exil.

SECTION IV.

Deux Prélats reſpectables eurent le courage de plaider la cauſe de l'humanité & de l'innocence outragées par Godounof devant le Tribunal du Tzar : la dégradation fut le prix de leur zèle vertueux. Job, Evêque de Roſtof, & probablement la créature de Godounof, remplaça le Métropolite de Moskou, & fut fait Patriarche de Ruſſie par le Patriarche de Conſtantinople, qui s'étoit rendu auprès du Tzar pour obtenir de ſa munificence les moyens d'acheter la protection du Grand-Viſir, & de faire dépoſer le Patriarche *Mitriphan*, qui avoit été élu en ſa place. (*Voyez* Gouvernement Eccléſiaſtique de Ruſſie, page 267 & ſuiv. Tome I.) La ſuprématie de Job lui donnoit un aſcendant qui étoit favorable à la politique de Godounof.

SECTION V.

Tandis que le Patriarche Ruſſe régnoit ſur les ames, ſon protecteur cherchoit & réuſſiſſoit à gagner les cœurs par ſes libéralités. La caiſſe Tzarienne n'étoit plus ſous le ſceau du Prince; Godounof y avoit ſubſtitué le ſien. Le Sujet, devenu plus puiſſant que le Maître, diſpoſe à ſon gré des rangs, des dignités, des tréſors de l'Etat, & règne ſans concurrens. Mais ſon ambition ne ſe borne pas à ce période de puiſſance & d'autorité; il règne de fait, il veut régner de droit. Fédor n'a point d'enfans; la foibleſſe de ſon tempérament & ſes infirmités perſuadent qu'il n'en aura jamais; le Tzarévitz Démitri eſt robuſte, vigoureux, & la fermeté de ſon caractère ſe manifeſte déja dans les amuſemens de ſon âge: c'eſt cet héritier préſomptif de la Couronne que Godounof va ſacrifier à ſa politique. La choſe n'étoit pas facile; la mère de Démitri, qui prévoyoit de loin le malheureux ſort de ſon fils, ne le perdoit pas de vue. Mais les ſollicitudes maternelles & les précautions de la tendreſſe ſont impuiſſantes contre les complots de l'ambition, de la ruſe & de la cupidité réunies. Godounof achète des complices & des bourreaux. Un Secrétaire d'Etat ſe met à la tête des conjurés & ſe rend à Ouglitz. Il ſe lie avec la Gouvernante du jeune Prince, & la fait entrer dans le complot. Cette femme atroce avoit un fils, le compagnon des plaiſirs & des amuſemens du Prince; voilà l'inſtrument du crime tout trouvé. C'eſt lui qui du palais conduiſit la victime à la mort & qui la frappa le premier; *Bitiagofski* & ſes complices l'égorgèrent. Cette horrible tragédie s'exécuta le 13 Mai 1591. Les témoins de cet aſſaſſinat ſonnent le toeſin, le peuple accourt, &, furieux de la mort de Démitri, il lapide Bitiagofski & ſes complices. Godounof jouit ſeul du fruit de leur crime.

SECTION VI.

Le Tzar fut le ſeul Ruſſe qui ignora ce barbare complot: Godounof s'étoit emparé de toutes les avenues du Trône; aucune dépêche ne pouvoit parvenir directement au Souverain, & ceux qui ſavoient la vérité étoient forcés de ſe taire ou de la trahir. Cependant, il étoit de l'intérêt de Godounof d'inſtruire Fédor de la mort de Démitri; un faux rapport en étoit le moyen, il en fit uſage. Ce rapport diſoit que dans l'accès d'un délire violent, le Tzarévitz, mal ſoigné & mal gardé, s'étoit coupé la gorge. Le récit de cet évènement renfermoit la proſcription de la Tzarine douairière & de ſa famille. Pour peine de la négligence qu'on leur reprochoit, Marie fut forcée de ſe faire Religieuſe, & ſes frères furent exilés.

SECTION VII.

Encore un pas, & Godounof n'aura plus rien à deſirer: Fédor va le faire pour lui; ſa mort lui épargnera un crime, chaque jour le conduit au tombeau. Godounof profite de cet intervalle entre la vie & la mort du Tzar, pour lui faire conclure la paix avec la Suède. Fédor mourut en 1598, après avoir végété pendant 11 ans ſur le Trône: c'eſt à ce règne que finit la première dynaſtie des Princes Ruſſes, qui a fourni 52 Souverains pendant le cours de 736 ans.

La Médaille de Fédor I Ivanovitz porte, que ce Prince monta ſur le Trône en 1584, qu'il alla en Livonie, & reprit Ivangorod, Iambourg & Koporié, régna 14 ans, & mourut âgé de 41 ans.

Ici, la légende eſt d'accord avec les annales de la Suède: elles diſent qu'en 1590, les Suédois eurent avis que les Moskovites étoient en marche avec une armée de cent mille hommes, & qu'ils s'avançoient au plus vîte vers Narva. Ils emportèrent d'abord

la ville d'Ivangorod, après quoi ils allèrent mettre le ſiége devant Narva, d'où l'armée Suédoiſe s'étoit retirée pour ſe rendre à Wéſenberg, & qu'ils donnèrent un furieux aſſaut à la ville, quoiqu'ils fuſſent repouſſés avec beaucoup de vigueur par les aſſiégés.... Sur ces entrefaites, les Tatars ravagèrent la Finlande, & firent main-baſſe ſur pluſieurs milliers d'hommes. Et parce que les Suédois qui étoient en garniſon à Narva avoient perdu beaucoup de monde pendant le ſiége, & qu'ils n'avoient point de ſecours à attendre, Charles Horn, Gouverneur de la place, fit un accord avec les Moskovites, à condition qu'ils abandonneroient le ſiége de Narva, & qu'on leur remettroit entre les mains Ivangorod & Koporié; qu'enfin on feroit entre les deux nations une ſuſpenſion d'armes pour un an. D'abord que les Moskovites furent rentrés en poſſeſſion de ces deux places, ils s'en retournèrent chez eux.

HISTOIRE
PHYSIQUE, MORALE,
CIVILE ET POLITIQUE
DE LA
RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE SEPTIÈME,

Contenant l'Hiſtoire des Koſaques des deux rives du Boriſthène, de ceux du Don & de la Sibérie; les Conquêtes de cette partie du nord de l'Aſie & du Kamtchatka; la Révolte de Pougatchof, &c.

Section première.

S'il faut, pour écrire fidèlement l'Hiſtoire d'une nation, avoir vécu avec les peuples qui la compoſent, nous avons un droit particulier à la confiance des Lecteurs: notre nom eſt inſcrit dans les Faſtes des Koſaques; nous leur avons été utile, & c'eſt les ſervir encore que de les faire connoître mieux qu'ils ne l'ont été juſqu'ici.

Digitized by Google

Les Koſaques tirent leur nom & leur origine d'un peuple ancien appellé *Koʒar*, qui habitoit les environs des Palus-Méotides, près du Boſphore Cimmérien.

Les Koſars ſe regardoient comme les deſcendans de *Kamari*, ſeptième fils de Japhet. En conſéquence de cette idée, ils prenoient volontiers ce nom. Les Grecs leur donnèrent celui de *Ciméri*, & les Romains les appellèrent *Cimbres*. La conjecture la plus vraiſemblable eſt que les Kozars deſcendoient originairement d'une nation Slave, puiſque leur langue naturelle étoit la même que celle des Slavons.

SECTION II.

Au commencement du VIe ſiècle, les Kozars envoyèrent des colonies du côté de l'Europe, qui s'établirent d'abord dans la Pannonie. Ces premières colonies ſe confondirent enſuite avec les anciens Sarmates, habitans originaires de ce pays. Les eſſaims nombreux qu'elles produiſirent firent à leur tour des émigrations vers le Nord, & ces eſſaims changèrent de noms ſelon les lieux où ils ſe fixèrent. Les uns furent appellés *Lithuaniens*, d'autres *Gemouds* (les Koſaques donnent encore ce nom aux Polonois); d'autres prirent le nom de *Goths*.

Les fréquentes émigrations des Kozars, les colonies nombreuſes qu'ils envoyoient dans l'Aſie & dans le Nord, prouvent la grande fécondité de ce peuple; ſa tige, fixée près des Palus-Méotides, produiſoit des branches, dont les unes couvroient les deux rives du Don, depuis ſon embouchure dans la mer d'Azof, juſqu'au Dniéper (1); tandis que d'autres occupoient les bords de la mer

(1) Les Koſaques donnent à ce mot l'étymologie ſuivante. Il eſt compoſé des mots *Dno*, qui veut dire fond, & *Péret*, graviter, pouſſer en avant. Il ont donné ce nom au Boriſthène, parce que ſes eaux entraînent avec elles le ſable qui leur ſert de lit. Ils

Noire,

Noire, depuis les lieux où Belgorod & Otchakof ſont ſitués, juſqu'à la Pannonie.

SECTION III.

Les mœurs des Kozars étoient groſſières & féroces comme celles des Tatars. Leur viſage effrayant reſſembloit à celui des Kalmouks. Des tentes leur ſervoient de maiſons, &, de même que ces peuples nomades, ils ſe nourriſſoient de viandes crues.

Les Kozars, qui ont été ſi redoutables aux nations Aſiatiques & Septentrionales, & ſur-tout aux Grecs du Boſphore, ne s'occupoient que de guerres continuelles, ſous les ordres d'un Chef qui devoit ſon rang à ſa valeur deſtructive & aux ſuffrages de la nation. On appelloit ce Chef *Ka-an* ou *Ka-gan*. Le nom & les actions de ce peuple féroce font époque dans un livre de l'Egliſe Grecque, qu'on lit ordinairement chaque ſamedi du grand Carême Ruſſe.

SECTION IV.

Les ravages que les Kozars faiſoient en Aſie, déterminèrent Léon l'Iſaurien, Empereur de Conſtantinople, à rechercher leur amitié par une alliance : pour remplir cet objet, il maria ſon fils Léon Copronime avec la fille d'un Chef Kozar. Cette Princeſſe prit le nom d'Hélène en ſe faiſant baptiſer; elle défendit le culte des images contre ſon beau-père & ſon mari : ſes vertus la firent aimer & eſtimer. Son fils Léon prit le ſurnom de *Chazar*, nom qu'à cette époque les Grecs donnoient aux Kozars, dont ils étoient devenus les alliés. Les Kozars ſe familiarisèrent

---

prétendent que le changement de *Dniéper* en *Boriſthène*, vient de ce qu'un Prince *Boris* voulut que ce fleuve portât ſon nom. *Boris*, fort; *Sténa*, muraille. Ainſi Boriſthène ſignifie forte muraille, ou muraille de Boris.

peu à peu avec les uſages, les mœurs & la religion des Grecs: l'intimité ne tarda pas à remplacer la haine qui avoit régné entr'eux, & les Kozars ne formèrent plus qu'un même peuple avec les habitans de la Cherſonèſe Taurique.

SECTION V.

Kiof & pluſieurs Provinces de Ruſſie ont été tributaires des Kozars. Chaque maiſon leur donnoit pour tribut annuel une peau de loup, & chaque charrue une pièce de monnoie de peu de valeur. Rourik les affranchit de ce tribut. Oleg, devenu Prince de Kiof, enleva aux Kozars *Radomiſchi* & *Séver*, & les repouſſa juſqu'au Volga. On a vu, Tome I, qu'en 965 Sviatoſlaf affranchit les *Viatichi* du tribut qu'ils payoient aux Kozars, & qu'il marcha à la tête de ſes troupes vers l'Oka & le Volga pour les combattre. Ceux-ci, qui ne reſpiroient que la guerre, ſe préſentèrent de bonne grace, mais Sviatoſlaf fut vainqueur. Il s'empara de *Bélivégi* leur Capitale, appellée par les Ruſſes *Sarkel*, éloignée de 25 à 30 verſtes de l'endroit où Batourin a été bâtie depuis. Il leur impoſa un tribut à ſon tour. Cette grande défaite n'avoit pas abattu entièrement les Kozars, ceux qui habitoient la rive oppoſée du Don reſtoient à ſoumettre. Les *Polovitſi* & les *Petchénégui* achevèrent ce que Sviatoſlaf avoit commencé, & jurèrent de les détruire. Pendant deux ſiècles ils leur firent des guerres ſi fréquentes, ſi meurtrières, qu'enfin ils les exterminèrent preſqu'entièrement & s'emparèrent de leurs poſſeſſions. Une choſe étonnante, c'eſt que depuis les conquêtes de Batou-Sagin, les Polovitſi & les Petchénégui ſont à peine connus dans l'Hiſtoire, tandis que les Kozars ont ſurvécu à l'oubli des ſiècles par les exploits de leurs deſcendans.

SECTION XI.

Les Koſaques deſcendent donc des anciens Kozars échappés aux fers des Polovitſi & des Petchénégui; ils ſe mêlèrent enſuite avec les Polonois, les Ruſſes, les Tatars & d'autres peuples. Juſqu'ici les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur leur origine. M. Muller prétend que les Koſaques d'Ukraine & les Zaporoïski ſont d'origine Ruſſe. Conſtantin Porphirogénète parle d'une Province appellée *Kaſakia*, ſituée entre la mer Noire & la mer Caſpienne. D'autres veulent qu'ils ſoient Tatars. Le ſavant M. de Guignes & d'autres Hiſtoriens prétendent qu'ils ſont les mêmes que les anciens Kiptchaks.

Les mêmes Hiſtoriens ne s'accordent pas mieux ſur l'étymologie du mot Koſaque. Les uns le dérivent du mot *Kiptchak* ou *Kaptchak*, parce que les Koſaques habitent la contrée de ce nom; & ils prétendent que c'eſt par corruption que les Tatars prononcent *Kaʒak*, nom dont les Européens ont fait *Koſaque*. D'autres croyent qu'elle dérive du mot Polonois *koja*, chèvre, & que ce mot a été donné aux Koſaques à cauſe de leur légéreté: mais l'étymologie qui nous paroît la plus naturelle, eſt celle de l'ancienne langue Tatare ou Turque. *Kaʒak*, dans cette langue, ſignifie un brigand, un guerrier armé à la légère, qui cherche à harceler l'ennemi, qui ſe met à la ſolde d'autrui, qui va la tête raſée.

On peut diviſer les Koſaques en deux tiges principales: la première eſt celle des *Koſaques* de l'*Ukraine* ou de la petite Ruſſie; la ſeconde, celle des *Koſaques du Don*. La première eſt compoſée, 1°. des *Zaporoïski*, appellés *Haïdamaks* par les Polonois; 2°. des *Régimens Slobodiens*. Les Koſaques du *Térek*, les *Grébenski*, les *Sééminiens*, ceux du *Jaïk* & de *Sibérie* deſcendent des Koſaques du Don.

SECTION VII.

Guédimin, Grand-Duc de Lithuanie, s'empara de la Principauté de Kiof en 1320, battit enſuite les Princes Ruſſes près de la rivière d'*Irpen*. Ce Prince, content de ſes ſuccès, retourna dans ſon Duché, après avoir nommé *Mindon*, Prince d'*Olchanski*, Gouverneur de ce pays.

SECTION VIII.

Les Ducs de Lithuanie ont été Princes de Kiof juſqu'en 1340, que *Siméon Olelkovitz* s'empara de ce pays pour Caſimir I, Roi de Pologne. Il fit reconſtruire l'Egliſe de *Pécherska*, détruite un ſiècle auparavant par Batou-Sagin. C'eſt à cette époque de la domination des Lithuaniens, que l'on doit rapporter l'origine du nom de *petite Ruſſie*, ou Ruſſie Mineure.

SECTION IX.

En 1471, Caſimir III, Roi de Pologne, changea la Principauté de Kiof en Palatinat, *Voïévodſtvo*; il diviſa la petite Ruſſie en pluſieurs diſtricts, à la tête deſquels il plaça des Voïévodes, des Caſtellans, des Staroſtes, des Juges & d'autres Officiers. Il eut la politique de les choiſir parmi les Ruſſes; & il leur accorda, ainſi qu'aux Koſaques, la même liberté, les mêmes droits & priviléges dont jouiſſoient ſes propres ſujets: il jura en même-tems que ni lui, ni ſes ſucceſſeurs n'y porteroient jamais atteinte. Les Rois *Jagellon*, *Uladiſlas*, *Alexandre*, prêtèrent le même ſerment.

SECTION X.

S'il eſt rare de voir la volonté unie au pouvoir de bien faire, rien n'eſt plus commun que de les trouver en oppoſition. Les Voïévodes, les Caſtellans, les Staroſtes qui gouvernoient les

différentes Juriſdictions de la petite Ruſſie, formèrent le projet d'aſſervir les Koſaques. Ceux-ci n'étant point accoutumés au joug, prirent le parti de l'émigration ; ils ſe retirèrent dans un pays inculte au-delà des Cataractes du Boriſthène. Ils y vécurent de la pêche & de la chaſſe, ils eurent des guerres fréquentes avec les peuples qu'ils appelloient *Sourman* ou infidèles ; ils donnoient ce nom de préférence aux Tatars.

SECTION XI.

Les Koſaques Zaporoïski plus ſages, ſe choiſirent, en 1506, dans une élection libre, un Chef à qui ils donnèrent le nom d'*Hetman*. Leur choix tomba ſur *Preslaf-Lanci-Bronski*, iſſu d'une famille de Sénateurs Polonois, auſſi diſtinguée alors que l'étoient celles des Conſulaires à Rome. Cet Hetman, à la tête des Koſaques, fut un ennemi dangereux pour les Tatars ; il les battit ſouvent, & ſouvent avec avantage. Ce fut en reconnoiſſance de ſes ſervices, que Sigiſmond I accorda de nouveaux priviléges aux Koſaques, & leur donna les terres conquiſes par Caſimir I. Ces terres étoient ſituées ſur les deux rives du Boriſthène, en-deçà & au-delà des Cataractes appellées en Ruſſe *Porogui*, ce qui a fait donner le nom de *Zaporoïski* aux Koſaques qui habitoient dans les environs. Ce mot eſt formé de *za*, au-delà, & de *porog*, écueil. Les étrangers ont fait de ce mot celui de Zaporoïski. Ce préſent, ou plutôt cette reſtitution faite aux Koſaques, avoit pour but de les fixer par la propriété, & de ſe ſervir d'eux comme d'un rempart contre les Tatars.

En 1516, Sigiſmond, revenant de ſon expédition de Ruſſie, ramaſſa un grand nombre de volontaires Koſaques & Polonois, avec leſquels il s'empara de Belgorod. Cette priſe lui valut un riche butin, dont les Tatars voulurent s'emparer. Mais ils eurent lieu de s'en repentir ; l'armée de Sigiſmond les défit.

Lanci-Bronski étant mort, la Nation ſe donna pour Chef *Dimitri-Vichéneſski.* Le troiſième Hetman fut le Prince *Eſſtrati-Rouginski.*

SECTION XII.

Depuis l'expédition de Sigiſmond, non-ſeulement les Koſaques, les Ukrainiens, mais encore les Polonois qui avoient contribué à ces victoires, furent appellés Koſaques. Les Polonois entendoient par ce nom, des hommes libres qui ſervoient volontairement ſans recevoir de paye, & toujours prêts à ſacrifier leur vie pour la cauſe publique.

SECTION XIII.

Le Koſaque *Vengik-Kmelnistki* fut le quatrième Hetman des Zaporoïski; il défit, en 1534, une horde conſidérable de Tatars près de Zaſlaf en Volhinie. A cet Hetman ſuceéda *Tverkoſski* en 1574, ſous le règne de Henri de Valois, Roi de Pologne. Ce Chef, allié avec *Jean*, Hoſpodar de Valachie, ſe battit quatorze fois avec ſuccès contre les Tatars; mais il fut enfin ſurpris par eux avec 2000 Koſaques, & tué dans la Valachie.

Deux ans après, les Koſaques prirent leur revanche: le Voïévode de Kiof leur conſeilla de s'embarquer dans des nacelles ſur le Boriſthène, & d'aller attaquer pluſieurs hordes Tatares. Ils ſuivirent ce conſeil, diſpersèrent ces hordes & firent un riche butin; en revenant ſur leurs pas, ils coururent de grands dangers. Une armée nombreuſe de Tatars réunis, à la tête deſquels marchoient trois Kans & ſept Princes de *Pérékof*, s'empara de la Podolie, & y mit tout à feu & à ſang.

SECTION XIV.

Les Koſaques, ſous les ordres de *Bogdanko-Roſchinski*, ſixième Hetman, conquirent la Krimée, & s'y conduiſirent comme les

Tatars s'étoient conduits dans la Podolie. Après cette conquête en 1577, ſous le règne d'*Etienne Battori*, les Koſaques furent mieux diſciplinés. Ce Prince, voulant leur donner des marques de diſtinction, leur avoit choiſi cet Hetman. Il donna des attributs diſtinctifs à ce Chef, tels qu'une queue de cheval pour drapeau, appellée *Bonchouk*; une maſſue ou *Boulava*; un cachet repréſentant un Koſaque armé, couvert d'un bonnet ayant une corne ſur le côté. Quant aux armes & aux munitions de guerre, les Koſaques ſe ſervirent de celles qu'ils avoient priſes aux Turcs.

SECTION XV.

Battori créa, en 1576, ſix régimens de Koſaques, de mille hommes chacun, & les diviſa en *ſotna* ou drapeaux. Chaque Koſaque enrégimenté étoit inſcrit dans les regiſtres de ſon drapeau. Le Roi régla enſuite les rangs des principaux Officiers: il établit un Général d'Artillerie, appellé *Obozni*; des Juges ou *Soudi*; des Ecrivains ou *Piſſeri*; des Colonels ou *Polkovniki*; des *Sotniki* ou Centurions qui commandoient cent ſoldats; des Caporaux qui commandoient un petit village. Il leur donna encore la ville de *Térektimirof* avec ſon Couvent, pour ſervir de réſidence aux Hetman, & en même-tems de quartiers d'hiver; ils poſſédoient déja celle de *Tchiguérin*: il aſſigna auſſi à chaque Koſaque une peliſſe & un ducat d'or par an.

Battori établit enſuite un corps de quarante mille Koſaques dans la baſſe Podolie & dans la baſſe Volhinie, & leur envoya des Colons pour les aider à défricher l'Ukraine. Il aſſuroit par ce moyen les frontières de la Pologne; il doubloit ſes forces militaires; il fertiliſoit pour elle une contrée inculte, qui devenoit un des pays les plus fertiles du monde; il lui donnoit un nouveau Royaume. Les Koſaques, ſatisfaits des dons de ce Prince, firent des incurſions fréquentes ſur les terres des Tatars & des

Turcs; ils conquirent ſur eux plus de 600 lieues de terrein, prirent Trébizonde & Synope qu'ils détruiſirent, & parvinrent juſqu'aux portes de Conſtantinople.

SECTION XVI.

Battori, effrayé du ſuccès des Koſaques, craignit que leur puiſſance ne devînt funeſte à la Pologne. Il projetta en conſéquence de détruire ceux qui habitoient au-delà des Cataractes du Boriſthène. Ceux-ci pénétrant ſon deſſein, ſe réfugièrent chez les Koſaques du Don. Cette émigration redoubla les inquiétudes des Polonois: mais Battori eut la prudence de les laiſſer partir ſans leur faire de violence. Ils vinrent enſuite reprendre de leur propre mouvement leurs anciennes habitations, & continuèrent de faire la guerre aux Turcs. Tel eſt le pouvoir de la douceur.

Les Koſaques, pouſſés à bout par les vexations des Seigneurs Polonois, ſe révoltèrent en 1587; ils furent battus. Leur Hetman *Ivan Podkof* eut la tête tranchée.

SECTION XVII.

Sous le règne de Sigiſmond III, les Koſaques, fiers de la protection de la Pologne, faiſoient de continuelles incurſions ſur les terres des Tatars. Ceux-ci, pour s'en venger, s'aſſemblent au nombre de 70,000 cavaliers en 1589, traverſent le Boriſthène, & viennent camper près de Léopol. Le Général Zamoïski marche au ſecours des Koſaques. Ils ſont d'abord victorieux; mais aveuglés par leurs ſuccès, ils tombent dans une embuſcade; ſe voyant près d'être maſſacrés, ils veulent capituler. Le Kan des Tatars, qui étoit accouru avec une nouvelle armée pour ranimer le courage de ſes ſujets, refuſe de traiter. Les Koſaques ſe jettent alors avec fureur ſur les Tatars; ils ſe font jour à travers les ennemis: tout

tout fuit; le Kan eſt bleſſé, ſon fils tué, & les Koſaques remportent une victoire complette.

SECTION XVIII.

En 1591, les Koſaques fondent de nouveau ſur les Tatars & ravagent leur pays. Ceux-ci envoient auſſi-tôt des Députés en Pologne. Les Ambaſſadeurs introduits dans le Sénat, ſe mettent à genoux, expoſent leurs griefs contre les Koſaques, & demandent réparation des torts qui leur ont été faits. Sigiſmond leur fait préſent d'une grande quantité de peaux de moutons, & leur promet, au nom du Sénat, un don annuel de vingt mille ducats. Les Tatars regardèrent dans la ſuite ce préſent comme un tribut. Le Roi ne ſentoit pas, ſans doute, tout l'avantage que la République pouvoit tirer des Koſaques, puiſqu'il leur défendit toutes hoſtilités contre les Tatars & les Turcs, ſes plus dangereux ennemis.

A cette faute capitale, Sigiſmond en joignit une autre: il attenta aux priviléges dont jouiſſoient les Koſaques: il nomma des Polonois aux principales charges, & ſoumit le Hetman même au Grand-Général de la Couronne. Des Prêtres Romains furent introduits dans la petite Ruſſie; il fut ſtatué dans le Concile qui ſe tint à Breſlau en Lithuanie en 1595, de forcer le Clergé de la petite Ruſſie à renoncer à l'obédience du Patriarche, & de reconnoître la ſuprématie du Pape. Ce fut en conſéquence de cette réſolution que l'on bâtit des Egliſes & que l'on établit un Evêque Romain en Ukraine.

SECTION XIX.

Les Koſaques ne pouvant faire la guerre aux Turcs & aux Tatars, tombent ſur la Ruſſie & la Lithuanie qu'ils ravagent. Sigiſmond envoya auſſi-tôt *Zolkievski* à la tête d'une armée pour

les ſoumettre. Le Général eſt battu près de la ville de Balacerkief. Mais ayant enſuite ſerré de près les Koſaques, il les défit, & les força de lui livrer *Nalévaiko* leur Hetman, à qui il fit trancher la tête.

SECTION XX.

Les Seigneurs Polonois, voiſins des Koſaques, envahirent enſuite leurs poſſeſſions, & voulurent les traiter comme leurs propres ſerfs. Uladiſlas VII eut la foibleſſe de tolérer ces vexations. Toutes ces entrepriſes révoltèrent les Koſaques: ils délibérèrent entr'eux de ſoutenir leur Religion & de défendre leurs priviléges à quelque prix que-ce fût.

Les Seigneurs, inſtruits de la réſolution des Koſaques, perſuadèrent à la République de recourir à la force pour les dompter. On délibéra que pour les contenir, il falloit bâtir un fort ſur le Boriſthène & dans le voiſinage des Cataractes. Le Colonel Marion (François au ſervice de Pologne), envoyé avec deux cents hommes pour protéger la conſtruction du fort, fut défait par les Koſaques. Le Général Konieſpolski y envoya auſſi-tôt une partie de ſes troupes, qu'il y fit hiverner en 1637. Les Koſaques maſſacrent leur Hetman *Savakonof* qui vouloit les empêcher de tomber ſur les Polonois; ils mettent à ſa place un de leurs compatriotes nommé *Paulouk*; ils attaquent le Général Potoski aux environs de *Korſoun* ſur les bords du Dniéper; ils ſont battus & obligés de livrer leur Hetman avec quatre de leurs principaux Chefs, auxquels les Polonois firent trancher la tête à Varſovie, malgré la promeſſe de leur faire grace. La perte de leurs Généraux fut ſuivie de celle de tous leurs priviléges, & de la perte de Térektimirof.

SECTION XXI.

1648.

Un nouveau crime de la part des Polonois forma un autre Hetman. *Bogdanko-Kmelnitski* vivoit paiſiblement du bien que ſon père lui avoit laiſſé (1). Il y avoit joint quelques terres abandonnées qu'il avoit miſes en valeur, & améliorées encore par des moulins. Un Gentilhomme Polonois nommé *Jatinski*, qui commandoit la ville de *Tzérin* en Ukraine, envia la fortune du Koſaque. Il trouva de la réſiſtance; il brûla ſes moulins, viola ſa femme & la maſſacra ſur le cadavre ſanglant de ſon fils. Le malheureux père, l'époux outragé, demanda vengeance au Roi; un grand nombre de ſes compatriotes qui avoit auſſi des plaintes à porter, ſe joignit à lui: on n'obtint rien. Kmelnitski aſſemble les Koſaques, leur porte de vives plaintes, & ſe fait élire Hetman.

Uladiſlas meurt, & laiſſe le feu allumé. Kmelnitski, la rage dans l'ame, entre en Pologne à la tête d'une armée de Koſaques, maſſacre tous les Nobles, épargne le payſan, défait entièrement l'armée Polonoiſe à Pilaviecz dans la petite Pologne, marche à Léopol, qui capitule, porte l'épouvante juſqu'à Cracovie, d'où l'on enlève la couronne pour la mettre en lieu de ſûreté. Les Koſaques mettent tout à feu & à ſang, obligent les Prêtres de ſe marier avec les Religieuſes & à vivre dans le Rit Grec.

SECTION XXII.

La Nobleſſe ſollicitoit le nouveau Roi Caſimir V de marcher

(1) Le père de Kmelnitski étoit originaire de Lithuanie, & étoit venu former un établiſſement en Ukraine. Son fils, après ſa mort, avoit été enlevé par les Tatars, & racheté par ſa mère.

contre les Koſaques. Le Prince, qui vouloit les ramener par la douceur en leur donnant ſatisfaction, répondit aux Nobles; *il ne falloit pas brûler les moulins de Kmelnitski, encore moins violer ſa femme & la maſſacrer avec ſon fils.* Cette réponſe déplut: la Nobleſſe s'arma au nombre de cinquante mille hommes, fut ſe faire battre dans la baſſe Volhinie. Les Polonois ſe raſſemblent enſuite, & vont chercher les Koſaques réunis aux Tatars ſur les bords du Bog. Ils furent vaincus de nouveau, & leur déroute fut complette. Le Kan, qui avoit une injure perſonnelle à venger, fit d'abord charger de chaînes Marc Sobieski & trois cents Gentilshommes Polonois, & les fit décapiter. La colère du Tatar venoit du retranchement qu'Uladiſlas avoit fait de la penſion annuelle accordée par Sigiſmond III.

SECTION XXIII.

1649.

L'armée Polonoiſe ſe révolte dans le camp de Zborov, ville de la petite Pologne, ſur les frontières de la Podolie. Le Général Czarneski emploie inutilement & tour-à-tour la douceur, les menaces, le canon même des Lithuaniens, pour la faire rentrer dans le devoir. Jean Sobieski demande d'être chargé de la négociation, & réuſſit pour le bonheur de la Pologne. Les ames extraordinaires juſtifient leur témérité par le ſuccès. L'empire que Sobieski eut ſur les eſprits, auroit fait honneur à un Général conſommé; il combloit de gloire un jeune homme qui n'occupoit aucune charge dans l'Etat.

Caſimir ſe met à la tête des troupes pour maintenir de plus en plus la concorde & l'union; & pour ne pas s'avilir aux yeux d'une nation qui aime les Rois guerriers, il marche à l'ennemi. Kmelnitski, ſoutenu des Tatars, entreprend de forcer ſon Roi dans le camp de Zborov. Malgré la juſtice de ſes armes, il ceſſa

d'être heureux. Le combat dura pluſieurs jours. Il perdit plus de vingt mille hommes. Pluſieurs corps de troupes qu'il avoit envoyés en Lithuanie furent battus. Il n'oſa plus tenter la fortune. On parla de paix, & elle fut conclue.

Le Roi accorda aux Koſaques des conditions avantageuſes. Il les laiſſa armés au nombre de vingt mille hommes dans le Palatinat de Kiof, qui ne pouvoit plus être donné qu'à un Seigneur du Rit Gree. Il les rétablit dans l'exercice paiſible de leur religion, leur rendit tous les priviléges anciens, & rappella en Pologne l'Evêque Romain. On convint encore que trois Koſaques ſeroient admis aux charges publiques en Pologne. Mais pour maintenir le reſpect dû à la majeſté des Rois, il fut ſtipulé que Kmelnitski viendroit ſe jetter aux genoux de Caſimir, & lui demander pardon dans cette poſture. Le Koſaque ſe ſoumit à cette humiliation. Le Kan des Tatars gagna trois cents mille florins, dont cent mille payés comptant; le rétabliſſement de ſa penſion & le butin qu'il avoit fait. La paix étoit ſage, mais la Nobleſſe ne le fut pas. Elle cria de toute part que le Roi trahiſſoit la République, & prit d'avance ſes meſures pour rompre le traité.

SECTION XXIV.

Pendant que les Koſaques étoient en guerre avec la Pologne, un grand nombre de familles, qui craignoient d'être enveloppées dans ces troubles, avoient abandonné la rive occidentale du Dnieper, & fixé leur établiſſement ſur la rive oppoſée. Mais comme le territoire de la petite Ruſſie n'étoit pas aſſez étendu pour contenir un ſi grand nombre d'habitans, pluſieurs de ces familles ſe retirèrent plus à l'orient & dans les environs de la ville de Belgorod. Elles n'y reſtèrent pas long-tems; la Ruſſie leur aſſigna pour demeure les frontières de la Krimée, & leur conſerva tous les priviléges dont elles avoient joui en Pologne. Telle fut l'origine

des cinq régimens Slobodiens, connus ſous les noms d'*Aktirka*, de *Karkof*, d'*Izioum*, de *Soumi* & d'*Oſtrogoſsk*. Cet établiſſement ſe fit en 1652.

SECTION XXV.

1650.

Kmelnitski ſentit que le parti des Grands l'emporteroit ſur celui du Roi, & que la paix qu'il venoit de conclure ne ſeroit pas durable. Il s'occupa donc des moyens propres à ſe rendre plus formidable. Il porta les forces militaires des Koſaques à quarante mille hommes effectifs, & toujours prêts à ſe mettre en campagne. Il les partagea en quinze corps. Mais ce nombre ne lui parut pas encore ſuffiſant: il le porta enſuite juſqu'à ſoixante mille hommes. Il les diviſa en dix corps, leur aſſigna pour demeure la rive occidentale du Dniéper, & leur donna les noms des villes principales de la contrée; ſavoir: *Kiof*, *Tchernigof*, *Staradoub*, *Néjin*, *Péréiaſlavle*, *Prilouki*, *Loubni*, *Hadiatch*, *Mirgorod*, *Poltava*. Telle eſt encore aujourd'hui la Conſtitution de Koſaques.

SECTION XXVI.

1651.

Après avoir fait ces diſpoſitions, Kmelnitski ſe joint aux Tatars, & entre en Pologne avec une nombreuſe armée. Caſimir ſe met à la tête de la ſienne, & vient au-devant des ennemis à Bérétesk, ville ſituée aux confins du Palatinat de Beltz, ſur les bords du Ster. Après pluſieurs vives eſcarmouches, on en vint à une bataille le 30 Juin. Les Tatars perdent ſix mille hommes & prennent la fuite. Les Koſaques ſe défendent courageuſement, & ne ſe retirent qu'après avoir vendu chèrement la victoire aux Polonois. Ceux-ci ne leur laiſſent point le tems de reſpirer, & les battent encore les jours ſuivans. Les Koſaques, privés

de leur Hetman que le Kan avoit emmené, envoient trois de leurs principaux Chefs au Roi de Pologne pour lui demander grace. Caſimir les admet à ſon audience; les Chefs ſe jettent à ſes genoux; le Prince leur pardonne, & leur dit de revenir le lendemain chercher les conditions de la paix; ce qu'ils firent. Ces conditions ſont les ſuivantes.

1°. Que les Koſaques donneroient douze de leurs principaux Officiers en ôtage, juſqu'à ce qu'ils livrent au Roi leur Hetman Kmelnitski & ſon Secrétaire. 2°. Qu'ils reſtitueroient l'artillerie & les drapeaux pris. 3°. Qu'ils remettroient au Roi l'étendart de leur Hetman, dont ſa Majeſté diſpoſeroit à volonté. 4°. Qu'il leur ſeroit permis d'avoir douze mille hommes armés pour la garde de leurs frontières. 5°. Que déſormais leurs priviléges ſe borneroient à ceux qui leur avoient été accordés par Sigiſmond en 1628.

Les Chefs ne voulurent jamais acquieſcer à des conditions auſſi onéreuſes, & retournèrent dans leur camp. Les Koſaques ſe battirent encore pendant quelque tems, & prirent enfin la fuite. Mais ils perdirent vingt mille des leurs en ſe retirant, & abandonnèrent leur camp aux Polonois. Douze mille Koſaques qui étoient en Lithuanie, furent défaits par le Prince Radzivil. Un autre corps qui venoit à leur ſecours, fut également battu. A la nouvelle de ces déſaſtres, le Kan ſe ſauve en Krimée, & quatre mille Turcs auxiliaires s'en retournent promptement.

SECTION XXVII.

Kmelnitski achète ſa liberté & revient en Ukraine. Il raſſemble quelques Koſaques. Potoski & Radzivil entrent chacun à la tête d'une armée dans la Principauté de Kiof, s'en emparent; ils tombent enſuite ſur l'Ukraine, ſont battus, battent à leur tour, prennent quelques villes; enfin, après quelques négociations, ils

en vinrent à un accommodement. Le 28 Septembre 1651, Kmelnitski ſut ſe jetter aux pieds du Grand-Général Potoski, & conclut avec lui & avec le Prince Radzivil le traité ſuivant.

1°. Que le Roi de Pologne ayant égard à la ſoumiſſion des Koſaques Zaporoïski & de l'Ukraine, à celle de leurs Chefs, & aux ſermens qu'ils avoient faits de demeurer fidèlement attachés à la République, conſentoit à ce qu'ils euſſent toujours une armée de vingt mille hommes ſur pied, qui auroient leurs quartiers dans le Palatinat de Kiof; ſous la condition que les biens des Nobles de cette province ne ſeroient ſoumis à aucune ſervitude.

2°. Que ſi quelques Nobles Polonois ſervoient parmi les Koſaques, ils ſeroient obligés d'aller demeurer dans le Palatinat de Kiof, & qu'ils auroient la permiſſion de vendre leurs biens.

3°. Que quinze jours après la ſignature du Traité, on feroit le rôle des vingt mille Koſaques; que ce rôle contenant les nom, ſurnom & demeure de chaque Koſaque, ſeroit ſigné du Hetman; qu'il ſeroit envoyé au Roi, & qu'on en dépoſeroit un double dans les Archives de Kiof.

4°. Que les armées Polonoiſes & Lithuaniennes ne pourroient prendre leurs quartiers dans le Palatinat de Kiof, ni dans les autres lieux aſſignés à l'armée Koſaque; & que celle-ci ne pourroit plus prendre les ſiens dans les Palatinats de Braklav & de Tchernigof, immédiatement après la confection du rôle.

5°. Que les Gentilshommes des Palatinats de Kiof, Braklav & Tchernigof, rentreroient dans la poſſeſſion de leurs biens & ſtaroſties, & jouiroient de leurs revenus comme auparavant; mais qu'ils ne pourroient exiger aucuns cens avant la confection du rôle, qui déſigneroit tous ceux qui ſeroient dans le cas de jouir des priviléges des Koſaques.

6°. Que le Hetman auroit la ville de *Tzérin* pour apanage; que le Hetman actuel Kmelnitski & ſes ſucceſſeurs, jouiroient des prérogatives

prérogatives attachées à cette charge, nommeroient les Officiers de l'armée Koſaque; qu'ils ſeroient ſous la protection des grands Généraux de la Couronne, & qu'en conſéquence ils prêteroient ſerment de fidélité.

7°. Que l'exercice de la Religion Grecque ſeroit remis dans ſon ancien état; que les biens des Evêchés, Egliſes & Couvens, ſeroient reſtitués.

8°. Que la Nobleſſe Polonoiſe, les Habitans de la Ville & du Palatinat de Kiof, qui avoient pris le parti des Koſaques, jouiroient de l'amniſtie, & ſeroient rétablis dans leurs biens, priviléges & libertés; que les procédures faites contre eux pendant la guerre ſeroient annullées.

9°. Que les Juifs continueroient de jouir du droit de Bourgeoiſie, & pourroient allouer des fermes dans toutes les Provinces de la République.

10°. Que les Tatars évacueroient le Royaume le plus tôt poſſible, ſans commettre aucuns dégâts: qu'ils ne pourroient y former aucun établiſſement: que le Hetman feroit ſon poſſible pour les engager au ſervice de la République; & que s'il n'en pouvoit venir à bout avant la prochaine Diète, il ſeroit obligé, de même que les Koſaques, de renoncer à leur amitié, & de leur faire la guerre comme aux ennemis de la République; que par conſéquent ils ne pourroient entretenir aucune correſpondance directe ni indirecte avec eux, ni avec aucun Prince voiſin.

11°. Qu'attendu qu'il n'y avoit jamais eu de Koſaques enrôlés pour la garde des frontières de Lithuanie, on n'en enrôleroit point.

12°. Que la ville de Kiof étant une Métropole, on lui conſerveroit ſon Tribunal de Juſtice.

13°. Que pour mieux aſſurer le Traité, les Généraux Polonois d'une part, le Hetman & les Chefs des Koſaques de l'autre,

feroient le ſerment réciproque; & qu'immédiatement après cette preſtation, l'armée Polonoiſe reprendroit ſes quartiers.

14°. Que Kmelnitski & les Koſaques enverroient des Députés à la première Diète, pour remercier le Roi & la République de la grace qu'ils venoient de leur accorder.

Un Traité ſi avantageux aux deux nations, ſubſiſtera-t-il long-tems? Les Koſaques ſauront-ils être libres? Les Polonois reſpecteront-ils cette liberté? C'eſt l'union ſeule qui conſtitue la force; les uns & les autres vont l'oublier, & le Traité ne durera que deux ans.

SECTION XXVIII.

1664.

Kmelnitski ſavoit par expérience que les Traités conclus avec la Pologne, n'avoient point pour baſe cette bonne-foi qui en aſſure la perpétuité; & depuis long-tems il entretenoit des intelligences ſecrètes avec le Tzar Alexis Mikaïlovitz. Les promeſſes de ce Prince lui perſuadèrent qu'il travailleroit efficacement à ſa ſûreté perſonnelle & à celle des Koſaques, en ſe réuniſſant à une nation qui avoit avec eux une origine commune, & des droits anciens ſur la petite Ruſſie. Le projet de choiſir Alexis pour protecteur fut exécuté à Péréiaſlavle le 6 Janvier 1654. Dès qu'Alexis fut informé de cette réſolution, il aſſembla un Conſeil, compoſé du Patriarche, des Chefs du Clergé, des Membres de ſon Conſeil, des Officiers de ſa Maiſon, de la Nobleſſe de Moskou, & des principaux Marchands; il y déclara que les Koſaques avoient imploré ſa protection. Il fut arrêté qu'on enverroit des Commiſſaires recevoir leur ſerment, & ceux des Villes qu'ils avoient ſous leur dépendance. Kiof d'abord, & enſuite les Villes & les Habitans de la rive occidentale du Dniéper, ſuivirent l'exemple des Koſaques. Le Tzar ſigna avec eux une capitulation en vingt

articles. *Voyez* Statiſtique des Sujets de l'Empire de Ruſſie, §. II, pag. 212, Tom. I, Hiſt. Mod.

SECTION XXIX.

On ne ſauroit dire préciſément en quel tems la *Setſcha* des Koſaques Zaporoïski a été fortifiée : il eſt à préſumer que ce fut ſous le règne de Sigiſmond I. Ces Koſaques n'avoient d'abord, & avant la formation régulière de leurs régimens, aucun autre deſſein dans la conſtruction de cette forteresſe, que d'en faire un lieu d'aſſemblée pour ceux qui voudroient ſuivre la profeſſion des armes, afin qu'ils puſſent ſe choiſir un Chef, & délibérer ſur les meſures à prendre pour la prochaine campagne. Mais peu-à-peu ces vues s'étendirent; la Setſcha devint la demeure ſtable de gens vivant dans le célibat, & renonçant à toute autre profeſſion qu'à celle des armes. Quiconque vouloit ſe faire une réputation de valeur & de courage, alloit paſſer au moins trois années dans la Setſcha, quelques-uns même bien au-delà de ce terme; mais pour y être reçu, il falloit avoir traverſé les treize Cataractes dans un ſimple bateau.

Telle fut l'origine des Koſaques Zaporoïski, de ceux de l'Ukraine & de la petite Ruſſie.

SECTION XXX.

Les différentes guerres que les Koſaques eurent avec les Tatars, les Turcs & les Polonois, les avantages qu'ils remportèrent ſur eux, exercèrent également leur courage & leur force. Accoutumés à la fatigue, aux veilles, aux influences des différens climats, aux intempéries de toutes les ſaiſons; exercés à des courſes forcées, à porter les plus lourds fardeaux, à coucher à la belle étoile, à ſouffrir la faim & la ſoif; le genre de vie des Koſaques approchoit de celui des Sauvages. C'eſt ainſi que les Souverains devroient

tenir leurs troupes en haleine, & les exercer en tems de paix, comme s'ils étoient en guerre. La guerre exige des hommes vigoureux; ce ſont les exercices habituels qui leur donnent la force, & l'adreſſe qui en eſt le ſupplément.

Lorſque les Koſaques avoient réſolu de faire des incurſions ſur les Turcs, ils ſe raſſembloient dans les Iſles que le Boriſthène forme à ſon embouchure : ils s'embarquoient ſur des bateaux de ſoixante pieds de long & de douze de large. Leurs proviſions conſiſtoient dans du biſcuit, du millet bouilli : de la pâte détrempée avec de l'eau leur ſervoit de boiſſon. Ces bateaux étoient garnis de quinze rames, d'une voile, de deux fauconneaux & de quelques fuſils. Les Koſaques attendoient la nuit pour fondre ſur les vaiſſeaux & ſur les galères des Turcs; ils faiſoient des deſcentes, ravageoient les villes, & s'en retournoient chargés de dépouilles.

Les Koſaques étoient ſi fiers, qu'un de leurs Chefs étant à l'audience du Grand-Seigneur, l'Empereur lui demanda, *à combien ſe montoit le nombre des Koſaques.* » Il y en a autant que de brins » d'herbe, lui répondit le Chef; chaque arbre en couvre pluſieurs, » toujours prêts à marcher contre toi «. Cette réponſe a l'énergie de celle des Scythes à Alexandre.

Les armes des Koſaques étoient le *Samopali* ou fuſil antique; le ſabre, l'arc & les flèches; la lance & un marteau de fer pointu d'un bout, & longuement emmanché. Ils ſe ſervoient de ces armes avec la plus grande adreſſe : leur nourriture ordinaire étoit de la farine de ſeigle, qu'ils faiſoient bouillir dans de l'eau; ils y ajoutoient du poiſſon quand ils vouloient ſe régaler. Leur habillement conſiſtoit en un ou deux habits très-ſimples, & faits à-peu-près comme celui des Polonois. Mais les riches dépouilles qu'ils firent ſur l'ennemi, introduiſirent parmi eux le luxe dans leurs habillemens; cependant la molleſſe & les vices qui l'accompagnent ne marchèrent pas à la ſuite de ce luxe,

comme il eſt arrivé chez preſque toutes les nations. Nous allons paſſer aux Koſaques du Don.

SECTION XXXI.

Les annales Ruſſes font ſouvent mention de Koſaques Tatars, ſous le règne d'Ivan Vaſiliévitz I. Elles les diſtinguent en deux branches, celle des Koſaques *Hordinski*, & celle des Koſaques *Azoviens*. Ces mêmes annales parlent encore d'une autre eſpèce de Koſaques qui, comme les Suiſſes, étoient auxiliaires de différentes puiſſances. Le Grand-Prince Vaſili Ivanovitz en prit à ſon ſervice. Les Koſaques Hordinski tiroient leur nom de la grande Horde des Tatars du Volga, & les Koſaques Azoviens de la ville d'Azof. On doit regarder ces deux branches comme une partie des deſcendans des anciens Kozars, auxquels ſe joignirent ſucceſſivement des Tatars.

En 1500 les Koſaques d'Azof avoient pour Chefs *Agous-Tcherkas* & *Karabaï*. Ils vivoient dans les bruyères que l'on trouve entre Azof & les frontières de la petite Ruſſie. Las des brigandages fréquens que les Koſaques Tatars faiſoient ſur les frontières de leur Empire, les Ruſſes les exterminèrent enfin, & les Koſaques du Don parurent à leur place.

SECTION XXXII.

Les Koſaques du Don ont la même origine que les autres; mais comme ils donnoient le droit de bourgeoiſie à leurs priſonniers de guerre & aux transfuges Tatars & Ruſſes, on doit les regarder comme un mélange des trois peuples. Après l'expédition malheureuſe des Tures ſur Aſtrakan & Azof en 1569 (1), les Koſaques fondèrent la ville de *Tcherkask*, qui devint leur Capitale. Ce fut en 1559 qu'ils ſervirent pour la première fois dans les armées

(1) Voyez le Règne d'Ivan IV, Section XLV.

Ruſſes. Trois mille d'entre eux étoient avec Ivan Vaſiliévitz dans l'expédition qu'il fit en Livonie.

SECTION XXXIII.

Les Koſaques du Don donnèrent naiſſance à ceux du Volga, ſi même les uns & les autres ne formoient pas un même corps de troupes, qui ne fut diſtingué dans la ſuite, que parce que les uns ſe ſéparoient des autres pour paſſer l'été ſur les bords du Volga, & retournoient enſuite hyverner ſur ceux du Don. Le peu de diſtance de ces deux fleuves à la ville de Tzaritzin favoriſoit ce déplacement. Les Koſaques traînoient facilement à travers les terres les petits bâtimens dont ils ſe ſervoient ſur le Don, quand ils ne vouloient point ſe donner la peine d'en conſtruire de nouveaux ſur le Volga. De-là l'origine des Koſaques de *Samara*, de *Saratof*, & des autres villes bâties ſur ce fleuve. Vers la fin du ſeizième ſiècle, pluſieurs partis de Koſaques du Don ſe retirèrent ſur les rives du Jaïk & du Térek : ils y conſervèrent leur ancienne conſtitution, & continuèrent d'être ſoumis à leurs ancêtres juſqu'en 1708.

SECTION XXXIV.

1577.

Les conquêtes de Kazan & d'Aſtrakan avoient étendu les domaines du Tzar Ivan Vaſiliévitz II, juſqu'à la mer Caſpienne. Ce Prince, déſirant de former des liaiſons de commerce avec la Perſe & la Boukarie, envoya des Ambaſſadeurs au Schak de cet Empire, & en reçut à ſon tour. Cette correſpondance s'établit ſi bien, qu'il partoit ſouvent des caravanes. Les Koſaques du Don qui exerçoient des brigandages continuels ſur le Volga & la mer Caſpienne, ne ſe contentèrent pas d'enlever les caravanes, mais ils portèrent leur audace juſqu'à arrêter les Ambaſſadeurs, & à

s'emparer de la caiſſe du Tzar. Pour remédier à ces déſordres, Ivan Vaſiliévitz envoya contre eux, en 1577, le Sotnik *Ivan Mouraſchkin* à la tête d'une armée. Le Sotnik battit les Koſaques, & fit ſur eux un grand nombre de priſonniers. Six mille ſeulement échappèrent au vainqueur, & ne ſachant où ſe réfugier, ils prirent le parti de remonter la rivière Kama juſqu'à celle de Tchouſſovaïa. Ils avoient à leur tête l'Attaman *Jermolaï*, plus connu ſous le nom de *Jermak-Timoféef:* ils parvinrent juſqu'à la rivière d'Orel, qui appartenoit à *Mérim Strogonof*, & ils y furent bien reçus. Pour avoir une idée juſte de la conquête de la Sibérie, il faut remonter juſqu'au règne d'Ivan Vaſiliévitz I.

SECTION XXXV.

Ivan Vaſiliévitz I ayant appris que les Colonies Ruſſes de la Permie ſouffroient beaucoup des fréquentes incurſions de leurs voiſins, prit le parti d'envoyer des troupes pour mettre fin à leurs brigandages. Ces voiſins incommodes étoient les Samoyedes & les Vogouls, qui habitoient au-delà des montagnes de l'Iougorie, & auprès de celles qui bordent l'Obi. Les troupes que ce Prince envoya en 1499 ravagèrent les habitations des Samoyedes, pouſsèrent leurs exploits juſqu'au-delà des montagnes, & s'emparèrent de pluſieurs habitations des Vogouls & Oſtiaks de l'Obi. Auſſi-tôt après cette expédition, les troupes revinrent à Moskou, & emmenèrent priſonniers les principaux Chefs de ces peuples. La Cour de Ruſſie poſſéda ainſi une petite partie de la Sibérie ſeptentrionale.

Le Tzar Vaſili Ivanovitz, continuellement occupé à ſoutenir la guerre contre la Pologne, contre les Tarars de Kazan & ceux de Krimée, ne put porter ſes vues ſur les conquêtes de ſon père. Il ſe contenta d'inſérer dans ſes titres celui de *Tzar d'Obdorosko* & de *Kondorskoï*, c'eſt-à-dire, des pays ſitués ſur l'Obi & la Kondora.

SECTION XXXVI.

Les Ruſſes avoient une Colonie dans le pays des Sirianes qui avoiſine celui des Samoyedes. *Anika Strogonof*, qui habitoit la petite ville de Solvitſégorskaïa (1), fournit l'occaſion d'agrandir ces premières conquêtes. Cet homme étoit marchand : il avoit établi des ſalines qu'il dirigeoit lui-même, tandis que ſes Commis commerçoient avec les peuples de la rivière d'Obi ; il acquit en peu de tems une grande fortune.

Ces Facteurs connus & accrédités alloient & venoient librement parmi ces peuples ; ils échangeoient leurs marchandiſes contre de riches pelleteries. Anika les avoit chargés de reconnoître le pays, d'obſerver ſoigneuſement les forces des habitans, leurs armes, &c. ; ce qu'ils firent. Dès qu'il fut ſuffiſamment inſtruit, il en donna avis au Tzar Ivan Vaſiliévitz II, dans l'eſpérance d'obtenir de ſa part une protection qui le mettroit à l'abri de l'envie & de la rapine. Le Prince ſentit tous les avantages qu'il pouvoit tirer de cette nouvelle conquête. Il ne perdit pas le tems à délibérer ſur le parti qu'il avoit à prendre ; il fit marcher des troupes qui lui rendirent tributaires les Vogouls, les Oſtiaks de l'Obi & les Tatars voiſins. *Jédiguer*, Kan de ces Tatars, s'obligea, en 1556, à payer annuellement au Tzar un tribut de mille peaux de martres Zibelines. Ce Chef fut détrôné, peu de tems après, par Koutchoum-Kan.

Le Tzar, ſatisfait du zèle d'Anika & des renſeignemens qu'il lui avoit donnés, lui en marqua ſa reconnoiſſance ; il l'annoblit par un diplôme, ainſi que ſa famille ; il lui céda toutes les terres arroſées par la Kama en Permie : ſes fils obtinrent de nouvelles faveurs, telles que la poſſeſſion des terres ſituées ſur les bords

(1) Ville ſituée dans la Province d'Ouſtioug, Gouvernement d'Arkangel.

de

de la Tchouſſovaïa, & ſur ceux des rivières qui s'y embouchent. Le Tzar leur permit d'établir de nouvelles fabriques; de bâtir des Villes & des Bourgs, de les fortifier; d'armer leurs Sujets; de ſe ſervir de canons & de telles autres armes qu'ils jugeroient à propos, pour procurer la sûreté de leurs établiſſemens.

SECTION XXXVII.

Mérim Strogonof, petit-fils d'Anika, craignant les ravages des Koſaques, accueillit bien Jermak, lui donna les vivres & les ſecours néceſſaires à ſes troupes : le Chef, de ſon côté, ſe conduiſit avec beaucoup de modération; il fixa ſes quartiers d'hiver ſur la Silva. La politique de Strogonof l'engagea à faire part aux Koſaques des connoiſſances qu'il avoit ſur la Sibérie; ceux-ci en profitèrent, & formèrent le projet d'attaquer les Baſchkirs, les Votiaks, & les autres peuples voiſins, ennemis des Ruſſes : Jermak & ſes compagnons crurent que c'étoit le ſeul moyen de rentrer en grace auprès du Tzar.

La Sibérie étoit alors ſoumiſe à différens Princes; une partie étoit habitée par des Hordes de Tatars indépendans. Koutchoum-Kan, le plus puiſſant de ces Princes, s'étoit emparé du Trône de Jédiguer, avoit ravagé les pays arroſés par la Kama, ſoumis les Samoyedes & les Oſtiaks. Ses Etats comprenoient la partie ſud-oueſt de la Province de Tobolsk, & s'étendoient des bords de l'Irtich & de l'Obi à ceux du Tobol & de la Soura. Sa réſidence étoit à *Sibir*, appellée *Isker* par les Tatars. C'étoit une petite forteresſe ſituée ſur le bord oriental de l'Irtich, à 16 verſtes de l'endroit où eſt actuellement Tobolsk, & dont on voit encore quelques ruines.

Pour réuſſir dans cette entrepriſe importante, Jermak établit une diſcipline ſévère dans ſa troupe : chaque Koſaque lui prêta ſerment d'obéiſſance & de fidélité. Il nomma deux Attamans,

dont chacun avoit ſous lui un *Jeſſaoul* ou Aide-de-Camp, & un Secrétaire. Il diviſa ſon armée par compagnies de cent hommes, commandées par un *Sotnik* ou Capitaine, qui avoit ſous lui un *Piatidéciatnik* qui commandoit cinquante hommes, & cinq bas-Officiers qui portoient le nom de *Déciatnik*. Le manque de reſpect pour la Religion, la déſobéiſſance aux ordres des Chefs & la déſertion, étoient punis de mort. Les coupables étoient mis dans un ſac avec du ſable, & jettés dans une rivière. On chargeoit de pierres les habits de ceux qui commettoient des fautes plus légères, & on les plongeoit dans l'eau pendant quelque tems. Jermak affecta ſur-tout un grand reſpect pour la Religion qu'il obſervoit ſtrictement. Cette ruſe eſt toujours la première que les ambitieux mettent en uſage. Il fit faire un Autel portatif, qu'il conſacra à St. Nicolas. Il avoit dans ſon armée trois Popes & un Moine fugitif, à qui il faiſoit célébrer régulièrement le Service Divin.

SECTION XXXVIII.

1578.

Jermak avoit fortifié ſon camp ſur la Silva, par un foſſé & par un rempart. Il lui donna le nom de *Jermakova Gorodiſché* ou Fort de Jermak, dont les ruines ſubſiſtent encore. Après avoir employé l'hiver à cet ouvrage, il entra en campagne, & s'avança le long des bords de la Tchouſſovaïa; il s'égara le ſecond jour de marche, & ne put plus retrouver le chemin qu'il auroit dû prendre. Comme il manquoit de vivres, il fut obligé de retourner ſur ſes pas, & d'hiverner une ſeconde fois chez Anika. Mais pour ne pas perdre le tems, il envoya trois cents Koſaques contre les Vogouls, qui revinrent enſuite chargés de butin.

SECTION XXXIX.

1579.

Jermak perſiſtant toujours dans ſon projet, prit mieux ſes précautions. Il obligea Strogonof à lui fournir les vivres & les munitions qui lui étoient néceſſaires. Anika lui donna en outre trois pièces de canons & un drapeau pour chaque compagnie de cent hommes. Le Chef lui promit de le rembourſer auſſi-tôt après la réuſſite de ſon entrepriſe.

Les Koſaques, au nombre de cinq mille, ſe mettent en route au mois de Juin. Tout ce qu'ils purent faire dans le cours de cette année, fut de parvenir avec beaucoup de peines juſqu'à la *Sérébrianka*, ou rivière d'argent. Ils y formèrent un camp qu'ils revêtirent de paliſſades, & ils lui donnèrent le nom du premier.

SECTION XL.

1580.

Jermak, à qui les fatigues, la misère & le froid exceſſif venoient d'enlever une grande partie de ſes troupes, ne perd pas courage. Il marche avec les trois mille hommes qui lui reſtent contre les Vogouls qu'il bat, & à qui il enlève toutes leurs proviſions. Mais la fortune eſt inconſtante, & le ſuccès des armes alternatif. *Japanzia*, Kan de pluſieurs hordes Tatares & Vogoules, attaque les Koſaques: les vainqueurs ſont vaincus à leur tour. Jermak, obligé de ſe replier, deſcend la rivière de Toura. Japanzia le pourſuit. Il ignoroit ſans doute qu'on ne doit jamais pouſſer à bout un ennemi redoutable. Les Tatars, qui n'avoient pour armes que des flèches, ne peuvent réſiſter à l'artillerie des Koſaques, & prennent la fuite après avoir perdu beaucoup de monde. Les vainqueurs brûlent les habitations des Tatars, & dévaſtent le pays des Vogouls.

Après cette expédition, les Koſaques s'emparèrent de *Tchimgui*, ville agréablement ſituée ſur les bords de la Toura, dans l'endroit où Tioumen a été bâtie depuis. Ils y trouvèrent tant de beſtiaux & de proviſions, que Jermak y établit ſon quartier d'hiver. Il envoya pendant ce tems différens partis pour lever des tributs en pelleteries. Ils firent priſonnier un Officier de Koutchoum, & l'amenèrent à leur Chef. Jermak le reçut bien, le renvoya comblé de préſens, & le chargea de faire ſes complimens au Kan, en l'aſſurant qu'il n'auroit pas manqué de lui faire une viſite amicale, s'il n'eût été à la veille de ſon départ pour la Ruſſie.

Koutchoum n'apprit qu'en tremblant l'arrivée des Koſaques, & ne fut point raſſuré par les préſens que ſon Officier lui remit. Ses Schamanes ou Devins qu'il conſulta, augmentèrent encore ſes craintes ; il prit d'avance les précautions néceſſaires pour réſiſter à de nouveaux ennemis.

SECTION XLI.

1581.

Les inquiétudes de Koutchoum n'étoient que trop fondées. Les Koſaques deſcendent la Toura au commencement du printems. Attaqués par ſix Mourzas, ils les battent & font ſur eux un riche butin. Il ne reſtoit plus à Jermak qu'environ deux mille hommes : il marche à leur tête & gagne la rivière de Tobol. Comme il la deſcendoit, il ſe trouva arrêté par des chaînes que le Kan avoit fait tendre dans un endroit où le fleuve ſe reſſerre. L'armée de ce Prince, qui l'attendoit ſur le rivage, eſpéroit profiter de l'inſtant où les barques s'embarraſſeroient les unes dans les autres. Obligé de combattre pendant trois jours conſécutifs, Jermak eût infailliblement ſuccombé, s'il n'eût cherché ſon ſalut dans la ruſe. Il couvre ſes barques

de pieux revêtus d'habits à la Koſaque, & n'y laiſſe que le nombre d'hommes néceſſaires pour les garder. Il débarque avec le reſte de ſes troupes ſans être apperçu ; il attaque l'ennemi par derrière, & les Tatars effrayés prennent la fuite.

Méhémet-Koul, couſin de Koutchoum, ſe met à la tête d'un nouveau corps de Tatars, d'Oſtiaks & de Vogouls. Il eſſaie de couper le chemin à Jermak. Il eſt repouſſé avec perte, après deux actions fort vives. Sa fuite laiſſe les Koſaques maîtres des contrées qu'arroſe le Tobol. Koutchoum ne s'occupa plus alors que de la conſervation de Sibir ; il la fortifia par des foſſés profonds & de nombreux remparts.

SECTION XLII.

Jermak ayant appris qu'un riche Prince Tatar, nommé *Karatcha*, faiſoit ſa réſidence à 16 verſtes de l'embouchure du Tobol, prit ſur-le-champ la réſolution d'envahir ſes richeſſes. Il ſe met en marche, ſurprend le Prince, s'empare de Karatchin ſa réſidence, y trouve beaucoup d'or, d'argent, de bijoux, & de nombreuſes proviſions de bouche. Les richeſſes de Karatcha ne doivent point ſurprendre ; elles étoient une portion de celles qui avoient appartenu aux ſucceſſeurs de Tchinguis-Kan. Jermak, charmé de ſa conquête, y établit ſon camp ; fait obſerver à ſon armée le carême de l'Aſſomption, & au lieu d'un jeûne de 14 jours, il en ordonne un de 40, pour attirer la bénédiction du Ciel ſur ſes armes.

Après ces actes de dévotion, Jermak s'avance de nouveau ſur le Tobol. Il voit les Tatars réunis pour défendre l'embouchure de l'Irtich dans cette rivière. Il les bat, pourſuit le Mourza Atik, emporte une forte place qui appartenoit à ce dernier, y établit ſon quartier général, & en fait l'entrepôt de ſes richeſſes. Les Koſaques, qui ſe voyoient réduits au nombre de cinq à ſix

cents, proposèrent à leur Chef de retourner en Russie, & d'offrir au Tzar l'hommage de leurs conquêtes. Jermak leur représenta le danger d'une telle résolution ; leur conseilla de profiter de la frayeur qu'ils avoient inspirée aux habitans de la Sibérie, & promit d'exécuter leur projet dès que la conquête seroit finie.

SECTION XLIII.

Les Kosaques, rassurés par le discours de leur Chef, marchent au-devant de Koutchoum-Kan & de Méhémet-Koul. Dès que les deux armées se trouvèrent en présence, on en vint aux mains. L'action fut vive ; mais la victoire long-tems disputée, se déclara pour les Kosaques, qui perdirent cent sept hommes dans le combat : le Kan & son cousin eurent à peine le tems de se sauver. Les peuples voisins se soumirent à Jermak, qui s'empara de Sibir abandonnée. Les Ostiaks & leur Chef vinrent l'y trouver, lui apportèrent en tribut de belles pelleteries & toutes sortes de provisions : le Général les reçut bien, & les renvoya contens. Les Tatars & les Vogouls, instruits de ce bon accueil, vinrent aussi-tôt lui rendre hommage & lui offrir des tributs.

Méhémet & les Chefs de l'armée ennemie s'étant rassemblés dans les déserts, lèvent de nouvelles troupes pour fondre sur les Kosaques. Ils en surprennent vingt qui pêchoient sur l'Irtich, & les tuent. Aussi-tôt que Jermak en est informé, il poursuit les Tatars, les atteint & les massacre. A peine Méhémet eut-il le tems de se sauver. La terreur se répandit de plus en plus dans le pays, & de nouvelles Tribus vinrent se soumettre à Jermak.

SECTION XLIV.

Jermak, considérant le petit nombre de soldats qui lui restoit, sentit combien son pouvoir étoit précaire ; il comprit

qu'il ne devoit pas compter ſur l'affection de ſes nouveaux ſujets, & qu'il ſeroit obligé d'abandonner ſa conquête s'il n'étoit ſecouru. Il eut donc recours à la Ruſſie. La manière adroite dont il conduiſit cette négociation, prouve qu'il étoit auſſi habile politique que bon guerrier. Il envoya à Moskou, au mois de Novembre 1581, l'Attaman Ivan Koltzof avec cinquante Koſaques, pour informer le Tzar qu'il venoit de conquérir la Sibérie en ſon nom, & qu'il avoit défait entièrement le Kan Koutchoum; que les Oſtiaks & Vogouls, également ſoumis, lui avoient prêté hommage & s'étoient rendus tributaires de la Ruſſie. Il le ſupplioit de lui envoyer des troupes & un Boyard pour gouverner ce vaſte pays. Jermak demanda en même-tems pardon de ſes fautes, & chargea Koltzof de remettre au Tzar pour premier tribut, ſoixante ſacs de peaux de martres zibelines, compoſés chacun de 40 pièces.

SECTION XLV.

1582.

Pendant que Jermak remportoit des victoires en Sibérie, les Vogouls des bords de la Tavda avoient fait une incurſion en Permie, & ravagé les poſſeſſions des Strogonof. Ils en firent une ſeconde l'année ſuivante, & ſurprirent Tcherdin. Le Voïévode de cette ville, ennemi juré des Strogonof, voulut profiter de cette occaſion pour les perdre. Il porta ſes plaintes au Tzar, & lui manda que les Vogouls, furieux des ſecours qu'Anika avoit fournis aux Koſaques, étoient venus mettre à feu & à ſang la Province, pour ſe venger des maux que leur avoit faits Jermak. Il ajoutoit qu'on devoit s'attendre à voir fondre tout-à-coup Koutchoum-Kan contre la Ruſſie.

A cette nouvelle Ivan devient furieux; il écrit aux Strogonof

& les menace de ſa colère. Mais ſa crainte ſe diſſipa à l'arrivée de Koltzof. Le Tzar reçoit l'Envoyé avec bonté, lui fait rendre de grands honneurs & le comble de préſens. Il le renvoie avec un pardon général pour Jermak & tous les Koſaques. Il lui donne pour ſon Général une peliſſe qu'il avoit portée, marque de la plus grande faveur; il y ajouta deux cuiraſſes & d'autres préſens. Sa lettre à Jermak contenoit les choſes les plus flatteuſes, & lui ordonnoit d'adminiſtrer les Provinces juſqu'à l'arrivée du Gouverneur qu'il alloit y envoyer. Le retour de Koltzof mit Jermak au comble de la ſatisfaction.

SECTION XLVI.

Koutchoum ne ſe laiſſant point abattre par les revers, raſſemble des troupes, pour rejoindre enſuite Méhémet qui s'étoit retranché dans un camp entre l'Irtich & le Tobol. Inſtruit de ces diſpoſitions, Jermak détacha ſoixante hommes d'élite qui ſurprirent Méhémet, lui tuèrent beaucoup de monde, le firent priſonnier, ainſi que ſon fils Altamaï & un grand nombre de ſoldats. Le Général les fit étroitement garder à Sibir, & les envoya à Moskou en 1583, ſous la garde d'un de ſes Attamans, qui portoit en même-tems les tributs des peuples ſoumis. Ces priſonniers de marque n'arrivèrent qu'en 1584, ſous le règne de Fédor Ivanovitz, fils d'Ivan. Ce Prince leur rendit de grands honneurs. Altamaï, connu depuis ſous le nom de *Tzarévitz Sibirski*, entra au ſervice du Tzar, & ſe diſtingua par ſa bravoure dans la guerre contre les Suédois en 1590.

SECTION XLVII.

1583.

Le Kniaz Bolkofski, nommé Gouverneur de la Sibérie, arrive à Sibir avec Ivan Gloukof ſon Lieutenant, & cinq cents hommes de

de troupes. Leur voyage fut heureux, mais ils trouvèrent Sibir dans un état déplorable. Jermak étoit preſque bloqué dans cette Ville, & avoit ſouffert pendant l'hiver une extrême diſette. Koutchoum avoit excité un ſoulèvement général qui interdit aux Koſaques tous les moyens de ſe procurer des vivres. Les nouveaux arrivés augmentèrent la famine à un tel point, que les Koſaques furent réduits à la dure néceſſité de manger leurs compagnons morts. La plus grande partie de la garniſon périt, ainſi que le Gouverneur Bolkofski, à qui Ivan Gloukof ſuccéda.

Karatcha, Prince Tatar, gagné par Koutchoum, vint trouver Jermak, & lui offrit de rendre ſervice aux Koſaques. Il lui demanda un petit corps de troupes pour chaſſer les rebelles qui étoient dans les environs de Sibir, & pour lui procurer des vivres. Le Général, ſe fiant au Mourza, lui donne quarante hommes commandés par Koltzof. Le traître mena le corps dans un défilé, & l'immola à la vengeance du Kan. Il fit maſſacrer en même-tems tous les Koſaques qui levoient les contributions, & révolter les Oſtiaks & les Tatars. Le perfide vint enſuite bloquer Sibir avec un corps conſidérable. Jermak fond pendant la nuit avec tant de fureur ſur les Tatars, que Karatcha eut à peine le tems de ſe ſauver avec trois de ſes gardes; tout le reſte fut tué ou pris. Cette victoire répandit de nouveau la terreur dans le pays. Les Tatars ſe ſoumirent aux Koſaques une ſeconde fois, & leur apportèrent beaucoup de vivres.

SECTION XLVIII.

1584.

Profitant de ce ſuccès, Jermak s'avance avec trois cents hommes juſqu'à la ſource de l'Irtich, pour ſubjuguer les peuples voiſins. Tout plia devant lui & ſe ſoumit à ſes armes. Un Prince Tatar vint ſe reconnoître tributaire, & lui offrir ſa fille qu'il avoit

emmenée avec lui. Il refuſe cette offre, & défend à ſes Koſaques de parler à la Princeſſe.

En retournant à Sibir, Jermak fut contraint de s'arrêter pendant une nuit pluvieuſe dans une iſle formée par deux branches de l'Irtich; s'y croyant en ſûreté, il ne prit aucune précaution, & permit à ſes ſoldats, fatigués d'une marche pénible, de ſe livrer au ſommeil. Koutchoum, qui le ſuivoit de près, apprenant par un eſpion la ſécurité de Jermak, vint l'attaquer. Les Koſaques ſurpris furent preſque tous maſſacrés. Quelques-uns ſeulement, après s'être ouvert un paſſage à travers les ennemis, ſe ſauvèrent ſur leurs barques. Jermak, qui étoit de ce nombre, voulut gagner un bateau, ne ſauta pas aſſez avant, tomba dans le fleuve, & ſe noya accablé ſous le poids des cuiraſſes que le Tzar lui avoit données. Ainſi périt ce nouveau Caſtriot, qui fût devenu auſſi célèbre ſur un autre théâtre. Il mérita comme lui, & de la part des Ruſſes, le nom de *Skanderberk*, ou *Seigneur Alexandre*.

SECTION XLIX.

Le corps de Jermak fut trouvé quelque tems après dans l'Irtich, & livré, par ordre de Koutchoum, aux inſultes & aux outrages des vainqueurs. Ces premiers tranſports de reſſentiment étoient à peine calmés, que les Tatars reprochèrent à leur Chef d'avoir fait outrager le corps d'un Héros. Leur imagination exaltée conſacra ſa mémoire. Ils l'enterrèrent avec cérémonies, & lui offrirent des ſacrifices d'expiation.

Ces Tatars répandirent ſur ſon compte beaucoup d'hiſtoires miraculeuſes. Ils prétendirent que le ſimple attouchement de ſes os, de ſes habits, de ſes armes, guériſſoit toutes les maladies. Ils ajoutèrent que des flammes s'élevoient de tems en tems de deſſus ſa tombe, & s'élançoient en faiſceaux lumineux vers le ciel. Ils finirent par l'invoquer lorſqu'ils alloient à la guerre ou à la

chaſſe; & chaque jour le peuple alloit ſur ſon tombeau pour implorer ſes ſecours. La vénération des Tatars pour Jermak ne contribua pas peu aux progrès que firent enſuite les Ruſſes en Sibérie.

Ce reſpect ſubſiſtoit encore dans le ſiècle dernier parmi les Tatars & les Kalmouks. Ceux-ci rapportent qu'Allaï, le plus puiſſant de leurs Kans, ſe guérit d'une maladie dangereuſe en buvant de l'eau imprégnée de la terre priſe ſur le tombeau de Jermak. Ils ajoutent que ce même Kan portoit toujours avec lui un peu de cette terre ſacrée, quand il marchoit à une entrepriſe importante, perſuadé qu'il ne pouvoit manquer de réuſſir.

SECTION L.

Auſſi-tôt que la nouvelle de la mort de Jermak arriva à Sibir, le Gouverneur Gloukof ne s'y crut plus en ſûreté avec les cent cinquante hommes qui lui reſtoient. Il prit le parti de s'en retourner. Mais de peur d'être pourſuivi par les Tatars, il deſcend l'Irtich, l'Obi, traverſe les monts Ouralsks & gagne le pays des Samoyèdes, déja tributaires des Ruſſes.

Koutchoum reprend poſſeſſion de ſes Etats, & envoie ſon fils Aléi-Kan s'emparer de Sibir abandonnée. Le jeune Prince fut obligé de l'abandonner à ſon tour peu de tems après. Séid-Jak, fils du Kan de Sibir, détrôné par Koutchoum, s'étoit ſauvé en Boukarie. Ayant appris les déſaſtres de l'uſurpateur & les victoires des Koſaques, il voulut profiter de ce moment favorable pour recouvrer le Trône de ſes pères. Il vint à la tête d'une armée de Boukarski devant Sibir, & il en chaſſa Aléi.

SECTION LI.

1585-1586.

Fédor Ivanovitz n'apprit les malheurs des Koſaques qu'à

l'arrivée de Gloukof. Mais ce Prince ne perd pas courage. Il envoie en Sibérie les Voïévodes Soukin & Miaſnof avec trois cents hommes tant Streltſi que Koſaques. Il fit auſſi partir avec eux un autre Chef nommé Tchoulkof. Soukin devoit ſe joindre à cent Koſaques qui étoient déja en route. Ce Chef ſe conduiſit ſagement : au lieu de s'avancer juſqu'à Sibir ſans être maître des pays qu'il auroit laiſſés derrière lui, il ſe fortifia ſur les bords de la Toura, & bâtit Tioumen ſur les ruines de Tchimgui. Cette fortereſſe en impoſa tellement aux Tatars, qu'il les ſoumit de nouveau, & ſe les rendit tributaires. Enſuite Soukin s'empara, ſans répandre de ſang, des pays arroſés par les rivières de Toura, Pouichma, Iſſel, Tavda, Tobol & Vagaï ; & il eut ſoin d'inſtruire la Cour de Ruſſie de ſes ſuccès.

SECTION LII.

1587.

Fédor, content de la conduite de Soukin, lui envoie 500 Koſaques, avec ordre de faire avancer Tchoulkof à la tête d'un corps de troupes ſur l'Irtich, & d'y conſtruire une Ville pour inquiéter Séid-Jak. Tchoulkof part à la réception des ordres du Tzar, & bâtit la Fortereſſe de Tobolsk, à l'embouchure de l'Irtich dans le Tobol. Séid-Jak-Kan ne troubla point les Ruſſes dans leurs travaux, & vécut en paix avec eux. Ce Prince eut bien lieu de s'en repentir peu de tems après.

SECTION LIII.

Le perfide Karatcha, réuni à un Kan de la Kaſatskia-Orda, ſe joignit à Séid-Jak. Les trois Princes ſe livrant trop un jour à l'ardeur de la chaſſe, vinrent imprudemment juſques ſous les murs de Tobolsk. Tchoulkof met le moment à profit ; il les fait prier d'accepter des rafraîchiſſemens. Les Princes, craignant

quelques piéges de ſa part, répondirent qu'ils ſe rendroient à ſon invitation, ſi leurs troupes les accompagnoient dans la Ville. Tchoulkof leur permit d'amener cent hommes avec eux; il fait apporter du vin, il en offre à Séid-Jak, & l'invite à en boire: celui-ci, fidèle aux loix de Mahomet, refuſe. Alors le Gouverneur feint de prendre de l'ombrage, il reproche au Kan quelques mauvais deſſeins contre la Ruſſie. Ces reproches étoient le ſignal convenu pour arrêter les trois Princes. Les cent Tatars furent maſſacrés. Sibir fut abandonnée, & les environs de Tobolsk reconnurent la domination des Ruſſes. Tchoulkof envoya à Moskou les Princes priſonniers. Fédor Ivanovitz les reçut avec bonté, & leur donna des terres.

SECTION LIV.

1588-1594.

De nouveaux forts furent conſtruits en Sibérie pour en impoſer aux vaincus, & tenter de nouvelles conquêtes avec plus de sûreté. Les incurſions fréquentes de Koutchoum exigeoient des lieux de défenſe, qui miſſent à l'abri de ſes attaques les peuples qui s'étoient ſoumis à la Ruſſie. Telle eſt l'origine des villes de Toſva, Pélim, Bérézof, Sourgout & Tara. Les forces des Ruſſes augmentées par les renforts qu'on envoyoit de Moskou, montoient à 1500 hommes.

Le Voïévode qui les commandoit, enleva *Aboulgaïr*, fils de Koutchoum, deux des femmes de ce Prince, ſoumit le pays renfermé par l'Obi & l'Irtich. Les autres Princes de ſon ſang ſe mirent ſous l'obéiſſance des Ruſſes. Le Général reçoit l'ordre de ſoumettre Koutchoum par la force, ou de le gagner par des promeſſes; il lui fit des propoſitions. Le Kan obſtiné les refuſa. On fut obligé de faire un nouvel effort. Mille cavaliers Ruſſes & Tatars le pourſuivent, égorgent ſes troupes, s'emparent de ſon

camp, ſont priſonniers ſes femmes & ſes enfans, envahiſſent toutes ſes richeſſes. L'infortuné Koutchoum, accompagné de quelques perſonnes, ſe ſauve chez les Kalmouks.

S'ennuyant bientôt parmi ce peuple, il forme le projet de remonter l'Irtich & l'Irchim, & de ſe réunir à ſa famille, pour trouver les moyens de rétablir ſes affaires. Il part, & enlève les chevaux de ceux qui lui avoient donné l'hoſpitalité. Les Kalmouks furieux, le pourſuivent, & maſſacrent le peu d'hommes qui lui reſtoient : à peine eut-il le tems de ſe ſauver. L'Hiſtoire ne dit rien de la retraite & de la mort de ce Prince. Les Ruſſes ſoumirent les Tatars, & établirent des Colonies de tous les côtés. Depuis cette époque la Sibérie eſt reſtée ſous la domination des Tzars, qui déſignèrent Tobolsk pour la Capitale de cette Province.

Cette Hiſtoire de la conquête de la Sibérie mérite d'autant plus la confiance du Lecteur, qu'elle eſt tirée du Journal même de *Sava-Jéſimof*, l'un des compagnons de Jermak, qui eſt un des Annaliſtes les plus exacts de cette époque. Son Journal commence en 1578, & finit en 1636. On en doit la connoiſſance à Cyprien, premier Archevêque de Sibérie, en 1621. A ſon arrivée à Tobolsk, ce Prélat demanda des nouvelles de pluſieurs compagnons de Jermak qui vivoient encore : ce fut Jéſimof & ſes compagnons qui lui apprirent les principales circonſtances de leur expédition ; & ce fut d'après le Journal du premier qu'il écrivit l'Hiſtoire de la Conquête de la Sibérie. Il eſt peu de monumens auſſi authentiques.

SECTION LV.

1669.

Pendant le cours de ſoixante-quinze ans, depuis 1594 juſqu'en 1669, l'Hiſtoire des Koſaques du Don n'offre rien de remarquable. Mais à cette dernière époque elle en préſente une terrible, où la cruauté ſe ſurpaſſa elle-même, en parcourant tous les excès de la fureur & de la barbarie.

Un Koſaque du Don, nommé Stenko-Razin, ſe forme une troupe de brigands, marche à leur tête, s'établit ſur la Kamiſchinka, pille tous les bâtimens qui deſcendoient le Volga pour ſe rendre à Aſtrakan. Il arrête une caravane appartenant au Tzar, & fait périr les perſonnes qui l'accompagnent : il s'empare enſuite de Gourief, & paſſe au fil de l'épée la garniſon & les principaux habitans. Le Prince Kilkof, Gouverneur d'Aſtrakan, envoie le Stolnik Sivtzof, accompagné de quelques ſoldats, à Stenko, pour l'engager à ſe ſoumettre. Le Koſaque les fait maſſacrer. Le Gouverneur lui oppoſe un corps conſidérable de Streltſi, commandé par le Stolnik Bogdan Sivérof. Les Ruſſes ſont défaits entièrement, plus de mille Gentilshommes reſtent ſur la place. Sivérof ſe ſauva avec peine, ainſi que quelques-uns des ſiens. Le Koſaque s'empare enſuite d'Iaïtskoï, petite place qui tire ſon nom du fleuve ſur lequel elle eſt bâtie.

SECTION LVI.

Stenko ſe préparoit à ravager la Perſe, lorſqu'un nouveau brigand nommé Serguéi, & ſurnommé Krivoï ou le louche, raſſembla de ſon côté un corps conſidérable de brigands, s'empara d'un grand nombre de bâtimens ſur le Volga, & deſcendit ce fleuve. Le Voïévode Schilkof envoie une flotte de petits bâtimens à ſa pourſuite. Le brigand l'attaque, s'en empare, maſſacre les Streltſi, & ſe joint enſuite à Razin.

Les deux brigands réunis s'emparent de tous les vaiſſeaux qui naviguent dans la mer Caſpienne, longent les côtes de la Perſe, brûlent les bourgs & les villages, & mettent tout à feu & à ſang. Le Gouverneur du Ghilan les pourſuit : il eſt battu, & ſon fils fait priſonnier. Stenko acheta chèrement la victoire ; il perdit la moitié de ſes brigands.

Le Tzar mécontent de la conduite du Voïévode d'Aſtrakan,

nomma à ſa place le Prince Proſorovski, homme brave & zélé. Ce Prince à ſon arrivée envoie à Stenko un ordre du Tzar, qui lui enjoignoit de ſe retirer de la Perſe, & de retourner vivre tranquillement chez lui. Le Rébelle obéit, & envoie huit Koſaques à Moskou pour demander ſa grace. Le Tzar renvoya ces Députés à Aſtrakan ſous la conduite d'un Capitaine qui fut tué dans la route, & ſes aſſaſſins rejoignirent leur Chef.

SECTION LVII.

1672.

Stenko-Razin ravage les habitations des Kalmouks, des Tatars, aſſiége Tzaritzin, s'empare de la caiſſe de la Couronne, & de tous les bâtimens qui lui appartenoient. Ivan Lopatin arrive de Moskou à la tête d'une armée de Streltſi; il attaque les Rebelles, eſt entièrement défait, & périt dans le combat. Le vainqueur s'empare enſuite de la ville de Tchernoï-Jar, & maſſacre une grande partie des habitans.

Auſſi-tôt que la nouvelle de ces déſaſtres arrive à Aſtrakan, le Gouverneur ſe met en état de défenſe, répare les murs de la ville, fait prendre les armes à tous les Citoyens en état de les porter. Précautions inutiles. Une partie de la garniſon étoit vendue aux Koſaques. Stenko, bien inſtruit de ces diſpoſitions, ſe rend avec ſon armée ſous les murs de la ville, les eſcalade pendant la nuit, & eſt reçu amicalement par les Streltſi, qui ſe joignent à lui pour maſſacrer la garniſon & la bourgeoiſie. Le Gouverneur eſt tué d'un coup de lance.

Razin maître d'Aſtrakan, s'empare de la caiſſe publique, compoſée en partie d'argent & en partie de zibelines; il pille toutes les maiſons, partage le butin avec ſes troupes, maſſacre la plus grande partie des habitans, & n'épargne pas même les fils du Gouverneur: il part enſuite pour ravager de nouveau la Ruſſie,

en

en laiſſant le commandement de la ville à deux Attamans. Ceux-ci font mourir l'Archevêque, après lui avoir fait ſouffrir de cruels tourmens, & commettent beaucoup d horreurs que nous paſſons ſous ſilence.

SECTION LVIII.

1673.

Le Tzar Alexis Mikaïlovitz, apprenant la ſituation déplorable d'Aſtrakan, envoya au mois d'Août le Général Ivan Bogdanovitz Miloſlavski à la pourſuite des rebelles. Ceux-ci, fiers de leurs ſuccès, marchent à ſa rencontre, ſont battus & preſqu'entièrement détruits. Miloſlavski vient aſſiéger Aſtrakan, invite les brigands à ſe rendre dans ſon camp, & tâche de les gagner par des promeſſes. Voyant que ce parti ne réuſſiſſoit pas, il place un autre camp du côté du Volga, & reſſerre ainſi la ville. Les Koſaques fondent avec fureur ſur ce camp, & ſont obligés de regagner la ville après avoir perdu beaucoup de monde.

Un Prince Circaſſien nommé Kazoulat Mouſſélovitz, qui ſe trouvoit à Aſtrakan, invite les Attamans à venir chez lui, les arrête, & les livre à Miloſlavski. Quelques Rebelles gagnés par la douceur du Général Ruſſe, paſſent de ſon côté. La ville fut alors livrée à de violentes diſſentions; les uns vouloient ſe rendre, les autres ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité. Ils prirent enfin le parti de ſe ſoumettre le 27 Novembre. Sous peu de jours le Général rétablit le calme & la tranquillité dans la ville. Le Prince Dolgorouki, envoyé dans le même tems contre Stenko, le défait entièrement, le fait priſonnier, & le mène à Moskou, où le ſcélérat ſubit la juſte peine de ſes crimes. Le Tzar fit grace de la vie à Frolka, frère de Stenko, en reconnoiſſance de ce qu'il lui avoit découvert les tréſors cachés du Rebelle.

Des Koſaques du Don, nous paſſons à ceux du Térek.

SECTION LIX.

Les Koſaques du Térek ſe diviſoient autrefois en Koſaques Terki, & en Koſaques Grébenski. Ces noms déſignoient leurs demeures. Les Koſaques Grébenski ſont les plus anciens : ils ſervoient de troupes légères au Tzar Ivan Vaziliévitz II. Leur nom tire ſon origine du mot *Grében*, qui ſignifie peigne, parce que les montagnes qu'ils habitent ſont hériſſées de pointes. Les premiers habitoient la ville de Toumen, appellée depuis Terki, qui reçut une garniſon Ruſſe ſous le règne du Tzar Ivan Vaziliévitz II. Elle étoit compoſée de Streltſi, des Koſaques Grébenski, du Jaïk & du Don. On donna le nom de Koſaques Terki à ce mélange de peuples. Ils étoient ſoumis à un Commandant nommé par le Voïévode d'Aſtrakan. Comme ils gardoient les frontières de leur Empire, les Ruſſes eurent pour eux beaucoup de ménagemens.

En 1594 le Tzar Fédor Ivanovitz envoya à Terki le Prince André Ivanovitz Kvoroſtinin, à la tête d'une armée, avec ordre d'étendre les limites de l'Empire, & de bâtir une ville à l'embouchure du Koïſa, un des bras du fleuve Axaï. André fit bâtir la ville de Koïſa. Il arriva dans le même tems à Terki un Kan Teherkas, nommé Sountkéléi Kanklitſvitz. Ce Prince ſuivi de ſes ſujets, bâtit un fauxbourg ſur le rivage oppoſé du Térek, & rendit de grands ſervices à la Ruſſie.

Boris Godounof forma le projet de faire la conquête du Dagheſtan, & de s'emparer de Tarkou, ſa Capitale, de la fortifier, & de bâtir deux nouvelles forteresſes. Ce projet échoua, il fut battu & perdit Koïſa. Terki devint par-là une des bornes de la Ruſſie. Le Tzar Mikaïl Fédorovitz fit abattre les tours de bois qui défendoient cette ville : il la munit de remparts & de baſtions de terre. En 1670, ces travaux furent augmentés par le Tzar

Alexis Mikaïlovitz : il y envoya un Ingénieur Ecoſſois nommé Baïley.

SECTION LX.

Au retour de ſon expédition en Perſe, Pierre-le-Grand s'arrêta à Terki. Ses ſuccès & ſes conquêtes l'engagèrent à faire bâtir une nouvelle fortereſſe ſur la rivière de Soulak, à vingt verſtes de Derbent. Arrivé à Moskou, Pierre I donna des ordres pour la conſtruction de cette fortereſſe, & l'appella *Sviatoï-Kreſt*, Sainte-Croix, du nom de la contrée où elle eſt ſituée. On y envoya en 1728 la garniſon de Terki, qui fut détruite. La mer couvre aujourd'hui l'emplacement de cette ville.

Sviatoï-Kreſt fut démolie à ſon tour, en vertu du Traité de paix conclu en 1736 avec Sehak Nadir. La garniſon fut envoyée à Kizliar, nouvelle fortereſſe bâtie ſur le Térek. Ce nouvel établiſſement ne conſiſte qu'en une redoute. C'eſt à cette époque que finit l'Hiſtoire des Koſaques Terki.

Les Koſaques Grébenski habitent encore les bords du Térek ; ils occupent cinq petites villes, munies d'un parapet de terre, & quelques autres lieux de peu d'importance : ils ont un Attaman pour Chef ; ils reçoivent annuellement une modique paie du Gouverneur d'Aſtrakan.

SECTION LXI.

Les Koſaques du Jaïk ſe ſéparèrent des Koſaques du Don en 1584. Netſehaï, leur Chef, chaſſa les Tatars de la ville de Saratſchik, qui n'exiſte plus aujourd'hui. La fondation d'Iaïtskoï Gorodok, leur principale réſidence, ne remonte pas plus haut que le ſeizième ſiècle. Les annales de ces peuples ne font mention d'aucun évènement remarquable.

SECTION LXII.

1687.

Mazeppa fut élu Hetman des Koſaques de l'Ukraine & des deux rives du Boriſthène : il étoit né dans le Palatinat de Podolie, & avoit été Page du Roi Jean Caſimir ; il vécut enſuite avec les Grands du Royaume. Il eut une intrigue amoureuſe avec la femme d'un Gentilhomme Polonois, qui le ſurprit avec ſon épouſe. Après l'avoir fait cruellement fouetter, il le fit lier nud ſur un cheval farouche, qui avoit été acheté en Ukraine. Cet animal, mis en liberté, emporta Mazeppa en Ukraine, où il arriva preſque mourant. Quelques Koſaques le ſecoururent, & il ſe fixa parmi eux. Il ſe fit connoître par beaucoup d'actions courageuſes : il devint Aide-de-Camp-Général de l'Hetman Ivan Samoïlovitz. Ce Chef accuſé de trahiſon par les Koſaques, fut dépoſé & envoyé à Moskou. Le Prince Vazili Vaziliévitz Galitzin choiſit Mazeppa pour Hetman, ſur la demande qui lui en fut faite. Les Tzars Ivan & Pierre Alexiévitz le confirmèrent.

SECTION LXIII.

Mazeppa ne vivoit que politiquement avec Pierre I, qu'il n'aimoit pas. Mais il avoit une eſtime particulière pour Charles XII : il ſut diſſimuler ; il acquit la confiance de Pierre I, qui le décora de l'Ordre de Saint-André, & l'éleva au rang de Conſeiller-Privé. Pendant vingt ans, il rendit les plus grands ſervices à la Ruſſie, & ſur-tout au ſiége d'Azof.

Mazeppa ayant projetté de ſe rendre indépendant, affecta de ne pouvoir marcher, & d'être obligé de garder le lit. Il étoit entouré de Médecins : il pouſſoit de fréquens gémiſſemens. Sous un dehors ſimple & confiant, il pénétroit les ſecrets des autres, & profitoit des mots échappés au haſard. Il parloit peu : il feignoit

de boire pour faire tomber les autres dans le piége. Il ſe faiſoit aimer par ſa généroſité & ſa fauſſe candeur : il faiſoit conſtruire à grands frais des Egliſes, & rempliſſoit extérieurement tous les actes de piété.

SECTION LXIV.

1708.

Epiant le moment favorable à ſes deſſeins, Mazeppa crut le trouver dans la guerre avec la Suède. Il mit dans ſon parti les principaux Chefs Koſaques : il envoya enſuite auprès de Charles XII, & conclut une alliance ſecrète avec lui. Il fut ſtipulé que Mazeppa attendroit en Ukraine l'arrivée des Suédois ; qu'il leur fourniroit des vivres & des munitions ; qu'il ſe joindroit à eux à la tête de ſes Koſaques ; que l'armée Suédoiſe prendroit ſes quartiers dans les places fortes ; qu'il engageroit le Hoſpodar de Valachie à ſe joindre à lui. Fidèle à ſes promeſſes, Mazeppa fortifia Romna, Gadich & Batourin. La garniſon de cette dernière ville fut compoſée de l'élite des Koſaques.

SECTION LXV.

Kochoubé, l'un des principaux Chefs de l'Ukraine, obſervoit attentivement les démarches de Mazeppa, qui lui avoit enlevé ſa fille. Inſtruit des projets du Hetman, il va auſſi-tôt en faire part à Pierre I. Ce Prince, qui regardoit Mazeppa comme ſon ami, lui renvoya le dénonciateur, & le laiſſa maître de la vengeance. Kochoubé fut condamné à mort, & aſſommé par trois coups d'un marteau pointu, ſupplice en uſage parmi les Koſaques.

Ceux-ci, furieux du traitement que Mazeppa avoit fait à Kochoubé, & fidèles à la Ruſſie, abandonnèrent leur Chef. Le Hetman, accompagné de quinze cents hommes qu'il avoit à ſa ſolde, ſe ſauve auprès de Charles. Ce Prince, confiant dans les

ſecours qu'on lui avoit promis, ſe rendoit en Ukraine. La défection du Hoſpodar de Valachie mit Mazeppa dans l'impuiſſance de tenir parole, & le Roi de Suède dans une poſition critique. La perte de la bataille de Poltava, qui ne laiſſoit plus d'eſpérance ni à l'un ni à l'autre, les obligea de ſe ſauver en Turquie. On prétend que Mazeppa n'ayant pas aſſez de fermeté pour ſupporter ce revers, mourut trois mois après à Bender, d'un poiſon qu'il prépara lui-même.

SECTION LXVI.

Pierre I, furieux de la trahiſon de Mazeppa, n'écoute que la vengeance : il envoie Mentchikof en Ukraine. Le Général prend Batourin, maſſacre les habitans, s'empare des richeſſes du Hetman, raſe ſon palais, brûle les magaſins. Le Clergé lance Anathême contre Mazeppa. Son portrait eſt expoſé ſur la place de Gloukof. Le Bourreau le traîne dans les rues, & finit par l'attacher à une potence. Les complices de Mazeppa furent enſuite exécutés.

Le 7 Novembre 1708, les Koſaques ayant reçu ordre de Pierre I d'élire un Hetman, choiſirent Ivan Skoropadski, qui étoit Colonel du régiment de Staradoub.

SECTION LXVII.

Les Koſaques Zaporoïski ſe retirèrent chez les Tatars de Krimée en 1709 : ils y reſtèrent juſqu'en 1739, qu'ils capitulèrent avec l'Impératrice Anne, & revinrent habiter les bords du Don & du Boriſthène.

En 1722 Skoropadski mourut : Pierre I ſupprima le Hetmanat. Ce Prince ſaiſit toutes les occaſions propres à reſtraindre, ou plutôt à anéantir les priviléges dont les Koſaques avoient joui. L'Impératrice Eliſabeth rétablit le Hetmanat en faveur de Kirilli Grégoriévitz Razoumofski, Ukrainien d'origine, déjà décoré du

titre de Comte. En le nommant Hetman, l'Impératrice borna ſon pouvoir ; mais ce Chef donna volontairement ſa démiſſion en 1763. (Voyez Statiſtique des Sujets de l'Empire de Ruſſie, Sect. II, Tom. I, Hiſt. Moderne.) Nous paſſons à la conquête du Kamtchatka.

SECTION LXVIII.

Les progrès des Ruſſes dans la Sibérie les conduiſirent juſques dans le Kamtchatka. On dit que vers le milieu du ſiècle dernier, un Ruſſe nommé Fédor Alexéief, s'étant embarqué ſur la Kolima pour naviger dans la mer Glaciale, fut jetté par la tempête au Kamtchatka, & conſtruiſit quelques cahutes ou zimovies ſur les bords du Nikoul, appellé par les Ruſſes Fédoticha. Les Kamtchadales regardèrent d'abord Fédor & ſes compagnons comme des dieux, & les croyoient invulnérables. La diſcorde s'étant miſe parmi eux, ils ſe battirent, & l'un d'eux fut tué. Les Kamtchadales & les Koriaques revenus de leur ſurpriſe, crurent qu'ils pouvoient ſe défaire de ces dangereux voiſins ; ils les maſſacrèrent tous.

SECTION LXIX.

1696.

Avant cette époque, les Ruſſes ne connoiſſoient le Kamtchatka que de nom. Le Koſaque Atlaſſof, nommé Commiſſaire au Fort d'Anadirskoï, envoie ſeize Koſaques ſous le commandement de Morosko, pour rendre tributaires les Koriaques de la rivière d'Opouka & les peuples voiſins. Morosko s'avance juſqu'à la rivière Tiguil, & parvint à peu de diſtance de celle de Kamtchatka. Il s'en revint à Anadirskoï, après avoir ſoumis une habitation, & rapporta avec lui des manuſcrits en langue Japonoiſe, débris d'un naufrage que des Japonois avoient fait peu auparavant.

SECTION LXX.

1697.

Atlaſſof à la tête de ſoixante Koſaques, d'autant de Joukaguirs, entre dans le Kamtchatka, ſoumet pluſieurs peuplades qu'il rend tributaires. Il partage enſuite ſa troupe en deux corps, envoie l'un aux ordres de Morosko, vers l'Océan oriental, & marche avec l'autre le long du Golfe de Penchenska. Arrivé ſur la rivière Pallana, les Joukaguirs ſe révoltent, tuent trois Koſaques, en bleſſent quinze autres; mais ils ſont tous mis à mort. Atlaſſof continue ſa marche vers le midi, ſe réunit à Morosko ſur le Tiguil, ſoumet tous les peuples, leur impoſe des tributs, donne la liberté à un Japonois, conſtruit un Oſtrog ou Fort ſur la rivière de Kamtchatka, plante une Croix avec l'inſcription ſuivante : » L'an 7205 (1697) » le 13 Juillet, cette Croix a été placée par Volodimir Atlaſſof & » ſes Compagnons, au nombre de cinquante-cinq «. Il revient enſuite à Jakoutsk au mois de Juillet 1700, chargé d'un riche tribut de pelleteries, qui conſiſtoit en trois mille ſix cents quarante zibelines, & deux cents vingt autres peaux de caſtors, renards, &c. : il ſe rend à Moskou pour les préſenter au Tzar. En reconnoiſſance de ſes ſervices, il obtint le commandement des Koſaques de Jakoutsk.

SECTION LXXI.

Atlaſſof reçoit ordre de tenter une ſeconde expédition au Kamtchatka ; on lui aſſigne des troupes & on lui donne des munitions. Sorti de Tobolsk il s'empara, ſur la rivière Tongouſi, d'une barque chargée de marchandiſes pour la Chine, & fut mis en priſon. Ceux qui le remplacèrent dans le commandement établirent la domination de la Ruſſie dans le Kamtchatka. Trois Commandans furent nommés pour la conſerver. L'un habita l'Oſtrog

l'Oſtrog ſupérieur de la rivière de Kamtchatka; l'autre l'Oſtrog inférieur, & le troiſième celui de Bolchaïa-Réka. En 1707 les peuples qui habitoient ſur les bords de cette rivière, indignés de la rigueur avec laquelle Dimitri-Jarégin faiſoit lever les tributs, ſe ſoulevèrent, brûlèrent le Fort, égorgèrent les Collecteurs & toute la garniſon. Atlaſſof ſortit de priſon en 1706, fut envoyé au Kamtchatka, où il arriva en 1707. Il y prit le commandement en chef. Ses brigandages le rendirent ſi odieux aux Koſaques, qu'ils ſe révoltèrent contre lui & l'égorgèrent en 1711. Tchérékof & Mironof, ſucceſſeurs d'Atlaſſof, éprouvèrent le même ſort, parce qu'ils vexoient les Koſaques & retenoient leur paye. Ceux-ci, pour mériter leur pardon, rebâtirent le Fort de Bolchereskoï, & repouſſèrent les Kamtchadales qui avoient profité de leur diſcorde pour tomber ſur les Koſaques. Le Kamtchatka n'offrit pendant long-tems d'autres ſpectacles que la tyrannie des Commiſſaires envers les Koſaques; les révoltes de ceux-ci contre leurs Chefs; les efforts impuiſſans des Kamtchadales pour recouvrer la liberté; des embûches, des perfidies, des maſſacres réciproques.

SECTION LXXII.

1731.

Le nombre des Koſaques étoit conſidérablement diminué par les différens corps que Bering avoit embarqués, & par ceux envoyés contre les Tchoutchi : les Kamtchadales réſolurent de profiter de cette diverſion pour ſecouer le joug. Ils envoyèrent leurs principaux Chefs dans toute la preſqu'Iſle, pour engager les habitans à ſe révolter. Ils réuſſirent. Ils concertèrent ſi ſagement leurs opérations, qu'ils empêchèrent toute correſpondance avec le Fort d'Anadirskoï, & posèrent des corps-de-gardes le long de la côte pour arrêter les Ruſſes.

Les Kamtchadales ayant appris le départ du Commiſſaire Sakourdin, qui alloit lever des tributs ſur l'Anadir, remontent la rivière de Kamtchatka, maſſacrent les Koſaques, brûlent leurs habitations & l'Oſtrog dont ils s'emparent. Ce triomphe fut court. Sakourdin, repouſſé par les vents, revient ſur ſes pas, & empêche les Kamtchadales de ſe réunir. Les Ruſſes vainqueurs d'un Oſtrog volent au ſecours des deux autres. Ils obligent les Kamtchadales à ſe ſoumettre; ils puniſſent de mort les principaux coupables, ainſi que les trois Koſaques dont les vexations avoient donné lieu à la révolte.

Depuis cette époque, le pouvoir des Ruſſes s'eſt établi ſolidement dans le Kamtchatka. Les Commandans ont été mieux choiſis, les Koſaques mieux diſciplinés; la paix a toujours régné entre les vainqueurs & les vaincus. Chaque Kamtchadale donne une pelleterie quelconque pour tribut. En embraſſant la Religion Ruſſe, ils ont adopté les uſages & les coutumes de cette Nation.

Nous venons de faire connoître l'origine, les exploits & les conquêtes des Koſaques: l'ordre des choſes exige que nous terminions cette Hiſtoire par les malheurs & la deſtruction des Koſaques Zopozoïski.

SECTION LXXIII.

Le pays habité par les Koſaques Zaporoïski eſt la Cherſonnèſe Taurique, l'ancienne patrie des Daces & des Gètes. C'eſt-là probablement qu'Ovide fut exilé: il y a, près de Belgorod, une montagne que l'on appelle *Ovidova Maguila*, ou le tombeau d'Ovide.

Les Zaporoïski, avant leur deſtruction, formoient un corps de 20 à 25,000 hommes. Il étoit compoſé d'émigrés, de transfuges, de déſerteurs de différentes Nations. On a vu que pour être admis dans ce corps, il falloit avoir traverſé ſeul dans un

bateau les treize cataractes, & donner des preuves de courage. Il falloit encore faire une année de noviciat, pendant laquelle on ſervoit une chambrée. Rien n'étoit plus libre que la volonté de celui qui s'enrôloit dans cette milice : maître de la quitter, il pouvoit la rejoindre enſuite. Tous ces Koſaques gardoient un profond ſilence ſur leur patrie ; & quoique de Nation différente, ils ne parloient tous qu'une même langue. Je crois avoir reconnu deux François parmi eux : je leur fis beaucoup de queſtions auxquelles ils ne jugèrent pas à-propos de répondre, quoiqu'ils entendiſſent très-bien ce que je leur diſois. Les transfuges qui ignorent la langue Koſaque, ſont très-embarraſſés dans les commencemens, mais la néceſſité rend l'homme plus intelligent, plus induſtrieux, & le langage des ſignes n'eſt pas le moins expreſſif.

SECTION LXXIV.

Lorſque les Voïévodes, les Caſtellans, les Staroſtes Polonois voulurent aſſervir les Koſaques, ceux-ci prirent le parti d'émigrer ; ils ſe retirèrent dans un pays inculte au-delà des cataractes du Boriſthène, y vécurent de la pêche & de la chaſſe, eurent des guerres fréquentes avec différens peuples, & ſur-tout avec les Tatars. Ils fortifièrent enſuite la Setcha, ou lieu de leur réſidence, ſans autres deſſeins d'abord dans la conſtruction de cette eſpèce de fortereſſe, que d'en faire un centre de réunion pour tous ceux qui voudroient ſuivre le même genre de vie qu'eux. En 1506 ils ſe choiſirent un Chef dans la perſonne de Preſlaf-Lancibronski. Voyez les Sections X, XI & XXIX.

Devenus libres, les Zaporoïski partagèrent entr'eux les terres incultes. Tandis que les uns veilloient à la défenſe commune, les autres exerçoient différentes branches d'induſtrie. On vit des cultivateurs, & bientôt des commerçans. Ceux-ci préparèrent

des maroquins d'une très-bonne qualité, que les Ruſſes appellent *Safian ;* d'autres tirèrent beaucoup de ſel des lacs de Krimée, qu'ils vendoient aux Koſaques de l'Ukraine. Peu-à-peu il ſe forma de nombreux haras ; le pillage fournit des beſtiaux ; on engraiſſa ceux qui n'étoient pas propres au labourage. La chaſſe procuroit le gibier, & la pêche du poiſſon en abondance.

La Setcha étoit diviſée en trente-huit *Kourènes* ; chaque Kourène conſiſtoit en une grande maiſon & en pluſieurs petites. Pour être Koſaque il falloit dépendre d'une Kourène ; & ceux qui étoient dans la Setcha étoient obligés de vivre dans leur Kourène, & d'en obſerver exactement les Loix. Chaque Kourène avoit ſon *Attaman* ou Chef, mais elles étoient toutes ſoumiſes au *Kochévoï-Attaman*, & celui-ci au Hetman. Chacun d'eux étoit élu d'un commun accord, & dépoſé au moment où il déplaiſoit. L'Attaman étoit nommé par ſa Kourène ; & le Kochévoï par toutes. Celui qui étoit dépoſé redevenoit ſimple Koſaque. Dans le principe de l'établiſſement, tous les Koſaques demeuroient dans la Setcha ; mais peu-à-peu ils ſe diſperſèrent, & formèrent des métairies appellées *Koutre*, & les maiſons qui en dépendoient *Zimoveniki*, ou ſéjour d'hiver.

Malgré cette diſperſion, il y avoit toujours dans la Setcha quatre ou cinq mille hommes armés. Il étoit défendu aux femmes d'y entrer, ſous peine d'être lapidées. Il étoit permis aux Koſaques de vivre avec elles dans leurs Zimoveniki.

SECTION LXXV.

Les Zaporoïski faiſoient de fréquentes incurſions dans la petite Tatarie. Ces Koſaques & ceux du Don étoient la plus forte barrière que la Ruſſie pût oppoſer aux Tatars de Krimée. Ils lui ont été fort utiles, & dans la guerre de Pruſſe, & dans celle contre les Turcs. Ils ſe montoient, s'armoient, ſe nour-

riſſoient à leurs dépens. Cette ſingulière eſpèce de milice réuniſſoit des propriétés particulières, & une ſorte de propriété générale. Toutes les ſubſiſtances, ſoit pour les hommes, ſoit pour les animaux, étoient, pour ainſi dire, communes. Les portes des maiſons ne fermoient point à clef; à l'abſence des propriétaires, les Koſaques voyageurs entroient dans les maiſons, & uſoient des alimens ou des choſes dont ils avoient beſoin. L'argent ou les effets perdus étoient portés dans la Setcha; on les ſuſpendoit à une grande perche, & celui qui les avoit perdus étoit ſûr de les y retrouver.

Le meurtre étoit puni très-ſévèrement. Le meurtrier étoit couché vivant dans une foſſe; on mettoit ſur lui le cadavre de celui qu'il avoit aſſaſſiné, & l'on rempliſſoit la foſſe de terre. Les débiteurs étoient attachés à un canon ſur la Place; ils y reſtoient juſqu'à l'acquittement de leurs dettes, ou juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé des répondans. Un Koſaque voleur étoit attaché à un poteau planté au milieu du camp : on plaçoit à ſes pieds une bouteille d'eau-de-vie, un verre & une maſſue; chaque paſſant buvoit un peu de cette eau-de-vie, en donnoit au coupable, & lui appliquoit enſuite un coup de maſſue plus ou moins fort, ſelon l'énormité du vol. Ce ſupplice duroit au moins trois jours. Si le coupable ne pouvoit rendre la choſe volée, ou ne trouvoit point de répondant, il y reſtoit plus long-tems, & mouroit quelquefois ſous les coups. Si un coupable échappé au ſupplice, commettoit la même faute, il étoit attaché de nouveau au poteau, & pendu enſuite. Voilà une harmonie, une bonne foi, une juſtice auſſi étranges l'une que l'autre. Il faut en conclure que la notion du juſte & de l'injuſte eſt le fondement de toutes les ſociétés, même de celle des brigands.

SECTION LXXVI.

Les assemblées de la Setcha se faisoient après le dîner. Il y en avoit toujours une le premier Janvier. On y faisoit la répartition des rivières & des lacs, pour la pêche. Le sort présidoit à la répartition qui se renouvelloit chaque année, pour que chaque Kourène eût à son tour les bons comme les mauvais endroits. On y élisoit de nouveaux Chefs, si l'on avoit sujet de se plaindre des anciens. L'assemblée étoit annoncée au son des timbales. Aussi-tôt le signal donné, le *Jessaoul* couroit prendre un étendard à l'Eglise, & le plantoit au milieu de la Place. Les Kosaques de la Setcha se rassembloient sur le champ. Le Kochévoï avoit en main le bâton de commandement : le Juge tenoit le sceau, le Pissar une écritoire, & le Jessaoul une verge de fer. Ils saluoient toute l'assemblée en arrivant, avoient la tête découverte, & se tenoient debout au milieu du cercle. On donnoit le nom de *Starchina* ou de vieillards à ces Chefs.

Si, après avoir fait la distribution de la pêche, on vouloit élire d'autres Chefs, le cercle se rétrecissoit. Les Kosaques ordonnoient à celui qu'ils vouloient déposer, de poser à terre la marque de sa dignité. Le Chef obéissoit respectueusement, & s'en alloit à sa Kourène. Lorsqu'il étoit question d'élire le Kochévoï, on commençoit par délibérer sur celle des Kourènes qui devoit fournir le candidat, & ensuite sur le sujet. Quand les suffrages étoient réunis, une troupe de Kosaques ivres alloit lui annoncer son élection. Le nouveau Chef faisoit semblant de refuser. Deux hommes le traînoient aussi-tôt au milieu du cercle de l'assemblée, en lui disant des injures. Après l'élection, un des Starchina ramassoit le bâton de commandement, & le présentoit à l'élu, qui refusoit encore de le prendre. On répétoit ordinairement cette cérémonie pendant trois jours. Le Chef finissoit ensuite par se

rendre aux désirs de l'assemblée. Au moment où il s'armoit du bâton de commandement, de vieux Kosaques prenoient chacun une poignée de terre, & la lui jettoient au visage. Si le tems étoit humide, on le couvroit de boue. Il y avoit annuellement deux autres assemblées ordinaires pour les élections particulières. Quand les membres d'une Kourène étoient mécontens d'un des Starchina, ils en attiroient d'autres dans leur parti. Dix Kourènes d'accord suffisoient pour faire procéder à une nouvelle élection. Le Chef déposé étoit obligé de renoncer à sa dignité, sans quoi il couroit risque d'être massacré. Une Kourène choisissoit toujours son Attaman parmi ses membres.

On tenoit aussi des assemblées lorsqu'il étoit question d'entrer en campagne, ou de discuter des matières relatives aux intérêts de la Setcha. Le Kochévoï jouissoit à la guerre du souverain pouvoir; il redevenoit simple Kosaque à la paix. Le Juge ne prononçoit que sur les affaires de peu d'importance : l'avis des Chefs étoit nécessaire dans toutes les matières graves.

L'Attaman n'avoit aucun revenu particulier; il géroit les biens de tous ses Kosaques, & leur servoit de père. Les Starchina ne jouissoient d'aucun revenu; la Cour de Russie leur donnoit des appointemens : ils prélevoient des droits de Douane sur ce qu'on importoit à la Setcha.

SECTION LXXVII.

Le territoire de la Setcha, d'abord borné, s'étendit par les défrichemens. Les Russes qui avoient des domaines limitrophes, prétendirent que les Zaporoïski avoient anticipé sur leurs possessions, & voulurent se faire justice. Ceux qui avoient défriché, prétendirent à leur tour être les vrais possesseurs, & résolurent de défendre leurs défrichemens. La Souveraine reçut des plaintes de la part des Russes sur la résistance des Kosaques : des Com-

miſſaires furent nommés à l'effet de reconnoître les terreins litigieux, & de fixer les bornes reſpectives. MM. Milgounof, Volkof & d'autres Officiers ſe rendirent ſur les lieux ; ils donnèrent gain de cauſe aux Ruſſes. Les Koſaques recoururent à la juſtice de la Souveraine. Ils lui envoyèrent une députation, à la tête de laquelle étoit un vieillard de 70 ans, doué d'un bon eſprit dans un corps ſain. A ſon arrivée à Pétersbourg, il ſe rendit chez le Hetman pour lui rendre compte des motifs de ſon voyage, & le prier de le préſenter à la Cour. L'Impératrice accueillit la députation avec l'air de majeſté & d'affabilité qui lui eſt propre ; elle demanda au chef le ſujet de ſa députation. Celui-ci, après lui avoir baiſé la main, lui dit : » Matoucheka ! (Mère) nous venons » te demander juſtice contre ceux de tes Sujets qui nous raviſſent » les terres que nous avons défrichées ; & ſi tu nous la refuſes, » penſe que nous n'avons qu'un pas à faire pour nous rejoindre à » nos frères les Tatars «. L'Impératrice répondit : » Je ſuis votre » mère, & comptez ſur ma juſtice «.

L'Impératrice donna des ordres en conſéquence : mais où les bonnes intentions des Souverains ſont-elles fidèlement exécutées ?

SECTION LXXVIII.

La guerre de la Ruſſie avec la Porte fournit, quelques années après, de nouveaux ſujets de plaintes de la part des Koſaques. Pour aller à l'ennemi, les Ruſſes ſont obligés de traverſer une vaſte étendue de pays ; & comme il n'y a dans l'intérieur de l'Empire ni étapes pour les troupes, ni auberges pour les Officiers, ceux-ci ſe trouvent dans la néceſſité de manquer de tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de la vie, ou de conduire avec eux les proviſions de bouche & de fourrages. Les détachemens Ruſſes qui marchoient vers la Krimée & le Danube, crurent qu'ils

qu'ils pouvoient exiger des Koſaques du Boriſthène & du Don les fournitures qui leur manquoient. Ils s'adreſsèrent à Daniel Jéfrimof, Attaman du Don, qui poſſédoit, dit-on, cent mille chevaux de races Turque & Tatare, & deux millions de roubles. Les richeſſes ſont par-tout l'herbe aux frélons. L'Attaman refuſa les contributions de chevaux & d'argent, & ſur ce refus, on l'arrêta comme un rebelle. On expédia un Courier à l'Impératrice pour l'informer de cet évènement : la dépêche rendit Jéfrimof ſuſpect au Gouvernement; on l'accuſoit d'avoir des intelligences avec les Tatars du Kouban & le Starchina du Jaïk, regardés comme ennemis de la Ruſſie. Le Miniſtère ordonna que le priſonnier fût transféré à Pétersbourg. Condamné à une priſon perpétuelle, il fut enfermé dans une fortereſſe des environs de Narva. La diſgrace de l'Attaman entraîna celle du Starchina des Koſaques du Jaïk, qui fut relégué au fond de la Sibérie.

SECTION LXXIX.

Les Koſaques Zaporoïski, moins endurans que ceux du Don, prirent les armes pour défendre leurs propriétés. Cette inſurrection coûta la vie à pluſieurs Ruſſes; les autres furent contraints de s'éloigner. De nouvelles plaintes parvinrent à l'Impératrice : le beſoin qu'on avoit alors des Koſaques fit retarder la vengeance.

SECTION LXXX.

La captivité de Jéfrimof & du Starchina du Jaïk aigtirent les eſprits. Depuis plus de deux cents ans les monts Ouralsks ont été l'aſyle d'une race d'hommes preſque ſauvages, qui ont toujours menacé les Provinces Ruſſes d'une guerre ouverte ou d'une invaſion furtive au moment où on a voulu les contraindre : cette race eſt celle des Kirguis. Ils étoient ſi redoutables, que Pierre I fut contraint de renoncer à les ſoumettre. Inſtruit de

leurs diſpoſitions à ſe ſoulever contre la Ruſſie, le Gouvernement crut en prévenir l'effet en ordonnant que tous les Kirguis ſeroient enrégimentés, porteroient un uniforme, ſeroient couper leurs barbes & ſerviroient pendant ſept ans. Cette ordonnance détruiſoit les uſages, les priviléges & le coſtume d'un peuple qui ſervoit comme les *Sardes*, mais ſeulement pendant une année. L'aigreur des Kirguis ſe changea en haine, & celle-ci en fureur. C'eſt dans de pareilles diſpoſitions qu'on éveille ſon courage, qu'on ſecoue le joug & qu'on ſe révolte. Le Miniſtre de la Guerre, inſtruit à tems de ces déſordres, chercha à s'oppoſer aux progrès du mal en retardant l'exécution de l'ordre; il eſpéroit qu'en temporiſant, l'orage ſe calmeroit de lui-même. Malheureuſement le premier pas vers la révolte conduit toujours au ſecond : plus on veut arrêter la ſédition par la force, & plus on l'excite. Il eût été plus ſimple & plus sûr de laiſſer ces Koſaques tranquilles, & de ne rien innover dans un moment de fermentation. La conduite d'Emelka Pougatchof va le prouver.

SECTION LXXXI.

Emelka Pougatchof, né ſur les rives du Don, avoit ſervi dans la guerre contre le Roi de Pruſſe, & dans celle contre les Turcs. Il ſe trouva à la priſe de Bender. Deſirant de quitter l'armée, il demanda ſon congé abſolu. Le refus l'engagea à déſerter. Il ſe réfugia d'abord à Dobrinka en Pologne, & enſuite parmi les Raskolniki de la petite Ruſſie. La crainte d'y être arrêté le détermina à ſe rendre près des monts Ouralsks. Il profita de la diſpoſition des eſprits pour engager les Koſaques à ſe révolter ouvertement contre la Ruſſie. Il fut arrêté dans ce nouvel aſyle, & conduit à la forteresſe de Pétersbourg. Il joua ſi parfaitement le rôle de fou dans ſes interrogatoires, qu'il fut regardé comme tel. Après quelques mois de détention, il fut conduit à Kazan

pour y être enfermé le reſte de ſes jours. Les priſons de Ruſſie ne reſſemblent point à celles des autres Etats de l'Europe. Les priſonniers ſont détenus dans des quarrés longs, formés de gros madriers très-élevés, ſans couvertures, & ils y vivent en grande partie d'aumônes publiques. Quelque tems après ſon arrivée à Kazan, Pougatchof fut promené dans les rues pour demander la charité. Après l'avoir obtenue, il engagea ſon ſatellite à boire de l'eau-de-vie, & celui-ci en but tant qu'il tomba ivre mort. Un Pope, témoin de cette ſcène, mena Pougatchof chez lui, & le conduiſit hors de la ville dans une charrette couverte. Libre de ſes fers, le brigand marcha nuit & jour vers le Jaïk. Il y trouva les Koſaques de ce nom & ceux du Térek en guerre ouverte contre la Ruſſie; mais ils manquoient de Chefs, & Pougatchof ſe mit à leur tête. Dès qu'il eut attaché le grelot de la révolte, les peuples des environs accoururent en foule pour marcher ſous ſes étendarts. Il prit alors le nom de Pierre III, créa des Officiers à qui il donna les noms des Miniſtres & des principaux perſonnages de Ruſſie. D'un Pope il fit un Archevêque, créa des dignités, inſtitua des ordres, &c. Il ne marchoit jamais ſans être entouré comme un Souverain; de tems en tems il ſe voiloit le viſage, & l'impoſteur avoit beſoin de ces éclipſes de la grandeur. Sa marche étoit précédée de cinquante ſcélérats déterminés, toujours prêts à exécuter ſes ordres. Des cordes, des gibets, des inſtrumens effrayans leur ſervoient d'armes.

SECTION LXXXII.

1773-1774.

La haine que Pougatchof avoit jurée à la Nobleſſe, lui procura bientôt une armée de Koſaques, de Baſchekirs mécontens, de fugitifs, d'eſclaves & de voleurs qui eſpéroient s'enrichir ſous un Chef ſi puiſſant. Cette armée de brigands pouvoit devenir

funeſte à l'Empire. Les troupes étoient diſperſées en Pologne ; en Krimée, ſur les rives du Danube & dans l'Archipel ; & ſi, au lieu de s'amuſer à piller les campagnes, à détruire les ouvrages des mines, à faire le blocus d'Orenbourg, Pougatchof eût marché droit à Moskou, il ſe ſeroit rendu maître de cette Ville, où cent mille eſclaves révoltés l'attendoient.

Ses premiers ſuccès furent rapides ; & la Cour de Ruſſie ſe détermina à envoyer contre lui le Général *Karre* à la tête d'un petit corps de troupes. La commiſſion étoit épineuſe. Auſſi le Général Ruſſe ne jugea pas à propos de s'approcher de l'ennemi de plus de vingt-cinq verſtes. Un autre Officier fut chargé de la commiſſion, & ce brave homme méritoit d'être mieux ſecondé. Dès qu'il fut en préſence des rebelles, il ordonna l'attaque ; loin d'obéir, les ſoldats paſsèrent ſous les drapeaux de Pougatchof. Dans cet état des choſes, on jugea à propos de rappeller une partie des troupes qui étoient en Pologne & en Krimée. La fortune les ſervit mal, elles furent battues ; Pougatchof fit écorcher vifs les Officiers qu'il avoit fait priſonniers & qui ne voulurent pas ſe ranger de ſon parti. Tous les Nobles qui eurent le malheur de ſe trouver ſur ſon paſſage périrent dans les plus cruels tourmens. Aucun ſexe, aucun âge ne furent épargnés. Ces vengeances terribles étoient bien propres à effrayer les cœurs, & à ôter aux troupes l'envie de ſe battre contre des aſſaſſins ou des bourreaux. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails au ſujet de ce monſtre ; on les trouvera à la ſuite du Manifeſte que la Cour de Ruſſie a publié contre Pougatchof & ſes complices. Nous y joindrons l'Oukaz de l'Impératrice pour la deſtruction de la Setcha des Koſaques Zaporoïski. C'eſt à cette époque que finit l'hiſtoire générale des Koſaques.

MANIFESTE

De l'Impératrice de Ruſſie, contre POUGATCHOF *& ſes complices.*

» CATHERINE II, par la grace de Dieu, &c. Une infinité de » faits atteſtent que depuis que nous avons reçu des mains de la » Providence la domination autocratique ſur l'Empire de Ruſſie, » nous ne nous ſommes propoſé que de travailler au bonheur des » fidèles ſujets que Dieu nous a confiés, ſans qu'aucun obſtacle » ait pu ralentir en nous ce deſir. Nous conſacrons nos jours à » procurer à tous nos ſujets une vie tranquille & paiſible; & » nos ſoins maternels tendent conſtamment à faire fleurir les » vertus chrétiennes, à perfectionner les loix civiles & l'éducation » de la jeuneſſe, & à déraciner les vices, les injuſtices, la tyrannie, » la corruption, les uſures de toute eſpèce, l'oiſiveté & l'oubli » des devoirs. Nos ſoins infatigables pour le bien public ont » ſur-tout éclaté dans ces derniers tems, lorſqu'avec un courage » inébranlable, nous avons protégé & défendu cet Empire contre » les attaques d'un ennemi puiſſant, & qu'avec les ſecours du » très-Haut, appuyés ſur la juſtice de nos armes & la valeur » de nos armées victorieuſes, nous l'avons empêché d'inſulter » nos frontières en prévenant tous ſes projets. C'eſt par-là que » ſans la médiation d'aucune Puiſſance étrangère, nous avons » conclu une paix avec la Porte Ottomane; paix qui affermit » notre tranquillité au-dehors, & procure à nos fidèles ſujets les » moyens de jouir des fruits d'un calme heureux. Tandis que » nous cherchions à élever au plus haut degré la proſpérité de

» l'Empire, a-t-on pu voir ſans indignation ou ſans horreur des » ennemis intérieurs conſpirer contre leur patrie; fouler aux pieds » les loix de l'obéiſſance; lever audacieuſement l'érendart de la » révolte contre leur légitime Souveraine; s'aſſocier à l'impoſteur » Emelka Pougatchof, Koſaque du Don, pour exercer avec lui » des vexations, des atrocités dans les Gouvernemens d'Oren- » bourg, de Kazan, de Nigéni-Novogorod & d'Aſtrakan; ravager » par le fer & la flamme les temples, les villes & les villages; » piller les lieux ſaints; dévaſter les héritages; livrer à des tour- » mens inouis les Miniſtres de la Religion, & une multitude » d'autres perſonnes de tout érat, ſans épargner même les enfans » au berceau?

» Qui pourroit retracer ſans frémir les horreurs d'un homme, » qui, ayant oublié ſon devoir & le ſerment qu'il a prêté devant » Dieu à ſon Souverain, a abjuré les loix de l'obéiſſance, & » briſé tous les liens de la ſociété? Les forfaits de ce ſcélérat & » de ſes complices ſont ſi nombreux & ſi atroces, qu'il eſt im- » poſſible de s'en former une idée juſte.

» La recherche des crimes que cette rebellion a enfantés, a été » commencée, en exécution de nos ordres, dans notre Capitale » de Moskou, par le Général en chef Mikaïl Volkonski, & par le » Général-Major Paul Potioumkin. Nous renvoyons aujourd'hui » la connoiſſance de cette affaire au Sénat; & nous voulons » que de concert avec les Membres du Synode qui ſont à Moskou, » & avec le concours des trois premières claſſes & des Préſidens » de tous les Colléges, il ſe faſſe rendre compte de toutes les » dépoſitions, pour prononcer définitivement & conformément » aux loix de notre Empire contre les coupables.

» Quant à ce qui regarde l'offenſe faite à notre perſonne » ſacrée, notre intention eſt de l'oublier à jamais, attendu que » ce délit ſera le ſeul de cette eſpèce ſur lequel nous aurons

» occaſion de faire éclater notre clémence. Nous prions ardem-
» ment l'Etre ſuprême d'épargner dans ſa colère l'Empire qu'il
» nous a confié ; de répandre par-tout le repos & la paix, & de
» nous affermir, ainſi que nos fidèles ſujets, dans la pratique
» des vertus chrétiennes. Donné à Saint-Pétersbourg le 19
» Décembre (vieux ſtyle) l'an de grace 1774, & de notre règne
» le treizième «.

Signé, CATHERINE.

Ce Manifeſte étoit accompagné de la Relation ſuivante.

» Emelka Pougatchof eſt né, ainſi qu'il en eſt convenu lui-
» même, ſur le Don, à Zinvilskaïa-Stanitza. Son père & ſon
» grand-père étoient du même endroit, Koſaques de nation ; ſa
» femme, nommée Sophie, eſt fille d'un Koſaque appellé Dimitri
» Nikiforof. Pougatchof a ſervi en qualité de ſimple Koſaque
» dans la guerre contre le Roi de Pruſſe, & dans celle contre les
» Turcs. Il s'eſt trouvé à la priſe de Bender. Ayant voulu quitter
» l'armée, il demanda ſon congé qui lui fut refuſé. Son beau-
» frère, envoyé comme colon près du fort de Taganrok, ne
» voulant point y reſter, engagea Emelka & d'autres Koſaques
» à déſerter. Leur projet ayant été découvert, on leur ordonna
» de comparoître à Tcherkask ; mais Emelka nia obſtinément
» d'avoir été engagé à la déſertion par ſon frère. Peu de tems
» après, il prit la fuite, & ſe retira à Dobrinka en Pologne, où
» il fit connoiſſance avec un grenadier déſerteur, nommé Alexis
» Séménof, & ils vécurent enſemble d'aumônes. Il ſe rendit
» enſuite chez les Raskolniki de la petite Ruſſie. Mais craignant
» d'y être arrêté, il s'avança vers le Jaïk, avec le deſſein d'engager
» les Koſaques à faire des incurſions dans le Kouban. Ce fut là
» qu'il commença à prendre le nom du feu Empereur Pierre III.
» Il fut arrêté, mis aux fers, envoyé d'abord à Simbirsk, &

» enſuite à Kazan. Il y gagna les ſoldats qui le gardoient, & » retourna vers le Jaïk, où il ſe donna une ſeconde fois pour » l'Empereur Pierre III.

» Des Koſaques rebelles, qui avoient déſerté pour éviter les » châtimens qu'ils méritoient, embraſsèrent ſon parti. Dès que » le Commandant de la ville de Jaïk en fut informé, il envoya » des troupes contre le rebelle, qui ne les attendit pas. Quelque » tems après, il reparut devant cette Ville avec un renfort » conſidérable; mais ne pouvant s'en rendre maître, il dirigea » ſa marche vers les lignes d'Orenbourg, & prit les forts qui ſe » trouvèrent ſur ſon paſſage, par le peu de réſiſtance que firent » les Commandans & les ſoldats invalides qui les gardoient. Sa » cruauté s'accrut avec ſes ſuccès. Ses troupes conſiſtoient princi- » palement dans un corps d'environ trois cents Koſaques, qui » lui ſont reſtés fidèles juſqu'à ſa mort.

» Emelka continua ſes cruautés & ſes dévaſtations. Il entreprit » le ſiége d'Orenbourg, avant même que nous fuſſions informé » d'une entrepriſe auſſi inouie. Cependant, ſur le premier avis » des ſuccès qu'avoient eus les rebelles, le Gouvernement envoya » des Généraux pour commander les troupes, qui furent aug- » mentées ſucceſſivement en raiſon de la néceſſité. Dans le mois » de Décembre 1773, le Général en chef Bibikof, reçut des » inſtructions avec un plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit » à propos pour étouffer la révolte. Les entrepriſes de ce Général » eurent le plus heureux ſuccès. Le Prince Pierre Galitzin, Géné- » ral-Major, battit les rebelles près du fort Tatiſchef. Ils étoient » en grand nombre, la plûpart Koſaques du Jaïk, ou Tatars » Baſchekirs; les autres étoient des Ruſſes fugitifs & des payſans » qui travailloient aux mines dans ces quartiers.

» Au grand regret de l'Empire, la mort du Général Bibikof » donna le tems aux rebelles de réparer leurs pertes. Cependant

» Emelka,

» Emelka, défait une ſeconde fois près de Soumara par le Prince » Galitzin, dirigea ſa marche vers les mines d'Orenbourg; il y fit » fondre du canon, & renforça de jour en jour ſon parti. Tous » ſes pas furent marqués par des cruautés. Il détruiſit les habi- » tations & les mines, pilla & ravagea ce qu'il trouvoit ſur ſon » paſſage. Il fut défait une troiſième fois par le Colonel Mikelſon; » mais il trouva encore le moyen d'échapper & de ſe former un » nouveau parti. S'étant emparé enſuite du fort d'Olda, il paſſa » la Kama, & vint à Kazan, où le Général-Major Paul Potioumkin » étoit arrivé deux jours avant lui. Cet Officier marcha à ſa » rencontre avec toutes les troupes qu'il put raſſembler; les re- » belles évitèrent le combat, entrèrent par trahiſon dans un faux- » bourg de la Ville, du côté du champ d'Apsko, & mirent le » feu au fauxbourg, qui fut réduit en cendres. Dans cette cir- » conſtance critique, le Général Potioumkin ſe retira dans le » Kremle ou Château fort de la Ville. Il ſe livra ſucceſſivement » trois combats dans leſquels les rebelles furent défaits. Une » partie de ceux-ci ſe replia avec Pougatchof ſur le Volga, & » paſſa ce fleuve à la nage. Ils continuèrent leurs brigandages, » mirent le feu à pluſieurs Egliſes, réduiſirent en cendres les » villes de Zivilsk & de Kourmitch avec pluſieurs villages, & » commirent des crimes ſans exemple ſur la route d'Alatir.

» Dans cet état des choſes, le Général en chef Comte Pierre » Panin, toujours animé de l'amour de la patrie, quoique retiré » du ſervice, écrivit à l'Impératrice pour lui demander le com- » mandement des troupes deſtinées à marcher contre les rebelles. » La Souveraine, applaudiſſant à ſon zèle, le chargea du com- » mandement des troupes, qui furent renforcées par trois régimens » de la garniſon de Pétersbourg. Quoique les rebelles fuſſent en » force, ils fuyoient toujours devant le Colonel Mikelſon, & » ſe replioient par Pétrovska ſur Saratof dont ils ſe rendirent

» maîtres. Le Colonel Bochenak, qui n'avoit qu'environ cin-
» quante hommes, fit une très-belle défenſe. Ne pouvant
» réſiſter à la ſupériorité, il ſe fit jour à travers les rebelles, &
» paſſa à Tzaritzin. Ceux-ci, après avoir pillé Saratof & maſſacré
» les habitans, s'avancèrent vers Tzaritzin. Cette ville leur oppoſa
» tant de réſiſtance, qu'ils furent obligés de lever le ſiége. Ils ſe
» poſtèrent enſuite vers Chernoïarska, à 40 verſtes de Tzaritzin
» du côté d'Aſtrakan. Ils y furent atteints par le détachement
» du Colonel Mikelſon. C'eſt-là qu'Emelka fut défait pour la
» dernière fois; mais ce ſcélérat échappa encore aux vainqueurs,
» & paſſa le Volga à la nage, accompagné ſeulement de quelques
» Koſaques du Jaïk. Il ſuivit les plaines ſituées entre la rivière
» de ce nom & le Volga. Enfin, ſes complices & ſes amis, ſe
» repentant de leur révolte, & inſtruits du pardon accordé par
» les Manifeſtes de Sa Majeſté Impériale à ceux qui rentreroient
» dans le devoir, réſolurent de le ſaiſir & de le livrer. Ils enga-
» gèrent quelques autres Koſaques à les aider dans ce projet.
» Vingt-cinq d'entr'eux arrêtèrent Pougatchof, & le conduiſirent
» à la ville de Jaïk. Le Général Souvarof étant accouru des rives
» du Danube, le reçut des mains des Koſaques, & l'envoya à
» Simbirsk. Le Général Panin fit conduire à Moskou ce nouveau
» Stenko-Razin, avec ſes principaux complices «.

OUKAZ DE CATHERINE II,

Au ſujet de l'extinction de la Setcha des Koſaques Zaporoïski.

» NOUS, Catherine II, par la grace de Dieu, &c. Nous noti-
» fions à tous nos fidèles Sujets, que nous avons jugé à propos
» d'anéantir la Setcha des Koſaques Zaporoïski, à cauſe de leur
» déſobéiſſance à nos ordres.

» Nous ne nous ſommes portés à une réſolution ſi contraire à
» notre clémence naturelle, qu'après avoir épuiſé tous les moyens
» de douceur & d'indulgence, fait connoître la grandeur de leurs
» fautes, montré combien ils méritoient cette rigueur, & à quel
» point ils avoient bleſſé la juſtice, dont le maintien nous eſt con-
» fié. Sans parler ici des plaintes multipliées qui ont été portées
» par les Puiſſances voiſines, au ſujet des brigandages que les
» Zaporoïski exerçoient continuellement ſur leurs frontières, nous
» nous contenterons de rappeller ici l'origine de ces Koſaques, leur
» mépris pour nos ordres, & leurs violences envers nos ſujets.

» Nos Hiſtoriens rapportent que les Koſaques Zaporoïski ont
» fait autrefois partie des Koſaques de la petite Ruſſie, qu'ils s'en
» ſont enſuite ſéparés, & qu'ils ont adopté des mœurs & des
» coutumes particulières. Tandis que ceux-là reſtoient fidèlement
» attachés à leur Souverain, ceux-ci s'établirent au-delà des Cata-
» ractes du Boriſthène. Les Zaporoïski s'y étant augmentés peu-à-
» peu, formèrent enfin une aſſociation guerrière & politique,
» auſſi ſingulière que contraire aux vues du Créateur, qui tendent
» à favoriſer la propagation de l'eſpèce humaine. Dans le principe

» de cet établiſſement, il étoit défendu aux Koſaques qu'on en-
» voyoit de l'Ukraine dans le voiſinage des Cataractes, d'emmener
» avec eux leurs femmes & leurs enfans, pour ne pas expoſer ces
» familles à la fureur de l'ennemi, ni au danger de la captivité,
» & pour attacher ces ſoldats plus étroitement à leurs devoirs,
» en les affranchiſſant de tous les embarras domeſtiques. Ces pré-
» cautions accoutumèrent peu-à-peu les Koſaques à l'oiſiveté; ils
» ſe firent une loi du célibat, oublièrent leur pays natal, & vécu-
» rent ſur les bords du Boriſthène dans une indépendance abſolue.

» Juſqu'à l'époque de la réunion de la petite Ruſſie à l'Empire,
» le nombre des Koſaques ne fut pas conſidérable; on en trouve
» la preuve dans les négociations des Boyari avec le Député du
» Hetman *Kmelnitski*; le Miniſtre Ruſſe lui ayant demandé pour-
» quoi les Zaporoïski n'avoient pas encore prêté le ſerment de
» fidélité, l'Envoyé répondit: *les Zaporoïski ſont un peuple pauvre &*
» *de très-peu d'importance.* Mais comme ces Koſaques ne tardèrent
» pas à ſentir que, d'après le plan qu'ils s'étoient formé de vivre
» ſans femmes, leur aſſociation ſeroit bientôt détruite, ils réſo-
» lurent d'admettre dans la Setcha les vagabonds de toute eſpèce,
» ſans diſtinction d'origine, de langue, ni de religion. C'eſt de
» cette manière qu'ils ſe ſont accrus & maintenus juſqu'à ce jour.

» Un Corps politique de ce genre; un Corps dont les Membres
» étoient ſi différens; un Corps qui, ſéparé du reſte du monde,
» & libre de toute relation ſociale, ne vivoit que du pillage &
» du butin qu'il faiſoit ſur les peuples attachés à cet Empire par
» les liens ſacrés de l'amitié; un Corps qui oſoit conſacrer dans
» le Temple de l'Être ſuprême, une partie de ce qu'il avoit acquis
» par la violence & le meurtre; qui ſe livroit à tous les excès de
» la débauche la plus honteuſe, & croupiſſoit dans l'oiſiveté la
» plus entière; un pareil Corps n'étoit & ne pouvoit être d'aucune
» utilité à la Ruſſie.

Digitized by Google

» Quant aux crimes dont ces Koſaques ſe ſont ſouillés, & que » nous ne ſaurions punir aſſez ſévèrement, voici principalement » en quoi ils conſiſtent.

» 1°. Quand même nous voudrions jetter un voile ſur les anciens » écarts & les infidélités des Zaporoïski, nous ne pourrions paſſer » ſous ſilence l'audace avec laquelle, depuis dix ans, ils ont uſurpé » non-ſeulement les diſtricts que nous avions conquis ſur la Porte » Ottomane pendant la dernière guerre, mais encore ſur ceux du » Gouvernement de la Nouvelle-Ruſſie, que nous avions fait » occuper par des Colonies, en prétextant que les uns & les autres » leur avoient appartenu de toute ancienneté, ce qui eſt évidem- » ment faux. Le premier de ces pays n'a jamais appartenu qu'à » la République de Pologne, & n'a pu lui être ravi. Quant à » l'autre, il fait partie de la petite Ruſſie; il n'a jamais appartenu » aux Zaporoïski, & n'a pu leur appartenir. Leur inſtitution pri- » mitive n'étant appuyée d'aucun titre, il s'enſuit que leur poſ- » ſeſſion territoriale n'a point le caractère de la propriété : ils ont » été envoyés dans les lieux où ils ſe ſont fixés, pour remplacer » les troupes réglées qu'on avoit coutume d'y envoyer : s'ils ont » cultivé & défriché des terres, elles appartenoient au Gouver- » nement de la petite Ruſſie; & quoique incultes, elles pouvoient » être aſſignées à des hommes également capables des travaux de » l'agriculture & du ſervice militaire.

» 2°. Ils ont eu l'audace, non-ſeulement de s'oppoſer à l'arpen- » tage des terres qu'ils s'étoient appropriées dans le Gouverne- » ment de la petite Ruſſie, mais encore d'attenter à la vie des » Officiers que nous avions envoyés à cet effet; de s'y conſtruire, » de leur autorité privée, des habitations particulières, & d'aſſervir » environ huit mille perſonnes des deux ſexes, attachées aux » régimens de Huſſards & de Piquiers que le Gouvernement y » avoit établis, ſoit en les emmenant par force, ſoit en les con-

» traignant par la dévaſtation de leurs demeures, à paſſer ſous » leur dominarion.

» 3°. Leurs excurſions & leurs brigandages ſur les terres de la » petite Ruſſie, ont occaſionné depuis vingt ans des dommages, » qui monrent à près d'un million de roubles.

» 4°. Non contens de leurs premières uſurparions, ils onr encore » oſé faire des établiſſemens dans le pays ſitué entre le Dniéper » & le Bog, pays acquis à la Ruſſie par le dernier Traité de paix; » ils ſe ſont ſoumis & approprié les habitans qui y avoient été » transférés avec le régiment des Huſſards de Moldavie. Ils ont » même pouſſé l'audace juſqu'à s'aſſembler pour redemander, les » armes à la main, ces diſtricts à la Régence de la petite Ruſſie, » quoique d'après nos Lettres-Parentes du 22 Mai 1774, il leur » fût enjoint d'envoyer des députés à notre Cour pour y repré- » ſenter leurs droits, de s'abſtenir de toute violence, & de laiſſer » en repos & les lieux déjà habités & ceux qui les cultivoient.

» 5°. Au mépris de la défenſe qui leur a été faite, à pluſieurs » repriſes, par nos Commandans, ils ont reçu parmi eux des » Koſaques déſerteurs de notre ſervice; ils ont même engagé, » par différens artifices, des chefs de famille érablis dans la petite » Ruſſie, à ſe retirer chez eux, uniquement dans la vue de les » aſſujetrir, & d'introduire l'agriculture dans leurs domaines. » Ces embaucheurs ont réuſſi au point, qu'on trouve dans les » contrées qui leur onr ci-devant appartenu, cinquante mille » hommes employés aux travaux de la campagne.

» 6°. Mais l'avidité des Zaporoïski ne ſe bornoit pas à ces uſur- » pations. Ils commençoient déja à s'approprier des diſtricts qui » ont appartenu de tout tems aux Koſaques du Don, auxquels » nous ſommes particulièrement affectionnés, & que nous ho- » norons d'une bienveillance ſpéciale pour leur fidélité, leur » bravoure & leur bonne conduite. Les Zaporoïski avoient porté

» l'audace au point de leur défendre de cultiver les terres mêmes » qui, depuis long-tems, ſont partie de leur domaine. Il ſeroit » inutile d'ajouter qu'au commencement de la dernière guerre » avec la Porte Ottomane, pluſieurs des Koſaques Zaporoïski » oublièrent juſqu'au ſouvenir de la fidélité qu'ils nous devoient, » & qu'ils réſolurent de ſe ranger du côté de l'ennemi. Non-ſeule- » ment ils n'avertirent point nos troupes de l'approche du Kan » de Krimée, mais encore ils ne s'opposèrent pas à ſa marche, » quoiqu'ils fuſſent aſſez forts pour le faire avec ſuccès.

» Après avoir pris en ſérieuſe conſidération toutes ces circonſ- » tances, nous nous ſommes crus obligés envers Dieu, envers » notre Empire & envers tout le genre humain, d'anéantir la » Setcha des Zaporoïski, & les Koſaques qui en portent le nom. » En conſéquence, le ſieur Tékéli, Lieutenant-Général de nos » armées, à la tête des troupes que nous lui avons confiées, a » inveſti la Setcha, & s'en eſt emparé ſans la moindre réſiſtance » de la part des Koſaques, qui n'apperçurent nos troupes qui » s'approchoient d'eux, qu'au moment où ils ſe virent envi- » ronnés de toutes parts, comme nous l'avions ſpécialement » ordonné, pour éviter, s'il étoit poſſible, l'effuſion du ſang de » ces coupables.

» Ayant donc voulu inſtruire nos fidèles & bien-aimés Sujets » de toutes ces circonſtances, nous leur notifions qu'actuellement » la Setcha des Zaporoïski n'exiſte plus ſuivant ſon ancienne inſ- » titution, & que les Koſaques de ce nom ſont éteints à jamais; » que nous deſtinons ces contrées & les avantages dont la nature » les a pourvues, à des habitans honnêtes, laborieux & utiles à » la patrie, qui reſſortiront du Gouvernement de la petite Ruſſie. » Nous avons donné ordre aux Commandans de ces belles con- » trées, de veiller avec un ſoin particulier à la proſpérité de cet » établiſſement.

» Cédant même aux mouvemens de l'humanité, qui cherche » conſtamment à détourner la punition de ceux qui l'ont le plus » méritée, nous ordonnons très-gracieuſement de renvoyer dans » les lieux de leur naiſſance tous ceux d'entre les Koſaques Zapo- » roïski qui refuſeront d'embraſſer un genre de vie fixe & mieux » réglé, dans les diſtricts où ils ſe trouvent actuellement; & de » donner des terres à tous ceux qui, ſe conformant à nos ordres, » voudront exercer l'agriculture : voulant de plus en plus que » notre grace Impériale ſoit accordée à tous les Chefs & Officiers » des Koſaques qui auront rempli leur devoir à notre ſervice, » & qui auront obtenu de bons témoignages de la part des » Commandans de nos armées, nous ordonnons qu'il leur ſoit » donné des titres d'honneur relatifs au tems de leurs ſervices » & à la dignité de leurs grades «.

Donné à Moskou, le 3 Août (vieux ſtyle) de l'an de grace 1775, *& de notre Règne le quatorzième.*

Signé, CATHERINE.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

Sur les Koſaques du Don & du Jaïk.

LA Langue des Koſaques du Don eſt la même que celle des Ruſſes : ceux qui ſont à leur tête la parlent correctement, & les autres en font un mélange avec la Langue des Koſaques de l'Ukraine.

La phyſionomie des Koſaques tient de celle des Ruſſes & des Tatars : le mélange des deux peuples a influé ſur leurs traits. On voit auſſi parmi eux des phyſionomies moitié Kalmouke, moitié Koſaque : on dit que les femmes de ces derniers ne ſont point ſur le ton de réſerve avec leurs voiſins, & que les Kalmouks Ruſſes aiment de préférence les femmes Koſaques.

Les peuples du Don ont la taille courte, les épaules larges, le corps robuſte : les hommes du commun portent la barbe, & la révèrent ; les perſonnes diſtinguées ne conſervent que la mouſtache. Leur habillement ordinaire & leur bonnet garni de peaux de moutons, reſſemblent à ceux des Ukrainiens. Les femmes mariées ont une coëffure ſingulière, d'où s'élèvent latéralement deux cornes longues d'un pied & quelquefois davantage, dont le ſommet eſt recourbé en avant : d'autres ſuivent à cet égard un ancien uſage d'Allemagne ; leur coëffure eſt une fois plus large que haute, très-roide, s'élevant au-deſſus du front comme un quarré à côtés inégaux ; elles ſont communément rouges ou brunes. Les filles ne portent rien ſur leurs têtes, ou les ceignent d'un large bandeau de deux ou trois couleurs, orné de corail, de fauſſes perles, & de pièces de monnoie d'argent ou de cuivre,

ſuivant leurs moyens. Elles attachent au côté de ce bandeau une bande étroite & pendante, garnie des mêmes ornemens : le bruit qu'ils font, annonce d'aſſez loin la marche d'une fille Koſaque. Leurs robes reſſemblent à celles des femmes Ruſſes ; elles ſont longues & ouvertes, arrêtées par le milieu avec une ceinture. Les femmes du commun portent des culottes larges, de toile coloriée, qui deſcendent juſqu'aux talons : elles ornent leur col de pluſieurs rangs de grains de corail ou de petites coquilles, de médailles d'argent ou d'étain, & ce collier ſe termine par deux croix au moins. En général elles ſont très-mal vêtues les jours ordinaires, vont nu-pieds, & la tête couverte de groſſes toiles ; mais en revanche elles étalent toutes leurs richeſſes dans les jours de fêtes.

Les Koſaques du Don ſuivent le Rit Grec. Les cérémonies du mariage & des enterremens ſont à peu de choſe près ſemblables à celles des Ruſſes. Le fiancé ſe rend chez ſon épouſe future, monté ſur un cheval garni de clochettes qui annoncent de loin ſon arrivée. L'épouſée ou ſes parens gardent ſoigneuſement ces clochettes. L'épouſe n'apporte rien en dot : l'époux eſt obligé de l'habiller entièrement.

La conſtitution politique des Koſaques eſt purement militaire ; ils ſont toujours prêts à combattre, & attendent impatiemment des ordres pour marcher. On dit qu'ils peuvent fournir de 40 à 50 mille hommes ; & ils ont la réputation d'être braves. Ils ſe ſervent avec dextérité de lances, de flèches, d'armes à feu & de ſabres qui valent ceux des Turcs. En tems de guerre, la Cour de Ruſſie leur aſſigne une quantité déterminée de vivres pour une campagne, une paie annuelle de douze roubles : l'Enſeigne en a 15, le Colonel 100, & l'Attaman 200.

Le Collége de la Guerre envoie annuellement à Tcherkask une quantité de munitions, auxquelles les Koſaques rendent des

honneurs particuliers. Dès que ce convoi paroît ſur le Don, les habitans de chaque Stanitz, montés & équipés en guerre, marchent à ſa rencontre, & lui font une ſalve de leurs armes à feu; après quoi ils s'empreſſent de faciliter ſa navigation : le Don a ſi peu de profondeur en certains endroits, que les plus petits bâtimens ont peine à y paſſer.

Les Koſaques ont le plus grand ſoin de leurs chevaux, mais ils les exercent habituellement; c'eſt dans leur agilité qu'ils mettent leur confiance : dans la fuite, ils traverſent les rivières à la nage, à genoux ſur leurs dos. Ils les tirent de l'Ukraine & des déſerts des Kalmouks.

En tems de paix le Koſaque ſe trouve dans un état violent, parce qu'il eſt obligé de travailler, & qu'il ne travaille que par néceſſité. Il ſent qu'il eſt né pour la guerre.

Les habitations des Koſaques portent le nom de *Stanitza* : elles ſont placées ſur une même ligne, à peu de diſtance du Don; elles ne ſont entourées, ni de murs, ni de paliſſades; quelques-unes ſeulement ſont pourvues de canons. Chaque Stanitz forme une Paroiſſe. Les Egliſes y ſont élevées & fort larges. Les maiſons n'y ſont que de bois, & les chambres à poëles y ſont tapiſſées. On voit régner par-tout la propreté, mais les riches ont pluſieurs ornemens de luxe. Chaque Stanitz eſt commandée par un Chef électif nommé Attaman. Chaque année on procède à une nouvelle élection, qui confirme dans ſa dignité le Chef dont on eſt content, ou qui le dépoſe. Il eſt le Juge de la Stanitz, & fait exécuter les ordres de la Cour, & ceux du Gouverneur qui réſide à Tchetkask. L'Attaman a ſous lui un Jeſſaoul qui veille à l'exécution des ordres. Lorſqu'il faut fournir des chevaux ou faire quelques corvées, c'eſt le Jeſſaoul qui enjoint aux Koſaques de ne point s'éloigner du lieu ſous peine de trois roubles d'amende, & de faire ce qui eſt ordonné. Mais dans ce cas, il

donne aux Koſaques le titre d'Attamani, pour déſigner l'égalité qui eſt entr'eux : le Chef ne fait que préſider aux aſſemblées de la Communauté, qui règle elle-même les corvées en ſa préſence, & qui lui témoigne beaucoup de reſpect. Hors de-là, on n'a pas plus d'égard pour lui, que pour le plus ſimple particulier.

Le produit des amendes eſt deſtiné à des Orgies communes dans la *Stanitzynaia* ou le *Taboun*, qui ſont les deux places publiques où l'Attaman fait aſſembler les Koſaques, pour leur propoſer les affaires après leur avoir ordonné le ſilence. La première place eſt celle des exécutions; la ſeconde eſt le lieu d'aſſemblée des troupes, & celui où ſe font les revues quand on doit entrer en campagne.

Les Koſaques même les plus diſtingués, ne connoiſſent ni ſciences, ni arts, ni principes de commerce ; ce ſont les laborieux Ukrainiens, vivant parmi eux, qui ſont chargés de tous les ouvrages, & qui s'en acquittent en partie pour le ſalaire convenu, & en partie par corvées qu'ils ſont obligés de faire. Les Koſaques du Don achètent d'eux l'eau-de-vie dont la diſtillation leur eſt défendue. Nous paſſons aux Koſaques du Jaïk.

Il nous ſeroit difficile de déterminer les limites des Koſaques du Jaïk, qui ont pour voiſins les Kirguis & les Kalmouks du Gouvernement d'Orenbourg, & qui ſe regardent comme propriétaires des déſerts qui s'étendent depuis Jaïtz-Koï-Gorodok juſqu'à la mer Caſpienne.

Leur Chef qui réſide à Jaïtz-Koï-Gorodok eſt appellé Voskovoï-Attaman ; il dépend du Collége de la guerre qui le nomme, & il a pour Adjoints vingt Starchinats ou anciens, dont les principaux ſiégent à la Chancellerie ; un Syndic ; un Piſſar, ou Secrétaire ; un Interprète & quelques Ecrivains. Il a en outre deux Jeſſaouls ou Adjudans, & des Officiers ſubalternes appellés

Sotniki & Déciatniki, grades par leſquels il faut abſolument paſſer pour parvenir au rang de Starchina. Ceux des Koſaques qui ſont nouvellement convertis, ne peuvent parvenir que difficilement au grade de Sotnik.

L'autorité de cette Régence Démocratique eſt très-bornée : toutes les affaires ſe décident dans l'aſſemblée générale du peuple, appellée *Kroug* ou cercle. L'aſſemblée eſt convoquée au ſon des cloches de l'Egliſe principale ; elle ſe tient dans une place entourée d'une baluſtrade, où l'Attaman ſe rend de la Chancellerie avec les Starchina, tenant à la main une canne à pomme de vermeil, qui eſt le ſigne de ſa dignité. Il ſiége ſur un gradin couvert, près duquel les Jeſſaouls s'avancent en ôtant leurs bonnets qu'ils poſent à terre, ainſi que la baguette qu'ils portent dans leurs fonctions : ils s'inclinent profondément devant l'Attaman, & enſuite vers le peuple qui leur rend le ſalut. Ils reprennent enſuite leurs bonnets & leurs baguettes, s'avancent aux pieds du gradin où ſiége l'Attaman, pour recevoir de ſa main les articles qui doivent être l'objet de la délibération. Un des Jeſſaouls impoſe alors ſilence par ce mot *Pomolchité*, qu'il répète deux fois ; ils expoſent le ſujet de la délibération, recueillent les voix, en font rapport à l'Attaman, qui les charge de faire ſes objections ou ſes remontrances à l'aſſemblée, avant d'approuver la délibération.

Le même eſprit de liberté qui préſide au Conſeil des Koſaques du Jaïk, règne dans leurs mœurs ; la jeuneſſe ne penſe qu'aux plaiſirs, & les hommes faits ſe livrent à la débauche. Les femmes aiment beaucoup la parure ; leur habillement ne diffère de celui des Ruſſes que par la variété des couleurs de leurs tuniques, & celle de leurs bonnets fort élevés, de forme cylindrique, applatis par le haut, & richement brodés. Les hommes portent l'habillement Polonois.

Ces Koſaques ſont aujourd'hui plus inſtruits & plus civiliſés qu'ils ne l'étoient anciennement : le commerce leur a procuré la connoiſſance des uſages étrangers, & une aiſance qui a rendu leurs mœurs plus douces : elles étoient ſauvages, nous allons en donner un exemple. Tout créancier pouvoit traîner après lui ſon débiteur avec une corde attachée à ſon bras gauche, juſqu'à ce que les aumônes l'euſſent mis en état de s'acquitter : mais ſi par haſard le créancier avoit lié le bras droit de ſon débiteur, il étoit puni & perdoit ſa dette, parce que le priſonnier ne pouvoit plus faire le ſigne de la croix : on prétend même qu'ils vendoient leurs femmes à vil prix quand ils en étoient las.

Dans les fêtes religieuſes & politiques, on diſtribue au peuple aſſemblé dans la place publique, des cantines d'eau-de vie, avec du pain & du poiſſon ; de ſon côté, l'Attaman & les Starchina ſe régalent à la Chancellerie, & s'enivrent en portant les ſantés du Souverain de Ruſſie & du Peuple Koſaque.

Les fiançailles & les noces ſont toujours accompagnées de parties de plaiſir qui durent près de cinq mois : avant la noce, les amies de la fiancée ſe raſſemblent tous les ſoirs chez elle avec les jeunes garçons, & s'amuſent à différens jeux entremêlés de chants & de danſes, où les hommes montrent beaucoup de force & d'adreſſe ; les futurs époux peuvent ſans conſéquence prendre dès-lors des libertés qui ne ſont permiſes ailleurs qu'après la célébration du mariage. Le jour des noces, l'époux apporte à ſa femme un habillement complet, & celle-ci lui fait préſent d'un bonnet, d'une paire de bottes, d'une chemiſe & d'une culotte. Après la bénédiction nuptiale, la mariée eſt ramenée au logis dans un char découvert, ayant derrière elle ſa mère & l'entremetteuſe, qui a les doigts garnis de bagues : toutes deux couvrent le viſage de la mariée avec des morceaux d'étoffe.

Digitized by Google

Le mari précède le char avec ſon père, ſes parens, ſes amis; & le char eſt ſuivi de jeunes gens à cheval, dont un porte une *Placheta*, ou pièce d'étoffe. Cette pièce dont les Circaſſiennes ſe ſervent en guiſe de jupes, eſt rayée de diverſes couleurs; elle eſt attachée en manière de drapeau au bout d'une grande perche: cet uſage eſt d'autant plus ſingulier, que les femmes Koſaques ne portent jamais de pareilles jupes. Tout le monde prend part à la fête; on boit, on chante & on danſe en pleine rue. Les danſes Tatares ſont les plus uſitées dans ces circonſtances; la jeuneſſe y excelle, parce que dès l'enfance on l'accoutume à tous les exercices de force, & ſur-tout à tirer de l'arc & à bien manier les armes à feu.

Les lignes, les petits forts & les poſtes avancés des Ruſſes dans le Gouvernement d'Orembourg, ſont preſque uniquement gardés par les Koſaques du Jaïk: chaque année mille volontaires vont relever les garniſons: ils préfèrent une paie aſſurée, à une pêche incertaine & fatigante dont ſont exempts ceux qui ſervent.

Les Koſaques du Jaïk ne ſouffrent point d'ouvriers étrangers parmi eux: le grand commerce de poiſſon leur procure les denrées qui leur manquent & les étoffes qui ſont de leur goût; il y a des femmes qui fabriquent des camelots de poils de chameaux & de pluſieurs qualités: les moindres, quoique de durée, ſe vendent à vil prix: ceux de la première qualité ſont comparables à ceux de Bruxelles, avec cette différence qu'ils ſont étroits comme toutes les toiles de Ruſſie.

Les Koſaques pourroient élever un grand nombre de chameaux, d'autant plus aiſément que les plantes épineuſes & ſalées des bords du Jaïk leur conviennent; mais ils leur préfèrent des chevaux & des bêtes à cornes, qui y proſpèrent & qui y acquièrent une riche taille. Leurs chevaux ſont plus robuſtes & plus vigoureux que ceux des Ruſſes, par la raiſon qu'ils paſſent

l'été & l'hiver dans les pâturages où ils ſont abandonnés à eux-mêmes. On ne leur donne du foin, ou d'autres fourrages ſecs que quand on les emploie à des travaux pénibles. On ne les ferre pas, parce que le ſol ſec leur procure un ſabot très-beau & très-dur.

Beaucoup de Koſaques ont des *Choutori* ou Vacheries dans des endroits écartés, &, comme la plûpart des Tatars, ils entretiennent des troupeaux de moutons. Auſſi ſe tranſporte-t-il quantité de bétail du Jaïk vers le Volga. Le commerce du ſuif & des peaux ſe fait avec les villes de Kazan, de Jaroſlavle, d'Arſamas, où il y a beaucoup de Tanneries & de Fabriques de ſavons.

Lorſque les Koſaques ne ſont pas occupés de pêches importantes, dès l'entrée de l'hiver ils font la chaſſe aux renards, aux loups, aux caſtors, aux ſangliers, qui ſont communs dans les Steppes; la neige leur indique les traces de ces animaux.

Mais comme la pêche eſt le principal moyen de ſubſiſtance, il n'eſt aucun endroit de la Ruſſie où elle ſoit ſi bien réglée. On ne pêche que quatre fois l'an ſur le Jaïk. La première & la plus importante eſt celle qui ſe fait en Janvier, avec des crocs qu'on nomme *Bagri*. La ſeconde eſt celle des ſevrouga, qui ſe fait au mois de Mai. La troiſième ſe fait au mois d'Octobre avec des filets, & la quatrième au commencement de Décembre, avec des filets & ſous la glace, mais ſeulement dans les rivières qui ont leurs embouchures dans le Jaïk, & dans les lacs poiſſonneux des Steppes, mais jamais dans le Jaïk même.

HISTOIRE

Digitized by Google

BORIS FEDOROVITZ
GODOUNOF
regne en 1598, et meurt
en 1605.
Dessiné par Chevalier
Dirigé par Née
Gravé par Dennel

HISTOIRE
PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE
DE LA
RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE HUITIÈME,

Contenant les Règnes des Uſurpateurs, & du faux Démitri.

RÈGNE
DE BORIS FÉDOROVITZ GODOUNOF.

1598.

Section première.

On a vu comment Boris, pour gagner les cœurs & ſe frayer une route au Trône, a pris ſucceſſivement le maſque du déſin-

téreſſement, de la bonté, de la juſtice, & comment ſa politique a fait ſervir la prudence aux complots de la ruſe, de l'intrigue & de la force réunies contre les Prétendans à la ſouveraineté. Le déſeſpoir de s'élever à la hauteur d'un homme auſſi puiſſant que dangereux, ou de le faire deſcendre du faîte de la grandeur où ſes talens l'ont conduit, a fait préférer ſes largeſſes à des attaques périlleuſes : il étoit plus sûr de paroître ſon ami que de ſe montrer ſon rival. Boris tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'au bien de l'Etat : ſon ambition, auſſi grande que ſes talens, l'élevoit au-deſſus de tout; & ſon caractère ferme, entreprenant, le faiſoit triompher de tous les obſtacles. Les voies directes & les coups d'autorité auroient pu tourner contre lui la haine des Grands, ſous le règne preſque anarchique du Tzar Fédor Ivanovitz : Boris eut recours à des moyens plus adroits; ſon caractère ardent les ſaiſit, & ſon eſprit délié en fit uſage.

SECTION II.

Fédor n'eſt plus, & la Dynaſtie de Rourik finit avec lui. Irène, Princeſſe douairière, ſœur de Boris, ſe retire dans un Monaſtère; & comme la branche régnante eſt éteinte, il ne ſe préſente point de prétendant à la Couronne. Boris pourroit jouir du fruit de ſes crimes, & s'emparer des rênes du Gouvernement que perſonne ne lui diſpute : ſes largeſſes lui ont procuré des amis parmi les Grands, & le peuple, dont il s'eſt montré le protecteur, lui eſt dévoué. Cependant Boris ne ſe ſert point de ſon crédit ni de ces prétextes plauſibles pour monter ſur le Trône. Il fait répandre la nouvelle de la mort du Tzar dans toutes les Provinces de l'Empire; tous les Boyari & les Gouverneurs ſe rendent à Moskou & s'aſſemblent au Palais pour élire un nouveau Souverain. Pour leur laiſſer liberté entière dans le choix, Boris s'enferme dans le Monaſtère où ſa ſœur s'étoit retirée. Il ſavoit

d'avance que toutes les voix ſeroient pour lui : il eſt proclamé. Mais pour mieux jouer ſon rôle, il déſapprouve le choix de la Nation, & inſiſte fortement auprès des Députés pour que l'aſſemblée faſſe une autre élection. Il chargea les Députés de lui dire : » qu'il éroit incapable de porter un poids tel que la Couronne » de Ruſſie, & il ajouta : j'ai fait tous mes efforts pour con- » tenter & les Grands, & le peuple, pendant mon adminiſtra- » tion ſous Fédor Ivanovitz ; je vois avec ſatisfaction que j'y » ai réuſſi ; que me faut-il de plus ? Si mes remontrances & mes » conſeils avoient été ſuivis, les récompenſes auroient été mul- » tipliées, & l'on auroit vu diminuer les punitions : j'ai tou- » jours reçu & exécuté avec plaiſir les ordres qu'on me donnoit » de faire le bien, & toujours avec répugnance j'ai fair le mal » qu'on me forçoit de faire. Mais aujourd'hui les circonſtances » ſont changées : il s'agit de remplir dignement tous les devoirs » d'un Souverain ; de juger les hommes & de les mettre à leur » place ; d'éclairer la conduite des Miniſtres ; d'arrêter la cupi- » dité des Grands qui n'ont jamais aſſez ; de chercher & de » prendre les moyens de rendre le peuple heureux ; de tenir les » Loix en vigueur & les faire obſerver ; de punir le crime & » ſoutenir l'innocence opprimée ; de parcourir toutes les bran- » ches du Gouvernement, & de ne les confier que comme un » dépôt dont on eſt toujours prêt à demander compte ; de ſavoir » à tout inſtant porter la main par-tout, & par-tout le calme ; » de connoître tout, & paroître ignorer tout ; de ſe montrer » toujours différent de ſoi-même ; de ſavoir échapper au moment » où l'on paroît être pénétré ; d'aimer tout le monde en général, » & de ſe défier de la ſenſibilité de ſon cœur & de ſon amitié » même à l'égard de tout le monde en particulier : voilà les » devoirs d'un Souverain, ils ſont trop difficiles à remplir «.

Ce diſcours de Boris fit ſur l'aſſemblée tout l'effet qu'il s'en

étoit promis. On procéda à une nouvelle élection : le premier choix fut confirmé. Le peuple instruit de ce qui se passoit, courut en foule au Monastère, & demanda son Tzar ; la Noblesse lui fit une députation, & le supplia de vouloir bien se mettre à la tête d'un Etat qui ne pouvoit manquer d'être ruiné, ou de devenir la proie des ennemis voisins, sans son secours. Le Patriarche, à la tête du Clergé, se rendit en procession auprès de lui, & redoubla ses instances. Alors Boris crut avoir assez fait pour couvrir son ambition ; il céda au vœu général, & parut n'accepter la Couronne qu'à regret, & comme une victime désignée pour le salut de l'Etat. Le Clergé le conduisit au Palais, & pendant qu'il traversoit la Ville, l'air retentissoit des cris de l'allégresse publique. Ce jour fut pour la Russie un véritable jour de fête ; & le Patriarche ordonna un jeûne annuel pour en célébrer la mémoire.

Arrivé au Palais, Boris dit au Clergé & à la Noblesse : » Je » n'aurois jamais pu me résoudre à accepter le sceptre, sans » le zèle que j'ai pour une patrie exposée à devenir la proie » des ennemis qui l'environnent : mais je me flatte que ceux » qui m'ont confié le Gouvernement, m'aideront à le soutenir. » Il ne me convient plus de blâmer votre choix ; je dois le justifier » en faisant tous mes efforts pour remplir l'idée que vous avez » de ma capacité. Je n'égalerai pas mes prédécesseurs en mérite ; » mais je me flatte de les égaler en justice & en bonté. Je ne ferai » jamais usage du pouvoir dont je suis revêtu, que pour faire » le bonheur de mes peuples : je promets à Dieu de mourir » plutôt que de tromper ceux qui me donnent des marques si » glorieuses de leur confiance, & je prie le Clergé & la Noblesse » de vouloir bien différer mon couronnement jusqu'à l'année » prochaine «.

Digitized by Google

SECTION III.

En attendant cette cérémonie, Boris voulut que ſon élection fût approuvée de tous les Ordres de l'Etat. Sa munificence ſe ſignala envers le Clergé ; il fit la revue des troupes, & diſtribua aux Officiers & aux Soldats des ſommes conſidérables. Il diminua les impôts, fit répandre des largeſſes ſur le peuple, & donna ordre qu'on rendît la juſtice à tout le monde, ſans retard, & ſans diſtinction de perſonnes. Il envoya des Ambaſſadeurs en Suède, en Pologne, en Turquie, en Perſe, en Krimée, pour renouveller les traités que ſes prédéceſſeurs avoient faits avec ces Puiſſances. Ce Prince, affectant un reſpect religieux, faiſoit des pélerinages fréquens, & paroiſſoit ſe prêter aux ſuperſtitions de ſes ſujets. Sa conduite à l'égard du Clergé, des Grands & du peuple, prouve qu'il avoit une connoiſſance profonde des hommes & des choſes : des hommes, en les prenant par leurs foibles : des choſes, en mettant à profit tous les évènemens. Il ſavoit que les Grands veulent des égards, des diſtinctions & des titres ; il les leur prodiguoit. Il ſavoit que le peuple obſcur & rampant, qui ne connoît pas les peines inſéparables des conditions élevées, ne voit dans un haut rang que l'abondance qui fait ſa pauvreté, & envie à l'opulence des plaiſirs dont l'habitude ôte le ſentiment au riche qui peut en jouir ; & c'eſt pour s'attacher ce peuple que Boris proteſte de ne faire jamais uſage du pouvoir dont on l'a revêtu, que pour s'occuper de ſon bonheur. Il ſavoit que l'habitude, les préjugés & l'ignorance abrutiſſent les hommes, & les rendent féroces dès qu'on les attaque de front ; que la ſuperſtition enracinée dans les eſprits exige des ménagemens, & qu'on ne peut même en arracher une branche ſans effuſion de ſang : il crut donc devoir ſe conduire avec les Ruſſes ſuperſtitieux, comme avec des enfans qui cherchoient leur père

dans l'obſcurité. Enfin, Boris ſavoit qu'il en eſt des eſpérances du peuple, comme de ſes craintes & de ſes fureurs. Dans celles-ci, en un clin d'œil, les places ſont remplies d'une multitude qui s'agite, qui menace. Le Citoyen ſe barricade dans ſa maiſon; le Magiſtrat tremble dans la ſienne; le Souverain s'inquiète dans ſon Palais. La nuit vient, le tumulte ceſſe, la tranquillité renaît. Dans ſes craintes, en un clin d'œil, la conſternation ſe répand d'une Ville dans une autre, & plonge toute la Nation dans l'abattement. Dans ſes eſpérances, le phantôme du bonheur, non moins rapide, ſe préſente par-tout; par-tout il relève les eſprits, & les bruyans tranſports de l'allégreſſe ſuccèdent aux plaintes ou au morne ſilence de l'infortune. La veille tout étoit perdu, dit Guillaume-Thomas Reynal; le jour ſuivant tout eſt ſauvé. Ivan Vaſiliévitz II avoit répandu le deuil & la conſternation en Ruſſie, & Boris vouloit ſuivre le projet de civiliſation que ce Prince avoit formé: il falloit donc que l'eſpérance fût l'aurore du nouveau règne, & que les bienfaits préparaſſent les réformes que projettoit Boris, & dont il auroit peut-être pu venir à bout, ſi ſon ambition eût été moins ombrageuſe, ou ſi les troubles de la fin d'un règne qui ſera court, n'y euſſent apporté des obſtacles.

SECTION IV.

La cérémonie du couronnement eut lieu le 28 Octobre 1599. Pendant le Service Divin, Boris promit ſolemnellement de protéger tous les malheureux, de partager avec eux ſes richeſſes, & de ne faire mourir perſonne. Après la cérémonie, il fit diſtribuer au peuple des pièces d'argent qu'il avoit fait frapper. Moskou ne retentit pendant huit jours que des éloges de *Boris*. La Ruſſie ne fut plus une cage de fer où l'on ne pouvoit entrer & d'où l'on ne pouvoit ſortir qu'avec la clef du deſpote;

elle fut ouverte aux étrangers qui voulurent s'y rendre. Des Militaires, des Mathématiciens, quelques Savans, des hommes capables d'enſeigner les Langues y furent appellés & accueillis: le Tzar encourageoit les Nobles à envoyer leurs enfans s'inſtruire en Suède, & dans les principales Villes Anſéatiques.

La Ville de Moskou fut offerte comme un aſyle à Guſtave, Prince Royal de Suède, fils d'Eric XIV, & au Prince Jean, frère de Chriſtian IV, Roi de Danemarck: Guſtave eût épouſé Axénia, fille de Boris, s'il eût voulu embraſſer la Religion Grecque. Jean, moins ſcrupuleux, alloit donner la main à cette Princeſſe, lorſqu'il tomba malade & mourut d'une fièvre ardente.

Guſtave ſembloit né pour l'infortune: après le détrônement de ſon père, le Roi Jean avoit donné ordre à l'un de ſes confidens, de porter Guſtave dans un bois éloigné, de l'y tuer & de l'enterrer. Le confident, révolté de cet ordre barbare, confia le jeune Prince à un ami qui en prit ſoin, juſqu'à ce qu'il pût le faire élever dans les pays étrangers. Devenu adoleſcent, Guſtave parcourut ſucceſſivement les différentes Cours de l'Europe. Il étoit en Pruſſe & dans la ville de Thorn, lorſqu'il fut invité par Boris de ſe rendre à Moskou. Voici comment Puffendorf raconte cet évènement, page 502, Tome V.

» La bonne fortune de Guſtave Ericſon commençoit à chan-
» ger en Moskovie, lorſque le Tzar lui propoſa de ſe faire
» baptiſer à la manière des Ruſſes, & de demander enſuite aux
» Polonois & à la Suède la Finlande & la Livonie, comme des
» Provinces qui lui appartenoient par droit de ſucceſſion;
» Guſtave le refuſa abſolument, en proteſtant au Tzar qu'il
» aimeroit mieux perdre la vie que de conſentir à de ſemblables
» propoſitions: cependant, s'il eût voulu ſatisfaire la volonté de
» Boris, celui-ci promettoit de lui donner ſa fille en mariage,

» & de lui aider à conquérir ces deux Provinces. Un tel refus » lui attira ſa haine ; & lorſqu'il fit inſtance pour obtenir ſon » congé, non-ſeulement on lui prit tout ce qu'il avoit, mais » on le jetta même dans une priſon, où, après avoir demeuré » pendant quelques années, il mourut en 1607 «.

SECTION V.

1602.

Pluſieurs Provinces de Ruſſie, & particulièrement la ville de Moskou, éprouvèrent une famine qui fit périr plus de ſix cents mille hommes, malgré les ſecours en grains & en argent que Boris fit diſtribuer aux infirmes & à tous ceux qu'il employa à des travaux utiles. Ce fléau fut ſuivi d'un autre : tous les environs de la Capitale furent remplis de voleurs : perſonne n'oſoit entreprendre de voyages, aucun chemin n'étoit ſûr. Ces brigands, armés de toutes pièces, & dont le nombre augmentoit chaque jour, ſe choiſirent un Chef, d'une hardieſſe & d'un courage à toute épreuve : ils ſe répandirent dans les Provinces, & commirent des attentats qui font frémir. Ces excès forcèrent Boris à envoyer des troupes contr'eux. Elles furent battues en différentes rencontres, quoiqu'elles fuſſent commandées par des hommes aguerris, Ruſſes, Allemands, Polonois, Livoniens. Mais les avantages que remportoient les brigands leur étoient encore plus funeſtes qu'aux Ruſſes : affoiblis & diſperſés de jour en jour, les uns furent pris & punis, & les autres forcés de chercher un aſyle aux extrémités de l'Empire.

SECTION VI.

Dès que la Ruſſie fut délivrée de ces deux fléaux, Botis s'occupa des moyens propres à réparer ſes pertes. Toutes les communications avoient été interrompues entre les Provinces, & les

les Matchands étoient ruinés : il falloit ranimer l'induſtrie ſans reſſources, favoriſer le commerce intérieur & extérieur de l'Etat ; & Boris ne négligea rien pour procurer ces avantages à la Nation. Les ports de Riga, de Dorpat, de Rével, furent ouverts aux Villes Anſéatiques, dont pluſieurs obtinrent l'exemption des Douanes. Le Pape & le Roi d'Angleterre envoyèrent des Ambaſſadeurs au Tzar, pour le prier de permettre que les Italiens & les Anglois euſſent la liberté de faire le commerce en Ruſſie & en Perſe. Il leur accorda ce qu'ils lui demandoient, & leur fit des préſens conſidérables. Ce Prince étoit aſſez ambitieux pour déſirer qu'on publiât ſa magnificence dans les pays étrangers.

En ouvrant les ports de la Baltique aux peuples commerçans, Boris crut devoir fermer les portes de la Ruſſie aux peuples errans qui l'avoient ravagée tant de fois. Bogdan Belski fut chargé de faire bâtir une Ville & une Forteresſe pour ſervir de Boulevard contre les Tatars Nogaïs, les Circaſſiens, &c. Cette Ville fut appellée Boriſſova, du nom de ſon Fondateur. Smolensk fut entourée d'un mur de pierres, pour la défendre contre les entrepriſes des Polonois, &c.

SECTION VII.

On a dit : » les uſurpateurs des Etats en deviennent les juſtes » Princes, quand ils donnent de juſtes Loix «. Cette maxime nous paroît digne de Machiavel : mais, en la ſuppoſant vraie, il eſt certain que Boris joua le rôle de Prince légitime pendant cinq ans. Ami de la paix, bienfaiſant envers ſon peuple ; il fit, pendant ce court eſpace de tems, tout ce qu'un bon Prince peut faire pour la proſpérité de ſon Royaume. Après avoir rendu juſtice à la ſage adminiſtration de Boris, il eſt douloureux pour l'Hiſtorien de peindre un tyran, & de rendre ſa mémoire odieuſe

à l'humanité : mais la vérité l'ordonne, & l'Hiſtorien eſt un témoin qui dépoſe devant ſon Tribunal.

Les nouveaux crimes que Boris va commettre pour ſe maintenir ſur un Trône que perſonne ne lui conteſte, ſurpaſſeront encore ceux qu'il commit pour l'obtenir. Ces crimes prouvent invinciblement que la tranquillité, les jouiſſances, le bonheur, ne furent jamais le partage de l'ambitieux, du méchant, de l'homme atroce. Et comment ces êtres dégradés pourroient-ils ſe croire heureux ? Pendant le jour, l'opinion publique en fait juſtice : pendant la nuit, les remords & la crainte troublent leur ſommeil, & leur montrent le glaive ſuſpendu ſur leur tête. Ainſi Boris, monté au faîte des grandeurs, ne voyoit autour de lui que des précipices ; ſes crimes & ſes remords les lui montroient nuit & jour : il regardoit ſon alcove comme un cachot, ſes gardes comme des bourreaux, ſon dais comme une tombe, ſon lit comme un cercueil. Il avoit le cœur trop corrompu pour chercher à calmer ſes craintes par le ſecours de la vertu : le vice ſeul l'avoit guidé ; ce fut le vice ſeul qu'il conſulta. Il ſentit que les premiers mouvemens de joie que la nouveauté avoit excités dans le cœur inconſtant des Ruſſes, venant à ſe rallentir, ils réfléchiroient ſur ſa conduite, & ne tarderoient pas à le pénétrer. Défiant, jaloux, haineux & cruel par caractère, il réſolut de mettre tout en œuvre pour ſavoir les propos que l'on tenoit ſur ſon compte dans les différentes maiſons des particuliers. Les tréſors de l'Etat, les calomnies, les délations furent les moyens qu'il employa pour perdre les grandes familles qu'il n'oſoit abattre par des coups d'autorité. Ici, les Faſtes Ruſſes préſentent des faits dont on ne trouve aucun exemple ailleurs : Moskou ne renferma plus que deux claſſes d'hommes ; celle des calomniateurs, des délateurs de profeſſion, & celle des accuſés & des victimes. Le caractère d'un Monarque influe toujours ſur les mœurs de ſes courtiſans,

& ceux-ci les communiquent à toute la nation : Boris accumuloit des richeſſes par toutes ſortes de moyens; les habitans de Moskou l'imitèrent. Les Domeſtiques, qui ſont par-tout les ennemis naturels de leurs Maîtres, furent payés pour leur ſuppoſer des crimes. La ſcélérateſſe fut portée au point dans tous les ordres de la ſociété, & preſque dans chaque famille, que pour obtenir de l'argent, des dépouilles & des places, le peuple accuſoit le peuple, l'eſclave ſon patron, le frère ſon frère, la femme ſon époux, le fils même fut le délateur de ſon père. Un vieillard parut chargé de chaînes au milieu des Juges : il demanda ſon accuſateur; ce fut ſon fils qui parut : le père garda quelque tems le ſilence de la conſternation; levant enſuite les yeux au ciel, il ſecoua ſes fers, & dit à ſon exécrable fils : réponds, mon fils, à ce langage, ſi tu le peux & ſi tu l'oſes. Ce ſpectacle atroce & touchant faiſoit impreſſion ſur les eſprits; Boris s'en appetçut; il fit retirer l'accuſateur & l'accuſé ſans oſer prononcer de jugement. Quels tetmes employer pour exprimer l'horreur qu'inſpirent ces monſtres qui ne ſe répandent dans la ſociété que pour y trouver des coupables, & dont l'odieuſe fortune eſt cimentée du ſang des malheureux ? Quelques Nobles ne ſe dégradèrent pas par des atrocités pareilles envers leurs égaux; mais ils furent regardés & punis comme complices des gens de bien dont ils n'avoient pas été les délateurs. C'étoit principalement à la famille des Romanofs que Boris en vouloit. Son origine illuſtre & ſes alliances la rapprochoient trop du Trône pour que la méfiance ne la trouvât pas coupable. Elle fut accuſée d'avoir formé le complot d'empoiſonner le Tzar. Un parent de Boris engagea les principaux valets d'Alexandre Romanof à achetet des racines & des plantes vénéneuſes, & à les enfermer dans un coffre qui appartenoit à leur Maître. La commiſſion étant exécutée, les inſtrumens du crime dénoncèrent Alexandre

& Fédor Nikititz ſon frère. Les délateurs, qui étoient en même-tems les témoins, apportèrent pour preuve du prétendu complot les racines & les plantes cachées dans le coffre. Les accuſés, jugés ſans être ouis, furent condamnés à un exil perpétuel. Alexandre & quelques-uns de ſes parens furent étranglés en arrivant au lieu de leur deſtination. Fédor Nikititz, envoyé à Arkangel, fut enfermé dans un Couvent, où il fut contraint de prendre la tonſure & de ſe faire Moine; il reçut le nom de Philaret. On exerça la même violence envers ſon épouſe Axénia, qui prit le nom de Marpha en recevant l'habit monaſtique. Mais ici la cruauté de Boris ne paroît pas d'accord avec elle-même. Il permit à Marpha d'avoir auprès d'elle ſon fils Mikaïl, qui n'étoit âgé que de ſix ans. Les proſcriptions des hommes riches & puiſſans, & les flots de ſang que Boris faiſoit répandre, ne ſuffiſoient pas pour calmer ſes craintes; les alliés, les amis des Romanofs, & tous ceux qui pouvoient lui donner de l'ombrage, furent immolés à ſa défiance & à ſa haine jalouſe. S'il eſt vrai, comme on ne peut en douter, que les eſpions, les calomniateurs & les délateurs ſoient des monſtres à étouffer, de quel œil doit-on regarder le Tyran qui les achète, les forme & les emploie pour perdre l'innocence? Cette réflexion me rappelle celle d'un bon Prince dont j'ai parlé dans l'Introduction de cet Ouvrage; la voici. » Un Prince, me dit-il, ne reçoit jamais d'avis plus » certains que lorſqu'il ſe laiſſe approcher avec liberté: il eſt » économe lorſqu'il permet qu'on lui parle. D'un côté, il gagne » la dépenſe onéreuſe & odieuſe des eſpions; de l'autre, les avis » qu'il reçoit par le motif du bien, ſont plus vrais & plus utiles » que ceux qui lui viennent par un motif d'intérêt «.

SECTION VIII.

A meſure que l'autorité du tyran s'affermit, ſa politique devient

tranſparente : réſumons-la. Pour parvenir au Trône, il emploie le moyen le plus sûr qu'un ambitieux puiſſe mettre en uſage pour ſe faire aimer de la multitude.

Le Clergé Ruſſe eſt tout-puiſſant, & le peuple ſuperſtitieux. Boris fait un Patriarche & achète le Clergé qui diſpoſe de la volonté du peuple. Le Patriarche réunit toutes les voix en faveur de Boris, & celui-ci refuſe un Trône, objet de ſes vœux, & la cauſe de tant de crimes. La fauſſe modeſtie a joué ſon rôle, l'ambition joue le ſien. En rapprochant l'Hiſtoire des différentes nations, on trouve des traits qui ſe reſſemblent. Auguſte parut vouloir ſe démettre de l'Empire pour être mieux en droit de le conſerver. Boris, en affectant cet air de tranquillité que donne le déſintéreſſement, ne refuſe la Couronne que pour l'obtenir avec plus de certitude. Il eſt proclamé une ſeconde fois.

A ſon avènement au Trône, ſon premier ſoin eſt de ſe concilier la confiance & l'amitié de la Nation. Les Grands environnent les Princes ; mais ce ſont les petits qui les gardent : c'eſt l'amitié du peuple qui veille à la conſervation du Prince, tandis que les Grands repoſent. Les Grands, d'ailleurs, ſont toujours en petit nombre ; & Boris ſait que l'eſpérance d'obtenir & la crainte de perdre font ſur eux, pour le Prince, ce que l'amitié du peuple fait pour lui. Voilà pourquoi en prenant les rênes du Gouvernement, le nouveau Tzar affecte de ne les tenir que du peuple qui forme le corps de la nation, & c'eſt du peuple ſeul dont il jure de faire le bonheur dans la cérémonie du couronnement. Cette affectation prouve combien l'eſprit de Boris étoit délié ; ce phantôme de pouvoir qu'il abandonne au peuple pour une puiſſance réelle, flatte ſa vanité & l'étourdit : il croit recouvrer ſa liberté lors même qu'il reſſerre ſes chaînes.

Le peuple eſt jaloux de ſes ſupérieurs, & Boris redoute les Grands : c'eſt donc dans la haine des petits contre les Grands qu'il cherche un attachement qui faſſe ſa ſûreté. Il punit, il

humilie les perſonnes en place : leur chûte les fait deſcendre au niveau de la foule, & leur confuſion fait la conſolation des petits. La politique de Boris l'emporte ſur celle de Machiavel.

SECTION IX.

Les cruautés de Boris envers les Grands, & les infâmes moyens qu'il a employés pour brouiller toutes les familles les unes avec les autres, le rendent odieux à tous les ordres de l'Etat, au moment même où il eſpère jouir du fruit de ſes crimes. Il va s'élever contre lui l'orage le plus terrible que puiſſe craindre un uſurpateur que les forfaits ont placé ſur le Trône. Il a abuſé de la confiance & de l'amitié de ce peuple qu'il avoit ſéduit par de fauſſes vertus & de fauſſes promeſſes : c'eſt du ſein même de ce peuple que nous allons voir ſortir un vengeur dans un homme ambitieux, hardi, ſouple & adroit, à qui la Nature a donné le talent de plaire, & qui ſait auſſi bien que Boris cacher ſes vices & prendre l'apparence de toutes les vertus.

Le fils d'un particulier de Galitz, nommé Otrépief, fut envoyé à Moskou pour y faire ſes études. Ce jeune homme avoit de l'eſprit & une mémoire heureuſe. Les Moines qui l'inſtruiſoient cherchèrent à lui inſpirer le goût de leur état, & ils y réuſſirent. Pour s'aſſurer d'un proſélyte qui promettoit beaucoup, ils lui donnèrent l'habit à l'âge de quatorze ans. Otrépief, qui ſe nommoit Jacques, fut appellé Grégori ou Grégoire. Il fut fervent juſqu'à cet âge où les paſſions ſe développent & maîtriſent le cœur. A cette époque, il ſentit du dégoût pour la vocation qu'on lui avoit fait embraſſer; des inquiétudes ſe joignirent au dégoût; il changea pluſieurs fois de Couvens, & l'ennui l'accompagnoit par-tout. Le Patriarche Job, en faiſant la viſite des Maiſons religieuſes, entendit parler de l'eſprit & des talens de Grégori. Il demanda à le voir, & il lui plut tellement qu'il l'emmena à Moskou, & en fit ſon Secrétaire.

SECTION X.

Les Hiſtoriens Ruſſes & étrangers aſſurent que Grégori avoit beaucoup de reſſemblance avec le jeune Prince Démitri, qui fut aſſaſſiné à Ouglitz par ordre de Boris, & dont nous avons parlé à la Section V du Règne de Fédor Ivanovitz : cette reſſemblance avec un Prince que les uns diſoient mort & les autres fugitif, flatta l'amour propre de Grégori, & l'amour propre exalté développa dans ſon cœur l'ambition concentrée ſous le froc. La mort de Démirri étoit un problême politique, un ſecret d'Etat pour la plûpart des Ruſſes : on ſavoit que la relation de ſa prétendue maladie étoit fauſſe ; que Boris qui l'avoit faite, en avoit impoſé au Tzar Fédor Ivanovitz & à la nation ; on ſavoit encore que le Secrétaire d'Etat Bitiagofski & pluſieurs complices s'étoient rendus à Ouglitz avec l'intention d'aſſaſſiner Démitri ; mais on croyoit aſſez généralement qu'on avoit ſubſtitué le fils d'un Pope au jeune Prince, & que les meurtriers avoient pris le change ſur la victime qu'ils avoient immolée à l'ambition de Boris. Le Moine Grégori n'ignoroit aucune des circonſtances de cet évènement tragique : il ſavoit que les Grands & le Peuple déteſtoient également Boris ; que la Nation indignée préféreroit un deſcendant de Rourik à un tyran, régicide & uſurpateur ; que les Tatars, les Circaſſiens, les Koſaques, les Polonois & les Suédois, également mécontens du Tzar, n'attendoient qu'une révolution pour la favoriſer & le précipiter du Trône : ce concours de circonſtances, & tant de prétextes plauſibles déterminèrent le Moine Otrépief à ſe faire paſſer pour le Prince Démitri ; mais il crut devoir préluder par le Roman de la vie de ce Prince aſſaſſiné à Ouglitz. Dans les repas, il mettoit toujours la converſation ſur Démitri : il lui arrivoit quelquefois de lâcher : *Je ſerai un jour Tzar.* On regarda d'abord ces propos comme une plaiſanterie ; mais l'Archevêque

de Roſtof, à qui on les rendit, ne les trouva pas plaiſans; il avoit mauvaiſe opinion d'Otrépief. En conſéquence, il alla trouver Boris, & lui recommanda de veiller ſur la conduite du jeune Moine, qui étoit Secrétaire du Patriarche Job. Boris profita de l'avis, & ordonna au Diac Vaſilief d'envoyer Grégori dans un Monaſtère éloigné, & d'ordonner de ſa part au Supérieur de l'obſerver ſoigneuſement. Vaſilief ne fut ni diſcret, ni exact à exécuter l'ordre de ſon Maître; il fit part de cet ordre à un parent d'Otrépief, & celui-ci le pria de différer quelque tems le départ de ſon couſin, dans l'eſpérance de calmer la colère du Tzar. Grégori, inſtruit du danger qui le menaçoit, profita du délai pour s'échapper. Il ſe rendit ſucceſſivement à Galitz, à Mourom, à Briansk, à Poutimle, à Novogorod-Séverski, & enfin à Kiof, qui étoit alors ſous la domination Polonoiſe. Le Prince Otrojeski, Gouverneur de Kiof, le reçut avec bonté, & deſira de ſe l'attacher; mais Grégori ambitionnoit autre choſe qu'une place d'Aumônier. Grégori, cédant à ſon penchant naturel, brava les règles de ſon ordre, mangea de la viande dans les jours où elle eſt défendue, ſe livra aux plus grands excès, & devint le ſcandale de Kiof. Informé à tems de la correction qu'on lui préparoit, il ſortit du Couvent, ſe dépouilla de ſes habits, paſſa en Pologne, & entra au ſervice du Prince Adam Vichenévetski; il fut employé aux occupations les plus viles. C'eſt le paſſage de ce Moine ttansfuge en Pologne qui lui a fait donner par les Ruſſes le ſurnom de *Roſtriga*, ou de Moine défroqué.

SECTION XI.

Le rôle de valet ne tarda pas à déplaire à Grégori; mais le Prince Adam & ſon frère Conſtantin étoient des perſonnages diſtingués par leur puiſſance, leur crédit & leur fortune: il falloit commencer par les ſervir pour en obtenir des ſervices dans la ſuite, & l'ambitieux

bitieux rongea ſon frein en attendant. Toujours occupé du projet de monter un jour ſur le Tróne, il mit par écrit le roman de ſa naiſſance & le rêve de ſa ſouveraineté; nous allons en rapporter le précis, tiré d'une chronique manuſcrire. » Celui qui fait les » fonctions d'un vil eſclave à la Cour du Prince Adam, ſous le » nom de *Griſcheka* (Grégori au dimunitif), eſt Démitri, fils du » grand Tzar Ivan : ce fut le fils d'un Pope qui fut aſſaſſiné à » Ouglitz par ordre du tyran Godounof, & non Démitri, comme » on a cherché à le faire croire. Le Secrétaire que la Providence » m'avoit donné pour me conſerver la vie, me tint long-tems » caché; & dans la crainte que le tyran ne découvrît le lieu de ma » retraite, il me fit paſſer en Pologne. Je m'y trouve réduit à l'état » le plus abject. J'eſpère que Dieu jettera ſur moi un regard de » compaſſion, & qu'il me fera jouir des prérogatives & des » droits de ma naiſſance. Si par ſes Décrets éternels, je ſuis » condamné à mourir dans l'état où je ſuis, ce récit exact fera » au moins connoître quel eſt celui qui eſt aſſis ſur le Tróne » des Tzars «.

Grégori cache cet écrit ſous ſon lit, ſe couche, ſe plaint beaucoup, affecte d'être dangereuſement malade : il demande un Prêtre, ſe confeſſe, & finit par lui déclarer une partie de ce qu'on vient de lire; & comme ſa foibleſſe l'empêche de continuer ſon récit, il lui dit à mots entrecoupés, que le détail de ce qu'il vouloit lui révéler étoit contenu dans un papier caché ſous ſon lit. Le prétendu mourant en avoit dit aſſez pour piquer la curioſité du Confeſſeur, mais trop peu pour la ſatisfaire : il lit le papier, & fait part au Prince Adam de ce qu'il vient de voir & d'entendre. Le Prince ſe rend auprès de Griſcheka, l'interroge, le preſſe de répondre, n'en tire que des réponſes vagues, s'impatiente, cherche le papier que le Prêtre avoit remis ſous le lit, en fait lecture, donne des ordres pour que le malade ſoit bien

ſoigné, & le recommande à ſes Médecins, qui ne tardèrent pas à le guérir.

SECTION XII.

1604.

Ces préliminaires donnent à l'ambition d'Otrépief une activité & une hardieſſe favorables au ſuccès de l'impoſture: Boris, qui nous a fait voir la marche conſtante qu'elle tient, nous fait démêler d'avance la conduite de Grégori, les cauſes & les effets des intrigues qui vont ſuivre. Dès que le prétendu reſſuſcité eut recouvré ſes forces, le Prince Vichenévetski le conduiſit à Cracovie, où la Diète étoit aſſemblée. On l'interroge avec décence; il répond avec fermeté qu'il eſt Démitri, fils du Tzar Ivan; il perſuade, & on lui promet des ſecours pour faire valoir ſes droits au Trône. Le Prince Adam proteſta de ſacrifier ſa fortune pour lui, s'il vouloit établir le culte Romain en Ruſſie. L'impoſteur accepta toutes les conditions qu'on lui propoſoit. En même-tems que la fortune ſe déclare pour lui, la renommée publie cet évènement extraordinaire. Les Koſaques du Don l'apprirent avec joie, & ſe hâtèrent d'envoyer de l'argent à Otrépief, que nous appellerons déſormais Démitri. L'Attaman qui lui remit cet argent, lui dit au nom de tous les Koſaques, qu'on avoit des armes & des hommes tout prêts à le ſecourir. A leur exemple, les Polonois levèrent des troupes pour faire une invaſion en Ruſſie avec les Koſaques. Boris fut ſaiſi de frayeur en apprenant cette nouvelle. Il donna ordre, ſous peine de la vie, aux troupes répandues dans la Principauté de Smolensk, de ne laiſſer entrer aucun Polonois en Ruſſie, & de ne permettre à aucun Ruſſe de paſſer en Pologne. Malgré ces ordres, Démitri recevoit chaque jour les hommages de différens Ruſſes qui paſſoient en Pologne pour ſe ranger ſous les drapeaux de celui qu'ils croyoient être leur légitime Souverain.

Peu à peu Démitri s'accoutuma à en jouer le rôle. Il fit voir alors une croix enrichie de diamans qu'il portoit cachée ſous ſa chemiſe, & qu'il avoit reçue, diſoit-il, du Prince Meſtiſlafski ſon parrain; & ſes partiſans regardèrent cette croix comme un témoignage qui confirmoit ſa naiſſance. Mais ce n'étoit pas aſſez pour Démitri de jouer un rôle d'emprunt, il aſpiroit à un Trône, & malgré les partis qui s'armoient pour le lui procurer, ſes craintes troubloient ſes eſpérances; l'inconſtance de la fortune & des hommes, les révolutions qui en ſont les ſuites, ſe préſentoient ſans ceſſe à ſon imagination. Il penſa que pour ſe faire un appui ſolide, il devoit lier étroitement ſa cauſe avec celle du culte Romain, & ſe mettre ſous la protection des Jéſuites, qui avoient une ſi grande influence dans le Conſeil des Princes Chrétiens. Sur le deſir qu'il leur témoigna d'avoir auprès de ſa perſonne quelqu'un de leur Ordre, ils choiſirent un des plus éclairés d'entr'eux pour lui ſervir de guide & de conſeil. Pour mieux tromper ce Jéſuite habile, Démitri affectoit avec lui cet air de ſimplicité & de naïveté dont les fourbes ſavent ſi bien ſe couvrir; il lui témoignoit ſon zèle pour le Rit Latin, & l'aſſuroit qu'il feroit l'impoſſible pour l'établir en Ruſſie auſſi-tôt qu'il ſeroit affermi ſur le Trône.

Le crédit des Jéſuites procura à Démitri une puiſſante protection, celle du Palatin de Sendomir, qui pouvoit ſeul entretenir une armée capable de faire trembler Godounof ſur ſon Trône. L'impoſteur ſçut gagner l'amitié de ce Palatin, nommé *Ménichek*. Sa fille aînée avoit épouſé Conſtantin Vichenévetski, frère du Prince Adam; & il avoit, d'un ſecond mariage, une fille appellée *Marina*, jeune, bien faite, ſpirituelle, ambitieuſe, d'un courage & d'une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe. Ainſi, l'alliance du père & le caractère mâle de ſa fille convenoient également à la poſition de Démitri, qui forma le projet de l'épouſer. De ſon côté, l'am-

bitieuſe Marina cherchoit à lui plaire pour régner un jour. Ce deſir étoit trop marqué pour qu'il échappât au ruſé Démitri ; il oſa donc lui parler de ſon amour & lui demander ſa main, avec la permiſſion de rendre compte de l'entretien qu'ils venoient d'avoir enſemble au Palatin, ſon père : Marina y conſentit en rougiſſant.

Démitri étoit occupé de ſon bonheur futur & régnoit en eſpérance, lorſque les Jéſuites vinrent lui rendre viſite : après une converſation polie, les Pères parlèrent avec intérêt de la poſition critique où ſe trouvoit le fils d'Ivan. Cette converſation ſe trouve dans un ouvrage qui a pour titre : *Relation curieuſe de l'état préſent de la Ruſſie, traduite de l'Anglois, c'eſt Claude Barbin*, 1679. Un des Pères dit à Démitri : » Prince, vos vertus m'attachent » tellement à votre perſonne, que je ſuis ſans ceſſe occupé du » ſoin de vous donner des preuves de mon zèle. J'ai formé un » projet dont l'exécution vous ſeroit d'une grande utilité : mais » je crains de paroître trop hardi en vous le découvrant «. Démitri l'y encouragea, en lui demandant ſes conſeils & lui promettant de les ſuivre avec confiance. Le Jéſuite reprit ainſi ſon diſcours. » J'ai examiné avec attention les circonſtances dans leſquelles » vous vous trouvez : elles ſont embarraſſantes. Votre ennemi » eſt prudent, adroit & rempli d'expérience. Il poſsède un Etat » puiſſant, & n'eſt monté ſur le Trône que par ſon adreſſe. Sous » le règne de Fédor, il diſtribuoit à propos les faveurs & les » graces : toute la Nobleſſe eſt attachée à ſes intérêts ; le peuple » le chérit. Ceux auxquels ſon élection n'eſt pas agréable n'ont » aucun pouvoir à la Cour : Boris n'a confié les places fortes & » les emplois d'où dépend ſa ſûreté, qu'à des gens dont la fortune » eſt attachée à la ſienne. Vous n'ignorez pas tout ce qu'il met » en uſage pour rendre vos prétentions chimériques & pour vous » faire paſſer pour un impoſteur. Il y a très-peu de tems que vous

» vous montrez, & vous ne préſentez d'autres témoignages de votre » naiſſance que vos grandes qualités. Cela peut ſuffire, il eſt vrai ; » les perſonnes éclairées découvrent dans votre figure tant de » marques de grandeur, qu'elles ne peuvent douter que vous » ne ſoyez le véritable fils d'Ivan. Mais ces preuves ſont trop » foibles pour le peuple groſſier, qui ne croit que ce qui le frappe » ou l'intéreſſe. Prince, une expérience acquiſe par un âge avancé, » une connoiſſance aſſez étendue du Gouvernement de Ruſſie & » du caractère des Ruſſes, me font connoître ce que vous avez à » faire. Une alliance illuſtre étonnera le peuple, & lui prouvera » votre naiſſance. Le Palatin de Sendomir eſt un des plus am- » bitieux Princes qui aient paru : ſi vous vouliez vous abaiſſer » juſqu'à entrer dans ſa famille, vous ne tarderiez pas à monter » ſur le Trône de vos pères. Ce Palatin eſt regardé comme un » homme très-ſage & très-prudent : on ne croira jamais qu'il » ait pu ſe réſoudre à vous donner ſa fille en mariage, avant » d'être convaincu que vous êtes le véritable Démitri. Alors le » Roi de Pologne prendra ouvertement vos intérêts ; vous étouf- » ferez tous les bruits que l'on ſeme à votre déſavantage ; vous » ſatisferez aux ſcrupules de la Nobleſſe & du Peuple de Ruſſie. » Vous pouvez faire à la Princeſſe Marina les premières ouvertures » de votre deſſein ; &, ſuivant ſa réponſe, vous en parlerez à ſon » père, & tâcherez d'obtenir ſon conſentement. Avant de vous » l'accorder, il ne manquera pas de me demander mon avis ; vous » devez prévoir la réponſe que je lui ferai. Je ne vous parle point » de vos ſentimens ſur la Religion ; je les connois, & je ſuis ſi » content de vous voir dans le chemin de la vérité, que j'en rends » graces à Dieu tous les jours, & le prie de vous entretenir dans » les heureuſes diſpoſitions qu'il vous a données. En vous acquérant » le Ciel, elles vous attireront ſes bénédictions ſur la terre, vous » feront triompher de vos ennemis, & contribueront, plus que

» toute la prudence humaine, à vous mettre en poſſeſſion de l'Em-
» pire de vos pères «.

L'éloquent Jéſuite avoit prévenu le Palatin, auſſi déſireux que ſa fille, du mariage projetté; auſſi reçut-il la propoſition de Démitri avec une ſatisfaction qu'il ne put cacher. Il dit au Prince qu'il ne pouvoit lui donner une preuve plus convaincante de ſa reconnoiſſance qu'en différant la concluſion de ce mariage, juſqu'à l'inſtant où le cadavre de Godounof lui ſerviroit de marche-pied pour monter au Trône. » Je parle peut-
» être, ajouta-t-il, contre mes propres intérêts; mais je vous
» conjure de ſuivre cet avis; c'eſt celui d'un père tendre. J'en
» prens déja le titre. Sigiſmond eſt tout diſpoſé à embraſſer vos
» intérêts; ſavez-vous quel eſt ſon projet? L'eſpérance de vous
» faire épouſer quelqu'une de ſes parentes, eſt peut-être le ſeul
» motif qui l'engage à prendre votre parti. Les Palatins ſeront
» jaloux de notre alliance; & vous devez augmenter le nombre
» de vos alliés au lieu de le diminuer. Tel Prince, qui vous
» aſſiſtera de toutes ſes forces tant que vous ne ſerez point marié,
» vous négligeroit ſi vous aviez épouſé ma fille «.

Démitri ſe rendit aux raiſons du Palatin & fut remercier les Jéſuites. Il leur déclara qu'il avoit pris la réſolution d'embraſſer la Religion Catholique, leur promit de faire reconnoître le Pape en Ruſſie comme Chef de toute l'Egliſe; de recevoir le Clergé de Rome à Moskou, & de lui donner des biens ſuffiſans pour ſa ſubſiſtance.

Les Jéſuites inſtruiſirent le Pape Clément VIII de ce qui ſe paſſoit, lui demandèrent des ſecours d'argent, & des recommandations inſtantes auprès du Roi & de la République, en faveur de Démitri, qui, de ſon côté, écrivit au Saint Père une lettre en latin; il y prenoit le nom de Tzar de Ruſſie, y implo-roit l'aſſiſtance de ſa Sainteté contre l'uſurpateur Godounof, &

proteſtoit de rendre célèbre à la poſtérité ſon reſpect & ſa ſoumiſſion pour le Saint-Siége.

SECTION XIII.

1605.

Jamais intrigue n'eut d'appui plus puiſſant, & ne fut conduite par des eſprits plus déliés. Auſſi réuſſit-elle au gré de tous les complices, malgré tous les reſſorts que Godounof fit jouer pour abattre ſon ennemi, & ſe maintenir ſur le Trône. L'accueil que Sigiſmond fit à Démitri, intéreſſa tous les peuples pour lui; les Ruſſes eux-mêmes n'osèrent plus aſſurer qu'il fût un impoſteur. Il ſe répandit un manifeſte où l'uſurpateur Boris étoit peint comme un tyran odieux, qui ne tenoit le ſceptre qu'avec des mains teintes du ſang de ſes Maîtres: on y offroit, de la part de Démitri, le pardon & même des récompenſes à ceux qui voudroient prendre ſes intérêts. Ce manifeſte diſpoſa la Nation en ſa faveur: les Grands & le peuple n'attendoient que le moment favorable pour ſe déclarer ouvertement. Il arriva. Le Palatin Ménichek, les deux Princes Vichenévetski & Démitri entrèrent en Ruſſie à la tête des troupes qu'ils avoient levées, & qui furent renforcées de ſix mille Koſaques. Les expéditions commencèrent par le ſiége de Tchernigof. Les Officiers & les Soldats de la garniſon ſaiſirent le Prince Tatief qui les commandoit, le chargèrent de chaînes, ouvrirent les portes de la ville, la livrèrent, avec ſon Commandant, à Démitri, & à leur exemple le peuple lui prêta ſerment de fidélité. Sept autres Villes lui rendent ſucceſſivement le même hommage. Enhardis par des ſuccès ſi rapides, les Polonois vont aſſiéger Novogorod-Séverski. Godounof furieux, raſſemble toutes ſes forces & les envoie au ſecours de cette Ville, en même-tems qu'il dépêche un Ambaſſadeur vers Sigiſmond, pour ſe plaindre de ce qu'il

violoit une trêve conclue pour vingt ans entre les deux Nations, & pour lui dire qu'il devoit trop aimer ſa gloire, pour continuer une guerre injuſte, & pour appuyer un impoſteur; que loin de le ſoutenir, on auroit dû le livrer au Tzar, ou lui faire ſubir la punition qu'il mérite, & ne pas ſe faire un ennemi d'un des plus grands Princes de la terre, qui ne manqueroit pas de ſe venger de l'injure qu'on lui faiſoit. Après des menaces ſi déplacées dans la circonſtance, l'Ambaſſadeur ſe radoucit, & diſtribua des préſens aux Miniſtres & aux principaux Seigneurs qui avoient du crédit auprès du Roi. Sigiſmond répondit à l'Envoyé, que le Roi & les Etats de Pologne ne ſe mêloient point des affaires de Ruſſie; que l'invaſion d'un Ruſſe ſecondé par des Ruſſes & par quelques volontaires Polonois, n'étoit point une rupture de la trêve, & qu'il l'obſerveroit toujours inviolablement.

Pendant cette négociation inutile, Démitri remporte une victoire ſur l'armée Ruſſe: ſon Général reçoit une dangereuſe bleſſure. Les vaincus ſe replient ſur Sefska; les vainqueurs les pourſuivent: les fuyards, renforcés par des corps de réſerve, livrent un combat nouveau; & la victoire long-tems incertaine, ſe déclara pour eux. Après cet échec, le Palatin de Sendomir ſe rendit en Pologne pour faire de nouvelles levées, & Démitri rallia les débris d'une armée qui venoit d'être vaincue par ceux qui alloient la combattre une ſeconde fois. Ce danger preſſant, loin de l'abattre, réveilla ſon courage; voici la prière qu'il adreſſa à Dieu, lorſqu'il ſe vit forcé de livrer bataille: » Détruis-moi, » ô juſte Juge, & efface mon nom du regiſtre qui contient » celui des autres hommes, s'il y a de la méchanceté & de » l'injuſtice dans ce que j'entreprends. Tu connois mon inno- » cence, déclare-toi pour la juſtice de ma cauſe... Je mets ma » perſonne & mon armée ſous ta protection, ô Reine des Cieux «!

Il

Il dit enſuite à ceux qui l'environnoient : » Nous n'avons d'eſ-
» pérance que dans la valeur : frappons «. Il y avoit une ſi grande diſproportion entre les deux armées, qu'il ſembloit que la victoire ne pouvoit être diſputée un ſeul inſtant. Démitri n'avoit pas cinq mille hommes. Ils couroient à leur perte, lorſque la plupart des Ruſſes baiſsèrent les armes & ſe rangèrent du côté de l'impoſteur. La mêlée devient furieuſe ; ceux qui ſe rencontrent frappent & meurent enſemble. Les Ruſſes ébranlés & en déſordre fuient ; on les preſſe, on remporte ſur eux une victoire complette ; les vainqueurs pillent le camp, & ſe rendent en triomphe à Poutimle. Sept Villes, la Province de Sévérie & quelques autres ſe ſoumirent volontairement à Démitri.

SECTION XIV.

A la nouvelle de la victoire que Démitri venoit de remporter, Boris tombe dans la conſternation, ordonne de lever des troupes, & cherche à ſéduire les Koſaques ; il veut attirer les uns par l'eſpoir des récompenſes, & les autres par la certitude du pardon : à ſon ordre, le Patriarche lance une excommunication contre les rebelles ; mais tous ces moyens ſont inutiles ; on rejette les offres de Godounof ; on mépriſe ſon pardon ; on brave l'excommunication du Patriarche : la fortune s'étoit entièrement déclarée pour l'impoſteur. Dans une poſition ſi critique, Godounof crut que le parti le plus prompt & le plus ſûr étoit d'occuper le Roi de Pologne à défendre ſes propres Etats, & de lui ſuſciter des troubles qui l'empêchaſſent de ſecourir Griſcheka. Il prit des meſures avec les Ambaſſadeurs de Suède & de Danemarck pour porter le fer & le feu en Pologne. Un accident prévu ou imprévu la déroba au malheur qui la menaçoit. Boris, ſortant de table, fut attaqué d'une ſi violente colique, qu'il mourut quelques heures après. Si Boris s'empoiſonna lui-même

dans un accès de déſeſpoir, il étoit juſte qu'un monſtre tel que lui fût ſon propre bourreau. Qu'importoit-il aux Ruſſes qu'un tyran fît place à un impoſteur ? D'après cette vérité, ceux qui nous le peignent comme un grand homme, auroient été, ſous ſon règne, ſes complices ou ſes eſclaves (1). Boris Godounof mourut en 1605, après un règne de ſept ans. Il laiſſa un fils & une fille, Fédor & Axénia. On ignore le nom de ſon épouſe.

(1) M. Leveſque dit, pag. 191 & 192, Tome III : Long-tems après, lorſque, pendant les voyages de Pierre I, on fit des réparations à la grande tour de Moskou, élevée par Boris, on eut ſoin de couvrir le plâtre de l'inſcription qui s'y liſoit en l'honneur de ce Prince. Pierre le ſut, la fit rétablir, &, grand homme lui-même, il ordonna de reſpecter la mémoire d'un grand homme.

Peint par Chevalier Dessin par Vic Gravé par Pauquet

REGNE DE FÉDOR BORISSOVITZ.

1605.

SECTION PREMIÈRE.

LA mort de Godounof fut regardée, par ſes partiſans mêmes, comme une punition de Dieu envers un tyran uſurpateur; & Démitri auroit été proclamé par les Grands, s'ils n'avoient craint la fureur du peuple que le Patriarche retenoit dans le parti de la famille de Godounof. Ce peuple courut en foule au Palais, proclama Fédor, & déclara ſa mère Régente. La Nobleſſe de Moskou, forcée de ratifier cette élection, prêta au nouveau Tzar le ſerment de fidélité; mais celle des Provinces, les Chefs & les Soldats de l'armée, fidèles en apparence, étoient diſpoſés à proclamer Démitri. Les villes de Toula, de Rézan, & pluſieurs autres reconnurent Démitri pour leur Souverain. Baſmanof, Commandant de Novogorod-Séverski, deux Princes Golitſin, & le plus grand nombre des Chefs ſe déclarèrent pour lui, & les Soldats ſuivirent l'exemple de leurs Généraux. C'étoit avoir beaucoup gagné en peu de tems. Encouragé par cette défection preſque générale, Démitri prit la réſolution d'envoyer ſecrètement à Moskou Pouchekin & Pleſchéof, pour reconnoître les intentions des habitans. Ils partent, & s'arrêtent à Kraſna-Célo, village ſitué à deux verſtes de Moskou. Ils y trouvent les habitans diſpoſés à la révolte, les gagnent par des promeſſes, les engagent à prendre les armes, & marchent à leur tête vers cette Ville. Leur

nombre eſt bientôt renforcé de la populace & d'un corps de Streltſi. Les rebelles parviennent juſqu'à la grande place; les habitans s'attroupent & murmurent : en vain le Patriarche veut appaiſer ce tumulte, les cris de la ſédition étouffent ſa voix; en vain la Régente envoie les ſoldats de la garde pour faire main-baſſe ſur le peuple & pour le diſperſer, la violence augmente le trouble & la fureur. Les Agens de l'impoſteur crient *vive le Tzar Démitri*, & ce cri trouve autant d'échos que de bouches parmi le peuple. On court au Palais; on maſſacre une partie des Boyari, des parens, dés amis du Tzar; on dépouille l'autre : la Tzarine douairière, Fédor, la Princeſſe ſa ſœur ſont conduits, renfermés & gardés à vue dans la maiſon qu'avoit occupée Godounof, lorſqu'il étoit ſimple particulier. On envoya promptement des Députés à Démitri qui étoit reſté à Toula avec ſon armée; ils lui remirent des lettres qui lui annonçoient que toute la Nation le reconnoiſſoit pour ſon légitime Souverain, & l'attendoit avec impatience. Ces Députés arrivèrent en même-tems que ceux des Koſaques du Don. Démitri les admit à ſon Audience avant ceux de Moskou, & leur fit beaucoup d'accueil; mais il affecta du mécontentement envers les autres, & les maltraita. Ce fut dans cette audience qu'il prononça l'arrêt de mort du Tzar & de ſa mère : les Princes Golitſin & Maſſalski, & le perfide Baſmanof furent chargés de cette barbare exécution. Le Patriarche fut ignominieuſement dépouillé, revêtu de l'habit de Moine, & relégué dans un petit Monaſtère aux extrémités de la Ruſſie. La Princeſſe Axénia fut envoyée dans un Couvent de Volodimir. La rage exhuma le corps de Boris, qui reſta long-tems expoſé aux outrages d'une populace aveugle & féroce.

RÈGNE D'OTRÉPIEF, *ou le faux* DÉMITRI.

1605.

SECTION PREMIÈRE.

DES Sénateurs & des Courtiſans ennemis de *Tibère*, engagent un eſclave à profiter de ſa reſſemblance avec *Agrippa*, & de ſe faire paſſer pour ce Prince. Tibère le fait venir devant lui : *Comment*, lui dit-il, *es-tu devenu Agrippa ?*... *De la même manière*, lui répond l'eſclave, *que tu es devenu Empereur.* Tibère le fait tuer & enterrer ſecrètement, & ne permet point d'informations contre les complices. Boris s'étoit conduit comme Tibère envers les aſſaſſins de Démitri ; il étoit familiariſé avec le crime : ombrageux, défiant, jaloux, pourquoi n'épargna-t-il que le plus dangereux de ſes ennemis ? C'eſt que le crime raſſure à proportion qu'il aveugle le coupable.

Auſſi-tôt que Démitri fut informé de la mort de Fédor, il ſe mit en marche pour ſe rendre à Moskou avec les deux armées Ruſſe & Polonoiſe. Le Clergé & le peuple vinrent à ſa rencontre, en criant *que Démitri eſt l'étoile du matin qui luit ſur la Ruſſie.* Ce nouvel aſtre ſe rendit à la Cathédrale pour remercier Dieu de ſon avènement au Trône.

SECTION II.

Le Patriarche Job étoit dépoſé, le ſiége vacant ; & Démitri, qui connoiſſoit bien l'inconſtance du peuple qui l'avoit proclamé,

ne vouloit pas différer la cérémonie du couronnement. Il nomma Patriarche Ignace, Evêque de Chypre, passé en Russie sous le règne de Fédor Ivanovitz, & qui occupoit le siége Archiépiscopal de Rézan. Ce fut lui qui plaça sur la tête d'Otrépief la Couronne des Tzars. Voilà Démitri proclamé, sacré & vainqueur de tous les obstacles qui l'éloignoient du Trône : mais la chose la plus difficile reste à faire, la mère du véritable Démitri vit encore; elle languit misérable dans une retraite obscure : en l'y laissant on ne manquera pas de dire que l'imposteur n'ose paroître devant elle; en faisant venir à Moskou cette mère infortunée, consentira-t-elle à devenir complice de l'imposture? La conjoncture est délicate, & l'alternative également dangereuse. Après avoir pesé le pour & le contre, Démitri pensa que, toutes choses égales, il y avoit plus de risque de la laisser à Biélo-Ozero, que de la faire venir à Moskou. Il lui envoya des Députés pour la prier de venir partager le Trône avec lui. Son fils, l'objet de ses larmes, n'étoit plus; celui qui en prenoit le nom étoit en quelque sorte son vengeur; elle vivoit malheureuse dans la plus triste solitude; on lui offroit de partager le Trône avec elle; elle se rendit aux sollicitations de l'imposteur : que pouvoit-elle faire de plus raisonnable?

Dès que Démitri sut que la Princesse approchoit de Moskou, il alla au-devant d'elle, descendit de cheval, se prosterna en l'abordant, & lui donna les plus grandes marques de tendresse & de respect filial. Se précipitant ensuite dans les bras maternels, il fait des imprécations contre la mémoire de Godounof, & jure de lui faire oublier tous les maux qu'elle avoit endurés depuis la mort d'Ivan. L'espérance l'emporta sur la crainte dans le cœur de la Tzarine; elle reconnut Démitri pour son fils, affecta la plus grande joie de le revoir, & le pria avec instance de monter avec elle dans le carrosse qui la menoit. Il refusa par

reſpect, ſuivit long-tems le carroſſe à pied & la tête découverte, en lui proteſtant que la Couronne de Ruſſie étoit plus à elle qu'à lui, & qu'il ne la porteroit que pour mieux exécuter ſes volontés, & prévenir tous ſes deſirs. La Princeſſe le força enfin de ſe couvrir & de remonter à cheval, en lui diſant obligeamment que c'étoit la première marque de ſoumiſſion qu'elle exigeoit de ſon fils. Il la conduiſit dans le Couvent de l'Aſcenſion, qui étoit deſtiné aux veuves des Tzars.

SECTION III.

Les inſtans critiques ſont heureuſement paſſés; le nouveau Tzar ne penſe plus qu'à s'occuper des affaires de l'Etat & des intérêts les plus preſſans. Le Roi Jacques avoit un Ambaſſadeur & un Conſul à la Cour de Boris: à la mort de ce Prince ils s'étoient rendus à Arkangel, où ils devoient s'embarquer pour retourner en Angleterre. Démitri envoya un Courier chargé d'une lettre pour le Conſul, & un Gentilhomme de ſa Chambre pour conférer en ſon nom avec le Chevalier Smith. Voici le contenu de la lettre adreſſée au Conſul Anglois.

Du 8 *Juin* 8013 *du Monde, qui répond à* 1605 *de Jeſus-Chriſt.*

» Nous Démitri Ivanovitz, Tzar de Ruſſie, à Jean Mérick, » Marchand Anglois, Nous vous faiſons ſavoir par cette lettre, » que, par le ſouverain pouvoir & le juſte jugement de Dieu, Nous » ſommes rentrés dans notre héritage, comme Tzar & Autocrate » de Ruſſie. Rappellant à notre ſouvenir l'amitié que notre père » Ivan, Seigneur & Tzar de Ruſſie, a entretenue avec les grands » Princes de la Chrétienté, Nous ſommes diſpoſés à en lier une » plus étroite encore avec votre Roi Jacques. C'eſt pourquoi Nous » ſommes réſolus de vous favoriſer, vous & les autres Marchands » Anglois, d'une manière plus marquée que mes Prédéceſſeurs

» ne l'ont fait. Auſſi-tôt que vous aurez terminé vos affaires au » Port d'Arkangel, nôtre volonté eſt que vous veniez à Moskou » pour nous voir aſſis ſur le Trône des Tzars. Nous avons à cet » effet commandé qu'on vous fournît des chevaux ſur la route. » Lorſque vous ſerez à Moskou, vous vous adreſſerez à notre » Secrétaire Affanaſſi Ulaſſief «.

SECTION IV.

A peine Démitri jouiſſoit en paix de la Souveraineté, que les Grands murmurent de ce que la garde du Prince n'étoit compoſée que de Polonois & d'autres Etrangers qui ne quittoient jamais ſa perſonne: ils dirent hautement que les précautions du Tzar, quel qu'en fût le motif, ne pouvoient qu'être déſagréables aux Ruſſes; & que ſa conduite, à cet égard, annonçoit plutôt un impoſteur qui a tout à craindre, qu'un Prince légitime qui ne doit avoir pour garde que la confiance dans l'amour de ſes ſujets. Ces plaintes produiſirent d'abord tout l'effet déſiré. Démitri les crut ſincères; il en fut touché, & ſe flattant de gagner le cœur de ſes ſujets en leur confiant ſa vie, il licentia les ſoldats étrangers & les troupes auxiliaires. Les Chouiski profitèrent de ſon imprudence, & tramèrent un complot contre lui. Le ſecret ſe divulgua; une partie des conjurés qui furent arrêtés, déclarèrent les Chefs de la conjuration. L'aîné des Chouiski fut condamné à avoir la tête tranchée; le bourreau levoit la main pour le frapper, lorſqu'on entendit crier, *grâce*. La peine fut commuée en une priſon perpétuelle. Ses deux jeunes frères furent condamnés à la même peine. Un grand nombre d'autres complices périrent. Démitri confiſqua leurs biens, & les diſtribua à ſes créatures.

SECTION V.

Il falloit à Démitri autant de prudence, que de force & de courage,

courage, pour ne pas ſuccomber à la violence des paſſions qui tourmentoient ſon cœur: il éprouvoit, à la fois, l'ambition, la haine, la vengeance & l'amour. Dès que la vengeance eut ſatisfait à l'ambition, en ſacrifiant à ſa ſûreté les chefs & les complices de la conjuration formée contre lui, Démitri n'écouta plus que ſon amour pour la Princeſſe Marina, fille du Palatin de Sendomir. Il envoya deux Ambaſſadeurs en Pologne, l'un au Palatin, avec des préſens conſidérables pour la Princeſſe; l'autre au Roi & à la République, pour conclure avec eux une ligue offenſive & défenſive, leur marquer ſa reconnoiſſance au ſujet des ſecours qu'ils lui avoient fournis, & auxquels il devoit la couronne; enfin, pour prier Sigiſmond de permettre à ſon vaſſal de lui donner ſa fille en mariage. Cette Ambaſſade déplut beaucoup aux Ruſſes: ils voyoient avec douleur une Polonoiſe devenir leur Souveraine, des préſens conſidérables faits aux dépens du Tréſor public, toutes les pierreries de la couronne envoyées à Marina, des Jéſuites prêts à s'établir à Moskou, pour y enſeigner publiquement la Religion Romaine, & des Colonies de Polonois & d'Etrangers, favoriſés d'un Prince qui leur avoit plus d'obligations qu'à ſes propres ſujets.

Sigiſmond reçut les Ambaſſadeurs avec diſtinction, remit à l'aſſemblée des Etats ce qui concernoit la ligue, & conſentit au mariage de la fille du Palatin avec le Tzar. L'Ambaſſadeur envoyé au Prince Menichek, fiança au nom de ſon Maître la Princeſſe Marina: le Cardinal Matfiofski, Evêque de Cracovie, leur donna la bénédiction.

SECTION VI.

1606.

Le départ de la Princeſſe fut fixé vers la fin de Janvier de cette année. Sigiſmond remit la Tzarine entre les mains de l'Ambaſ-

ſadeur Ruſſe, lui ſouhaita, en préſence de l'aſſemblée, beaucoup de ſatisfaction, & beaucoup de proſpérité au Tzar : il lui recommanda en particulier de ſe ſouvenir toujours de ſa patrie, de ſon père & de ſon Roi ; de leur rendre tous les bons offices qu'elle pourroit, & principalement de travailler avec ardeur à l'avancement de la Religion Romaine en Ruſſie. Les Ruſſes préſens à cette aſſemblée, & qui conſervoient la haine la plus violente pour le Rit Latin, furent très-ſcandaliſés de cette exhortation.

SECTION VII.

Marina part avec un magnifique cortége ; elle eſt accompagnée des Ambaſſadeurs de l'une & l'autre nation, du Palatin ſon père, & de pluſieurs Polonois de marque. Lorſque Démitri ſut que la Princeſſe approchoit de Moskou, il envoya au-devant d'elle tous les Officiers & les Soldats de ſa garde. Elle fit ſon entrée au ſon des cloches, des trompettes & des tambours, & le Tzar la reçut avec tous les tranſports de l'amour. La Princeſſe fut conduite au Couvent de l'Aſcenſion, où la Tzarine mère faiſoit ſa réſidence ; le Palatin de Sendomir logea dans la maiſon de Godounof, & les Seigneurs Polonois occupèrent les maiſons des Boyari, qui furent obligés de les leur céder.

Quatre jours après l'arrivée de Marina, on célébra ſon mariage dans la Cathédrale. Un Officier du Palais précédoit la Tzarine, tenant un carreau de velours cramoiſi, & la couronne qu'on devoit mettre ſur la tête de la Princeſſe. On portoit devant le Tzar le ſceptre, la pomme & l'épée. L'Egliſe étoit tendue de velours cramoiſi, enrichi de broderie en or & en argent. Après la cérémonie, les deux époux retournèrent au Palais au bruit des canons & des cloches : les cris d'allégreſſe publique auroient été plus flatteurs.

SECTION VIII.

Sigiſmond, qui ſe croyoit en droit de tout attendre de la reconnoiſſance du Tzar, lui envoya un Ambaſſadeur pour lui demander la ceſſion de Smolensk, & pour le prier de joindre ſes forces aux ſiennes contre les Tatars de Krimée, ennemis des deux nations. Démitri répondit à l'Ambaſſadeur, qu'il alloit faire les préparatifs que déſiroit Sigiſmond, pour attaquer les Tatars conjointement avec lui; mais que tant qu'il vivroit, il ne céderoit pas un pouce de terre à la Pologne, & qu'il laiſſeroit à ſes ſucceſſeurs l'Empire tel que ſes prédéceſſeurs le lui avoient laiſſé. Cette noble fermeté ne fut regardée par les Ruſſes que comme un déguiſement que les circonſtances rendoient néceſſaire. Informés de la demande que l'Ambaſſadeur Polonois avoit faite, les Officiers & les Streltſi jurèrent la perte du Tzar & le maſſacre des Polonois. Il ne leur manquoit qu'un Chef : Baſile Chouiski ſe préſenta. La Sentence de mort qui avoit été prononcée contre lui, ne pouvoit être effacée de ſa mémoire par le pardon & toutes les faveurs que le Tzar lui avoit accordés. Il commença à parler du Tzar avec le plus grand mépris; & lorſqu'il eut indiſpoſé tous les eſprits, il oſa dire : » Obéirons-nous long-tems à un impoſteur qui fait » régner le ſchiſme & l'héréſie dans notre Empire, qui renverſe » les Loix de l'Etat, & foule aux pieds la Religion de nos pères? » Une pareille foibleſſe déshonoreroit à jamais les Ruſſes. Non, » ils ne gémiront pas ſous la domination d'un Maître eſclave des » Polonois, corrompu par leurs maximes, & qui ſe laiſſe tellement gouverner par eux, que la Ruſſie eſt déja à leur diſpoſition, & qu'ils la comptent pour une de leurs Provinces «. Il dit, & s'occupa de lever ſecrètement des troupes dans les environs de Moskou, & de proche en proche dans les Provinces voiſines. Il n'eſt guères poſſible de lever des troupes dans un Etat, ſans

que le Miniſtère n'en ſoit bientôt inſtruit ; c'eſt ce qui arriva. Une des créatures de Chouiski laiſſa échapper quelques paroles indiſcrètes ; elle fut arrêtée & interrogée, & le Tzar apprit que le Chef de la conſpiration avoit déja plus de douze mille complices. Le jeune homme indiſcret obtint ſon pardon, dans la crainte que ſa punition n'avertît les ſéditieux du parti qu'ils avoient à prendre. Les Polonois eurent ordre de ſe tenir ſur la défenſive, & Démitri renforça ſa garde de quelques compagnies de Streltſi.

SECTION IX.

Juſqu'ici la Cour de Ruſſie ne s'étoit occupée que de Fêtes & de plaiſirs. Le Tzar avoit indiqué un bal & un ſpectacle inconnu en Ruſſie pour le quinze de Mai. Cette fête militaire devoit repréſenter l'attaque & la défenſe d'une place. La forteresſe de bois qu'on avoit conſtruite, étoit flanquée de canons, & pouvoit ſervir à Démitri pour ſe défendre contre le peuple, tandis que les Streltſi & les Polonois qui lui étoient dévoués, feroient main-baſſe ſur les principaux conjurés qui devoient aſſiſter à ce ſpectacle. Chouiski le prévit, & donna des ordres ſecrets pour que, dans la nuit qui précéderoit la fête, les complices des environs de Moskou ſe rendiſſent ſans bruit dans la Ville ; ce qui fut exécuté. Ils s'arment à la hâte, arrivent pendant que la Cour dormoit, ſonnent le tocſin : le peuple accourt de toutes parts, & la révolte devient générale. Alors les conjurés s'emparent de tous les poſtes importans de Moskou. Chouiski paroît, le Crucifix dans une main, le poignard dans l'autre, & les conjurés ſe rangent autour de lui. Il les conduit au milieu de la Ville, donne l'alarme par-tout où il paſſe, publie que les Polonois ont juré la perte des Ruſſes, & qu'ils ſont prêts à les ſabrer. Les vieillards, les femmes, les enfans mêmes, tous cou-

rent aux armes : on force les maiſons habitées par les Polonois, & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître & de ſe défendre, on les immole à la vengeance publique. Les cris des mourans, le bruit des armes, l'émeute générale éveillent le Tzar : il envoie reconnoître la cauſe du tumulte par le Capitaine de ſes Gardes; & la réponſe du peuple lui annonce qu'il n'y a plus de sûreté ni pour le Prince, ni pour lui. Chouiski arrive au Palais, dont il fait enfoncer les portes, pénètre dans l'antichambre du Tzar à la tête d'une troupe de déterminés, & ſomme l'impoſteur de venir rendre compte de ſa conduite au peuple.

Baſmanof, à la tête de quelques gardes qui n'étoient pas ivres, s'avance avec courage, & frappe les premiers qui ſe préſentent, en exhortant les autres à contenir le peuple, & à ſe rappeller leur ſerment. Tatitſchef, l'un des Chefs de la conjuration, lui ripoſte par un coup de poignard : les gardes furent maſſacrés les uns après les autres. Démitri, qui entendoit de ſa chambre le tumulte qui augmentoit avec le carnage, cherche une iſſue, n'en trouve point; elles étoient toutes occupées : il ouvre une fenêtre, ſe précipite, tombe dans une cour, ſe caſſe une jambe, reçoit une bleſſure grave à la tête; le ſang lui ſort par le nez & les oreilles. Quelques gardes accourent à ſes cris, & le tranſportent dans le quartier des Streltſi : ils furent ſi touchés de l'état où ils le voyoient, qu'ils jurèrent de le défendre juſqu'au dernier ſoupir. Les conjurés arrivent, & demandent l'impoſteur : les Streltſi répondent que, loin de livrer un Prince, fils d'Ivan, ils ſont prêts à mourir pour ſa défenſe. En effet, ils réſiſtèrent juſqu'à ce que les conjurés ſe diſpoſaſſent à mettre le feu dans la fortereſſe. Alors ils livrèrent le Tzar, qui reçut de ſes ennemis tous les outrages que des forcenés peuvent ſe permettre. Ce malheureux Prince reprit dans ce moment ſa fermeté ordinaire. Il dit à ceux qui lui déchiroient ſa robe, qui le frappoient, & lui arrachoient la barbe : » Vous

» m'outragez, & vous ſavez que je ſuis le véritable fils d'Ivan » Vaſiliévitz & votre légitime Souverain, couronné en préſence de » tous les Ruſſes; & ſi vous ne me croyez pas, allez trouver ma » mère, elle vous dira la vériré «. Ce diſcours ſuſpendit la ſédition, & les Officiers des Streltſi écartèrent la populace qui vomiſſoit contre le Tzar toutes ſortes d'injures. On nomme des Députés; Chouiski eſt à leur tête, & ils ſe rendent au Monaſtère de l'Aſcenſion. Chouiski prie la Princeſſe Douairière, au nom de la Nation, de dire ſi le Tzar régnant eſt véritablement ſon fils, & lui promet qu'on oubliera ce qu'elle a fait en faveur de l'impoſteur, ſi, en découvrant la vérité, elle facilite aux Ruſſes le moyen de ſe délivrer d'un Tyran qui les déshonore & qui ſouille le Trône du grand Ivan.

La Princeſſe répondit : » Le Tzar régnant n'eſt pas mon fils, » c'eſt un impoſteur; & je ne l'ai reconnu pour Démitri, que » dans la crainte de périr, puiſque vous l'aviez reconnu & pro» clamé comme étant le fils d'Ivan & le frère de Fédor. Vous» même, Chouiski, étiez à la tête de ſon parti, & menaciez » tous ceux qui le regardoient comme impoſteur. En appuyant » Griſcheka, vous ſerviez votre vengeance contre Godounof : en » le reconnoiſſant pour mon fils, je conſervois mes jours & je » vengeois le véritable Démitri : les mêmes motifs nous condui» ſoient tous deux au même but «. Cette réponſe fut l'arrêt de mort de l'impoſteur : les Streltſi l'abandonnèrent à la fureur du peuple. Tous ceux qui étoient préſens voulurent avoir part au meurtre; tous le frappèrent à-la-fois. On porta ſon cadavre au lieu où étoit celui de Baſmanof, on les attacha enſemble, on les traîna par toute la Ville; on les laiſſa expoſés pendant deux jours dans la place du Marché, où ils furent brûlés enſuite.

SECTION X.

Pendant que ces ſcènes horribles ſe paſſoient, les conjurés, diviſés en pluſieurs bandes, ſe livroient à tous les excès, ſans aſſouvir leur rage ; ils n'épargnoient pas même les Ruſſes qui portoient l'habit Polonois. Les plus avides de butin ſe rendirent au Palais, & pénétrèrent dans l'appartement où la Tzarine s'étoit retirée. Ils ne la cherchoient que pour la maſſacrer : ſa contenance fière & aſſurée les arrêta ; elle leur dit : » Ma réſolution eſt priſe, » barbares, frappez «! Aucun d'eux n'oſa porter le premier coup, tant elle leur parut digne du Trône. Leur fureur ſe tourna contre les Polonois. Ils alloient aſſiéger les maiſons où le Palatin de Sendomir & les autres Seigneurs Polonois s'étoient retranchés, lorſque les Boyari, ſentant de quelle conſéquence il étoit d'arrêter un pareil maſſacre, ſe réunirent, firent marcher en armes les Streltſi, diſpersèrent la populace, & établirent des gardes aux portes des maiſons où il y avoit encore des étrangers. On aſſure que plus de 1200 Polonois & de 400 Ruſſes périrent dans cet horrible tumulte.

Telle fut la fin tragique d'un impoſteur, reconnu tel par les Hiſtoriens Ruſſes & étrangers, & par l'aveu formel de la Tzarine Douairière qui l'avoit adopté pour ſon fils, & qui le déſavoua lorſqu'on exigea d'elle de dire la vérité. D'après l'unanimité des opinions ſur l'impoſture du Moine Griſcheka, il nous a paru étonnant que M. Leveſque ait mis en problême les preuves des faits conſignés par les Hiſtoriens, & qu'il ait employé huit pages à une diſcuſſion qui n'éclaircit rien & qui ne prouve rien. Quel eſt le Lecteur raiſonnable qui pourroit ſe perſuader qu'une mère tendre, que la Tzarine Maria, eût livré Otrépief à ſes bourreaux, s'il eût été le véritable Démitri ? Jamais la tendreſſe maternelle ne fut ſoupçonnée d'une atrocité pareille.

RÈGNE
DE VASILI IVANOVITZ CHOUISKI.

1606.

SECTION PREMIÈRE.

LES ſcènes étranges que l'Hiſtoire de Ruſſie préſente à chaque règne, ont préparé les Lecteurs à tous les évènemens; ils ne ſeront pas plus ſurpris de voir monter ſur le Trône un homme qu'ils ont vu ſur l'échafaud, que de l'en voir deſcendre, forcé de prendre le froc, de prononcer des vœux, & d'aller finir ſes jours à Varſovie, dans une priſon.

Pendant les quatre jours qui ſuivirent le maſſacre de l'impoſteur, Chouiski mit tout en uſage pour ſe concilier les eſprits & les décider en ſa faveur. Sa naiſſance, ſon âge, ſon expérience, & les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, lui donnoient droit aux plus éminentes dignités; mais il avoit un concurrent dans un Prince Galitzin, agréable à la Nation, & il lui falloit une faction puiſſante pour traverſer un choix qui l'auroit exclu du Trône. Il convoqua l'aſſemblée des Grands, leur témoigna la ſatisfaction qu'il éprouvoit de voir que tout le monde approuvoit ce qu'il venoit de faire pour rendre la liberté à la Nation; il fit l'éloge du Tzar Ivan Vaſiliévitz, paſſa au règne de l'uſurpateur Godounof, peignit ſon ambition & les malheurs dont elle avoit été cauſe; & il ajouta : » Nous ſommes délivrés de la tyrannie, » prenons bien garde d'y retomber. Nous n'aurons jamais une » occaſion ſi favorable de rétablir la tranquillité publique; elle

» dépend

VASILI JVANOVITZ
CHOUISKI,
regne en 1606 est detrône
en 1610.

» dépend du choix que nous allons faire. Un homme de baſſe » naiſſance eſt indigne de nous commander. Tant de perſonnes » illuſtres par elles-mêmes & par leurs aïeux, ne lui obéiront » qu'avec répugnance. Un jeune homme guidé par le feu des » paſſions, augmentera les troubles, au lieu de les appaiſer. » Nous devons choiſir un homme d'un âge mûr, d'une naiſ- » ſance illuſtre, qui connoiſſe les intérêts de l'Etat, qui ait donné » des preuves de valeur & de prudence, qui remette les Loix & » les Coutumes anciennes en vigueur, qui faſſe enfin oublier » aux Ruſſes les maux qu'ils ont endurés ſous les derniers Tzars «. Il dit : on le pria de ſe retirer, ainſi que le Prince Galitzin, pour laiſſer à l'aſſemblée la liberté de délibérer ſur le choix. Lorſqu'ils furent ſortis, le Prince Vorotinski prit la parole, & repréſenta que, dans une conjoncture ſi délicate, il falloit prendre garde d'élire un homme trop puiſſant & d'une famille trop nombreuſe, dans la crainte qu'elle ne devînt à charge à l'Etat ; qu'il falloit avant tout rédiger des conditions, & les preſcrire au nouveau Tzar ; lui faire jurer d'oublier toutes les querelles qu'il auroit pu avoir comme particulier ; de renoncer à tous ſes biens propres & à toutes prétentions à cet égard ; de ne point changer les Loix anciennes, de n'en faire jamais de nouvelles, & de n'établir aucun impôt ſans le conſentement des Boyari. Il fit l'éloge du Prince Galitzin, mais en obſervant que ſa famille étoit déja trop puiſſante, & que cette conſidération l'engageoit à prier l'aſſemblée d'y avoir égard.

Après que le partiſan déclaré de Chouiski eut parlé, un Boyar dévoué au Prince Galitzin, ſe leva, & dit : » Les deux Princes » ſur leſquels eſt tombé notre choix, ont autant de mérite l'un » que l'autre ; nous nous ſommes acquittés par-là de notre devoir : » laiſſons à préſent la déciſion au peuple, pour n'avoir rien à nous » reprocher «. L'aſſemblée approuva la propoſition. La faction de

Chouiski avoit gagné le peuple qui avoit d'abord déſiré le Prince Galitzin pour Souverain : elle répandit le bruit que Chouiski venoit d'être élu ; & lorſqu'on ouvrit les portes de l'aſſemblée, un de ſes partiſans, confondu avec le peuple, cria : *Vive le Tzar Baſile Chouiski !* Ce cris fut répété par la populace : les Boyari rentrèrent, & proclamèrent Chouiski.

SECTION II.

Le nouveau Tzar ſigna les conditions que Vorotinski avoit propoſées, ſe rendit à la Cathédrale, & prononça un ſerment conçu en ces termes : » Je jure à tout le peuple de Ruſſie que » je ne condamnerai perſonne au ſupplice, qu'après qu'il aura » été jugé par le Conſeil des Boyari ; que le père ne ſera point » reſponſable des fautes de ſon fils ; que je ne tirerai aucune » vengeance des outrages que j'ai reçus ſous le règne de Go- » dounof, &c «. Pour confirmer ſon ſerment, il baiſa la croix. Le Patriarche lui plaça la couronne ſur la tête, les Boyari lui rendirent hommage & le conduiſirent au Palais des Tzars. La fête de ſa proclamation & de ſon couronnement dura pendant pluſieurs jours.

SECTION III.

Les Polonois qui avoient échappé à la fureur des Ruſſes, furent conduits dans l'Hôtel deſtiné pour les Ambaſſadeurs, & Chouiski leur fit donner une forte garde. La Tzarine & le Palatin de Sendomir furent envoyés à Jaroſlaf, & ceux qui leur étoient attachés furent diſperſés en différentes Villes. Chouiski avoit tout à craindre de la vengeance des Polonois ; il chercha les moyens de ſe réconcilier avec eux. Il leur envoya le Prince Volkonski, en qualité d'Ambaſſadeur, pour rendre compte au Roi & à la République de ce qui venoit de ſe

paſſer à Moskou. L'Ambaſſadeur mal accueilli, fut renvoyé ſans réponſe.

SECTION IV.

Chouiski oublia bientôt de qui il tenoit la Couronne, & à quelles conditions on l'avoit revêtu de l'autorité ſouveraine : il s'étoit permis, au moment même de ſa proclamation, de réduire à l'état de Moine le Patriarche que Démitri avoit nommé, & d'élever à ſa place le Métropolite de Kazan ; il oſa davantage : il devint parjure. Il avoit promis à la face des autels de ne jamais ſe venger des outrages qu'il avoit reçus étant ſimple particulier, & il envoya en exil les partiſans de la famille Galitzin, & les Boyari qu'il ne croyoit pas entièrement dévoués à ſes intérêts. Cette imprudence eut des ſuites fâcheuſes. Les exilés, dépouillés de leurs biens, allumèrent le feu de la révolte en différentes Provinces à-la-fois. L'Ukraine ſe révolta la première. On répandit le bruit que le Tzar Démitri étoit échappé à la fureur des habitans de Moskou, & qu'à ſa place on avoit immolé un Officier Allemand. Cette fauſſe nouvelle fut accompagnée de propos injurieux contre Chouiski. La ville de Poutimle ſe ſouleva : Rézan, Toula, Cachire, Aſtrakan, ſuivirent ſon exemple. Informé de ce qui ſe paſſoit dans ces différentes villes, Chouiski crut pouvoir arrêter le mal dans ſon origine, en faiſant exhumer & tranſporter à Moskou le corps du véritable Démitri. Il eut ſoin de faire publier que les reliques de ce Prince martyr avoient fait pluſieurs miracles pendant ſa tranſlation, & à ſon arrivée à Moskou : il ordonna au Patriarche d'établir trois fêtes en ſon honneur, la première le jour de ſa naiſſance, la ſeconde le jour de ſa mort, la troiſième pour celui de ſa tranſlation ; & pour rendre la choſe plus authentique, le Clergé commença par célébrer ſans délai la fête de la tranſlation. Chouiski eſpéroit que celui qui ſeroit aſſez hardi pour oſer ſe dire Démitri, re-

cevroit de la main du peuple même, le châtiment dû à un impoſteur ennemi de la tranquillité publique. Ce n'étoit pas un nouveau Démitri que deſiroient les Villes rebelles : c'étoit pour voir un nouveau Tzar remplacer celui qu'elles venoient de proclamer, que l'on diſoit par-tout que Démitri n'étoit pas mort, & que l'on s'armoit pour ce Prince imaginaire. Des Streltſi, des Koſaques, des eſclaves fugitifs s'arment & choiſiſſent pour leur Chef un eſclave déterminé, qui s'appelloit Bolotnikof. Des marchands & une multitude de payſans ſe joignent à eux ; ils forment le projet de s'affranchir de leurs tyrans en exterminant la Nobleſſe. Tous les crimes de l'anarchie furent commis par ces brigands, qui effrayèrent juſqu'à leurs ſemblables. Après avoir ſaccagé la ville de Kolomna, ils battirent les troupes envoyées à ſon ſecours ; Moskou alloit être détruite, ſi la Nobleſſe de Smolensk, à la tête d'un renfort puiſſant, n'eût diſſipé cette confédération de tygres.

SECTION V.

On a vu comment les Koſaques du Don avoient contribué à placer Démitri-ſur le Trône. Les Koſaques du Térek s'allient avec eux pour ſeconder le mécontentement des Ruſſes contre Chouiski, & la révolte de Bolotnikof. Ils avoient parmi eux un jeune Ruſſe, nommé Elias Vaſſilief, qui s'étoit enfui de chez ſon Maître ; ils publièrent qu'il étoit le fils de Fédor Ivanovitz, & qu'en 1592, Godounof, qui vouloit s'emparer du Trône, avoit fait enlever ce jeune Prince, & lui avoit ſubſtitué une fille, qui fut baptiſée ſous le nom de Théodoſia ; que Démitri, bien inſtruit du fait, avoit donné des ordres pour qu'on lui amenât ce Prince caché à Tzaritſa ; mais que ceux qui le conduiſoient à Moskou, ayant appris en route la mort de Démitri, l'avoient mis en liberté, & qu'il s'étoit enfui ſur les bords du

Térek. Ce Roman abſurde fut adopté par un peuple barbare, que le deſir de la nouveauté & l'eſpérance du butin armoient & déſarmoient en un même jour. Les Koſaques pénètrent dans l'intérieur de la Ruſſie, & leur nombre s'augmente chaque jour. L'eſpérance de profiter des troubles, engage des hommes mêmes conſidérés dans la Nation à ſe joindre aux rebelles; ils les encouragent à faire périr les Nobles dans des tourmens affreux. Les Princes Chakoſkoï & Téliatefski reconnurent le prétendu fils de Fédor pour l'héritier légitime du Trône des Tzars. Les Koſaques arrivent devant Toula, & les habitans ſe ſoumettent. Chouiski effrayé envoie des troupes contre l'impoſteur: elles ſont battues par le Prince Téliatefski, qui ſe rend maître de l'artillerie, du bagage, & enſuite de la ville de Kalouga.

SECTION VI.

Ce revers détermina Chouiski à marcher en perſonne contre un ennemi ſi redoutable. Téliatefski fut à ſa rencontre & attaqua le premier. Après un combat opiniâtre ſes troupes furent défaites, & lui-même mourut de ſes bleſſures. Cette victoire permit au Tzar d'avancer juſqu'à Toula & de l'inveſtir. L'impoſſibilité de la réduire par la force des armes, engagea Chouiski à ſuivre le conſeil de Soumin, fils d'un Boyar de Mourom. On conſtruiſit des digues à l'endroit où la rivière ſortoit de la ville, & ſes débordemens rapides forcèrent les habitans à demander grace, ſous la promeſſe de livrer au Tzar le prétendu fils de Fédor & tous les Chefs des révoltés. Chouiski s'empreſſa d'accorder un pardon d'où dépendoit ſa ſûreté ſur le Trône. Il devoit le penſer: mais un impoſteur va ſuccéder à celui de Toula qui n'eſt plus.

SECTION VII.

1608.

Nagui & Roukin paroiſſent à Staradoub, & le premier ſe donne pour Démitri ſauvé par la protection du Ciel. On ſonne les cloches, Nagui eſt reconnu, on lui prête ſerment de fidélité. Quel ſerment ! pluſieurs villes en font de même, & leurs habitans s'arment pour ſa défenſe. De Staradoub, les rebelles s'emparent de Briansk, & ſe portent de-là à Kozelska, défendue par le Prince Maſalski ; ils le battent & prennent la ville. Chouiski crut devoir en cette occaſion envoyer toutes ſes forces pour exterminer une révolte dont le paſſé lui annonçoit les ſuites funeſtes. Ce parti produiſit l'effet deſiré : le faux Démitri, ne jugeant pas à propos d'attendre l'arrivée des troupes du Tzar, abandonna ſes défenſeurs, ſe ſauva à Novogorod-Séverski, & implora le ſecours des Polonois, regardés par les Ruſſes comme les auteurs de cette révolte. La fuite du rebelle engagea le Tzar à rappeller ſes troupes, & à les renvoyer dans leurs quartiers.

SECTION VIII.

Rouginski, Hetman Polonois, ſe rendit à Novogorod-Séverski avec des troupes, & offrit ſes ſervices à l'impoſteur. » Profitez, » lui dit-il, de la retraite des Ruſſes pour reprendre les villes » qui ſont rentrées ſous l'obéiſſance de votre ennemi ; je vous » ſeconderai, & de nouveaux renforts viendront bientôt à notre » ſecours «. Ce diſcours ranima l'eſpérance du faux Démitri, qui ne douta plus du ſuccès lorſqu'il vit arriver à-la-fois des troupes de Lithuanie, les Koſaques du Don, & une multitude de brigands réſolus de haſarder le tout pour le tout. On ſe met en marche pour ſurprendre la ville de Briansk. Le Tzar étoit informé de ce qui ſe tramoit ; il avoit rappellé ſes troupes de leurs quartiers,

& les avoit fait marcher à grandes journées, ſous le commandement du Prince Kourakin, vers Briansk. C'étoit aux environs de Noël, & alors le froid devoit être exceſſif. Cependant, la rivière Deſna, qui ſéparoit les troupes Ruſſes de l'armée rebelle, n'avoit encore ſur ſa ſurface que des glaçons flottans. Le brave Kourakin ſe jette au milieu des glaces, & ſa hardieſſe en impoſe également & aux Ruſſes & à leurs ennemis. Il ne périt pas un ſoldat dans ce trajet dangereux. La garniſon de Briansk ſe joignit aux braves qui s'étoient expoſés à périr pour la défendre. Kourakin attaque les rebelles, les met en déroute & fait un grand nombre de priſonniers. Le froid augmenta tout-à-coup la nuit ſuivante, & la rivière fut entièrement priſe. Kourakin, qui croyoit les fuyards diſperſés, profita de la circonſtance pour paſſer la Deſna, après avoir laiſſé un renfort & des vivres à la garniſon. Mais à meſure qu'il ſe replie, les rebelles le pourſuivent juſqu'à Karatchof, & de-là ils dirigèrent leur marche vers la ville d'Orel qui ſe rendit, & ils y établirent leur quartier d'hiver.

SECTION IX.

1609.

La rigueur de cette ſaiſon ſuſpendit les hoſtilités, qui recommencèrent au printems : le début de la campagne fut favorable à l'Impoſteur; il remporta une victoire complette ſur les Ruſſes. Enhardi par ce ſuccès, l'Impoſteur attaqua, ſe rendit maître de pluſieurs villes, & forma le projet de ſe rendre à Moskou, dans l'eſpérance que les habitans lui en ouvriroient les portes ſi-tôt qu'il paroîtroit. L'armée Ruſſe ne tarda pas à être inſtruite de cette réſolution : les Chefs effrayés partirent à la hâte pour Moſcou; l'armée ſans Chefs ſe diſperſa, & permit aux rebelles de s'approcher de la ville de Kalouga, & d'aller camper enſuite à dix verſtes de Moskou. L'effroi devint général, & le mécon-

tentement de pluſieurs Princes & Boyari éclata dans cette occaſion ; ils refuſèrent de marcher à l'ennemi. Chouiski eut recours aux ſupplices, & ne fit qu'aigrir le mal. Il donna le commandement de l'armée à deux hommes de confiance, à Mikaïl Chouiski, ſon parent, & à Ivan Nikititz Romanof. Les deux armées, qui ſe diſputoient la victoire avec un courage égal, éprouvèrent tour-à-tour les viciſſitudes de la fortune.

SECTION X.

Les pertes que faiſoit l'armée rebelle étoient promptement réparées par les détachemens qui lui arrivoient de Pologne & de pluſieurs contrées de la Ruſſie : ces reſſources renaiſſantes engagèrent le Patriarche & les Boyari à conſeiller au Tzar de rendre la liberté au Palatin de Sendomir, à ſa fille, & à tous les Polonois retenus priſonniers depuis la mort de l'impoſteur Griſchcka : c'eſt le plus sûr moyen, dirent-ils, d'engager Sigiſmond à rappeller ſes troupes & à conclure la paix avec la Ruſſie. Le Tzar ſuivit ce conſeil. Les priſonniers recouvrèrent la liberté : un détachement commandé par le Prince Dolgorouki les conduiſit juſque ſur les frontières de la Pologne. L'impoſteur Nagui, inſtruit à tems du départ des priſonniers, ſentit de quelle importance il ſeroit pour lui d'avoir à ſa diſpoſition le Palatin & ſa fille : il envoya deux mille Koſaques pour leur couper paſſage & les enlever. L'eſcorte Ruſſe abandonna le dépôt qui lui étoit confié : on permit aux Ambaſſadeurs de retourner en Pologne ; ils étoient inutiles à Nagui : Menichek & la Princeſſe Marina furent amenés dans ſon camp. Cette entrevue devoit être froide, & cauſer de l'étonnement aux ſpectateurs : c'eſt ce qui arriva. L'indifférence des deux prétendus époux fit murmurer les troupes ; peu s'en fallut que ce témoin muet ne déposât contre l'impoſteur, & n'occaſionnât ſa perte. L'ambition, la ruſe & la vengeance le ſervirent

ſervirent dans ce moment critique : on répandit dans l'armée que Marina, perſuadée de la mort de ſon époux, n'avoit oſé ſe livrer à la joie qu'après s'être bien aſſurée que c'étoit Démitri lui-même qui l'avoit fait enlever & conduire dans ſon camp : les troupes le crurent, par la raiſon que plus l'impoſture eſt groſſière, mieux elle réuſſit auprès de la multitude. Pendant que Nagui faiſoit répandre ce bruit dans ſon armée, les confidens du Palatin & de ſa fille les exhortoient à reconnoître le faux Démitri, Ménichek pour ſon gendre ; Matina, pour ſon époux. Les uns diſoient qu'après avoir porté la Couronne de Ruſſie, la Princeſſe devoit mettre tout en œuvre pour la recouvrer : que Démitri étoit ſur le point d'être proclamé Tzar par un conſentement général. D'autres ajoutoient, qu'en ſuppoſant même ſa naiſſance vile & abjecte, une Couronne la rendroit illuſtre. L'orgueil du rang fit oublier au Palatin qu'une ſucceſſion de vertus eſt bien au-deſſus des titres & de la plus haute généalogie. L'ambition de régner exigea de ſa fille les ſacrifices les plus chers à ſon ſexe, celui de la décence, celui de la pudeur, & celui de la honte de devenir complice d'un crime. Elle va trouver Nagui dans ſa tente, ſe précipite dans ſes bras, & le reconnoît pour ſon époux en préſence de l'armée. C'eſt ainſi que la fille d'un Palatin illuſtre, douairière d'un Moine impoſteur, devint la concubine d'un ſcélérat, fils d'un Maître d'école. Cette impoſture en impoſa à toute l'armée, & l'affermit dans le deſſein de teſter toujours fidèle à celui dont elle ſoutenoit les droits. Le bruit de cet évènement ſe répandit au loin : pluſieurs villes qui, juſque-là, étoient demeurées fidèles au Tzar, prêtèrent ſerment de fidélité à Nagui, & ſe rangèrent ſous les drapeaux de la rebellion. De leur côté, les Polonois augmentent ſes forces, & lui donnent un Général qui ſavoit également conſeiller, combattre & conduire à la victoire. Sapiéha arrive au camp de Nagui

attaque, bat, met en fuite l'armée du Tzar. Cette victoire fut ſuivie de la priſe de pluſieurs villes qui reconnurent Nagui pour leur Souverain ; & bientôt les villes de Kazan, de Novogorod, de Smolensk, de Réſan, de Kolomna, & celles de Sibérie, furent les ſeules qui reſtèrent attachées à Baſile Chouiski.

SECTION XI.

Voyant que la fortune lui étoit contraire en tout & partout, & ſentant le péril qui le menaçoit, le Tzar députa Mikaïl Chouiski à Novogorod pour y lever des troupes, les envoyer à Moskou, & ſe rendre enſuite en Suède pour demander des ſecours à Charles IX, oncle de Sigiſmond, ſur lequel il avoit uſurpé le Trône. Ce Monarque ſentit qu'il étoit de ſon plus grand intérêt d'empêcher que ſon neveu ne plaçât la Couronne de Ruſſie ſur la tête d'un impoſteur, regardé comme un *prête-nom*, ou ne s'en emparât lui-même pour réduire plus facilement le Royaume de Suède ſous ſon obéiſſance. Il ſaiſit cette occaſion de ſecourir le Tzar contre les Polonois, dans l'eſpérance de ſe procurer un allié puiſſant dont il diſpoſeroit au beſoin, ou du moins de tirer un parti avantageux des ſecours qu'on lui demandoit. Il accorda au Tzar 5000 hommes de troupes, moyennant un ſubſide convenu, & promit à Mikaïl Chouiski d'en envoyer un plus grand nombre, lorſque les recrues qu'il faiſoit faire ſeroient arrivées. Il fut ſtipulé que la Ruſſie abandonneroit à la Suède la ville de Koréli, aujourd'hui Kexholm, dans le Gouvernement de Vibourg, & que Charles renonceroit à ſes prétentions ſur la Livonie & l'Eſtonie ; que chaque Puiſſance contractante agiroit hoſtilement & de concert contre Sigiſmond, ſans qu'une d'elles pût faire la paix avec lui qu'avec la participation de l'autre.

SECTION XII.

Pendant cette négociation, le Tzar, en attendant du ſecours, s'étoit renfermé dans Moskou, réſolu de s'y défendre juſqu'à l'extrémité. Il demanda aux Officiers & aux ſoldats s'ils avoient la ferme réſolution de le ſeconder, & dit qu'il permettoit à ceux que le danger effrayoit de ſortir de la ville. Tous firent ſerment ſur la Croix de le défendre juſqu'à la dernière goutte de leur ſang : mais peu de jours après, un grand nombre de ces ſujets dévoués en apparence, paſſa du côté de l'ennemi ; & dans la crainte d'être abandonné de tous, le Tzar fit fermer toutes les iſſues de Moskou. Pleskof ſe ſouleva, & Novogorod étoit diſpoſée à reconnoître l'impoſteur. Ce fut dans ce moment d'inſurrection que les troupes Suédoiſes, commandées par Pontus de la Gardie, d'origine Françoiſe, s'approchèrent de Novogorod, y rétablirent le calme, & chaſsèrent un corps de Polonois qui ne ſe crut pas aſſez fort pour leur réſiſter. La Gardie marche vers Pleskof, & gagne deux batailles ſur les habitans de cette ville : il bat les Polonois près de Tver, joint l'armée Ruſſe, & marche avec elle vers Moskou. Pluſieurs villes demandèrent à rentrer ſous la domination de Chouiski, & implorèrent une clémence bien intéreſſée à pardonner.

SECTION XIII.

Des combats renaiſſans, des ſuccès & des revers alternatifs ; des villes rebelles qui ſe révoltent encore après avoir été ſoumiſes par les Suédois & par les Généraux du Tzar ; des citoyens qui promettent de faire les derniers efforts pour défendre Moskou, & qui entretiennent des intelligences avec les ennemis de leur patrie ; qui ſe déchirent mutuellement, les uns en faveur d'un impoſteur reconnu, les autres pour l'empêcher de monter ſur le

Trône ; la fortune qui ſe laſſe de ſeconder les entrepriſes d'un avanturier ; trois autres brigands qui ſe diſent fils d'Ivan & de Fédor, & qui ſont maſſacrés ; des Suédois & des Polonois qui ſervent leur haine particulière en paroiſſant combattre pour une cauſe étrangère ; des Généraux qui ne ſont pas d'accord entr'eux, & qui croiſent les opérations les plus importantes ; des ſecours qui tardent toujours trop pour ceux qui ſont dans le malheur ; la famine qui règne dans Moskou bloquée & aſſiégée à-la-fois, & qui multiplie le nombre des mécontens : voilà les évènemens qui eurent lieu juſqu'à l'époque où Mikaïl Chouiski entra dans Moskou avec Pontus de la Gardie, où ils furent reçus l'un & l'autre comme les libérateurs de la Ruſſie.

SECTION XIV.

L'arrivée de deux hommes ſi redoutables fit trembler les Ruſſes qui avoient pris le parti de l'impoſteur, & particulièrement ceux qui ſe trouvoient dans le camp de Touchino. L'Hetman Jelkofski, plus dévoué à Sigiſmond qu'à l'impoſteur dont il ſoutenoit la cauſe, profita de la circonſtance pour mettre la diſſention dans le camp. Il tint conſeil avec les principaux Boyati, & leur repréſenta » qu'il » falloit renoncer à prendre Moskou, qui avoit reçu de ſi puiſſans » ſecours ; que chaque jour les affaires de Nagui ſe délabroient » davantage, & qu'il y avoit de la folie à expoſer leur honneur, » leur vie & celle de tant de braves ſoldats, pour un homme » dont les droits au Trône étoient incertains, & que tout le » monde regardoit comme un impoſteur. Il leur propoſa enſuite » de s'emparer de ſa perſonne, & de le conduire à Sigiſmond, » qui venoit aſſiéget Smolensk, & qui décideroit de ſon ſort » comme il le jugeroit à propos. Il ajouta, que loin de ſe trouver » enveloppés dans ſa ruine, Sigiſmond reconnoîtroit en Roi un » ſervice ſignalé qui pouvoit placer ſur le Trône de Ruſſie ſon

» fils Ulasdiſlas «. Ce diſcours inſidieux détacha tous les Ruſſes du parti de Nagui : les Boyari chargèrent le Hetman de l'arrêter, de le conduire à Sigiſmond, & de lui demander ſon fils pour Souverain. Ce projet devoit s'exécuter la nuit ſuivante ; mais il tranſpira. L'impoſteur trouva le moyen d'échapper à la vigilance des gardes, ſe ſauva à Kalouga, & laiſſa la Princeſſe Marina dans le camp. Pléſchéof en eut pitié, & craignant qu'elle ne fût expoſée à des outrages, il la conduiſit ſecrettement auprès du lâche qui l'avoit abandonnée.

SECTION XV.

Les Ruſſes qui étoient dévoués à Nagui, & qui n'avoient pas été appellés au Conſeil, reprochèrent avec aigreur aux Polonois une défection qui les privoit de leur Chef & de leur Souverain légitime : les coups ſuivirent les injures ; les partiſans de Nagui furent ſabrés, & comme les Polonois étoient les plus forts, les foibles cherchèrent leur ſalut dans la fuite. Pendant ce déſordre, les aſſiégés firent une vigoureuſe ſortie ; les Polonois furent battus ; & ce fut dans cette circonſtance que le Métropolite Philaret, qui avoit été fait priſonnier, recouvra ſa liberté.

SECTION XVI.

L'envie, ce fléau des Cours qui produit ſi ſouvent le malheur des Etats, rendit ſuſpect au Tzar ſon ami le plus dévoué, ſon neveu, ſon Général Michel Chouiski Skopin, qui avoit fait rentrer dans le devoir tant de villes rebelles, qui avoit refuſé de monter ſur un Trône qui lui étoit offert, qui venoit de délivrer Moskou aſſiégée depuis ſi long-tems, & de remporter une victoire complette ſur les ennemis confédérés. On n'aime pas à voir ceux à qui l'on doit tant. On s'apperçut qu'il y avoit plus d'affectation que de ſincérité dans l'accueil que le Tzar faiſoit à Chouiski,

& dans les marques d'amitié qu'il lui donnoit. Les acclamations du peuple à chaque fois que Michel paroiſſoit en public, cet amour que la Nation lui témoignoit comme à ſon libérateur, fournirent à ſes ennemis les moyens de redoubler d'intrigues pour le perdre. Ils furent trouver Catherine, belle ſœur du Tzar, jalouſe des talens, de la réputation de Skopin, & de l'affection que lui témoignoit le peuple : ils lui dirent, » qu'un des plus » dangereux ennemis du Tzar, Prokoféi Liapounof, Gouverneur » de Rézan, & Chef d'un parti nombreux, avoit écrit à Skopin » pour l'engager à s'emparer du Trône, en l'aſſurant que les » Kniaz, les Boyari & tous les Ruſſes ſe feroient un devoir de » prendre les armes pour lui, parce que perſonne n'étoit plus » capable de régner que lui-même. Il finiſſoit ſa lettre par » donner le titre de Tzar à Skopin, & par des injures pour le » Souverain «.

Cette lettre n'étoit pas ſuppoſée : Skopin l'avoit reçue avec indignation, comme une conſpiration contre ſon Maître, & comme un outrage fait à ſa fidélité connue envers lui. Il lui en avoit donné une preuve de plus, en lui envoyant les Députés mêmes qui lui avoient apporté cette lettre. Mais Skopin étoit auſſi cher à la nation que le Tzar lui étoit devenu odieux, & ce prétendu crime ne ſe pardonne pas. Catherine ſe rend avec ſon époux auprès du Tzar, redouble ſes ſoupçons & ſes craintes en lui rappellant le ſouvenir de la lettre de Liapounof, & finit par dire » qu'il avoit tout à craindre d'un homme auquel on » oſoit écrire des choſes ſemblables «.

SECTION XVII.

Pontus de la Gardie aimoit, eſtimoit Skopin : il apprit avec douleur les complots formés pour le perdre, & chercha le moyen de le dérober au danger qui le menaçoit. Sigiſmond aſſiégeoit

Smolensk; un de ſes Généraux s'étoit avancé devant Mojaïsk. La Gardie propoſa au Tzar d'envoyer Skopin au ſecours de celle-ci, tandis que lui ſe rendroit à Smolensk pour ſeconder les efforts des aſſiégés. Le Tzar accepta l'une & l'autre propoſition, & fit expédier des ordres en conſéquence. La Gardie alla trouver Skopin, lui rendit compte de tout, & l'exhorta à ne pas reſter plus long-tems expoſé aux coups de ſes ennemis. Tous les préparatifs étoient faits, les troupes commençoient à défiler, & le départ des Généraux étoit fixé au lendemain : Catherine y mit un obſtacle ; Skopin mourut pendant la nuit. On ne douta pas que le poiſon n'eût terminé ſa carrière, & le Tzar fut ſoupçonné d'avoir conſenti à ce crime odieux : ce ſoupçon donna lieu aux Ruſſes de dire ouvertement : *Le Tzar a coupé ſa main droite avec ſa main gauche.* Tous ceux d'entre les Ruſſes qui aimoient encore leur patrie, verſèrent des larmes ſur le corps de Skopin. » Infortunés Ruſſes, diſoient-ils, qui nous défendra à préſent ? La conduite de Mikaïl méritoit les plus grands éloges, ſes actions demandoient les plus grandes récompenſes, & elles l'ont conduit à la mort «. La Chronique ajoute » que le peuple pouſſa des » ſoupirs & des gémiſſemens, tels qu'on lui en avoit entendu » pouſſer aux funérailles de Fédor I Ivanovitz «. A la nouvelle de la mort du brave, du fidèle Skopin, le Gouverneur de Rézan écrivit aux Chefs des principales villes de Ruſſie, qu'il vouloit venger l'attentat commis ſur le neveu du Tzar, & les engagea tous à s'armer contre lui.

SECTION XVIII.

Démitri, frère du Tzar, & l'époux de Catherine, fut chargé de commander les troupes deſtinées à la défenſe de Mojaïsk; & ce Prince, qui n'étoit pas eſtimé des troupes, leur devint odieux dès qu'il fut nommé Général. La Gardie eut ordre de ſe concerter

avec lui ſur les opérations de la campagne. Ce concert de volontés étoit difficile : la Gardie regrettoit le généreux Skopin : comment vivre en bonne intelligence avec un Prince regardé comme empoiſonneur ? Cependant il falloit obéir aux ordres : les Ruſſes & les Suédois marchent vers les lieux de leur deſtination. Mais dans la route les Suédois demandèrent la gratification que le Tzar leur avoit promiſe. La Gardie leur dit qu'il n'avoit rien reçu, & qu'il n'y avoit point d'argent deſtiné à cet emploi. Sa réponſe indiſpoſa également les Officiers & les ſoldats qu'il commandoit. L'Hetman Jelkofski profita du mécontement des Suédois pour attaquer l'armée Ruſſe. Leur aîle gauche, commandée par Démitri, fut aiſément enfoncée. La droite, compoſée de troupes auxiliaires, ſous les ordres de la Gardie, tint ferme pendant quelque tems ; mais ſe voyant abandonnée des Ruſſes, elle ceſſa de combattre pour eux, & ſe joignit à l'armée du vainqueur. Les Polonois s'emparèrent de Majaïsk, & la Gardie repaſſa en Suède, après s'être indemniſé, dit-on, de la paie, de la gratification & des ſubſides ſpécifiés dans le Traité conclu avec Charles IX.

SECTION XIX.

Le Prince Démitri, après ſa défaite, s'étoit rendu promptement à Moskou pour avertir ſon frère de la perte de la bataille, qu'il attribua à la défection des Suédois. Le Tzar ordonna à toutes les troupes qui ſe trouvoient dans la Capitale, de marcher en diligence ſous les ordres de Démitri ; mais elles ſe mutinèrent, & ne voulurent pas partir. Sur leur refus, le Tzar s'adreſſe aux Villes, demande des troupes & n'obtient rien : Liapounof les avoit excitées à la déſobéiſſance. C'eſt dans cet état de criſe que pour ſuſciter un ennemi de plus à la Ruſſie, les Polonois donnèrent du ſecours à l'Impoſteur, & le ramenèrent devant Moskou. Le Général Sapiéha qui le dirigeoit, s'empara de pluſieurs villes,

&

& fit un grand carnage. Le corps de Tatars que le Kan de Krimée avoit envoyé au ſecours du Tzar, débuta bien & finit mal; après avoir obtenu quelques ſuccès ſur l'armée de Sapiéha, il retourna en Krimée, en ravageant les villes qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage.

SECTION XX.

1610.

Liapounof, Gouverneur de Rézan, forma le projet de renverſer Chouiski du Trône, & l'exécution de ce projet n'étoit plus difficile; la Nation deſiroit depuis long-tems un autre Souverain. Pour hâter la révolution, il ſe ſervit d'un frère qu'il avoit à Moskou. Celui-ci fit jouer à-la-fois tous les reſſorts de l'intrigue. Les Grands devinrent ſes complices; & les habitans de Moskou, affoiblis par des pertes continuelles, ruinés par des ſubſides, las de la guerre & expoſés aux malheurs d'un ſecond ſiége, envoyèrent, de concert avec les Boyari, des Députés au camp de l'Impoſteur, pour propoſer aux Officiers Ruſſes qui ſoutenoient ſon parti, d'abandonner les deux Tzars, & d'en élire un nouveau qui auroit pour lui le conſentement de la Nation & l'unanimité des ſuffrages. Sapiéha engagea les Ruſſes à accepter cette propoſition, ce qu'ils firent. Ils dirent aux Députés, » qu'au moment où ils appren-» droient le détrônement de Vaſili, ils abandonneroient celui qui » ſe diſoit Démitri, fils d'Ivan «.

Zakar Liapounof inſtruiſoit ſon frère de toutes les intrigues qu'il formoit à Moskou, & de leurs ſuccès. Le Gouverneur de Rézan penſa qu'il falloit profiter de la diſpoſition des eſprits à la révolte. Il ſe rendit en diligence à Moskou avec un Prince Galitzin : leur arrivée décida du ſort du Tzar. Les conjurés réunis courent au Palais, enlèvent Vaſili & ſon épouſe, & les traînent ignominieuſement dans la maiſon que ce Prince avoit

occupée avant ſon avènement au Trône. Une choſe étonnante ; c'eſt que les chefs de cette conjuration étoient les parens, les alliés, les favoris du Tzar : la Chronique déſigne particulièrement Vorotinski, comme le plus empreſſé de tous les conjurés à dépouiller Chouiski des marques de la Souveraineté, & à le chaſſer du Palais. Des traits pareils ne ſemblent faits que pour l'hiſtoire des tigres, & malheureuſement l'exactitude veut que l'Hiſtorien les conſigne dans l'hiſtoire des hommes.

SECTION XXI.

Les Boyari déclarèrent le Trône vacant, & firent avertir les Officiers & les ſoldats du camp de Touchino d'abandonner Nagui, & de ſe rendre à Moskou pour élire un autre Souverain. Les rebelles, affectant une fidélité qu'ils n'avoient pas, répondirent : » Qu'ils étoient bien éloignés de ſuivre l'exemple perfide des habitans de Moskou ; que s'ils avoient oſé détrôner leur Prince légitime, ils ne devoient pas eſpérer de trouver en eux des complices de cet attentat «. Des reproches ſi bien mérités n'effleurèrent pas même le cœur des Moskovites : loin de rentrer dans le devoir, les Boyari firent conduire Vaſili dans le Couvent de Tchoudof, & le forcèrent à dépoſer la pourpre pour ſe vêtir d'un froc. Selon la coutume uſitée à l'égard de ceux qui embraſſoient la règle monaſtique, le Métropolite demanda à Vaſili s'il promettoit de renoncer au monde ? *Je ne promets rien*, répondit le Tzar.... Que voulez vous donc, reprit l'Archimandrite ? *Rien*, dit le Tzar, *& je réclame contre la violence.* Alors le Prince Toufiakin oſa parler pour ſon Maître, demanda l'habit monaſtique, & prononça pour lui des vœux contre leſquels il avoit proteſté. La même violence & les mêmes moyens furent employés envers l'épouſe de Chouiski. Voilà, direz-vous peut-être, une formule bien étrange pour forcer un Souverain à ſe lier malgré lui ! Elle

eſt barbare ſans doute : mais changez les noms des acteurs, & conſidérez de ſang-froid ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux : combien ne compterez-vous pas de Touafikin parmi ces pères & mères qui ſe ſervent des mêmes moyens & qui emploient la même formule pour immoler des victimes à leur ambition, & au droit barbare de primogéniture ?

SECTION XXII.

Les Princes Démitri & Ivan, frères du Tzar, furent enveloppés dans la même diſgrace. Lorſque Zolkiefski, aïeul maternel de Sobieski, eut battu les Moskovites & pris Moskou par la ruſe, il conduiſit cette famille infortunée à Sigiſmond qui aſſiégeoit Smolensk. Vaſili, ſe ſouvenant qu'il avoit porté la couronne, parut devant Sigiſmond avec une contenance ſi fière, que ce Roi en fut piqué, & lui ordonna de ſe proſterner. » Le malheur, lui » dit Vaſili, ne m'a point fait oublier que je ſuis Souverain, & » que je ne dois me proſterner devant perſonne. Ce n'eſt point » ta valeur qui m'a fait ton eſclave, c'eſt la perfidie de mes ſujets. » En me voyant tombé dans l'état où je ſuis, tu dois trembler, » toi qui n'es jamais monté auſſi haut que moi «. Sigiſmond, loin d'être pénétré d'admiration pour un Prince qui, au milieu de ſes malheurs, conſervoit tant de grandeur & de fierté, l'envoya avec toute ſa famille à Varſovie, où il ne vécut pas long-tems : ſa mort fut ſuivie de celle de ſes frères. Sigiſmond les fit enterrer ſur le bord d'une grande route : il eut la vanité d'ériger un trophée à ſa gloire ſur les cendres d'un Prince dont il n'avoit jamais triomphé : une colonne de marbre fut élevée au milieu des Tombeaux des Chouiski, avec cette inſcription : *Ici repoſe Vaſili Chouiski, Tzar de Ruſſie : ſon corps eſt au milieu de ſes Boyari.*

Les monumens de la victoire remportée par Zolkiefski, la priſe de Moskou, &c., ſe voyoient encore aux plafonds du

Château de Varſovie, lorſque Pierre I fut appellé en Pologne, pour défendre le Roi Auguſte, contre Charles XII. Il les fit enlever : mais l'Hiſtoire reſte.

Vaſili Chouiski avoit épouſé Marie, fille d'un Prince Bouinoſſof, & n'en eut point d'enfans.

INTERRÈGNE.

1610-1613.

APRÈS la mort de Chouïski, le retour des Ruſſes ſur eux-mêmes, l'amour de la patrie & la réunion des volontés, étoient les ſeuls moyens capables d'appaiſer les factions qui déſoloient cet Empire; mais ce retour, ce concert, cet amour de la patrie n'étoient pas faits pour eux : le paſſé le prouve & le préſent va le confirmer.

Depuis l'an 862 juſqu'à la mort de Fédor Ivanovitz, arrivée en 1598, le Lecteur a vu que la Dynaſtie de Rourik a fourni 52 Princes dans le cours de 736 ans (1). Les évènemens qui ont eu lieu ſous ces règnes & ſous les trois qui ſuivent, ont entr'eux des rapports trop marqués pour ne pas les attribuer aux mêmes cauſes : on peut les réduire à celles qui ſuivent. La confiance ſurpriſe de la part des Princes; la foi donnée, reçue & trahie des deux côtés; une politique farouche, dont les principes héréditaires ajoutoient aux calamités qu'ils perpétuoient; voilà pour les Princes : voici pour les Grands. Leur caractère inquiet les rendoit avides, ambitieux, féroces, & toujours conſpirateurs, ſans projets déterminés. Le peuple, victime des Grands, aigri par l'oppreſſion, ne reſpiroit que la vengeance; les révolutions

(1) M. Leveſque dit, » que cette Dynaſtie a occupé le Trône pendant 643 ans, & a » fourni 52 Souverains; ce qui ne fait, pour chaque règne, qu'une durée commune de » douze ans, quatre mois & onze jours «. Lorſqu'une donnée eſt fauſſe, le calcul fait d'après elle n'eſt pas juſte. L'erreur de M. Leveſque eſt de 93 ans, & la durée commune de chaque règne eſt de 14 ans, un mois, 25 jours, 13 heures, 32 minutes, &c.

ſeules pouvoient lui fournir les moyens de la ſatisfaire. De-là ſon goût pour le changement de Maître, dans l'eſpérance d'en trouver un bon. Son inconſtance naturelle étoit accompagnée de l'incertitude dans le choix : il ſe décidoit au haſard, & proclamoit ſes Princes avant que la fortune lui eût indiqué celui qu'il devoit reconnoître pour Souverain. Voilà les véritables cauſes de ces révolutions étranges dont l'Hiſtoire de Ruſſie fournit de ſi nombreux exemples. Si ces cauſes ont conſtamment produit leurs effets ſous les règnes des bons & des mauvais Princes, quelle influence ne devoient-elles pas avoir ſous les règnes des uſurpateurs, des impoſteurs, & pendant un interrègne toujours favorable à l'anarchie ?

Les évènemens qui eurent lieu pendant cette fatale époque, conduiſirent la Ruſſie à deux doigts de ſa perte. Ses annales ne font mention que de guerres civiles, de deſſeins perfides, de fauſſes démarches de la part des Ruſſes, trompés par les Polonois, par les Koſaques & par les Tatars qui ſe rendirent également odieux à la Nation. Zolkiefski s'introduit à Moskou par la ruſe, au mépris des conventions. Il s'empare du tréſor de l'Etat, en diſpoſe à volonté, abandonne la cauſe de l'impoſteur Nagui, qui ſe réfugie auprès d'Ouloumamet, Kan de Kazimof. Nagui découvre que ce Kan eſt dans l'intention de le livrer à ſes ennemis, il le prévient & le tue. Sa mort eſt vengée par Ourozof qui tranche la tête au meurtrier. Son épouſe, Marina, met au monde un fils à qui ſes partiſans prêtent ſerment de fidélité. La concubine de Nagui devient celle de l'Attaman des Koſaques du Don ; ils forment enſemble le complot de régner, en plaçant ſur le Trône l'enfant qui vient de naître. Le ſort en décida autrement. Ils furent arrêtés vers le Jaïk, par les troupes qui les pourſuivoient, & qui avoient ordre de les prendre morts ou vifs. L'Attaman fut chargé de chaînes, envoyé à Moskou avec

Marina & ſon fils, & empalé : le fils de Nagui fut pendu avec pluſieurs de ſes partiſans. On condamna Marina à une priſon perpétuelle, où elle devoit mourir peu de tems après.

Cette femme prouve ce que peut l'ambition ſur le cœur humain, lorſqu'elle s'en empare. Elle ne ſouffroit point qu'on lui donnât d'autre titre que celui de Tzarine, & le prit juſqu'à ſa mort. Un de ſes parens l'ayant exhortée à oublier les grandeurs & à implorer la clémence de Sigiſmond, elle lui répondit : » que » Dieu la vengeroit des injures qu'elle avoit ſouffertes ; que ce » qu'il avoit illuminé ne pouvoit être obſcurci ; qu'on ne pou- » voit diminuer la lumière du ſoleil, & que ſi les nuages la » déroboient, c'étoit ſans y donner aucune atteinte «. Sigiſmond lui fit dire qu'il donneroit à Nagui les Gouvernemens de Sambora & de Grodno, ſi elle vouloit l'engager à abandonner ſes prétentions au Trône de Ruſſie. Elle oſa répondre au Roi, *que ſon mari donneroit Cracovie à Sa Majeſté Polonoiſe, ſi elle vouloit lui céder Varſovie....* Revenons à Moskou.

En vain le Patriarche Hermogène & le Métropolite Philaret témoignent un enthouſiaſme généreux pour la patrie, & cherchent à inſpirer aux Ruſſes leur averſion pour les Polonois : les habitans de Moskou courent au-devant du joug qu'ils devroient briſer. Ils envoient une Ambaſſade au Roi de Pologne, pour lui annoncer qu'ils ont reconnu pour Souverain, Uladiſlas ſon fils ; qu'ils lui prêteront ſerment de fidélité dès qu'il aura été rebaptiſé, & qu'il aura juré d'obſerver les clauſes ſtipulées par la Nation. L'Ambaſſade étoit compoſée de tous les Ordres de l'Etat ; du Métropolite Philaret ; du Prince Vazili Galitzin, qui repréſentoit la haute Nobleſſe ; de Nobles d'un rang inférieur, de Bourgeois & de Marchands. Elle arriva au camp de Sigiſmond devant Smolensk le 11 Septembre 1610. Egalement flatté, & de l'hommage des Ruſſes, & de l'élection d'Uladiſlas, Sigiſ-

mond reçut les Ambaſſadeurs avec diſtinction. Mais le jour ſuivant il leur propoſa de lever le ſiége de Smolensk, s'ils vouloient lui en faire ouvrir les portes. Le vertueux Philaret lui répondit avec fermeté : » nous n'avons ni la volonté, ni le pouvoir de » vous livrer Smolensk : votre fils la poſſédera avec les autres » contrées de la Ruſſie, dès qu'il ſera inſtallé ſur le Trône «. Une réſiſtance ſi bien fondée déplut à Sigiſmond, qui refuſa d'envoyer Udaliſlas à Moskou. Ce refus annonçoit la réſolution de ſoumettre la Ruſſie par la force des armes. Politique maladroite ! Inſtruits de ce deſſein, les habitans de Moskou trouvèrent le moyen de faire avertir Liapounof du ſort qui les menaçoit. Ce Général envoya un détachement au ſecours de ſes compatriotes, & parut quelques jours après devant la ville avec une armée de ſoixante & dix mille hommes, tirés des garniſons & des villes par où il avoit paſſé. Lorſque Sigiſmond fut informé du parti que prenoient les Ruſſes, & du danger que couroient les Polonois renfermés dans Moskou, il fit venir les Ambaſſadeurs qu'il retenoit malgré eux dans ſon camp : il voulut les obliger d'écrire à Liapounof de licencier ſes troupes, & d'ordonner au Gouverneur de Smolensk de lui livrer la place. Tous refusèrent unanimement de faire ce qu'il demandoit. Irrité de ce refus, le Roi les fit charger de chaînes, ordonna qu'on les conduisît en Pologne, & qu'on les diſpersât dans différentes villes. Philaret qui s'étoit montré le plus ferme, étoit le plus haï, & fut le plus maltraité. Il étoit défendu de lui laiſſer voir perſonne : on ne lui donnoit que du pain & de l'eau pour nourriture. Il endura ces peines pendant neuf ans avec une ſi grande conſtance, qu'on ne l'entendit jamais ſe plaindre. Il refuſa même avec mépris les offres obligeantes des Evêques Polonois. Sa fermeté vraiment héroïque, loin de toucher Sigiſmond, l'irritoit de plus en plus contre lui : & de leur côté les Polonois qui étoient à Moskou exerçoient

exerçoient plus de rigueurs envers le Patriarche Hermogène, qui traverſoit tous leurs deſſeins, & qu'ils n'avoient pu ni ſéduire ni intimider par des promeſſes & des menaces. Ils formèrent le complot de détruire en un jour Moskou & ſes habitans. Ce complot fut exécuté en 1611. Epargnons aux Lecteurs le récit de cet attentat. Le Patriarche fut dépoſé, dégradé, & renfermé dans le Monaſtère de Tchoudof. Son courage ne l'abandonna pas, mais on l'y laiſſa mourir de faim. Ce ſupplice cruel fut le fruit de ſes vertus morales & patriotiques.

Les époques qui ſuivent prouvent que Sigiſmond perdit beaucoup de tems devant Smolensk, & manqua les occaſions favorables aux conquêtes qu'il s'étoit propoſé de faire. Les Ruſſes de leur côté ne ſuivoient aucun plan déterminé : ſans concert entr'eux, ſans unité dans les vues & les opérations, ils firent paroître une incapacité & une ambition également funeſtes à l'intérêt commun. La trahiſon livra Smolensk à Sigiſmond. Pontus de la Gardie s'empara de Novogorod ; & ſes habitans, pour ſe venger des Polonois, demandent à Charles IX, Philippe ſon ſecond fils, pour les gouverner. Charles meurt, & Guſtave Adolphe qui lui ſuccède, ne juge pas à propos de permettre à ſon frère cadet d'accepter une Couronne qui pourroit le rendre un jour redoutable à la Suède. La Ruſſie ſe trouve diviſée entre Uladiſlas & Philippe ; ſes Chefs, rivaux les uns des autres, ſe vendent à l'un des deux partis, ou s'enivrent au lieu de les combattre. A l'exemple de leurs Chefs, les troupes traitent le peuple à diſcrétion, pillent & maſſacrent ceux qu'elles devroient défendre. Un huitième impoſteur paroît au milieu de tant de déſordres, & joue le rôle de Nagui. Ce Diacre, nommé Sidor, fut la victime de ſon impoſture ; on le pendit à un arbre. Moskou aſſiégée pendant huit mois, éprouve une diſette qui fait des ravages affreux. Enfin, la priſe de cette Ville ayant déterminé

Sigiſmond à repaſſer en Pologne, la misère & la rigueur du froid firent périr la moitié de ſon armée.

Dans ces cruelles circonſtances, la Ruſſie vit ſortir du ſein du peuple un homme qui s'annonça comme ſon libérateur : cet homme étoit un Boucher de Nijéni-Novogorod, nommé Kouzma Minim, à qui on avoit donné le ſurnom de Souko-rouki (mains sèches). Ce généreux Citoyen aſſemble le corps des Bourgeois de Novogorod, & leur dit : » Nous n'avons pas beſoin » de différer long-tems pour ſavoir ce qu'il faut faire pour remé- » dier aux maux qui nous accablent, & pour éviter ceux qui » nous menacent encore : il faut ſacrifier nos vies & nos biens ; » & ſi ce n'eſt pas aſſez, nous devons mettre en gage nos femmes » & nos enfans ; mais avant tout, il faut chercher un Chef » capable de nous conduire «.

Son enthouſiaſme releva le courage de ſes Concitoyens ; ſon avis fut goûté, & il fut réſolu de le ſuivre. Mais où trouver le Chef capable que déſiroit Minim ? Les Ruſſes étoient gouvernés & commandés par trois hommes qui formoient une eſpèce de Triumvirat, & qui étoient d'un caractère tout-à-fait oppoſé. Liapounof, qui cherchoit à rétablir les affaires de ſa patrie, haïſſoit les Koſaques qui étoient ſous les ordres de Zarefski, & qui ne ſongeoient qu'à exciter des troubles, pour avoir occaſion de piller. Il étoit d'une fierté & d'une hauteur inſupportable, & ſe faiſoit haïr de tous les Officiers. Zarefski, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les Koſaques ; il les laiſſoit piller partout, à condition de partager le butin avec lui. Troubetskoï étoit d'un caractère doux : il s'embarraſſoit peu des honneurs ; mais il joignoit l'avarice à l'ivrognerie, ne ſongeoit qu'à amaſſer du bien, & s'approprioit celui des Officiers qui périſſoient dans les combats. Ainſi les Ruſſes étoient commandés & gouvernés par un orgueilleux, par un brigand & par un avare crapuleux.

Mais la Ruſſie avoit dans le premier Ordre de ſa Nobleſſe, un Prince capable de la ſauver : c'étoit le Prince Poïarski, qui avoit été dangereuſement bleſſé dans le maſſacre que les Polonois firent à Moskou. Les Habitans de Novogorod lui envoient une députation, l'exhortent à les commander, pour ſauver l'Etat. Ce Prince accueille les Députés, donne des éloges aux Citoyens de Novogorod, & jure de mourir avec eux pour la défenſe de la Patrie. Les Députés retournent en diligence à Novogorod, & publient ſur la route le motif & le ſuccès de leur voyage. Dorogobouge, Viazma & pluſieurs Villes conſidérables, s'impoſent des tributs, envoient des troupes & de l'argent à Novogorod ; & Minim eſt prépoſé pour recevoir & diſtribuer les ſommes deſtinées à la ſolde des troupes. Elles marchent : leur nombre s'accroît de jour en jour ; les victoires qu'elles remportent ſe ſuivent de près. Nous abrégeons. La rivalité qui animoit les Suédois & les Polonois les uns contre les autres, ſeconda les efforts généreux du brave Poïarski, & délivra la Ruſſie des malheurs dont ces deux peuples étoient cauſe. C'eſt ainſi que, dans le ſein de l'anarchie même, & au milieu de la corruption générale, chaque Nation fournit des hommes dont les noms méritent de paſſer à la Poſtérité : les faire connoître eſt le triomphe de l'Hiſtorien. La mort de Marina & le meurtre de ſon fils, âgé de trois ans, terminent ici l'hiſtoire des impoſteurs.

La Ruſſie a triomphé des ennemis du dehors & de ceux qui ſont encore dans ſon ſein ; mais elle a beſoin d'un long calme pour réparer ſes forces & pour fermer ſes plaies profondes. Quel parti prendra-t-elle pour ſe procurer une paix durable ? Ses malheurs l'ont rendue plus circonſpecte, plus ſage ; elle ſent que pour détruire les factions, il faut éloigner du Trône tous ceux qui les ont fait naître, tous les ambitieux puiſſans. Cependant, l'homme choiſi pour commander aux autres, doit être d'une

naiſſance illuſtre ; il doit avoir donné des preuves de prudence au Conſeil, de courage dans les combats, de patriotiſme dans l'adminiſtration. Fédor Nikititz Romanof a fait ces preuves ; il eſt allié aux Tzars, du côté des femmes : voilà l'homme qui réunit le vœu de la Nation, & malheureuſement il eſt lié par des vœux indiſſolubles. Quel parti prendre ? Le plus raiſonnable de tous. Il a un fils jeune encore. Pacifique par caractère & par état, Fédor Nikititz tournera les vues de ſon fils vers le bien public, lui inſpirera l'amour de la paix & tous les ſentimens dont ſon cœur eſt pénétré. L'eſtime & la profonde vénération que les Ruſſes ont pour le père, influent ſur le fils : Mikail Fédorovitz eſt proclamé Tzar le 21 Février 1613.

La Dynaſtie nouvelle qui va remplacer la première, offrira aux Lecteurs des règnes plus conſolans ; elle fera naître l'ordre du ſein de l'anarchie. Rourik & ſa Poſtérité nous ont fait voir une ſuite de lions ſous la peau du renard, ou des renards ſous la peau du lion : une ambition dévorante qui croyoit n'être rien ou n'avoir rien, ſi elle ne commandoit à tout & ne s'emparoit de tout, a fourni les traits de conformité avec ces animaux.

Affranchis de toute loi qui pût reſtreindre leur pouvoir, ces Princes en abusèrent pour devenir des êtres uniques. Parvenus à ce point, ils commandoient à des eſclaves qui ne prenoient aucun intérêt à leur ſort. A l'exemple du Prince, les dépoſitaires de l'autorité ne voyoient dans leurs places que l'étendue de leurs droits : le peuple n'y connoiſſoit que l'étendue de ſes devoirs & de ſes chaînes ; mais l'injuſtice ne fut jamais la baſe d'aucune ſociété, & ſon pouvoir, quoiqu'abſolu, n'eſt que précaire.

L'uſage de la milice contre les Sujets, apprend à cette milice ce qu'elle peut contre le Deſpote : elle décide tôt ou tard du Maître & de ſes Miniſtres : les révolutions Ruſſes ne l'ont que trop prouvé.

Un Gouvernement arbitraire n'a & ne peut avoir ni ſyſtême, ni ſuite dans ſon adminiſtration : ſa politique eſt la ruſe ; ſes moyens ſont la force & la ruſe combinées. Une telle politique ne peut aller que ſelon le vent du jour & du moment, c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du Prince & l'intérêt perſonnel de ſes Miniſtres. Sous des règnes orageux, foibles, chancelans, on ne doit avoir que des intérêts momentanés, & des liaiſons ſubordonnées à l'inſtabilité du Miniſtère. Comment les autres peuples pourroient-ils aſſeoir des vues & des meſures avec un tel Gouvernement, qui crée le juſte & l'injuſte au gré de ſes caprices? De là ces guerres, ces trèves de guerre laſſe, ces paix ſuivies d'infractions & d'hoſtilités nouvelles.

Guillaume-Thomas Raynal obſerve en bon politique, que, ſous une pareille forme de Gouvernement, l'adminiſtration eſt à-peu-près la même, ſans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent; & la Nation qui n'a pas en elle-même le principe de ſa volonté, prend le pli que le Prince lui donne. Cette obſervation eſt ſi vraie, que c'eſt préciſément par-là que les Ruſſes ont pris ſucceſſivement toutes les teintes du Caméléon, ſous les règnes des Princes éclairés ou aveugles, fermes ou légers, fourbes ou ſincères, cruels ou humains, enclins à la guerre ou à la paix. On les a vus indolens & mornes ſous un Prince ſuperſtitieux & amolli; fiers & courageux ſous un Prince guerrier; vains ſous un Prince amoureux de la fauſſe gloire; pleins d'eſpérance & de crainte ſous la minorité d'un jeune Prince; lâches & corrompus ſous un vieux Deſpote; alternativement confians, téméraires, puſillanimes, ſous les Miniſtres que l'intrigue ſuſcitoit; & c'eſt à l'Hiſtoire ſeule que l'on eſt redevable de ces connoiſſances ſur l'eſprit des Nations.

Rourik & ſes deſcendans avoient oublié que le devoir de conſerver les peuples fait le droit des Souverains, & que la loi ne les

conſerve plus dès qu'elle n'eſt faite que pour des eſclaves. La loi n'eſt rien ſi elle ne commande pas à tous, ſi elle ne protège pas les propriétés perſonnelles, foncières & mobiliaires de tous.

La Dynaſtie des Romanofs préſentera un autre tableau : les Chefs de l'Etat en ptotégeront les différens Ordres, & *la loi ſera un glaive qui ſe promènera indiſtinctement ſur toutes les têtes, & qui abattra tout ce qui oſera s'élever au-deſſus d'elle.*

L'Agriculture, les Arts, le Commerce & quelques Sciences naîtront à l'ombre du Trône ſur lequel régnera la juſtice diſtributive; ils écarteront peu-à-peu l'oiſiveté, l'ignorance, le fanatiſme, l'antipathie de nation & la barbarie. Des Princes qui connoîtront mieux le prix des hommes, s'occuperont du bonheur de tous, parce qu'ils ſentiront que le bonheur des Princes eſt le réſultat de toutes les félicités particulières.

Mais la marche du bien eſt lente & épineuſe comme celle de la vérité qui apprend à le faire : la Dynaſtie des Romanofs aura beſoin de dix règnes, & peut-être plus, pour marcher pas à pas dans la carrière qui y conduit. Le troiſième Volume de l'Hiſtoire des Princes de Ruſſie en fournira la preuve; il comprend un eſpace de 170 ans. Ce Volume dédommagera peut-être le Lecteur des règnes ſcandaleux qu'il vient de parcourir avec nous, & dont nous étions, pour le moins, auſſi las que lui.

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE NUMISMATIQUE DE RUSSIE.

CETTE Hiſtoire eſt écrite en Latin; c'eſt un abrégé des Annales de la Nation, des extraits de ces Annales, & principalement des *Stépennoi Knigui*, ou Livres des Degrés. Ses Rédacteurs y ont conſigné les noms des Grands-Princes, des Tzars, des Villes qui ont fait frapper des Monnoies, & les époques où celles-ci ont été frappées. Ces époques, d'accord avec la Chronologie, forment un corps de preuves que le ſcepticiſme ſeul pourroit atténuer; mais les fous ne ſont pas les régulateurs des hommes raiſonnables.

Chaque page de l'Hiſtoire numiſmatique ſe termine par quatre colonnes: les deux premières comprennent les dates *ab orbe condito*, *à Chriſto nato*; la troiſième indique les Livres d'où les faits ont été tirés, & la quatrième les pages; les uns & les autres ſont déſignés de la manière ſuivante: *Stepen. Annal. Extr. Fol.*

Nous avons parlé ailleurs des Stépennoi Knigui: ces Livres ſont des extraits de Chroniques, arrangés ſelon l'ordre des règnes & les degrés de parenté entre les Princes. On compte de Volodimir I juſqu'au Tzar Ivan Vaſiliévitz, dix-ſept degrés qui forment autant de Livres diviſés en Chapitres, ſelon la variété des évènemens, &c. Ces Livres renferment encore un grand nombre de faits qui ont rapport au Clergé, & nous ſommes fondés à croire qu'ils ont été rédigés par des Moines inſtruits. Le Métropolite *Cyprien* commença ce travail dans le quatorzième ſiècle: *Macaire* le continua ſous le règne du Tzar Ivan Vaſiliévirz; mais les Ruſſes ignorent quels furent les Continuateurs de Macaire. Des Livres nous paſſons aux Monnoies, dont la collection eſt nombreuſe.

Parmi ces Monnoies, nous en comptons 44, dont le tems a détruit les empreintes. Tels ſont les numéros 21, 22, 25, 48, 56, 59, 63, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 79, 80, 84, 85, 86, 87, 91, 92, 93, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 115, 116, 117, 118, 120, 123, 126, 128, 143, 162, 169.

Il s'en trouve auſſi pluſieurs dont nous n'entendons point la légende : nous préſumons que c'eſt du Tatar écrit en Arabe, & il eſt très-poſſible que nous nous trompions. Quelques-unes encore nous paroiſſent écrites dans un ordre inverſe, par la faute ſans doute du Deſſinateur : cette faute eſt pardonnable à un Artiſte qui ne connoiſſoit pas l'ordre dans lequel les lettres devoient être placées. Mais il en eſt aujourd'hui des Langues comme des Continens, qui ſont preſque tous connus. Les Savans éclaireront notre ignorance.

Pluſieurs Princes Ruſſes n'ont pas fait frapper des Monnoies ; ils ont fait uſage de celles des règnes précédens, & il ſuffira de l'indiquer. Celles que renferment nos tableaux ſont aſſez nombreuſes pour prouver au Lecteur que la Ruſſie a une Hiſtoire Numiſmatique, peut-être plus complette & mieux ſuivie que celle d'aucune autre Nation, quoique M. Leveſque diſe poſitivement le contraire.

Mais où en ſerions-nous, dit l'Editeur de Sénèque, ſi les envieux & les méchans pouvoient rendre faux ce qui eſt vrai, mauvais ce qui eſt bon, laid ce qui eſt beau ? Le vrai, le bon, le beau, forment à mes yeux un groupe de trois grandes figures, autour deſquelles la méchanceté peut élever un tourbillon de pouſſière, qui les dérobe un moment aux regards des gens de bien ; mais le moment qui ſuit le nuage diſparoît, & elles ſe montrent auſſi vénérables que jamais.

Ce n'eſt que pour lever tous les doutes à cet égard, que nous nous ſommes déterminés à faire imprimer en Latin l'Hiſtoire Numiſmatique

numiſmatique de Ruſſie, ſans nous permettre même de corriger les fautes de l'original. Il ſeroit difficile, ſans doute, de porter plus loin la fidélité hiſtorique, baſe de cet Ouvrage.

Les kopéki, ou ſols d'argent, qui ſont placés ſous les Monnoies, ont ſouffert des variations dans leur forme & leur grandeur, ſous les différens règnes; & comme ces variations ont peu d'importance pour le Lecteur, nous n'en avons fait graver que quelques uns, pour lui en donner une idée.

Noms des Princes & des Villes qui ont fait frapper des Monnoies.

Prince Alexandre Ivanovitz....	N°s.	1.
P. Boris Alexandrovitz.....		2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
PP. Boris.....		10, 11, 12, 64, 68, 78, 134.
PP. Vaſili.....		19, 20, 23, 44, 45, 46, 47, 48, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 61, 62, 76, 81, 82, 83, 88, 89, 90, 94, 96, 138, 156, 157, 158, 160.
PP. Fédor.....		13.
PP. Mikaïl.....		14, 15, 16, 17, 18, 26.
P. Ivan Boriſſovitz.....		24.
P. George Démitriévitz.....		27.
P. André Démitriévitz.....		28, 29, 30, 31.
P. Ivan Andrévitz.....		32, 33, 34.
Monnoie de Mojaïsk.....		35.
P. Michel Andrévitz.....		36, 37.
P. Siméon Volodimirovitz....		38.
P. Vaſili Jaroſlavitz.....		39, 40, 41, 42, 43.
P. Vaſili Ivanovitz.....		49, 50, 60.

P. Ivan Mikaélovitz..... Nos. 65.
P. Vaſili Vaſiliévitz..... 66, 152.
Monnoies de Tver..... 69, 111, 122.
Monnoies de Novogorod..... 103, 105, 106.
Monnoies de Pleskof..... 107, 108.
Monnoies de Moskou..... 109, 110.
Monnoies de Rézan..... 112, 113.
Monnoies de Kaſchin..... 114.
Ariſtoteles..... 119.
Maître Alexis..... 121.
P. Ivan Vaſiliévitz..... 124, 147.
Expédition de Narva..... 125.
Taktamitch..... 132, 135, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 149, 153.
P. Daniel..... 133.
PP. Démitri..... 139.
PP. Ivan..... 159, 161.
Tzar Ivan Vaſiliévitz II..... 163, 164, 165.
Tzar Fédor..... 166.
Tzar Boris, ſupprimé.
Tzar Vaſili Ivanovitz Chouiski, ſupprimé.
Tzar Démitri Ivanovitz..... 167, 168.
Tzar Uladiſlas, ſupprimé.
Tzar Mikaïl Fédorovitz..... 170.
Tzar Alexis Mikaélovitz..... 171, 172, 173.
Tzar Fédor Alexiévitz..... 174, 175.
La Princeſſe Sophie..... 176.
Tzars Ivan Alexiévitz & Pierre I..... 177.

Digitized by Google

On n'a pas fait graver les Monnoies qui avoient les mêmes empreintes, pour ne pas les multiplier ſans néceſſité.

Le Lecteur, qui aura remarqué ſans doute les rapports de la fondation de l'Empire Ruſſe avec celle de l'Empire Romain, fera ici une réflexion qui prouve combien les Arts, & par conſéquent le Commerce, étoient ignorés dans ces deux Empires. On ne battit des Monnoies d'or & d'argent à Rome, que vers le tems des guerres puniques, c'eſt-à-dire, 500 ans, environ, après la fondation de cette Ville. L'Hiſtoire Numiſmatique de Ruſſie ne commence qu'en 1398; & l'intervalle, depuis Rourik juſqu'au Prince Alexandre Ivanovitz, eſt de 536 ans.

HISTORIA NUMISMATICA IMPERII RUSSICI.

DUX ALEXANDER.

N°. 1.

	Ab orbe condito.	A Christo nato.	Manu scripta.	Foliz.
ALEXANDER Ivanovitz, filius Ducis Ivan Mikaïlovitz Tverienſis, Princeps fuit Souzdalii.	6906	1398	Step.	1230
Uxor ipſius Principis Anna, fuit filia Magni-Ducis Vaſilii Démitriévitz.	6917	1412	Extr.	319
Poſt obitum patris, ſucceſſit in principatu Tverienſi. . .	6933	1415	Extr.	385

Alius.

Dux Alexander Ivanovitz, fuit filius Ducis Novogorodienſis Ivan Boriſovitz.	6924	1416	Ann.	429

DUX BORIS ALEXANDROVITZ.

2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Filius Principis Tverienſis Alexandri Ivanovitz; principatum geſſit Tveriæ.

Fuit apud eum Magnus-Dux Vaſilius Ivanovitz, honorificè exceptus, filiam Ducis Boriſi deſponſavit filio ſuo Ivano.	6941	1433	Step.	1362
Venit ad ipſum Tveriam Magnus Dux Vaſilius Vaſilievitz, cui præter exhibitos honores, ſuppetias quoque tulit adverſus Principem Schemiaka dictum	6955	1447	Ann.	449
Diem obiit ſupremum.	6970	1462	Extr.	406

DE PRINCIPIBUS BORISSIS.

10, 11, 12.

Princeps Roſtoviæ, Boriſſus Vaſilievitz, filius Principis Roſtoviæ Vaſilii Conſtantinovitz natus eſt.	6761	1253	Extr.	254
Denatus.	6780	1272	Extr.	264

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Princeps Boriſſus Conſtantinovitz, filius Principis Souzdaliæ Conſtantini Vaſilievitz. Princeps Boriſſus, qui cum frater ejus Novogorodiam inferiorem veniſſet, ut Principatú potiretur, nequaquam ceſſit ei, & inde orta eſt inimicitia. Poſtea nihilominus frater ille potitus eſt Principatu; ipſe vero vixit Gordeſiæ. Uxorem duxit Princeps Boris Olgerdi, Lithuaniæ Ducis filiam.	6860	1352	Extr.	311
	6862	1354	Extr.	301
	6862	1354	Extr.	301
Divus Alexius Metropolita venit in Novogorodiam inferiorem, ad Principem Boriſſum, & filium ejus Johannem baptiſavit.	6861	1353	Step.	1116
Princeps Boriſſus inferioris Novogorodiæ & Souzdaliæ mortuus eſt Gordeſiæ.	6910	1402	Extr.	347
Poſt obitum fratris Principis Demitrii Principatu Souzdaliæ potitus eſt.	6895	1387	Extr.	333
Princeps Boriſſus Koſtromskoï mortuus eſt Koſtromi. .	6813	1305	Extr.	277
Princeps Boriſſus Danilovitz Dimitrievskoï in Orda mortuus eſt.	6836	1328	Extr.	289
Princeps Boriſſus Kaſtinskoï mortuus eſt.	6910	1402	Extr.	349
Princeps Boriſſus Alexandrovitz, filius Principis Tveriæ Alexandri Ivanovitz.				
Principatum tenuit Tveriæ.	6941	1433	Step.	1362
Venit ad ipſum Magnus-Dux Vaſilius Vaſilievitz, honorificèque ab illo exceptus, nec non muneribus cumulatus, ſponſalia celebravit filiæ ejus, filio ſuo in matrimonium ducendæ.				
Poſtea etiam ſuppetias ipſi tulit adverſus Principem Demetrium Schemiaka.	6955	1447	Ann.	449
Obiit.	6970	1462	Extr.	406

DE PRINCIPIBUS VASILIIS.

19, 20, 23, 44, 45, 46, 47, 48, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 61, 62, 76, 81, 82, 83, 88, 89, 90, 94, 96, 138, 156, 157, 158, 160.

Princeps Roſtoviæ Vaſilius Conſtantinovitz à Tataris

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
in prælio captus atque occiſus eſt ; Reſtoviam allatus atque ſepultus eſt penes Templum Deiparæ.	6745	1237	Step.	871
Magnus-Dux Ruſſiæ Vaſilius Demitrievitz, filius Magni-Ducis Demetrii Ivanovitz Donskoï, dominatus eſt toti Ruſſiæ, evectus in regale ſolium Vladimeriæ.	6897	1389	Step.	1209
Novogorodenſes in ſuam redegit poteſtatem, terraſque Kazanenſes devaſtavit.	6901	1393	Step.	
Obiit ſepultuſque eſt Moskuæ in primario Templo. . .	6933	1425		
Princeps Vaſilius Vaſilievitz cùm tenuit Magnum-Ducatum, graviſſime afflictus eſt à conſanguineis, denique excœcatus.	6939	1431	Step.	1333
Obiit ſepultuſque eſt in Templo Arkangeli.	6970	1462	Step.	1377
Princeps Vaſilius Jaroſlavitz ob perſecutionem Schemiakæ aufugit, à Principe Vaſilio Vaſilievitz captus, in exilium miſſus eſt.	6941	1433	Step.	1358
Princeps Vaſilius Georgievitz, filius Magni-Ducis Georgii Demitrievitz, tenuit Magnum-Ducatum, ...	6943	1435	Ann.	445
aufugit à Principe Vaſilio Vaſilievitz.	6946	1438		
Poſtmodum prœlio dimicarunt, in quo Princeps Vaſilius Georgievitz captus, excœcatuſque eſt, obiit.	6969	1499	Step.	450
Magnus-Dux Vaſilius Ivanovitz regnavit.	7007	1499	Step.	1632
Devicerat Tataros atque Lithuanos, Novogrodenſes ſibi ſubjecit.				
Obiit ſepultuſque eſt in primario Templo Arkangeli. .	7046	1538	Step.	1743

DE PRINCIPIBUS FEDORIS.

13.

Princeps Fedorus Roſtiſlavitz, cognomento niger, filius Principis Roſtiſlavi Meſtiſlavitz, Principatum tenuit in urbe Meſchaïski. Poſt obitum Principis Vaſilii Vſevolodovitz filiam ejus Fedoram in matrimonium duxit. Jaroſlavia quoque potitus. Cùm in ordam abiiſſet conjux ipſius fato conceſſit. Quapropter, ille filiam Tzari ordæ in ſacro lavacro baptiſmi Annam nominatam uxorem duxit. Propter ipſam à Tzaro 36 oppida & dimidiam partem,	6812	1304	Step.	998

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Metropoleos cum optimatibus dono accepit. Redux in Ruſſiam Monachus factus eſt.				
Princeps Fedorus Ivanovitz Starodoubskoï in orda occiſus.	6836	1328	Extr.	287
Princeps Fedorus Svenigorodenſis plurimos Tataros profligavit, occiditque	6884	1376	Extr.	327
Princeps Riazaniæ Fedorus Olgovitz. Huic Magnus-Dux Demitrius Ivanovitz filiam ſuam Sophiam in matrimonium dedit.	6898	1390	Extr.	335
Princeps Fedorus Bielskoï.	6990	1482	Extr.	419
Princeps Fedorus Mikailovitz Roſtiſlavskoï obiit, ſepultuſque eſt in Monaſterio Simonof dicto.	7030	1522	Extr.	176

DE PRINCIPIBUS MICHAELIBUS.

14, 15, 16, 17, 18, 26.

Princeps Tchernigoviæ Michael, filius Principis Vſevolodi Sviatoſlavitz ob defenſam ab inſidiis Tatarorum Orthodoxiam, occiſus eſt ab illis.	6745	1237	Step.	832
Princeps Michael Andreivitz ex orda redux Seditioſos punivit.	6813	1341	Step.	1057
Princeps Tveriæ Michael Alexandrovitz, filius Principis Alexandri Michaelovitz, Præſul Tveriæ judicium contra eum tulit de injuſta diſpenſatione.	6870	1362	Extr.	313
Princeps Michael Vaſilievitz Kaſtchinskoï, cùm Principatum teneret, ob vaſtatum Templum à Deo punitus eſt.	6887	1379	Extr.	317
Obiit.	6888	1380	Extr.	333
Princeps Tveriæ Michael Boriſovitz, filius Principis Boriſſi Alexandrovitz, incitabat Regem Poloniæ Caſimirum ad bellum movendum adverſus Principem Moskoviæ Joannem Vaſilievitz, quo cognito, Magnus-Dux caſtra movit Tveriam, undè Princeps Michael aufugit in Lithuaniam.	6994	1486	Step.	1614

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Michael Glinskoï captus, adductusque fuit ad Magnum-Ducem Vaſilium Ivanovitz.	7029	1521	Step.	1681
Auſugit in Lithuaniam ad Taruntajum Prunskoï dictum. .	7055	1547	Extr.	1680
Princeps Michael Meſtiſlavitz ſubdidit ſe Magno-Duci Vaſilio Joannovitz; quamobrem honoribus quoque mactatus eſt, poſtea defecit.	7029	1521	Step.	1680

PRINCEPS JOANNES BORISSOVITZ.

24.

Venit Moskuam ad Magnum-Ducem Vaſilium Demitrievitz.	6924	1416	Ann.	429
Obiit ſepultuſque eſt in Monaſterio divi Joſephi. . . .	7008	1500	Extr.	436

PRINCEPS GEORGIUS DEMITRIEVITZ.

27.

Filius Magni-Ducis Demitri Joannovitz Principatum tenuit in urbe Svenigorod atque Galitch.	6905	1397		209
Uxorem duxit Anaſtaſiam, Principis Smolenskii Georgii Sviatoſlavitz filiam.	6908	1400	Ann.	392
Bello adortus eſt Magnum-Ducem Vaſilium Vaſilievitz, quod ipſe ſubterfugit, Princeps Georgius ſolium Moskuenſe occupavit. Nontamen regnavit Moskuæ, bello à Magno-Duce impetitus: nihilominus iterum Princeps Georgius Magno-Duce victo, Moskuam obtinuit. Magnus-Dux rupit fœdus quod habuit cum principe Georgio Schemiaka dicto, propulatque ipſum & poſtea reconciliationem inierunt.	6941	1433	Step.	1341
	6956	1448	Extr.	397

PRINCEPS ANDREAS DEMITRIEVITZ.

28, 29, 30, 31.

Filius Magni-Ducis Demitri Joannovitz, urbes Mojaïski & Bielo-oſero à patre ſuo accepit.	6809	1389	Man.	289
Uxorem duxit Moskuæ, filiam Principis Alexandri Patrikievitz Starodoubskoï, nomine Agrippinam.	6911	1403	Ann.	400
Obiit.	6933	1425	Extr.	390

PRINCEPS

PRINCEPS JOANNES ANDREIVITZ.

32, 33, 34, 35.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Perſuaſus a Principe Demitrio Schemiaka, profectus eſt in Monaſterium S. Trinitatis, unde Magnum-Ducem Vaſilium Moskuam adductum excæcarunt.	6941	1433	Step.	1356
Poſt victum a Magno-Duce Schemiaka, aufugit in Lithuaniam, qui & urbem Mojaïsk eripuit ipſi.	6961	1453	Step.	1371

DE NUMMIS MOJAISKENSIBUS.

35.

De Principatu Mojaïskenſi.

Magno-Duce Demitrio Ivanovitz, natus filius Andreas Mojaïskoï.	6888	1380	Extr.	332
Princeps Andreas Demitrievitz Mojaïskoï uxorem duxit filiam Principis Mikaelis Patrikievitz.	6910	1402	Extr.	358
Obiit.	6942	1434	Extr.	390
Magnus-Dux Vaſilius Vaſilievietz, ob perfidiam, Principem Joannem Mojaïskoï expulit Principatu Mojaïskenſi, & ditionem iſtam in ſuam poteſtatem redegit.	6948	1440		230
Magnus-Dux Joannes Vaſilievitz fratri ſuo Principi Andreæ urbem Mojaïsk dedit.	6989	1481	Ann.	505

PRINCEPS MICHAEL ANDREVITZ.

36, 37.

Ex Orda redux, punivit ſeditioſos.	6813	1305	Extr.	279

PRINCEPS SIMEON VOLODIMIROVITZ.

38.

Princeps Volodimirus Andrevitz plurimos Tataros internecioni dedit, quare Taktamitch perterritus à Moskua receſſit.	6890	1382	Ann.	331

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Volodimirus Andreivitz, filius Principis Andreæ Ivanovitz, pro patre ſuo tres annos totidemque menſes cum dimidio, apud Magnum-Ducem Joannem Vaſilievitz in cuſtodia ſervatus fuit; poſtea Magnus-Dux libertate ipſum donavit, paternaſque urbes ei reſtituit. Princeps Volodimirus Alexievitz uxorem duxit.	7048	1540	Step.	1786
	7055	1547		
Princeps Volodimirus Demitrievitz Pronskoï fato conceſſit.	6888	1380	Extr.	323

PRINCEPS VASILIUS JAROSLAVITZ.

39, 40, 41, 42, 43.

Ob perſecutionem à Principe Demitrio Schemiaka dicto, aufugit in Lithuaniam, ubi Rex, urbes Briansk, Gomei, Starodoub, Meſtiſlavl, &c., ei conceſſit.	6941	1433	Step.	1358
A Magno-Duce Vaſilio Vaſilievitz captus, in exilium in urbem Ugletz miſſus eſt.	6964	1456	Step.	1376
Famuli Principis Vaſilii Jaroſlavitz capite puniti ſunt. .	6970	1462	Extr.	407

MAGNUS DUX VASILIUS JOANOVITZ.

49, 50, 60.

Filius Magni-Ducis Joannis Vaſilievltz. Regnum à patre illi traditum eſt.	7007	1499	Step.	1632
Pleskoviam ſubegit.	7016	1508	Step.	1668
Ter armatâ manu Smolentium petiit, & factâ prædâ, urbeque captâ, Principem quoque Glinſzium cepit. . .	7019	1512	Step.	1672
Tataros atque Lithuanos ſæpius vicit.	7029	1521	Step.	1682
Obiit, ſepultuſque eſt in primario Templo Arkangeli Mikaelis.	7046	1538	Step.	1743

PRINCEPS JOANNES MIKAELOVITZ.

65.

Filius Principis Tveriæ Michaelis Alexandrovitz, Ordam adiit.	6888	1380	Extr.	320
Adducta eſt Tveriam Principis Lithuaniæ Keſtutii filia, Principi Joanni Michaelovitz matrimonio jungenda: copias expedivit ad urbem Kaſchin adverſus fratrem ſuum Principem Vaſilium, cepitque illum.				

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Aggreſſus eſt urbem Kaſchin, pacemque inivit cum fratre ſuo Principe Vaſilio : at Princeps Joannes Boriſſovitz aufugit. Republicâ Vicariis commiſſâ, Princeps Tveriæ Joannes Michaelovitz obiit.	6916	1408	Ann.	416
	6933	1425	Extr.	385

MAGNUS DUX VASILIUS VASILIEVITZ.

66, 182.

Filius Magni-Ducis Vaſilii Demitrievitz natus eſt.	6923	1415	Extr.	1335
Bellum adverſus ipſum movit patruus ejus Princeps Georgius Demitrievitz, & filius illius Princeps Vaſilius ; ſed hic in pugna captus, excœcatus eſt. Cum Kano Krimenſi prælio dimicavit, & licet captus fuerit, tamen ſeſe liberavit Princeps Demetrius. Schemiaka juſſit capere Principem Vaſilium, captumque excœcavit, & in exilium in urbem Ugletz miſit. Poſtea juſſu Principis Schemiakæ ab exilio reductus, prælio ipſum Schemiakam adortus eſt vicitque. Germanos mitigavit, ita ut nequaquam adverſarentur Pleskovienſibus.	6939 6941 6961	1431 1433 1453	 Step.	 1335
Obiit, ſepultuſque eſt Moskuæ in primario Templo Divi Arkangeli.	6968	1460	Step.	1376

DE NUMMIS NOVOGRODENSIBUS.

103, 105, 106.

Sub Principe Conſtantino Demitrievitz, cives Novogrodenſes argenteos nummos cudere cœperunt, iiſque uti In mereaturâ ; primo enim mercabantur pelliculis ex frontibus Martium detractis : ante dictas vero pelliculos, reſtellis Martium Muſtellarumque.	6933	1425	Step.	1241

De Dominatu Novogrodenſe.

Ruricus ex gente Pruſſorum quæ mare Balticum accolit Principatum tenuit.	6370	863	Step.	143
Princeps Lithuaniæ Narimant Guediminovitz Novogrodenſibus ſuburbia eripuit. Princeps Joannes Danilovitz bello devaſtabat ditiones Novogrodenſes.	6876 6876	1368 1368	Extr Extr.	289 289
Præfecti Novogrodenſes, initâ ſocietate cum Lithuaniæ Principe, Romano & cum Principe Conſtantino Bielozers-				

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
koï, expugnarunt urbes Klin, Uſtiuzinam, Zavolotz, conſcenſiſque navitus Nazadi dictis, etiam urbem Ukſoluew ceperunt : urbem vero Uſtiug incendio devaſtarunt, & omnia territoria pagoſque depopulati ſunt.	6900	1392	Ann.	357
Germani fines Novogrodenſes invaſerunt. Princeps Conſtantinus venit ad tenendum Principatum.	6917	1409	Extr.	365
Cives Novogrodenſes ad Magnum-Ducem Joannem Vaſilievitz certos homines ſupplicatum miſerant, ut Archiepiſcopum ipſis ordinari juberet, quod & juſſit fieri. Sub id tempus Martha Poſſadnitza cum Novogrodenſibus defecit, Regique Lithuaniæ ſeſe dedidit; ſed à Principe Daniele Kolmskoï, quem Magnus-Dux expediverat ad Schekonam, victi ſunt. Poſtea ipſe Magnus-Dux illuc profectus eſt, iiſque ſubjectis Moskuam rediit.	6979	1471	Step.	1515
Alterâ vice iter ſuſcepit ad vindicandas injurias, tertiò cum exercitu profectus : captâ Marthâ Poſſadnitzâ Moſkuam rediit Quartò profectus, Epiſcopum ob ſeditionem Moskuam relegavit.	6980	1472	Step.	
Optimates propter rebellionem capite punivit, atque urbem in ſuam redegit poteſtatem.	6984	1476	Step.	
	6988	1480	Step.	
	6992	1484	Step.	

DE NUMMIS PLESKOVIENSIBUS.

107, 108.

Cives Pleskovienſes ceperunt mercari argenteâ pecuniâ.	6923	1415	Step.	1241
Pleskovienſes ad Principatum tenendum arceſſerunt Novogrodiæ Græcis ſacris addictum Principem Vſevolod. .	6645	1137		654
Germani occuparunt Pleskoviam, Vicarioſque ſuos collocarunt	6750	1242	Ann.	65
Magnus Dux Alexander Vicarios cepit, Germanoſque vicit.				
Ex Lithuania Pleskoviam venit Princeps Domant, Principatumque tenuit.	6774	1266	Step.	987
Germani Pleskoviam obſidione cinxerunt.	6816	1308	Extr.	285
Germani Pleskovienſes vicerunt.	6849	1341	Extr.	292
Pleskovienſes ad tenendum Principatum arceſſerant Andræam Olguerdi filium, qui & baptiſmatis lavacro Pleskoviæ tinctus eſt.				
Pleskovienſes profligarunt Germanos.	6910	1402	Extr.	347
Pleskovienſes cum Novogrodenſibus prælium commiſerunt. Princeps Lithuaniæ Vitold urbem Pleskovienſem Colozi dictam expugnavit.				

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Pleskovienſes itaque adierunt Magnum Ducem Vaſilium Demitrievitz, quærentes de hac re, quibus ſuppetiæ datæ ſunt. Poſtmodum pax confirmata eſt. Pleskovienſes moverant adverſus Germanos, iiſque victis reverſi ſunt.				
Magnus Dux expediverat fratrem ſuum adverſus Germanos.				
Pleskovienſes Polocium expugnare conabantur, ſed à Germanis profligati ſunt.	6917	1409	Extr.	363
Magnus Dux Vaſilius Vaſilievitz miſit filium ſuum Principem Georgium Pleskoviam, qui & ſedem ibi obtinuit: adverſus Germanos bellum movit, qui pacem fecerunt ad arbitrium Pleskovienſium.	6968	1460	Step.	1376
Magnus Dux Joannes Vaſilievitz Pleskoviam adiit ob falſas querelas de Principe Obolenskoï. Pleskovienſes ſibi parere fecit, qui fidem ſuam juramento (oſculo crucis) firmarunt: quoſdam Moskuam ablegavit. Duos Vicarios ſuos ibi conſtituit.	7016	1508	Step.	1668

DE NUMMIS MOSKOVIENSIBUS.

109, 110.

Magnus Dux Georgius Volodimirovitz à quodam ex nobilitate, Koutſchka dicto, pagis acceptis, oppidum conſtituere juſſit, quod Moskuam appellavit. Tatari & Kanus Batouſagin Moskuam ceperunt.	6666	1158	Step.	120
Templi Cathedralis Deiparæ dicati fundamenta jacta ſunt.	6745	1237	Step.	
Magnus Dux Joannes Danilovitz novis ligneis mœnibus Moskuam cinxit.	6834	1326	Step.	
Magnus Dux Demetrius Ivanovitz lapidei muri fundamenta jecit.	6847	1339	Step.	
Poſt diſceſſum Temir-Axali (Tamerlan) Magnus Dux Vaſilius Demitrievitz Moskuam venit, Monaſteriumque Striktenskoï extruit.	6861	1353	Step.	1121
Moskua vallo inſuper munita eſt, poſtmodum etiam muro cincta.	6933	1425	Step.	1281
Regnante Tzaro Fedoro Ivanovitz, Moskua novo muro ex albo ſaxo conſtructo cincta eſt.	7048	1540	Step.	1788
	7095	1587	Step.	2003

DE NUMMIS TVERIENSIBUS.

69, 111, 122.

De Principatu Tverenſi.

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Tveria incendio devaſtata eſt.	6804	1296	Ann.	105
Princeps Tveriæ, Michael Jaroſlavitz Magnum-Ducatum tenuit, & in Orda occiſus eſt.	6849	1341	Ann.	1057
Magnus-Dux Joannes Vaſilievitz bellum movit, cepitque Tveriam cum reliquis urbibus ac territoriis; filium ſnum Joannem Principem Tveriæ conſtituit; Tverienſem vero Principem, matrem Principis Tveriæ Michaelis in exilium Jaroſlaviam miſit.	6994	1486	Step.	1611

DE NUMMIS RIAZANENSIBUS.

112.

De Principatu Riazanie.

Princeps Riazaniæ Gleb Volodimiriam bello aggreſſus, ipſemet captus excœcatuſque eſt.	6662	1154	Step.	721
Principes Riazaniæ Moskoviam bello aggreſſi, ipſimet victi ſunt.	6746	1238	Extr.	243
Magnus-Dux Demitrius Ivanovitz filiam ſuam Principem Sophiam in matrimonium dedit Principi Riazaniæ Fedoro Olgovitz.	6898	1390	Extr.	335
Magnus-Dux Riazaniæ Joannes Fedorovitz diem obiit ſupremum; magnum vero Ducatum Riazanenſem & filium ſuum Principem Vaſilium tutelæ magni Ducis Vaſilii Vaſilievitz commendavit. Itaque Magnus-Dux Vicarios Riazanium miſit.	6964	1456	Step.	1375

DE NUMMIS KASCHINENSIBUS.

114.

De Principatu Kaſchinenſi.

Princeps Tveriæ Vaſilius Michaelovitz obiit in urbe Kaſchin.	6876	1368	Ann.	194
Princeps Kaſchinenſis Michael Vaſilievitz, quoniam ſacrum templum demoliri juſſit, à Deo punitus eſt. . . .	6887	1379	Extr.	317

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Princeps Michael Vaſilievitz fato conceſſit; filius ejus vero, Princeps Vaſilius, totum ſe commendavit tradiditque Principi Tveriæ.	6888	1380	Extr.	323
Princeps Kaſchinenſis Boriſſus Vaſilievitz obiit. . . .	6910	1402	Extr.	349
Princeps Joannes Michaelovitz pacem iniit cum Vaſilio, Principe Kaſchinenſi, ſuos quoque Vicarios Kaſchini conſtituit.	6916	1408	Ann.	416
Princeps Vaſilius Michaelovitz Principatum Kaſchinenſem tenere cœpit.	6933	1425	Step.	
Princeps Alexander Ivanovitz urbem Kaſchin cepit. .	6911	1403	Ann.	400

DE ARISTOTELE.

119.

Venit Venetiis Architectus Ariſtoteles, religioni Romanæ addictus, qui Moskoviæ Tſairam ædem conſtruxit juxta ſuam artem : Moskovienſes vero opifices operabantur, prout ille monſtraverat.	6933	1415	Ann.	464
Peritiſſimi Itali opifices murum Moskoviæ, ipſamque Baſilicam ædificarunt.	6989	1481	Extr.	47
Legati Venetiis Moskoviam ad Magnum Ducem Joannem Vaſilievitz venerunt, ſecumque adduxerunt medicum & opifices Italos, variarum artium peritos, quibus præerat Petrus Architectus Italus.	6992	1484	Step.	1579
Architectus Ariſtoteles.	6990	1482	Extr.	414
Architecti Româ venerunt.	6998	1490	Extr.	423

OPIFEX ALEXIUS.

121.

Legati Moskoviam venerunt ad Magnum Ducem Joannem Vaſilievitz, Demetrius & Emanuel, filii Raev, ſecumque Venetiis adduxerunt medicum & alios opifices Italos peritiſſimos, ædificandi templa atque palatia : item fundendi tormenta, nec non aurea argenteaque vaſa ac ornamenta à fabre faciendi. Tunc Moskovia muro cincta, Baſilica Magni-Ducis artificioſiſſime extructa eſt.	6992	1484	Step.	1579

MAGNUS DUX JOANNES VASILIEVITZ.

124, 147.

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Filius Magni-Ducis Vaſili Vaſilievitz natus eſt, obtinuit tenuitque Magnum-Ducatum : Novogrodenſes domuit, atque in ſuam poteſtatem redegit. Tataros vicit, Principatumque Ruſſicum jugo illorum eripuit. Kaſanum cepit & Lithuanos ſæpius vicit.	6948	1440	Step.	1509
Obiit.	7014	1506	Step.	

DE NUMMIS NARVENSIS EXPEDITIONIS.

125.

In urbe Narva quidam Germanus cereviſiam coquens, imaginem Divi Nicolai (ſuper ligneam tabulam pictam) ſecuri diffidit, illudenſque dixit : *hâc icone, quam Ruſſicus Populus veneratur, ego cereviſiam coquam*, injecitque illam in ignem. Unde erupit maxima flamma quæ domos urbis Narvæ conſumere cœpit. Sub id tempus Præfecti Tzari atque Magni-Ducis Joannis Vaſilievitz totuſque exercitus ad mœnia Narvæ caſtra moverunt, & facto conflictu vicerunt Germanos, urbemque ceperunt; quâ captâ, incendium deſiit.	7066	1558	Step.	1840

PRINCEPS DANIEL.

133.

Magnus Dux Daniel Alexandrovitz, filius Magni-Ducis Alexandri Jaroſlavitz Nevski natus eſt.	6753	1245	Man.	150
In Ducatu Moskovienſi ſucceſſit.	6783	1275	Rias.	
Poſt obitum fratrum Demitri, Andreæ & Vaſilii Principum, factus eſt hæres totius Imperii Ruſſici, atque Autocrator, ſoliumque Volodimeriâ Moskuam tranſtulit.				
Livoniæ bellum intulit, & copias illorum aliquoties proſtravit; Tataros ad Pereiaſlaviam vicit.				
Princeps Pereiaſlaviæ Joannes Demetrievitz cùm animam ageret, Principatum ſuum & urbem Pereiaſlaviam Magno-Duci Danielo Alexandrovitz tradidit, idque teſtamento confirmavit.				

Hic,

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Hic, (nempe Magnus-Dux) Monaſterium ad ripam Moskuæ fluminis ædificavit, idque Danielovskoï nominavit, in quo & vitam monaſticam egit, quumque obiiſſet ibidem ſepultus eſt.	6811	1303	Step.	

TZAR TAKTAMYTCH,

TZAR AUREÆ ORDÆ.

132, 135, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 149, 153.

Vicit Mamajum, qui Capham aufugit, ibique occiſus eſt.	6886	1378	Step.	1176
Taktamytcho tota Orda ſeſe ſubdidit, qui nuntios miſit ad Magnum-Ducem Demitrium Ivanovitz, certiorem eum faciens, de victo Mamajo, & quod ipſe regnet, cumque Principibus Ruſſicis pacem colere aveat: Principes Ruſſici itaque munera illi miſerunt, quibus ille acceptis mercatores Ruſſicos prope Volgam trucidare juſſit: ipſe verò clàm cum exercitu Ruſſiam aggreſſus eſt. Magnus-Dux tempori cedens, in urbem Kaſtromam ſe recepit. Cùmque Taktamytch prope Moskuam venerit, ex utrâque parte pugnatum eſt. Dolo itaque pacem inivit, quâ conſtitutâ impunè urbem intravit, & ſic Moskuam cepit, ſpoliatamque incendio devaſtavit, plurimis inſuper Principibus civibuſque interfectis.				
Princeps Volodimirus Andreivitz plurimos Tataros proſtravit: eâ re Taktamytch perterritus, Moskuâ diceſſit, quem Tzar Temir-Axal adortus, totam ejus exercitum profligavit; alter verò Tzar Temir-Koutlouk de ſolio ipſum deturbavit: poſtea cùm prælio Koutloukum aggreſſus fuerat, in fugam ab ipſo verſus eſt. Poſt obitum Koutlouki, Djanibek rerum potitus eſt, à quo Taktamytch in terris Siberiæ eſt interfectus.	6890	1382	Ann.	331
	6914	1406	Extr.	373

MAGNUS DUX DEMITRIUS.

139.

Princeps Pereiaſlaviæ Demitrius Alexandrovitz filius Magni-Ducis Alexandri Nevski, cum genero ſuo Domanto, Pleskoviæ Principe, Germanis bellum intulit, victoriamque conſecutus eſt.	6774	1266	Step.	929

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Princeps Mojaïski Joannes Andrevitz adiit Monaſterium Sanctæ Trinitatis, indeque Magnum-Ducem Vaſilium Vaſilievitz Moskoviam adductum excœcavit, poſtea ipſemet fugit ab illo in Lithuaniam.	6941 6961	1433 1453	Step. Step.	1356 1371
Magnus-Dux Joannes Vaſilievitz, filius Magni-Ducis Vaſilii Vaſilievitz, Magno-Ducatu potitus eſt : Novogrodenſes in ſuam redegit poteſtatem. Tataros ſæpiùs vicit, Principatumque Ruſſicum jugo ipſorum liberavit. Kazanum cepit, Lithuanis cladem ſæpiùs intulit. Obiit.	6948 6975 7014	1440 1465 1506	Step.	1509

TZAR ET MAGNUS DUX JOANNES.

163, 164, 165.

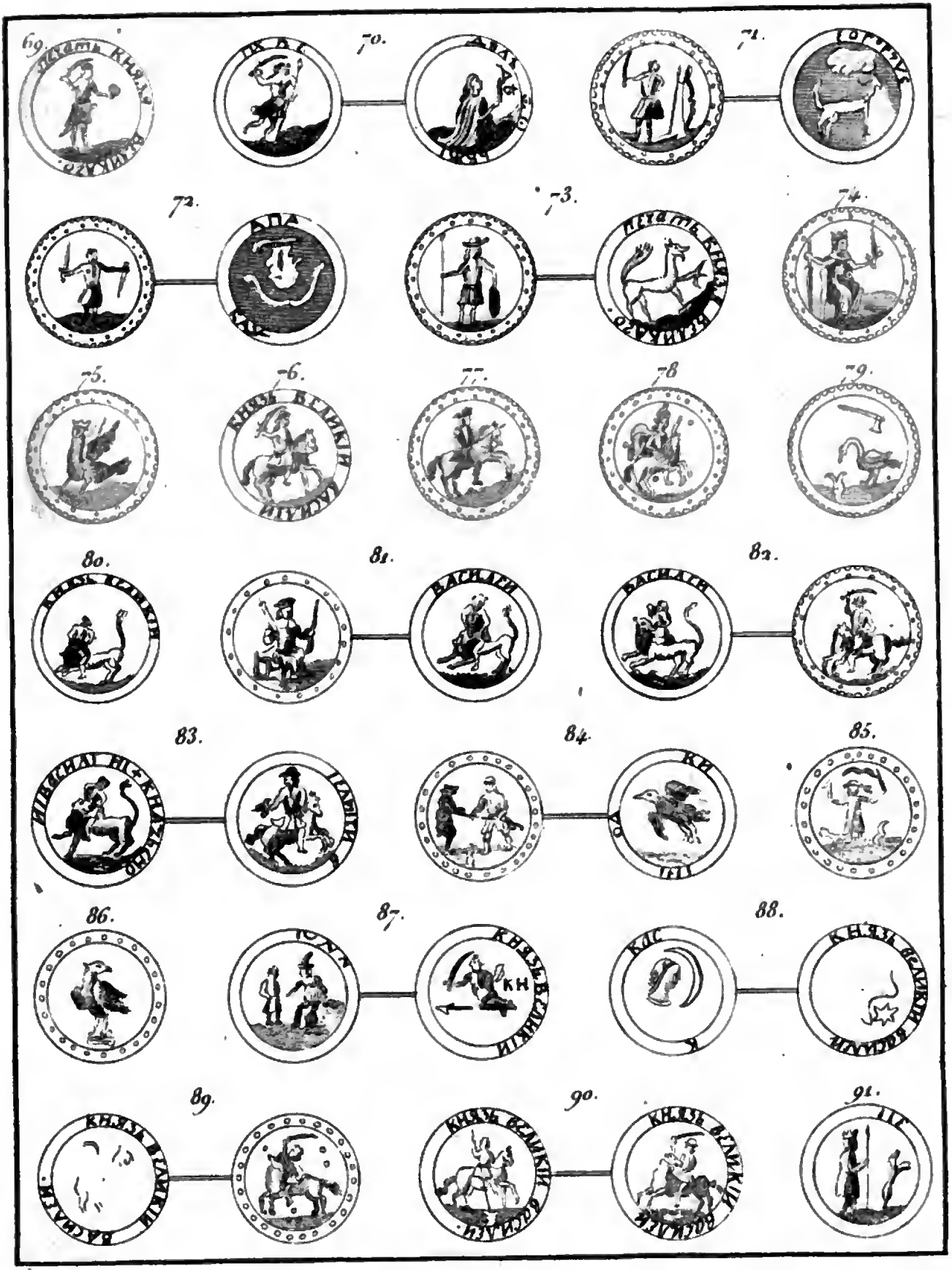
Filius Magni-Ducis Vaſilii Ivanovitz regio diademate coronatus eſt.	7055	1547	Extr.	179
Cùm regnaret in Ruſſia, regnum Aſtrakanum occupavit. Siberiam ſubegit, Tataros ſæpiùs vicit.	7048	1540	Step.	1781
Selimus Turcarum Imperator cum magna ſuorum manu ab ipſo profligatus eſt.	7077	1569		303
Kanus Krimenſis excurſionem in Ruſſiam fecit, prælium-que commiſit, ſed victus fugatuſque eſt.	7088	1580		308
Tzar & Magnus-Dux bellum Livoniæ intulit, multaſque urbes cepit. Cum Stephano Poloniæ Rege prælio decertavit eumque vicit.				
Suſcepto Monachatu Jonas nominatus eſt; obiit. . .	7092	1584	Step.	
Sepultus eſt Moskoviæ in Sacello primarii Templi Arkangeli.				

TZAR ET MAGNUS DUX FEDORUS.

166.

Filius Tzari & Magni-Ducis Joannis Vaſilievitz. Poſt obitum patris imperio Moskoviæ totiuſque Ruſſiæ potitus, regnavit.	7093	1585		
Obiit ſepultuſque eſt in primario Templo Arkangeli. .	7106	1598		

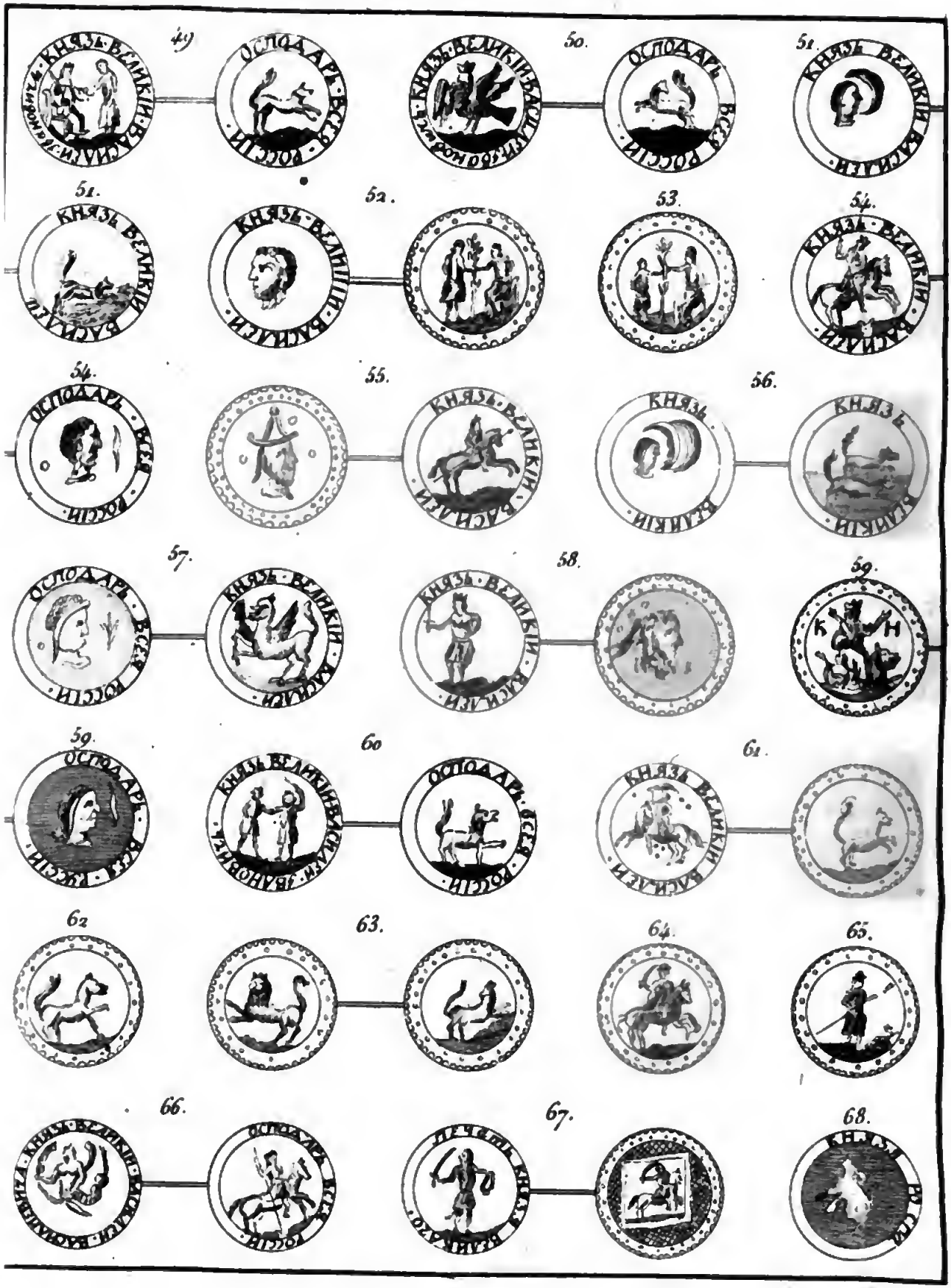
I.


69.
70.
71.
72.
73.
74.
75.
76.
77.
78.
79.
80.
81.
82.
83.
84.
85.
86.
87.
88.
89.
90.
91.

2-3-50

Digitized by Google

Pl. II.



24.
25.
КНЯЗЬ
ВЕЛИКІЙ
26.
ВЕЛИКІЙ КНЯЗЬ ВЛАДИМІРЪ МИХАИЛЪ
27.
28.
29.
30.
31.
32.
33.
34.
КНЯЗЬ ИВАНЪ ВАСИЛЬЕВИЧЪ
35.
КНЯЗЬ ІВАНЪ ВАСИЛЬЕВИЧЪ
35.
ДЕНГА МОСКОВСКАЯ
36.
37.
38.
39.
КНЯЗЬ ВАСИЛІЙ ЯРОСЛАВОВИЧЪ
39.
КНЯЗЬ ВАСИЛІЙ ЯРОСЛАВОВИЧЪ
40.
КНЯЗЬ ВАСИЛІЙ ЯРОСЛАВОВИЧЪ
41.
КНЯЗЬ ВЕЛИКІЙ ВЛАДИМІРЪ ГОСУДАРЬ ВСЕЯ РУСІИ
42.
КНЯЗЬ ВАСИЛІЙ ЯРОСЛАВОВИЧЪ
42.
КНЯЗЬ ВАСИЛІЙ ЯРОСЛАВОВИЧЪ
43.
КНЯЗЬ ВАСИЛІЙ ЯРОСЛАВОВИЧЪ
44.
45.
46.
47.
ГОСУДАРЬ ВСЕЯ РОССІИ
48.
КНЯЗЬ ВЕЛИКІЙ ВСЕЯ РОССІИ
ГОСУДАРЬ ВСЕЯ РОССІИ

	Annus Mundi.	Annus Chriſti.	Libri.	Folia.
Ivanovitz Chouiski & populi regni Moskovienſis de iſto Gregorio contentiones, cùm exploratum fuerit, illum revera impoſtorem eſſe, falſoque ſe regium principem geſſiſſe, communi conſenſu interfectus eſt. Cujus cadaver in publico loco projectum, tandem combuſtum eſt.	7113	1605		2091

TZAR ET MAGNUS DUX VASILIUS IVANOVITZ.

Regno potitus, regioque Diademate coronatus eſt: uxorem duxit Mariam, filiam Principis Petri Ivanovitz Baïnakovi. Regnavit quatuor annos & tres menſes, multos optimatum ſuorum motus paſſus eſt; pugnavit cum Lithuanis: per aliquos ex Magnatibus Principem Vorotenski cum ſociis à regno ſubmotus, cum ipsâ reginâ monaſticum, habitum induere coactus eſt; poſtea per Hetmanum Lithuaniæ in Lithuaniam ad Regem adductus eſt, ibique violentâ morte extremum diem obiit.	7114	1606	Step.	2093

TZAR ET MAGNUS DUX ULADISLAUS SIGISMUNDUS,

Filius Regis Lithuaniæ.

Magnates totuſque populus Moskovienſis, non conſultis reliquis civitatibus, in Principatum regni Moskovitici elegerant Lithuaniæ Regis filium Principem Uladiſlavum.	7118	1610	Step.	2182

Fin du ſecond Volume de l'Hiſtoire Ancienne.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce ſecond Volume.

RÉFLEXIONS SUR CET OUVRAGE, pages j *& ſuiv.*
Note adreſſée à M. Le Clerc, de Paris en Ruſſie, xxiij *& ſuiv.*

LIVRE V.

Précis hiſtorique des Tatars, pages 1 *& ſuiv.*
Naiſſance de Tamouzin, 27. Son avènement au Trône, 29. Ses premières armes contre ſes Sujets rébelles, 32. Ses victoires & ſes conquêtes, 34 *& ſuiv.* Mort de ce Prince, 65.
Obſervations ſur le voyage de Rubruquis à la Cour de Batou-Sagin, 66. Obſervations ſur l'origine, les mœurs & la diſcipline des Tatars, 72 *& ſuiv.* Obſervations ſur les Turcs, 78 *& ſuiv.*
Notes A, ſur la ville de Tourkeſtan, 81. B. Sur le royaume de Cachemire, 82 *& ſuiv.* C. Sur l'Arabie, 85. D. Sur la ville de Nam-Kin, 86. E. Sur le Sultan Mahamet, 87 *& ſuiv.* F. Sur la ville de Samarkant, 89. G. Sur le fleuve Amu, 90. H. Sur la ville de Derbent, *ibid. & ſuiv.* I. Sur la grande Tatarie, 92 *& ſuiv.* K. Sur les inconvénients inſéparables des armées nombreuſes, 94.

LIVRE VI.

Jaroſlaf II Vſévolodovitz, 95. Conquêtes des Tatars ſur la Ruſſie,

98 *& ſuiv.* Démitri, Gouverneur de Kiof, engage Batou-Sagin à porter la guerre en Pologne & en Hongrie, *ibid.* Bataille de Lignitz, 101. Les Tatars effrayés d'un phénomène céleſte, lèvent le ſiége de Breſlau, *ibid. & ſuiv.* Obſervation ſur les Aurores boréales, 103 *& ſuiv.* Défaite des Chevaliers Porte-glaives, 106. Alexandre Jaroſlavitz remporte une victoire ſur les Suédois, *ibid.* Mort de Jaroſlaf, 108.

Alexandre I. Jaroſlavitz Nevski, 113. Guerre contre la Suède, 114. Mort de Batou-Sagin, *ibid.* Bourga, Kan du Kaptchak, fait faire le dénombrement de pluſieurs principautés de Ruſſie, & y envoie des Collecteurs pour percevoir des tributs annuels, 115. Diviſions parmi les Tatars, 116 *& ſuiv.* Révolte des Habitans de Novogorod contre les Collecteurs Tatars, ſes ſuites, 118. Mort d'Alexandre, 119. Caractère de ce Prince, *ibid. & ſuiv.*

Jaroſlaf III Jaroſlavitz, 121. Origine des Chevaliers Porte-glaives, 123 *& ſuiv.* Guerre des Habitans de Novogorod & les Livoniens, 125 *& ſuiv.* Révolte de Novogorod contre Jaroſlaf, 127. Baſile, Prince de Koſtroma, monte ſur le Trône de Novogorod, 128. Mort de Jaroſlaf, 129.

Vaſili Jaroſlavitz, 130. Sa mort, 131.

Démitri Alexandrovitz, 132. Réunion de la Principauté de Novogorod à la Souveraineté de Volodimir, *ibid.* Etat de la Ruſſie à cette époque, *ibid.* Différentes révoltes, 133 *& ſuiv.* Démitri, ſecondé des Nogaïs, bat les Tatars & les éloigne de la Ruſſie, 135. André, frère de Démitri, ſe place ſur le Trône de Volodimir, 136. Mort de Démitri, *ibid.*

André III Alexandrovitz, 137. Etat politique de la Ruſſie, *ibid & ſuiv.* Les Suédois bâtiſſent les villes de Lands-Kroon & de Nienchantz, & battent les habitans de Novogorod, 140. Mort d'André, *ibid.*

Mikaïl II Jaroſlavitz, 141. Mikaïl ſe rend à la Horde auprès d'Uſ-

Leveſque, 172. La peſte ravage la Ruſſie, 173. Mort de Siméon, 174.
Ivan II Ivanovitz, 175. Mort de ce Prince, 176.
Démitri III Conſtantinovitz, 177. Diſſention qui règne parmi les Tatars, *ibid. & ſuiv.* Démitri obtient de Kidir, Kan du Jaïk, la Principauté de Moskou ſur la renonciation de ſon frère, 179. Amurat donne la couronne à Démitri Ivanovitz, & Démitri Conſtantinovitz la lui cède, *ibid.*
Démitri IV Ivanovitz Donski, 180. Calamités de la Ruſſie pendant les dix huit premières années du règne de ce Prince, 181. Mamaï raſſemble une armée formidable, dans le deſſein de tomber ſur la Ruſſie, 182. Il engage Oleg, Prince de Rézan, & Jagellon, Roi de Pologne, à ſe joindre à lui, 183. Mamaï fond ſur la Ruſſie, & ce Prince eſt entièrement défait, 184 *& ſuiv.* Taktamich vient attaquer Mamaï, qui, abandonné des ſiens, ſe ſauve à Kaffa, où il eſt aſſaſſiné, 186. Taktamich ſe fait reconnoître Kan de Saraï & du Volga, *ibid.* Il pénètre en Ruſſie, 187. Il ravage Moskou & s'en retourne dans ſes Etats, 188. Mort de Démitri, 190.
Vaſili II Demitriévitz, 191. Il s'empare de Nijéni-Novogorod, *ib.* Boris refuſe de recevoir le Député de Taktamich & de céder ſa Principauté; il eſt fait priſonnier & meurt, 193. Taktamich eſt vaincu par Amir-Timour, 195. Celui-ci ravage la Ruſſie, *ibid. & ſuiv.* Timour-Koutlouk bat Taktamich, qui ſe ſauve en Lithuanie, 196. Exploits d'Amir-Timour, 197 *& ſuiv.* Vitold, Prince de Lithuanie, fait priſonniers les Princes Ruſſes par trahiſon, & ravage la Ruſſie, 200. George, Prince de Smolensk, & Oleg, Prince de Rézan, vont à leur tour ravager la Lithuanie, *ibid.* George ſe ſauve à Novogorod, 201. Cruauté de ce Prince, *ibid.* Jédiguéï fait une incurſion en Ruſſie, 202 *& ſuiv.* Mort de Vaſili, 204.

Vaſili III Vaſiliévitz, 205. George, Prince de Galitch, s'empare de la Principauté de Moskou, 208. Abandonné de tout le monde, il reſtitue cette Principauté à ſon neveu Vaſili, 209. Nouvelles guerres entre Vaſili & George; celui-ci s'empare de Moskou pour la ſeconde fois & meurt, 210. Vaſili rentre dans ſa Principauté, 211. Oulou-Mahmet bat Vaſili, 212. Ce Prince fait rebâtir Kazan & fond ſur la Ruſſie, *ibid.* Généroſité d'Oulou-Mahmet envers Vaſili ſon priſonnier, qu'il renvoie en Ruſſie, 213. Chémiaka prend Moskou & fait crever les yeux à Vaſili, 214. Chémiaka vaincu à ſon tour, ſe ſauve à Novogorod, où il eſt empoiſonné, 215. Mort de Vaſili, 216.

Etat politique de la Ruſſie, de la Grèce, de l'Aſie méridionale & ſeptentrionale, à l'époque où Ivan III Vaſiliévitz monte ſur le Trône, 217-223.

Ivan III Vaſiliévitz, premier du nom, 224. Sed-Ahmet, qui fond ſur la Ruſſie, eſt vaincu par Adzi-Guéréi, Kan de Krimée, 227. Ivan envoie ravager la Principauté de Kazan, 229. Priſe de cette ville, 230. Révolte des Habitans de Novogorod, 231. Marpha les engage à ſe ſoumettre à Caſimir, Roi de Pologne, 232. Ivan marche contre Novogorod, s'en empare & punit les coupables, 234. Obſervations ſur le Gouvernement de Novogorod à cette époque, 235 *& ſuiv.* Akmet, Kan de la Horde Dorée, envoie des Députés à Ivan pour lui ordonner de payer le tribut; Ivan fait mourir les Députés, 242. Akmet marche contre les Ruſſes, & pendant ce tems Ivan envoie ravager la Horde, *ibid.* Les Nogaïs ſe battent contre Akmet, qui perd la bataille & la vie, & deſtruction de la Horde d'Or par les Nogaïs, 243. Jalouſie de Caſimir IV contre Ivan, 244. Caſimir forme le projet de faire aſſaſſiner Ivan; guerre de dix ans entre la Ruſſie & la Pologne, 245. Sage conduite d'Ivan dans l'Adminiſtration, 246. Ivan envoie une armée contre Aléï, Kan de Kazan, qui eſt fait

priſonnier, 247. Il place ſucceſſivement ſur le Trône de Kazan Makmet-Amin, Abdel-Atif & Makmet-Amin, *ibid. & ſuiv.* Révolte de Makmet-Amin, qui aſſiége Nijeni-Novogorod, 249. Ivan envoie cent mille hommes contre le Kan, qui retourne dans ſes Etats, 250. Mort d'Ivan, *ibid.* Anecdotes du règne de ce Prince, 251 *& ſuiv.* Parallèle d'Ivan avec Charles V, Roi de France, 254.

Vaſili IV Ivanovitz, 256. Ses Traités avec Alexandre, Roi de Pologne, & Mildi-Guéréï, Kan de Krimée, *ibid.* Les Tatars de Kazan battent les Ruſſes: ceux-ci vainqueurs à leur tour, ſont battus une ſeconde fois, 257. Paix entre Makmet-Amin & Vaſili, 258. Guerre entre la Ruſſie & la Pologne, 259. Paix conclue avec Sigiſmond, 260. Troubles & diviſions de Pleskof, *ibid.* Vaſili ravage la Pologne, aſſiége Smolensk, la prend par trahiſon, 262 *& ſuiv.* Conſpiration de Glinski & du Roi Sigiſmond contre Vaſili: guerre de neuf ans avec la Pologne, 264. Les Tatars de Kazan chaſſent Chik-Aléi, & mettent à ſa place Sapha-Guéréï, 265. Vaſili envoie deux armées contre Kazan: l'une eſt entièrement détruite par les Tchérémiſſes; l'autre bat les Tatars & leur tue 40 mille hommes, 267 *& ſuiv.* Vaſili place Tchin-Aléï ſur le Trône de Kazan, 269. Mort de Vaſili, *ibid.*

Ivan IV, Vaſilievitz II du nom, 271. Régence d'Hélène & de Glinski, 272. Hélène fait crever les yeux à Glinski, & l'enferme dans un Monaſtère, 273. Troubles occaſionnés par la Régente, *ibid.* Guerre entre la Ruſſie & la Pologne, 274. La Régente fait enfermer le Prince George qui meurt peu de tems après, 275. Révolte du Prince André, & ſes ſuites, *ibid. & ſuiv.* Mort d'Hélène & d'Obolenski, 278. Les Princes Ivan & Vaſili Choniski, & Mikaïl Touchekof, s'emparent de l'autorité, *ibid. & ſuiv.* Entrepriſe de Sapha-Guéréï ſur la Ruſſie, ſa fuite honteuſe à la vue de deux armées Ruſſes, 281 *& ſuiv.* Portrait d'Ivan Vaſilié-

vitz, 283. Il prend les rênes du Gouvernement & fait mourir les trois tyrans, 284. Son couronnement & ſon mariage avec Anaſtaſie Romanovna, 286. Anaſtaſie rend Ivan vertueux, & fait chaſſer tous les favoris, *ibid. & ſuiv.* Incendie de Moskou & barbarie du peuple, 288 *& ſuiv.* Sage prévoyance d'Ivan, ſes moyens pour délivrer la Ruſſie du joug des Tatars, 290. Troubles du royaume de Kazan, ſa dévaſtation par les Ruſſes, 291 *& ſuiv.* Ivan fait un Code de Loix, *ibid.* Il fait bâtir en bois la forteresſe de Sviajesk, 293. Pluſieurs Chefs Tatars s'emparent du Trône de Kazan, 294 *& ſuiv.* Révolte des Kazanois contre Chik-Aléï, 297. Les Kazanois choiſiſſent pour Souverain Jédiguer, 299. Guerre entre les Kazanois & les Ruſſes, 300. Origine de la ville & du royaume de Kazan, *ibid.* Ivan vient aſſiéger Kazan, 301. Priſe de cette ville, 302. Précis hiſtorique du royaume d'Aſtrakan, 305 *& ſuiv.* Emourgéï reçoit mal l'Ambaſſadeur Ruſſe : plainte des Nogaïs contre Emourgéï, 307. Aſtrakan ouvre ſes portes aux Ruſſes, *ibid.* Ils pourſuivent Emourgéï, & s'emparent des treſors & des femmes de ce Prince, 308. Les Tatars ſe ſoumettent à la Ruſſie, 311. Les Anglois pénètrent pour la première fois dans la mer Glaciale, & commercent avec les Ruſſes, 312. Entrepriſe du Sultan Sélim II contre Aſtrakan, *ib.* Défaite & maſſacre des Turcs, 313 & 314. Le Kan de Krimée entre en Ruſſie & eſt battu, *ibid.* Guſtave Vaſa déclare la guerre aux Ruſſes & ravage la Finlande, 316. Ivan fait la guerre aux Livoniens & aux Chevaliers Porte-glaive, 317. Priſe de Narva, 318. Ivan s'empare de Felling, & fait priſonnier le Grand-Maître Furſtemberg, 319. Gothard Ketler, ſucceſſeur de Furſtemberg, cède la Livonie à la Pologne, 320. Paix entre la Suède & la Ruſſie, 322. Ivan ravage la Lithuanie, & il eſt battu, *ibid.* Ivan déſolé de la mort d'Anaſtaſie, abdique & confie les rênes de l'Etat à Jédiguer, Kan de Kazan, 325. Les Grands abuſent de

leurs places, 326. Ivan crée le corps des Opritchéniki, pour humilier & punir les Grands, *ibid.* & *ſuiv.* Maſſacre des principaux habitans de Novogorod, de Pleskof & de Tver, 327 & *ſuiv.* Portait d'Ivan : réfutation des Ecrivains qui ont terni la mémoire de ce Prince, 329 & *ſuiv.* Erik XIV, Roi de Suède, fait empriſonner les Ambaſſadeurs d'Ivan, 331. Ivan uſe de repréſailles, 332. Magnus, Duc de Holſtein, eſt fait Roi de Livonie, *ibid.* & *ſuiv.* Les Tatars de Krimée ravagent la Ruſſie & brûlent les fauxbourgs de Moskou, 334. Ivan fait couper le nez & les oreilles aux principaux Députés Tatars, & bat leur armée, 335. Il s'empare d'une grande partie de la Livonie, 337. Six cents cavaliers & cent fantaſſins Suédois, battent ſeize mille Ruſſes & en tuent ſept mille, *ibid.* Autre bataille avantageuſe aux Suédois, 338. Danger que court Ivan au ſiége de Venden, 339. Conquêtes d'Ivan, 340. Les Suédois & les Polonois battent les Ruſſes, 341. Guerre entre la Ruſſie, la Suède & la Pologne, 343. Ivan, battu de tout côté, a recours au Pape Grégoire XIII, 344. Magnifique réception du Jéſuite Poſſevin, *ibid.* Paix entre la Ruſſie & la Pologne, 345 & *ſuiv.* Paix avec les Tatars, 346. Les Suédois s'emparent de Narva, 347. Trève de trois ans entre les Ruſſes & les Suédois, *ibid.* Ivan aſſomme ſon fils Démitri, 348. Tourmenté par les remords il ſe fait Moine, 349. Obſervations ſur le règne de ce Prince, *ibid.* & *ſuiv.* Mort d'Ivan, 352. Parallèle de ce Prince avec Louis XI, Roi de France, 353 & *ſuiv.* Réflexions ſur le Code du Tzar Ivan, 356-368.

Fédor I Ivanovitz, 369. L'Adminiſtration de l'Etat confiée aux Princes Ivan Pétrovitz Chouiski, Ivan Fédorovitz Meſtiſlavski, & à Nikit Romanovitz Jourief, 370. Belski, tuteur de Démitri, eſt accuſé de conſpiration, & il eſt exilé, *ibid.* Boris Godounof s'empare de l'eſprit de Fédor & de ſon autorité, *ibid.* Il relègue le jeune Démitri à Ouglitch, force le Prince Meſtiſlavski à ſe

faire Moine, fait exiler & étrangler Chouiski, 371. Aſſaſſinat du Tzarévitz Démitri, 372. Les Suédois ſont battus par les Ruſſes, 373. Mort de Fédor, *ibid.*

LIVRE VII.

Hiſtoire des Koſaques, 375. Les Koſaques tirent leur origine & leur nom d'un peuple ancien nommé Koſar, 376. Origine des Koſars, *ibid.* Leurs mœurs, 377. Ravages des Koſars en Aſie, *ibid.* Ils ſont d'abord vaincus par Oleg & Sviatoſlaf, & enſuite par les Perchénégui & les Polovirſi, 378. Divers ſentimens des Auteurs ſur l'origine des Koſaques & l'étymologie de ce mot, 379. Diviſion des Koſaques en pluſieurs branches, *ibid.* Caſimir III, Roi de Pologne, accorde des priviléges aux Koſaques, 380. Les Koſaques Zaporoïski ſe choiſiſſent un Hetman ou Chef, 381. Guerres entre les Koſaques & les Tatars, *ibid. & ſuiv.* Etienne Battori diſcipline les Koſaques & leur accorde de nouveaux priviléges, 383. Les Koſaques battent les Tatars, 384. Sigiſmond vexe les Koſaques, 385. Les Koſaques ſont battus par les Polonois, 386. L'Hetman Kmelnitski ravage la Pologne, 387. Paix entre les Koſaques & les Polonois, 389. Origine des cinq Régimens Slobodiens, *ibid.* Les Koſaques ſe révoltent de nouveau & font la guerre aux Polonois, 392 & *ſuiv.* Ils ſe ſoumettent à la Ruſſie, 394. Mœurs & anciens uſages des Koſaques, 395 & *ſuiv.* Koſaques Tatars, 397. Origine des Koſaques du Don, du Volga & du Térek, *ibid.* & 398. Brigandage des Koſaques du Don ſur la mer Caſpienne, &c. *ibid.* Premier progrès des Ruſſes en Sibérie, 399 & *ſuiv.* Jermak ſe ſauve à la tête de ſix mille hommes chez Anika Strogonof, 401. Conquête de la Sibérie par Jermak, 401-409. Mort de Jermak, 410. Reſpect que les habitans de Sibérie ont pour ſa mémoire, *ibid.* Fin de

Digitized by Google

la conquête de Sibérie, 411-414. Révolte de Stenko-Razin & des Koſaques du Don, 415-417. Hiſtoire des Koſaques du Térek, 418. Koſaques du Jaïk, 419. Mazeppa, élu Hetman, 420. Révolte de Mazeppa, 421. Pierre I ravage l'Ukraine & ſupprime le Hetmanat, 422. L'Impératrice Eliſabeth le rétablit, *ibid.* Conquête du Kamtchatka par les Koſaques, 423-426. Mœurs, uſages, loix, conſtitution politique des Koſaques Zaporoïski, 426-431. Les Ruſſes vexent les Zaporoïski, 431. Révolte des Zapotoïski & des Koſaques du Jaïk, 432 & *ſuiv.* Pougatchof ſe met à leur tête, 434-436. Manifeſte de l'Impératrice contre Pougatchof & ſes complices, 437-439. Relation à ce ſujet, *ibid.* & 442. Oukaz de Catherine II, qui ordonne l'extinction de la Setſcha des Koſaques Zaporoïski, 443-448. Obſervations ſur les Koſaques du Don & du Jaïk, 449-456.

LIVRE VIII.

Boris Fédorovitz Godounof, 457. Son élection & ſes refus, 458. Son couronnement, 462. La Ruſſie eſt ravagée par la famine & par des brigands, 464. Boris ouvre les ports aux Etrangers, 465. Tyrannie & cruautés de Boris, 466 & *ſuiv.* Il ſe rend odieux à tous les Ordres de l'Etat, 470. Le Moine Otrépief veut ſe faire paſſer pour le Tzarévitz Démitri, & ſe ſauve en Pologne, 470 & *ſuiv.* Il entre au ſervice du Prince Vichenévetski, 472. Moyens qu'emploie Otrépief pour perſuader aux Polonois qu'il eſt le Prince Démitri, 473 & *ſuiv.* Il entre en Ruſſie à la tête d'une armée de Koſaques & de Polonois, 479. Il eſt vainqueur & vaincu à ſon tour, 480. Il bat les Ruſſes, 481. Mort de Boris, *ibid.*

Fédor Boriſſovitz, 483. Il eſt proclamé Tzar par le peuple, *ibid.* Les Rébelles s'emparent de Moskou & maſſacrent les Boyari,

484. L'impoſteur ſe rend à Moskou, fait exécuter Fédor & toute la famille Godounof, *ibid.*

Otrépief ou le faux Démitri, 485. Il ſe fait reconnoître par la mère de Démitri, 486. Son couronnement, *ibid.* Révolte des Chouiski, 488. Mariage d'Otrépief, 490. Les Ruſſes forment le projet de le détrôner & d'exterminer les Polonois, 491. Révolte des Ruſſes, maſſacre d'Otrépief & des Polonois, 492-495.

Vaſili Ivanovitz Chouiski, 496. Il eſt proclamé Tzar par la Nobleſſe & par le Peuple, 497 & *ſuiv.* Tyrannie de Chouiski; révolte des Ruſſes, 499. Nouvel impoſteur ſoutenu par les Koſaques & par les Ruſſes, 500 & *ſuiv.* Nagui ſe fait paſſer pour Démitri, 502 & *ſuiv.* Il eſt ſoutenu par les Polonois, 505. Il bat Chouiski & s'empare de pluſieurs Villes, 506. Le Tzar a recours aux Suédois, & s'allie avec Charles IX, *ibid.* Arrivée des Suédois en Ruſſie, 507. Les Polonois abandonnent Nagui, 508 & *ſuiv.* Le Tzar fait aſſaſſiner Mikaïl Chouiski, ſon parent, 511. Les Ruſſes ſont battus par l'Hetman Jelkofski, 512. Les Suédois ſe révoltent & retournent en Suède, *ibid.* Les Polonois donnent de nouveaux ſecours à Nagui, *ibid.* Révolte des Ruſſes & détrônement du Tzar, qui eſt enfermé dans un Couvent & forcé de ſe faire Moine, 513 & *ſuiv.* Zolkiefski bat les Ruſſes, s'empare de Moskou, & conduit Chouiski à Sigismond, 515. Mort de Chouiski en Pologne, *ibid.* & *ſuiv.*

Interrègne, 517-526.

Introduction à l'Hiſtoire Numiſmatique, 527 & *ſuiv.*

Hiſtoria Numiſmatica Imperii Ruſſici, 532 & *ſuiv.*

Fin de la Table des Matières.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne.

155.

156.

157.

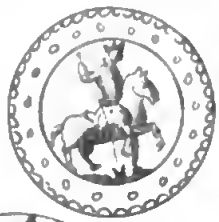
158.

159.

160.

161.

162.



163.

164.

165.

166.

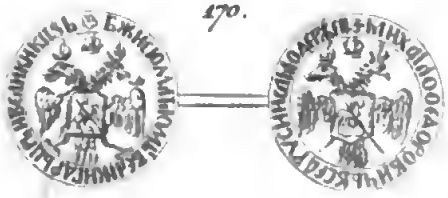
167.

168.

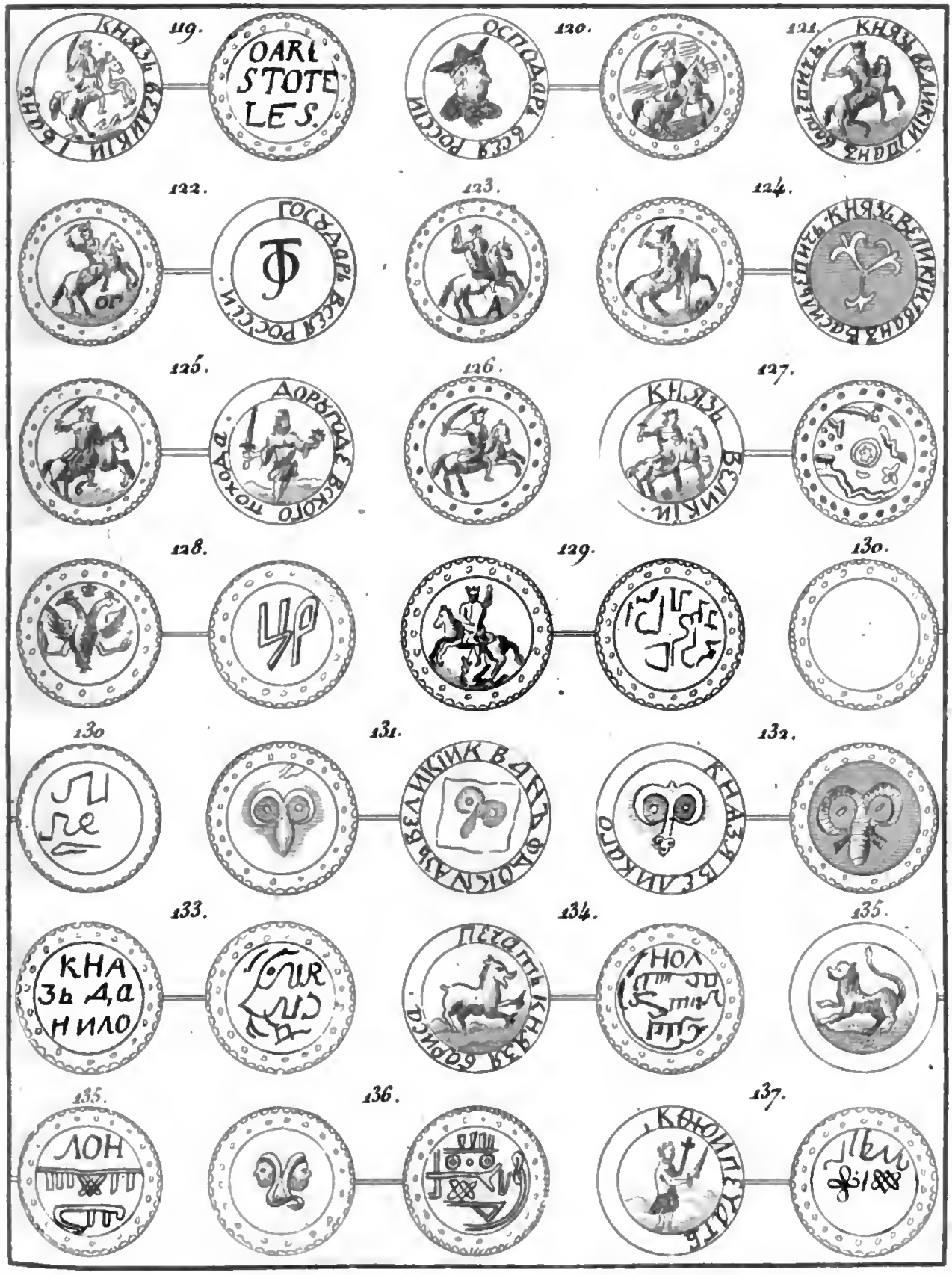
168.

169.

170.



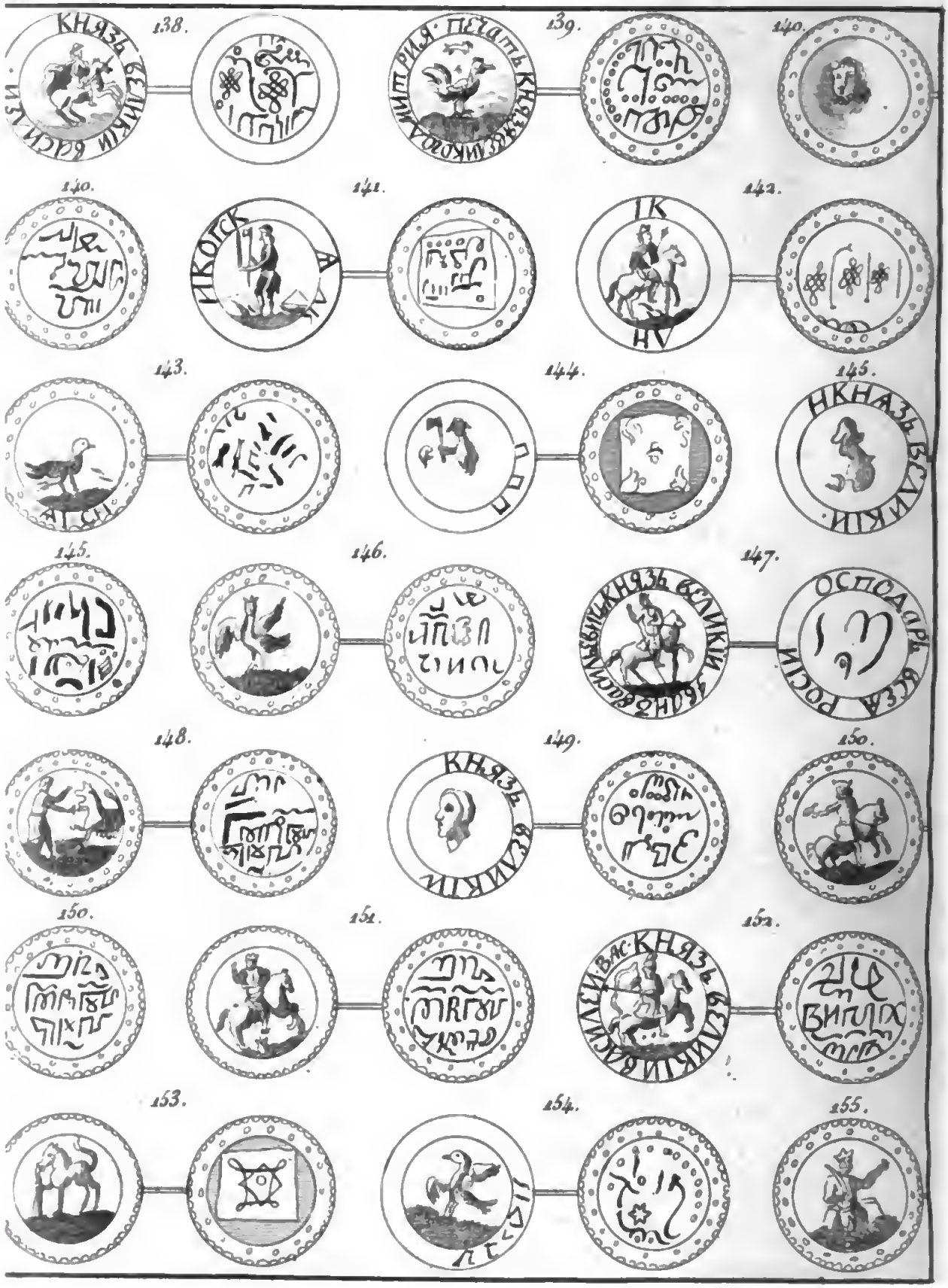
2-3-26


119.
120.
121.
122.
123.
124.
125.
126.
127.
128.
129.
130.
130
131.
132.
133.
134.
135.
135.
136.
137.

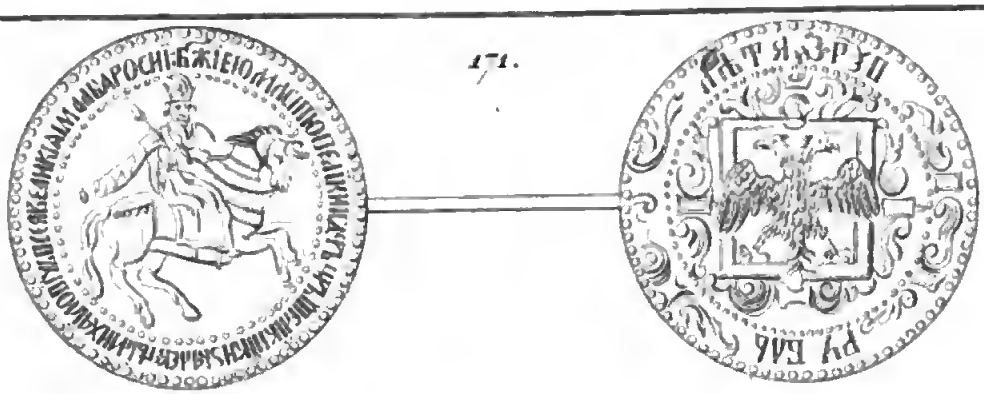
Digitized by Google

Pl. III.

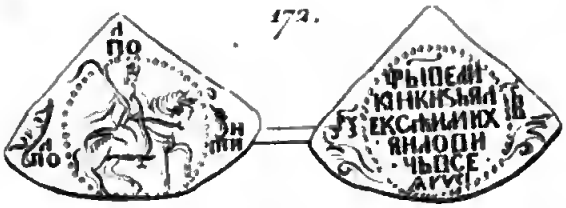
92.
93.
94.
95.
96.
97.
98.
99.
100.
101.
102.
103.
104.
105.
106.
107.
108.
109.
110.
111.
112.
113.
114.
115.
116.
117.
118.


138.
КНЯЗЬ ВСЕЯ РОССИИ
139.
ПЕЧАТЬ КНЯЗЬ
140.
140.
141.
ИКОГСК
142.
ІК
НУ
143.
144.
145.
НКНАЗЬ ВСЕЯ
145.
146.
147.
ОСПОДАРЬ ВСЕЯ РОСІИ
КНЯЗЬ ВЕЛИКІЙ
148.
149.
КНЯЗЬ ВЕЛИКІЙ
150.
150.
151.
151.
ВЛС КНЯЗЬ ВЕЛИКІЙ
153.
154.
155.

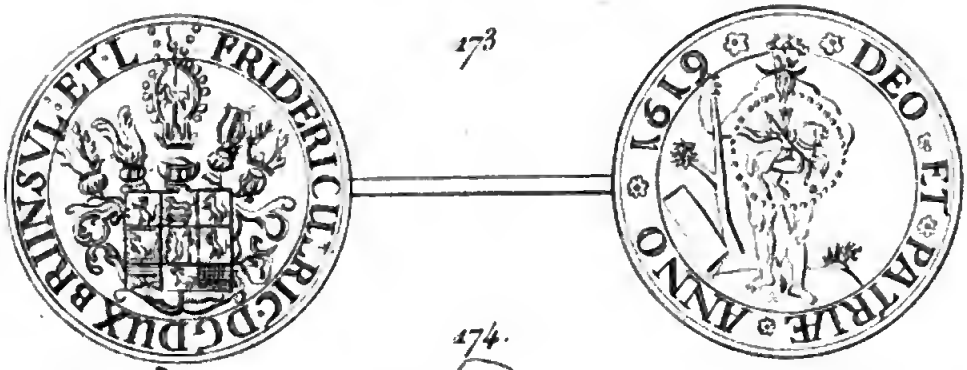
171.



172.



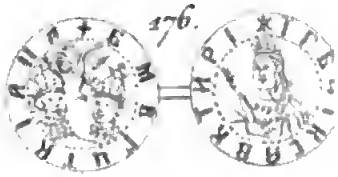
173.



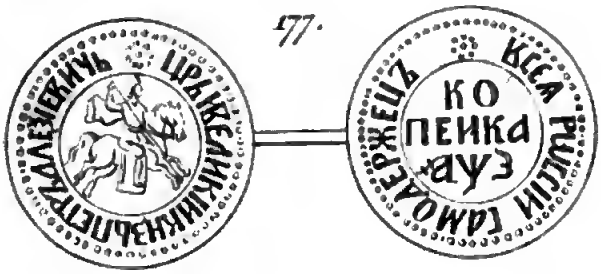
174.

175.

176.



177.



AVIS AU RELIEUR.

Le Portrait de Jaroſlaf II Vſévolodovitz, page 95.
Celui d'Alèxandre I Jaroſlavitz Nevski, p. 113.
Celui de Jaroſlaf III Jaroſlavitz, p. 121.
Celui de Vaſili Jaroſlavitz, p. 130.
Celui de Démitri I Alexandrovitz, p. 132.
Celui d'André III Alexandrovitz, p. 137.
Celui de Daniel Alexandrovitz, p. 139.
Celui de Mikaïl II Jaroſlavitz, p. 141.
Celui de George III Danilovitz, p. 154.
Celui d'Alexandre II Mikaïlovitz, p. 159.
Celui d'Ivan I Danilovitz, p. 163.
Celui de Siméon Iyanovitz, p. 167.
Celui d'Ivan II Ivanovitz, p. 175.
Celui de Démitri III Conſtantinovitz, p. 177.
Celui de Démitri IV Ivanovitz Donski, p. 180.
Celui de Vaſili II Démitriévitz, p. 191.
Celui de Vaſili III Vaſiliévitz, p. 205.
Celui d'Ivan III Vaſiliévitz, p. 224.
Celui de Vaſili IV Ivanovitz, p. 256.
Celui d'Ivan IV Vaſiliévitz, p. 271.
Celui de Fédor Ivanovitz, p. 369.
Celui de Boris Fédorovitz Godounof, p. 457.
Celui de Fédor Boriſſovitz, p. 483.
Celui de Vaſili Ivanovitz Chouiski, p. 496.

Le Relieur placera les cinq Planches des Monnoies après l'Hiſtoire Numiſmatique, page 549. Il les rangera dans l'ordre de leurs numéros, & il mettra les quatre premieres ſur onglet.

Digitized by Google

E R R A T A.

Page 51, ligne 24, Thinguis-Kan, *lisez* Tchinguis-Kan.
Page 65, ligne 12, des Kipzaks, *lisez* des Kiptchaks.
Page 67, ligne 14, de Guynes, *lisez* de Guignes.
Page 68, ligne 15, Thinguis-Kan, *lisez* Tchinguis-Kan.
Page 75, lignes 18 & 19, Kipzaks, Kapzak, *lisez* Kiptchaks, Kaptchak.
Page 141, lignes 1 & 2, de Georges III, *lisez* d'André III.
Page 231, ligne 22, ktoit, *lisez* étoit.
Page 239, ligne 23, Bourgemeſtre, *lisez* Bourguemeſtre.
Page 268, ligne 11, à faveur, *lisez* à la faveur.
Page 281, ligne 1, Moskou, *lisez* éloignement de Moskou.
Page 305, ligne 16, en le prit, *lisez* & le prit.
Page 318, ligne 25, de Riga, *lisez* de Narva.
Page 328, ligne 7, le devuacent, *lisez* le devancent.
Page 426, ligne 21, Zapozoïski, *lisez* Zaporoïski.
Page 442, ligne 7, Chernoïarska, *lisez* Tchernoï-Jar.
Page 473, ligne 6, dimunitif, *lisez* diminutif.
Page 512, ligne 16, Majaïsk, *lisez* Mojaïsk.
Page 515, ligne 3, Touafikin, *lisez* Toufiakin.
Page 524, ligne 3, prévues, *lisez* preuves.
Page 535, colonne annus Chriſti, ligne 7, 1341, *lisez* 1305.

Digitized by Google

2-3-26

Digitized by Google

005645895

Digitized by Google